

GRAHAM ROBB



SUR LES SENTIERS  
IGNORÉS  
DU MONDE  
Celle

Flammarion  
*Au fil de l'histoire*

GRAHAM ROBB

SUR LES SENTIERS IGNORÉS  
DU MONDE CELTE

*Traduit de l'anglais par  
Lucile Débrosse et Isabelle Taudière*

Flammarion



GRAHAM ROBB

# Sur les sentiers ignorés du monde celte

Flammarion

Titre original : *The Ancient Paths. Discovering the Lost Map of Celtic Europe*

© Graham Robb 2013.

© Flammarion, 2014 pour la traduction française.

Dépôt légal : octobre 2014

ISBN Epub : 9782081350250

ISBN PDF Web : 9782081350267

Le livre a été imprimé sous les références :

ISBN : 9782081302532

Ouvrage composé et converti par Meta-systems (59100 Roubaix)

## Présentation de l'éditeur

Dans son petit village près d'Oxford, Graham Robb trouve un jour au fond de son jardin une broche datant de l'âge du fer. Ce vestige d'un habitat primitif devient le point de départ d'une quête passionnée, au fil de laquelle l'écrivain met au jour la logique invisible de la géographie et de la cosmologie celtiques. La « voie héracléenne » (l'itinéraire fabuleux d'Hercule traversant l'Europe occidentale avec son troupeau volé) serait ainsi bien plus qu'un mythe : le cœur d'une cartographie symbolique et rigoureuse, orchestrée par la science des druides.

Fort de kilomètres de terrain parcourus, d'une plongée dans les sources antiques mais aussi d'outils modernes de cartographie, l'auteur se livre à un éloge inédit de la civilisation celtique, hautement raffinée et injustement éclipsée par son successeur romain. Loin de l'ésotérisme comme du discours académique, Graham Robb privilégie avant tout le plaisir de la narration : de vieilles énigmes trouvent des solutions nouvelles ; calculs et tracés savants côtoient amphores découvertes en plantant des endives, machines astronomiques conservées des millénaires au fond de l'eau, ou encore vieilles cartes jamais décodées...

Écrivain et historien britannique, francophile impénitent, Graham Robb est notamment l'auteur de *Une histoire de Paris par ceux qui l'ont fait* (Flammarion, 2010), distingué par la rédaction du magazine Lire comme « Meilleur livre d'histoire de l'année », et de *Une histoire buissonnière de la France* (Flammarion, 2011).

*Baudelaire, lecteur de Balzac*, Corti, 1988.

*La Poésie de Baudelaire et la poésie française, 1838-1852*, Aubier, 1993.

*Une histoire de Paris par ceux qui l'ont fait*, Flammarion, 2010.

*Une histoire buissonnière de la France*, Flammarion, 2011.

Dans la même collection

Götz Aly, *Les Anormaux. Les meurtres par euthanasie en Allemagne (1939-1945)*.

Alessandro Barbero, *La Bataille des trois empires. Lépante, 1571*.

Michael Barry, *Le Royaume de l'insolence. L'Afghanistan, 1504-2011*.

Jean-Paul Bertaud, *Les Royalistes et Napoléon*.

Jean-Paul Bertaud, *L'Abdication. 21-23 juin 1815*.

Jerry Broton, *Une histoire du monde en 12 cartes*.

Olivier Chaline, *L'Année des quatre dauphins*.

Christopher Clark, *Les Somnambules. Été 14 : comment l'Europe a marché vers la guerre*.

Liliane Crété, *Les Tudors*.

R. M. Douglas, *Les Expulsés*.

Christopher Duggan, *Ils y ont cru. Une histoire intime de l'Italie de Mussolini*.

Richard Evans, *Le Troisième Reich* (3 volumes).

Victor Davis Hanson, *La Guerre du Péloponnèse*.

Lauric Henneon, *Histoire religieuse des États-Unis*.

Françoise Hildesheimer, *La Double Mort du roi Louis XIII*.

Paulin Ismard, *L'Événement Socrate*.

Julian Jackson, *La France sous l'Occupation*.

Eric Jager, *Le Dernier Duel*.

Ian Kershaw, *La Chance du diable. Le récit de l'opération Walkyrie*.

Richard Overly, *Sous les bombes. Nouvelle histoire de la guerre aérienne (1939-1945)*.

Paul Payan, *Entre Rome et Avignon. Une histoire du Grand Schisme (1378-1417)*.

Jonathan Phillips, *Une histoire moderne des croisades*.

Marie-Pierre Rey, *L'Effroyable Tragédie. Une nouvelle histoire de la campagne de Russie*.

Marie-Pierre Rey, *1814. Un Tsar à Paris*.

Bertrand Van Ruymbeke, *L'Amérique avant les États-Unis. Une histoire de l'Amérique anglaise, 1497-1776*.

Laurent Vidal, *Ils ont rêvé d'un autre monde*.

Guy Walters, *La Traque du mal*.

# Sur les sentiers ignorés du monde celte

Puisque les brumes du merveilleux et les ombres du scepticisme continuent d'envelopper les mots « druide » et « celtique », je tiens à préciser, avant le lever de rideau, que ce livre n'est pas un ouvrage ésotérique. Il puise sa matière à plusieurs sources : archéologie, histoire, technologie, cartographie, mythologie, folklore. Toutes les expériences qui y sont présentées sont reproductibles et vérifiables. Les formules pythagoriciennes qu'appliquaient les artistes et arpenteurs celtes ont des effets spectaculaires mais reposent sur des principes simples<sup>1</sup>. Les alignements solsticiaux décrits dans ce livre appartenaient au capital intellectuel de l'ancien monde. Ils n'ont aucun rapport avec les « lignes de ley », qui sont un produit du mysticisme du xx<sup>e</sup> siècle.

J'ai choisi de ne pas donner une forme académique à ces découvertes – sauf, bien entendu, dans les réserves que constituent les annexes (p. 357-437). Les chemins de la géographie sacrée sont peuplés de pèlerins capables de transformer jusqu'aux faits établis en mystères insondables, persuadés que des druides ont bâti Stonehenge et que Camelot existe réellement. En entrelaçant au fil de la narration « le gribouillage et les échecs scientifiques, [...] l'euphorie finale (plus, à une fréquence progressivement décroissante, les soudains et violents soubresauts du doute<sup>2</sup>) », j'espère inciter le lecteur à fouler le sol des collines fortifiées et des tertres sacrés de l'Europe celtique, mais aussi à pousser la porte des bibliothèques.



L'idée qui a donné corps à ce livre est arrivée un soir comme un visiteur importun. Elle avait manifestement l'intention de s'incruster, et je savais que sa présence sous mon toit serait extrêmement compromettante. Les cartes au trésor et les sentes secrètes appartiennent à l'enfance. Un chercheur adulte qui voit se révéler une antique *terra incognita*, avec sa panoplie de cartes, mode d'emploi et guide pratique, ne peut que s'interroger sur le fonctionnement de son appareil mental.

J'habitais à l'époque une chaumière perchée sur une colline à l'ouest d'Oxford, au pays du Bohémien savant de Matthew Arnold. Le cadre évoquait un monde imaginaire enfantin, de ces lieux où l'histoire semble prodiguer ses secrets comme un pommier abandonné ses fruits généreux. Outre quelques vestiges de pique-niques victoriens et d'étincelants déchets du <sup>xx</sup><sup>e</sup> siècle, le jardin recelait des silex usés, des débris de métal fondu et des éclats de tuiles grossièrement cuites. Sous le branchage emmêlé d'un fusain, je trouvais un jour une petite broche de l'âge du fer ornée de trois cercles concentriques et encore munie du squelette rouillé de son fermoir. Mon voisin agriculteur me montra des cartons entiers de meules à grain, de tessons de céramiques sigillées et de monnaies romaines déterrés sous les socs de sa charrue.

Bien qu'aucun livre n'en parle, cette paisible retraite avait autrefois été un carrefour très passant. Un côté du jardin était bordé d'une allée cavalière, dernier tronçon d'une ancienne *straet* qui longeait l'escarpement calcaire dominant la Tamise et menait vers les Downs du Berkshire et la silhouette du Cheval blanc d'Uffington, taillée à l'âge du fer sur le flanc d'une colline de craie. De l'autre côté, un chemin de terre montait de Bablock Hythe, lieu de franchissement de la Tamise où il n'y a aujourd'hui plus de pont ni de gué. Pendant des siècles, bien avant qu'il n'existât un endroit nommé Oxford, bergers et bouviers menaient leurs bêtes depuis le fleuve jusqu'au point où ces deux routes se rejoignaient et s'élargissaient en une place herbeuse recevant l'eau d'une source et d'un étang. Les contours de cet ancêtre du bourg de Cumnor, à douze minutes à pied du centre médiéval lové autour de l'église, avaient disparu sous les alignements de haies de jardins et d'allées de garage mais, du haut d'une fenêtre de l'étage, on devinait encore la trame de l'occupation antique. Ces types d'habitat sont trop anciens pour apparaître sur les plans cadastraux. Un talus abrupt et le souvenir d'un agencement circulaire imprimant un virage dangereux au tracé actuel de la route sont les vestiges probables d'une colline fortifiée qui surplombait le site préhistorique de Farmoor, dans la plaine alluviale de la Tamise.

Dans ces conditions, il n'aurait pas été surprenant qu'un état chronique d'hallucination historique se fût emparé de mon esprit. Mon irrésistible visiteur avait pris la forme d'une ligne diagonale sur une carte d'Europe occidentale imprimée sur deux grandes feuilles de papier. J'étais alors en train de préparer une expédition en vélo le long de la voie héracléenne, l'itinéraire fabuleux d'Hercule qui, partant du bout du monde – du « Promontoire sacré » à la pointe sud-ouest de la péninsule Ibérique –, enjambe les Pyrénées, traverse les plaines de Provence et se poursuit vers le rideau blanc des Alpes (Fig. 1). Le voyage du héros conduisant un troupeau de bétail volé est la trace légendaire de l'une des plus vieilles routes du monde occidental. Sur la majeure partie de son parcours, elle ne subsiste que comme une abstraction, une trajectoire idéale reliant divers sites autrefois associés à Hercule. Lorsqu'elle côtoie la Méditerranée, dans le Midi de la France, elle ressurgit par endroits, tantôt suivant les drailles de transhumance, tantôt matérialisée par la voie Domitienne et l'actuelle autoroute A9. Ces artères profanes et fonctionnelles remontent la côte orientale de l'Espagne, obloquent au nord-est pour pénétrer en France et vont se perdre vers l'Italie. Mais dans sa version originelle mythique, la voie héracléenne fonce en droite ligne, comme le fils d'un dieu pour lequel une montagne n'était qu'un obstacle dérisoire.

Deux choses m'ont frappé dans cette diagonale transcontinentale. La première était que, lorsque l'on prolonge ses segments subsistants dans les deux directions, la voie héracléenne garde la même orientation est-nord-est sur plus de mille cinq cents kilomètres et aboutit très précisément au col du Montgenèvre, que les Celtes<sup>1</sup> appelaient la Matrone (« la source des déesses-mères »). C'est le passage alpin qu'Hercule, triomphant des contraintes du relief, aurait ouvert dans la roche comme si, en partant du Promontoire sacré, il savait déjà, par la grâce de quelque antique appareil de positionnement, qu'il franchirait les Alpes à cet endroit exact.

Le second indice remarquable tenait à l'aspect familial de la trajectoire sur la page imprimée. Nombre de cultures anciennes – parmi lesquelles les Celtes, les Étrusques et, plus rarement, les Romains – orientaient leurs temples, leurs sépultures et leurs rues soit face au soleil levant du solstice, soit dans un rapport géométrique à cet axe. Le solstice est l'une des deux périodes de l'année (vers le 21 juin et le 21 décembre) où le soleil se lève et se couche presque exactement au même endroit pendant plusieurs jours d'affilée. Je consultai l'oracle en ligne des données astronomiques : il y a deux mille ans, à une latitude méditerranéenne, le tracé de la voie héracléenne était aligné sur le rayon du soleil levant au solstice d'été – ou, si l'observateur regardait dans l'autre direction, du soleil couchant au solstice d'hiver<sup>2</sup>.

Cette coïncidence cosmique est jusqu'à présent passée totalement inaperçue. Peut-être est-ce son énormité qui la rend invisible. Même l'historien le moins sceptique douterait de sa réalité. Elle a pourtant débouché sur tant d'autres découvertes vérifiables qu'elle semblait par moments être animée d'une volonté propre, tel un mécanisme d'un autre monde réactivé par accident. Les voyages auxquels elle invitait ont pris des années mais, dès les premiers mois, il m'apparut clairement que ce chemin solsticial avait été créé à dessein. Lorsqu'ils se trouvaient en un point quelconque de cette antique chaussée, les druides et les druidesses – les prêtres ou les savants des Celtes – savaient qu'en la suivant des yeux vers l'ouest, ils regardaient vers la fin des terres, au-delà desquelles il n'y avait plus rien que l'océan peuplé de monstres et le pays des morts. En se tournant vers l'horizon opposé, ils faisaient face aux Alpes et au col de la Matrone, par lequel le soleil revenait éclairer le monde des vivants.

Bientôt, une troisième coïncidence vint s'ajouter au tableau. Quelques années auparavant, au cours de mes recherches pour l'*Histoire buissonnière de la France*, j'étais tombé sur un nom énigmatique – Mediolanum – que les anciens Celtes avaient attribué à une soixantaine de localités entre la Grande-Bretagne et la mer Noire. Il signifiait quelque chose comme « sanctuaire », ou « enclos sacré » du « centre » ou du « milieu ». Le mot « Mediolanum » serait à rapprocher d'un concept présent dans d'autres mythologies, qui voudrait que notre monde soit une Terre du Milieu dont les sites sacrés correspondent à des lieux appartenant aux mondes supérieur et inférieur. Les mythologies nordique et germanique parlent du « Midgard », terme qui inspira à J.R.R. Tolkien le nom de l'univers fictif du *Hobbit* et du *Seigneur des anneaux*.

En 1974, un professeur de littérature, Yves Vadé, suggéra que les Celtes avaient organisé ces « lieux médians » en réseau et les avaient agencés de telle sorte que chacun fût à équidistance de deux autres<sup>1</sup>. Vingt ans plus tard, Xavier de Planhol, professeur de géographie à la Sorbonne, reprit cette idée et conclut que, si ce réseau avait pu remplir un temps quelque fonction pratique ou religieuse, il avait très vite été abandonné<sup>2</sup>. Un éparpillement aléatoire de points produirait des résultats similaires, et l'hypothèse posait par ailleurs d'autres problèmes, sur lesquels nous reviendrons. Ce nom n'en demeurait pas moins troublant, d'autant qu'après avoir recherché l'étymologie de tous les toponymes gaulois ponctuant la voie héracléenne, j'ai trouvé, sur ou à proximité de son tracé, six localités qui, à un moment ou un autre, avaient porté le nom de Mediolanum.

Dès lors, les coïncidences s'enchaînèrent à une cadence déconcertante. Un magnifique motif de lignes complexes se dessina à partir d'alignements solaires et de calculs élémentaires de géométrie euclidienne. J'assistai peu à peu, comme sur un document miraculeusement préservé, à l'antique

naissance de l'Europe moderne. Les « Mediolanum » remontaient à un stade primitif et relativement chaotique de cette cartographie d'un continent. L'enchevêtrement fertile de systèmes locaux avait engendré un vaste réseau. La géographie du monde occidental avait été organisée en un maillage de « lignes solsticiales » fondées sur l'ancienne voie héracléenne, où des parallèles et des méridiens mesurés avec précision déterminaient l'emplacement des temples, des villes et des batailles. Plus tard encore, en Gaule et, de façon plus spectaculaire, dans les îles Britanniques, de grands axes routiers avaient été construits comme des transpositions littérales des lignes solsticiales. Le souvenir de ce maillage s'était si bien perdu dans le tumulte et les guerres de la conquête romaine que l'existence même de cette merveille du monde antique paraissait improbable.

J'ai passé des mois à suivre le chemin d'Hercule et les autres lignes de la carte ou plutôt, à les faire inlassablement défiler sous le pointeur de ma souris à la vitesse d'une vraie souris parcourant le même trajet sur le terrain. Dix ans plus tôt, à l'époque où les cartes numériques et les logiciels de cartographie n'existaient pas, cette entreprise aurait été impossible – ce qui apporte un élément de réponse à la première question qui vient à l'esprit : « Comment se fait-il que personne n'y ait pensé plus tôt ? » On aurait certes pu tenter une démarche de cet ordre avec des cartes papier, mais il aurait alors fallu disposer d'une équipe d'assistants spécialisés et d'un bureau de la taille d'un hangar d'aviation – et aussi d'un avion, d'ailleurs. Les résultats de cette expédition virtuelle – et des excursions qu'ils ont inspirées sur le terrain – composent la première partie de ce livre. Les lecteurs qui auront la patience de poursuivre ce voyage dans ses entours semés de vestiges se familiariseront peu à peu avec les singularités de la carte et sont d'ores et déjà invités à « tricher » en allant jeter un coup d'œil sur quelques exemples de son élaboration (p. 190, 291).

Les implications étaient trop extraordinaires pour être négligées, et pour tout dire à peine croyables : abstraction faite de la plaque de bronze d'un calendrier luni-solaire retrouvée près d'un lac du Jura – et qui n'a été partiellement décodé qu'avec l'aide d'ordinateurs –, je tenais là la première preuve mathématiquement démontrable de la science druidique et de ses accomplissements. Ce n'était rien de moins que la plus ancienne carte précise du monde. Ce chef-d'œuvre transcontinental de géographie sacrée semblait s'étirer de quelque part au-delà des Alpes jusqu'aux îles Britanniques, et peut-être même se prolonger vers les lointaines îles septentrionales qu'avait aperçues au <sup>iv</sup><sup>e</sup> siècle avant notre ère le navigateur marseillais Pythéas, et où l'océan, se soulevant comme un poumon marin<sup>3</sup>, se confond avec le ciel.

Il suffit de regarder une série de lignes sur une carte pour qu'un motif finisse par se dégager, aussi sûrement qu'une destinée humaine au fond de la tasse d'une voyante. Dans toute entreprise scientifique, l'emballage est un faux ami : plus une théorie est séduisante, plus son auteur veut qu'elle soit vraie. Pendant plusieurs mois, je m'employai à réfuter celle qui s'imposait à moi. Je délaissai les ombres magiques de la chaumière pour l'éclairage blafard des bibliothèques modernes. Le temps passé dans un autre univers n'est jamais perdu ; si les faits historiques et archéologiques devaient condamner ma théorie à l'oubli, il en serait tout de même resté une déception fructueuse. Mais plus je m'efforçais de la démentir, plus je voyais apparaître de nouveaux éléments venant l'étayer. En octobre 2009, j'appris par le journal que l'on venait de découvrir dans une carrière de ciment des environs de Lausanne le plus grand sanctuaire celtique jamais mis au jour en Suisse. Il était situé sur la colline du Mormont, près du village d'Éclépens. Je consultai la carte embryonnaire des chemins druidiques sur laquelle des images miroir de la voie héracléenne croisent les lignes de longitude et de latitude : le Mormont se trouve sur l'une de ces lignes de longue distance et à proximité d'un carrefour important.

Parvenu à ce stade de mes recherches, je préparai un exposé oral afin de soumettre mon projet à mes éditeurs. Il y eut trois réunions – l'une dans une pièce en sous-sol d'une paisible ruelle des environs de Portobello Road, à Londres ; une autre dans un vénérable club privé du centre de Manhattan où le président de la maison d'édition m'assura que l'on avait fait la chasse aux cornets acoustiques et autres dispositifs d'écoute ; et une troisième sur une terrasse de café du carrefour de l'Odéon où le bruit de la circulation parisienne couvrait les voix. Je décrivis ma découverte et fis prêter un serment de confidentialité à des gens dont le métier est de rendre les choses publiques. Je ne craignais pas que l'on pût me voler mon idée qui, de toute façon, n'était pas aussi aisément exploitable qu'une équation mathématique ou une formule magique ; je pensais davantage aux amis et connaissances de divers départements universitaires qui, s'ils avaient vent du projet, se sentiraient obligés de me faire bonne figure.

Quiconque écrit sur les druides et sur des paysages mystérieusement coordonnés, ou prétend avoir localisé les intersections des trajectoires solaires de la Terre du Milieu dans un champ, une rue, une gare ou une carrière de ciment, doit s'attendre à être frappé d'une certaine suspicion. Sous sa forme la plus simple, l'idée n'était pas sans rappeler les « lignes de ley » et, à mon grand embarras, un hasard facétieux m'avait conduit à habiter une maison appelée « Leys Cottage ». Les « lignes de ley » ont été découvertes – ou, selon certains, inventées – en 1921 par un archéologue amateur, Alfred Watkins<sup>4</sup>, qui avait cru reconnaître dans des alignements de sites préhistoriques et autres lieux « antiques » les vestiges d'une « ancienne piste rectiligne<sup>3</sup> » fréquentée par les marchands du néolithique. Elles avaient jadis reçu le nom de « lignes de ley », pensait-il, parce qu'elles traversaient de nombreux sites auquel était attaché un toponyme en « ley » (ancien mot anglais signifiant « prairie » ou « clairière »). L'une de ses méthodes de recherche consistait à piétiner le sol afin de détecter les cavités d'anciens lieux de sépulture. Bien qu'il ait, par ses travaux, suscité un regain d'intérêt pour les configurations antiques du paysage anglais et, dans la foulée, engendré ce charmant passe-temps historique qu'est la chasse aux lignes de ley, sa tendance à confondre des époques différentes est anathème pour les archéologues et les historiens. Pourtant, quatre-vingt-dix années de prospections et de fouilles de plus en plus poussées ont montré que son postulat était tout à fait plausible : les peuples néolithiques étaient parfaitement capables de créer des chemins au long cours soigneusement alignés.

La période que couvre ce livre (de 800 av. J.-C. à 600 de notre ère environ) débute près d'un millénaire après la fin du néolithique (vers 1700 av. J.-C.). Les cultures dites celtiques appartiennent à l'âge du fer qui, comme son nom ne l'indique pas, fut aussi celui qui vit apparaître les instruments de précision, les transports à grande vitesse, les techniques d'assolement et de gestion des terres, l'éducation intellectuelle des jeunes et les premières cités européennes. Certains archéologues placent désormais l'aube du monde celtique quelques siècles plus tôt, à l'âge du bronze. Ces deux époques appartiennent à la « préhistoire ». Ce terme, généralement appliqué aux périodes de l'humanité antérieures à l'invention de l'écriture, peut tout aussi bien faire référence à n'importe quelle époque comprise entre les premiers frissonnements microbiens de la soupe primordiale et les balbutiements du monde civilisé dont pas plus de soixante générations nous séparent. En Grande-Bretagne, les aiguilles de l'horloge de l'« histoire » ne commencent à tourner qu'à dix heures du matin, par le jour d'été de – 55 où Jules César jeta l'ancre au large de la côte du Kent. L'année suivante, il revint avec des clepsydres, mesura la longueur d'une journée de l'été anglais (plus longue que sur le continent), tournant ainsi la page sur la préhistoire, du moins dans le Sud de l'Angleterre.

Pour un archéologue français, les anciens Celtes ne sont pas « préhistoriques » mais « protohistoriques ». Sans être nos voisins visibles et audibles, ils ne sont pas non plus les ombres sans visage et sans nom qui ont construit Stonehenge. Pour les Celtes déjà, Stonehenge était un mystérieux monument dont les origines se perdaient dans la nuit des temps. Leurs écrits ne furent ni publiés à Rome, ni catalogués dans la bibliothèque d'Alexandrie, mais les récits des voyageurs grecs

et romains nous renseignent sur leur vie, leurs coutumes, leurs croyances, leurs pratiques alimentaires et vestimentaires. Une partie de leurs mythes et légendes, préservés en vers et mémorisés par des générations successives de bardes, a été consignée par des auteurs étrangers. Les druides proscrivaient toute expression écrite de leur savoir, mais leur société était très certainement alphabétisée puisque l'on a retrouvé du matériel d'écriture d'un bout à l'autre du monde celtique. Pour une langue morte, le gaulois est étonnamment vivant : des inscriptions sur des plaques, des céramiques, des monnaies et des tablettes de défexion sont régulièrement mises au jour, et le lexique de cette langue qui était pratiquement éteinte au VI<sup>e</sup> siècle de notre ère continue de croître comme les poils sur un cadavre.

Certains habitants de l'Europe protohistorique nous sont connus par leur nom : Vercingétorix, fils d'un tyran exécuté et chef de la résistance gauloise ; Diviciacus, le druide érudit qui, en qualité de diplomate, séjourna à Rome chez Cicéron et prononça un discours à la tribune du Sénat romain ; Cartimandua, la reine britannique qui collabora avec les Romains. Nous savons aussi comment s'appelaient beaucoup de leurs villes et à quoi elles ressemblaient. Le premier archéologue qui remontera le temps jusqu'à l'âge du fer sera suffisamment bien armé pour passer pour un Celte ancien, mais un Celte semi-alphabétisé avec un vocabulaire très limité et étonnamment riche de jurons.

\*

Malgré la quantité impressionnante de données collectées par les archéologues dans ce qui est sans doute la plus grande entreprise collective de l'histoire de la recherche, le monde oublié des Celtes ressemble au pays qui n'a jamais existé. En France, le passé romain est omniprésent. Sur certains chemins de terre de la voie héracléenne, il crisse sous les roues du vélo ; sur les pourtours éboulés des collines fortifiées, il perce sous les débris. À l'heure de pointe du matin, sur la place Bellecour de Lyon – l'ancienne Lugdunum –, je m'assis sur un banc de béton. Le sol avait été retourné par des pelleteuses et grossièrement aplani pour accueillir un nouveau revêtement. Des tessons orangés ressortaient sur le sable rouge rapporté. Je me penchai et ramassai cinq petits fragments de poteries romaines, dont l'une présentait le motif nervuré d'une coupe à vin pareille à celles qui étaient exposées à deux pas de là, dans les vitrines du musée de la Civilisation gallo-romaine. Sur ma gauche, par-delà l'avenue de tilleuls, j'apercevais la basilique Notre-Dame de Fourvière, dominant de toute sa hauteur la Saône, que les lecteurs de la *Guerre des Gaules* distinguent aisément du Rhône voisin : « Il y a une rivière, l'Arar, écrivait César, qui va se jeter dans le Rhône en passant par les territoires des Éduens et des Séquanes, avec une lenteur si incroyable qu'on ne peut juger à l'œil du sens de son courant<sup>5</sup>. » La basilique occupe le site présumé de l'oppidum<sup>4</sup> gaulois, mais il reste si peu de traces de la ville préromaine que nul ne sait où étaient établis les premiers habitants de Lugdunum.

Des tribus qui employaient des matériaux périssables là où les Romains construisaient en dur et qui n'écrivaient leur histoire que sur un éphémère tissu cérébral peuvent difficilement être perçues comme des précurseurs raffinés du monde moderne. L'indifférence relative des Gaulois actuels à l'égard de leurs ancêtres celtes est compréhensible. Une conservatrice du musée de Vienne, dont le directeur avait choisi de ne pas exposer les collections de pièces d'or celtiques, me l'expliqua en trois mots : « Ils ont perdu » (entendre, face aux Romains). Les fragments qui subsistent ne sont pas appréciés à leur juste valeur. Certaines pièces d'or stockées dans les réserves des musées sont parmi les plus beaux objets du monde préchrétien. Un jour, les collectionneurs compulsent avec consternation les catalogues d'enchères du XXI<sup>e</sup> siècle, regrettant de n'avoir pas vécu à l'époque où l'on pouvait acheter des œuvres d'art antiques pour le prix d'un téléviseur.

Ce monde est plus proche que nous ne le pensons, mais il se manifeste sous des formes qui appartiennent à une civilisation très différente. Les anciens Celtes – et en particulier les Celtes gaulois, à en croire l'historien Diodore de Sicile – n'étaient pas le peuple le plus facile à comprendre : « Ils parlent peu dans leurs conversations, s'expriment par énigmes, affectent dans leur langage de laisser deviner la plupart des choses<sup>6</sup>. » À travers les curieux symboles gravés sur les monnaies, sculptures, armes et ustensiles celtiques, les artistes qui travaillaient sous la direction des druides, et étaient peut-être eux-mêmes des druides, nous rappellent qu'il y avait un sens caché à tout ce que produisaient les Celtes, et que tous leurs secrets ne sont pas impénétrables puisque la solution à leurs énigmes est inscrite dans l'univers visible. Les lecteurs qui décideront de prolonger cette exploration au-delà des confins de ce livre constateront peut-être que le monde réinventé par les Celtes à l'image de leurs dieux n'offre pas une évasion certaine du présent : la Terre du Milieu existe, et nous sommes nombreux à l'habiter aujourd'hui.

# PREMIÈRE PARTIE



## La route du bout du monde

Pendant des siècles, les Celtes furent un mystère pour leurs voisins. Au <sup>vi</sup><sup>e</sup> siècle av. J.-C., les Grecs avaient entendu d'intrépides marchands suivant les routes de l'étain ou des marins que les vents avaient détournés de leur cours parler des « Keltoï », un peuple établi quelque part sur les rives septentrionales de la Méditerranée. Lorsque, au début du <sup>v</sup><sup>e</sup> siècle, Hérodote tenta de tirer ce monde lointain de l'obscurité, il était pareil à un explorateur éclairant le pays d'une bougie par une nuit sans étoiles. Des Celtes, on lui avait dit ceci : ils vivent au pays où le Danube prend sa source, près d'une ville appelée Pyrène, et leur territoire s'étire à l'ouest des colonnes d'Hercule et touche celui des Cynésiens « qui sont les derniers peuples de l'Europe du côté du couchant<sup>8</sup> ». C'était là soit une description prodigieusement inexacte (les régions présumées sont distantes de près de deux mille kilomètres), soit une version surcondensée d'une source remarquablement exacte : l'existence de tribus celtes à cette époque a en effet été avérée, aussi bien dans le Haut-Danube que dans le Sud-Ouest de la péninsule Ibérique.

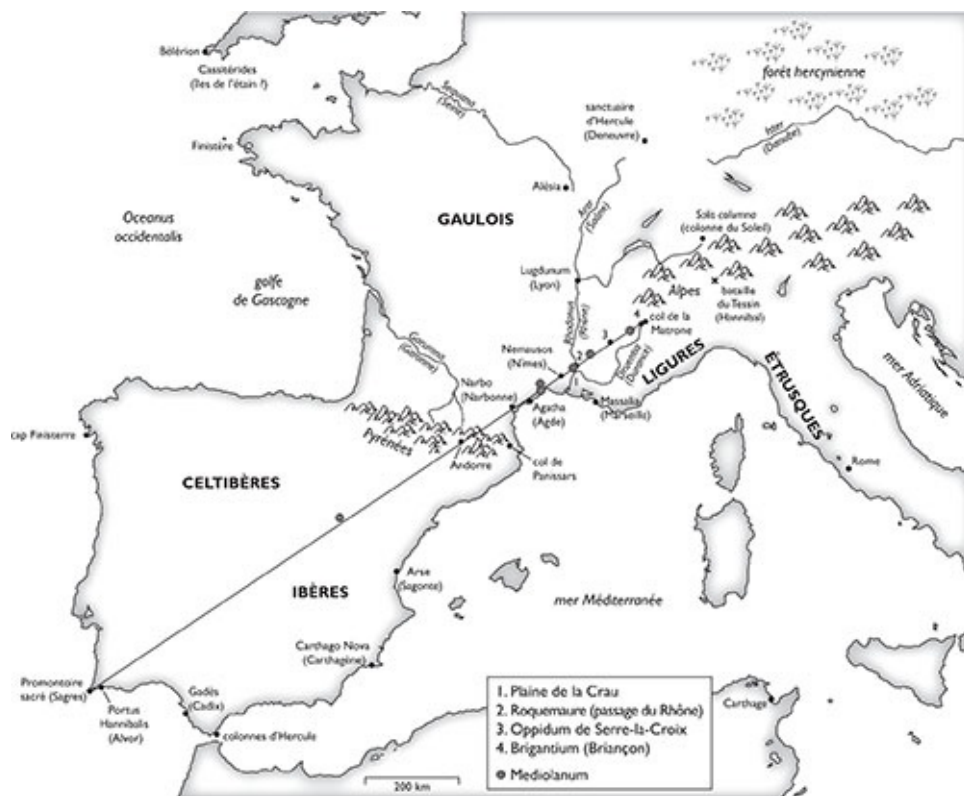


Fig. 1 – La route du bout du monde

Les Pyrénées – qu'Hérodote a confondues avec une ville fictive appelée Pyrène – se trouvent presque exactement à mi-chemin de ces deux contrées. De l'Atlantique à la Méditerranée, elles dressent une immense barrière sur l'isthme d'Europe occidentale, séparant la France de l'Espagne. Si l'essentiel du trafic transpyrénéen transitait par l'une ou l'autre des extrémités de la chaîne, à l'endroit où la montagne dégringole vers la mer, le centre du massif était étonnamment poreux. Au début du Moyen Âge, la route menant à la principauté d'Andorre était fréquentée par des contrebandiers, des ouvriers itinérants et des pèlerins en chemin vers le sanctuaire de Saint-Jacques-de-Compostelle. Les cols enneigés des Pyrénées andorranes se situent sur la ligne de partage des eaux, d'où les fleuves se



déversent soit à l'ouest vers l'Atlantique, soit à l'est vers la Méditerranée. À l'époque celtique, c'était le territoire de la tribu des Andosins<sup>9</sup>, restés dans l'histoire pour avoir été soumis par Hannibal lors de sa longue marche de l'Espagne à l'Italie en – 218. Nul ne sait véritablement comment le général carthaginois tomba sur cette peuplade isolée, mais l'histoire ancienne se joue parfois sur des lieux si écartés qu'ils en paraissent insignifiants.

Les récits fondateurs des Celtes circulaient sur une étendue si vaste que le soleil mettait chaque jour une heure et demie pour y répandre ses premières lueurs. Les Celtes n'étant pas une race mais un groupe de cultures, ils essaimèrent rapidement depuis l'Europe centrale, rayonnant par influence, par mariages et par invasions. Bientôt, leur monde s'étirait des îles des Pritani, en mer septentrionale, aux grandes plaines à l'est de la forêt hercynienne, que même les marchands les plus rapides ne pouvaient espérer traverser en moins de soixante jours. Leurs récits communs, bien que rapportés dans une variété de dialectes de la même langue, existaient ainsi dans des versions multiples, tels des arbres de même espèce enracinés dans des sols et des climats différents.

Il en était un en particulier que l'on tenait pour primordial et véridique, puisqu'il décrivait ce qui paraissait être le voyage bien réel d'un ancêtre des Celtes<sup>10</sup>. Il leur était parvenu sous diverses formes fragmentaires ; certains épisodes étaient détachés de leur contexte originel, d'autres trop étranges pour s'insérer dans une trame cohérente ; pourtant, tous étaient reliés par le fil conducteur de la géographie d'un demi-continent. Le héros partit de l'extrême pointe occidentale de l'Europe – du Promontoire sacré, où un temple dédié à Hercule s'élevait au-dessus d'une mer rugissante, en un lieu si saint que nul n'était autorisé à y passer la nuit<sup>11</sup>. Mais ce fut dans les montagnes bornées par les deux mers qu'il pénétra en Gaule. Et puisque la Gaule est au cœur de la première partie de cette aventure, c'est là que débute l'histoire de la Terre du Milieu<sup>1</sup>.

\*

Les brumes de l'océan Occidental s'enroulant sur les forêts de sapins posaient le décor de la scène : la fumée s'élevant d'entre les arbres, le craquement des branches, et le feu, aussi rouge qu'une gueule de lion. Des bœufs dévalaient le lit des rivières pour rejoindre la chaleur des plaines. L'homme savait par où ils passeraient. Depuis la fin des terres où le soleil et l'âme des morts plongent dans la mer, il les suivait plus qu'il ne les conduisait, et il n'était donc pas tout à fait juste de dire qu'il avait volé le troupeau. Il était guidé par des désirs étrangers à son esprit mais impérieux à ses sens. Cela se passait au pays des Bébryces, au moment de l'année où le soleil se lève et se couche au septentrion. La fille du roi Bébryx l'avait accueilli dans la grande galerie de bois et lui avait servi du pain, de la viande et de la bière ; puis, quand le soleil fut reparti vers le monde inférieur, elle l'avait conduit à sa couche, et il l'avait empli de la semence du fils d'un dieu, tant que la grande salle en avait vacillé et que les murs de sa chambre en avaient été irrémédiablement détruits.

Il avait quitté le palais comme un dieu ou comme un voleur. Mais sa part d'humain regrettait cet abandon. Il pensait à la créature reptilienne qui grandissait dans le ventre de son amante ; il pensait à la honte de la jeune fille et à la colère du père. Il s'arrêta à la limite du chêne et de l'olivier. Rebroussant chemin, il remonta les montagnes vertes et sombres jusqu'à la crête qu'il avait percée et aplanie sous ses pieds. Les membres blancs de la princesse gisaient épars sur le sol comme si, couché avec elle sur les aiguilles de pin, il l'avait écartelée par la force de son amour. Il rassembla les reliefs du festin des loups. Le sang de sa bien-aimée et celui de l'étrange petit-fils d'un dieu lui brûlaient les mains. Il clama son nom vers le ciel qu'il avait un jour soutenu sur ses épaules – le nom grec de la fille d'un roi celtique. Ce nom signifiait « feu » ou « joyau », ou évoquait le « grain » doré de la moisson. Il abattit une forêt, puis une autre. Des fleuves encore anonymes jaillirent des sommets dénudés. Il dressa un bûcher qu'enflammerait le soleil de midi. La fumée serait visible depuis l'Océan,

où les marins serraient la côte dans leurs coracles ; puis le vent l'emporterait de l'autre côté de l'isthme vers les ports abrités et peuplés de la mer du Milieu, mais cette chaîne de crêtes embrasées serait encore indigne de sa Pyréné.

Il rattrapa son troupeau dans la plaine salée. Il le suivait en ligne droite, sa peau de lion jetée sur l'épaule, portant sa massue d'une main et, de l'autre, une roue divisée en huit sections par ses rayons. Il s'arrêtait là où les bœufs faisaient halte pour s'abreuver, à un gué ou à une source au pied d'une colline. Des cailloux bruts à peine polis par les torrents et les volcans roulaient sous ses pieds, mais derrière eux, sur le sentier que frayaient l'homme et les bêtes, outre le don précieux des bouses, ils laissaient des éclats de briques et de poteries, des pierres taillées rougies de cinabre, des lingots d'étain et même d'or. Laissant la terre à sa gauche, il longea les lagunes de la mer du Milieu. Parfois, il apercevait une tour de garde en pierre et une voile sur l'horizon gris. À l'aube, sur les chenaux frémissants, le soleil se leva à nouveau dans le ciel du nord et imprima un fanal sur son œil. Par nuits claires, il réglait sa course sur la traînée d'étoiles laissée par le feu du soleil ou par sa belle-mère qui, ayant donné bien malgré elle dans son sommeil le sein au fils adultérin d'une mortelle, avait répandu son lait dans un geste de colère.

Près des estuaires du Rhodanus, des oiseaux et des marchands descendaient de l'autre mer : c'était la région où le vent du solstice d'été avait nom de Buccacircius<sup>12</sup>, parce qu'il soufflait si fort qu'il gonflait les joues de quiconque essayait d'ouvrir la bouche. Elle était occupée par des tribus ligures, ancrées dans une époque si reculée que personne ne comprenait leur langue. Pour ces habitants sauvages de l'arrière-pays, la route que l'homme et les bêtes étaient en train d'ouvrir avait quelque chose de terrifiant et de nouveau. Il atteignit la plaine sèche de la Crau, un désert de limons charriés par la Druentia depuis les lointaines Alpes jusqu'au Rhodanus. Tapis dans les collines basses, ses ennemis guettaient, agrippant leurs carquois ; ils le virent dormir et observèrent les bœufs venus du bout du monde. Les Ligures n'avaient pas de villes, mais si la moindre bâtisse s'était dressée sur cette plaine, elle aurait été écrasée comme un navire fracassé et échoué par la tempête. Tandis qu'il rêvait de la course des astres, des nuages d'orage assombrirent la Crau, le ciel s'ouvrit et une grêle de rochers fendit l'air comme un millier de bourrasques simultanées. À son réveil, ses ennemis étaient partis et la plaine était couverte de pierres à perte de vue. Dans la lumière hésitante de l'aube, les bœufs broutaient les pousses vertes et dures qui perçaient entre les cailloux. Il n'avait aucun souvenir de la bataille, mais il savait que sa prière avait été exaucée.

Pour la troisième fois, le soleil se leva au même endroit, comme si le bras puissant d'un dieu maintenait son char sur la même trajectoire jusqu'à ce que le héros eût achevé son voyage.

Ils franchirent le Rhodanus au point où une île partage le fleuve en deux torrents impétueux. Par-delà la vallée, des collines bleues ourlées de crêtes de calcaire jaune s'élevaient les unes derrière les autres par degrés : c'étaient peut-être des dos de géants qui avaient été immobilisés là lorsqu'il avait rapproché deux continents pour empêcher les monstres de l'Océan de pénétrer dans la mer du Milieu. Il les escalada, grimpant si haut que l'air commençait à se raréfier et que la Druentia ne paraissait plus qu'un filet d'eau. Enfin, il atteignit un endroit où les fleuves prenaient leur source et les Alpes dressaient un mur infranchissable. Ne s'interrompant que pour dégager la neige accumulée par les siècles, il empila une forêt sur le flanc de la montagne, y mit le feu et attendit le craquement du tonnerre. Puis, il débroya la blocaille.

À peine cette porte s'était-elle ouverte dans les montagnes que les gens et les bêtes l'empruntaient dans les deux sens : des soldats coiffés de casques à crêtes revenant du levant ; des mariées dont les cheveux paraissaient tressés par des orfèvres s'acheminant en procession vers un nouveau foyer ; des marchands poussant de petits chevaux têtus chargés de sel et de fer, ou d'outres de vin rouge valant chacune autant qu'un esclave.

Dès lors, guidé par le soleil, il sillonna la Terre dans les huit directions. Sa massue lui était une plume comparée au fardeau de l'insoutenable générosité de Pyréné, et, tout au long de son chemin, il acquitta donc son tribut en œuvrant pour le bien public. Il perça de nouvelles routes, fixa leurs distances et le montant de leurs péages, et tua les bandes sauvages qui détroussaient les voyageurs. Il détourna des fleuves, draina et irrigua les champs, il fonda des villes et fournit non seulement les matériaux de construction – des pierres taillées, des pieux, des monticules de terre – mais aussi leurs habitants. Car, tout au long de sa route, il rencontra des pères plus reconnaissants que le roi Bébryx et des vierges curieusement habiles dans l'art de l'amour.

Une ville en particulier avait sa faveur. Bâtie sur une hauteur aplanie, elle commandait à la plaine fertile du bassin versant septentrional. C'était Alésia, qui devint la cité-mère des Celtes. La princesse d'Alésia était une jolie jeune fille de haute taille répondant au prénom de Celtiné. Elle servit au voyageur du poisson salé venu de la lointaine mer, et des côtes de gibier aussi grandes qu'elle ; elle lui versa du vin fort, épicé de cumin. Le matin, elle lui rapportait des fraises des bois et l'eau qui avait lavé les rayons de miel. Ses attentions lui étaient autant dictées par l'amour que par son désir d'engendrer un fils. Mais le voyageur était fatigué et sa tête bourdonnait de souvenirs. Alors, Celtiné lui vola ses bœufs et – c'est là le seul épisode invraisemblable du récit – les cacha, et refusa de lui dire où ils étaient tant qu'il n'accepterait pas de reposer ses lourds membres sur les fourrures douces de sa chambre à coucher. Dans ce paysage de champs propres à peine ridé de coteaux, une jeune fille trouva le moyen de dissimuler au fils d'un dieu un troupeau de bœufs aguerris au voyage qui s'étaient nourris de l'herbe coupante des abords de l'océan Occidental... C'était là un stratagème qu'un homme de son âge pouvait aisément pardonner. Il reconnut sa défaite, rendit un abondant hommage à sa conquérante et il leur naquit un fils, Celtus ou Galatès.

Enfin, il devint si vieux qu'on ne le reconnaissait plus qu'à sa massue, sa peau de lion et sa roue. Il ne lui restait d'autre chose à faire que raconter des histoires. Il avait toujours un public : dès qu'il ouvrait la bouche, les enfants et petits-enfants de Celtiné tombaient sous le charme et se regroupaient autour de lui comme les moutons à l'heure où le berger apporte le fourrage. Ils savaient que tout ce qu'il disait s'était vraiment passé parce qu'il avait lui-même construit les routes qu'il avait parcourues, et ces routes étaient aussi réelles que le disque de feu qui circulait au-dessus de leurs têtes et sous la terre, séparant le ciel du monde d'en bas, de sorte que les âmes ne se perdent jamais quand elles partent vers l'Océan et le monde souterrain et, de là, rejoignent à l'est le passage où renaît le soleil.

\*

Les mythes celtiques ont ceci de troublant qu'ils se trouvent souvent être vrais – même lorsqu'ils rapportent les aventures d'un demi-dieu. Les bardes qui préservaient la mémoire tribale en forme versifiée n'étaient pas des improvisateurs divagants, mais des poètes-archivistes qui connaissaient les dates des batailles et des migrations. L'archéologie a ainsi confirmé l'histoire relatant la fondation de Massalia par les Grecs de Phocée vers l'an 600 avant notre ère. La légende d'une migration massive de tribus gauloises en Italie du Nord est plus précise que les histoires écrites par des Romains érudits, qui ne savaient jamais très bien si les Celtes étaient arrivés par l'est ou par l'ouest. La mythologie irlandaise attribuait la fondation du grand tertre d'Emain Macha (Navan Fort) à une certaine reine Macha (dont le nom se confond avec celui d'une déesse) en – 668 ; cette date semblait bien trop reculée pour être plausible, jusqu'à ce que des archéologues datent les plus anciens vestiges à environ – 680<sup>13</sup>.

La vérité historique des mythes celtes était loin d'être évidente pour les Grecs et les Romains qui les consignèrent. À l'époque où ces récits furent couchés sur le papier, ils n'avaient plus beaucoup de sens au regard de l'histoire, ni même de la légende. Certains étaient déformés par la propagande et les

préjugés des Romains ; d'autres s'étaient fondus à des mythes locaux antérieurs aux Celtes. Truffés de noms incompréhensibles et d'événements improbables, ils parlaient de rocs jetés depuis le ciel et d'une race de serpents engendrée par des êtres humains. Les dieux eux-mêmes se brouillaient et s'embrouillaient. Lorsque l'éloquent écrivain-voyageur Lucien de Samosate visita la Gaule au II<sup>e</sup> siècle av. J.-C, il s'offusqua à la vue d'une sculpture ouvragée dans laquelle il crut reconnaître un portrait outrageant de l'Hercule déifié : la divinité avait l'apparence d'un vieillard grisonnant à la peau brûlée par le soleil comme celle des marins. Ce que contemplait Lucien était trop exotique pour qu'il pût le comprendre : la langue de l'Hercule celtique était percée de délicates chaînettes d'or et d'ambre reliées aux oreilles d'un public volontiers subjugué. Certains de ses auditeurs étaient si fascinés qu'ils détendaient leurs chaînes en se rapprochant du conteur. Un Gaulois hellénophone dut expliquer à Lucien qu'il s'agissait de l'Hercule gaulois : il s'appelait Ogmios et sa faconde était telle que l'auditoire était littéralement pendu à ses lèvres<sup>14</sup>.

Les récits captivants de l'Hercule gaulois n'étaient pas une simple expression métaphorique de l'influence et de la fertilité du monde celtique. Ils appartiennent à une zone protohistorique à mi-chemin entre légende et mythe. Il y eut probablement durant le Bronze final un chef tribal qui fit fortune en volant du bétail, ou un roi guerrier qui pacifia les tribus préhistoriques installées le long des voies commerciales de la Méditerranée. Plusieurs siècles avant que les Romains n'imposent leur paix génocidaire, les routes étaient déjà assez sûres pour que des bergers et des marchands venus d'Ibérie viennent vendre aux Gaulois du bétail, du sel, de l'ambre, du fer, de l'étain et de l'or. Les prouesses civilisatrices d'une figure héroïque étaient célébrées dans une Odyssée qui, à l'image des entrepôts marchands, était un pot-pourri de produits locaux et d'importation à l'usage des conteurs. Les Grecs qui fondèrent des comptoirs sur les rives de la Méditerranée relataient le dixième travail d'Hercule (le vol du bétail d'un géant d'Érythie, île « rouge » située à l'extrême occident du monde) ; les récits des marins phéniciens faisaient la part belle au dieu Melqart, en qui les Grecs reconnaissaient leur propre Hercule. La créature qui germait dans le ventre de Pyréné était sans doute le vestige d'un dieu serpent révééré dans les contreforts boisés, bien avant que les Bébryces n'occupent la région qui prendrait nom de *Gallia Narbonensis*. Et la fougue avec laquelle la princesse s'offrit à un héros vagabond du bout du monde n'aurait pas été sans rappeler leur histoire récente aux tribus qui scellaient des alliances commerciales et matrimoniales avec les Grecs.

La voie héracléenne – le chemin qui serrait au plus près la diagonale solsticiale – avait peut-être exigé une intervention divine pour creuser dans le paysage des cols de montagne, mais dans l'ensemble, c'était un itinéraire pratique. Elle suivait les pistes préhistoriques des troupeaux transhumants qui, comme le releva Pline l'Ancien au I<sup>er</sup> siècle, « viennent de lointaines contrées paître le thym qui recouvre les plaines pierreuses de la Gaule narbonnaise<sup>15</sup> ». Au lieu de relier l'Italie par l'itinéraire côtier terriblement accidenté que redoutaient les légionnaires romains et qui, aujourd'hui encore, est une course d'obstacles, elle montait vers les plateaux herbeux de Provence et, de là, vers l'unique col alpin praticable en hiver – la Matrone ou Montgenèvre –, près de la source de la Durance. Au-delà de ce point, un marchand ou une armée pouvait redescendre dans les plaines de l'Italie étrusque ou poursuivre vers le pays de l'aube et les mines de sel des Alpes orientales.

Les gens qui entendaient ces récits savaient que ces endroits existaient : le Promontoire sacré, point de départ du voyage ; les montagnes des Pyrénées enturbannées de brume ; la source sacrée de Nemausus (Nîmes) fondée, disait-on, par un fils d'Hercule<sup>16</sup> ; le désert caillouteux de la Crau et le col de la Matrone... Ces histoires circulaient dans les oppida depuis lesquels on devine encore dans le tracé des chemins et des limites parcellaires l'axe rectiligne de la voie héracléenne. Les habitants de ces oppida savaient que tous ces sites étaient reliés par une ligne qui avait été bénie et approuvée par les dieux, car elle existait aussi dans le monde supérieur.

Maintenant que le ciel n'est plus que la toile de fond incertaine du drame humain quotidien et que les uniques prêtres des divinités du ciel sont les présentateurs météo, la science des trajectoires célestes confine à l'ésotérique. La plupart de nos contemporains associent les points cardinaux à un vent dominant, à l'exposition d'une salle à manger ensoleillée ou à un mur humide donnant au nord. Les anciens Celtes, eux, savaient toujours très précisément se situer par rapport à l'Univers. Une spécialiste de psychologie cognitive a établi que les locuteurs de langues qui utilisent les mêmes mots pour indiquer les directions immédiates (« gauche », « droite », « derrière », etc.) et les points de la boussole, sont généralement conscients de leur orientation, même lorsqu'ils se trouvent dans un intérieur ou un environnement inconnu<sup>17</sup>. Le gaulois était l'une de ces langues : « *are* » signifiait « devant », mais aussi « à l'est » ; « *dexsuo* », « derrière » et « à l'ouest ». On tournait à gauche (« *teuto* ») pour aller vers le nord, et à droite (« *dheas*<sup>2</sup> ») pour se diriger vers le sud. Contrairement au français, où « droite » et « gauche » sont fonction de la position du locuteur, en gaulois, les directions étaient absolues et universelles. Si une hôtesse celte disait à son invité que le cratère de vin de Falerne était derrière lui, il comprenait qu'elle parlait du couchant. Si, à la chasse, son hôte lui annonçait que le sanglier arrivait vers lui « depuis le sud », il savait immédiatement où pointer sa lance. Et, en quittant l'oppidum pour rejoindre la route d'Hercule, il savait qu'il devait marcher vers le soleil levant du solstice d'été.

Pour les civilisations antiques, les solstices d'hiver et d'été étaient des points de référence essentiels. Nous reviendrons plus loin sur le calcul complexe des angles solsticiaux<sup>3</sup>, mais en soi, le principe est simple. Au cours de l'année, du fait de l'inclinaison de l'axe de la Terre, le Soleil se lève et se couche dans différentes parties du ciel. Vers le 21 juin, il se lève sur l'horizon nord-est en un point qui semble rester identique pendant plusieurs jours d'affilée, d'où le terme de « solstice » (« soleil stationnaire »). Après quoi, il se déplace progressivement en direction du sud, jusqu'au solstice d'hiver, qui est le jour le plus court de l'année. À mi-chemin entre les deux solstices, il se lève exactement à l'est et se couche exactement à l'ouest. Ces deux jours sont les équinoxes, lorsque la nuit (*nox*) et le jour ont une durée presque égale (*æquus*).

Selon la croyance populaire, le solstice faisait l'objet d'une superstition absurde : les peuples antiques, voyant le soleil se lever et se coucher toujours plus au nord ou au sud, en auraient conclu que s'ils ne l'honoraient pas de moults prières, processions et sacrifices sanguinaires, il resterait bloqué au même endroit – avec des conséquences désastreuses pour l'agriculture – ou pire, poursuivrait sa course dans la même direction jusqu'à disparaître définitivement. Ce qui reviendrait à dire qu'il aurait existé une civilisation capable d'ériger d'énormes temples de pierre alignés sur les astres, mais par ailleurs tellement imperméable à l'expérience qu'elle devait renouveler sa connaissance de l'Univers tous les six mois. Si le solstice pouvait être un moment de célébration rituelle ou de deuil, c'était également une réalité évidente et utile. C'est effectivement le moment où l'on peut effectuer des relèvements topographiques plus précis qu'à toute autre période de l'année et, comme le soleil se lève et se couche presque exactement au même endroit pendant plus d'une semaine (à 0,04° près), les nuages ou la brume risquent moins de compromettre l'opération.



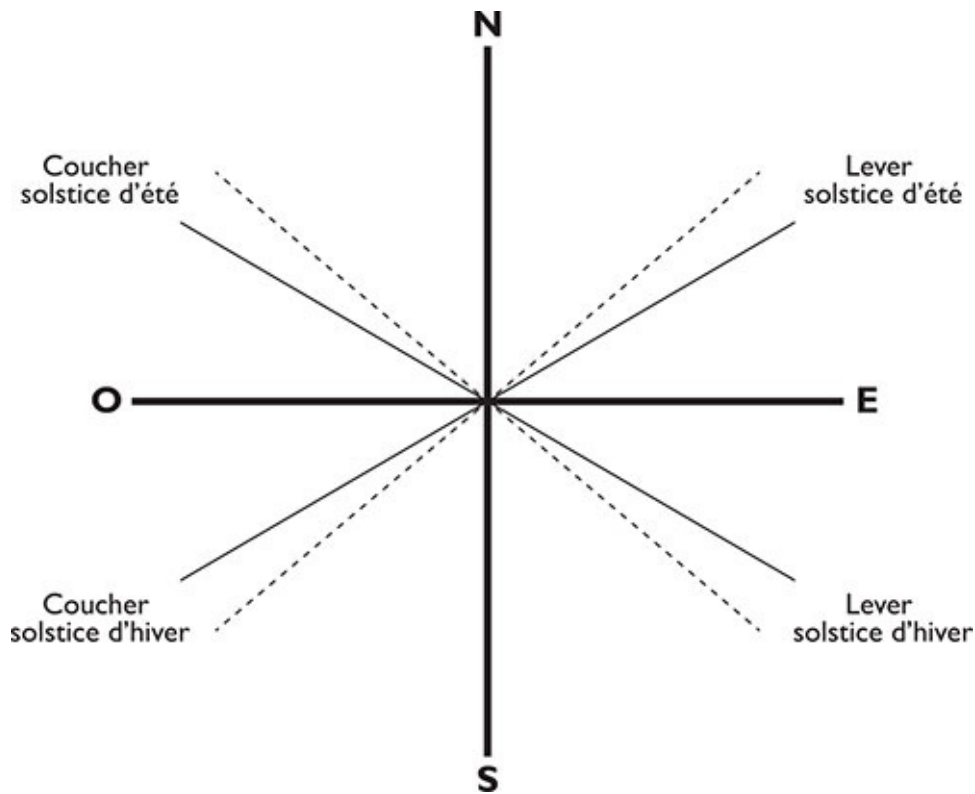


Fig. 2 – Angles solsticiaux

Azimuths solaires en 1600 av. J.-C. à Stonehenge, 51, 18° de latitude nord (en pointillé) et aux colonnes d'Hercule, 36° de latitude nord (traits pleins).

Ces mesures avaient un double objectif, scientifique et religieux. La trajectoire des astres révélait la mécanique de l'Univers et les desseins des dieux. Les partenaires commerciaux des Celtes, les Étrusques, utilisaient les mesures solsticiales pour aligner leurs villes sur les points cardinaux<sup>18</sup>. La ville entière devenait ainsi une réplique du monde supérieur. Le côté « superstitieux » de la chose tenait au fait que le ciel de la ville était lui aussi divisé en quadrants qui servaient à interpréter les signes célestes (étoiles, éclairs et vols d'oiseaux) : le nord-est – correspondant à la trajectoire approximative de la voie héracléenne et au lever du soleil au solstice d'été – était le plus favorable ; le secteur sud-est était moins propice, le sud-ouest défavorable, et le nord-ouest extrêmement néfaste. Puisque le nord se trouve à gauche (à « sinistre ») et la lumière du soleil meurt à l'ouest, ce système avait une certaine logique psychogéographique.

Ces alignements faisaient partie du fonds commun de savoir de tout le monde antique. Les Celtes bâtissaient souvent leurs sanctuaires de sorte qu'au solstice d'été, les rayons du soleil viennent frapper l'autel par l'ouverture orientée au levant. Les Romains se gaussaient de ces barbares superstitieux, mais leurs propres arpenteurs utilisaient également le solstice pour prendre leurs visées. De tous les textes romains parvenus jusqu'à nous, aucun ne mentionne l'importance astronomique de la voie héracléenne, et le secret semble s'être perdu depuis près de deux mille ans. Mais pour les Celtes antiques, la raison d'être de son alignement était sans doute aussi évidente que si elle avait été expliquée par un panneau d'information planté en bordure de route.

Son nom était à lui seul éloquent : pour les Celtes et les Carthaginois, « *via heraklea* » signifiait littéralement « voie du soleil ». Comme son homologue Melqart, Hercule était une divinité solaire<sup>19</sup>. Ses douze travaux étaient assimilés aux douze constellations du zodiaque que parcourt le soleil au cours d'une année. Ogmios, son équivalent celtique, avait eu le visage brûlé en traversant le ciel dans un char de feu, et la roue qu'il tenait en main – pareille aux milliers de petites roues votives que continuent de livrer les sanctuaires celtiques<sup>20</sup> – était un symbole de l'astre. Ses huit rayons sont

censés représenter les points cardinaux et les axes du lever et coucher du soleil aux solstices d'été et d'hiver. Et parce que le soleil était la référence suprême de toutes les mesures, Melqart-Hercule était aussi le géomètre divin : « Voué à la science, nous dit Philostrate d'Athènes, il arpenta la Terre entière d'un bout à l'autre<sup>21</sup>. »

Sa roue solaire lui fut de toute évidence un précieux dispositif de positionnement : l'axe solsticial de la voie héracléenne est d'une étonnante précision. Sur près de cinq cents kilomètres, depuis Andorre (des cols de Muntaner et d'Ordino) jusqu'au col de la Matrone, la chaussée est orientée N 57,53° E. Cet angle correspond à l'azimut du soleil levant au solstice d'été en un point qui se trouve presque à mi-chemin entre le Promontoire sacré et le col de la Matrone<sup>4</sup>. Maintenant ce cap, elle traverse ou frôle huit centres tribaux, dont Andorre, Narbonne, Nîmes et Briançon ; elle passe aussi par six des mystérieuses localités qui ont porté le nom de Mediolanum et dont il sera longuement question dans les pages de ce livre. Sur l'ensemble de sa trajectoire (environ 1 600 kilomètres du Promontoire sacré au col de la Matrone), son angle de relèvement est de 56,28° ce qui, sur une pareille distance, est d'une précision à peine croyable.

Au vu de son exactitude, son âge vénérable est encore plus surprenant. L'une des plus anciennes références connues à la voie héracléenne remonte au III<sup>e</sup> siècle av. J.-C., sous la plume de l'auteur anonyme (dit le « Pseudo-Aristote ») du traité *De mirabilibus auscultationibus* (« Des choses merveilleuses que j'ai entendues ») :

On dit que de l'Italie jusqu'au pays des Celtes, des Celtoligures et des Ibères, il y a une route appelée « la route d'Hercule », et que sur cette route, le voyageur, qu'il soit indigène ou Grec, est observé par les tribus voisines afin qu'il ne puisse lui être fait aucun mal ; car ceux parmi lesquels le mal a été fait doivent payer une amende<sup>22</sup>.

À l'époque où le Pseudo-Aristote apprit son existence, cette route merveilleuse avait déjà vu passer plusieurs générations de voyageurs. Il est difficile de dater des pistes, mais les techniques de filtrage appliquées à la photographie aérienne ont révélé une moisson d'indices historiques sur les paysages de la Gaule ancienne. Lorsque les premiers marchands grecs firent voile vers le soleil couchant et atteignirent des terres que pas même Ulysse n'avait vues, ils établirent des comptoirs, ou *emporia*, le long des rives méditerranéennes de la Gaule et de la péninsule Ibérique. Pour approvisionner les nouveaux ports, ils achetèrent des terres aux tribus indigènes et entreprirent de diviser leur territoire en carrés de dimensions égales. Cette technique et le parcellaire qui en résulte s'appellent la centuriation. Certaines centuriations grecques ont été tracées avec le souci du détail : sur une carte, elles ressemblent aux quadrillages des villes américaines et couvrent plusieurs centaines de kilomètres carrés. L'une des plus anciennes est celle d'Agatha (Agde), colonie du port grec de Massalia fondée au V<sup>e</sup> siècle av. J.-C.<sup>23</sup>. La voie héracléenne longe la diagonale marquant sa limite septentrionale sur vingt-cinq kilomètres. Sachant que le parcellaire était invariablement orienté sur la trajectoire de routes existantes, ce tronçon de voie doit au moins remonter aux tout premiers temps des échanges gréco-celtiques.

Ces mesures et trajectoires abstraites sont les murmures intelligibles d'une civilisation disparue. Ce qui apparaît au voyageur moderne comme un tracé incommode atteste en réalité du savoir mathématique antique. Partout où elle le peut, l'ancienne piste suit sa trajectoire cosmique. Les voies et les routes ultérieures, dont certaines sections de la voie Domitienne qui se sont superposées à la voie héracléenne<sup>5</sup>, font davantage de concessions au paysage – elles s'entortillent complaisamment autour des reliefs et dévient vers des villages le long des vallées – alors que la chaussée d'Hercule, balayée de poussière, enjambe les collines avec la désinvolture d'un athlète. Elle est la manifestation concrète de l'histoire, la preuve tangible qu'il n'est pas trop tard pour retrouver d'anciennes vérités. Sa précision est directement liée à celle des légendes celtiques. Des observations astronomiques portant sur plusieurs années<sup>24</sup> permirent aux Celtes non seulement de projeter une ligne droite sur le paysage, mais aussi (en se fondant sur les éclipses solaires, par exemple) de parvenir à une exactitude

chronologique telle qu'ils purent dater la fondation d'une colline fortifiée irlandaise à – 668, ou celle de Massalia aux alentours de – 600<sup>25</sup>.

Ce fut peut-être à cette époque, au début du VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C., que les tribus de l'arrière-pays acquirent le savoir-faire et la technologie grâce auxquels ils détectèrent la trace du dieu solaire sur Terre. Ou peut-être un Hercule humain, parti de Grèce en marin, avait-il fait voile vers l'ouest en quête de nouvelles terres et d'une princesse étrangère. Lorsque l'on remonte si loin dans le temps, les mythes commencent à se résoudre en légendes, et l'on devine dans ces légendes des personnages historiques. Les deux récits subsistants de la fondation de Massalia placent le jour en question – pour faciliter les choses aux lecteurs romains – sous le règne du roi de Rome Tarquin l'Ancien (vers 616-579 av. J.-C.). Les versions originales celtiques étaient presque assurément plus précises.

Cet après-midi-là, une flotte marchande arrivée de la lointaine cité grecque de Phocée jeta l'ancre dans une baie qui deviendrait le port de Massalia, première ville de Gaule. Le chef de la tribu locale, les Ségobriges, préparait un banquet au cours duquel sa fille devait choisir un époux. Selon la coutume, elle offrirait une coupe d'eau pure au prétendant qui aurait sa préférence. Les capitaines grecs furent conviés à la cérémonie. Voyant les aventuriers aux yeux noirs qui avaient bravé la mer sans balises, et ayant peut-être préalablement inspecté leurs trésors – les vases peints, les cruches et les cuillères de dégustation en bronze, et les navires qui mouillaient dans le port, pareils aux chariots d'un dieu –, elle tendit la coupe à l'un des intrépides navigateurs.

Les noces furent célébrées et, comme Hercule et Celtiné avant eux, un héros grec et une princesse celte incarnèrent cette heureuse vérité selon laquelle une confédération devait sa puissance et sa stabilité non au champ de bataille, mais à une voie commerciale de longue distance qui menait inmanquablement vers la couche d'une femme. Une colonie fut ainsi fondée sur le site actuel du Vieux-Port de Marseille<sup>26</sup>.

Peu après, des marchandises grecques et du vin grec issu du terroir massaliote étaient expédiés vers le cœur de la Gaule depuis l'embouchure du Rhône – où se trouvait jadis une cité du nom d'Heraklea<sup>27</sup> – et par la voie héracléenne, le long de laquelle les vestiges de forteresses et de nécropoles continuent de livrer des céramiques grecques de cette époque.

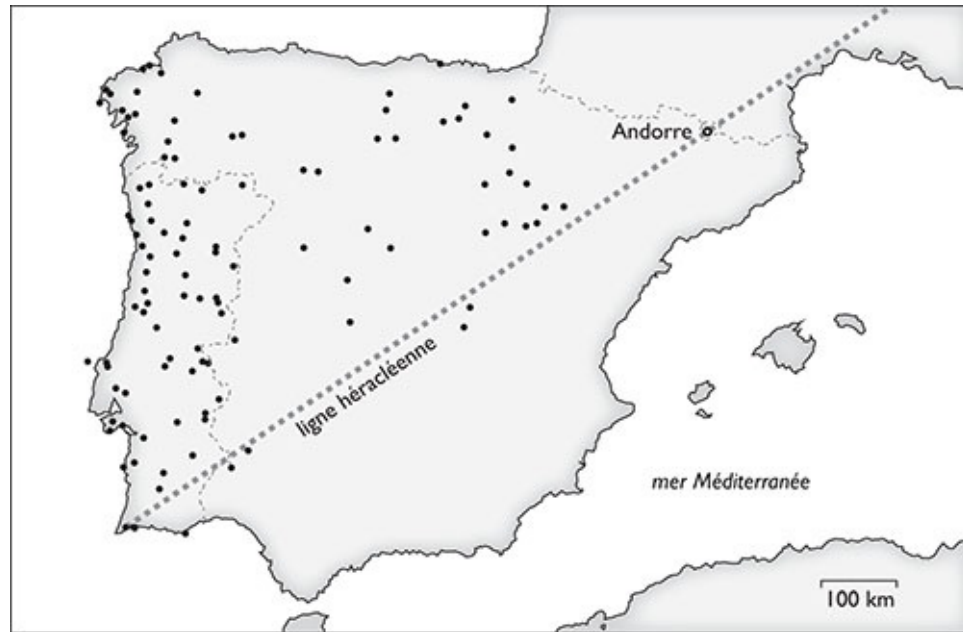
\*

La route du bout du monde fut le point de départ de l'une des grandes aventures et des grandes inventions du monde antique. Elle présente tant d'aspects improbables – sa longueur, sa précision et son ancienneté même – qu'il serait tentant de les attribuer au dieu du hasard si l'on ne disposait d'écrits relatant le périple d'un simple mortel sur cette même trajectoire. L'un des deux récits – celui de l'historien grec Polybe – se fondait sur des tournées de reconnaissance sur le terrain et des entretiens avec des hommes qui, cinquante ans plus tôt, avaient suivi l'expédition d'Hannibal ; le second, signé de l'historien romain Tite-Live, reprenait en partie ces témoignages contemporains et s'appuyait notamment sur les sept volumes perdus des mémoires d'un compagnon du conquérant. Aucun des deux chroniqueurs ne saisit la portée transcendante de l'itinéraire.

Lorsque l'expédition débuta, en – 218, la voie héracléenne était déjà chargée de quatre siècles de mythes et de légendes – et c'était d'ailleurs en partie pour cette raison que le jeune général avait choisi de l'emprunter. À la fin du printemps, quatre-vingt-dix mille fantassins, douze mille cavaliers et trente-sept éléphants quittèrent Carthago Nova (l'actuelle Carthagène, sur le littoral sud-est de l'Espagne). Des côtes d'Afrique du Nord, les Carthaginois avaient étendu leur empire jusqu'en Ibérie, et seule Rome menaçait leur suprématie sur le monde méditerranéen. Hannibal avait établi sa feuille de route : il remonterait la péninsule Ibérique, franchirait les Pyrénées, puis les Alpes, et attaquerait les Romains par le nord. Il avait conclu des alliances avec des tribus gauloises installées sur les



plaines transalpines ; il en avait attiré d'autres par des promesses d'or ; et l'expédition comptait dans ses rangs de nombreux Celtes d'Ibérie ou de Gaule. La ville de Rome, commentait Tite-Live, était « en suspens dans l'attente de la guerre<sup>28</sup> ».



**Fig. 3 – Toponymes et noms de tribus d'origine celtique en Ibérie<sup>29</sup>**

À un moment donné, Hannibal – ou une partie de son armée – rejoignit la voie héracléenne, ce qui allait de soi : les origines des toponymes ibères font apparaître sur la péninsule une diagonale séparant les tribus celtes ou celtibères du nord-ouest des habitants indigènes du sud-est. Cette frontière serre de très près la ligne héracléenne, et elle conduit vers un passage des Pyrénées qui devait paraître inutilement difficile. Les quatre tribus qui, d'après Polybe, furent vaincues par Hannibal ne vivaient pas sur la côte, où un poste de douane romain marque toujours l'abord relativement aisé du col de Panissars, mais au cœur de la chaîne des Pyrénées, dans la région d'Andorre<sup>30</sup>, où la voie héracléenne croise la ligne de partage des eaux (Fig. 1). Dans la tiédeur du printemps, l'ascension est moins pénible qu'il n'y paraît sur une carte, et l'isolement du lieu présentait l'avantage de retarder la nouvelle de l'invasion carthaginoise.

Dans le contexte d'ensemble de l'expédition, cette trajectoire diagonale était logique et, surtout, propice. Hannibal s'était déjà révélé excellent tacticien, et son génie tenait en partie à sa capacité de se glisser dans le rôle d'un dieu. Avant de se mettre en marche, il était allé consulter l'oracle du temple d'Hercule-Melqart à Gadès (Cadix) et demander la protection de la divinité<sup>31</sup>. Il avait établi les quartiers d'hiver d'une partie de son armée à Portus Hannibalis, près du Promontoire sacré, où un autre temple d'Hercule-Melqart bornait les confins du monde habité. Les chroniqueurs antiques de l'invasion carthaginoise savaient qu'Hannibal se considérait comme le successeur d'Hercule et désirait être perçu comme tel. Il franchirait les montagnes dans les traces du dieu-soleil, resplendissant d'une aura d'approbation divine.

Comme la plupart de ses contemporains, au-delà du monde méditerranéen, Polybe n'avait que de très vagues notions de géographie. Il connaissait les ambitions herculéennes d'Hannibal mais ne savait rien de la voie héracléenne. Selon son informateur, « un héros [Hercule] lui montra le chemin<sup>32</sup> ». Il voulut voir dans cette formule un effet rhétorique plutôt qu'une réalité concrète – et les historiens qui, à sa suite, entreprirent de narrer l'épopée d'Hannibal s'en tinrent aussi à cette interprétation. De la même façon, Tite-Live prit l'élément clé de l'expédition pour un simple trait pittoresque qu'il mit dans la bouche de son héros sermonnant ses troupes réticentes à l'idée de

franchir la barrière des Alpes : au début de l'expédition, leur rappela-t-il, « le chemin n'avait paru long à personne, lorsqu'on s'avançait du couchant au levant<sup>33</sup> ». Ce n'était pas une figure de style mais bel et bien la vérité cosmologique.

Polybe ne disposait ni de cartes ni d'aucun atlas sur lesquels il aurait pu tracer un itinéraire plausible, et il craignait que les toponymes étrangers ne fassent qu'embrouiller ses lecteurs par « des sons inintelligibles et qui ne signifiaient rien<sup>34</sup> ». Par chance, les distances qu'il recopia de sa source permettent de calculer le point auquel Hannibal et ses éléphants passèrent le Rhône – à « quatre jours de marche de la mer », puis « deux cents stades » supplémentaires (environ trente-cinq kilomètres) vers le nord, jusqu'à « une petite île qui partageait la rivière en deux ». La plupart des historiens identifient maintenant ce site à Roquemaure<sup>35</sup>, près de Châteauneuf-du-Pape, ce qui est certainement exact, puisqu'il se trouve aussi être le point où la voie héracléenne croise le Rhône.

Dans les deux récits, l'étape suivante du voyage est aussi confuse qu'absurde. Polybe comme Tite-Live ont visiblement pris les explications géographiques du témoignage perdu pour une description de l'itinéraire que suivit Hannibal. Nous savons simplement que cet itinéraire était d'une manière ou d'une autre lié à la lointaine source du Rhône. Après être passé sur l'autre rive, le général « marcha le long du fleuve, laissant la mer derrière lui, se dirigeant vers l'est [en réalité, à cet endroit, le Rhône s'écoule du nord au sud], et pour ainsi dire vers l'intérieur de l'Europe ». Polybe expliquait ensuite, avec plus d'exactitude, que « le Rhône prend sa source au-dessus du golfe Adriatique, inclinant vers l'ouest dans cette partie des Alpes qui s'abaisse vers le nord<sup>36</sup> ».

L'enchevêtrement de détails consignés par les deux auteurs ressemble à des fragments à peine déchiffrables d'une carte ancienne. Les références à la source du Rhône et à « l'intérieur de l'Europe » sont peut-être une allusion à un ancien système d'orientation qui permettait à une armée ou à un marchand d'établir un itinéraire couvrant la moitié d'un continent. Des pans de cette « carte » seront assemblés dans la première partie de ce livre. Quoi qu'il en soit, le point capital est que seul un dieu aurait pu marcher en ligne droite sur tout le parcours jusqu'à la Matrone ; même les troupeaux transhumant vers les prairies alpines devaient dévier de leur cours pour contourner le versant nord du mont Ventoux. Mais sitôt passés les terrains montagneux, il était essentiel de poursuivre dans la direction propice de départ. Quelle que soit la route qu'ait choisie Hannibal après la traversée du Rhône (le long de la Durance, selon Tite-Live), il aurait rejoint la voie héracléenne à la première occasion – peut-être près de l'oppidum de Serre-la-Croix, où la route suit à nouveau la ligne de solstice sur douze kilomètres – puis, grimpant vers la source de la Durance, continue jusqu'à Brigantium (Briançon), pour enfin donner l'assaut final au col de la Matrone.

Depuis l'époque de Polybe, les historiens se demandent où Hannibal et ses éléphants ont bien pu traverser les Alpes par un début de mois de novembre. Des étymologistes ont analysé des noms de lieux, y cherchant des racines carthaginoises aussi peu probables que les bouses pétrifiées d'éléphant qu'un archéologue espérait récemment découvrir sur l'itinéraire présumé d'Hannibal. Plusieurs expéditions, cherchant un passage digne d'un héros, se sont vainement épuisées à franchir des cols extraordinairement élevés. L'une de ces équipes, abusée par l'enseigne de l'ancienne « auberge de l'Éléphant<sup>37</sup> », était allée jusqu'à se perdre sur la route du vertigineux col Agnel qui, même à l'heure des chasse-neiges motorisés, est fermé d'octobre à mai. En juillet 1959, un ingénieur de Cambridge conduisit un éléphant de cirque italien, qui refusait de répondre au nom d'Hannibella<sup>38</sup>, par le col du Mont-Cenis, à 2 081 mètres. (Faute de formation militaire carthaginoise, le pachyderme y laissa 230 kilos.) En réalité, si un éléphant – de même d'ailleurs qu'un cycliste ou un randonneur – avait à choisir entre plusieurs itinéraires pour relier l'Italie, il se dirigerait vers le col du Montgenèvre (la Matrone des Celtes)<sup>39</sup>. En effet, ce passage est non seulement le plus bas des Alpes françaises (1 850 mètres), mais il ferme également la partie gauloise de la voie héracléenne. La Matrone avait tout pour séduire le commandant d'une armée : une capitale tribale – Brigantium – à huit kilomètres, et une

vaste plaine agricole fertile qui accueille aujourd'hui les grasses pelouses d'un terrain de golf de dix-huit trous.

Vingt-trois siècles après l'invasion carthaginoise, Montgenèvre est une base de loisirs multipliant fièrement les chalets de béton, où l'âge du fer semble n'avoir jamais existé. Ce paysage prosaïque pourrait expliquer qu'il n'ait pratiquement jamais été envisagé comme point de passage. Le col proprement dit est indiqué sur la rue principale du bourg, mais il faut en réalité aller le chercher un peu plus haut, par une petite route menant au centre de vacances du Village du Soleil : on retrouve là, au détour d'un lacet en épingle à cheveux anonyme, un peu de cette clarté électrisante des hauts cols alpins, où les distances se contractent et où des régions entières apparaissent soudain dans les effilochements d'un banc de nuages. Au col de la Matrone, un extraordinaire panorama historique s'offre au regard, bien qu'il faille l'équivalent numérique d'une roue solaire pour le révéler. Si Hercule s'était tenu en ce point où se dressait autrefois le temple des déesses-mères, en se tournant précisément à quatre-vingt-dix degrés à l'ouest de la trajectoire héracléenne, il aurait regardé en direction de l'une des villes qu'il est censé avoir fondées : Semur-en-Auxois, voisine d'Alésia. En suivant le soleil couchant, il aurait atteint la colline de Lugdunum (Lyon), du haut de laquelle, dit-on, il vit le confluent du Rhône et de la Saône. Une trajectoire axée sur un angle de 0° – plein nord – l'aurait conduit droit au vaste sanctuaire herculéen de Deneuvre, où cent sculptures d'Hercule (plus d'un tiers de toutes les statues d'Hercule retrouvées en Gaule) ont été mises au jour en 1974<sup>40</sup>. Seul un dieu ou un oiseau migrateur revenant à son aire de nidification aurait pu atteindre un tel degré de précision.

Ces lignes hypothétiques plongent au cœur de l'ancienne Gaule tribale, par-delà des montagnes prises dans les glaces qui n'étaient précisément représentées sur aucune carte il y a encore deux cents ans. Même par un jour ensoleillé, on peine à croire que le réseau rigoureux de chemins solaires qu'élaborèrent les Celtes puisse être autre chose qu'une magnifique coïncidence héracléenne ou qu'un leurre jeté par l'oracle du temple, grisé par l'altitude ou le vin grec, pour faire apparaître des hallucinations cosmiques dans l'air raréfié.

Lorsque, campé sur le col de la Matrone en ce début de l'hiver – 218, Hannibal regardait ses éléphants dévaler vers les plaines d'Italie du Nord, il savait qu'il foulait la roche qu'Hercule avait marquée de ses empreintes. Ses stratèges et ses astrologues, ainsi que leurs alliés et informateurs celtes, étaient convaincus que le dieu soleil leur avait indiqué la voie. Et apparemment, ils savaient aussi que la source du Rhône se trouvait « vers l'intérieur de l'Europe » et qu'elle n'était pas étrangère à l'itinéraire d'Hercule.

L'oracle électronique confirme : une ligne partant du col de la Matrone projetée sur deux cent vingt kilomètres à la perpendiculaire de l'axe du coucher au solstice d'été mène droit sur la région de glaciers d'où jaillit le Rhône. Il y avait à la source du fleuve une montagne qui, en dépit de son éloignement, était connue des habitants de la côte méditerranéenne au début de l'âge du fer. Son nom apparaissait dans un poème du iv<sup>e</sup> siècle de notre ère : *Ora Maritima* (« Rivages maritimes »). Il s'agissait d'une compilation d'antiques *periploi* (descriptions d'itinéraires maritimes) réalisée par le proconsul romain Rufus Festus Avienus – qui disposait sans doute d'un archiviste expert dans l'art de dénicher des manuscrits – dans l'intention d'en faire un guide inutilisable mais amusant pour les navigateurs de salon<sup>41</sup>. L'un de ces textes anciens, dont il ne subsiste aucune autre trace, était un manuel vieux de neuf cents ans à l'usage des marchands assurant la liaison maritime entre Massalia et le Promontoire sacré « que certains appellent le Chemin d'Hercule ». Dans un passage sur le Rhône, l'auteur indiquait que les habitants de la région appelaient la montagne qui donne naissance au fleuve « *Solis columna* », ou « colonne du Soleil<sup>42</sup> ».

Aux temps où l'auteur anonyme consigna ce nom sur le papier, au vi<sup>e</sup> siècle av. J.-C., les marins au long cours dont les navires encombraient le port de Massalia ramenaient déjà dans la colonie une

foison d'inestimables informations géographiques. Dans leurs cales, il y avait aussi des œuvres d'art de Méditerranée orientale, et encore de précieux métaux venus des énigmatiques Cassitérides ou « îles de l'étain<sup>43</sup> » – celles qui prendraient nom de Britannia, peut-être ? –, qui se trouvaient par-delà le blocus des Carthaginois aux colonnes d'Hercule. C'était peut-être une chose que tous les Celtes savaient : quelque part au cœur de l'Europe, très loin des routes maritimes par lesquelles les premiers accessoires de la civilisation grecque parvenaient aux Keltoï barbares, il y avait un point de référence, une coordonnée solaire qui avait un nom. La chaussée d'Hercule était déjà une merveille du monde, mais rien ne disait qu'il n'y en eût point d'autres : car après tout, le héros avait traversé toute la Gaule et il avait bien pu imprimer des marques de sa vision céleste de l'immensurable terre sur d'autres embranchements, d'autres jonctions de la voie héracléenne... Pourtant, quatre siècles plus tard, à l'hiver – 218, rien d'un tel raffinement ne transparaissait dans l'aspect des fantassins celtes de l'armée d'Hannibal, qui franchissaient à pas lourds le col encombré de neige dans leurs grossiers manteaux de laine à carreaux et leurs bottes en poil de lapin – rien, que l'éclat d'un bracelet ou d'un torque, le motif de cercles méticuleusement coordonnés d'une fibule tracé au compas, ou les spirales géométriques d'un disque de bronze fixé à une roue de char, décrivant ses mystérieuses circonvolutions comme un microcosme de la voûte céleste.

## Échos de l'âge du fer

Notre guide de l'*horreum* était éperdue d'admiration pour les Romains. Elle souligna d'un geste tendre l'élégante courbure de la voûte et nous devinâmes dans la pénombre d'une galerie des puits obliquant vers la surface et des arches de calcaire qui, pendant des siècles, avaient soutenu le forum et le marché de la Narbonne romaine. Les bâtiments de surface s'étaient éboulés depuis longtemps pour former les fondations de nouvelles constructions qui avaient à leur tour disparu. Mais l'*horreum* – si tant est que ce fût bien un entrepôt – avait survécu et est aujourd'hui l'unique édifice romain de Narbonne<sup>44</sup>.

« On ne peut qu'admirer les ingénieurs romains », s'enthousiasma notre guide en caressant un pan de mur parfaitement jointoyé qui n'avait exigé qu'une infime restauration. Les Romains avaient occasionnellement copié les magnifiques murs à armature de bois et parement de pierre des indigènes. Ils avaient même bâti certains de leurs forts sur le principe des *muri gallici*. Il me parut donc opportun de rendre un hommage discret aux ancêtres celtiques de notre accompagnatrice.

« Ou bien les ingénieurs gaulois... », risquai-je.

La sinistre crypte s'anima soudain d'un éclat de rire. C'était manifestement là l'une des compensations salvatrices d'un métier confiné aux ténèbres souterraines de la lumineuse Narbonne : les touristes faisaient parfois des commentaires des plus saugrenus.

« Mais oui, c'est cela, pouffa-t-elle, les *ingénieurs* gaulois ! »

Si, en remontant à la lumière du jour, elle s'était retrouvée au 1<sup>er</sup> siècle avant notre ère, elle aurait pu partager cette plaisanterie avec quelque citoyen romain sur la place du marché. La plupart des Grecs et des Romains – et plus encore ceux qui n'étaient jamais sortis de leur pays – avaient du Celte moyen l'image d'un ivrogne impétueux qui, flanqué d'une robuste épouse aux yeux bleus, se jetait tête baissée dans la bataille, vêtu de peaux de bêtes ou dans le plus simple appareil. Dans leurs huttes, les Celtes se paraient de bijoux en or<sup>45</sup> et buvaient du vin pur – boisson dont leur peuple ne pouvait se passer<sup>46</sup>. Leurs manières de table étaient déplorables : ils ne portaient pas la toge mais des saies et des braies de laine et, au lieu de s'allonger sur des banquettes, ils mangeaient assis sur des peaux de loup ou de chien – du moins en *Gallia bracata* (la « Gaule pantalonnée ») car plus au nord, en *Gallia comata*, les mœurs étaient encore plus exotiques. Les aristocrates de cette « Gaule chevelue » se rasaient les joues mais pas la lèvre supérieure, si bien que leurs longues moustaches pendantes trempaient dans la soupe<sup>47</sup> et leur servaient de filtre quand ils buvaient. Pour manifester leur contentement devant un bon repas de viande, il leur arrivait de se disputer le morceau de choix dans un combat à mort<sup>48</sup>.

Depuis le VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C., les voyageurs grecs ramenaient de Gaule des récits de pratiques excentriques et répugnantes. Les Celtes établis en bordure du Rhin éprouvaient la légitimité de leurs fils nouveau-nés en les jetant dans les eaux du fleuve<sup>49</sup>. D'autres se précipitaient dans la mer en brandissant leur épée jusqu'à ce que les flots les engloutissent<sup>50</sup>. Lors des conseils de guerre, afin d'encourager la ponctualité des participants, le dernier arrivé était torturé et mis à mort devant ses compagnons d'armes. Dans leur commerce avec les étrangers, les Gaulois avaient un sens de l'hospitalité qui confinait au délire : les hommes, « se livrant à une passion barbare<sup>51</sup> », couchaient avec d'autres hommes, et c'était pour un invité faire affront à son hôte que de refuser de le sodomiser.

Il n'est pas besoin d'être anthropologue pour deviner, derrière ces récits, les rituels baptismaux, les offrandes cérémonielles d'armes aux divinités du monde inférieur et la sympathique coutume de partager son lit avec le voyageur. L'exécution sommaire des retardataires n'était sans doute qu'une



forme de sanction ritualisée, comme celles que l'on infligeait aux jeunes Celtes trop pansus dont l'embonpoint excédait la ceinture réglementaire<sup>52</sup>, ou encore au perturbateur qui interrompait l'orateur d'une assemblée et dont, après trois rappels à l'ordre, on lacérait les vêtements à coups d'épée<sup>53</sup>. Certaines pratiques choquantes aux yeux des étrangers semblaient tout à fait naturelles en contexte. Le philosophe grec Posidonios d'Apamée, qui parcourut la Gaule au début du 1<sup>er</sup> siècle av. J.-C., ne s'étonnait plus de trouver sur son chemin des têtes humaines embaumées dans de l'huile de cèdre et clouées aux portes des maisons ou soigneusement conservées dans des coffres en bois<sup>54</sup>. La tête tranchée d'un ennemi tué au combat était en effet un trophée inestimable que l'on exhibait avec orgueil devant ses invités.

Ces anecdotes rapportées des confins de l'empire ne sont pas uniquement une expression de la morgue impériale. Les impénétrables énigmes des Celtes, les visages qui apparaissent et disparaissent de leurs motifs complexes et les mystères géomantiques des druides étaient autant de marques d'un raffinement qui échappait totalement aux Romains. Les Celtes lettrés prenaient de toute évidence un malin plaisir à se jouer des étrangers. Alors qu'il se renseignait sur la forêt hercynienne pour sa *Guerre des Gaules*, Jules César recueillit auprès d'un habitant de la région la curieuse description d'un « *alces* », sorte d'élan aux pattes dépourvues d'articulations contraint de vivre toujours debout. Il consigna la chose telle qu'elle lui avait été rapportée : pour dormir, l'*alces* s'appuyait contre un arbre ; ayant repéré sa retraite, les chasseurs sciaient une belle entaille à la base d'un tronc et, quand celui-ci s'effondrait sous le poids de la bête, ils allaient tout bonnement cueillir leur proie gisante<sup>55</sup>.

L'austère conquérant des Gaules était absolument hermétique à l'esprit celtique. Il savait certes que les Gaulois se moquaient des Romains « à cause de notre petite stature comparée à leur grande taille<sup>56</sup> », mais lorsqu'il tente d'expliquer les sarcasmes des Aduatuques voyant les légionnaires élever une tour de siège, il est si confus qu'il faut un moment pour comprendre ce que leur criaient en réalité les facétieux Gaulois du haut de leurs remparts : « Vous êtes si courts sur pattes qu'il vous faut une tour pour voir par-dessus le mur ! » Si l'humour est signe de civilisation, alors la société celtique était l'une des plus évoluées de l'Antiquité. Bien des années après son voyage de jeunesse dans les Gaules, saint Jérôme frissonnait encore au souvenir des Celtes du nord de l'île de Bretagne qui lui avaient assuré tenir pour les plus savoureux des mets les fesses de bergers et les mamelles de bergères<sup>57</sup>.

Les bribes de gaulois qui nous sont parvenues se limitent malheureusement à l'équivalent linguistique d'un tas de décombres. Les seules phrases complètes sont des imprécations sur des tablettes de plomb<sup>58</sup> (« Que la magie des dieux infernaux les torture ! »), les incantations d'un formulaire médical (« Que Marcos m'ôte cette chose de l'œil ! »), des graffites inscrits sur des plats ou des bouteilles (« Buvez ceci et vous serez très aimables ») et des mots tendres gravés sur des pesons de fuseaux<sup>59</sup>. Ces petits disques utilisés pour lester l'outil de filage étaient offerts aux jeunes femmes en gage d'amour. Le prétendant manifestait son désir en comparant le fuseau à son attribut viril. Pour être habilement tournés, les énoncés suggestifs qui constituent l'essentiel du corpus littéraire gaulois ne sont guère de nature à évoquer une civilisation aussi brillante que celle des Grecs ou des Romains :

*moni gnatha gabi – budduton imon* (« Ma fille, prends mon fuseau ! »)  
*impleme sicuersame* (en latin) (« Recouvre-moi et renverse-moi ! »)  
*marcosior – maternia* (« Chevauche-moi Materna ! »)  
*matta dagomota baline enata* (« Une fille se fera bien baiser par ce pénis. »)  
*nata uimpi – curmi da* (« Jolie fille, donne-moi de la bière ! »)

\*

Le plus impartial des observateurs serait en droit d'exiger quelque début d'indice prouvant que ces sauvages pantalonnés aient été capables d'organiser la moindre infrastructure. Les seuls

aménagements viaires de l'âge du fer identifiés à ce jour sont des chaussées préservées par les tourbières qu'elles traversaient, la rue commerçante d'un oppidum jonchée de détrit, et quelques tronçons de voies empierrées creusées d'ornières. Les Gaulois auraient donc transporté leurs précieuses cargaisons de vin sur des pistes qui vaguaient et divaguaient autant que des barbares rentrant d'un banquet. Les manuels scolaires et les musées nous enseignent que les Romains apportèrent non seulement le latin, l'administration et le chauffage par le sol, mais aussi les routes, qu'ils déroulaient devant leurs armées conquérantes à la vitesse d'un rouleau compresseur moderne. Les ingénieurs romains ayant effacé les traces d'anciennes voies carrossables, le monde celtique nous apparaît aujourd'hui comme un territoire pratiquement dénué de routes. De l'avis d'un archéologue britannique, le charron de Blair Drummond (dans le Perthshire, en Écosse) qui, au Bronze final, s'ingénia à construire une roue en frêne remarquablement fine pour un chariot qui devait peser plusieurs centaines de kilos, réalisait une œuvre aussi absurde que s'il avait créé du matériel roulant pour d'inexistantes voies ferrées : faute de pavement, les véhicules « auraient eu tôt fait de s'embourber et ne roulaient sans doute ni très vite, ni sur de longues distances<sup>60</sup> »...

La scène qui suit aurait pu se passer par un jour comme un autre, à la fin de l'âge du fer : un berger de la tribu des Séquanes pousse son troupeau sur l'une des routes reliant l'Italie et les Alpes à l'*Oceanus Britannicus*. Se tournant vers le sud, il voit soudain se lever un panache de poussière et entend approcher le fracas de sabots et de roues. À peine a-t-il le temps de rabattre ses bêtes sur le bas-côté que surgit un missile de chêne et de fer lancé à toute allure par un conducteur à l'esprit fixé sur quelque objectif lointain. Les charretiers gaulois n'avaient pas attendu l'âge de la vapeur pour voir les paysages se dérouler devant eux comme les tableaux changeants d'un panorama : leurs voyages les menaient assez loin et assez rapidement vers le nord pour qu'ils remarquent que les jours s'allongeaient, que les brumes du matin s'épaississaient et que le ciel se teintait d'une nuance plus subtile de bleu. Avant l'arrivée des Romains, les conducteurs de char employés par les marchands grecs reliaient Marseille à Boulogne en trente jours<sup>61</sup>. Deux mille ans plus tard, sous le règne de Louis XV, les diligences tirées par des chevaux deux fois plus puissants que ceux des Gaulois bouclaient le même parcours en à peine quelques jours de moins.

Le long de ces axes commerciaux transgaulois, en Bourgogne, en Champagne et dans la vallée du Rhin, on a découvert des chars ensevelis dans des tombes, démontés et disposés autour du défunt comme un diagramme éclaté. Ces véhicules équipés d'ingénieuses suspensions témoignaient du goût de l'inventeur pour les pièces ouvragées : clavettes d'essieu ornées de disques de corail et incrustées d'émail, anneaux passe-guides et pièces de harnachement figurant des feuillages ou des visages de divinités<sup>62</sup>. Assemblés par des équipes d'artisans spécialisés, ils n'étaient pas conçus pour rouler sur des pistes sinueuses et caillouteuses. Lorsque, au IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C., les Gaulois s'établirent en Italie du Nord, leur technologie impressionna les gens du pays<sup>63</sup>, dont les chars lourds et peu maniables semblaient bien archaïques. Découvrant ces nouveaux engins, les Romains enrichirent leur lexique du transport de tout un vocabulaire d'emprunt : *carros* (chariot), *cission* (cabriolet), *couinnos* et *essedon* (chars à deux roues), *petruroton* (char à quatre roues), *carbanton* (voiture couverte), *reda* (voiture à quatre roues). Presque tous les mots latins désignant des véhicules à roues sont ainsi issus du gaulois.

L'un de ces chars modernes a été exhumé dans la région d'Alésia, où Celtiné rencontra Hercule. Puisqu'il date de la fin du VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C., il n'est pas exclu que la princesse eût elle-même possédé un modèle similaire. L'une de ses voisines vivait à quarante kilomètres au nord, dans un palais voûté surplombant une vallée où le cours de la Sequana s'élargit et devient navigable. Les archéologues l'ont baptisée « la Dame de Vix », du nom actuel du village où elle vivait, près de Châtillon-sur-Seine<sup>64</sup>. Elle s'appelait peut-être Uxouna, Excinga, Rosmerta ou, plus probablement, Elvissa, qui signifie « très riche ». Elle était parée de perles d'ambre et de verre bleu, d'anneaux de cheville et de brassards en bronze ainsi que d'un torque en or de vingt-quatre carats, ciselé de détails

microscopiques et presque trop lourd pour une nuque féminine. Elle avait reçu des objets des quatre coins du monde connu : les perles venaient de la Baltique et de la Méditerranée, le torque de la mer Noire ; sa vaisselle était de provenance étrusque et grecque, et elle possédait un service à vin entièrement composé de pièces exotiques.

Le plus grand récipient de l'Antiquité jamais mis au jour est son magnifique cratère de bronze fabriqué en Italie du Sud. D'une contenance de onze cents litres, il aurait pourvu à un banquet d'une semaine ou à l'apéritif d'un dieu. Lorsqu'elle décéda, vers l'âge de trente ans, la Dame de Vix fut étendue sur un char à la pointe de l'innovation : un timon mobile lui conférait un large rayon de braquage et sa caisse en bois était fixée au châssis par de minuscules goupilles de métal torsadé dont la fragilité semblait défier les lois de la gravité. C'était là un véhicule digne d'un voyage vers un autre monde. Il n'emprunta sans doute jamais les larges chaussées de la Terre du Milieu, mais du moins prouve-t-il que la technologie existait et que l'on savait apprécier les merveilles d'efficacité mécanique, quatre cents ans avant que les Romains importent leur civilisation en Gaule.

\*

Telle une intrigue policière menée par un narrateur sujet à caution, la *Guerre des Gaules* fourmille d'indices réfutant ses théories opportunistes. César savait que, depuis le confort de leurs villas chauffées, ses lecteurs imagineraient des contrées impénétrables, détrempées de pluie, ravagées par les coulées de boue et les torrents, barrées de marécages et de forêts de chênes drues et impassables. (Les chênaies du nord revêtaient toujours un aspect sauvage aux yeux des Méditerranéens.) Il savait que, reconnaissants de l'or et des esclaves qu'il leur rapportait de Gaule, ils s'émerveilleraient de son œuvre de bâtisseur de ponts et de ses incursions fulgurantes d'un bout à l'autre de cette terre barbare.

Or, partout où il passa, il trouva des routes et aussi des ponts. Penser le contraire reviendrait à croire qu'après avoir nommé plus d'une trentaine de villes « *briva* » (Brienne, Brioude, Brive, etc.), les Gaulois avaient attendu que les Romains viennent construire les ponts éponymes. En Gaule, les légions progressaient toujours bien plus vite que dans le reste de l'Empire. Partie de Sens, une armée de plusieurs milliers d'hommes gagna Orléans en quatre jours (à raison de vingt milles romains par jour), arrivant à temps pour planter son camp et incendier la ville. Pour atteindre la Gaule Belgique « en quinze jours environ<sup>65</sup> » depuis le sud des Alpes, César lui-même avait parcouru au moins vingt-six milles par jour. Les Gaulois étaient encore plus rapides : 130 000 soldats fourbus relièrent Bibracte au territoire des Lingons en quatre jours à peine (couvrant trente milles par jour), ce qui donne une idée de la résistance de la chaussée.

Dans les albums d'*Astérix*, les panneaux de signalisation indiquant aux héros le nombre de lieues les séparant de la ville la plus proche sont censés être des clins d'œil anachroniques, et pourtant, ils existaient certainement. Tout au long de ses sept ans de campagne, César savait toujours à quel moment il pénétrait ou quittait le territoire d'une tribu et, fait plus significatif encore, il connaissait toujours les distances exactes qu'il aurait à parcourir<sup>66</sup>. Les itinéraires de la Gaule étaient si précisément mesurés et si bien balisés que même après la conquête, les Romains continuèrent à utiliser la lieue gauloise plutôt que leur mille.

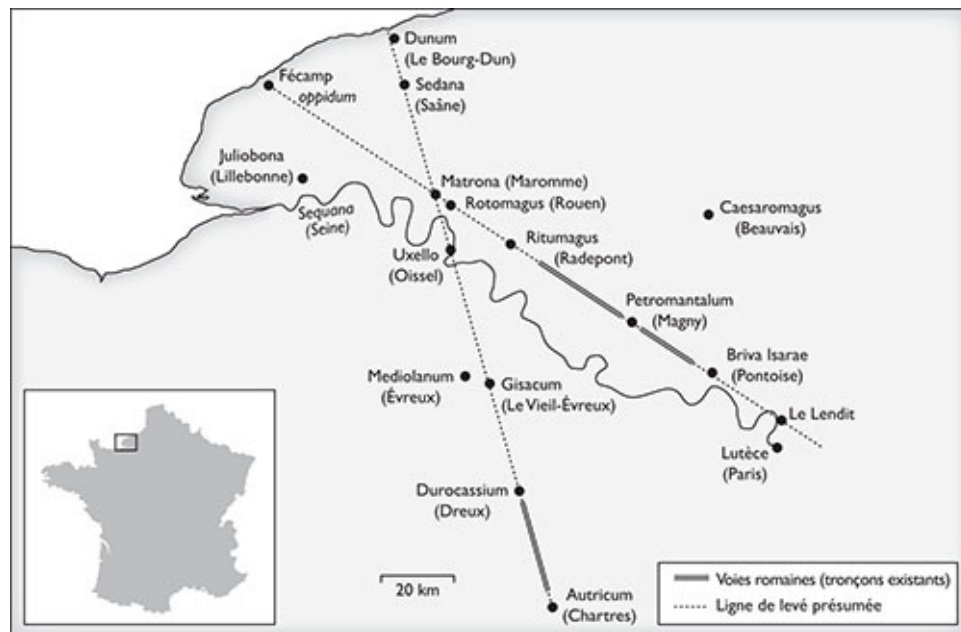
Il y a quelque chose de presque magique dans ce que nous révèlent ces calculs simples, un peu comme si l'on découvrait un atlas routier gaulois vieux de deux mille ans dans l'arrière-boutique d'un bouquiniste – et c'est d'ailleurs l'impression que procure l'opération suivante.

Une agréable façon d'occuper une après-midi et d'apporter une contribution majeure à l'histoire du monde occidental consiste à repérer sur une carte une section de voie romaine parfaitement rectiligne, puis de prolonger cette droite dans les deux directions. On reconnaît généralement les chaussées romaines à leurs noms médiévaux : en Grande-Bretagne, toute route de campagne appelée



« Street » a presque à coup sûr été soit percée, soit adoptée par les Romains à partir d'un tracé antérieur ; en France, beaucoup sont opportunément attribuées à Jules César ou à une semi-mythique reine Brunehaut. Et celles qui ne portent aucun nom sont systématiquement jalonnées de lieux-dits tels que « Chaussée », « Estrées », « Stone », « Stratford », ou « Stretton » qui trahissent leur origine romaine<sup>67</sup>.

La plupart de ces axes empruntent le plus court chemin entre deux villes ou camps romains. Il arrive cependant qu'une voie « romaine » dévie étrangement vers un site celtique. La route d'Amiens à Saint-Quentin file ainsi plein est sur cinquante-huit kilomètres vers l'oppidum gaulois de Vermand<sup>68</sup>. Puis, pour rejoindre la ville romaine de Saint-Quentin, elle oblique brusquement à dix-neuf degrés vers le sud-est. Au vu de l'impressionnante rectitude de son premier tronçon jusqu'à Vermand, ce coude ne saurait s'expliquer par une erreur d'arpentage.



**Fig. 4 – Routes « romaines » orientées vers des sites préromains**

Il se peut que cette route ait été construite au tout début de la conquête romaine, avant la fondation de Saint-Quentin, et que les Romains aient utilisé l'oppidum de Vermand comme camp fortifié<sup>69</sup>. Mais beaucoup d'autres réalignements sont plus difficiles à expliquer. Depuis la côte normande, la route principale de Lutèce (Paris), dont l'actuelle D 14 reprend un segment, est orientée non vers le centre romain de Paris, sur la rive gauche du fleuve, mais vers Le Lendit, centre de rassemblement des tribus celtes, dans la banlieue nord. De là, elle franchit le col de la Chapelle, sur le tracé de la route préhistorique de l'étain. Dans le sens Paris-Normandie, elle traverse plusieurs sites celtiques d'importance, notamment Rotomagus (Rouen), dont le nom signifie « marché de la roue », et Matrona (Maromme), qui partage son toponyme avec le col ouvert par Hercule. Après Matrona, la chaussée romaine vire à l'ouest pour rejoindre le port romain de Harfleur, mais lorsque l'on prolonge son axe jusqu'à sa conclusion logique, on constate qu'elle aboutit avec une stupéfiante précision à l'entrée monumentale de l'une des plus grandes forteresses du Nord de la France : l'oppidum de Fécamp.

Un visiteur débarquant dans le passé celtique aurait parfois quelque raison de se demander si le chronomètre de la machine à remonter le temps ne se serait pas détraqué. Les trajectoires de ces voies « romaines » correspondent davantage à la Gaule celtique qu'à la province romanisée. Le prolongement de la route de Chartres à Dreux délaisse la ville romaine d'Évreux mais passe par le sanctuaire gaulois de Gisacum, avant de croiser la ligne de Paris à Matrona. Plus on étudie ce puzzle, moins il nous semble romain, et moins on s'étonne de la rapidité avec laquelle César conquiert tous les

territoires entre les Alpes et la Bretagne. Soit les Gaulois possédaient déjà une infrastructure viaire digne de leurs chars légers, soit ils avaient obligeamment agencé leurs villages et sanctuaires de sorte qu'après la conquête, les ingénieurs romains n'aient aucun mal à les relier par des routes droites.

\*

À la fin de l'hiver 53-52 av. J.-C., les Gaulois donnèrent aux Romains une mémorable leçon d'ingéniosité. César était rentré en Italie en vainqueur, fort de sa sereine conviction que « le pays ayant été dévasté [...], la Gaule était maintenant pacifiée<sup>70</sup> ». Or, entre-temps, les Gaulois préparaient l'une des plus grandes offensives alliées de l'histoire européenne. L'insurrection débuta à Cenabum (Orléans), où les guerriers carnutes se levèrent avec le soleil et massacrèrent tous les marchands romains établis dans la ville. Au même moment, à plus de deux cents kilomètres au sud, le chef des Arvernes attendait le signal de Cenabum pour coordonner la révolte générale qui culminerait à la bataille d'Alésia. César décrit par quel moyen l'annonce du massacre arriva en territoire arverne :

La nouvelle parvint à toutes les cités de la Gaule avec une grande rapidité. En effet, quand il arrive quelque chose de particulièrement important ou remarquable, les Gaulois en clament la nouvelle à travers la campagne et les régions ; de proche en proche, d'autres la recueillent et la transmettent. Ainsi firent-ils alors ; et ce qui s'était passé à Cenabum au lever du jour fut connu avant la fin de la première veille [entre six heures et neuf heures du soir] chez les Arvernes, à une distance d'environ cent soixante milles<sup>71</sup>.

Ce ne fut ni la première ni la dernière fois que César s'étonna de la « stupéfiante vitesse » à laquelle les nouvelles se répandaient en Gaule. Le système de messagerie gaulois ne reposait pas sur l'imprévisible propagation de la rumeur : il devait être prêt à tout instant à transmettre des informations. Ses relais humains étaient sans doute logés et nourris à des emplacements soigneusement choisis, et relevés à intervalles réguliers. D'après le récit de César, qui donne presque la distance exacte à vol d'oiseau jusqu'au principal oppidum arverne de Gergovie, au sud de Clermont-Ferrand (160 milles romains, soit 237 kilomètres), les messages circulaient à environ vingt-quatre kilomètres à l'heure – ce qui n'est pas beaucoup plus lent que le premier réseau de télécommunication du monde, le télégraphe de Chappe qui, en 1794, transmettait des dépêches codées entre Paris et Lille à trente-six kilomètres à l'heure.

Quiconque a essayé de crier à travers champs sait qu'il n'est pas aussi simple qu'on pourrait le croire de faire passer des informations de cette façon. Un télégraphe vocal de longue distance exigeait au moins les mêmes compétences topographiques que le réseau routier préromain. Pour diffuser une dépêche en ligne droite par monts et par vaux, il faut des centaines de relais. Il est par ailleurs quasiment impossible de se faire entendre intelligiblement, même à quelques mètres en contrebas, en criant depuis une hauteur : le son se propage avec beaucoup plus d'efficacité le long des vallées et des rivières paisibles. Mais si, pour contourner les collines et les zones boisées, la ligne se fait trop sinueuse, l'opération mobilise là encore un bataillon de crieurs.

Tout comme le réseau routier, le télégraphe vocal s'est probablement développé sur une longue période. Une carte sonore de la Gaule a commencé à se dessiner très tôt, peut-être dès le VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Dans les zones faiblement peuplées et isolées, où les bergers conduisaient leurs bêtes sur de longues distances, les particularités acoustiques du paysage étaient sans doute aussi familières à l'oreille d'un Celte que le sont aujourd'hui pour un citoyen les bruits de voisinage. En mettant bout à bout ces connaissances du terrain, chaque tribu aurait alors contribué à créer un réseau reliant de proche en proche les collines fortifiées puis, pour les besoins du commerce, de l'administration et de la guerre, la capitale tribale à toutes ses voisines.

Un phénomène similaire émergea dans la France rurale après la fin du Moyen Âge. Les limites des « pays » (du latin *pagus*) hérités des territoires tribaux ou sous-tribaux étaient marquées par les cloches d'église, dont la taille et la puissance acoustique étaient directement liées à l'étendue du pays.

Lorsque, face à une menace imminente – une invasion étrangère ou l'arrivée d'un sergent recruteur, d'un perceuteur ou d'une meute de loups affamés – il fallait donner l'alerte plus vite qu'un messenger ne pouvait le faire, le chevauchement des cercles sonores faisait office de télégraphe rudimentaire. Mais c'était là un système fortuit ; le télégraphe gaulois, lui, fut conçu et entretenu à dessein. Outre ses fonctions officielles, il répondait aussi à ce qui était perçu comme un besoin social. De fait, les chroniqueurs s'accordent à dire que les Gaulois étaient extrêmement avides de nouvelles de toutes sortes : ils arrêtaient les voyageurs, les assaillaient sur les marchés et, après les avoir copieusement nourris, leur soutiraient jusqu'à la moindre information sur les contrées lointaines<sup>72</sup>. Avec le soutien logistique des tribus gauloises alliées, un tel système aurait aisément pu accomplir les prouesses relatées par César.

La langue sifflée des bergers pyrénéens, qui disparut dans les années 1950, permettait de transmettre le contenu du journal local dans un rayon de trois kilomètres et demi. Les Gaulois utilisaient sans doute un code monosyllabique, comportant des répétitions et des formules figées pour éviter les erreurs d'interprétation, et s'en remettaient aux poumons exercés de leurs guerriers et guerrières. Les armées celtes étaient réputées pour intimider leurs ennemis en faisant retentir des cris terribles, d'épouvantables vociférations et la mélodie lugubre de leurs carnyx : « Tandis que sonnaient d'innombrables cors et trompettes, raconte Polybe, l'armée tout entière poussait des clameurs guerrières, si bien que ce n'étaient plus seulement les trompettes et les cris des hommes que l'on entendait, mais que tout le pays alentour en résonnait et semblait ajouter sa voix à ce concert<sup>73</sup>. » Les braillements d'un Gaulois auraient certainement pu porter aussi loin que les sifflets d'un berger, auquel cas moins de quatre-vingts crieurs auraient suffi à envoyer le message d'Orléans à Gergovie.

De sa plume trop rapide, César décrivait en fait une des merveilles du monde antique. Le message relayé vers Gergovie ne mobilisa qu'une seule ligne du réseau. Tandis que les nouvelles d'Orléans survolaient les marécages de Sologne pour joindre le Massif central, la même information était transmise « à toutes les cités [ou tribus] de la Gaule » (« *ad omnes Galliae civitates* »). Ce système de communication simultanée à grande échelle constitue un tournant majeur dans l'histoire naissante des technologies de l'information. Si l'on en juge par la célérité avec laquelle la confédération des tribus gauloises se rassembla en 52 av. J.-C., le télégraphe vocal desservait une aire de plus d'un demi-million de kilomètres carrés.

Il est peut-être encore possible de retrouver des traces de ce chef-d'œuvre de génie acoustique. De nouveaux sons se sont joints à l'orchestre des vents, des cours d'eau et des chants d'oiseaux, mais la configuration sonore de la plupart des paysages a très peu changé en deux mille ans. Le murmure de Clermont-Ferrand, ponctué de temps à autre par une sirène de police ou le tintement d'une poutre d'acier, s'élève jusqu'au plateau de Gergovie. Le glissando métallique des trains filant le long de l'antique route de Paris à la Méditerranée s'entend depuis les hauteurs de la forteresse d'Alésia. Dans les contreforts des Pyrénées ou des montagnes de Provence, où les murailles et les parois rocheuses font caisse de résonance, il arrive parfois que l'on parvienne à suivre dans leurs moindres détails les conversations d'une place de village alors que l'on se trouve à bonne distance du bourg.



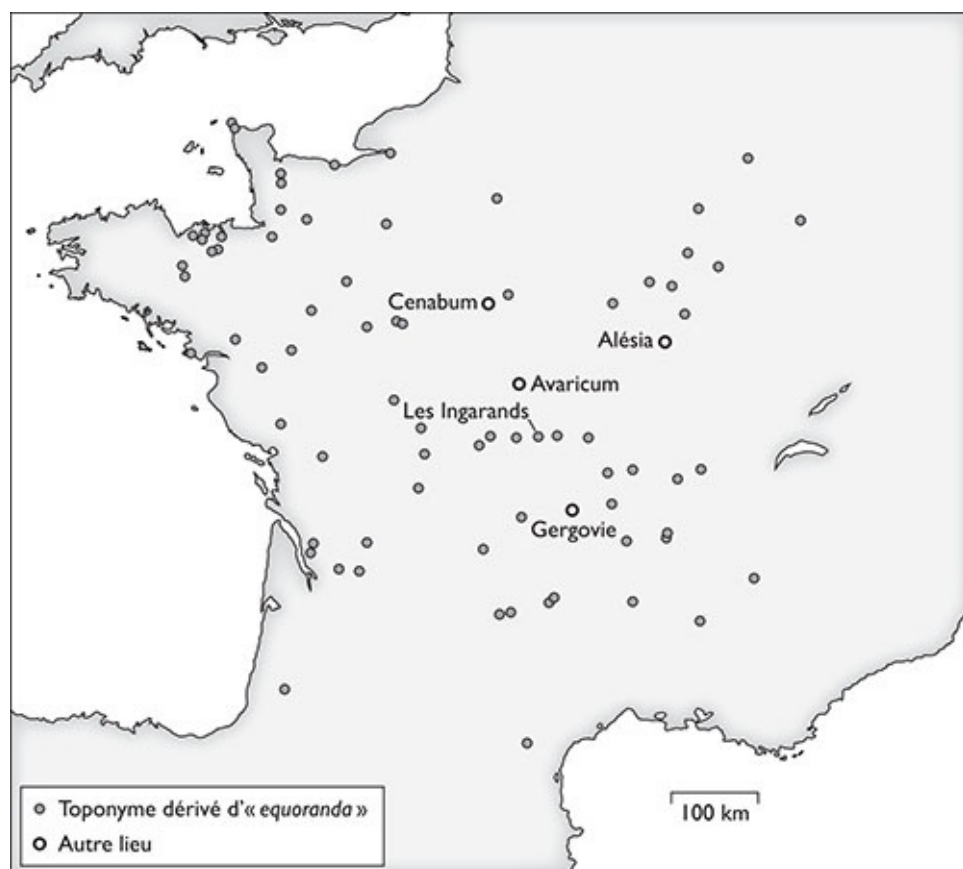
Fig. 5 – La confédération gauloise à la bataille d'Alésia

Une hypothétique ligne télégraphique tracée entre Gergovie et Orléans et prolongée au-delà traverse plusieurs sites tribaux et passe par le carrefour routier de Matrona. Aux deux tiers de son trajet vers Gergovie, elle croise une ferme juchée sur une butte qui surplombe la vallée sinieuse de l'Aumance. À un kilomètre au sud-est, un site légèrement plus élevé abrite les vestiges d'un petit oppidum. La ferme est aujourd'hui un gîte rural dont les propriétaires promettent à leurs hôtes « des horizons larges et dégagés » ; « la nuit n'est troublée que par le hullement du hibou ou le chant du rossignol », précise leur site Internet. De jour, on perçoit en revanche plusieurs autres bruits dans un périmètre de quatre kilomètres, tels le vrombissement sourd de la circulation sur la route de Clermont-Ferrand ou les beuglements d'un troupeau.

Le nom de la ferme, Les Ingarands, est connu d'une poignée d'étymologistes pour être l'un des soixante-quinze toponymes dont l'origine remonte au mot gaulois « *equoranda* » ou « *icoranda* » : Aigurande, La Délivrande, Les Équilandres, Guérande, Ingrandes, Yvrands, etc.<sup>74 1</sup>. Le radical *randa* signifie « limite », « frontière ». Malgré leur grande ancienneté, nombre de ces sites se tiennent sur ou près de la frontière d'un diocèse médiéval ou d'un département actuel, et constituent par là même les plus vieux exemples européens de l'étonnante longévité des divisions administratives. Le second terme, « *equo* » ou « *ico* », demeure quant à lui un mystère. On a longtemps pensé qu'il signifiait « eau » ou « cheval », mais aucune de ces interprétations n'est morphologiquement acceptable. Le son « *kw* » évoque un mot qui était déjà archaïque à l'époque de César puisque, dans les langues celtiques

parlées en Italie, en Gaule et en Bretagne insulaire, il a permuté très tôt en « *p* », peut-être aux alentours de 900 av. J.-C. La répartition des Equoranda est tout aussi énigmatique : on retrouve la plupart des toponymes celtiques dans l'ensemble du monde celtophone, mais étrangement, il n'y a d'Equoranda qu'à l'intérieur des frontières de la Gaule.

Ce mystère n'est pas nécessairement insoluble. « *Equo* » ou « *ico* » pourrait être apparenté au grec « *êchô* » (« son », « bruit » ou « grand cri ») ou au verbe gaulois « *eiğ(h)ō* » (« j'implore », « j'appelle »). Un *equoranda* serait alors une « ligne sonore » ou une « ligne d'appel<sup>75</sup> ». La plupart des Equoranda se situent sur de petites éminences ou dans des vallons peu profonds, et tous ceux que nous avons visités au cours de l'élaboration de ce livre auraient fait d'excellents postes d'écoute. Pour des raisons d'ordre pratique, nous n'avons pas pu souffler dans un carnyx et aucun des deux membres de notre expédition n'avait suffisamment de voix ni d'aplomb pour proférer le plus loin possible le message « *Agro Cenabo !* » (« Massacre à Orléans ! »), mais il se trouvait généralement quelque mouton, enfant ou dispositif d'alarme automobile opportun pour donner une idée du potentiel acoustique des parages.



**Fig. 6 – Toponymes dérivés d'« *equoranda* »**

Si les lieux-dits Equoranda étaient des stations du réseau de télégraphe vocal, cela expliquerait que ce toponyme n'apparaisse qu'en Gaule, seule région du monde celtique à laquelle on connaisse un tel système. Le nom en lui-même fournit un indice que les erreurs de traduction ont effacé : il rappelle curieusement la description de César. La tournure légèrement singulière « *per agros regionesque*<sup>76</sup> » pourrait vouloir dire « à travers la campagne et les régions ». Certains traducteurs gommant cette bizarrerie en faisant des « *regiones* » des « villages ». Or « *regio* » était également un terme utilisé par les augures et les arpenteurs : il désignait la ligne de vue qui délimitait une frontière, aussi bien sur Terre que dans le ciel. À l'époque où les interprètes de César recueillaient des informations, « *regio* »



était probablement l'équivalent latin évident du gaulois « *randa* » : « ils clament la nouvelle à travers la campagne et le long des lignes de frontière ».

Quand les premiers Celtes arrivèrent en Gaule, ils eurent peut-être recours à cette même technique pour établir les frontières. Jusqu'au début du XIX<sup>e</sup> siècle, dans le Jura français, pour parcelliser une forêt avant l'abattage, deux bûcherons s'écartaient d'une certaine distance et s'interpellaient. Un troisième tâchait ensuite de se positionner au milieu en se guidant à l'oreille et en répondant aux cris de ses collègues. Puis, tous trois lançaient leur appel à intervalles réguliers, tandis qu'un quatrième bûcheron suivait ce sillage sonore en marquant les arbres à abattre. La coupe faisait alors apparaître une ligne étonnamment droite. En Perse, les bâtisseurs de routes employaient le même procédé de levé acoustique, et ce fut ce qui inspira au prophète Isaïe l'image d'une voix criant à travers la steppe : « Frayez dans le désert une route droite<sup>77</sup>. »

Les soixante-quinze Equoranda qui perdurent sous diverses formes ne peuvent être que les vestiges épars de ce magnifique réseau. Faute d'équation précise permettant de déterminer la vitesse à laquelle les noms de lieux disparaissent, il serait difficile d'estimer le nombre originel de postes de transmission. Le simple fait qu'il en reste encore donne à penser qu'ils sont demeurés en usage pendant plusieurs siècles et que leur fonction était connue et comprise de tous.



**Fig. 7 – Toponymes « Télégraphe » en 2013**

Dans deux mille ans, avec l'effacement presque total des informations numériques, un archéologue se penchant sur la fin du deuxième millénaire apr. J.-C. sera peut-être intrigué par la récurrence d'étranges toponymes donnés à des lieux moyennement élevés et semblant n'avoir jamais été habités. Peut-être finira-t-il par retrouver l'étymologie de leurs mystérieuses syllabes dans deux mots grecs : *tele* et *graphein*. Si ces toponymes survivent en assez grand nombre, notre archéologue pourra suggérer qu'il y avait jadis en France un réseau « d'écriture à distance » reposant sur l'utilisation de signaux optiques. Aujourd'hui, près de cent soixante ans après l'émission du dernier message

annonçant par tout le pays la chute de Sébastopol en Crimée, on compte encore assez de lieux-dits « Télégraphe » attachés à des champs, des sommets de colline, des cols de montagne et à une poignée d'obscures ruines pour esquisser les contours en pointillé du réseau Chappe. Mais sur les cinq cent trente-quatre postes originaux, seuls quatre-vingt-six ont laissé leur nom dans le paysage. Beaucoup ne sont plus usités ; certains ne perdurent que dans la mémoire des paysans et des cartographes. Entre les pointillés, les intervalles s'allongent un peu plus chaque jour. Sans le zèle de quelques associations historiques locales, au rythme actuel des disparitions (environ 10 % du nombre originel de toponymes tous les vingt ans), le nom « Télégraphe » serait presque totalement effacé d'ici à la prochaine génération.

Le raffinement technologique n'est pas un gage de survie. Abstraction faite de la taille comparativement gargantuesque du bétail, la vue qui s'étire derrière l'écran sur lequel s'inscrivent ces mots n'a pratiquement pas changé depuis l'âge du fer. À quelques centaines de mètres, au sommet d'une pente boisée, les trains emportaient autrefois des passagers et du bois de construction de l'autre côté de la frontière, d'une ancienne capitale tribale (Carlisle) vers une autre (Édimbourg). Bien que la ligne ne soit fermée que depuis moins de cinquante ans, les seules empreintes qu'elle a laissées dans les environs sont un talus érodé par les troupeaux, quelques briques et canalisations en plomb délavées par les torrents et un nom légué à deux cottages. Dans deux mille ans, l'idée qu'il ait pu exister au XIX<sup>e</sup> siècle des systèmes de transport et de communication couvrant tout un empire pourrait sembler aussi saugrenue que le concept d'ingénieur gaulois.

## Le mystère du Mediolanum, I

Longtemps avant que les Gaulois ne se fussent dotés de routes de longue distance et d'un système télégraphique, et bien avant même qu'une Dame de Vix n'occupât un palais en bord de Seine, à une période si reculée et si peu documentée que l'on hésite à la dire protohistorique, le territoire des Celtes était divisé en petites enclaves tribales. L'un des rares indices d'une coordination interrégionale est un nom : « Mediolanum ». Ce toponyme était parmi les plus répandus et les plus anciens du monde celtique<sup>78</sup>. Il apparaissait sur une aire immense, s'étirant de la mer d'Irlande à la mer Noire et de l'Espagne au nord de l'Allemagne, mais surtout en Gaule<sup>1</sup>. Certains de ces Mediolana devinrent par la suite des villes romaines ; d'autres furent totalement rayés de la carte. Quelques générations après la conquête romaine, « Mediolanum » était un terme obscur et déroutant, dont le sens n'était sans doute plus connu que des druides en exil ou de leurs confrères restés en Gaule dans la clandestinité. Les Romains lettrés – jusqu'à ceux qui possédaient quelques rudiments de langue gauloise – n'avaient pas la moindre idée de ce qu'il pouvait vouloir dire. Au IV<sup>e</sup> siècle de notre ère, les citoyens d'un Mediolanum d'Italie du Nord (l'actuelle Milan) voulurent voir dans *medio-lanum* un terme latin signifiant « à demi laineux<sup>79</sup> » et ornèrent leurs armoiries d'une étrange créature chimérique revêtue d'une demi-toison. Peu après, la langue des Gaulois avait disparu et il ne persistait pratiquement plus aucun signe indiquant que les Mediolana étaient des reliques des toutes premières tentatives des tribus celtiques pour cartographier et organiser leur espace.

Au terme de deux cents ans de recherches savantes, notre connaissance du gaulois est plus avancée qu'elle ne l'était à la chute de l'Empire romain. Le sens littéral du mot « Mediolanum » est désormais bien établi. Xavier Delamarre le définit dans son dictionnaire comme « un terme de géographie sacrée » : « Un “centre sacré” [...] peut-être, à titre d'hypothèse, lieu de référence central sur l'axe vertical des trois mondes supérieur, médian et inférieur<sup>80</sup>. » Les celtologues sont là en terrain familier. Dans la mythologie celtique, le « milieu » était un concept tridimensionnel : il faisait référence non seulement à la « Terre du Milieu », située entre le monde d'en bas et le domaine céleste, mais aussi à l'intersection de lignes orientées selon les points cardinaux. Selon la légende, l'Irlande fut divisée au I<sup>er</sup> siècle de notre ère en quatre royaumes, dont chacun céda une parcelle de ses terres pour en fonder un cinquième, la province centrale de Mide (ou Meath, « le milieu »). On retrouve ce schéma cruciforme gravé sur le bronze des cuillères rituelles celtiques apparues dans toute l'Europe vers – 800. Il se présente généralement sous forme de deux perpendiculaires dont le croisement est entouré d'un cercle. La croix « celtique » de l'Église chrétienne primitive est sans doute directement issue de ces motifs<sup>81</sup>.

Le concept de centre géographique et symbolique – d'un temple, d'une ville, d'une nation ou de la Terre entière – est commun à la plupart des religions indo-européennes. Les druides, nous dit César, se réunissaient à une époque donnée de l'année dans « une région qui passe pour être le centre de toute la Gaule<sup>82</sup> ». Dans la Grèce antique, l'équivalent du « centre sacré » était l'*omphalos*, ou pierre ombilicale, qui marquait le « nombril » du monde. Le plus célèbre était celui de Delphes. Pour déterminer son emplacement exact, Zeus lâcha deux aigles – ou deux corbeaux –, l'un depuis le levant, l'autre depuis le couchant, qui, volant en ligne droite et à égale vitesse, se rencontrèrent au point où s'élèverait la ville de Delphes. Jérusalem abrite également deux *omphaloi* : le mont du Temple, lieu de la création d'Adam, et le rocher du Golgotha où fut crucifié le Christ, désormais intégré à la basilique du Saint-Sépulcre. Sur les mappemondes médiévales, Jérusalem est au centre du monde, tandis que le paradis occupe la partie supérieure et les colonnes d'Hercule la partie inférieure.



Le monde celtique ne nous a livré aucune carte similaire – ou du moins, aucun document reconnu comme tel –, et un coup d'œil sur la distribution géographique des Mediolana suffit à comprendre pourquoi la recherche d'un « centre sacré » druidique est jusqu'à présent restée vaine. La carte des Mediolana présentée ci-après (p. 68-69) est la plus détaillée établie à ce jour, mais il ne s'en dégage aucun schéma remarquable. De fait, le monde celtique est parsemé de « centres sacrés » ou « sanctuaires du milieu » : Hercule en aurait traversé six en se rendant au col de la Matrone et, lors de ses campagnes, César serait passé à quelques milles romains d'une bonne douzaine d'autres. Quelques-uns de ces Mediolana sont maintenant des bourgs ou des villages, mais la plupart sont si quelconques qu'il n'en reste plus qu'une petite ferme ou un champ au fin fond de la campagne. En forêt de Compiègne, un « Melaine » n'a été identifié comme Mediolanum que grâce à deux monnaies de plomb du III<sup>e</sup> siècle retrouvées sur le site et gravées des abréviations « MED L » et « MEDIOL ». Une petite île de l'océan Atlantique dénommée Mediolanum, non loin de l'île d'Aix, a été engloutie par la mer peu après 1430<sup>83</sup>. Un autre Mediolanum atlantique – la pointe de Meylant, près de Carnac – n'a jamais figuré sur la moindre carte : il a émergé d'un guide des pilotes côtiers datant de 1763 au détour de mes recherches documentaires<sup>84</sup>.

Bon nombre de Mediolana sont des trous perdus, dont un voyageur pourrait fort justement dire qu'ils se trouvent « au milieu de nulle part ». Il est extrêmement difficile d'expliquer pourquoi ces lieux banals portaient un nom aussi solennel. Des spécialistes de l'âge du fer et quelques-uns de ces esprits en quête de vérités mystiques que les archéologues français nomment « celtomanes » cherchent depuis des siècles à percer le sens de ce terme intrigant qui associe géographie et religion. De leurs expéditions théoriques, ils sont rentrés bredouilles ou décontenancés. D'aucuns pensaient avoir lu dans l'étymologie de Mediolanum « le milieu de la plaine » (car Milan est au centre d'une plaine), mais cette hypothèse ne tient pas puisque la plupart des Mediolana sont juchés sur des collines ou assis en terrain montueux. D'autres prétendaient qu'il s'agissait de centres tribaux, mais certains Mediolana ne sont séparés que de quelques kilomètres et pas un seul ne s'est avéré être au cœur d'un territoire tribal celtique.

Yves Vadé, professeur de littérature à l'université de Bordeaux, est de ceux qui ont déployé le plus de persévérance pour tenter d'élucider ce mystère : entre 1972 et 2000, il a développé une théorie selon laquelle ces « sanctuaires du milieu » s'inscrivaient autrefois dans un système de points coordonnés. Dans sa reconstitution de ce schéma hypothétique, l'un des points déterminants était Châteaumeillant, pratiquement à égale distance de Meilhan-sur-Garonne et d'Évreux (l'antique Mediolanum Aulercorum<sup>85</sup>). Ces deux localités sont elles-mêmes plus ou moins équidistantes de Milan (724 et 728 kilomètres). Ayant observé que divers autres sites d'importance celtique et préceltique se trouvaient à proximité des lignes reliant ces points, Vadé traça plusieurs combinaisons de triangles équilatéraux et isocèles sur la partie gauloise de l'Europe. « Si les cartes ne nous trompent pas », concluait-il, les Mediolana représentaient une application spectaculaire des principes de géographie sacrée<sup>86</sup>.

Mais voilà, les cartes nous trompent. En effet, une carte étant une représentation plane d'une partie d'une sphère, la projection en deux dimensions d'une surface courbe crée inévitablement une certaine distorsion. Si elle est minime sur de petites distances (on peut, par exemple, aplatir un petit morceau de peau d'orange sans en déchirer les bords), à l'échelle du « système d'équidistances » de Vadé, des écarts considérables apparaissent. De ce fait, certains de ses triangles présentent des déviations angulaires de plusieurs degrés et il manque parfois quelques kilomètres à ses équidistances. Avec les équations adaptées et la bonne projection géographique, il est néanmoins tout à fait possible de reproduire les opérations d'arpentage dont était capable une civilisation ancienne (voir p. 182). Ces corrections ne font pour autant ressortir aucune structure cohérente, ce qui n'est pas très surprenant : Vadé part en effet du principe que pratiquement tous les Mediolana ont été identifiés ; or, dans la

mesure où il ne subsiste que relativement peu de toponymes protohistoriques, les cent trente-sept Mediolana portés sur la carte ci-après (p. 68-69) ne constituent sans doute encore qu'un petit échantillon de ceux qui existaient à l'origine<sup>2</sup>.

La plupart des autres historiens des Celtes qui se sont penchés sur le mystère du Mediolanum l'ont sagement consigné au catalogue des questions insolubles sur l'âge du fer en espérant le voir un jour élucidé par des archéologues<sup>87</sup>.

Contre toute attente, l'archéologie a effectivement apporté un élément de réponse – un indice tellement multiforme et inattendu qu'il m'a fallu plusieurs mois de recherches pour le déceler. Le prodigieux ouvrage de référence qu'est la *Carte archéologique de la Gaule* compte à ce jour cent vingt-huit volumes décrivant toutes les trouvailles archéologiques exhumées sur le territoire de la France actuelle, jusqu'aux plus infimes et aux plus douteuses. Il montre à maintes et maintes reprises que les anciens Mediolana ont bel et bien autre chose de commun que leur nom. L'article consacré à Meylan (Lot-et-Garonne) est à cet égard assez représentatif : il note la découverte de « scories de fer », et voilà tout. Celui sur Molain (Jura) relève la présence d'un tertre funéraire préceltique et, mis à part la mention de quelques pièces romaines, s'achève là. Au lieu-dit « Le Miollan », un Mediolanum voisin de Pontcharra-sur-Turdine (Rhône), sur la route de Lyon, un passage souterrain menant à une petite alcôve de pierre sèche a été mis au jour en 1873<sup>88</sup> ; ses parois étaient creusées à intervalles réguliers de petits renforcements destinés à recevoir des lampes et noircis de traces de fumée, mais il a par la suite été établi qu'il appartenait à une demeure gallo-romaine. Contrairement à ce que pourrait laisser penser son toponyme celtique, il semblerait que Le Miollan n'existait pas avant la conquête romaine. Beaucoup d'autres Mediolana ne sont pas répertoriés ou font simplement l'objet d'un laconique « rien à signaler ».

Étrangement, outre l'indiscutable celticité de leur nom, l'unique signe distinctif de ces « centres sacrés » est l'absence de vestiges celtiques. À l'exception notable de Châteaumeillant (voir p. 107), même les rares Mediolana qui sont devenus des cités importantes après la romanisation de la Gaule semblent avoir perdu tout un pan de leur histoire. La ville de Saintes<sup>89</sup>, ancien Mediolanum, s'enorgueillit de son passé gaulois indépendant et pourtant, après plusieurs décennies de fouilles intensives, elle ne possède pas le moindre objet digne d'être exposé dans un musée pour exalter ses gloires anciennes – pas l'ombre d'une pièce de monnaie celtique, tout juste un tesson indatable et un petit morceau de harnais qui pourrait tout aussi bien venir d'ailleurs.

Malgré ce déluge d'insignifiance, il paraissait impossible que ces Mediolana n'aient rien d'autre de commun que l'absence d'artefacts celtiques et un nom – un nom étrangement indéracinable, rattaché à rien de particulier, et pourtant aussi permanent qu'un temple de pierre. Ainsi, en 2008, me rappelant les six Mediolana égrenés le long de la voie héracléenne, je décidai d'inclure autant de « sanctuaires du milieu » que possible à chacune de mes expéditions cyclistes en France. Premier signe de leur singularité : il était exceptionnellement difficile de les intégrer à de longs itinéraires. Beaucoup se trouvaient en effet dans des emplacements peu accessibles et écartés, et la grande majorité ne présentaient aucun autre intérêt que leur nom sérigraphié sur un panneau indicateur. À en juger par les froncements de sourcils des paysans et des passants promenant leur chien, personne depuis l'âge du fer n'avait jamais demandé son chemin pour Les Miollans ou Le Mayollant, et jamais aucun touriste ne s'était arrêté pour photographier les prairies boueuses de Maulain ou les silos à blé monolithiques rehaussant la banale colline de Montmeillant.

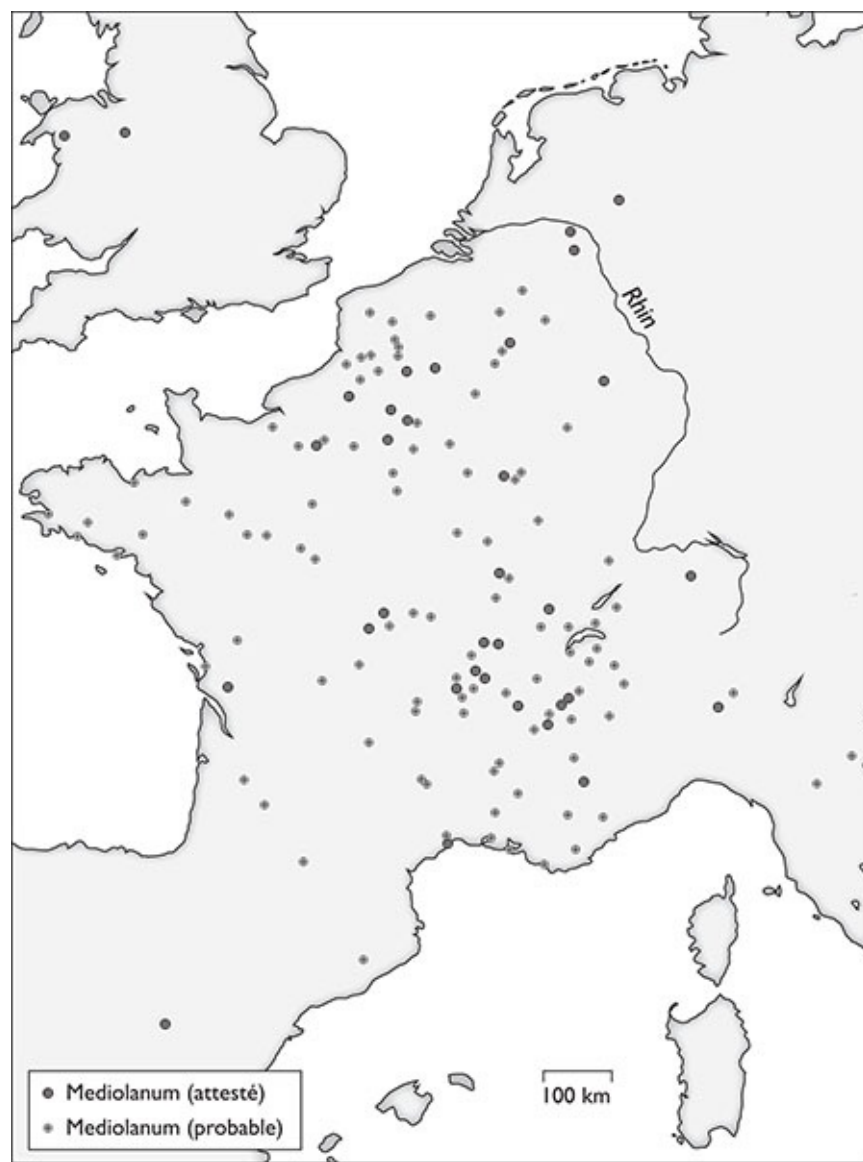
Dans le hameau bourguignon de Meulin (mentionné dans un cartulaire du ix<sup>e</sup> siècle sous le nom de « Mediolanensis ager »), l'écran du GPS a soudain viré au noir pour ne plus jamais se rallumer. Les cinq heures de pluies torrentielles qu'il avait endurées entre Paray-le-Monial et Mâcon n'y étaient certainement pas pour rien, mais son épuisement était bien justifié : même après des semaines de préparation, de nombreux Mediolana demeuraient presque introuvables et il était souvent encore plus

malaisé de les quitter. Sur la carte, l'itinéraire avait l'air simple, mais sur le terrain la « première à gauche » ou « deuxième à droite » était en réalité un sentier plausible, qui débouchait finalement sur un champ. Des chemins traçaient des angles bizarres et à peine avaient-ils laissé le village derrière eux qu'ils obliquaient sans crier gare. Souvent, deux trajets apparemment identiques s'offraient à nous. L'église, lorsqu'il y en avait une, semblait parfois appartenir à un décor différent, comme si son village d'origine s'était perdu dans une autre dimension. Pourtant, une fois que le site avait été identifié, le clocher restait visible à plusieurs kilomètres.

Au dixième Mediolanum, il apparut évident que le Mediolanum typique était un site minuscule planté sur une hauteur, dénué de vestige celtique, doué d'une incroyable capacité à brouiller les pistes, écarté de toute voie commerciale naturelle ou grand axe routier, et habité par un chien excité qui savait qu'un visiteur n'avait rien à faire là. Manifestement, aucun de ces lieux n'avait jamais été une Jérusalem ou une Delphes celtiques.

Je n'entendis parler que plus tard d'une méthode d'analyse cartographique qui aurait pu expliquer une telle confusion, ou du moins la rendre plus prévisible<sup>90</sup>. La technique, mise au point par l'archéologue Éric Vion, est fondée sur le fait qu'une fois qu'une route a été créée, elle ne disparaît presque jamais complètement : des milliers d'années après que le pas de l'homme l'a frayée, il peut en rester une trace dans un sentier, une limite de champ ou une lisière de forêt. Une carte moderne à grande échelle n'est donc pas un simple instantané du réseau à un moment donné, mais un palimpseste multidimensionnel qui révèle toutes les strates successives constituant l'actuel paysage viaire. De même que le chêne raconte l'histoire de sa vie dans ses cernes de croissance et ses rameaux tordus, tout le système routier – et non simplement les tronçons anciens avérés – porte le récit de sa propre évolution.

Même appliquée au niveau le plus élémentaire, cette technique peut produire des résultats encourageants. Il convient dans un premier temps d'identifier tous les nœuds du réseau viaire d'une zone donnée. Puis, on compte simplement le nombre de branches de chaque croisée, y compris les sentiers et les routes. Les plus grosses intersections (présentant par exemple dix embranchements ou plus) correspondent presque toujours à des lieux importants : ce sont les villes et les grands bourgs qui restent visibles lorsque l'on revient à la carte d'ensemble et qui sont directement reliés les uns aux autres sur de longues distances. Si l'on ajoute les carrefours moins ramifiés, alors de petites bourgades et de gros villages avec d'autres voies locales apparaissent, et ainsi de suite, jusqu'à ce que l'on ait couvert tout le paysage habité.



**Fig. 8 – Mediolana**

La majorité de ces « sanctuaires du milieu » sont inscrits dans les frontières de la Gaule, mais il y avait également des Mediolana en Angleterre, au pays de Galles, en Belgique, en Allemagne, en Suisse, en Italie et en Espagne. Les plus lointains (Fig. 43, p. 202) se trouvaient en Basse-Autriche et en Bulgarie. Le plus connu – mais non le plus ancien – est la ville de Milan. En tout, trente-six

Mediolana sont attestés. J'en ai recensé cent un autres pour lesquels il ne subsiste aucune preuve documentaire ni épigraphique, mais dont les noms actuels – Meaulens, Miolan, Molliens, etc. – sont presque certainement dérivés de « Mediolanum »<sup>3\*</sup>.

Châteaumeillant est un exemple relativement éloquent. Vingt-trois de ses formes antérieures sont consignées : Mediolanum est devenu Mediolens, puis Melianum, Millandum, Maiglen et enfin, comme un galet roulé et poli par un fleuve, Meillant. Le nom original est cité par Grégoire de Tours (VI<sup>e</sup> siècle) et sur une mappemonde du XIII<sup>e</sup> siècle (la table de Peutinger<sup>91</sup>) fondée sur d'anciens « itinéraires » ou listes de relais de poste datant du IV<sup>e</sup> siècle. Quiconque se donnerait la peine de grimper sur une échelle au milieu de la route de Paris dans le village de Bruère-Allichamps pourrait en voir le plus ancien vestige : un milliaire du III<sup>e</sup> siècle désignant l'un des centres géographiques présumés de l'Hexagone. Près du sommet de la colonne, une inscription romaine porte la distance à Châteaumeillant : « MED[IOLANUM] » se trouve à « L XII » (12 lieues gauloises, soit 32,5 kilomètres) de la borne.

\* On trouvera une liste complète des Mediolana avec leurs coordonnées géographiques sur le site [www.panmacmillan.com/theancientpaths](http://www.panmacmillan.com/theancientpaths).

Il arrive que des anomalies viennent bouleverser la logique apparente de ce système – un croisement en pleine campagne, souvenir d'un village abandonné ou d'un camp fortifié romain ; une piste préhistorique errant comme un somnambule, contournant des villages et coupant par des routes ultérieures. Il peut aussi y avoir des carrefours à plusieurs branches qui trouvent leur origine dans un réseau plus ancien. Certains de ces embranchements ont perdu leur raison d'être initiale et persistent pourtant sous forme tronquée. Isolées du reste de la carte, ces antiques intersections ressemblent à des arbres abattus gisant les racines en l'air.

La plupart des Mediolana répondent à cette description, et c'est pourquoi il était si facile de se perdre dans leur voisinage. À chaque fois que le vélo approchait d'un « sanctuaire du milieu » et en repartait, il décodait inconsciemment les messages secrets du réseau viaire, faisait des embardées dans différentes périodes, chassant d'une roue, plongeant d'un coup de guidon vers l'époque lointaine où les marins grecs fondaient des comptoirs commerciaux sur la Méditerranée et où la voie héracléenne projetait sa trajectoire solaire sur la moitié d'un continent.



## Le mystère du Mediolanum, II

J'avais désormais l'incalculable avantage de savoir à quelle époque j'étais perdu : au tout début de l'âge du fer. C'est alors que la solution au mystère du Mediolanum m'est apparue. Non qu'elle m'ait véritablement sauté aux yeux – elle contemplait plutôt l'horizon avec l'impassibilité d'un sphinx mais, en suivant son regard, je vis se profiler la réponse.

L'apparente banalité des Mediolana est caractéristique des points géodésiques, et plus particulièrement des points géodésiques antiques. En Égypte, à Rome et dans la plus grande partie du monde antique, on effectuait des arpentages géométriques pour déterminer la trajectoire d'une route, délimiter le tracé d'une frontière, ou diviser un territoire en parcelles cadastrales. Bien souvent, l'unique trace de ces levés – lorsqu'il en reste – est une croix isolée ou un monolithe muet dans un champ. Le temps a généralement effacé l'origine de ce monument, témoin silencieux et solitaire d'un événement oublié. Il arrive néanmoins que quelques rares pierres parlent : dans le désert du Sud de la Tunisie, on a ainsi retrouvé au pied d'une montagne une borne sur laquelle l'arpenteur romain, n'ayant pas réussi à placer son point de triangulation sur la plus haute montagne, avait inscrit : « *in summum venire non potuit*<sup>92</sup> » (« il n'a pas pu atteindre le sommet »). Sans cette justification gravée dans le roc, la borne n'aurait été qu'un caillou de plus dans un désert de cailloux.

Si les Mediolana étaient effectivement des coordonnées d'un antique système d'arpentage fondé sur des observations astronomiques, ils devaient être chargés de quelque sens religieux. En soi, au-delà de leur position légèrement dominante, les sites ne présentaient aucun intérêt géographique. Leur équivalent actuel le plus proche est le « Degree Confluence Project », une initiative en ligne dont les participants, animés de cet esprit de ferveur mystique et d'ironie absurdiste propre au <sup>xxi</sup><sup>e</sup> siècle, vont photographier des points d'intersection entre des méridiens et des parallèles de longitude et de latitude entières (par exemple 55° N, 3° O). Ces lieux fixés par des coordonnées mathématiques n'ont, par définition, rien d'exceptionnel. Dans leur admirable zèle, ces technophiles obsessionnels doublés d'aventuriers intrépides sont donc en train de constituer ce qui doit être la galerie de photos la plus insipide du monde<sup>1</sup>.

Dans la mesure où, comme le montre l'impossible système d'équidistances d'Yves Vadé, toute trace d'un hypothétique réseau de points de référence antiques a disparu depuis longtemps, qu'est-ce qui nous permet de penser que les Mediolana étaient des coordonnées géodésiques ? C'est le terme celtique *medio* qui nous met sur la piste. Il nous entraîne vers des temps et des lieux qui, de prime abord, ne paraissent pas très prometteurs : à la moitié du <sup>ii</sup><sup>e</sup> siècle de notre ère, dans une région si reculée que, d'après les historiens latins, même Hercule n'y avait jamais posé pied.

Sous le règne de l'empereur Antonin le Pieux (138-161), l'extrême frontière nord-est de l'Empire romain était matérialisée par une levée de tourbe et de pierre de soixante-trois kilomètres de long. À six jours de marche au nord du mur d'Hadrien, cette fortification s'étirait entre les estuaires du Forth et de la Clyde, barricadant la Calédonie en son point le plus étroit, « *ubi Britannia [sic] plus angustissima de oceano in oceanum [est]* ». La *Cosmographie de Ravenne*, recueil d'itinéraires du <sup>vii</sup><sup>e</sup> siècle, énumère dix forts le long de cette muraille<sup>2</sup>. Le sixième que consigna le scribe médiéval porte le nom celtique de « Medionemeton ».

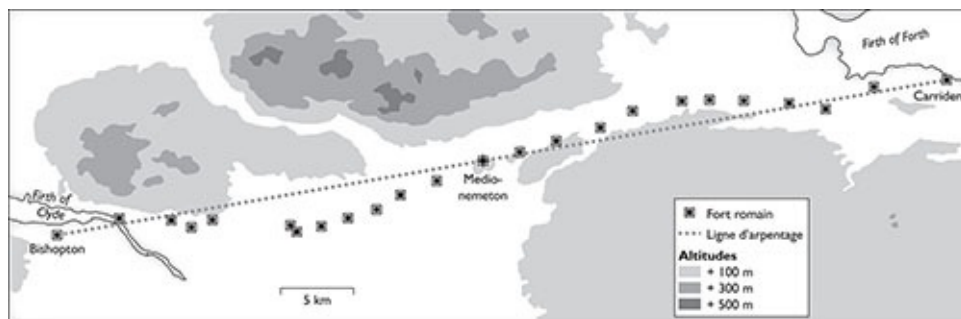
Le site s'appelle aujourd'hui Bar Hill. C'est une colline où les tentacules du Grand Glasgow viennent buter sur le massif des Campsie Fells. Un sentier broussailleux mène au talus et à quelques pierres de fondation couvertes de mousse. Nul ne sait pourquoi ce petit fort romain érigé en lisière de la civilisation portait un nom celtique aussi évocateur. Un *nemeton* était en effet un sanctuaire. Il



subsiste des vestiges de ce terme dans une quarantaine de toponymes, en France et en Grande-Bretagne surtout<sup>393</sup>. Une hypothèse l'apparente au grec *nemos* (« bois »)<sup>94</sup> car – si l'on en croit le poète Lucain – les Celtes installaient leurs sanctuaires dans des bosquets ombreux où, parmi les arbres dégouttant du sang des sacrifices humains, « des autels [étaient] érigés sur des tertres sinistres<sup>95</sup> ». Le mot gaulois *nem* (« ciel ») – que l'on retrouve en vieux breton et en vieil irlandais – offre une étymologie plus plausible : il ferait d'un *nemeton* un « lieu céleste », et de « Medionemeton » un quasi-synonyme de « Mediolanum ». Un *nemeton* était une réplique du monde supérieur, la projection sur terre d'un secteur du ciel – équivalent du *templum* romain, espace délimité dans le ciel ou sur la terre pour prendre les augures (voir p. 31-32).

Il serait cependant vain de chercher les mystères de la religion celtique au fort de Bar Hill. Mis à part ce nom sacré et des corbeaux perchés dans les chênes, la seule présence divine exhumée ici est un petit autel de grès dédié au dieu romain *Sylvanus* par le préfet reconnaissant d'une cohorte d'archers syriens. L'autel venait peut-être d'un sanctuaire qui existait déjà lorsque les soldats étrangers arrivèrent avec leurs outils de terrassement et leurs paniers à terre, mais il n'y a aucune trace probante de divinités celtiques et moins encore d'un quelconque « autel érigé sur un tertre sinistre ». Le segment « *medio-* » est aussi déroutant ici que dans « *Mediolanum* » : Bar Hill n'est pas au « centre » du mur d'Antonin, puisque l'on compte douze autres forts à l'ouest et onze à l'est ; et il est plus proche de deux milles romains de l'extrémité occidentale que de l'extrémité orientale. Pourtant, sur cette bordure de l'Empire, l'énigme s'exprime sous la forme la plus élémentaire qui soit : une ligne droite.

Pour déterminer le parcours des routes et des murailles frontalières, les Romains choisissaient deux points extrêmes marqués par une borne, les *termini*<sup>96</sup> – en l'occurrence, Bishopton, sur la rive méridionale du Firth of Clyde, que l'on pouvait à l'époque franchir à gué, et Carriden, à dix kilomètres à l'ouest de l'actuel pont autoroutier enjambant l'estuaire du Forth. Puis, ils tiraient une ligne imaginaire entre ces deux bornes et la reportaient sur le terrain par triangulation<sup>4</sup> ou par un autre procédé d'alignement géométrique. La route achevée épousait parfois la ligne droite du levé ; elle en déviait plus souvent, soit pour se raccorder à un chemin existant, soit pour contourner un obstacle – un marais, un ravin, une colline trop escarpée pour les chevaux –, mais s'en éloignait rarement de plus de quelques milles. Le mur d'Antonin est un exemple emblématique de cet art : sur la carte, par rapport au trait rectiligne du levé, il ressemble à une liane qui s'enroule autour d'un tuteur (Fig. 9). Aucun de ses forts ne s'en écarte de plus de 2,6 kilomètres et il est ponctué sur toute sa longueur de petites éminences du haut desquelles les arpenteurs pouvaient prendre des visées.



**Fig. 9 – Forts du mur d'Antonin**

Même si, à l'instar de nombreux auteurs, l'on considère que l'extrémité occidentale du mur d'Antonin est le fort d'Old Kilpatrick sur le Firth of Clyde, ou si l'on identifie Medionemeton à Croy Hill, premier fort à l'est de Bar Hill, la différence est négligeable.

L'opération peut être reproduite sur un ordinateur en moins de temps qu'il n'en faut pour transporter une dioptré, un cadran solaire et une brassée de pieux en bois au sommet d'une colline. On remarque aussitôt une particularité que ne pouvaient ignorer les géomètres qui, en 142, calculèrent ce

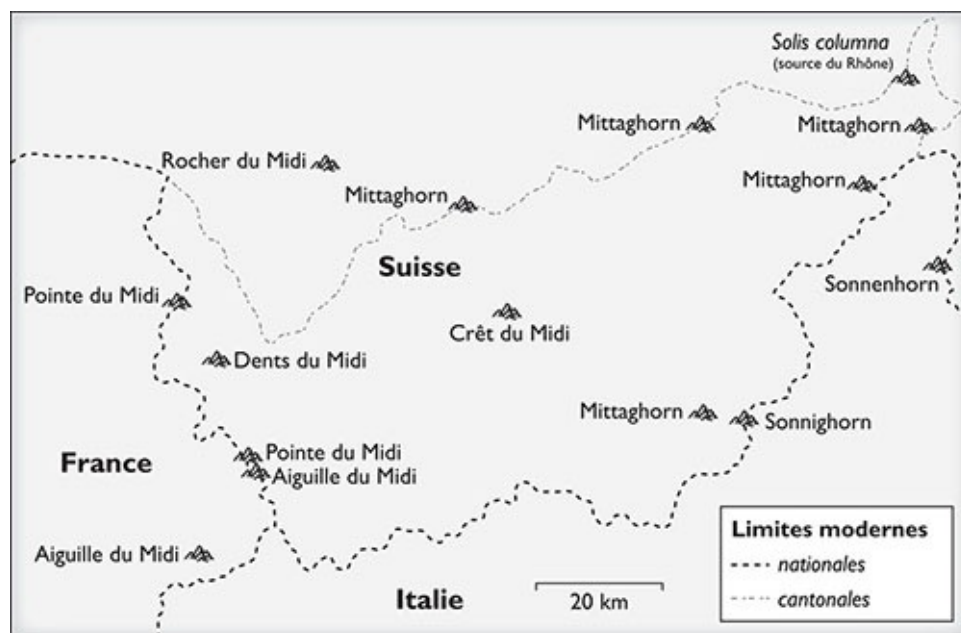
cheminement : la ligne passe très exactement par le centre de Medionemeton. Ce « sanctuaire du milieu », qui occupe l'un des sites les plus élevés entre les deux *termini*, était le principal point de référence d'une ligne de longue distance et le pivot central de la frontière septentrionale.

Le nom de « Medionemeton » n'évoquait sans doute pas grand-chose aux légionnaires postés sur les marches de l'empire. L'archer syrien qui montait la garde au pied de la tour à signaux battue par les vents devait être aussi indifférent à la géographie sacrée d'une race barbare qu'aux moutons à tête noire qui se blottissaient contre les haies<sup>97</sup>. Il était là parce que l'empereur Antonin avait ordonné de dresser un mur entre la civilisation et les tribus sauvages du Nord. Mais s'il était là, c'était aussi parce que ce site avait jadis abrité un sanctuaire et parce que, comme le mur d'Hadrien, l'ouvrage proprement dit courait sur une trajectoire déjà ancienne, que patrouillait un dieu plus puissant que la divinité champêtre Sylvanus, importée de la lointaine Rome.

\*

Si le Medionemeton écossais vient tout juste de nous livrer son secret, pour un topographe, le sens de *medio* n'a rien de particulièrement mystérieux : dans tous les travaux d'arpentage antique, les distances étaient mesurées à partir d'un point médian. Un « méridien » (de « *medius* » et « *dies* ») est un axe dont la direction (plein nord) est donnée par la projection de l'ombre d'un piquet vertical au milieu du jour, lorsque le soleil est à son zénith. Le midi vrai (ou midi solaire) correspond au moment où le soleil est plein sud – d'où l'appellation de « Midi » pour désigner le Sud de la France.

Les Alpes et les Pyrénées sont ainsi émaillées de « monts du midi » (Mittaghorn, Pic du Midi, Punta del Mezzodi, etc.) qui, du point de vue de ceux qui les nommèrent, étaient censés indiquer la position du soleil à midi. Ces aiguilles auraient donc fait office de gigantesques gnomons sur des cadrans solaires enneigés. Or, dans leur grande majorité, elles ne sont d'aucune utilité pour donner l'heure. Une simple expérience suffit à montrer que leur fonction pratique était tout autre. En les reportant sur une carte, on constate que ces sommets marquent des limites et des frontières, dont certaines sont au moins aussi anciennes que l'Empire romain. Comme le Medionemeton du mur d'Hadrien, ces « points de midi » sont les jalons d'arpentage de délimitations territoriales qui furent probablement établies à la fin de l'âge du fer.



**Fig. 10 – Les « monts du midi », marqueurs frontaliers**

La plupart des toponymes les plus courants remontant à l'âge du fer, il me paraissait tout à fait possible, lorsque j'ai commencé à suivre cet interminable chemin qui menait partout et nulle part, que ces « lieux médians » et des centaines d'autres – tantôt sur des hauteurs, tantôt sur des bosses qui méritaient à peine le nom de colline – aient autrefois appartenu aux mêmes réseaux locaux que les *Mediolana*.

La théorie valait d'être sérieusement mise à l'épreuve. Au Moyen Âge, lorsque la plupart des toponymes commencèrent à être relevés par écrit, il existait en Europe occidentale des centaines de *montes medii*. J'en ai localisé près d'un millier entre le Nord de l'Écosse et les Alpes orientales. Certains apparaissent au voisinage des *Mediolana* et semblent former des groupes locaux de « lieux médians<sup>98</sup> ». Quelques-uns avaient eux-mêmes été des *Mediolana* jusqu'à ce que leur ancien nom celtique se fonde à la forme plus familière de « *mons medius*<sup>99</sup> ».

Lorsque j'eus achevé l'opération étrangement fascinante consistant à repérer et replacer sur la carte chacun de ces « mi-lieux », il en ressortit un arrangement surprenant. Dans certaines régions, où suffisamment de noms de lieux ont traversé plus de deux mille cinq cents ans pour nous parvenir, la cohérence des réseaux est flagrante. N'étaient ces toponymes gaulois, la carte des *Mediolana* et autres « lieux médians » de Picardie (Fig. 11) pourrait passer pour un canevas de triangulation établi par les expéditions cartographiques des Cassini au XVIII<sup>e</sup> siècle.

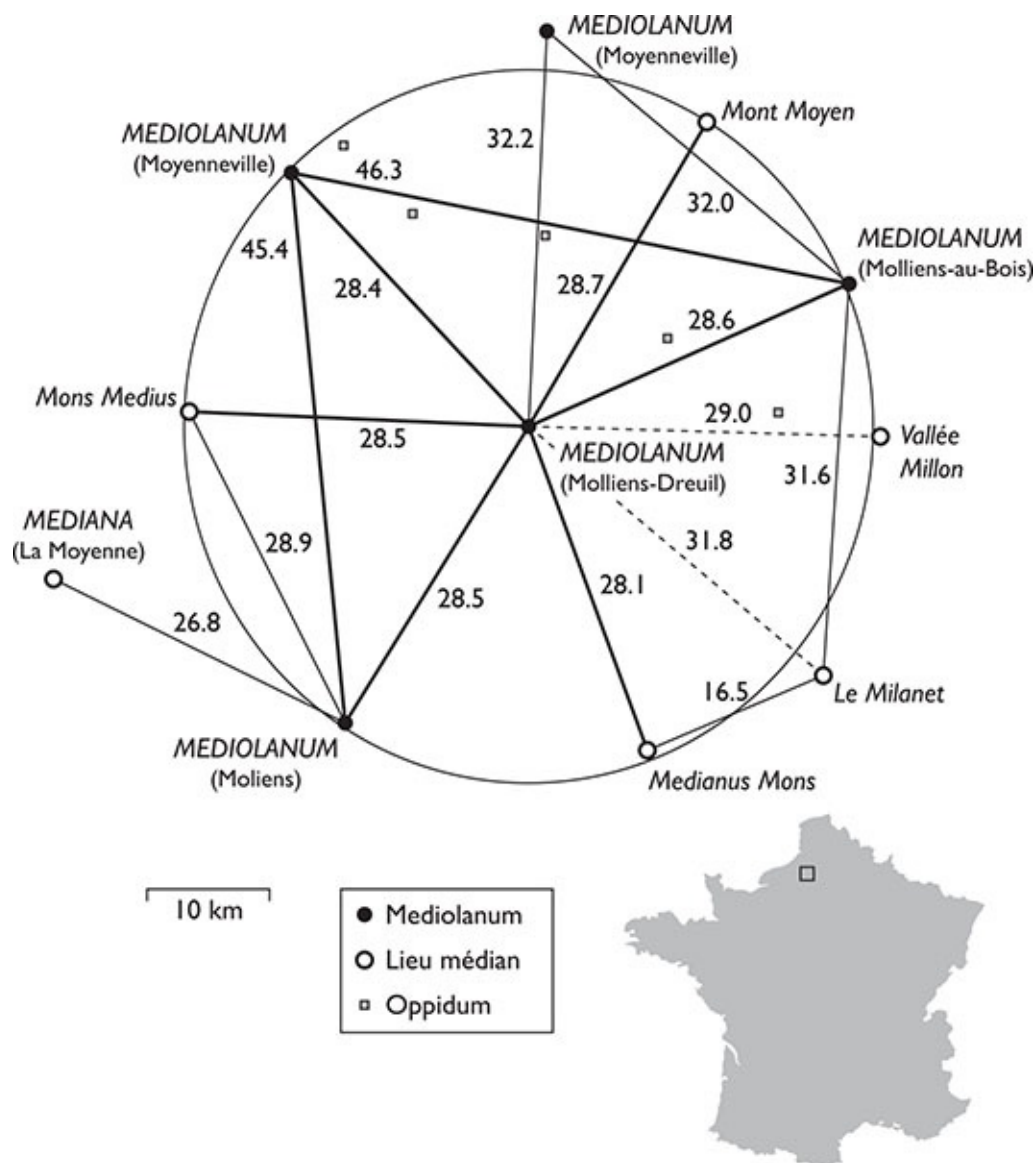


Fig. 11 – *Mediolana* et « lieux médians » en Picardie

Les distances sont exprimées en kilomètres, arrondies aux cent mètres près. « Vallée Millon » et « Le Milanet », sur la droite du diagramme, pourraient être dérivés de « Mediolanum ». Ils ont été découverts en complétant les distances mises en évidence par ce réseau. Des photographies aériennes du lieu-dit « Le Milanet » – un simple champ inconnu des archéologues – révèlent des fossés ou enclos rectangulaires, mais peut-être n'est-ce là qu'une coïncidence.

Ce schéma cartographique élaboré à partir des sites du début de l'âge du fer pourrait bien être le plus vieil indice décelable d'une organisation territoriale à grande échelle en Europe septentrionale. Exception faite des plaques de marbre du musée d'Orange, sur lesquelles le tracé de routes et de rivières coupe à la diagonale le quadrillage d'un cadastre romain (et en laissant de côté la pierre découverte au « Camp de César » de Mauchamp, sur l'Aisne, dont les contours taillés au burin évoquent une improbable représentation de la Gaule<sup>100</sup>), le monde antique ne nous a rien légué qui ressemble de près ou de loin à une carte moderne. Pourtant, ce réseau laisse à penser que les Celtes disposaient de tous les éléments nécessaires à l'établissement d'une carte.

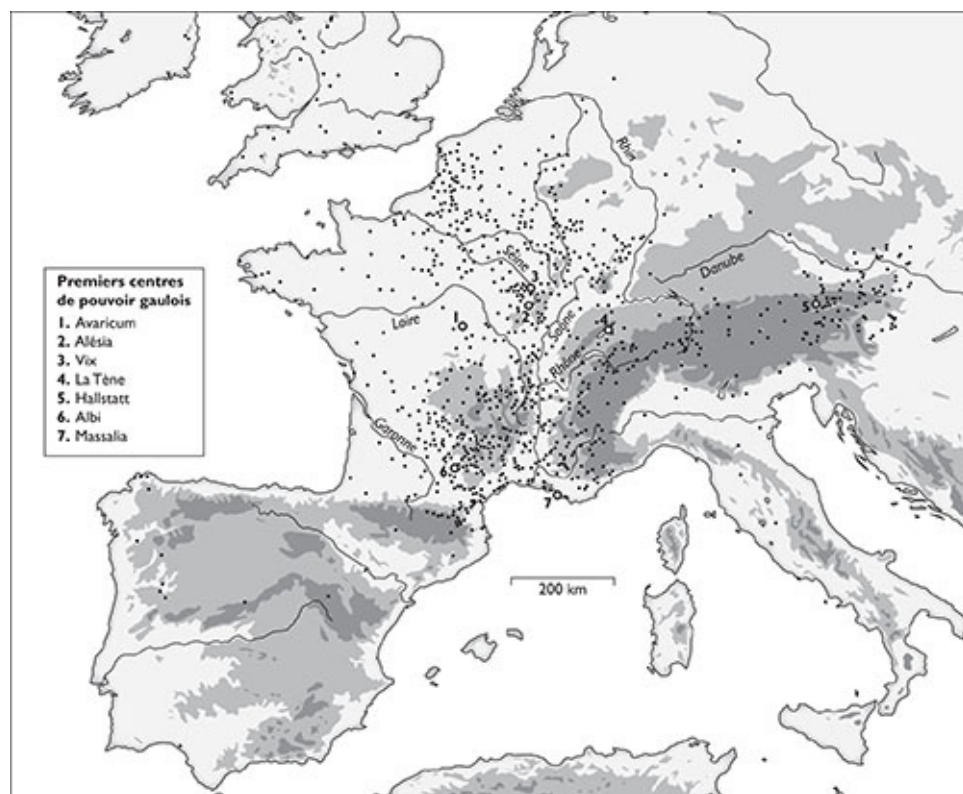
La science topométrique avait pu se transmettre par les grandes voies de transit qui, à la fin du premier âge du fer, mirent la mer Égée à quelques semaines du Nord de la Gaule. Les franges méditerranéennes gauloises recevaient déjà des influences helléniques une génération avant que des marchands phocéens ne fondent la colonie de Massalia. Vers – 650, les habitants d'Agatha (Agde) achetaient du vin et des céramiques aux Grecs et s'ouvraient en même temps à leurs idées. Lorsqu'ils alignèrent leur nécropole sur le soleil levant du solstice d'été, ils suivaient une tradition indigène remontant à l'âge du bronze, mais lorsqu'ils la divisèrent en parcelles régulières, c'était une unité de mesure grecque qu'ils employaient<sup>101</sup>.

Comparé aux centuriations précises des agglomérations méditerranéennes, le système du Mediolanum dans le Nord de la Gaule est fragmentaire et incomplet. La similitude des distances suggère qu'un ancêtre de la *leuca* (lieue) gauloise était déjà en usage mais, comme la plupart des unités de mesure jusqu'au <sup>xx</sup>e siècle, sa longueur variait certainement d'une région à une autre. Cette belle construction pourrait n'être que le fruit du hasard, si la répartition régulière de ces « mi-lieux » n'était totalement indépendante de celle des zones d'attraction démographique et de leurs aires d'approvisionnement direct<sup>102</sup>. Dans l'ensemble, les sanctuaires et les places fortifiées sont plus ou moins uniformément dispersés : chaque noyau de population avait besoin d'une certaine surface de terres arables et de bois, et d'un centre relativement accessible. Comme les cinq oppida picards (Fig. 11, p. 78) qui suivent les méandres de la Somme, ils sont généralement implantés sur des axes naturels. La position des « lieux médians » suggère en revanche une application délibérée de la science géodésique sur le paysage.

Il n'est pas véritablement surprenant qu'une culture qui excellait à se répartir pacifiquement les terres ait éprouvé le besoin de cartographier et d'organiser son espace. Les voies de communication intertribales des Gaulois et leur système de télégraphe à grande vitesse n'auraient pu voir le jour sans des relevés de longue distance qui durent exiger des années de travail de terrain et de calculs. On ne s'étonnera pas davantage que les tribus celtiques aient cherché à imposer un ordre administratif et sacré sur le chaos naturel de collines et de rivières et sur les caprices de l'occupation humaine. Les sociétés qui les avaient précédées avaient laissé leur marque sur le paysage sous forme d'alignements de fossés et de pierres<sup>103</sup>. Les Celtes connaissaient les gigantesques hiéroglyphes préhistoriques de Carnac, de Stonehenge et d'Avebury. Mais l'idée que des lieux médians aient pu être sciemment organisés implique un projet collectif presque trop ambitieux pour être crédible : cela signifierait qu'une ou deux générations à peine après l'émergence d'une civilisation celtique identifiable, les Celtes tentaient de reconnaître et de mesurer des régions englobant de nombreux territoires tribaux.



Après que ce reste fantomatique de carte ancienne se fut révélé, je continuais un temps de penser que cette constellation parfaitement ordonnée de Mediolana sur le futur pays des Ambiens devait être un cas isolé. Les autres Mediolana et centaines de monts moyens ne forment un agencement aussi cohérent que dans très peu de régions. Peut-être, après tout, n'avait-il jamais existé qu'un très petit nombre de réseaux locaux, ou peut-être leurs traces s'étaient-elles perdues à jamais. Pendant des semaines, la carte des Mediolana et des monts moyens d'Europe étalée sur mon bureau (Fig. 12) me nargua de son mutisme. Était-ce la trame élimée d'une tapisserie de réseaux couvrant tout un continent, ou un monument au temps perdu ? Pourtant, sa vue d'ensemble était curieusement éloquente. Contre toute attente, les concentrations de « monts moyens » ne sont pas liées à la topographie : il n'y en a aucun dans certaines régions parmi les plus montagneuses, alors que des paysages à peine vallonnés en fourmillent. Ils semblent former deux lignes partant de la région du bas Rhône : l'une suit la trajectoire de la voie héracléenne ; l'autre, plus irrégulière, longe la vallée de l'Isère et pénètre en Suisse. Bien qu'il ne se dessine aucune corrélation évidente avec des zones tribales ou linguistiques, il y a bel et bien une logique, qu'un archéologue reconnaîtrait au premier coup d'œil.



**Fig. 12 – « Montes medii » et Mediolana en Europe**

Répartition toponymique établie à partir de cartes, d'actes de propriété, de dictionnaires topographiques et de divers autres textes<sup>104</sup>. En France, après deux mille ans de glissements linguistiques, le terme « *medio* » décline exactement cent formes différentes ou deux cent huit si l'on tient compte des variantes des mots « colline » et « montagne ». Beaucoup de toponymes ont disparu avant de pouvoir être consignés, mais la carte fournit une idée assez précise de leur distribution d'origine. On trouvera la liste complète des toponymes sur le site [www.panmacmillan.com/theancientpaths](http://www.panmacmillan.com/theancientpaths), avec les latitudes et les longitudes à quatre décimales. Elle indique leurs emplacements avec une marge d'erreur de 9,5 à 10 m, selon la latitude.

Comme beaucoup de toponymes d'apparence banale, « *medio* » est un terme à manier avec prudence. Sous sa forme la plus ancienne, il apparaît le plus souvent associé au mot *mons* (« colline » ou « montagne ».) Un « Mid Hill », « Maiden Hill », « Meall Meadhonach », « Mittelberg » ou « Montemezzo » peut aussi bien être un sommet situé entre deux autres, qu'une colline de moyenne hauteur, un alpage, ou une éminence chevauchant le territoire de deux communautés ; en Grande-Bretagne, il peut également s'agir d'une corruption de *mickle* ou *muckle* (« très grand »). Souvent, cependant, son origine est si obscure que les toponymistes renoncent à l'expliquer<sup>105</sup>. Le relevé systématique des sites celtiques peut, dans ces cas-là, apporter une explication.

Cet éparpillement de « lieux médians » évoque en effet irrésistiblement une carte des phases initiales d'expansion de la civilisation celtique, entre les VIII<sup>e</sup> et V<sup>e</sup> siècles av. J.-C : la concentration de points dans les Alpes orientales et sur le moyen Danube correspondrait à la culture de Hallstatt, nommée d'après les mines de sel exploitées par une communauté riveraine du lac éponyme, au sud-est de Salzbourg (Haute-Autriche), et dominée par une aristocratie guerrière qui devait sa prospérité aux routes du sel préhistoriques reliant la grande plaine de l'Europe à l'Adriatique et à la Méditerranée. Une catastrophe dont nous ne savons rien provoqua sa ruine. La fondation du comptoir de Massalia ouvrit de nouveaux marchés, et le Rhône et la Saône devinrent d'importants couloirs d'échanges. Les centres de pouvoir se déplacèrent alors vers l'ouest et le nord, et vers la culture dite « de La Tène » (en référence à un site archéologique en bordure du lac de Neuchâtel), à l'origine des entrelacs de l'art celtique. En Gaule, elle occupait surtout le foyer de la Marne, mais d'autres traces de luxe cosmopolite ont été mises au jour plus au sud, dans la ville que les Romains appelaient Avaricum (Bourges<sup>106</sup>).

L'une des plus riches sépultures de la période hallstattienne est la fastueuse tombe de la princesse de Vix. Elle est située dans une région où une concentration de monts moyens se déploie en éventail vers le Rhin et les ports de la Manche. On ne comprend pas tout de suite pourquoi cette femme extraordinairement fortunée était venue s'installer sur cette colline de Bourgogne cinq siècles avant que les Gaulois ne plantent leurs premiers vignobles – ni même, au reste, pourquoi Alésia, « cité-mère » des Gaulois, s'inscrit dans le même terroir. La réponse n'apparaîtrait aujourd'hui qu'à un touriste préparant une longue croisière en péniche : Vix et Alésia sont établis sur l'un des carrefours commerciaux les plus fréquentés du monde celtique : au seuil de la principale zone de partage des eaux de l'Europe occidentale, où les marchands venant du nord et du sud déchargeaient leurs bateaux en bois de chêne pour rejoindre la route terrestre reliant le couloir Rhône-Saône aux larges et paisibles fleuves qui descendent vers la Manche et la mer du Nord.

Les parties de la carte vides ou à peine parsemées de « monts moyens » et de Mediolana mettent en évidence les schémas d'occupation humaine de l'Europe préromaine. À cette époque, toute l'Europe occidentale n'était pas celtique. Les données archéologiques confirment largement les délimitations des aires culturelles relevées par les auteurs gréco-latins : des Ligures sur la côte à l'est de Marseille, des Étrusques en Italie du Nord, des tribus germaniques dans le Nord-Est et des Ibères au Sud-Ouest, surtout au sud de la diagonale héracléenne (Figs 1 et 3). En Gaule proprement dite, la façade atlantique était une région à part : elle n'a livré que relativement peu d'objets métalliques de la fin de l'âge du bronze, et la plupart sont des trouvailles isolées, dissociées de tout établissement humain ou site funéraire<sup>107</sup>. Dans le Sud-Ouest de la Gaule, la Garonne, trait d'union tellement évident entre la Méditerranée et l'Atlantique que les cartes historiques spéculatives la représentent souvent comme un grand axe marchand, était pratiquement déserte<sup>108</sup> – ce que l'on s'explique mal : soit que les tribus préhistoriques de la côte Atlantique gardaient dans cette région une emprise plus ferme qu'ailleurs, soit encore que les Celtes hésitaient à coloniser ces contrées maritimes confinant au séjour des morts. Jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle, la Bretagne et la péninsule du Cotentin, les marais de Vendée et du Poitou, et les Landes broussailleuses étaient encore des aires culturelles et économiques séparées du reste de la France. Les premiers colons celtes découvrirent probablement ce que les ethnologues et les administrateurs y trouvèrent au XIX<sup>e</sup> siècle : une population rachitique ravagée par le paludisme, s'accrochant de ses dernières forces aux marges du monde habité.

\*

Ces points géodésiques du début de l'âge du fer et les obscurs récits qu'ils portent en eux sont indubitablement celtiques, mais ils viennent d'un temps où les tribus habitaient leurs propres petits



mondes, dont chacun ne devait guère être plus grand que les « pays » de la France préindustrielle. La précision admirable de la voie héracléenne correspondait à une partie relativement cosmopolite de la Gaule : sur les rives de la Méditerranée, où les collines fortifiées de l'âge du fer surplombent des raffineries de pétrole et des villes flottantes en partance pour la mer Égée, une complexité de cet ordre semble encore tout à fait crédible. Plus au nord, en revanche, sur la plaine marécageuse cernant le pied du mont Lassois, près du hameau de Vix, seuls quelques rares détails évoquent le souvenir d'un passé cosmopolite – une chaussée poissée par le raisin renversé en septembre, et les vendangeurs saisonniers venus de l'ancien Empire carthaginois. La plupart des touristes étrangers empruntent les mêmes itinéraires que les marchands de l'âge du fer : ils viennent des ports de la Manche et des Pays-Bas par la « route des Anglais » et la « route des Hollandais », apportant des euros en lieu et place de l'étain et de l'ambre, et passent par des axes qui franchissent les zones les plus septentrionales de monts moyens.

Dans les campagnes de Bourgogne, on imagine aisément le labyrinthe de haies de noisetier plessées, les greniers sur pilotis, les toits de chaumes moussus et affaissés du paysage protohistorique. Mais si l'on pouvait reconstituer et explorer le village antique, on y trouverait des témoignages d'inventions incongrues et d'étonnantes technologies : entre les haies et les granges, on apercevrait le rougeoiement de l'atelier du métallurgiste, ses fils d'or et ses lames d'acier au carbone, les délicates enclumes, les becs de chauffe<sup>109</sup> et tous les instruments modernes de sa magie.

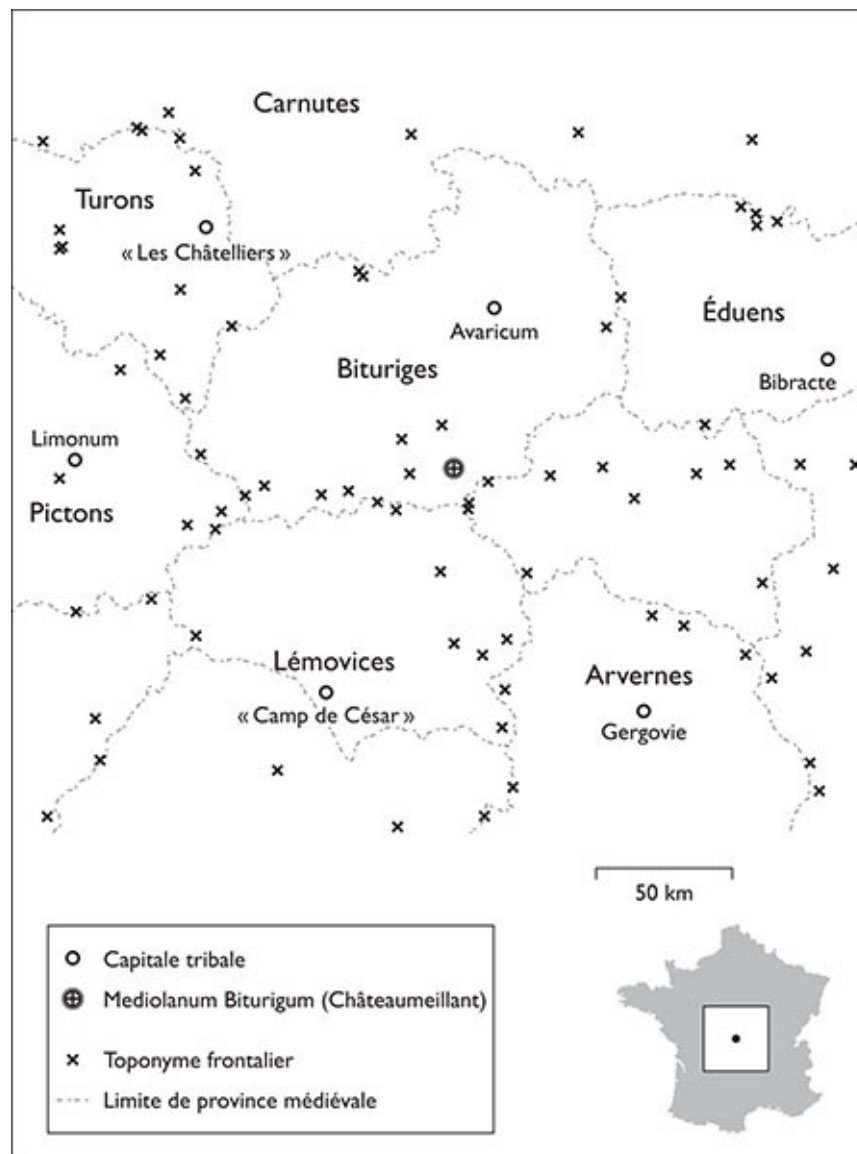
Bien souvent, l'historien de l'âge du fer ne s'appuie plus que sur un grand point d'interrogation, tel un berger à son crochet quand ses moutons se sont égaillés. Peut-on extrapoler la virtuosité minutieuse des forgerons celtes à d'autres domaines de savoir-faire, ou bien le creuset de ces artistes n'était-il qu'une lumière solitaire dans un petit monde d'obscurité ? Si les anciens Celtes ont effectivement tenté une ambitieuse entreprise de mesure et d'ordonnancement du continent, ils devaient posséder un organe de coordination centrale ou, tout du moins, un système efficace pour partager les secrets de leur science – ce que pratiquement rien dans les indices ordinaires conservés dans le sol des forteresses et des fermes ne laisse supposer.

Les archéologues insistent fort justement sur la confusion et la disparité du monde celtique ancien. Les demeures et les biens des vivants et des morts étaient aussi variés que le climat et la végétation. À chaque nouveau chantier de fouille, il apparaît de plus en plus clairement que la civilisation celtique n'était pas un système parfaitement homogène de croyances, de savoir-faire et de techniques qui se serait implanté du jour au lendemain en Europe occidentale. Pourtant, la notion de coopération intertribale n'est pas aussi déraisonnable qu'elle y paraît. Les tribus gauloises possédaient encore des identités fortes et différenciées quatre à cinq siècles plus tard, à l'époque où les druides réunissaient chaque année des congrès pangaulois et organisaient un système éducatif national, et où des guerriers au teint clair des franges de l'Atlantique combattaient aux côtés de leurs compatriotes au visage basané de la basse vallée du Rhône.

Au VI<sup>e</sup> siècle avant notre ère encore, alors que le latin n'était qu'un obscur dialecte italique cantonné au bassin inférieur du Tibre, plusieurs variantes de la langue celtique étaient parlées dans la majeure partie de l'Europe occidentale. Aucun guerrier gaulois n'aurait connu le sort des soldats français bretonnants durant la Première Guerre mondiale, abattus par leurs frères d'armes qui les prenaient pour des étrangers. Les traces archéologiques sont si rares qu'il est impossible d'esquisser une carte des aires d'intelligibilité mutuelle dans l'Europe du premier âge du fer, mais nous disposons d'une preuve éclatante attestant d'un autre type de langue commune : l'art laténien qui, plus qu'un simple goût partagé pour le décor et les parures personnelles, exprimait tout un monde de formes, de chroniques et de croyances familières<sup>5</sup>.

Lorsque le passé protohistorique se tait, il arrive que surgissent sur des limites de champs les ombres de la tradition celtique, qui nous parlent dans une langue étonnamment compréhensible. Si l'on en croit une légende rapportée par Tite-Live, il existait en Gaule, où sont apparus les premiers signes de cohésion politique, un pouvoir central qui aurait été capable de mener un relevé aussi ambitieux des territoires celtiques. Au <sup>vi</sup><sup>e</sup> ou au <sup>v</sup><sup>e</sup> siècle, « les Celtes étaient soumis à l'autorité des Bituriges ». Ces derniers n'étaient pas uniquement la tribu la plus puissante ; ils étaient aussi les chefs reconnus des Celtes : « *Ii regem Celtico dabant* <sup>110</sup>. » Le roi de la Keltika était toujours un Biturige.

Le Mediolanum qui porte aujourd'hui nom de Châteaumeillant (Cher) est campé en bordure méridionale du pays des Bituriges. Ce lieu exceptionnel est l'unique Mediolanum qui abrita véritablement des habitations et une population à l'époque des anciens Celtes (voir p. 107). Implanté à l'ouest des principales zones d'expansion primitive, il n'avoisine que très peu de monts moyens. Il est pourtant localisé sur ce qui semble être le centre de la Gaule, presque à égale distance des Pyrénées, des Alpes, de la Méditerranée, de la Manche et de l'océan Atlantique. Aux temps de l'hégémonie biturige, tandis qu'un pouvoir celtique fédéral prenait forme en Gaule et que l'ancien système de « lieux médians » laissait place à un plus vaste réseau, il faisait peut-être figure d'*omphalos*, de centre sacré qui, comme la colline d'Uisneach de l'Irlande druidique, trônait à l'intersection de plusieurs grands territoires tribaux. Châteaumeillant ne fut pas notoirement occupé avant le <sup>ii</sup><sup>e</sup> siècle av. J.-C., mais son statut exceptionnel pourrait refléter son importance dans le réseau primitif. Peut-être était-ce véritablement le centre de la Gaule à l'époque où les Bituriges régnaient sur les Celtes...



Les limites des provinces médiévales coïncident plus ou moins avec celles des *civitates* (cités) romaines, constituées sur les territoires tribaux celtiques. Les noms de lieux signalant des limites donnent une idée approximative des découpages antiques : Bazoches, Feins, Fin(s), Limes, Limite, Marche, Ouzouer et autres toponymes comportant le segment gaulois *randa* (« limite »). La bande de toponymes frontaliers barrant le centre de la carte suit la ligne de démarcation qui, bien plus tard, séparera les langues d'oc et d'oïl.

Dans la chambre du haut de ma chaumière de Cumnor, la carte de la diagonale héracléenne s'enrichit de deux nouvelles lignes : le tracé nord-sud d'un méridien, et une ligne équinoxiale courant d'ouest en est. Ces deux axes orthogonaux se croisaient à Châteaumeillant. Ils représentaient le modèle d'organisation territoriale commun à tout le monde celtique. En Suisse comme en Asie Mineure ou dans le Sud-Est de l'Angleterre, les tribus celtiques divisaient leur espace en quatre territoires, tout comme l'Irlande était scindée en quatre provinces ordonnées autour d'un centre. Ce motif cruciforme, apparu dans l'art celtique au début du VIII<sup>e</sup> siècle av. J.-C., à l'époque où furent nommés les premiers « lieux médians », fut par la suite décliné sous de nombreuses variantes. Parfois, comme sur la petite stèle de Kermaria (Finistère) qui rappelle les pierres d'*omphalos* grecques, et sur les innombrables rouelles votives associées au culte d'Hercule et du dieu soleil, le point de croisement des perpendiculaires est également coupé par deux diagonales que l'on tient pour représenter dans l'iconographie celtique le soleil levant et couchant aux solstices d'été et d'hiver.

Lorsque j'ai reporté ces deux lignes sur la carte, une évidence, aussi simple que logique, s'est imposée : le méridien aligné sur Châteaumeillant est la plus longue droite que l'on puisse tirer sur l'isthme européen correspondant à la Gaule. C'est la ligne de référence idéale pour effectuer un levé géodésique sur une longue distance, l'axe ininterrompu sur lequel s'articulera la future carte. Elle passe à dix kilomètres à l'ouest du méridien de Paris, choisi au XVIII<sup>e</sup> siècle pour dresser la première carte de France complète et précise. Celui-ci traverse le centre de l'Observatoire de Paris, sur la rive gauche de la Seine ; le méridien gaulois, lui, croise Nanterre, au pied du mont Valérien qui surplombe la Seine au-delà de l'orée du bois de Boulogne. À l'époque où le centre de Paris n'était encore qu'un marais, Nanterre était un grand port fluvial de la tribu des Parisii. Son nom était Nemetoduron, ou « sanctuaire de la colline fortifiée ».

Le méridien gaulois s'avérerait un choix judicieux pour d'autres raisons encore, mais nous y reviendrons lorsque nous aurons acquis quelques rudiments de la science celtique. La formation des druides pouvait prendre jusqu'à vingt ans. Leur programme d'études, même dans la version présentée en deuxième partie de ce livre, appelle un intermède récréatif. Un voyage sur les pas des druides vers le centre de la Gaule et le soleil de midi constituera un excellent préambule à cet enseignement et nous fournira l'occasion de rencontrer en chemin quelques-unes des divinités et autres créatures antiques qui habitent toujours la Terre du Milieu. Nous les retrouverons lorsque nous verrons que les quadrillages locaux créés aux temps lointains des Mediolana avaient commencé à tracer un vaste réseau qui préserverait les migrations et les souvenirs d'une civilisation.

## La descente du méridien

Notre expédition cycliste quitta Amiens à l'aube et se dirigea vers l'ouest, longeant le fleuve Samara (la Somme) pour rejoindre le méridien gaulois à la longitude 2,1958. À trois cent soixante-seize kilomètres au sud, sur cette même ligne, le café de l'Angle de Châteaumeillant, sur l'avenue de la République, marque le centre de l'oppidum biturige. En ce mois de septembre 2009, nous suivions cet arc de méridien hypothétique vers le centre de l'ancienne Gaule depuis trois jours – nous en écartant çà et là pour contourner les champs et les marais – et un doute étrangement libérateur s'était installé. Si quelques tronçons de routes et de pistes serrent bel et bien la ligne, sur le terrain, aucun repère physique n'atteste que ce méridien ait jamais existé.

Son point le plus septentrional, à cinq cents kilomètres de Châteaumeillant, porte le nom quelque peu déconcertant de « Loon-Plage ». En fait de « plage », ce n'est qu'une zone blafarde de peupliers courbés par le vent où une file de semi-remorques attend d'embarquer dans le ferry transmanche. Au second âge du fer, quand le niveau des mers était plus élevé qu'aujourd'hui, Loon était une île et s'appelait « Lugdunum » – la « forteresse de Lugh », dieu celte de la Lumière<sup>111</sup>.

Elle partageait son nom avec plusieurs autres grandes cités celtiques : Laon, Leyde, Loudun, Lyon et, possiblement, Londres. Reliée au continent à marée basse, l'île flottait entre le monde des vivants et celui des morts. (Certains habitants des rivages occidentaux croient encore de nos jours que l'âme d'un mourant attend que la mer se retire pour quitter son enveloppe charnelle et entamer son ultime voyage<sup>112</sup>.)



Fig. 14 – Monnaie d'or des Éduens<sup>113</sup>

La mythologie irlandaise médiévale parle de Lugh « au long bras » en référence, sans doute, à l'adresse du dieu solaire à la lance. Dix siècles plus tôt, cette pièce du <sup>III</sup><sup>e</sup> ou <sup>I</sup><sup>er</sup> siècle av. J.-C. (en provenance probable de Tayac, en Gironde) le représentait sur son char solaire, fouettant ses chevaux dans le ciel avec les longs bras du jour. Ce type de monnaie était fabriquée sur le modèle d'un statère d'or de Philippe II de Macédoine.

Il n'est pas exclu que, comme l'île d'Ictis<sup>1</sup> où, selon Diodore de Sicile, au <sup>I</sup><sup>er</sup> siècle av. J.-C., des chariots empruntaient la langue de terre laissée à découvert par les mouvements de l'océan pour aller livrer de l'étain aux marchands venus de la Méditerranée<sup>114</sup>, Lugdunum ait été un comptoir international neutre. C'est maintenant une banlieue industrielle de Dunkerque, deuxième port de commerce français sur la Manche, dont le nom (« l'église de la dune » en vieux flamand), consigné pour la première fois en 1067, évoque peut-être le caractère sacré du site antique. Il faudrait cependant déployer des trésors de foi pour voir la main de Lugh dans l'éclat aveuglant des projecteurs halogènes qui, par-delà les jetées, engloutit la mer dans un monde de ténèbres.

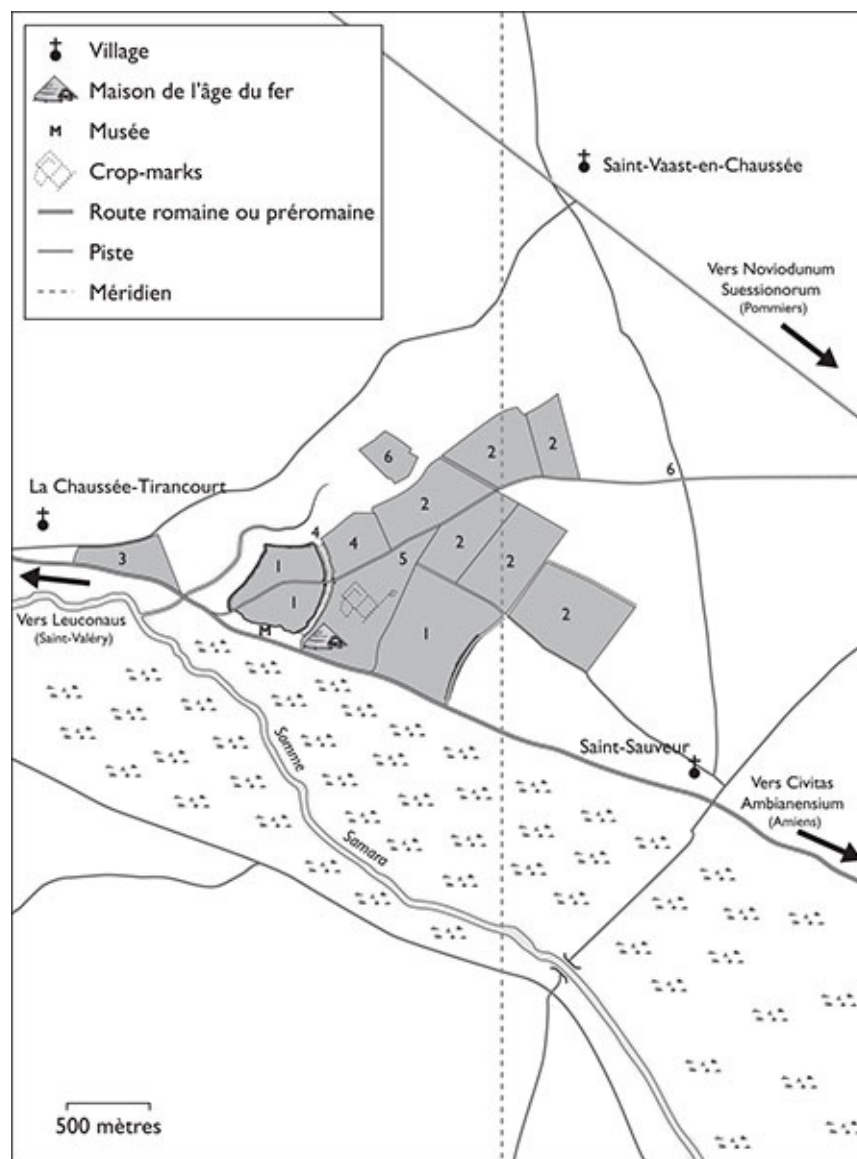
Les deux jours suivants furent consacrés à ce qui, de prime abord, s'apparentait à une forme austère de tourisme postmoderne – visiter des coins perdus où il n'y avait rien à voir, associer sur le terrain de mornes paysages à leurs représentations colorées sur la carte, poursuivre un voyage de découverte qui n'aurait au bout du compte d'autre objet que lui-même. Sur les cent vingt kilomètres séparant Loon de la vallée de la Somme, le méridien égrène des toponymes gaulois avec une régularité statistiquement significative : trois Mediolana possibles, deux Equoranda, deux autres toponymes frontaliers et six lieux de pendaison médiévaux nommés « La Justice » ou « Les Gibets ». Ces potences servant aux exécutions publiques, notamment celles qui bordent d'anciennes routes, étaient traditionnellement érigées à la limite de territoires tribaux. Les lieux-dits « La Justice » totalisent bien plus d'occurrences sur ce tronçon du méridien gaulois que dans le reste de la région. Mais la signification statistique n'a pas forcément de signification réelle. La forteresse romaine de Watten, qui fut peut-être en son temps un oppidum celtique, deux friches appelées « Les Gallois » et un « champ de Bataille » ainsi nommé en référence à une guerre oubliée ou à un dépôt d'armes de l'âge du fer déterrés au Moyen Âge par un paysan éberlué, n'avaient sans doute pas plus de rapport avec une route du soleil celtique que les rampes de lancement délabrées de V1 allemands que croise le méridien près d'un champ dit « Le rideau Mollien » (l'un des possibles Mediolana).

Tandis que nous longions les hortillonnages et les cabanes de pêcheurs festonnant les bords de Somme, la brume s'éleva des marais comme le voile hachuré qui recouvre les zones d'inconnu sur les illustrations des livres d'histoire. Nous attachâmes nos vélos à quelques mètres du méridien pour emprunter un raidillon de gravier à travers bois. Au sommet de l'escarpement, un large plateau surplombant le fleuve offrait une vue dégagée sur la flèche de la cathédrale d'Amiens qui, au loin, fendait le ciel matinal. La plupart des historiens s'accordent à associer Amiens à l'antique Samarobriwa (« pont sur la Somme »), l'une des plus importantes capitales tribales du Nord de la Gaule. Ce fut là que se tint en – 54 la grande assemblée des Gaules, et là encore que César établit son camp d'hivernage après sa seconde invasion de l'île de Bretagne. Pourtant, malgré les bombardements et les chantiers de construction qui, depuis un siècle, ont permis aux archéologues de fouiller les fondations de la ville, aucun vestige de la période préromaine n'y a été reconnu, et le véritable emplacement de la Samarobriwa celtique demeure incertain<sup>115</sup>.

Dans les plaines de Picardie où des horizons sans limite emplissent l'œil du voyageur, il faut un certain temps pour discerner les recoins cachés du paysage. Au pied de notre belvédère, nous crûmes deviner dans une cuvette feuillue l'échine d'un mammifère géant endormi dans les bois. Nous reconnûmes la toiture étanche en chaume de roseaux et le torchis brun d'une habitation de l'âge du fer. Un chemin en coude s'enfonçait vers la cuvette où flottait l'odeur âcre d'un feu de tourbe. Un antique Gaulois achevait tout juste ses tâches matinales. À l'intérieur de la maison, un rayon de soleil tombant de l'évent emprisonnait les volutes de fumée dans sa lumière gris bleuté. L'homme rejeta par-dessus



son épaule le pli de sa cape de laine à carreaux, se baissa pour passer sous le linteau et l'avant-toit et disparut en faisant mine de ne pas remarquer notre présence, ce qui était bien compréhensible de la part de quelqu'un qui passerait le plus clair de la journée à essayer de convaincre des hordes de collégiens pianotant sur leur téléphone portable que leurs ancêtres de l'âge du fer n'étaient pas les brutes épaisses qu'ils avaient pu voir à la télévision.



**Fig. 15 – Le parc Samara et ses environs**

LÉGENDE (les lieux-dits 1 à 5 sont des champs) :

1. Camp César ou le Grand fort.
  2. Les Câtelets ou Câtelets (diminutif de « *castellum* »).
  3. Camp Saint-Romain (l'adjectif « romain » est devenu un prénom christianisé) ou Champ à Luzet (« champ à cercueils », en picard).
  4. Fossé Sarrasin et Derrière le Fossé Sarrasin.
  5. Le Petit fort.
  6. Le (sic) Pierre et Chemin de Pierre : probablement une route pavée.
- (Deux routes modernes ont été omises.)

Il y a probablement moins d'une douzaine de reconstitutions d'habitations de l'âge du fer dans toute la France. Qu'il s'en trouve une précisément sur le tracé du méridien gaulois ne pouvait relever que d'une incroyable coïncidence. Notre expédition était censée être la première en deux mille ans – voire la première tout court – à descendre la ligne nord-sud de Lugdunum à Mediolanum Biturigum, mais apparemment, quelqu'un était déjà tombé sur le secret et l'avait même commémoré en construisant



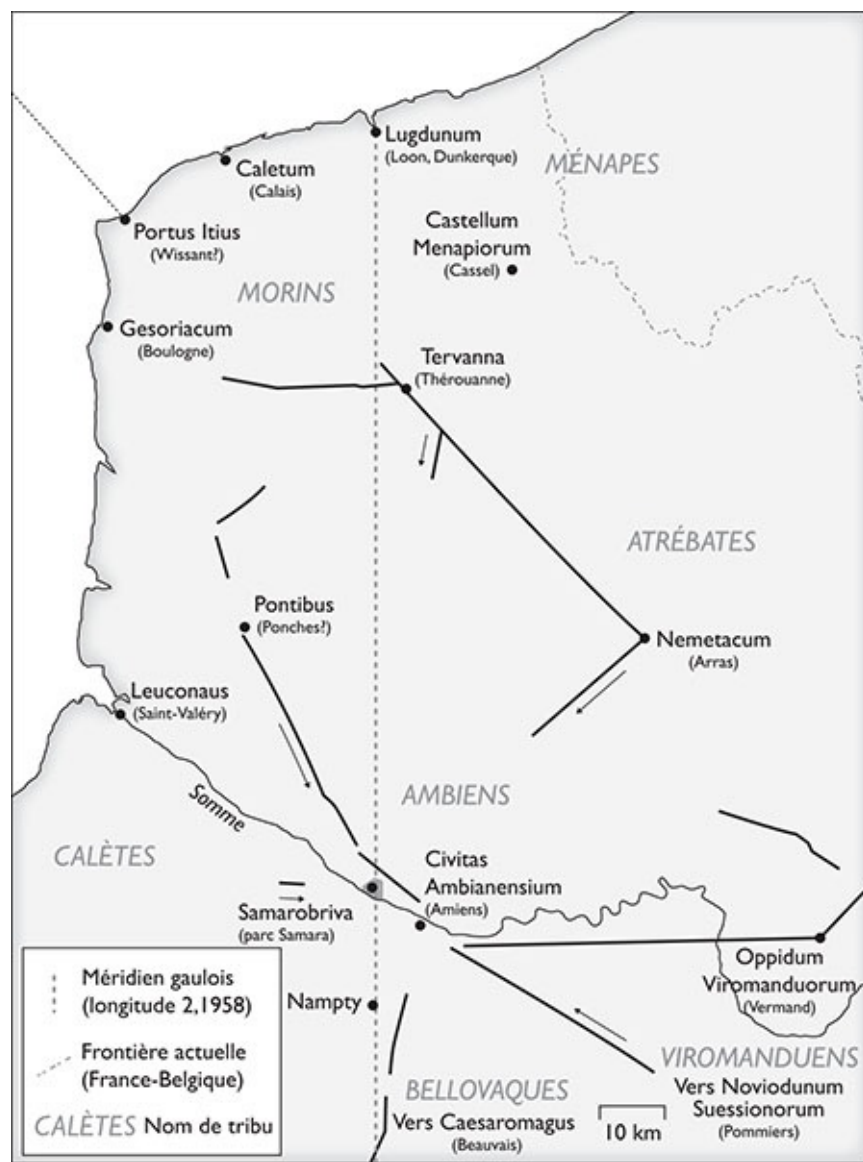
une authentique maison gauloise. Pourtant, si le méridien avait été redécouvert, le petit musée du parc Samara, « le grand parc naturel de la préhistoire » (Fig. 15), n'en laissait rien percer. Sous l'œil vigilant d'un guerrier de la Gaule moustachue monté sur un cheval cabré, une série de panneaux illustrés expliquait que ce promontoire dominant la rivière, appelé depuis des siècles, comme de nombreux autres anciens sites fortifiés en France, le « camp de César », était autrefois un camp militaire romain. Malgré la présence d'une levée de terre édifiée dans le style gaulois de la région, l'exposition laissait entendre que le « camp de César » n'avait jamais été un oppidum celtique. Quant à la maison gauloise, elle avait été reconstituée d'après des fouilles effectuées sur un autre site.

Les panneaux explicatifs des musées affichent souvent une assurance trompeuse. Du jour même de sa découverte, le « camp de César » a toujours été un mystère. Au printemps 1960, un instituteur d'Amiens, Roger Agache, survola le site et remarqua des formes géométriques dans les champs à l'est de la forteresse. Depuis la fenêtre ouverte de son biplan, il reconnut les rectangles blanchâtres d'un sanctuaire. Roger Agache, décédé en 2011, était également un infatigable détective sur le plancher des vaches. Il interrogea les paysans picards dans leur dialecte et les écouta évoquer des histoires de ronds de fées, d'églises disparues et de champs où le soc de la charrue s'enfonçait soudain dans le sol comme si la terre venait d'être remuée<sup>116</sup>.

Les fouilles du camp romain s'étendirent de 1983 à 1993 et le parc Samara fut ouvert au public en 1988. Au-delà du site fortifié, la plus grande partie des terres sont des exploitations agricoles privées qui n'ont pas été sondées, mais dans le silence des annales archéologiques, les vieux toponymes du cadastre deviennent les légendes d'une carte au trésor. Disséminés de part et d'autre du méridien, sur une surface dix fois plus grande que le camp romain, ils trahissent la présence de ruines d'oppidum celtique.

Le parc Samara pourrait bien être plus important qu'il ne le pense. La table de Peutinger, figurant les relais d'itinéraires romains du IV<sup>e</sup> siècle de notre ère (et peut-être aussi du I<sup>er</sup> siècle), indique une distance de dix lieues gauloises entre la dernière étape avant Samarobriua et la ville elle-même, supposée correspondre à l'actuelle Amiens. Mais un voyageur suivant cette route – à l'instar de César et ses troupes en 57 av. J.-C. – rejoint Amiens en ne couvrant qu'à peu près la moitié de cette distance<sup>2</sup>. En allant jusqu'au bout des dix lieues, les légions auraient atteint un oppidum celtique bâti sur un éperon, à l'emplacement même du futur parc Samara. Ce site aurait autant mérité le nom de « pont sur la Somme », et apparaît comme une capitale tribale plus crédible qu'Amiens, où aucun vestige préromain n'a jamais affleuré<sup>117</sup>.

Le tracé des routes et des ponts a si peu varié entre l'époque gauloise et la Révolution française que les cartes du XVIII<sup>e</sup> siècle nous éclairent jusque dans cet âge reculé. La carte Cassini de 1757 indique ainsi sur le site du parc Samara une route traversant la plaine alluviale vers le sud-ouest. Le pont, qui était peut-être une chaussée de bois pareille aux pontons d'où les pêcheurs lancent aujourd'hui leur ligne, enjambait la Somme à quelques mètres du méridien, par-delà le coin sud-est de l'établissement. À ce niveau de détail, les cartes modernes qui prétendent décrire « le réseau routier romain » ne sont que d'une utilité très limitée : leur cohérence convaincante résulte en fait d'une tendance à réordonner les tracés et à surestimer la précision romaine, orientant systématiquement les routes vers la ville romaine d'Amiens. Lorsque l'on reporte rigoureusement les tronçons correspondant à d'anciennes voies, la carte ressemble davantage à un éparpillement déconcertant de traces de pas sur une scène de crime (Fig. 16). Elle met en évidence non pas un, mais deux réseaux routiers. Si la route de Caesaromagus (Beauvais) se dirige droit vers Amiens, plusieurs autres segments pointent non vers la cité romaine, mais vers l'oppidum sur la Somme.



**Fig. 16 – Routes « romaines » du Nord de la France** <sup>118</sup>

Les tronçons de route accolés d'une flèche sont orientés vers l'oppidum celtique du parc Samara (le Samarobriva originel ?) plutôt que vers la ville romaine d'Amiens.

Ces lignes d'apparence chaotique témoignent du grand bouleversement que connut la région à la fin du 1<sup>er</sup> siècle av. J.-C. Lorsque les conquérants romains imposèrent une capitale à chaque tribu vaincue, ils choisirent rarement de l'établir dans son oppidum traditionnel. Le chef-lieu romain s'en écarte le plus souvent de plusieurs kilomètres. Pour être plus accessible, il est aussi plus difficilement défendable (voir p. 101 et 247). Peu après la guerre des Gaules, Amiens devint ainsi la nouvelle cité des Ambiens. L'ancien oppidum fut abandonné à la ruine et il n'en resta bientôt plus d'autre trace que des fossés, quelques monnaies et clous de bottes. La ville romaine, en amont, s'arrogea peut-être alors son nom, Samarobriva.

De tous les endroits censés avoir accueilli César, le parc Samara est l'un des plus solides prétendants. Cet oppidum de quatre cents hectares chevauchant le méridien gaulois était probablement l'un des plus vastes sites celtiques de Gaule – un lieu digne du conseil des tribus et du campement du général. Le port de Leuconaus (Saint-Valéry-sur-Somme) n'était qu'à une journée de voile en aval, tandis qu'une route filant vers le nord menait directement au territoire des Morins et à la traversée la plus courte de l'*Oceanus Britannicus*. Le camp romain était implanté sur un angle du site, configuration que l'on retrouve dans l'oppidum de Hod Hill, dans le Sud-Est de l'Angleterre. Ce fut là,

dans la capitale tribale des Ambiens, que César se remit de son expédition sur l'île de Bretagne et attendit d'être informé que ses légions avaient bien gagné leurs quartiers d'hiver.

Une quinzaine de jours s'écoula avant que ne lui parvienne la nouvelle d'un soulèvement à l'est – ce qui lui laissa tout le temps d'esquisser quelques notes préliminaires pour son histoire de la guerre des Gaules et sa description des mœurs et de la religion celtiques. « Le dieu qu'ils honorent le plus est Mercure » (Mercure était, pour un Romain, le plus proche équivalent de Lugh) : « Ils le considèrent comme l'inventeur de tous les arts, il est pour eux le dieu qui indique la route à suivre, qui guide le voyageur<sup>119</sup>. » César ignorait que l'un des chemins tracés par le dieu coupait au beau milieu du cantonnement où il passait ce long hiver. Dans leur quête de renseignements, les Romains se heurtaient à une conspiration du silence – il leur avait fallu près d'un an pour découvrir le passage le plus aisé sur la Manche –, mais en l'espèce, l'information n'aurait eu à ses yeux qu'un intérêt purement ethnologique. Pour César, les dieux appartenaient à un tout autre chapitre. Il avait vu des peintures et des sculptures de Lugh d'un bout à l'autre de la Gaule (« *huius sunt plurima simulacra* »), mais elles ne l'intéressaient guère plus que le visage d'un fermier ou d'un aubergiste entraperçu depuis la fenêtre d'une voiture à cheval. En cette année – 54, une nouvelle ère laïque s'était ouverte et la stratégie militaire s'avérait plus efficace que les arts divinatoires. Tandis que le brouillard givrant s'élevait de la Samara, il s'installa dans ses quartiers provisoires et prépara sa riposte meurtrière au soulèvement, peut-être à l'endroit même où un feu continue de brûler dans une maison gauloise.

\*

Après une heure fort instructive passée en compagnie d'un jeune archéologue d'Amiens déguisé en fermier du néolithique, notre expédition retourna à ses vélos, délogea un chat qui s'était lové sous le pédalier pour faire sa sieste et quitta la cité perdue de Samarobriga à l'heure où le soleil était déjà haut dans le ciel du sud. Tout au long de la semaine suivante, la route luisante et la lumière au-dessus de nos têtes nous rappelleraient sans cesse qu'en dépit des apparences, nous suivions bien un itinéraire rationnel et ancestral. Nos ombres couraient sur les chaumes dorés, d'abord vers l'ouest, puis vers l'est ; aux alentours de midi, elles se contractaient et, tels de petits lutins, dansaient aux côtés de nos vélos, avant de s'allonger pour tenter d'atteindre l'horizon avant le coucher du soleil. Jour après jour, notre descente quelque peu sinueuse du méridien rectiligne s'apparentait de moins en moins à un voyage d'étude et prenait des allures de pèlerinage inconscient.

À une heure au sud de Samarobriga, le méridien croise le village de Nampty. La petite chapelle blanche de cet ancien *nemeton* est aujourd'hui encore un lieu saint où viennent se recueillir les pèlerins. Lorsque les moines quittèrent le site en 1206, ils laissèrent derrière eux une statue de Vierge miraculeuse qui continua d'opérer au moins jusqu'à la Première Guerre mondiale, persuadant l'armée allemande en route vers Amiens de dévier son itinéraire. Aujourd'hui, le sol de son temple est jonché de pétales de fleurs et, selon la légende, la porte en bois demeure miraculeusement ouverte à toute heure. (La nef, elle, est barricadée par une grille de fer autrement prosaïque.)

Des milliers de fidèles font encore le pèlerinage depuis Amiens chaque année pour rendre grâce à Notre Dame des Vertus. Les marcheurs en route pour Saint-Jacques-de-Compostelle s'arrêtent parfois à Nampty avant de poursuivre vers la cathédrale de Beauvais et le Midi, guidés par cette même lumière que suivent les animaux migrants et les touristes avides de soleil. Puis, par-delà les Pyrénées, au point où l'un des chemins de Compostelle traverse les terres que dévasta Hannibal, ils bifurquent vers le couchant. Beaucoup poursuivent au-delà du sanctuaire de Saint-Jacques pour rallier, à l'extrémité du continent, le cap Finistère où se dressait un *ara solis*<sup>3</sup> celtique. Les Romains appelaient cette pointe le *promontorium celticum*<sup>120</sup>. Les pèlerins modernes vont brûler leurs chaussures et vêtements de marche sur le site de cet *ara solis* du bout du monde, pratique qui n'est pas

considérée comme orthodoxe, ni même chrétienne: l'Église prévient ses fidèles que, s'ils poussent jusqu'au cap Finistère, ils ne doivent le faire que comme touristes, pour se baigner dans l'océan ou admirer les longs couchers de soleil sur l'Atlantique.

Il est difficile de dire avec exactitude à quel moment un âge de l'humanité s'éteint pour laisser place à un autre, à quel moment Nampty cessa d'être un *nemeton* pour devenir un pèlerinage, ou encore quand Lugh et les autres dieux remplacèrent les divinités préhistoriques, et quand ce panthéon celtique fut à son tour supplanté par les saints chrétiens. En ce <sup>xxi</sup><sup>e</sup> siècle, l'Église est convaincue que ce rite finistérien d'incinération de vêtements usés par la route et la commémoration de l'offrande sur YouTube constituent une forme de culte païen au soleil. À la chute de l'Empire romain, elle mena une croisade tout aussi acharnée contre le paganisme en réécrivant l'histoire des sanctuaires celtiques. Avec des milliers d'autres lieux de culte, Nampty fut présenté comme une zone de non-droit où des brigands massacraient les voyageurs innocents. Tels des pots cassés mis au rebut, les anciennes croyances furent reléguées aux champs au-delà de l'enceinte sacrée. Aujourd'hui, elles ne survivent plus que dans les toponymes qui bordent le méridien : le Grez-Qui-Tourne, la Fosse aux Bardes, le Bosquet du Diable...

À Loon, l'âge du fer avait paru entièrement absent, mais après trois jours à suivre le méridien, le présent s'effaçait au profit d'un passé toujours plus peuplé. Au sud de Nampty, une « chaussée Brunehaut » (nom médiéval donné aux routes romaines ou préhistoriques) court le long du méridien sur quatre kilomètres. Près du village de Cormeilles, du haut de sa butte, la chapelle Saint-Martin veille en sentinelle sur cette voie empierrée. Ses portes en bois étaient fermées. En m'agenouillant pour épier par le trou de la serrure, je vis au-dessus de l'autel ce que je pris pour une représentation de la déesse celte Épona, protectrice des chevaux. Agrandie sur l'écran de mon appareil photo, l'image se révéla être un portrait de saint Martin, l'officier de cavalerie romain qui, en 334, rencontra le Christ aux portes d'Amiens et consacra le reste de sa vie à raser les temples païens et évangéliser la Gaule. De nombreux lieux de culte associés à saint Martin se trouvent en bordure des routes par lesquelles le christianisme se propagea<sup>121</sup>. Lorsque l'Église prôna une approche plus conciliante des païens, rénovant les temples au lieu de les démolir et remplaçant les sacrifices sanglants par des banquets chrétiens, les effigies d'Épona furent converties en icônes de saint Martin sur son cheval.

Bien souvent, la déesse et le saint sont presque indifférenciables. La distinction entre religions celtique et chrétienne ne tient parfois qu'à un changement de costume et de sexe. Les trois déesses-mères des Celtes apparaissent ainsi en filigrane sous les traits des Trois Marie ou de Jésus flanqué de deux anges. Sous leur déguisement hâtif, les dieux celtiques sont partout. Au bout de ce tronçon de la chaussée Brunehaut, après Cormeilles où une autre Épona christianisée occupe une niche, j'aperçus un personnage souriant et familier, une massue à la main, le nez cassé, au-dessus de la porte occidentale de l'église de Hardivillers. Il ressemblait à un paysan à la retraite revenu voir la ferme qu'il avait connue des années auparavant. C'était Ogmios, l'Hercule gaulois, à demi transmué en saint Christophe, son avatar chrétien.

De même que Jules César reconnaissait le panthéon romain dans les divinités celtes, un druide réincarné pénétrant dans certaines chapelles du méridien ne serait pas dépaysé. Il y trouverait des représentations d'un cœur humain dégoulinant de sang et d'un homme au flanc ouvert cloué à des planches de bois. Dans la chapelle solitaire de La Celle-Condé (Cher), il verrait des pécheurs terrifiés empalés par un squelette et un homme en plâtre polychrome (saint Denis) offrant au visiteur sa tête exsangue comme un macabre rôti. Au Bas-Empire romain, quand les druides officiaient encore dans quelques temples cachés dans le fin fond des campagnes, certains lieux de culte prirent le nom de saints présumés avoir sillonné la Gaule en portant leur tête sous le bras. Or, il y avait déjà dans les anciens temples celtiques des piliers creusés de niches d'où des têtes humaines fixaient les fidèles. On clouait également aux murs des victimes sacrificielles, les livrant aux oiseaux de proie qui porteraient

aux cieux leur chair en décomposition, tandis que d'autres étaient abandonnées à la putréfaction dans des « autels creux<sup>122</sup> ».

Les celtologues appellent ces pratiques sanglantes le « culte des têtes coupées ». À Ribemont, en Picardie, au début du III<sup>e</sup> siècle av. J.-C., des tribus celtiques de l'Est remportèrent une grande bataille contre des tribus de l'Ouest. À l'issue du combat, conformément à leur coutume, elles élevèrent un gigantesque trophée avec les dépouilles décapitées des guerriers, exposant vainqueurs et vaincus aux éléments et aux charognards. Comme le souligne un observateur, ces charniers sacrés devaient conférer au lieu « un esthétisme assez particulier<sup>123</sup> ». Impression que nous eûmes l'occasion de confirmer sur la partie du méridien qui traverse les forêts marécageuses de Sologne. En lisière de l'étroite route avait été érigée une haute structure en bois ressemblant à une façade de grange ouverte ou à un porche tel qu'on en voit parfois à l'entrée des cimetières. Ses poutres disparaissaient presque totalement sous les crânes d'animaux fichés dans le bois. Sur un des côtés, un long mur avait été consciencieusement orné de centaines d'os de membres, évoquant en tous points le trophée de Ribemont. Quelque chasseur passant ses journées dans le silence de la forêt à traquer le sanglier et le cerf avait sans le savoir recréé un temple gaulois, comme poussé par les voix secrètes d'anciens dieux réclamant un nouveau sanctuaire.

\*

Le transfert des capitales tribales a eu une fâcheuse conséquence pour les visiteurs modernes, qui se voient souvent contraints de renoncer aux chefs-d'œuvre d'une cité romaine et médiévale pour un tas de décombres esseulé dans une périphérie quelconque. L'expédition traversa ainsi les grands axes routiers qui convergent vers Caesaromagus (Beauvais) et, laissant la cathédrale gothique à six kilomètres à l'ouest, arriva sur la colline du Mont César, près de Bailleul-sur-Thérain.

Le « Mont César » était un important oppidum des Bellovaques, et très certainement leur capitale tribale : sa position géographique par rapport à la proche cité romaine de Beauvais est typique des relocalisations de l'après-conquête<sup>124</sup>. Le méridien passe par le hameau de Hez perché sur le coteau faisant face à l'oppidum, et à un jet de pierre du dolmen préhistorique de « la Pierre aux Fées », site probable d'une nécropole celtique<sup>125</sup>. Les deux plateaux encadrant la rivière Thérain étaient reliés par une « chaussée Brunehaut » pavée. Ils faisaient probablement partie du même établissement, qui pourrait correspondre à l'endroit dont parle César : « Les Bellovaques se rassemblèrent, emportant avec eux tout ce qu'ils possédaient, dans l'oppidum de Bratuspantium<sup>126</sup>. »

C'était à l'évidence une ville cosmopolite : le Mont César a livré des centaines de pièces de monnaie celtiques. Elles venaient de toute la Gaule septentrionale et même de Grande-Bretagne, et l'on aurait certainement pu en retrouver beaucoup d'autres si les motos tout-terrain, les prospecteurs de métaux et les ingénieurs en traitement des déchets n'avaient pas accéléré les ravages du temps. La conquête romaine relégua l'oppidum à l'insignifiance et le Mont César fut abandonné de tous – mis à part, peut-être, de quelques païens reclus que les premiers documents ecclésiastiques désignaient sous le nom de druides. Puis, en 1134, douze moines chrétiens y édifièrent un ermitage. Deux ans plus tard, ils s'installèrent dans un nouveau bâtiment au pied de l'oppidum et fondèrent l'une des plus anciennes abbayes cisterciennes de France. De l'ermitage, il ne resta plus qu'une ferme et un nom : « la Vieille Abbaye ». La capitale bellovaque a subi les derniers outrages il y a quelques années, lorsque le centre d'enfouissement des déchets du Mont César a englouti la Vieille Abbaye.

Le Mont César n'était qu'à une journée de vélo du site que nous pouvons désormais considérer comme le prédécesseur de Paris, la capitale des Parisii, voisins des Bellovaques<sup>127</sup>. Le grand port fluvial de Nemetoduron était implanté au cœur d'une boucle de la Seine, à l'ouest du bois de Boulogne. L'agglomération était divisée en secteurs spécialisés : quartiers d'habitat, zones artisanales,

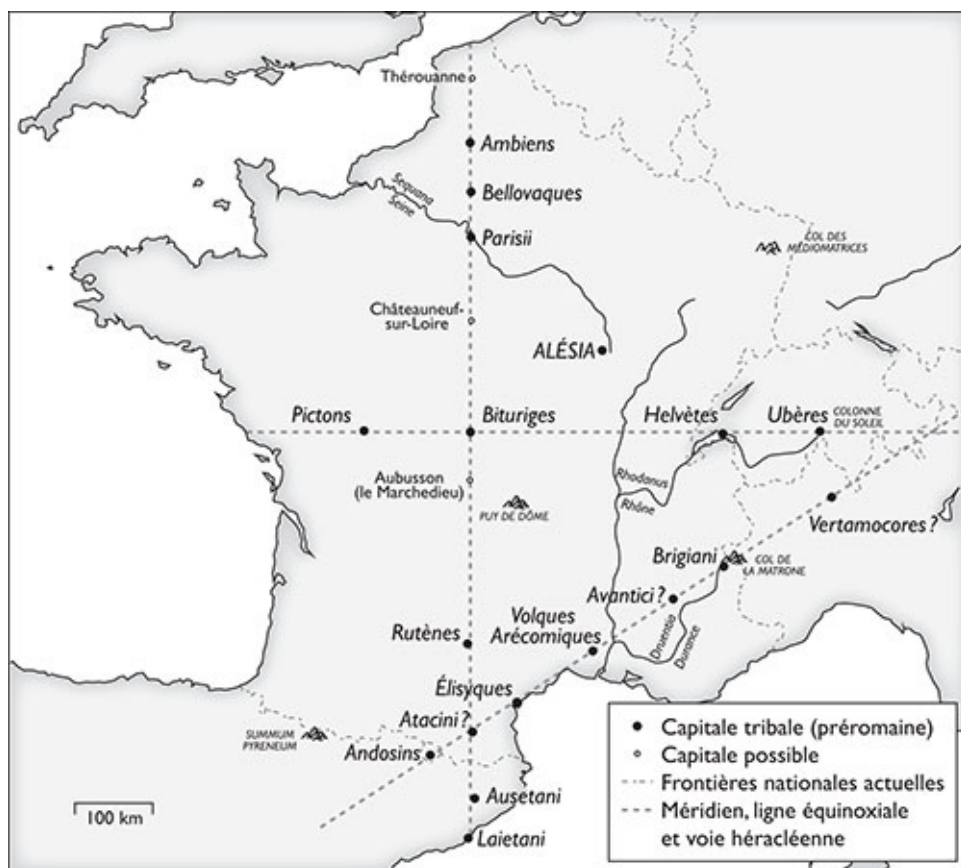


lieux de culte. Ses rues étroites, bordées de maisons en clayonnages de bois et torchis, étaient creusées de rigoles qui évacuaient les eaux de pluie ruisselant du mont Valérien, où s'élève encore aujourd'hui un fort – du XIX<sup>e</sup> siècle, celui-là. Du sommet de la butte, à cent trente mètres au-dessus de la Seine, Paris n'apparaît que comme une lointaine tache grise indistincte, telle qu'en son passé protohistorique : la capitale de France n'a révélé aucun signe d'occupation celtique antérieure aux Romains, et les archéologues sont maintenant convaincus que l'« île sur le fleuve Sequana<sup>128</sup> » où César tint une assemblée des tribus gauloises en – 53 n'était pas l'île de la Cité. Cette petite étendue plate, cernée de collines et sans même une langue de terre pour la relier au reste du monde aurait effectivement été un choix étrange pour une capitale.

Il est maintenant admis que le Nemetoduron s'étirant au pied du mont Valérien est l'un des trois ou quatre emplacements les plus probables de la capitale des Parisii. À l'époque de la conquête, le méandre de la Seine était plus resserré et aurait pu donner aux Romains l'illusion que la ville se trouvait sur une *insula* plutôt que sur une péninsule<sup>129</sup> ; à moins que César n'ait utilisé le mot au sens large pour désigner l'habitat en éperon barré que privilégiaient les Celtes – un promontoire fermé sur trois côtés par des défenses naturelles et dont l'isthme est barré par un retranchement artificiel. Au mont Valérien où, pour la première fois depuis les plaines de Picardie, les horizons se dégagent au-dessus de la mer infinie d'infrastructures urbaines, la réalité du méridien solaire, qui traverse la nécropole enfouie sous les rues de Nanterre, semblait à nouveau plausible. Jusqu'à ce point de notre voyage, j'avais résisté à la tentation d'utiliser le méridien comme détecteur infallible de sites antiques, mais son potentiel prédictif était désormais indéniable. D'autres lignes nord-sud tracées à titre expérimental sur des longitudes aléatoires traversaient beaucoup moins de sites celtiques d'importance. À Nemetoduron, l'alignement divin semblait aussi clair que les nuages blancs voguant vers la côte et que tous les autres arcs et tangentes de longue distance dessinés par les lumières d'autoroutes, les lignes électriques et les traînées de vapeur dans le ciel.

Cette configuration des sites celtiques, opportunément égrenés sur la même ligne de longitude comme des villes le long d'une autoroute américaine, avait quelque chose de presque miraculeusement cohérent. Le méridien n'était certes pas une vraie route coupant par tous les accidents du relief, mais il menait directement aux capitales des trois plus puissantes tribus de la Gaule septentrionale. La feuille imprimée de ce qui, dans un premier temps, ne ressemblait qu'à un réseau abstrait superposé à la carte de l'Europe, révéla en outre des indices de cette même coordination délibérée avec les trajectoires du soleil bien au-delà des territoires des tribus belges : la ligne équinoxiale courant d'ouest en est et l'axe transcontinental de la voie héracléenne sont ponctués de capitales tribales (Fig. 17), et peut-être en reste-t-il plusieurs autres à redécouvrir...





**Fig. 17 – Capitales tribales et axes solaires**

Capitales tribales assises sur le méridien, la ligne équinoxiale et la voie héracléenne.

Plus le schéma était cohérent, plus il paraissait mystérieux. La voie héracléenne remonte aux tout premiers débuts de la présence celtique en Gaule, tandis que les deux lignes centrées sur Châteaumeillant correspondent à l'hégémonie des Bituriges, au <sup>iv</sup><sup>e</sup> ou <sup>v</sup><sup>e</sup> siècle av. J.-C. Or les capitales tribales qui se trouvent sur ces lignes n'existaient pas, ou du moins ne furent pas habitées avant la fin du <sup>ii</sup><sup>e</sup> siècle av. J.-C. Jusqu'alors, il n'y avait presque rien au nord de la Méditerranée que l'on eût pu appeler une ville. Selon toute apparence, l'emplacement de ces capitales avait donc été établi indépendamment du peuplement.

\*

Entre Nemetoduron et la frontière biturige, le méridien traverse des régions paisibles sur lesquelles les données archéologiques sont presque muettes. Châteauneuf-sur-Loire et Mehun-sur-Yèvre (anciennement Magodunon, ou « marché fortifié ») présentent bien quelques traits caractéristiques des oppida, mais à l'heure où nous écrivons, leur passé celtique est encore une page blanche. Sur cette portion, le méridien passe à nouveau par de potentiels *nemetons* : une autre abbaye cistercienne du <sup>xii</sup><sup>e</sup> siècle (la Cour-Dieu), un autre sanctuaire gallo-romain (Pithiviers-le-Vieil) et un lieu-dit « Temple », ancienne commanderie des Templiers (la deuxième rencontre sur le méridien). On croise en outre en différents points, ici un carrefour, là un champ ou un sentier forestier qui, tous, portent le nom de « Merlin », possibles vestiges, comme l'« Étang Merlin » de Châteaumeillant, d'anciens Mediolana<sup>130</sup>... Tôt ou tard, le voyageur du méridien entre dans cette zone de trouble méditatif où soit tout lui paraît chargé de sens, soit plus rien n'a de sens. L'impression d'être épié depuis les profondeurs du passé est d'autant plus vive que nombre de ces sites sont maintenant des

propriétés privées auxquelles on ne peut accéder que par des intrusions discrètes, en se faufilant dans les fourrés.

Ce fut par conséquent avec un certain soulagement qu'au matin du neuvième jour après notre départ de Loon, nous vîmes apparaître au détour d'une éminence l'oppidum le plus improbable du centre de la France, tapi dans la vallée boisée de deux petites rivières. Le site, but de notre expédition, était le centre supposé de la Gaule et l'unique Mediolanum portant la marque visible d'un passé préromain.

Mis à part une église du <sup>x</sup><sup>e</sup> siècle fleurant le moisi, étape de l'un des chemins de Compostelle, Châteaumeillant (2 082 habitants) a peu d'atouts touristiques. Son site Internet quelque peu désuet, qui affiche avec obstination « 1 visiteur actuellement sur ce site », situe la ville « sur un des axes Suisse/Océan<sup>131</sup> ». Cela valait peut-être il y a dix siècles, quand les charrettes bringuebalaient sur les ornières de la vieille voie romaine de Lyon, mais aujourd'hui, les seuls voyageurs au long cours sont les pèlerins fourbus en route pour les Pyrénées et l'Espagne. De toutes mes randonnées en France, qui m'ont porté à sillonner le pays sur vingt-six mille kilomètres, aucune n'a jamais mis Châteaumeillant sur mon itinéraire. Mon édition du *Guide Michelin* n'en fait aucune mention. La seule particularité géographique de ce chef-lieu de canton est qu'il se situe « au cœur de la France » même si, comme le concède sa page d'accueil, « il existe déjà plusieurs centres de la France à proximité ».

Au Moyen Âge, Châteaumeillant appartenait à la province du Berry qui, comme la ville voisine de Bourges, doit son nom au peuple des Bituriges – du gaulois *bitu-riges*, les « rois du monde ». Cette dénomination paraît extraordinairement prétentieuse dans ce modeste paysage de pâtures et de haies, et semble confirmer que les Celtes habitaient un univers parallèle dont seule la magie de la cartographie numérique pouvait révéler la majesté perdue. Il n'y a plus de château à Châteaumeillant : l'un a été démoli au début du <sup>xx</sup><sup>e</sup> siècle ; l'autre, investi par la nouvelle gendarmerie, est méconnaissable. Une tour de pierre, dont on dit qu'elle fut érigée par Jules César, s'élevait jadis près de l'Étang Merlin, aujourd'hui aménagé en camping d'un affligeant hygiénisme. Elle était coiffée d'une statue dorée à l'effigie de Mélusine, descendante médiévale d'une déesse celtique<sup>132</sup>. La fée à la queue de serpent et sa tour ont disparu depuis longtemps, mais il suffit de pousser n'importe quelle grille pour découvrir des tas de décombres étranglés sous le lierre et des bâtiments délabrés d'époques très diverses. Perchées sur une sorte de remblai inégal et grisâtre, les rues de Châteaumeillant semblent avoir été ravagées par une guerre des époques, soldée par une courte victoire des années 1950 sur le bas Moyen Âge.

Seuls deux événements notables ont marqué l'histoire moderne de la ville. Ses vieilles vignes harcelées par les gelées furent plantées au <sup>vi</sup><sup>e</sup> siècle, lorsque la chute de l'Empire romain priva les Gaulois des rouges gouleyants d'Italie. En 2010, le vin gris de Châteaumeillant – un rosé plutôt corsé aux tonalités légèrement métalliques – décrocha enfin la précieuse appellation d'origine contrôlée. Pour la première fois depuis le Moyen Âge, la réputation de Châteaumeillant dépassa les frontières de sa province.

Le second événement notable remonte à 1972 quand, creusant une tranchée dans son jardin pour planter des endives, un postier à la retraite sentit soudain le sol s'affaisser sous ses pieds. Venue inspecter le rang d'endives, Mme Gallerand trouva son mari bouche ouverte et bras ballants devant une fosse béante. Une centaine d'années avant la conquête romaine, une cargaison d'amphores à vin, pesant chacune plus de quarante kilogrammes, avait été acheminée du Sud de l'Italie par bateau, puis à dos d'âne. Les amphores avaient été entreposées dans la cave d'un riche marchand biturige, qui se trouvait sous le potager de M. Gallerand. La demeure du négociant était passée par les flammes à l'époque où, pour contrer l'avancée des Romains, les Gaulois inaugurèrent la tactique de la terre brûlée, incendiant plus de vingt villes bituriges en une seule journée. Son trésor, lui, resta enfoui dans l'argile sableuse de la cave, jusqu'au jour où la bêche du postier le délivra d'une nuit de vingt et un siècles.

Quelques semaines plus tard, la tranchée d'endives était assez large pour contenir toute une équipe d'archéologues en ébullition. Ce n'était pas la première fois que l'on découvrait des réceptacles vinaires à Châteaumeillant, mais leur grand nombre était ici exceptionnel. Les fouilles s'étendirent aux jardins voisins, et l'on exhuma finalement trois cent cinquante amphores magnifiquement tournées. L'une avait encore son bouchon de liège scellé par un opercule de pouzzolane de Pompéi. À l'intérieur, on décela des résidus de la résine dont on badigeonnait les amphores pour les rendre étanches et des traces d'eau de mer, utilisée comme conservateur. L'ensemble constituait l'une des plus grandes caves à amphores jamais découvertes en France. Pour quelque raison mystérieuse, Châteaumeillant avait été une plaque tournante du commerce du vin en Gaule.

Comme bien souvent, une découverte archéologique semblait se jouer des historiens qui se plaisent à dresser un tableau méthodique et rationnel de l'âge du fer. Le monde qui avait accordé à Châteaumeillant pareille importance devait être régi par des critères totalement étrangers à toute forme connue de commerce ou d'urbanisme. Le petit oppidum où les Rois du monde avaient implanté leur entrepôt de vins exotiques n'était desservi que par deux petites rivières sur lesquelles un enfant aurait eu peine à faire flotter un bateau en papier : ni la Sinaise ni la Goutte Noire ne furent jamais navigables. Contrairement à la plupart des autres oppida, la ville se trouvait sur un plateau relativement bas, entouré de collines plus élevées. Elle possédait un rempart dont la construction, selon les estimations établies à partir des ratios observés pour le creusement d'installations piscicoles en Afrique, aurait nécessité le travail de deux cents personnes sur près d'un an<sup>133</sup>. Ce n'était pas une fortification érigée en toute hâte quand le télégraphe vocal répandit l'alarme de l'invasion romaine. Des expériences ont montré que ce type de *muris gallicus*, avec ses poutres de bois apparentes et son parement de pierre, ne constituait pas une défense très efficace contre le feu et les béliers de siège<sup>134</sup>. Le mur avait été construit ainsi pour des raisons purement ornementales. Si les esthètes bituriges étaient restés les maîtres de Châteaumeillant, la ville n'aurait sans doute jamais prospéré dans un monde de plus en plus profane et pragmatique, mais elle aurait certainement trouvé sa place dans le *Guide Michelin*.

\*

Avec ses salons de coiffure, ses funérariums et son bar loto, l'actuelle Châteaumeillant ressemble à presque n'importe quelle petite ville du cœur agricole de la France. Un anthropologue du futur pourrait conclure que les Castelmeillantais étaient représentatifs d'une culture sensible aux coupes de cheveux, aux pratiques funéraires et à une forme de divination fondée sur les courses hippiques et les combats ritualisés. Retiré dans une petite rue tranquille, un musée sans prétention a reconstitué presque à l'identique le dépôt d'amphores vinaires retrouvé sous le potager du postier. Il n'y a pas grand-chose d'autre pour retenir le visiteur de passage, et le musée ne fait rien pour dissiper l'impression que Châteaumeillant a toujours été un patelin perdu. Un panneau reproduit une vignette d'*Astérix* dans laquelle une jeune paysanne gauloise se pavane dans ses vêtements à la dernière mode romaine : « La civilisation de l'envahisseur finit cependant par conquérir les campagnes les plus reculées. »

L'étudiante qui tenait l'accueil n'était visiblement pas très emballée par la perspective de passer son été dans une vieille bâtisse pleine de poteries endommagées. « Ça vous a plu ? » s'enquit-elle, légèrement incrédule face à notre enthousiasme. Les artefacts gaulois souffrent généralement de la comparaison avec les délicates productions de l'industrie romaine et, à l'exception d'*Astérix* et ses amis, l'unique présence humaine surgie des temps protohistoriques est ici le buste de pierre d'un homme aux traits pratiquement effacés portant un torque autour du cou. On entrevoit toutefois quelques authentiques Bituriges sur des monnaies antérieures à la conquête romaine. Un jour peut-

être, les coiffeurs de Châteaumeillant puiseront leur inspiration chez leurs ancêtres raffinés pour recréer quelques-uns des styles capillaires qui égayaient autrefois les rues de Mediolanum Biturigum.

Quelques mètres plus loin, sur l'autre rive de la Goutte Noire, se trouve l'attraction principale de Châteaumeillant : l'église Saint-Genès, disgracieuse bâtisse romane abritant un impressionnant ensemble de cent trente et un chapiteaux historiés. Bien qu'elle soit toujours vouée au culte chrétien, certains de ses décors sculptés du <sup>xiii</sup>e siècle sont désormais indéchiffrables pour les fidèles, et même pour les historiens de l'art. Les volutes de feuilles de chêne, les entrelacs labyrinthiques et le regard scrutateur de têtes à demi humaines disparaissant presque dans l'abondance de végétation paraîtraient sans doute moins exotiques à un druide biturige.

À l'intérieur de l'église, que j'avais d'abord crue vide, deux silhouettes avançaient lentement dans la forêt de piliers : un visiteur observait les chapiteaux avec l'œil exercé du connaisseur ; le second, manifestement absorbé dans une contemplation intérieure, déambulait dans les collatéraux sonores. Il s'arrêta devant deux cartes défraîchies accrochées à un mur de la nef. L'une représentait les chemins de Compostelle serpentant vers le sud de la Gaule ; l'autre indiquait les églises romanes bordant ces itinéraires. Certaines étaient marquées d'un signe symbolisant un « trésor » – entendre une collection d'objets sacrés précieux, ce qui valait surtout pour celles qui renfermaient les reliques d'un saint. Mais l'attention avec laquelle l'homme examinait certaines parties de la carte semblait dénoter une interprétation plus romantique. Lorsqu'il s'éloigna, je jetai un coup d'œil sur le chemin qui passe par le centre de la France et constatai avec un brin de déception qu'il n'y avait pas de « trésor » à Châteaumeillant.

Le petit parvis de l'église donne sur la rue de la Libération. Sur le trottoir d'en face, des rires goguenards résonnaient à la terrasse du bar loto où des habitués prenaient un verre. Il ne se passe jamais grand-chose à Châteaumeillant, et les étrangers leurrés jusque-là par le trajet du pèlerinage constituent de toute évidence une distraction fort appréciée. Lorsque les deux hommes émergèrent de l'église, nous engageâmes la conversation. Celui qui avait admiré les sculptures était un chrétien moderne ; chaque année, pendant ses vacances d'été, il effectuait un tronçon du chemin de Compostelle et il s'apprêtait à rentrer chez lui, aux Pays-Bas. Son compagnon temporaire, qui laissait dans son sillage de subtils effluves d'étable et de nuits à la belle étoile, poursuivrait sa marche jusqu'à Saint-Jacques. Les kilomètres accumulés se lisaient dans son regard et une note d'émerveillement perçait dans sa voix. Que ce fût la raison de son voyage ou le résultat de son entreprise herculéenne, il semblait atteint d'une forme d'exaltation, comme quelqu'un qui tendrait vers un but suffisamment chimérique pour faire figure de vérité profonde. Je me demandai si, après Saint-Jacques, il pousserait jusqu'au cap Finisterre et si, d'ici là, ses chaussures éculées tiendraient la route pour servir d'offrande sur l'*ara solis*.

Il vit les vélos appuyés contre le parapet et, puisque ce moyen de transport est réputé éprouvant et que l'Église autorise les fidèles à faire le voyage à bicyclette ou à cheval, il en conclut que nous devions également être en route pour l'Espagne : « Vous êtes pèlerins », commenta-t-il. Je convins qu'effectivement, en un sens nous étions pèlerins. Il hocha la tête, apparemment satisfait que l'information concorde avec quelque conjecture complexe. Nous nous quittâmes sur une poignée de main en nous souhaitant bon courage. Le soleil était sur le point de disparaître derrière l'oppidum. Il n'y a aucun hôtel dans cet antique carrefour international du commerce vinair gaULOIS, et nous avions encore une bonne heure de route devant nous.

L'itinéraire suivant partait vers l'est, le long de la ligne équinoxiale, vers la frontière séparant les Éduens des Arvernes. Cette même ligne de latitude se prolonge jusqu'au vaste sanctuaire helvète du Mormont, au nord de Lausanne et, au-delà, vers cet endroit des Alpes où le Rhône prend sa source et que les Celtes appelaient la « colonne du Soleil<sup>135</sup> ». Mais ce seraient là les étapes d'une expédition future dont la destination lointaine restait à découvrir. Des rires joyeux s'échappaient encore du bar

d'en face : les habitants de Mediolanum Biturigum s'égayaient du spectacle du soir autour d'une nouvelle tournée. Il était temps de retourner devant l'écran lumineux et de redescendre dans le monde inférieur de la bibliothèque pour comprendre comment les trajectoires des dieux avaient été projetées sur la Terre du Milieu, et si tout cela avait jamais existé ou même été possible.



## DEUXIÈME PARTIE

## La mesure du monde

Le bloc incrusté de bernacles traîna pendant des mois sous le portique du musée archéologique d'Athènes sans que personne n'y vît quoi que ce fût d'extraordinaire. Un an et demi plus tôt, en octobre 1900, des pêcheurs d'éponges de Rhodes détournés de leur cours par une tempête avaient jeté l'ancre au large de l'île pratiquement déserte d'Anticythère<sup>136</sup>. À soixante mètres sous leur coque, il y avait un plateau qui n'avait jamais été porté sur aucune carte marine. Lorsque le vent fut retombé, ils décidèrent de tenter leur chance à ce mouillage avant de rentrer au port. Le premier plongeur n'était dans l'eau que depuis quelques minutes lorsqu'il tira violemment sur sa corde. Ses compagnons le remontèrent aussitôt. L'ivresse des profondeurs avait manifestement pris son tribut : l'homme affirma avoir vu des restes humains gisant par le fond. Pour dissiper cette hallucination, l'un de ses collègues plongea à son tour. Lui aussi vit la masse sombre d'une épave puis, dépassant du lit de décombres, un magnifique bras en bronze.

Deux mille ans plus tôt, vers – 80, un navire marchand vétuste chargé de statues de marbre et de bronze avait coulé corps et biens dans ces eaux. Il faisait probablement route vers Syracuse ou Rome lorsque les dieux du vent le firent chavirer, confiant ses trésors à la mer. Après sa redécouverte, le bras fut finalement envoyé à Athènes. Les autorités montèrent une expédition qui, avec l'aide des pêcheurs d'éponges, récupéra l'antique cargaison.

L'épave d'Anticythère livra tant de pièces inestimables – une lyre en bronze, un taureau de marbre, une tête de philosophe, un Hercule, un bol de verre bleu semblable à celui qui fut retrouvé à Alésia<sup>137</sup> – que personne ne songea à se pencher sur les débris informes corrodés par l'eau de mer qui avaient été entassés dans la galerie couverte ou remisés dans des cartons. Jusqu'au jour où une masse fossilisée commença à se désagréger. L'un des directeurs du musée remarqua alors un détail étrange et pour tout dire, en l'état des connaissances sur l'Antiquité, impossible : le bois calcifié emprisonnait un objet métallique qui ressemblait à une roue à engrenages dotée de minuscules dents de bronze de moins de deux millimètres de long. Les premiers examens révélèrent une superposition de plaques de bronze encastrées dans un châssis en bois. Au fil des décennies, des techniques d'imagerie de plus en plus perfectionnées furent appliquées à l'objet que l'on baptisa le « mécanisme d'Anticythère ». Récemment, quelques fragments supplémentaires ont été découverts au fond d'une réserve, dans des cartons étiquetés « Anticythère » et, à l'aide d'un logiciel de simulation et d'un scanner de huit tonnes spécialement conçu, l'incroyable dispositif a été rendu à la vie.

Il se présentait sous forme d'un coffret rectangulaire grand comme une boîte à chaussures. Parmi les inscriptions gravées dans le bronze, les chercheurs ont déchiffré des noms de mois utilisés à Corinthe, indiquant qu'il avait été fabriqué dans cette ville, vraisemblablement avant qu'elle ne soit détruite par les Romains en – 146. L'appareil faisait déjà figure d'antiquité à l'époque où il fut chargé dans les cales du navire malheureux. Il comportait deux cadrans sur la face avant et un autre au dos. Sur le côté, une manivelle entraînait des aiguilles dont le positionnement permettait à l'utilisateur de prévoir les dates des éclipses solaires et lunaires, celles des quatre jeux panhelléniques, les phases de la lune, et sans doute aussi la position du soleil et des cinq planètes, ainsi que le lever et le coucher de certains astres. Il pouvait être ajusté soit sur le calendrier égyptien, soit sur le calendrier métonique<sup>138</sup>. Les calculs étaient fondés sur les observations astronomiques réalisées durant plusieurs siècles par les Babyloniens. Le mécanisme était composé d'un train épicycloïdal dont on ne connaît aucun autre exemple avant le Moyen Âge. Grâce à ce système d'engrenages solidaires, il était possible de multiplier des fractions et de reproduire le déplacement apparemment capricieux de la

Lune dans le ciel. En dépit de sa complexité minutieuse, l'appareil n'était sans doute pas plus difficile à utiliser qu'un iPhone, mais encore fallait-il étudier attentivement le mode d'emploi – des milliers de caractères grecs minutieusement gravés sur les cadrans – pour comprendre à quoi pouvait bien correspondre des « sections de spirale 235 ».

On ne sait toujours pas exactement à quoi servait la machine d'Anticythère. Peut-être n'était-ce qu'un jouet scientifique et une élégante démonstration de micro-ingénierie (il était conçu pour être facilement démonté et rassemblé)<sup>139</sup>. Utilisé comme calendrier ou almanach, il était d'une précision aussi inutile qu'exquise. C'eût été le cadeau idéal pour un astronome rêvant de tenir entre ses mains les mécanismes de l'Univers ou pour un géographe soucieux de connaître sa position exacte sur Terre. Quelle que fût sa fonction, sa présence a quelque chose de presque surnaturel dans ce monde de force brute et d'instruments rudimentaires, mais il y avait plus étonnant encore : aucun document écrit ne laissait soupçonner qu'un tel objet eût jamais existé. Et pourtant, sauf à supposer que les pêcheurs d'éponges aient eu une chance incroyable, cet ordinateur portable n'était certainement pas l'unique exemplaire du genre en circulation dans le monde méditerranéen aux II<sup>e</sup> et I<sup>er</sup> siècles av. J.-C.

L'agglomérat de bois informe et le rutilant microcosme auquel il faisait écrin viennent nous rappeler brutalement que seules quelques bribes de la science de l'Antiquité nous sont parvenues. Un érudit pénétrant dans la salle de lecture des manuscrits antiques d'une bibliothèque, emplies de textes magnifiques religieusement mis en forme par des éditeurs diligents, ne voit qu'un mirage : derrière cette accumulation ordonnée de savoir, se cache un gigantesque musée caverneux, dévasté par la guerre ou les catastrophes naturelles, dont la plupart des vitrines et rayonnages – lorsqu'ils ne sont pas vides – sont clairsemés de bouts de parchemins carbonisés et illisibles.

Les inventions et les découvertes n'étaient pas immédiatement diffusées dans le reste du monde. Elles pouvaient prendre la poussière pendant des centaines d'années sur des étagères, voire disparaître à jamais pour peu qu'un incendie ravage la bibliothèque ou qu'un bibliothécaire zélé remplace un vieux manuscrit qu'il croyait périmé. Et même lorsqu'un instrument scientifique existait, rien ne disait qu'il se trouverait nécessairement un esprit éclairé pour déduire et comprendre ses principes de construction. En – 263, au début de la guerre contre les Carthaginois, les légions romaines s'emparèrent de la ville sicilienne de Catane. Entre autres trophées, ils ramenèrent à Rome une curieuse trouvaille, l'*horologium solarium*<sup>140</sup>. Le soleil projetait l'ombre d'une tige verticale sur une surface plane graduée de lignes, indiquant ainsi les heures de la journée. L'appareil fut installé sur une colonne dressée devant le Sénat de Rome. Pendant quatre-vingt-dix-neuf ans, les Romains vécurent en décalage horaire permanent, jusqu'au jour où quelqu'un s'avisa enfin de ce que les peuples de la Gaule méditerranéenne savaient déjà deux siècles plus tôt : la hauteur du soleil et l'angle de son ombre varient avec la latitude. À moins que la Terre ne s'écarte de son axe de rotation, un cadran solaire conçu pour Catane ne pouvait donner l'heure juste à Rome, à quatre degrés de latitude plus au nord.

Depuis le Moyen Âge, les connaissances scientifiques s'accumulent comme les intérêts sur un compte d'épargne. À l'époque des anciens Celtes, en revanche, des tribus et des empires entiers disparaissaient en quelques décennies ou étaient réduits à l'état d'espèces reliques incapables de se reproduire. Les Celtes étaient persuadés qu'un jour, le ciel leur tomberait sur la tête et détruirait la Terre<sup>141</sup> – une croyance ancrée dans leur vécu. Leurs savants et intellectuels, les druides, furent si bien traqués et persécutés, qu'ils furent pratiquement anéantis : ils apparaissent pour la dernière fois dans l'histoire romaine dépeints comme un troupeau de fanatiques hurlants et mal embouchés, rassemblés sur une petite île du Nord du pays de Galles. Certaines périodes et certaines branches du savoir marchaient vers l'avenir à reculons, et il ne serait pas surprenant qu'un historien futur, s'embrouillant dans le décompte négatif des années antérieures à l'ère chrétienne, inverse la chronologie des événements afin de rétablir une séquence plus logique.

L'un des plus formidables voyages d'exploration de l'Antiquité se déroula près de trois siècles avant la conquête romaine de la Gaule, et il se passerait encore plus d'un millier d'années avant qu'une entreprise de cette envergure ne fût à nouveau tentée. Par un beau jour du milieu des années 320 av. J.-C., un navire de haute mer contourna le promontoire rocheux, doubla le phare et le temple d'Artémis et rejoignit les autres bateaux au mouillage de la calanque de Lacydon (l'actuel Vieux-Port de Marseille). Fondée trois cents ans plus tôt, Massalia était l'une des plus puissantes cités du monde méditerranéen. Dans sa *Politique*, Aristote avait récemment cité en exemple son oligarchie éclairée et son conseil de six cents sénateurs<sup>142</sup>. Ses maisons s'élevaient au-dessus du port, sur des collines plantées de vignes et d'oliviers. Des remparts tenaient en respect les tribus ligures embusquées dans les gorges boisées de l'arrière-pays, mais des routes sûres et fréquentées remontant la vallée du Rhône conduisaient aux territoires des riches tribus celtiques, grandes buveuses de vin. Parmi la foule nombreuse déambulant sur les quais, il y avait des Celtes hellénophones et des Grecs celtophones. Dans les entrepôts et les tavernes, se pressaient des négociants et des pirates qui avaient vu un monde bien plus vaste que celui de l'*Odyssée* d'Homère. Mais le Massaliote le plus hâbleur et le plus cosmopolite aurait eu peine à rivaliser avec les récits du voyageur qui, ce jour-là, rentrait dans sa ville natale.

Son nom était Pythéas<sup>143</sup>. Peut-être avait-il été chargé par le Sénat ou par une guilde de marchands de prospector de nouvelles routes commerciales ; à moins que cet enfant de Massalia n'eût tout simplement été atteint de cette maladie incurable qu'est la curiosité. Il avait sans doute lu le *periplus* du VI<sup>e</sup> siècle décrivant le littoral entre Massalia et le Promontoire sacré, « qui reçoit les rayons du soleil couchant<sup>144</sup> », ainsi que les voies maritimes menant aux régions hivernales placées sous la Grande Ourse, d'où arrivaient l'étain et l'ambre. Les cités-États méditerranéennes considéraient leurs explorateurs comme des agents secrets et conservaient jalousement leur journal de bord sous clé, mais les fuites étaient inévitables, surtout dans un grand port – et les marins, comme chacun le sait, ont la langue bien pendue. Pythéas avait certainement entendu parler de cet autre navigateur massaliote, Euthymènes, qui, au début du VI<sup>e</sup> siècle, avait franchi les colonnes d'Hercule, viré au sud et longé les côtes pendant des semaines, jusqu'à voir des crocodiles et des hippopotames barboter à l'embouchure d'un grand fleuve dont les eaux douces se déversaient en pleine mer<sup>145</sup>. Sur le port, il avait pu converser avec des marins qui savaient tenir un cap sur de longues distances et dont la connaissance des vents, des constellations, des marées et des courants commençait à peine à être traduite en équations mathématiques.

Pythéas était parfaitement instruit des théories scientifiques les plus récentes. Il se peut même qu'il ait entretenu une correspondance avec Aristote. Il savait que le pôle céleste autour duquel tournaient les astres était un grand espace vide que l'on pouvait localiser à partir des trois étoiles de la Petite Ourse et de la constellation du Dragon<sup>146</sup>. (Aucune étoile unique n'indiquait le pôle Nord au IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C.) Avant de quitter sa ville natale, il installa un gnomon gradué en cent vingt unités de longueur – ce qui, contrairement à la chronologie admise, laisse à penser qu'il connaissait la division babylonienne du cercle en 360 degrés. À midi, le jour du solstice d'été, le gnomon marquait avec son ombre un rapport de 120 à 41<sup>4/5</sup>, ce qui correspond à une latitude de 43,2° – soit un dixième de degré au sud du port de Marseille, où Pythéas était censé avoir pris ses mesures. Ce chiffre était d'une précision remarquable, et peut-être même tout à fait exact : la latitude de 43,2° est celle de Cap Croisette<sup>147</sup>, où l'horizon était plus dégagé qu'à Massalia et où, aujourd'hui encore, seuls les gnomons délabrés des poteaux télégraphiques gâchent la vue. Pour la première fois dans l'histoire écrite, un homme déterminait sa position sur Terre par une coordonnée exacte. En ce jour ensoleillé de juin où

Pythéas se campa sur l'éperon venteux pour mesurer la longueur de l'ombre portée par le soleil, il avait déjà amorcé son voyage de découverte.

Il fit voile vers le ponant et rejoignit l'océan Atlantique par les colonnes d'Hercule – ou bien, si les Carthaginois bouclaient l'accès à la grande mer, il prit par l'intérieur des terres, empruntant les fleuves de la Gaule Aquitaine. Il passa par Corbilo, sur l'embouchure de la Loire<sup>148</sup>. Les limons de l'estuaire envasaient déjà le port, qui disparut bien avant l'arrivée des Romains. Il n'en reste aujourd'hui plus rien, sauf peut-être un cordon de sable, le banc de Bilho. De là, il suivit la côte de granit d'une péninsule que les Celtes appelaient Ouexisamè. Elle était habitée par les Osismes, « le peuple de la fin des terres ». L'île d'Ouessant qui, au large du Finistère, marque l'extrémité la plus occidentale de la Gaule, garde trace de ce nom. En février 1959, alors qu'il répandait sur son potager des goémons ramassés sur une plage de Lampaul-Ploudalmézeau, un retraité vit briller une pièce d'or dans ses salades<sup>149</sup>. Elle avait été battue à Cyrène, sur la côte libyenne, vers 320 av. J.-C. Le lieu de sa découverte était révélateur de l'étendue de l'empire commercial grec – à moins qu'elle ne vînt des coffres de Pythéas en personne, car les statères d'or cyréniens auraient alors été une monnaie d'échange bien plus prisée que les ternes pièces de bronze de Massalia<sup>150</sup>.

Au nord d'Ouexisamè, le navigateur avait perdu la terre de vue depuis un ou deux jours lorsqu'il vit se profiler dans les brumes de la tempête les deux rocs du promontoire Bélérion (la presqu'île de Land's End et le cap Lizard, en Cornouailles). C'était la pointe méridionale de l'île (ou de l'archipel) semi-mythique qu'il nomma la Prettanikè. Il s'engagea le long de ces rivages très fréquentés, se frayant un passage parmi les barques, les coracles et les grands navires qui avaient sillonné l'Atlantique, et toucha au cap Kantion (le Kent), à l'autre bout de la côte sud de la Bretagne. Après quoi, il aurait traversé l'île de Bretagne à pied<sup>151</sup>. Il y vit des indigènes qui vivaient dans des maisons de roseaux ou de rondins, et battaient leur blé à l'intérieur de vastes bâtiments tant le pays était pluvieux. Ils fabriquaient une boisson fermentée à base de miel et de céréales, qu'ils buvaient avec un infâme potage de millet, de racines et d'herbes, et consommaient très peu de viande et de fruits.

En chemin, Pythéas estima sa latitude en se guidant sur la hauteur du soleil du solstice d'hiver<sup>152</sup>. En un point donné, l'astre s'élevait à quatre coudées (environ huit degrés) au-dessus de l'horizon, ce qui situe notre marcheur quelque part entre les Vallons du Yorkshire et le parc national de Peak District. Au relevé suivant (aux environs de l'estuaire du Moray, dans les Highlands du Nord de l'Écosse), il ne compta plus que trois coudées. Ce fut là, au cœur d'un hiver du IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C., que débuta l'histoire de la Grande-Bretagne – non avec les incursions estivales de César, trois cents ans plus tard, mais avec le premier touriste connu, un voyageur érudit identifié par un nom, un lieu de naissance et des coordonnées géographiques, venu crotter ses sandales méditerranéennes dans la gadoue d'une île dont l'existence même était douteuse.

Il atteignit le bord le plus septentrional de la Prettanikè en un lieu nommé Orka – vraisemblablement la pointe de Duncansby, dont les falaises donnent sur les Orcades. Ses pas l'avaient déjà porté bien plus loin que tout ce que Homère aurait pu imaginer. Il reprit la mer, peut-être dans une embarcation locale. Au terme de six jours de navigation, il arriva en vue de l'île de Thulé (les îles Féroé ou l'Islande) et découvrit des pays où le soleil d'été montait la garde toute la nuit, sans presque avoir à se lever de son lit. Poursuivant vers le nord, il aborda des contrées où l'on ne trouvait plus ni terre, ni mer, ni air, mais un mélange des trois éléments « sur quoi l'on ne peut ni cheminer ni naviguer<sup>153</sup> ». Dans les épais brouillards et les glaces flottantes de l'Arctique, il vit la Terre dans son enfance tumultueuse ou dans sa vieillesse confuse.





Fig. 18 – Le voyage de Pythéas

Il revint par la Baltique où l'on recueillait l'ambre jaune et descendit sans doute le Dniepr jusqu'à la mer Noire. En fait, Pythéas avait accompli la circumnavigation de l'Europe. Ayant retrouvé la chaleur et l'agitation de Massalia, ou peut-être le calme d'une villa de Cap Croisette, il rédigea son journal de bord. L'ouvrage, intitulé *Peri tou okeanou* (« Autour de l'océan »), devint l'un des plus célèbres du monde antique. Aucun exemplaire n'en a jamais été retrouvé – mais il n'est pas exclu qu'il s'en cache des fragments sous quelque palimpseste dans un monastère –, de sorte que l'un des plus grands voyages de découverte jamais effectué ne nous est connu qu'à travers de brèves références, généralement hostiles, dans une poignée de textes grecs et latins. La source principale est la *Géographie* de Strabon (7 av. J.-C.). Les récits extravagants de l'impudent explorateur grec de Gaule méridionale irritaient la jalousie de ce géographe, dont le nom signifie « celui qui a les yeux de travers ». Comment Pythéas avait-il pu s'entretenir avec des gens qui vivaient à six jours de mer au nord de la Bretagne, et donc, par-delà les limites du monde habitable ? En l'an 7 avant notre ère, nul n'ignorait que la vie était impossible au nord de l'Ierne (Irlande). L'Ierne était elle-même de ces cantons froids habités par « des individus complètement sauvages qui mènent une existence misérable par suite du froid<sup>154</sup> ». Pythéas avait de toute évidence inventé des noms de lieux exotiques – Orka, Thulé, le Lit du Soleil – pour donner à ses incroyables affabulations des apparences de vérité...

Strabon lui-même en vint néanmoins à admettre du bout des lèvres qu'il pouvait y avoir un fond d'exactitude dans les observations scientifiques du navigateur : « Il a su accommoder ses fictions avec assez de vraisemblance aux données de l'astronomie et de la géographie mathématique<sup>155</sup>. » Et ce fut là, en fin de compte, la grande contribution de Pythéas : quelle qu'eût été la raison officielle de son expédition, il avait recueilli de précieux renseignements qui prépareraient le terrain au levé d'une carte du monde.

\*

L'existence d'une mappemonde scientifiquement fondée au IV<sup>e</sup> siècle avant notre ère paraît aussi improbable que le mécanisme d'Anticythère<sup>156</sup>. Si les continents distordus et amiboïdes des cartes

médiévales représentent la somme des connaissances géographiques au Moyen Âge, quelles fictions informes pouvaient donc avoir mûri dans l'esprit des Anciens ? Pourtant, en dépit de l'extrême rareté de mesures précises, les principes topométriques étaient largement acquis. Quatre-vingts ans après le voyage de Pythéas, Ératosthène de Cyrène, conservateur en chef de la bibliothèque d'Alexandrie, réalisa une mesure historique<sup>157</sup>. Il avait entendu dire qu'au jour le plus long de l'année à Syène (Assouan), le soleil de midi éclairait le fond d'un puits, déversant soigneusement sa lumière dans le cylindre sans en perdre une goutte. Un piquet planté verticalement en terre à Syène ne donnait aucune ombre, alors que le même dispositif installé exactement à la même heure à Alexandrie, huit cent cinquante kilomètres plus au nord, projetait très distinctement un cône d'ombre. À partir de la distance séparant Syène d'Alexandrie (5 000 stades) et de la valeur de l'angle formé par l'ombre des rayons du soleil avec le sommet du piquet installé à Alexandrie (environ la cinquantième partie d'un cercle, soit un peu plus de  $7^\circ$ ), il déduisit la circonférence terrestre, qu'il évalua à 250 000 stades ( $5\,000 \times 50$ ).

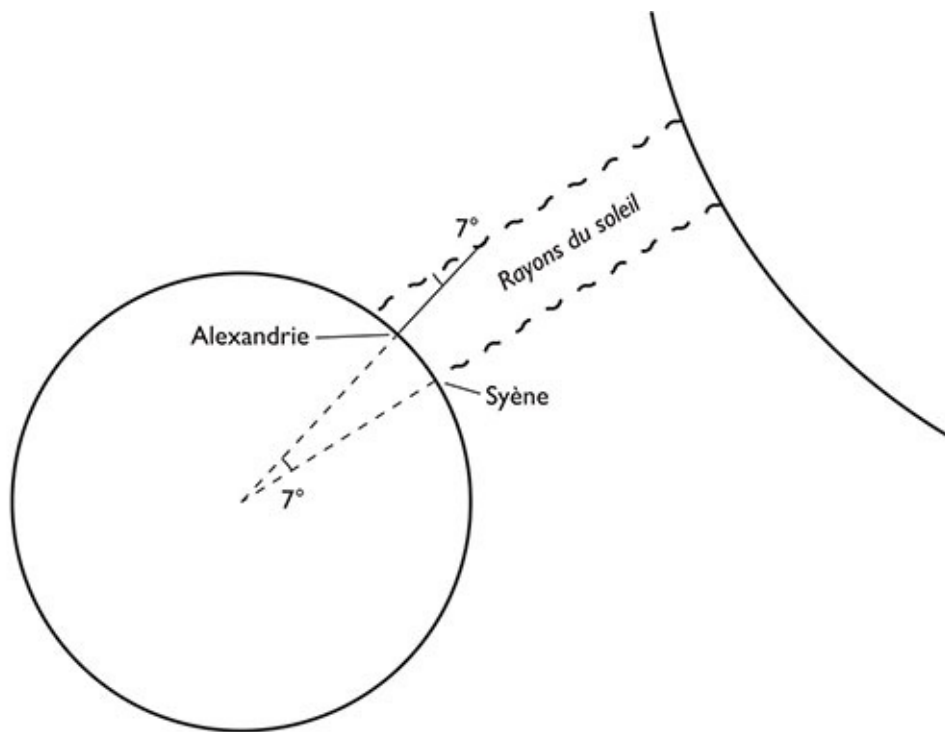


Fig. 19 – L'expérience d'Ératosthène

C'était la première fois qu'un esprit rationnel tentait d'appréhender la Terre dans son ensemble. Les calculs d'Ératosthène étaient certes les caresses hésitantes d'un amant incapable d'exprimer toute la finesse de son désir. Le savant partait du principe que la Terre était une sphère parfaite, qu'Alexandrie était exactement au nord de Syène et que Syène se situait tout juste sur le tropique (où, à midi, le jour du solstice d'été, le soleil tombe à la verticale). Il est impossible de dire jusqu'à quel point il se rapprocha de la vérité mathématique puisque l'on ignore la valeur exacte du stade qu'il utilisa ; selon l'unité employée, sa marge d'erreur oscillait entre 2 % et 30 %. Mais l'essentiel tenait à l'application de la théorie au cosmos : armé d'un simple bâton, d'une mesure de distance et d'une formule de géométrie élémentaire, il avait jeté les bases d'une carte du monde.

Les récits antiques attribuaient généralement les découvertes à des personnages héroïques, alors qu'elles avaient probablement éclos en d'autres lieux et à d'autres époques. Lorsque Ératosthène grava la vérité cosmique sur la cire d'une tablette, plusieurs grandes réalités de l'existence terrestre étaient déjà largement connues ou pressenties : la Terre n'était pas plate, puisque le Soleil était très gros et très éloigné, il était mécaniquement absurde d'imaginer qu'il tournât autour de la Terre. Vers – 320,

Pythéas savait calculer la latitude à partir de l'ombre d'un gnomon, de la longueur du jour le plus long, ou encore du lever et du coucher d'une étoile. Lorsqu'il traversa la Bretagne insulaire à pied, il sentit sous ses semelles la courbure de la Terre, et lorsqu'il parcourut l'océan, il savait que les soulèvements des marées étaient directement liés aux phases de la Lune<sup>158</sup>.

Ces savoirs existaient, et l'on disposait également des moyens de leur donner des formes appréhendables. Ils constituaient ce qui passerait aujourd'hui pour une base de données hétéroclite. À la bibliothèque d'Alexandrie, Ératosthène avait sans doute accès à des textes comportant des latitudes précises relevées au gnomon et à la clepsydre, des observations effectuées par des astrologues babyloniens, des mesures de distances fournies par des armées, des caravanes de chameliers, les *mensores* d'Alexandre le Grand, et les bématis<sup>2</sup> et « tendeurs de corde » qui arpentaient l'Égypte après chaque grande crue du Nil afin de retracer les limites des propriétés agricoles. Les navires qui mouillaient en rade d'Alexandrie faisaient l'objet d'une fouille minutieuse : tous les manuscrits trouvés à bord étaient confisqués pour être recopiés, tandis que les originaux, dûment étiquetés « fonds des navires », enrichissaient les rayonnages de la bibliothèque. Cette habile politique d'acquisition permit sans doute de réunir une belle collection de *periploi* indiquant les estuaires et les promontoires, et établissant les distances en jours de navigation.

La plupart de ce savoir géographique ne nous est parvenu que dans un bruissement confus de rumeurs, déformé sous la plume des auteurs latins, mais les premières représentations de l'*oikouménè* (le monde habité) montrent que certaines coordonnées essentielles avaient été identifiées (Rhodes, les colonnes d'Hercule, Byzance, Borysthène, etc.). Lorsque Pythéas appareilla de Marseille, ces points de référence étaient déjà utilisés pour organiser une vision de la Terre longtemps réservée aux seuls dieux. Il faudrait encore attendre plusieurs siècles pour disposer de figurations précises des littoraux et des continents, mais l'esprit humain pouvait d'ores et déjà se représenter un semblant d'*œkoumène*, grâce à l'une des grandes inventions du monde antique : la division de la sphère terrestre en bandes de latitude, les *klimata*<sup>159</sup>.

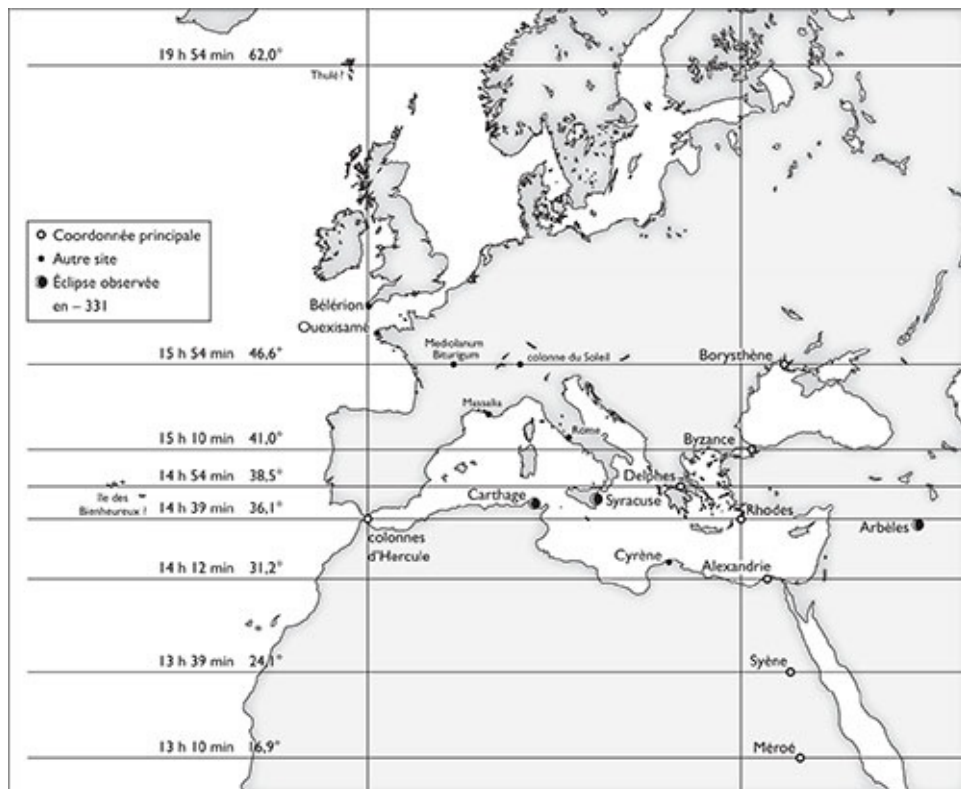


Fig. 20 – L'*oikouménè*<sup>160</sup>

Les chiffres de gauche (en heures et minutes) indiquent la longueur du jour le plus long en – 300 à la latitude correspondante. (Les degrés décimaux sont ceux du système moderne de coordonnées.) L'intervalle le plus courant entre deux *klimata* était d'une demi-heure ; il existait également des subdivisions plus petites. Les lignes de latitude de cette carte sont essentiellement issues des travaux de Dicéarque, Ératosthène et Timosthène. (Voir aussi note p. 177.)

Il est relativement simple de déterminer la latitude. Les écoliers en font régulièrement l'exercice par un jour de grand soleil, à l'aide d'un bâton et d'un rapporteur. Le calcul de la longitude relève en revanche d'une science bien plus délicate que d'aucuns refusent aux Grecs de l'Antiquité.

Pour les besoins de sa démonstration, Ératosthène était parti du principe que les six villes s'échelonnant du nord au sud entre Borysthène (à l'embouchure du Dniepr) et Méroé (au Soudan) étaient alignées sur un même méridien. Or, il suffit de relier ces points sur la carte (Fig. 20) pour constater que le tracé de cette « ligne de longitude » est plutôt sinueux. Ils s'inscrivent en effet dans une bande horaire qui couvre près de six degrés de longitude : à Rhodes, le soleil passe à son zénith vingt-deux minutes plus tard qu'à Méroé. Une erreur de cet ordre pouvait être catastrophique pour les marins. Faute de savoir déterminer leur position en longitude, ceux-ci naviguaient « à l'estime », en se dirigeant à la latitude : ils faisaient route vers le nord ou le sud jusqu'à atteindre le parallèle de leur destination, puis viraient plein ouest ou plein est et couraient en droite ligne jusqu'à retrouver les côtes. C'était la technique qu'utilisaient encore Christophe Colomb et Vasco de Gama quelque deux mille ans plus tard. Lorsque l'on sut calculer la longitude aussi bien que la latitude, les navires purent emprunter la trajectoire directe donnée par la diagonale d'une ligne de rhumb<sup>3</sup>, gardant le même cap sur tout leur parcours au lieu de longer laborieusement deux côtés du triangle. Mais en l'absence de repères fixes sur une surface toujours mouvante, il était impossible de reproduire les conditions de l'expérience, et il fallut attendre l'invention d'une horloge marine fiable, à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, pour pouvoir mesurer la longitude en mer de façon un tant soit peu satisfaisante.

Les aléas de la navigation hauturière compliquent singulièrement le problème de la longitude, qui n'est pourtant pas aussi insoluble qu'il y paraît. Sur la terre ferme, diverses techniques de triangulation permettent de créer un réseau de coordonnées. Les corroyages des colonies grecques sur la côte de la Gaule et certains éléments du système celtique des Mediolana étaient déjà, en un sens, des cartes précises de mondes en miniature. Pour réaliser un tel maillage à l'échelle d'un pays ou du globe, un système plus commode s'imposait. Or, si l'on en croit les sources écrites, aucune solution, fût-elle théorique, n'apparut avant – 150, date à laquelle l'astronome grec Hipparque proposa de déterminer des méridiens à l'est et à l'ouest d'une longitude zéro (Rhodes) en relevant l'heure locale d'une éclipse de la lune en différents lieux d'observation<sup>161</sup>.

Une fois de plus, les grains du sablier semblent s'écouler à l'envers. S'il n'existait avant Hipparque aucun moyen de mesurer la longitude, comment se fait-il, par exemple, qu'Hannibal ait réussi à caler son itinéraire sur la diagonale héracléenne, et comment a-t-il pu rejoindre la trajectoire solaire après avoir été contraint de s'en écarter ? Comment les chemins tracés par les Celtes auraient-ils pu être autre chose qu'une magnifique illusion ? Contre toute attente, un élément de réponse perce dans les pages de la compilation naïve de prodiges que Pline l'Ancien établit vers 78 apr. J.-C. dans son *Historia naturalis*. Dans un passage qui, même de la part d'un auteur aussi crédule, ne laisse pas d'étonner, le philosophe rapporte deux « expériences » anciennes, dont la finalité et le résultat lui échappaient presque entièrement. Il savait simplement qu'elles avaient un rapport avec la courbure de la Terre qui « fait, suivant les lieux, les apparitions et les occultations ».

Quelqu'un avait manifestement essayé de lui exposer le problème du calcul de la longitude. Son premier exemple évoque un phénomène trompeur qui n'est pas sans nous rappeler le casse-tête qui se pose aux voyageurs transcontinentaux, déconcertés par les effets du décalage horaire : un coureur d'Alexandre avait parcouru douze cents stades (environ deux cents kilomètres) en neuf heures en cheminant dans le sens du soleil ; mais le retour lui prit six heures de plus, alors que le terrain était en



pente descendante. L'autre « expérience » était tout aussi déroutante et, telle que Pline la décrit, tout aussi impossible : Hannibal avait fait construire en Afrique et en Espagne « de hautes tours à signaux ». Leurs feux étaient allumés à la sixième heure du jour (midi). Au même moment, ils étaient aperçus en Asie, à la troisième heure de la nuit (21 heures)<sup>162</sup>.

Ce compte-rendu approximatif pourrait bien être l'unique trace d'une forme de triangulation rapide sur de longues distances qui permit au général carthaginois de suivre la course du soleil. Avec le concours de ses astrologues, il réalisa cet exploit géodésique en – 218, utilisant peut-être un ancêtre du théodolite, la dioptre – une règle d'arpentage munie de visées aux deux extrémités –, pour calculer les positions relatives des tours<sup>163</sup> (voir p. 182). Ce procédé devait déjà être bien maîtrisé. Hannibal avait alors pu adapter aux déplacements terrestres un mode semi-instinctif de navigation à cap constant, afin de déployer ses armées sur le continent telles des escadres en mer.

Un événement plus ancien encore témoigne d'une expérience sur les longitudes passée inaperçue et fondée non plus sur des mesures terrestres mais astronomiques : en – 331, une éclipse lunaire fut observée à Arbèles (Erbil, dans le nord de l'Irak actuel) onze jours avant la bataille de Gaugamèles, où Alexandre le Grand écrasa les troupes de Darius III. L'heure du début de l'éclipse fut consignée en au moins trois lieux distincts (Arbèles, Syracuse et Carthage), sur trois mille kilomètres de distance. Toutes ces villes se situent dans le même *klima*, ou bande de latitude, ainsi que deux des capitales scientifiques du monde antique, Rhodes et Athènes (Fig. 20). Rhodes venait d'être absorbé dans l'empire d'Alexandre. Celui-ci, comme Hannibal un siècle plus tard, avait absolument besoin de cartes précises et de techniques de positionnement, et ce fut peut-être à Rhodes que ses géomètres et arpenteurs coordonnèrent la première expérience scientifique internationale du monde.

La précision de ces mesures reposait essentiellement sur la chronométrie. La plupart des textes anciens faisant mention d'une éclipse estiment l'apparition du phénomène à l'heure ou à la demi-heure près. Or, sachant que le soleil passe au-dessus de la Méditerranée à une vitesse d'environ vingt-deux kilomètres par minute, la marge d'erreur est énorme. Il n'existait aucun moyen pratique de calculer l'heure à la minute près, et c'est d'ailleurs la raison pour laquelle ni le grec ni le latin n'ont de mot pour « minute ». Les rares indices matériels attestant de cette science rempliraient à peine une petite boîte en carton : seuls subsistent des fragments de quatre clepsydras provenant de l'Égypte et de la Grèce antiques. Ces instruments étaient apparemment capables de mesurer le temps avec une marge d'erreur de dix minutes sur vingt-quatre heures<sup>164</sup>, mais il semblait également possible d'obtenir des relevés plus pointus : en parlant de la durée de certains jours, Pline fait état de tiers, de cinquièmes et de neuvièmes d'heure et même, à une occasion, d'un trentième d'heure (deux minutes)<sup>165</sup>. Ces résultats n'auraient encore permis de tracer qu'un méridien très approximatif. La grande avancée en matière de chronométrie n'est apparue que bien plus tard, dans l'Espagne du XI<sup>e</sup> siècle, lorsqu'un ingénieur arabe inventa une horloge à eau entraînée par des engrenages épicycloïdaux (voir p. 114-115). Or les chronologies historiques évoluent en permanence. Nous savons maintenant que cette technologie accomplissait déjà des miracles de précision dès le II<sup>e</sup> siècle av. J.-C.<sup>166</sup> Le capitaine du navire qui cinglait vers l'ouest en mer Égée devait connaître exactement sa position au moment où, au large de l'île d'Anticythère, Poséidon étendit le bras pour confisquer le mécanisme magique.

\*

La mesure et la cartographie du monde coïncidaient avec la première grande époque d'exploration européenne. Les chroniqueurs antiques présumaient généralement que les découvreurs de lieux lointains avaient été détournés de leur cours par les vents et guidés par les dieux vers des terres sur lesquelles régnaient des monstres ou des femmes dont l'inimaginable beauté n'avait d'égale que leur immense appétit sexuel. En réalité, certains de ces voyages supposés accidentels furent si longs et si



heureux que la préparation scientifique et matérielle des aventuriers ne fait pratiquement aucun doute. Quand, à la fin du II<sup>e</sup> siècle av. J.-C., Eudoxe de Cyzique tenta la circumnavigation de l'Afrique pour gagner l'Inde, il avait un équipage bien nourri et motivé qui comptait plusieurs médecins, artisans et « joueuses de flûte ».

Tous ces navigateurs ne débarquèrent pas sur des rivages incultes habités par des tribus de l'âge de pierre. Dans la conception traditionnelle européenne de l'exploration, l'intrépide explorateur est toujours plus intelligent que les indigènes qu'il « découvre ». Si c'était certainement vrai pour Hannon, le roi des Carthaginois qui atteignit les côtes ouest de l'Afrique équatoriale au début du V<sup>e</sup> siècle avant notre ère<sup>167</sup> et captura trois « femmes » sauvages au corps couvert de poils hirsutes, de la tribu des « Gorillai<sup>168</sup> », il n'y a aucune raison de supposer que cela valait dans tous les cas. Les peuples de Bélérion, sur la côte méridionale d'Angleterre, avaient été civilisés par leurs contacts avec des étrangers<sup>169</sup>, et Pythéas put relever sa latitude tout au long de son excursion sans subir le sort de certains géomètres français du XVIII<sup>e</sup> siècle, sauvagement massacrés par des indigènes soupçonneux. Ses mesures de la hauteur du soleil au solstice d'hiver sont éloquentes à plus d'un titre : pour placer son gnomon dans des régions distantes de plusieurs degrés de latitude, il dut séjourner plus d'un an en Bretagne insulaire, voire plusieurs années pour peu que le fantasque soleil britannique refusât de poindre à la fin décembre. Peut-être eut-il à endurer le froid des îles deux saisons d'affilée, à moins qu'il n'eût trouvé, dans ce pays aux temples de pierre alignés sur les astres, toutes les données nécessaires à ses calculs.

Lorsque les tribus gauloises commencèrent à quadriller leurs territoires de parallèles et de méridiens, le monde perdait déjà son aura mythique. Les légendaires îles des Bienheureux, l'Élysée des demi-dieux et des héros, étaient de plus en plus volontiers associées à de vraies îles dont on pensait qu'elles se trouvaient quelque part dans l'Atlantique, très loin du monde habité, vers le ponant<sup>170</sup>. Des marins prétendaient les avoir vues : peut-être avaient-ils aperçu, ou même abordé les Canaries, Madère ou le Cap-Vert.

En se guidant sur les *klimata*, il n'est pas bien difficile d'organiser une expédition virtuelle et de trouver sa direction : logiquement, pour atteindre les Champs Élysées, on ferait voile plein ouest à la latitude de Delphes, *omphalos* du monde, puis on maintiendrait ce cap en suivant les rayons du soleil couchant jusqu'à l'endroit où Zeus lâcha l'un des deux aigles ou corbeaux qui se rencontrèrent à Delphes. Après une navigation de dix mille stades (la distance que des marins ibériques indiquèrent au général romain Sertorius), le navire arriverait en vue d'un archipel en plein Atlantique, où le jour s'éteint trois heures et demi plus tard qu'à Delphes. En 1749, sur l'île de Corvo, aux Açores, une tempête dégagea un pot de terre noir des fondations d'une maison de pierre<sup>171</sup>. Il contenait quantité de monnaies antiques. Celles-ci ont depuis lors disparu et la trouvaille ne sera jamais authentifiée. Quelques-unes furent toutefois envoyées à Lisbonne et des dessins en furent publiés dans une revue savante en 1778. La plupart des pièces étaient indubitablement carthaginoises ; deux autres venaient de la colonie grecque de Cyrène. Elles dataient de la fin du III<sup>e</sup> siècle avant notre ère. Qu'elles aient été mises au jour sur l'île la plus éloignée de l'Europe paraissait incroyable, mais une expédition vers le bout du monde aurait-elle rebroussé chemin alors qu'il restait des terres à découvrir vers l'ouest ?

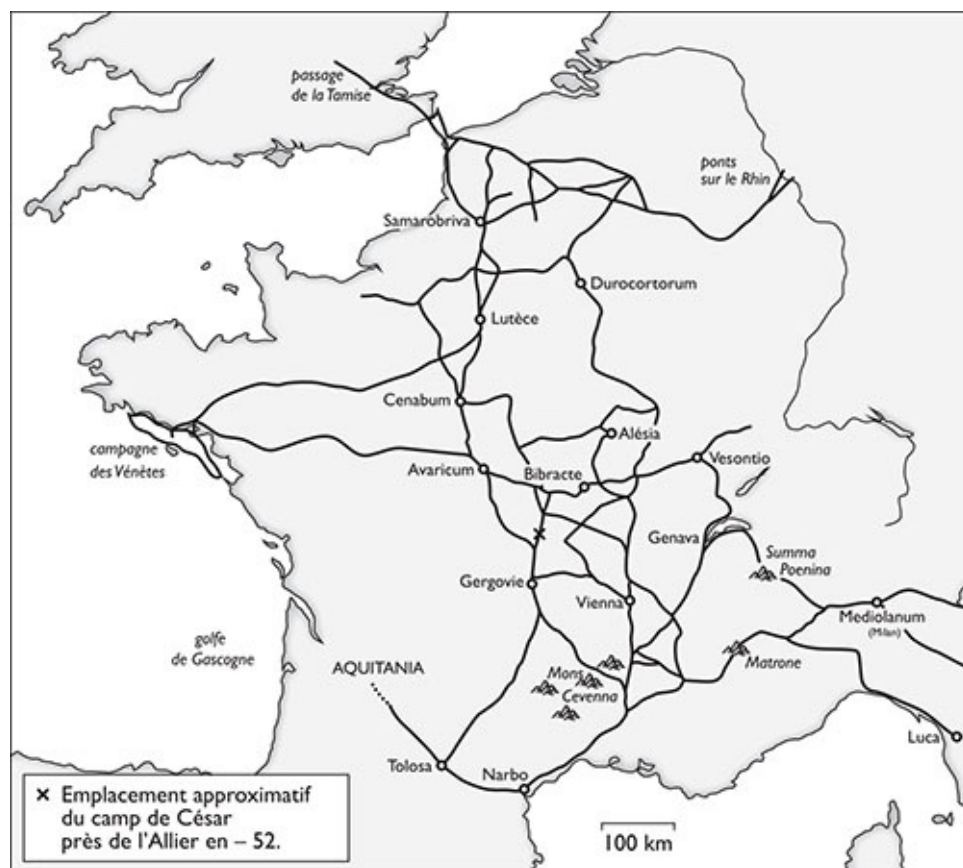


Fig. 21 – Les déplacements de César en Gaule et en Bretagne, de – 58 à – 51

\*

Migrants, négociants et mercenaires, les Celtes appartenaient eux aussi à cette époque d'exploration. Ce ne fut que plus tard qu'une ombre tomba sur le monde rétréci : lorsque, en – 55, les Romains abordèrent dans le Cantium, sur l'île de Bretagne, il ne restait aucune trace de l'expédition de Pythéas, six générations auparavant. Les « enquêtes attentives » de César livrèrent peu de renseignements utiles et beaucoup de faux témoignages. L'un de ses informateurs lui assura que c'était « à l'intérieur des terres » que l'on trouvait de l'étain (« *in mediterraneis regionibus* »), alors que Pythéas, tout comme d'innombrables marchands carthaginois, grecs et celtiques, savait fort bien que ce métal provenait de la péninsule de Bélérion. César questionna les indigènes sur ces îles où, selon certains auteurs, la nuit régnait pendant trente jours de suite au moment du solstice d'hiver, mais personne ne put confirmer leur existence. « Des mesures exactes » à la clepsydre lui permirent toutefois de constater que les jours étaient plus longs qu'en Gaule – ce qui n'avait rien de nouveau –, et un épisode de beau temps exceptionnel – ou une méconnaissance des observations de Pythéas sur les effets du gulf stream – le conduisit à la surprenante conclusion que « le climat est plus tempéré que celui de la Gaule<sup>172</sup> ».

En Bretagne comme en Gaule, César ne pouvait s'en remettre qu'aux indications que voulaient bien lui fournir les indigènes – qui s'abstinrent scrupuleusement de lui révéler le trajet le plus commode pour franchir la Manche. Son horizon mental se bornait au monde visible. Ses descriptions de sites particuliers sont suffisamment précises pour reconstituer ses batailles et analyser ses tactiques, mais par ailleurs, sa vision était aussi embrumée que l'*Oceanus Britannicus*. Pour rejoindre la Gaule depuis les Alpes au début de chaque campagne, il empruntait généralement un itinéraire nord-ouest, ce qui le conforta certainement dans sa conception faussée du monde (Fig. 22). Sa bonne étoile le préserva des effets de l'ignorance. À la septième année de guerre, il décida de ne pas retourner dans la partie romaine de la Gaule, en partie à cause « des chemins malaisés qui barraient la route des

Cévennes<sup>173</sup> ». N'importe quel marchand aurait pu lui dire que, depuis son camp implanté sur les rives de l'Allier, il n'avait aucun besoin de passer par les Cévennes. Mais, convaincu qu'il était d'être coupé de l'Italie, il marcha en direction du Rhin et s'apprêta à livrer son ultime bataille contre les Gaulois.

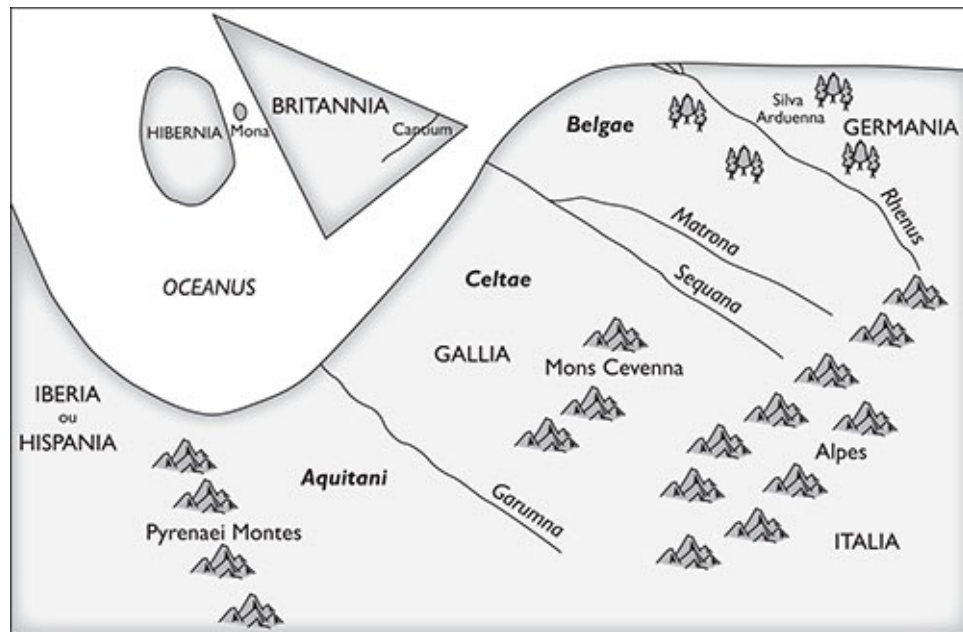


Fig. 22 – Les territoires celtiques vus par César

D'après *De Bello Gallico* (58-51 av. J.-C.)

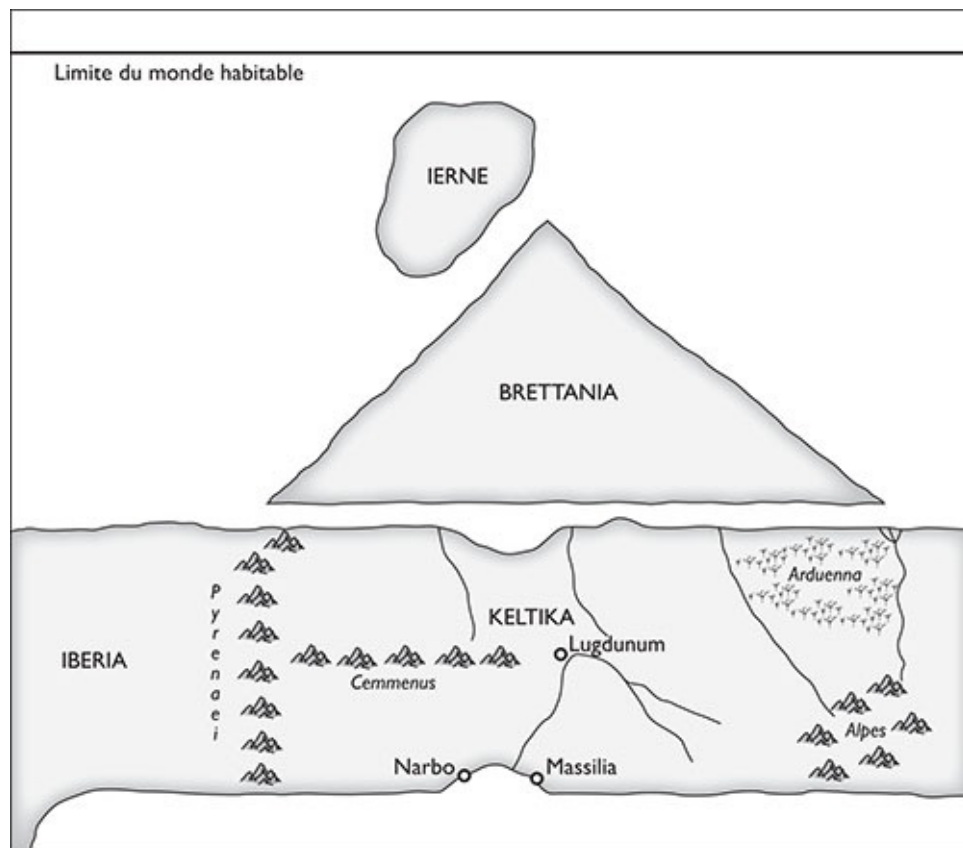


Fig. 23 – Les territoires celtiques vus par Strabon

D'après la *Géographie* de Strabon (vers – 7).  
Massilia était le nom romain de Massalia (Marseille).

Cent cinquante ans après César, en 98, Tacite entreprit de dresser la géographie de la Bretagne non plus sur des suppositions mais « sur la foi du réel<sup>174</sup> ». Son beau-père, Agricola, ayant réalisé avec sa flotte la première circumnavigation de l'île, l'historien romain disposait de suffisamment d'éléments pour la décrire comme une hache à deux tranchants prolongée en son extrémité par une terre immense au profil irrégulier (la Calédonie) qui s'amincit en une pointe effilée. Sa côte orientale était parallèle à celle de la Germanie. À l'ouest, en dépassant l'île d'Hibernie (l'Irlande), on arrivait en Hispanie, ce qui expliquait que les Silures du Sud du pays de Galles eussent « le teint basané » et « les cheveux crépus ». Tacite avait souvent entendu Agricola assurer qu'il aurait pu soumettre l'Hibernie avec une seule légion et bloquer les Bretons rebelles entre l'Espagne et la Gaule. Mais les Romains n'envahirent jamais l'Irlande, privant ainsi l'histoire de l'exploration de l'un de ses plus beaux tableaux – un général romain campé sur la péninsule de Dingle, scrutant l'Atlantique dans l'espoir de distinguer à l'horizon les rivages ibères.

Parvenu dans les Highlands écossais, « aux confins du monde et de la nature », Agricola aurait déclaré à ses troupes : « Nous n'avons pas la même connaissance du terrain que nos ennemis<sup>175</sup>. » C'était dire le moins. Dans sa chronique, Tacite livre par la voix du chef breton Calgacus une évaluation plus juste de la situation des Romains : « Ils sont peu nombreux, terrifiés par leur ignorance, tournant les yeux en tous sens vers ce ciel même, cette mer, ces forêts, autant de réalités inconnues pour eux<sup>176</sup>... »

Bien avant qu'Agricola ne se fût imaginé atteindre l'Espagne en passant par l'Irlande, des marchands, des pêcheurs et des aventuriers avaient parcouru les mers qui n'avaient de nom sur aucune carte, tantôt longeant les côtes d'Hispanie et de Gaule, tantôt, guidés par l'observation des étoiles, du vol des oiseaux et des nuages s'élevant de la terre chaude, coupant par la diagonale du golfe de Gascogne depuis la pointe nord de l'Espagne<sup>177</sup>. Ils contournaient la péninsule armoricaine et relâchaient dans les ports de grand commerce international de la côte sud de Bretagne – Mount Batten, dans la baie de Plymouth, Poole Harbour et Hengistbury Head, dans le Dorset. Bien avant qu'un Romain n'eût foulé le sol britannique, la puissante flotte du peuple des Vénètes, dont César lui-même reconnaissait qu'il était « supérieur aux autres par sa science et son expérience de la navigation<sup>178</sup> », patrouillait la façade atlantique dans des vaisseaux à la proue relevée, grésés de voiles en peaux « minces et souples ». Ils avaient une parfaite connaissance des marées, des courants et des couloirs maritimes, et prélevaient en outre une redevance sur tous les navires étrangers qui croisaient dans leurs eaux – ce qui laisse à penser qu'ils avaient mis en place de rigoureuses procédures d'immatriculation et tenaient des registres écrits.

Ces savoirs ne s'étaient pas perdus, mais leur cloisonnement dans diverses disciplines et professions les rendaient pratiquement inaccessibles. Un arpenteur romain attaché à l'armée d'Agricola aurait été bien en peine de reconnaître sur le terrain la géographie mentale de son commandant. De tous les marchands qui avaient descendu les fleuves de la Gaule, aucun n'aurait cru, comme Strabon, que la Seine prenait sa source dans les Alpes. Il existait bel et bien des cartes : lorsqu'ils comparaient la Bretagne à une « hache à double tranchant », l'Italie à « une feuille de chêne » et l'Espagne à « une peau de bœuf déployée », Tacite, Pline et Strabon s'appuyaient manifestement sur des tracés cartographiques, mais ils décrivaient ces représentations elles-mêmes et non la réalité qu'elles interprétaient<sup>179</sup>.

La principale difficulté était davantage d'ordre pratique que théorique. Afin d'obtenir des mesures précises avec les technologies de son temps, il aurait fallu qu'Ératosthène recrute une équipe d'observateurs intelligents et instruits, et les poste à intervalles plus ou moins réguliers sur une grande partie du monde ; que ces assistants soient parfaitement formés aux sciences de la topométrie, de l'arpentage et de l'astronomie, et munis d'un système de communication fiable afin de transmettre leurs données ; et, pour permettre de croiser et de coordonner leurs résultats, qu'ils restent à leur

poste pendant plusieurs années d'affilée, comme des prêtres attachés à leur paroisse. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, pour couvrir la superficie de la France moderne, les campagnes cartographiques de la famille Cassini mobilisèrent quatre-vingt-quinze géomètres, dûment équipés de télescopes, de compas magnétiques et de sextants : une expédition privée de ce matériel moderne aurait dû prévoir au moins un observateur fixe pour chaque point de triangulation.

Idéalement, il aurait en outre fallu que l'organisme scientifique chargé de collationner les résultats ait accès à d'anciens canons d'éclipses mentionnant précisément les dates d'observation ; qu'il dispose d'une structure centralisée ou que ses membres puissent se réunir régulièrement en un lieu central ; qu'il se soumette à un code déontologique rigoureux lui interdisant de céder aux pressions d'une tribu ou d'une cité dominante pour falsifier la vérité objective du relevé ; qu'il opère pendant une période de relative stabilité politique ou bénéficie d'une protection militaire ; et surtout que, contrairement aux expéditions des Cassini, il soit assuré d'une source ininterrompue de financement. Si tous ces critères avaient été réunis, une carte extraordinairement précise de vastes contrées aurait pu voir le jour. Une prouesse que même dans ses rêves les plus fous, un Ératosthène n'aurait osé imaginer.



## L'enseignement druidique, I : cours élémentaire

Tous avaient entendu parler des druides, mais aucun n'en avait jamais vu<sup>180</sup>. Appuyé sur son bouclier, l'Éduen Diviciacus monta à la tribune du Sénat de Rome et, usant de sa langue barbare, plaida sa cause avec tant d'éloquence que l'intervention de l'interprète fut sans doute plus gênante qu'utile<sup>181</sup>. Cinq ans plus tard, en – 58, dans le tourbillon d'une guerre meurtrière, le druide entourerait de ses bras son ami Jules César et, les yeux mouillés de larmes, implorerait la grâce de son jeune frère rebelle<sup>182</sup>. Alors, lui prenant la main droite, César le consolerait et accèderait à sa requête. C'était là un homme passé maître dans l'art de captiver son auditoire. Les sénateurs l'écoutèrent exposer ce qu'ils savaient déjà : quelque part au-delà des Alpes, de grands mouvements de tribus ébranlaient le fragile équilibre de la paix. Les Séquanes et les Arvernes, rivaux des Éduens, avaient pris à leur solde des Germains, peuplade sauvage « dont le mode de vie, assura le rhéteur, ne saurait être comparé à celui des Gaulois<sup>183</sup> ». Or ces mercenaires s'étaient maintenant retournés contre ceux-là mêmes qui les avaient recrutés et menaçaient de faire déferler d'outre-Rhin des hordes de « rudes barbares ». Les Éduens redoutaient un carnage.

« Amis et frères du peuple romain », les Éduens étaient des alliés stratégiques. Leur nom était connu de la plupart des Romains. Ils étaient les « Ardents » ou le « Peuple du feu ». Ils vivaient dans un port fluvial sur l'Arar (la Saône), et dans un repaire de montagne protégé d'un rempart long de six kilomètres et haut comme deux Celtes (ou trois Romains). Comme les Romains, les Éduens revendiquaient leur ascendance troyenne<sup>184</sup>, et la chevelure tressée de l'orateur, les somptueuses parures d'or épinglées à son manteau de laine et sa façon quelque peu archaïque de prononcer les noms de lieux n'étaient effectivement pas sans rappeler la pureté de cet âge des héros. Les mystérieuses ornements de son bouclier oblong auraient pu être les têtes de petits animaux que quelque enchanteur avait débusqués du bois et du métal pour les fixer sur la surface. Le Sénat envisagerait sérieusement d'accorder un appui militaire aux Éduens. Diviciacus avait beau être un barbare et un druide, lui aussi avait une femme et des enfants. Il n'était visiblement pas de ces prêtres qui (selon la rumeur), plongeaient leur épée dans le ventre d'un prisonnier et observaient attentivement ses convulsions pour interpréter la volonté des dieux<sup>185</sup> ; on imaginait tout aussi mal ce personnage imposant grimper à un chêne par une sixième nuit de lune, le croissant d'or de sa serpe luisant à sa main, pour récolter le gui sacré<sup>186</sup>.

Quintus Cicéron avait rencontré Diviciacus dans la demeure de son frère, sur le mont Palatin. « S'il existe véritablement des druides en Gaule... », avait-il un jour risqué. « Bien sûr qu'il y en a, puisque j'en connais un<sup>187</sup> ! », avait aussitôt coupé Marcus, son aîné. Celui-ci s'intéressait en effet à la divination – il y consacrerait d'ailleurs un traité, abordant la question avec tout le scepticisme d'un philosophe moderne – et n'aurait donc pu accueillir chez lui meilleur invité. Le druide disait connaître l'art de voir dans l'avenir (n'était-il pas diplomate, après tout ?), mais il associait aux augures une dose de *conjectura*, ce qui suggérait une part de rationalité dans l'analyse des signes, par définition douteux. Il n'avait malheureusement aucune histoire de sacrifices humains à raconter – la pratique devait s'être perdue dans les temps anciens. Le druide, *mirabile dictu*, était un homme civilisé et érudit, qui prenait autant de plaisir à goûter à des mets exotiques dans une villa donnant sur la place du Forum qu'à écrire un panégyrique de son hôte. Il pouvait débattre de politique et de droit. Il était astronome et s'intéressait à cette discipline que les Grecs appelaient *physiologia* – l'étude scientifique de la nature<sup>188</sup>. Peu de Romains pouvaient s'enorgueillir d'une telle panoplie de talents. Son seul

défaut, outre sa parfaite ignorance du latin, était son frère cadet, Dumnorix. Celui-ci avait donné sa mère en remariage à un riche et puissant Biturige, avait lui-même épousé une Helvétie, et faisait les yeux doux à toutes les tribus susceptibles de l'aider à asseoir sa suprématie en Gaule.

Diviciacus, « le Vengeur » ; Dumnorix, « Roi du monde inférieur »... Ces Gaulois avaient des noms qui semblaient évoquer l'aube de l'Empire romain, en cette époque lointaine où une armée de guerriers celtes entra dans Rome et défila en silence dans les rues au pied du mont Palatin. Ce jour-là, en – 387, tous les habitants avaient déserté la cité éternelle, à l'exception des vieux patriciens assis, immobiles, à l'entrée de leur demeure. Les Celtes barbares les prirent pour les statues vivantes de divinités. Puis, un guerrier plus téméraire que les autres s'enhardit à caresser l'une des longues barbes blanches<sup>189</sup>. Le vieillard riposta, levant sur l'impudent son bâton d'ivoire ; le charme était rompu, et les aristocrates romains furent massacrés jusqu'au dernier. Plus de trois cents ans plus tard, dans la métropole moderne, ces craintes ancestrales rougeoyaient encore telles des braises, et il y avait quelque chose de rassurant à entendre les récits grotesques de rites druidiques. Par la suite, les Romains apprendraient à redouter les druides – non les pittoresques personnages en robe blanche qui ne parlaient que par énigmes, prêtres d'un culte risible, mais les philosophes-politiciens, capables de faire surgir des brumes d'immenses armées.

\*

Diviciacus, l'un des rares druides dont nous connaissons le nom, – avant les mages hiberniens et les professeurs d'université gaulois du v<sup>e</sup> siècle – avait enduré un long voyage pour arriver à Rome. Depuis le pays éduen, les chemins les plus courts traversaient des cantons passés sous la coupe des guerriers germaniques. Mais Diviciacus connaissait aussi bien la géographie de la Keltika que le plan d'un temple. Cinq ans plus tard, il indiquerait d'ailleurs à son ami César « un détour de plus de cinquante milles<sup>190</sup> » pour l'aider à franchir sans encombre la campagne difficile entre Vesontio (Besançon) et le Mons Vosegus (les Vosges). En cet an – 63, pour atteindre Rome, il avait probablement suivi vers le sud la vallée du Rhodanus et était entré en Gaule narbonnaise aux alentours d'Arausio (Orange). Virant alors au nord-est, le regard fixé sur l'horizon enneigé, il avait emprunté ces routes abruptes longeant les torrents qui dévalaient des Alpes et, arrivé à Brigantium (Briançon), il avait mis ses pas dans ceux d'Hercule jusqu'au col de la Matrone. En redescendant vers la région des vignes, Diviciacus savait son avenir incertain et songeait à l'épouse qu'il avait laissée derrière lui, mais le cours de ses pensées le ramena peut-être aussi des années en arrière, à l'époque où il avait entrepris le premier grand voyage de sa vie.

Les garçons et les filles qui quittaient leur foyer pour entrer à l'école druidique avaient déjà atteint l'âge de raison. Certains, rapporte César, s'y présentaient de leur propre volonté – « *sua sponte* ». D'autres étaient envoyés par leurs parents et proches – « *parentibus propinquisque* <sup>191</sup> », expression laissant à penser que, outre la famille immédiate, plusieurs membres du clan se cotisaient pour financer la formation. Une partie des élèves venait pour recevoir une éducation générale ; d'autres poursuivaient leur apprentissage pendant vingt ans jusqu'à accéder eux-mêmes aux fonctions druidiques<sup>192</sup>. Nombre d'auteurs latins présumaient que cet enseignement était réservé aux enfants de l'aristocratie, mais César nous apprend qu'un protégé de Diviciacus, Viridomarus, était d'« humble extraction<sup>193</sup> », de même que les trois générations de druides mentionnées par le poète Ausone au iv<sup>e</sup> siècle apr. J.-C.<sup>194</sup>. Être issu d'une bonne famille était sans doute un atout, mais le critère essentiel de réussite était la vivacité intellectuelle. Le programme pédagogique était en effet tellement exhaustif que le système éducatif druidique ne pouvait être que méritocratique.

Ces écoliers assidus et ambitieux de l'âge du fer qui, toujours selon César, « venaient en foule s'instruire auprès des druides<sup>195</sup> », s'astreignaient au plus long cursus scolaire du monde antique. La

formation des jeunes garçons grecs débutait à sept ans et ne durait habituellement pas plus de onze ans. Les disciples des druides, eux, restaient en instruction pendant autant d'années qu'il en faut aujourd'hui à un étudiant pour progresser de la maternelle au doctorat. La famille se séparait d'un enfant utile et doué, mais les avantages étaient énormes : exempts d'impôts et de service militaire, les druides arbitraient également les conflits en matière d'héritage et de bornage des propriétés, et ils avaient le pouvoir d'excommunier les scélérats et les impies en leur interdisant les cérémonies sacrificielles, peine la plus sévère qui fût.

Si aucune école druidique n'a jamais été identifiée, c'est peut-être parce que personne n'a encore pris la peine d'en chercher. En 43 apr. J.-C., le géographe romain Pomponius Mela affirmait que les druides dispensaient leur enseignement « à l'élite de leur peuple [...] soit dans une grotte soit dans des vallons écartés<sup>196</sup> ». On reconnaît là l'image que le citoyen civilisé se faisait d'ermites et de magiciens reclus dans des clairières et des combes retirées, accessibles uniquement par quelque équivalent celtique du Quai 9¾ du Poudlard Express. Des aspirants druides ayant le gîte et le couvert chez leur maître et pourvus de tablettes d'écriture, d'instruments de mesure et de matériel médical, ne passaient certainement pas vingt ans à grelotter dans des cavernes humides ou des huttes en pleine forêt, même si un pan de leur initiation pouvait les amener à observer une retraite contemplative ou une période imposée de communion avec la nature. Plusieurs chroniqueurs ont assuré que les druides suivaient les préceptes de Pythagore. Hippolyte de Rome fit ainsi observer que « Pythagore lui-même soumettait ses disciples à une règle du silence et les obligeait à rester tranquillement dans des cellules creusées sous la terre<sup>197</sup> ».

La haute Antiquité nous a pourtant livré un indice de l'existence d'une académie druidique. Celle-ci se trouvait dans la cité éduenne d'Augustodunum (Autun), entre les oppida de Cabillonum<sup>198</sup> (Châlon-sur-Saône) et de Bibracte (mont Beuvray). Une analyse du réseau viaire autour d'Autun a montré que le *dunum* était déjà un carrefour important avant que les Romains ne le renomment en hommage à l'empereur Auguste<sup>199</sup>. C'était là, en 21 apr. J.-C., que « les enfants de la noblesse de toutes les Gaules étudiaient les arts libéraux<sup>200</sup> », ainsi que le mentionne incidemment Tacite dans son récit de la révolte gauloise qui éclata cette année-là. Étant donné que les druides étaient considérés comme une force politique subversive et seraient par la suite pros crits par décrets impériaux<sup>201</sup>, ce ne fut sans doute pas par hasard que l'insurrection partit de cette ville fourmillant de jeunes aristocrates instruits.

L'université d'Augustodunum, fondée plus de douze siècles avant la Sorbonne, était encore un temple de la connaissance réputé au IV<sup>e</sup> siècle de notre ère. Les portiques de ses facultés étaient alors ornés de l'un des trésors perdus de la Gaule antique : une carte du monde à l'échelle, figurant les mers, les fleuves et les villes, ainsi que les distances les séparant<sup>202</sup>. À cette époque, l'université était déjà une institution vénérable. Des professeurs qui se targuaient (vraisemblablement en privé) d'être fils de druides enseignaient à Bayeux et à Bordeaux<sup>203</sup>. Ils étaient les représentants d'une tradition scolastique plus vieille qu'Augustodunum elle-même : au début du I<sup>er</sup> siècle av. J.-C., lorsque Diviciacus accéda à la dignité de druide, il reçut probablement l'habit sacerdotal non à Augustodunum mais dans l'oppidum de Bibracte, capitale des Éduens avant la guerre des Gaules.

\*

À deux heures de vélo à l'ouest d'Autun, le mont Beuvray s'élève des forêts du plateau du Morvan. Lorsque l'on s'en éloigne dans un sens ou dans l'autre, son « rayon de visibilité » s'étire sur une journée de route : de la Bourgogne au Massif central, il imprime sa marque au paysage sur des milliers de kilomètres carrés. Le village le plus proche, Saint-Léger-sous-Beuvray, se situe à huit kilomètres à l'est. De là, une route flâne paresseusement à travers les hêtraies avant d'accuser soudain une déclivité caractéristique d'un temps ancien : les mules du Moyen Âge avaient certes plus de

patience que les automobilistes modernes, mais même elles auraient regimbé devant l'ascension finale, évoquant irrésistiblement un rite de pénitence ou l'assaut d'un siège. Dans cette région de la Gaule, l'inclinomètre pourrait tout aussi bien être gradué en siècles plutôt qu'en degrés. Les petites routes comme celle qui monte vers l'oppidum depuis le col du Rebout datent d'une époque où les logiques d'implantation urbaine étaient très différentes.

En arrivant à Bibracte, le voyageur romain aurait pu avoir l'impression de pénétrer dans un autre monde. Sur le plateau onduleux, au sommet de la montagne, de puissants remparts surgissaient de l'épaisse forêt. Devant l'enceinte, se dressaient des bûchers funéraires, non loin des allées bien ordonnées de cimetières entretenus avec soin depuis des dizaines d'années. Après avoir franchi la porte d'entrée monumentale, le visiteur était accueilli par les relents pestilentiels des tanneries et la fumée âcre des forges. Avec ses nombreux commerces et ateliers, la capitale préromaine des Éduens était une ville bouillonnante d'activité, couvrant une superficie équivalente aux deux tiers du Paris médiéval. Les rues de pierre et de gravier compacté étaient revêtues d'une couche de sable qui évitait qu'elles ne deviennent glissantes en hiver. Passé cette zone artisanale, on arrivait dans le quartier résidentiel et, au-delà, aux boutiques et au temple ouvrant sur un vaste panorama sur les champs de blé et les taillis. Vers le levant s'étendait le territoire des Séquanes où l'on voyait fumer les mines d'extraction du fer. Par temps clair, l'ourlet blanc et dentelé des Alpes bordait l'horizon.

Près du centre de l'oppidum, un curieux objet semblait barrer la rue principale : un bassin en ovale allongé, magistralement taillé dans des blocs de granit rose. Mis au jour en 1987 dans un état de conservation si exceptionnel qu'on eût dit une reconstitution moderne, c'est l'une des découvertes archéologiques les plus intrigantes des cent dernières années. Étrangement, la pierre avait été travaillée selon des techniques habituellement utilisées pour le calcaire : si le granit venait bien des carrières locales, les tailleurs, eux, étaient originaires de la Méditerranée. Plusieurs équipes d'archéologues se sont penchées sur sa possible fonction, mais le bassin résiste à toute explication. Il n'était pas assez profond pour servir de citerne, et il n'y avait aucune canalisation à proximité pour l'alimenter en eau. Certains ont pensé qu'il pouvait s'agir d'une construction liée à un culte aquatique, d'autres d'un monument marquant la fondation de la cité. Seules deux choses sont certaines : son axe transversal correspond au coucher du soleil au solstice d'été et au lever du soleil au solstice d'hiver à Bibracte, et l'ovale lui-même est le résultat de calculs géométriques complexes. Les apprentis druides y auraient reconnu un objet familier, mais nous y reviendrons en temps voulu (voir « cours supérieur », p. 156-157).

La plupart des habitants de Bibracte vivaient dans des maisons en torchis, chaudes et bien isolées ; quelques-uns avaient peut-être même des esclaves à leur service. L'école devait être confortable et bien équipée. L'hygiène individuelle était par ailleurs une préoccupation constante et, à en croire l'historien grec Timagène, les Gaulois étaient extrêmement à cheval sur la propreté et l'élégance : « Dans ces régions [...], on ne pourra jamais voir ni homme ni femme, si pauvres soient-ils, couverts de haillons malpropres<sup>204</sup>. » La population de la capitale éduenne devait donc être particulièrement soignée. Bien qu'elle fût bâtie sur une éminence difficile d'accès, Bibracte était parmi les villes les plus grandes et les mieux approvisionnées de la Gaule orientale – « *maximum et copiosissimum* <sup>205</sup> », aux dires de César, qui décida d'y prendre ses quartiers d'hiver en 52-51 av. J.-C., à six cents milles de sa capitale. Dans cette cité où affluaient professeurs et étudiants, il ne manqua certainement ni de scribes, ni de matériel d'écriture, ni d'ouvrages de référence. Le court passage de *La Guerre des Gaules* consacré aux druides, que l'on a longtemps cru copié d'une source antérieure, est aujourd'hui reconnu comme une authentique description sur le vif et le texte le plus fiable qui soit en la matière<sup>206</sup>. Les conceptions nébuleuses du passé celtique ont presque fait oublier que l'un des grands classiques de la littérature mondiale a été rédigé au cœur même de la Gaule, dans le confort d'un oppidum de l'âge du fer.

En intégrant l'école druidique, un jeune Éduen, bercé par les superstitions que le commun des fidèles exprimait sur des tablettes d'exécration ou par des ex-voto grossièrement taillés dans le chêne, espérait peut-être se voir confier un arsenal de potions et d'incantations magiques. Il aurait alors été grandement déçu : la science druidique était une discipline ardue. Les jeunes gens devaient « apprendre par cœur un nombre considérable de vers<sup>207</sup> », expliqua César – qui supposait que c'était là la raison pour laquelle leur formation pouvait durer jusqu'à vingt ans –, ajoutant : « Il est pour eux sacrilège de confier ces vers à l'écriture. » Cette remarque a longtemps fait croire que les druides étaient illettrés, même si César avait pris soin de préciser que « pour tout le reste en général, affaires publiques et privées, ils se servent de l'alphabet grec<sup>1</sup> ». Il tenait la mémorisation pour une méthode pédagogique visant simplement à entretenir la vivacité d'esprit des jeunes Gaulois. Mais lorsque dix ans plus tard, durant le siège d'Alexandrie, il provoqua accidentellement l'incendie de la Grande Bibliothèque, peut-être songea-t-il aux avantages qu'il y avait à inscrire ainsi le savoir dans les cerveaux entraînés de milliers d'érudits.

Ces enseignements que des générations de druides enregistraient dans leur mémoire étaient cependant eux aussi voués à disparaître. Aujourd'hui, rien ou presque ne semble en subsister. Or les schémas de pensée, tels des *crop-marks* dans un champ, laissent parfois affleurer des traces visibles. Les annales des Celtes, leurs préceptes religieux et moraux, leurs toponymes et leurs héros ont été conservés dans les motifs et concepts tripartites propres à l'art et à la théologie celtiques, et immortalisés dans les triades galloises du haut Moyen Âge.

Les triades étaient des procédés mnémotechniques simples dont la clé ouvrait sur de plus amples savoirs. Certaines constituaient des cartes orales d'un royaume, comme les périple complexes que mémorisaient les marins, ou le *Dindsenchas* irlandais<sup>208</sup> (« la légende des lieux ») qui, en racontant le parcours d'un dieu ou d'un héros, gravait dans les esprits des principes de géographie réelle et sacrée. D'autres faisaient office de panneaux indicateurs au croisement de trois chemins, pointant vers différentes branches de la légende tribale : « Les Trois Femmes d'Arthur », « Les Trois Maîtresses d'Arthur », « Les Trois Plus Grands Fleuves de l'île de Bretagne », « Les Trois Catastrophes destructrices de l'île de Bretagne », etc. Les comptines mnémotechniques demeurent des pratiques vivantes de la culture populaire (pour retenir, par exemple, les notes de la gamme, les conjonctions de coordination ou l'ordre des planètes du système solaire), et plus d'un druide assigné à un temple reculé dut bénir ses professeurs pour avoir imprimé dans sa mémoire les précieuses formules.

Il est étonnant de constater qu'un souffle léger sur la poussière d'un texte antique suffit parfois à révéler une leçon druidique oubliée. Les préceptes celtiques sont souvent édictés par trois, sous forme de strophes libres. Le fameux passage dans lequel César explique que « l'ensemble de la Gaule est divisé en trois parties<sup>209</sup> » pourrait ainsi avoir sa source dans les enseignements celtiques, et la description par Pomponius Mela des trois peuples de la Gaule vient peut-être d'une paire de triades :

Ainsi, du Pyréné à la Garonne c'est le domaine des Aquitains, d'ici à la Seine celui des Celtes, de là au Rhin celui des Belges. Les plus connus parmi les Aquitains sont les Ausques, parmi les Celtes les Éduens, parmi les Belges les Trévires<sup>210</sup>.

La référence flatteuse aux Éduens et à leurs alliés, les Trévires, laisse à penser qu'un texte très similaire à cette litanie des origines faisait autrefois partie d'un cours d'histoire dispensé à Bibracte.

Lorsqu'il se documenta pour rédiger son *Histoire des Gaules*, dont seuls quelques fragments subsistent, Timagène recueillit auprès des Celtes instruits leur propre récit des origines. Bien qu'ils n'aient jamais été consignés par écrit, les vers triadiques étaient si bien ancrés dans leur esprit qu'ils leur revenaient tout naturellement aux lèvres :

Les druides déclarent [« *memorant* » : littéralement, « rappellent »] qu'en réalité une partie de ce peuple est indigène, mais que d'autres aussi affluèrent en Gaule des îles les plus éloignées et de régions situées au-delà du Rhin, chassés de leurs demeures par la fréquence



des guerres et par les raz-de-marée d'une mer orageuse.

Certains autres soutiennent qu'un petit nombre de ces fugitifs, après la chute de Troie, et dispersés partout, ont occupé ces lieux qui étaient alors déserts.

Les habitants de ces contrées affirment plutôt [...] que Hercule, fils d'Amphitryon, s'était hâté d'aller faire disparaître les cruels tyrans Géryon et Tauriscus, dont l'un infestait l'Espagne, l'autre les Gaules ; après les avoir vaincus tous les deux, il eut, de ses relations avec des femmes nobles, plusieurs enfants qui appelèrent de leur propre nom les régions qu'ils gouvernaient<sup>211</sup>.

Les noms de tous ces descendants d'Hercule – et, dans la tradition matrilineaire celtique, de leurs mères – auraient pu par la suite composer un précieux abrégé de l'inventaire géographique des tribus celtiques : Celtus, ancêtre des Celtes ; Galatès, qui engendra les Gaulois ; Sardus, aïeul éponyme des Sardones des Pyrénées ; Bretannos, dont la fille donna naissance aux Pretani.

Cette diversité des origines évoque une tradition historique très riche. Ce que Timagène prit pour des versions contradictoires n'étaient probablement que les différentes composantes d'un récit qui englobait l'ensemble du monde celtique. Ce qui correspond tout à fait à ce que nous savons de l'histoire et démontre que, contrairement à certains de leurs admirateurs modernes, les Celtes ne revendiquèrent jamais une ascendance ethnique unique (Fig. 24).

Comme tous les secrets bien gardés, le mnémonique le plus énigmatique s'offrait et se dérobaient tout à la fois au regard de tous. Le mot « druide » était un habile enchevêtrement de significations que seule une longue leçon de sémantique historique aurait permis de démêler. La racine *uid* appartient à la même famille que le sanskrit *veda* (« savoir ») et que le latin *videre* (« voir »). Le préfixe *dru* pourrait quant à lui se traduire par « très grand » ou encore faire référence au chêne. Les formes galloises et bretonnes dérivées de *do-are-wid* contiennent le radical *are* qui signifie « vers l'est », « devant » ou « dans l'avenir ». Les connotations d'autres mots sans lien étymologique sont peut-être venues s'agréger à ce puzzle inextricable : *druta* (« rapide »), *drutos* (« fort » ou « solide »), *uidua* (« arbre » ou « bois »).

L'historien grec Diodore de Sicile s'exaspérait de cette manie qu'avaient les Celtes « d'utiliser un mot pour en signifier un autre », ce en quoi le rejoignent nombre d'étymologistes modernes qui ne parviennent pas à s'accorder sur le sens de « druide ». La querelle est cependant sans issue puisque le terme est délibérément ambigu. Un druide était aussi bien un grand savant qui connaissait les secrets du chêne, que celui dont la sagesse était solide comme le bois, qui regardait vers l'est et voyait l'avenir. Certaines nuances ont sans doute à jamais disparu, mais ces vestiges polysémiques nous donnent déjà une certaine idée des jeux d'esprit et de mots auxquels se livrait le druide accompli. En témoigne cet aphorisme joliment allitératif d'un poème gallois du x<sup>e</sup> siècle : *Dysgogan derwydon meint a deruyd* <sup>212</sup> (« Les druides prédisent tout ce qui est à venir. »)



**Fig. 24 – Origines légendaires des Gaulois  
et aire de plus grande extension des Celtes  
D'après Timagène, *Histoire des Gaules*.**

Avant de pouvoir lire l'avenir, les aspirants druides devaient assimiler de nombreuses connaissances. Outre l'histoire et la géographie, ils étudiaient la philosophie morale, la religion et la théologie. Mais la pierre angulaire de la doctrine druidique était la théorie pythagoricienne de l'immortalité de l'âme et d'une vie après la mort. Les avantages militaires de ce dogme de la transmigration des âmes n'échappèrent naturellement pas à César : « [Les druides] tiennent par-dessus tout à convaincre leurs élèves que les âmes ne périssent [*interire*] pas, mais qu'après la mort elles passent [*transire*] d'un corps dans un autre ; ils pensent que cette croyance est le meilleur stimulant du courage, car la peur de la mort se trouve par là même anéantie<sup>213</sup>. » L'interprète de César avait apparemment su rendre en latin la sentence rimée qui fixait ce précepte dans les esprits : « *non interire, sed transire* ».

C'était là, selon le géographe Pomponius Mela, l'unique enseignement druidique qui se fût « répandu parmi le vulgaire<sup>214</sup> », mais les vers secrets étaient si puissants que l'on en retrouve des bribes dans la littérature grecque et latine. « Les druides philosophaient en parlant par énigmes, recommandant aux hommes d'honorer les dieux, de s'abstenir de faire le mal et de s'exercer au courage<sup>215</sup>. » Cette formule triadique, que Diogène Laërce reprit d'un ouvrage du IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C., n'est pas sans rappeler une triade galloise transcrite pour la première fois au XIII<sup>e</sup> siècle<sup>216</sup> : « Voici les trois grands principes de sagesse : obéissance aux lois du Tout-Puissant, souci du bien commun, courage face à l'adversité. »

Tout compte fait, les druides n'étaient peut-être pas aussi hermétiques que cela. Si certaines de leurs leçons étaient réservées aux initiés, une grande part de leur science était publique. Un ordre professoral qui était parvenu à synchrétiser des milliers de divinités et de légendes locales en un panthéon européen et qui contrôlait bien mieux les initiatives de chaque État que ne le font aujourd'hui les Nations unies, avait de toute évidence mieux à faire que marmonner des incantations incompréhensibles au fin fond d'un bois isolé. Le Gaulois lettré qui vit Lucien de Samosate pâlir d'horreur devant le portrait d'Ogmios-Hercule (voir p. 28) était lui-même druide, ou du moins formé à l'école druidique. « Étranger, dit-il, je vais vous expliquer l'énigme de cette image qui semble si fort vous troubler. » Il s'exprimait dans un grec impeccable et, usant du ton badin d'un homme du monde,

jonglait aisément avec la religion, la mythologie, la littérature et l'art des deux cultures. Il émaila son discours de références à Homère, à Euripide, et cita même un poète comique grec dont l'œuvre nous est par ailleurs inconnue. Ses manières apaisantes et pédagogiques charmèrent son auditeur ébahi et l'éclairèrent bien plus que celui-ci ne l'eut escompté. Comme l'avait constaté Cicéron à Rome, la conversation d'un druide pouvait décidément être très plaisante :

Ne soyez pas surpris de ce que Hercule, emblème de l'éloquence, conduit avec sa langue des hommes enchaînés par les oreilles. Vous savez la parenté qui existe entre les oreilles et la langue. Ce n'est pas pour insulter au dieu qu'on lui a percé la sienne. Je me rappelle, en effet, qu'un de vos poètes comiques a dit dans ses iambes : « Le bavard a toujours la langue au bout percée<sup>217</sup>. »

\*

Une fois qu'ils avaient acquis de solides bases en histoire, géographie, philosophie morale, religion, langue et littérature grecques, les garçons et les filles qui étaient entrés à l'école druidique pour recevoir une formation générale retournaient dans leur famille. Le programme exotérique cédait la place aux matières ésotériques, et les étudiants du cours supérieur entamaient alors leur initiation aux mystères les plus profonds du druidisme.

## L'enseignement druidique, II : cours supérieur

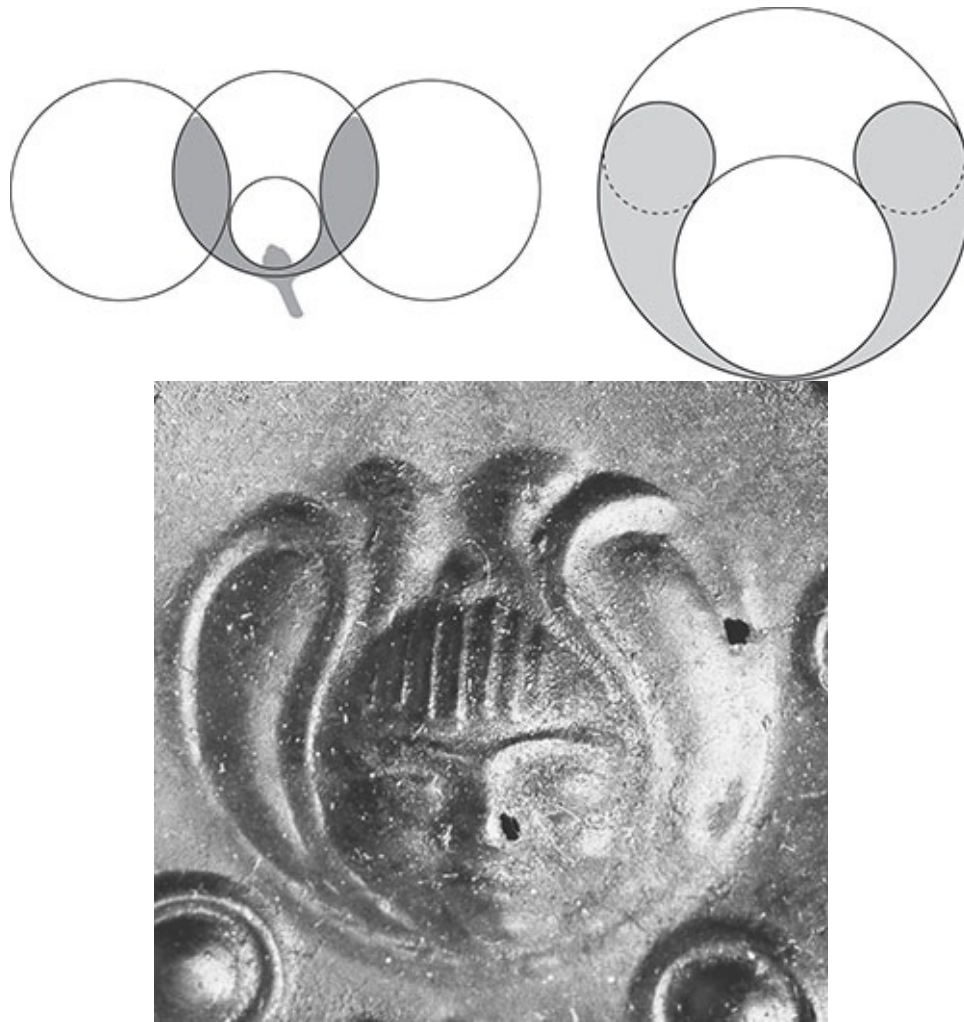
L'arbre auquel les druides devaient leur nom était au cœur de tous ces autres mystères. Les druides, nous dit Pline, plantaient des bois de chênes et n'accomplissaient « aucune cérémonie religieuse sans le feuillage [du rouvere]<sup>219</sup> ». C'est là un indice parmi bien d'autres des influences helléniques. De nombreuses monnaies celtiques sont frappées de la tête du dieu solaire grec couronnée de chêne, et peut-être les chênaies des druides avaient-elles pour vocation d'accueillir des pratiques divinatoires telles qu'en avait vues Ulysse au temple de Dodone, où il s'était rendu « afin de consulter le grand chêne divin de Zeus<sup>220</sup> » qui rendait les oracles par le bruissement de ses feuilles. Mais une institution d'une telle portée géographique et philosophique avait certainement des origines multiples. Dans le fonds inépuisable du folklore, les branches du chêne, tels les doigts noueux d'une sorcière, pointent dans toutes les directions. Le chêne celtique aurait pu être un arbre cosmique qui liait les trois mondes, à l'image d'Yggdrasil, le frêne de la mythologie nordique, ou bien une relique de croyances locales préhistoriques codifiées par les druides. César pensait que le druidisme avait été « découvert » (*reperta*<sup>221</sup>) sur l'île de Bretagne, et il n'est en effet pas impossible que la prédominance du chêne dans les forêts anglaises ait donné naissance à des cultes locaux qui ont laissé leur trace dans les centaines de toponymes évoquant à la fois le chêne et le druide : Darroch, Darwen, Derby, Derwent, etc.

La clé des mystères celtiques se trouve plus généralement dans une réalité visible que dans quelque vague superstition. Le chêne est l'une des essences qui brûlent le mieux (« Une bûche de chêne bien sèche / le froid de l'hiver empêche », dit une comptine anglaise), et le meilleur moyen de percer les secrets d'un arbre est d'en débiter les branches mortes. Si la voix des dieux s'est tue dans son feuillage, on voit encore surgir des visages dans le bois de cet arbre remarquablement anthropomorphique. Et beaucoup ont des traits celtes. Au bout de quelques heures, la scie et le merlin révèlent un échantillonnage représentatif de l'art celtique ancien : les aspérités et les extrémités cornues des bois morts sont les monstres à bec des fibules celtiques et des anses de cruches ; dans l'ovale des nœuds, on devine les yeux d'une divinité celtique ou la gueule béante d'un carnyx ; les grappes retombantes d'inflorescences mâles et les broussins noueux qui dessinent sur une planche rabotée de somptueuses volutes évoquent irrésistiblement les nodosités et les incrustations des brassards et des torques d'or. Sur la ronce des fourches détachées du tronc, on croirait lire dans le labyrinthe sinueux de cercles le répertoire de motifs d'un artiste celte.

« Les druides des Celtes ont assidûment étudié la philosophie de Pythagore, affirmait Hippolyte de Rome. Ils pratiquent la divination par les chiffres et par les nombres à la façon pythagoricienne<sup>222 1</sup>. » Le chêne était aussi un objet d'intérêt privilégié. Il ne s'agissait pour autant ni du « culte des arbres » païen que les missionnaires chrétiens s'acharneraient à éradiquer, ni d'une simple imitation artistique de phénomènes naturels. L'art celtique était une entreprise scientifique à travers laquelle on tentait de déchiffrer les secrets de la Création, et il était d'usage « d'offrir des sacrifices d'action de grâce par l'intermédiaire de philosophes qui connaissent la nature divine et parlent, pour ainsi dire, la même langue que les dieux<sup>223</sup> ». Afin d'apprendre cette langue, « portant leurs investigations vers les choses d'en-haut, ils tentaient de révéler aussi les systèmes de corrélations et les lois sublimes [ou, dans une variante du texte, les “lois intrinsèques”] de la nature<sup>224</sup> ».

Les pythagoriciens étaient convaincus que l'arithmétique pouvait rendre compte de la configuration de l'Univers. Deux mille cinq cents ans avant la physique des particules et les algorithmes bio-

inspirés, la plupart des gens instruits considéraient cette foi dans la puissance des nombres comme une forme d'occultation mystique, mais il y avait bien dans les enchevêtrements d'une chênaie des figures qui semblaient obéir aux lois géométriques décrites par Pythagore. Les savantes contorsions du chêne et le galbe des feuilles et des baies de gui ornent pratiquement tous les objets celtiques imaginables – une applique de bouclier, la phalère d'une pièce de harnachement, un chaudron, une monnaie... Même lorsque le motif semble complet, il ne révèle jamais la composition d'ensemble. Comme dans la nature, son principe de construction reste toujours caché, et l'on serait tenté de ne voir dans ces méandres et tracés serpentins que le fruit de l'imagination tortueuse d'un artiste.



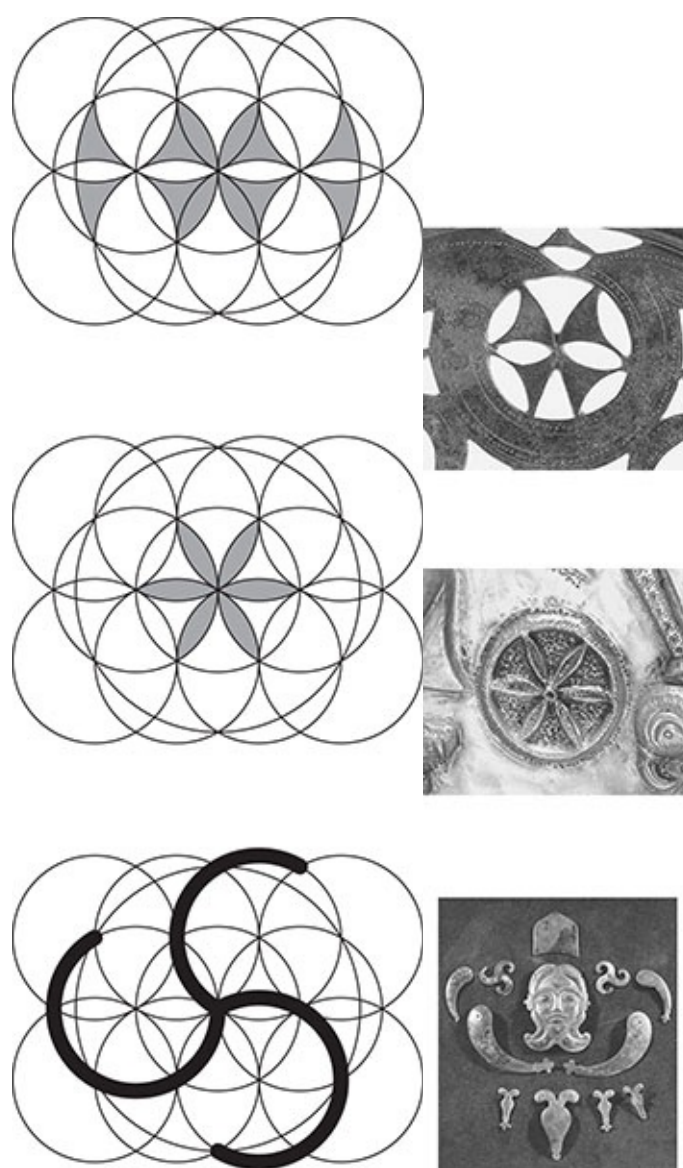
**Fig. 25 – La géométrie du gui**

Ce visage orne une phalère (parure de harnais) en bronze du ve siècle av. J.-C. retrouvée à Hořovičky (Bohême, République tchèque).

Ces ornements virtuoses, qui pourraient évoquer la danse élégante du feuillage d'une plante, le mouvement orbital de sphères ou la musculature gracieuse d'un cheval, furent parmi les premiers grands témoignages de l'épanouissement de l'esprit scientifique et l'une des manifestations les plus rigoureuses et les plus classiques des arts antiques. Ces formes, restées en usage dans une grande part du monde occidental pendant près de mille ans, furent probablement créées par des artistes instruits chez les druides : dans les ateliers de métallurgie de Bibracte, les élèves apprenaient à exploiter la surface fibreuse du fer forgé<sup>225</sup> et à se méfier de l'extrême volatilité de l'or. Si nous ignorons tout de leurs connotations mythologiques, le langage dans lequel elles s'exprimaient n'est pas assez obscur pour nous rester inaccessible.



Les fondements géométriques de l'art celtique ancien n'ont été reconnus que depuis peu et il reste encore beaucoup à découvrir en la matière. Pour l'instant, un hypothétique manuel de dessin druidique pourrait commencer pratiquement n'importe où : au British Museum, par exemple, avec cette tête formant l'attache de l'anse d'une situle<sup>2</sup> ou d'une urne funéraire déposée dans une tombe à incinération du Kent vers l'époque de l'invasion romaine (Fig. 28). Le secret de cette étrange face émaciée est encore intact. Mais un druide savait certainement que, tout comme le mouvement des astres et des planètes était régi par un système invisible de cercles et d'ellipses, ce visage était la trace visible d'un motif complexe. Dès lors que l'on parvient à en déduire le schéma de construction, son sens profond se dévoile : la bouche, source d'éloquence et de déclarations prophétiques, formant l'extrémité inférieure de la figure, est en réalité le centre véritable du dessin. Elle occupe également le centre d'un quadrilatère formé par quatre triangles pythagoriciens, ce qui, pour des raisons que nous éluciderons plus loin (voir chapitre 14), signifie que le visage qui veillait sur les cendres du défunt contenait les fragments d'une boussole censée aider les mortels à trouver leur chemin sur la Terre du Milieu et dans le monde de l'au-delà.



**Fig. 26 – La géométrie de l'art celtique**

Le schéma de construction géométrique déduit du motif de la phalère (haut) se révèle applicable à de nombreux autres objets. Phalère de la tombe à char de Somme-Brionne (France), 450-400 av. J.-C. Fleur d'un panneau intérieur du vase de Gundestrup (Danemark), 175-150 av. J.-C. Applique de bronze d'une cruche, Dürrnberg bei Hallein (Autriche), 400-350 av. J.-C.



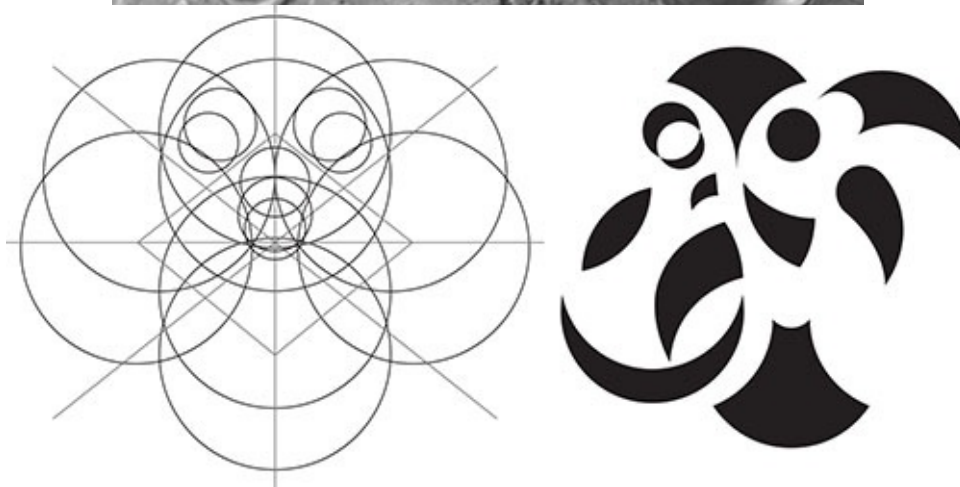
Fig. 27 – Pièce d'or des Parisii (1<sup>er</sup> siècle av. J.-C.)

Ces monnaies peuvent être analysées de diverses manières. Nous proposons ici deux motifs implicites (au centre et à droite), mettant en évidence des symboles astronomiques<sup>226</sup>. Le cheval pourrait lui-même représenter la constellation de la Grande Ourse<sup>227</sup>.

On croyait autrefois – et certains continuent de le penser – que les « symboles » de l'art celtique avaient été « copiés » sur d'autres civilisations par des artistes de l'âge du fer dont les capacités intellectuelles étaient aussi limitées que celles que les Victoriens attribuaient aux sauvages : « Le Celte était un habile adaptateur, mais un médiocre inventeur », écrivait encore un auteur en 1980<sup>228</sup>. Les Celtes, quant à eux, qui savaient par leurs observations de la nature et du ciel que les vérités éternelles ne se livrent pas sous des formes immédiatement intelligibles, considéraient les divinités humanisées de la Grèce ou de Rome comme des idoles d'une littéralité puérile. Lorsque Brennos, chef de l'expédition des Celtes contre Delphes, pénétra dans un temple et vit les effigies en bois et en pierre de divinités à figure humaine, il éclata de rire<sup>229</sup>.

\*

Une lecture attentive du bassin de granit rose de Bibracte (1<sup>er</sup> siècle av. J.-C.) permet de déchiffrer quelques bribes du langage des dieux. Ses courbes subtiles renferment tant d'informations qu'il aurait pu servir de support de cours. Le plan du bassin révèle une figure géométrique formée de deux arcs de cercle de même rayon se coupant au cinquième de leur diamètre<sup>230</sup>. En tirant une ligne du centre de l'ovale vers le centre de l'un des cercles, puis une autre jusqu'à un point d'intersection, on obtient un triangle pythagoricien – un triangle rectangle dont la longueur des côtés correspond au triplet pythagoricien 3-4-5 (Fig. 29). Il se peut que la figure ait été inventée par Pythagore en personne, mais on ne retrouve aucune trace de cette expérience géométrique dans les livres des *Éléments* d'Euclide (vers – 300) remontant aux anciens pythagoriciens, et le bassin pourrait témoigner d'une tradition de mathématiques druidiques indépendante<sup>231</sup>.



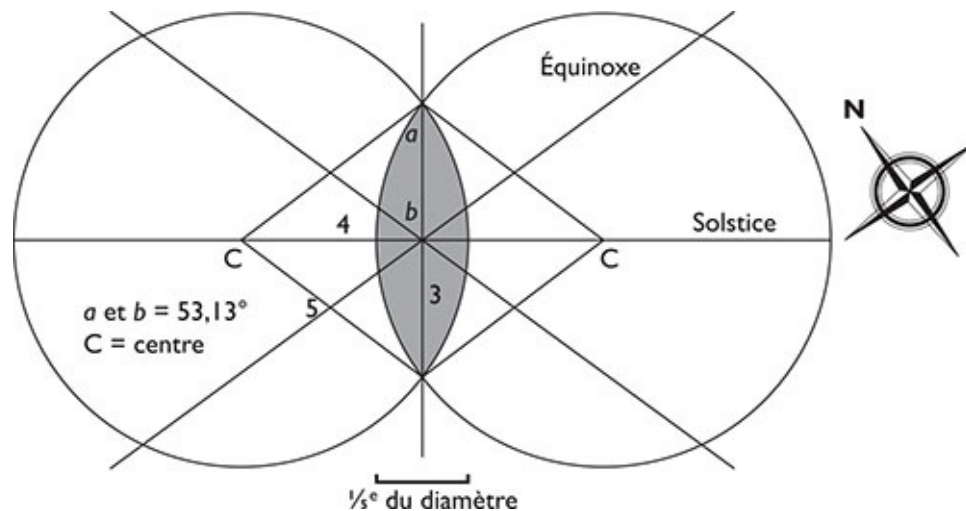
**Fig. 28 – Le visage du seau d'Aylesford (vers – 50)**

La composition du visage a été réalisée à partir d'un schéma tracé au compas (au centre), dans lequel on retrouve d'autres formes caractéristiques de l'art celtique (à droite).

L'ovale formé par le chevauchement des deux cercles était, plus qu'un symbole, la matérialisation de vérités mathématiques. Ce ne fut que plus tard, après que sa logique intrinsèque eut été oubliée, que cette figure devint un emblème ésotérique : la « mandorle » (amande) ou « *vesica piscis* » (vessie de poisson), insigne secret des chrétiens primitifs. Dans l'iconographie chrétienne, elle était associée à la vulve et utilisée pour entourer l'Enfant Jésus ou la Vierge. Il n'est pas exclu qu'elle ait revêtu pour les druides une connotation sexuelle similaire, ce qui expliquerait le choix de l'argile rouge et du granit rose. (Les carrières les plus proches de Bibracte produisent du granit gris ; celui du bassin vient du Mont de Fer, à huit kilomètres à l'est<sup>232</sup>.) Comme son équivalent chrétien, le bassin dans lequel se

reflétait le ciel était peut-être un portail reliant les mondes supérieur, médian et inférieur, celui par lequel passait chaque être humain.

Les aspirants druides et druidesses étudièrent sans doute tous les détails surprenants de ce mystérieux objet parfaitement poli. La forme féminine qui envelopperait par la suite l'Enfant Jésus sortant du ventre de sa mère était en fait une calculatrice scientifique de l'âge du fer. Bien qu'il n'ait pas la majesté de l'Acropole d'Athènes ou de la basilique Saint-Pierre, le bassin de Bibracte est l'un des monuments religieux les plus remarquables d'Europe. (Il se trouve également être la structure de pierre celtique la mieux préservée.) Le triangle pythagoricien coupé par l'axe équinoxial forme deux angles de  $53,13^\circ$  (Fig. 29). Cette valeur correspond, à quatre cinquièmes de degrés près, à l'angle solsticial à Bibracte. On pense souvent qu'il était impossible d'obtenir des mesures angulaires d'une telle précision sans théodolite, mais ce bassin, qui est l'un des énoncés arithmétiques les plus clairs des dieux – l'intersection de deux cercles et un triangle pythagoricien – apporte la preuve que les trajectoires du soleil pouvaient être mesurées assez simplement. Les druides mathématiciens de Bibracte durent voir dans cette concordance entre la déclinaison du soleil aux solstices et l'angle résultant du triplet sacré 3-4-5 de Pythagore une coïncidence particulièrement propice.



**Fig. 29 – Le bassin de granit rose de Bibracte**

\*

Lorsqu'ils avaient acquis une bonne maîtrise pratique de la langue des dieux, les apprentis étaient prêts à officier au temple. Ils s'initiaient aux rituels des quatre grandes fêtes, dont ils devaient au préalable savoir calculer les dates<sup>3</sup>, et s'exerçaient à tenir correctement les victimes sacrificielles – une main autour du genou, l'autre attrapant la taille (Fig. 30).





Fig. 30 – Le vase de Gundestrup (détail), vers 175-150 av. J.-C.

Jusqu'au début des années 1980, on pensait que les Celtes célébraient généralement leur culte dans des clairières. Les huit années de fouilles approfondies conduites sur un sanctuaire bellovaque du III<sup>e</sup> siècle av. J.-C. à Gournay-sur-Aronde (Oise) ont totalement bouleversé notre image de l'espace sacré. Nous savons aujourd'hui que les temples celtiques étaient de solides structures de bois, avec des déambulatoires et des zones clairement délimitées réservées à des sacrifices particuliers<sup>233</sup>. Un voyageur grec aurait reconnu cet agencement, et peut-être même certaines cérémonies. Le centre du temple, aligné sur l'axe du solstice ou de l'équinoxe, abritait un autel creux aux parois boisées. À l'intérieur de cette fosse, les restes en décomposition de porcs, moutons, chiens ou humains sacrifiés produisaient un jus qui s'infiltrait dans le sol pour rejoindre le monde inférieur. D'autres victimes, accrochées comme des tapisseries sur la palissade extérieure, étaient abandonnées aux charognards et aux éléments qui transporteraient leur chair au ciel – raison pour laquelle les soldats celtes et ibères des expéditions d'Hannibal se refusaient à brûler le corps de leurs camarades morts au combat<sup>234</sup>.

La terminologie grecque qualifiait ces deux types de sacrifices de « chthoniens » (destinés aux divinités souterraines) et d'« olympiens » ou « ouraniens » (adressés aux divinités célestes). Chaque temple était ainsi un double portail : certains esprits passaient du monde des vivants à l'*albos*, le « monde blanc » du ciel, tandis que d'autres descendaient vers le *dumnos*, le monde « sombre » ou « des profondeurs ». Dans ces édifices culturels précurseurs des églises chrétiennes, la mort se rappelait aux fidèles par des relents autrement puissants que le parfum douceâtre de l'encens et le remugle des cryptes.

L'habit des « sages du chêne » est représenté sur les plaques d'argent repoussé du vase de Gundestrup, découvert en 1891 dans une tourbière du Jutland, au Danemark. Les reliefs illustrent des rites druidiques et des scènes de mythes celtiques non identifiés. Le grand personnage qui plonge une victime sacrificielle dans un tonneau porte ce qu'un spécialiste du vêtement celtique a décrit comme « un caleçon moulant pareil à des culottes de cycliste<sup>235</sup> ». La maille serrée du costume rappelle également les fines stries verticales du bois de chêne. Son bonnet à tresse évoque la cupule et la tige du fruit du chêne pédonculé, tandis que le motif de ses chaussons à lacets suggère les feuilles de chêne stylisées des décors celtiques. Il s'agit, selon toute apparence, d'un homme déguisé en chêne. Vêtu d'un tel habit en laine brune, un druide, ou un élève druide en uniforme scolaire, aurait pu passer encore plus inaperçu qu'un chevreuil dans une chênaie. Les druides modernes qui cherchent à imiter leurs prédécesseurs devraient songer à troquer leur aube blanche pour une culotte de Lycra à motif de



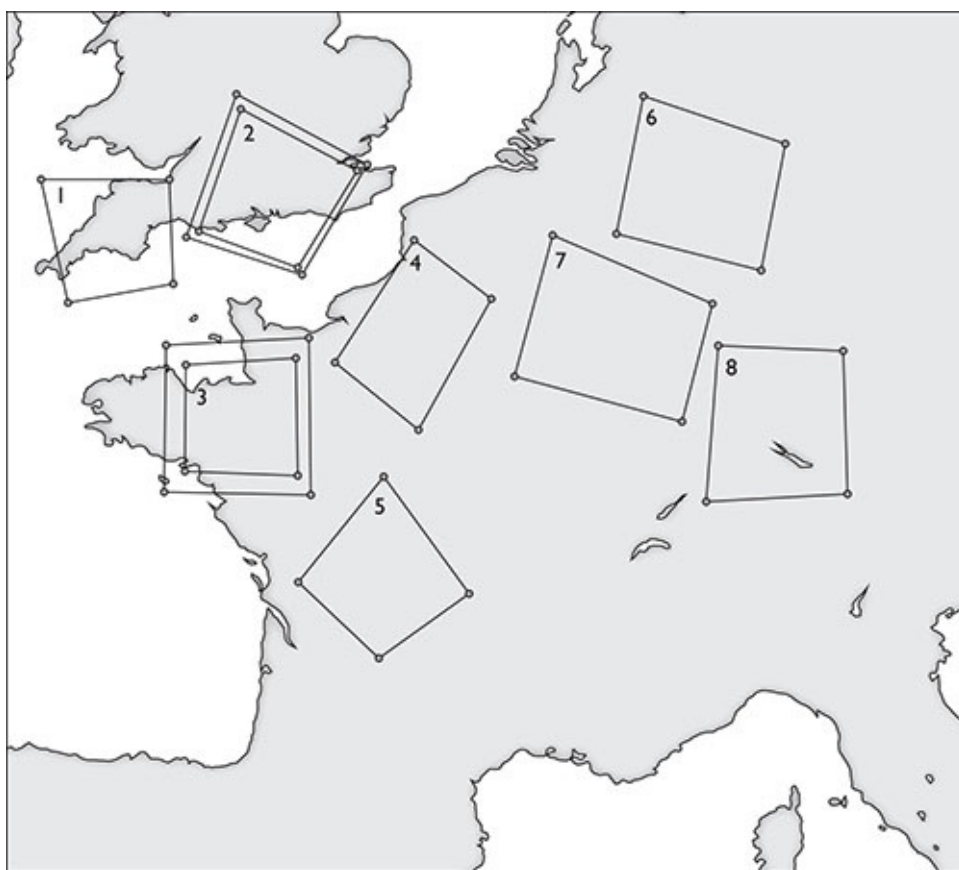
chêne, assortie à des chaussons en feuille de chêne et à une coiffure à gland pour l'hiver ou à feuilles de chêne pour l'été.

À mesure que le druidisme se propageait jusqu'aux régions les plus reculées d'Europe, il fallait construire de nouveaux temples. La conception architecturale en était confiée à un druide, qui dirigeait les opérations selon la volonté des dieux. Et puisque les dieux parlaient par énigmes, on ne saurait s'étonner qu'il y ait quelque chose d'étrange dans le plan des temples celtiques. Les quatre poteaux d'angle et les fossés périphériques décrivent généralement un carré ou un rectangle mal dessiné. Ces « enclos sub-rectangulaires » semblent avoir été tracés par un arpenteur maladroit qui se débrouillait toujours pour placer au moins un angle de travers. Un spécialiste britannique de l'archéologie du bâti qui a analysé des enclos celtiques du Sud de l'Angleterre releva en 2009 que « rien n'était tout à fait d'équerre ». « Les Celtes étaient-ils donc de si piètres arpenteurs ? s'interrogeait-il. Soit le Sud de l'Angleterre préhistorique était un pays d'incapables et de bricoleurs, soit ils déplaçaient délibérément et systématiquement un angle. J'ai opté pour cette deuxième hypothèse et appelé ce phénomène “l'irrégularité systématique”<sup>236</sup>. »

Cinq ans plus tôt, dans un article sur les temples celtiques du Vexin, un archéologue français s'était lui aussi penché sur la question<sup>237</sup>. Il avait remarqué que, dans tous les cas, lorsque l'on traçait la diagonale du rectangle biaisé, on obtenait deux triangles symétriques en miroir. Ces figures singulières semblaient avoir été produites en fixant un cordeau lâche entre deux piquets, puis en l'étirant de part et d'autre pour définir les deux autres points. Cette configuration était donc bien régie par des lois géométriques mais les druides, fidèles à eux-mêmes, avaient pris soin d'en cacher le principe de construction. Comme le chêne labyrinthe, ce plan apparemment aberrant recelait une logique qui ne se révélait qu'aux initiés.

Reste toutefois à comprendre pourquoi les druides avaient choisi ce tracé irrégulier. Était-ce une énigme géométrique ou simplement une façon hâtive de dessiner un rectangle approximatif ? Il y a pourtant des moyens plus simples de former un quadrilatère, et l'on conçoit mal que les charpentiers et les couvreurs dont les maisons de bois étaient des prouesses d'ingénierie bien plus remarquables que n'importe quel temple grec ou romain, aient pu tolérer un plan aussi imprécis et inconfortable<sup>238</sup>.

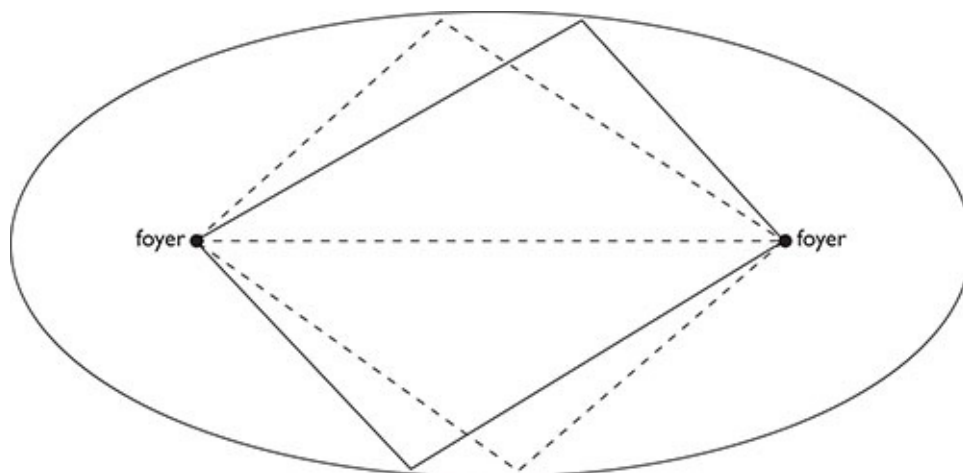
La configuration de ces structures énigmatiques dissimulait quelque chose de spectaculaire, mais je n'ai compris ce dont il s'agissait qu'après m'être initié à la science druidique. Les druides, philosophes « liés en confréries suivant le précepte de Pythagore<sup>239</sup> », connaissaient certainement la figure céleste dont on attribuait la découverte à leur mentor. Le mouvement apparent du soleil sur la voûte du ciel au cours d'une année décrit un cercle incliné, l'écliptique. C'est le plan de l'ellipse sur lequel apparaissent les planètes et les douze constellations du zodiaque. Pour une culture qui attachait une telle importance à la marche du soleil, cette révélation dut être essentielle.



**Fig. 31 – Enclos sub-rectangulaires celtiques**<sup>240</sup>

Exemples d'enclos sub-rectangulaires en Angleterre, en France et en Allemagne. 1 – South Cadbury. 2 – Casterley Camp. 3 – Oisseau-le-Petit. 4 – Bruyères-sur-Oise. 5 – Arnac-la-Poste. 6 – Hardheim. 7 – Oberesslingen. 8 – Holzhausen.

La technique la plus simple pour tracer une ellipse est la méthode dite « du jardinier », réalisée avec un cordeau et deux piquets (Fig. 32). Si rien ne le laissait paraître sur le terrain, le plan au sol des temples et autres enceintes sacrées caractéristiques du paysage antique s'inscrivait dans une ellipse qui représentait la projection sur Terre de l'écliptique. Ces rectangles apparemment imparfaits sont donc les figures géométriques qui définissaient la course du soleil. Tout comme l'axe solsticial avait été matérialisé par la voie héracléenne, cette autre trajectoire du soleil fut ainsi reportée des milliers de fois sur Terre, de la Bavière à l'océan Atlantique.



**Fig. 32 – Plan au sol d'un temple celtique**

Pour tracer la forme sous-jacente du plan au sol d'un temple celtique, nouer un fil entre deux punaises placées sur les foyers de l'ellipse ; tendre le fil avec la pointe d'un crayon et déplacer le crayon sur la feuille en conservant une tension constante. NB : le bassin de granit

rose de Bibracte est un ovale, figure distincte de l'ellipse.

Cette forme dicta pendant plusieurs siècles les pratiques cultuelles européennes. L'orbite du soleil était implicite dans l'enceinte du temple, et les quatre fêtes celtiques étaient peut-être signalées sur les points correspondants de l'ellipse zodiacale, comme des stations du chemin de croix. On devine en effet dans cette ellipse virtuelle la trace d'un rite druidique. Les Celtes, comme la plupart des cultures, pratiquaient des cérémonies de circumambulation. Selon Posidonios, pour honorer leurs dieux, ils tournaient vers la droite<sup>241</sup> (c'est-à-dire vers le sud) ; c'était également dans ce sens que l'évêque Patrick et les autres saints celtiques accomplissaient leurs rondes lorsqu'ils consacraient une église ou un puits, marchant en procession autour du site « *deisiol* » (« vers la droite » ou « dans le sens du soleil »). L'ellipse invisible du temple celtique suggère que les saints suivaient non seulement la direction du soleil, mais aussi sa course dans le ciel.

L'observance occulte des « lois intrinsèques de la nature » dans la pratique druidique s'est traduite par un dispositif de dissimulation extrêmement efficace. Tant, d'ailleurs, qu'il a tenu en échec des logiciels d'archéologie conçus pour identifier une logique dans les systèmes d'agencement des trous de poteaux, et que tout ce chapitre de l'histoire de la religion et de l'architecture nous est resté inconnu pendant deux mille ans. On pensait jusqu'à présent que la technique de construction d'une ellipse au cordeau n'était apparue en Occident qu'à la fin du xvi<sup>e</sup> siècle<sup>242</sup>. L'ingéniosité discrète des druides nous a confortés dans l'idée que la civilisation romaine, avec ses carrés et ses rectangles bien nets, était techniquement supérieure. Rien d'étonnant à ce que ces maîtres du camouflage aient constitué une si formidable force de résistance quand, après la conquête de la Gaule, ils se regroupèrent en Grande-Bretagne.

\*

Vingt ans suffisaient probablement à peine à couvrir l'ensemble du programme d'enseignement druidique. Celui-ci comportait très certainement un grand nombre de sous-disciplines et de domaines de spécialisation. Certains druides s'appliquaient à l'étude des propriétés curatives des plantes – tels la *selago* (le lycopode sélagine), dont les vapeurs pouvaient guérir les affections des yeux, le *salomus* (mouron d'eau), qui protégeait les porcs et le bétail contre les maladies, et le gui, antidote à tous les poisons<sup>243</sup>. Mis à part les barrissements effrayants d'un carnyx reconstitué, il ne nous est rien parvenu de la musique des anciens Celtes, mais les recherches de Pythagore sur les intervalles harmoniques faisaient sans doute partie du cursus. Les bardes celtes jouaient d'un instrument proche de la lyre<sup>244</sup>, et peut-être les druides musiciens composaient-ils des équivalents acoustiques des décors géométriques ?

Les druides qui envisageaient de se lancer en politique devaient connaître la jurisprudence civile et pénale, ainsi que des corollaires juridiques de la doctrine de la transmigration des âmes (le règlement des dettes était parfois reporté dans l'au-delà et on prêtait de l'argent dans l'espoir que le défunt le rembourserait dans l'Autre Monde<sup>245</sup>). Ils étudiaient l'administration interne de leur ordre et le protocole présidant à l'élection d'un nouveau druide suprême. Comme Diviciacus, certains se spécialisaient dans les affaires inter-tribales et, s'ils ne portaient jamais les armes, ils se devaient de maîtriser la stratégie politique et militaire : « Il arrive souvent que lorsque deux armées sont prêtes d'en venir aux mains, ces philosophes se jetant tout à coup au milieu des piques et des épées nues, les combattants apaisent aussitôt leur fureur comme par enchantement, et mettent les armes bas<sup>246</sup> 4. »

Bien des années après ses débuts à l'école, un apprenti, déjà au seuil de l'âge mûr, allait observer le ciel nocturne, peut-être depuis le belvédère aménagé sur le flanc est de Bibracte. C'était la partie

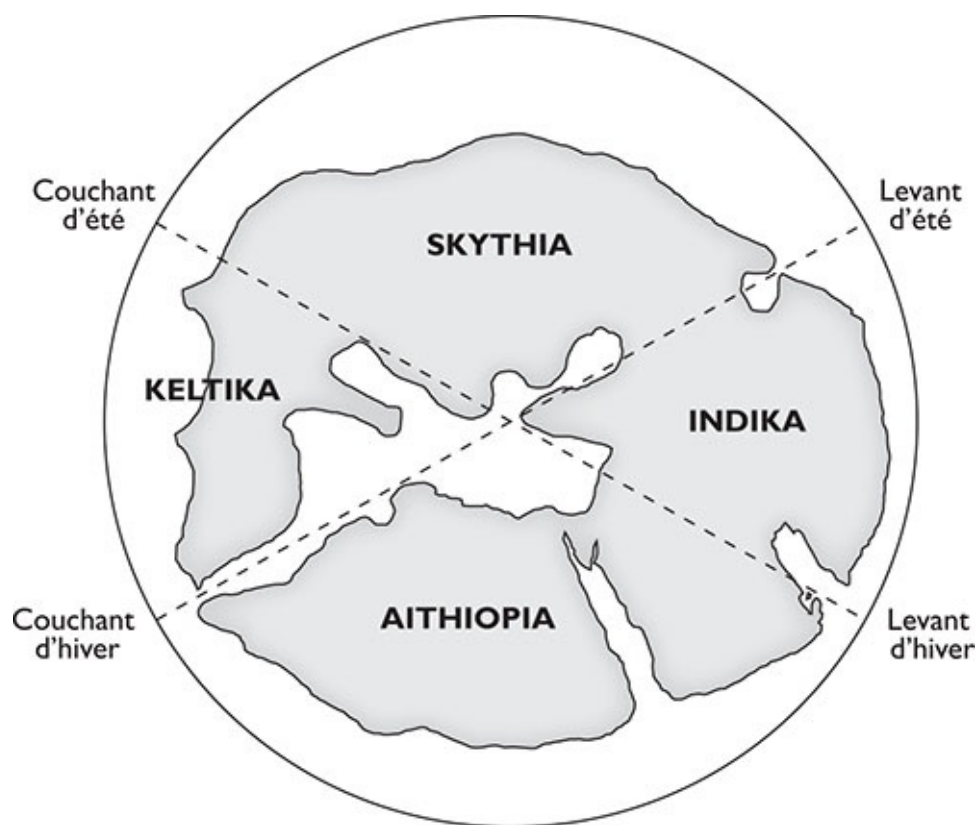
scientifique la plus avancée du cours : le druide apprendrait à prédire l'avenir et à préparer la Terre du Milieu à l'avènement des dieux :

Les druides débattent et transmettent à la jeunesse de nombreuses spéculations sur les astres et leur mouvement, les dimensions du monde et celles de la Terre, sur la nature des choses et sur la puissance et la majesté des dieux immortels<sup>247</sup>.

Pomponius Mela dit quelque chose de très similaire, mais sous une forme qui semble faire écho à la triade originelle : « *Hi terrae mundique magnitudinem et formam, motus caeli ac siderum et quid dii velint, scire profitentur* » (« Ils déclarent connaître la grandeur et la forme de la Terre et du Monde, le mouvement du ciel et des astres ainsi que la volonté des dieux<sup>248</sup>. »)

On reconnaît là l'équation triadique de la divination mathématique : prenez les données géodésiques (la forme sphérique de la Terre, sa taille et ses bandes de latitude), intégrez les observations astronomiques nécessaires (les éclipses, la longueur des ombres, les angles solsticiaux), et le résultat du calcul révélera la volonté des dieux – « *quid dii velint* » – (en particulier quant à l'orientation de l'autel, la direction par laquelle attaquer l'ennemi, la trajectoire la plus propice à une migration tribale).

Contrairement à celles des Babyloniens, les observations astronomiques des druides n'ont pas été préservées, sauf indirectement, sur la plaque de bronze du calendrier luni-solaire couvrant une période de cinq ans retrouvé dans un champ des environs de Coligny, au pied des montagnes du Jura (Ain)<sup>249</sup>. On peut toutefois en retrouver la trace, à partir du système des Mediolana et des routes de longue distance de la Gaule. En tant que disciples de Pythagore, les druides étaient sans doute aussi familiers des sciences helléniques que les Celtes de la Méditerranée et, dans la mesure où ils dominaient la seule intellocratie d'Europe et constituaient l'unique confrérie de scientifiques organisée à pareille échelle, ils enrichirent probablement les savoirs qu'ils avaient acquis des Grecs. Le verbe qu'emploie César, « *disputant* » (« ils débattent »), montre en effet qu'il ne s'agissait pas d'un corpus d'enseignement figé. Comme les professeurs d'université modernes, les druides menaient des recherches parallèlement à leur charge pédagogique et intégraient à leurs leçons les derniers apports du débat savant.



Ils connaissaient sans doute les *klimata* et la division du monde habitée telle que l'envisageait Éphore (vers – 350), en quatre zones définies par les axes des solstices<sup>250</sup> (Fig. 33). Aristote ne leur était certainement pas étranger car, outre son autorité reconnue sur les enseignements de Pythagore, le philosophe avait lui-même affiné le système des *klimata*.

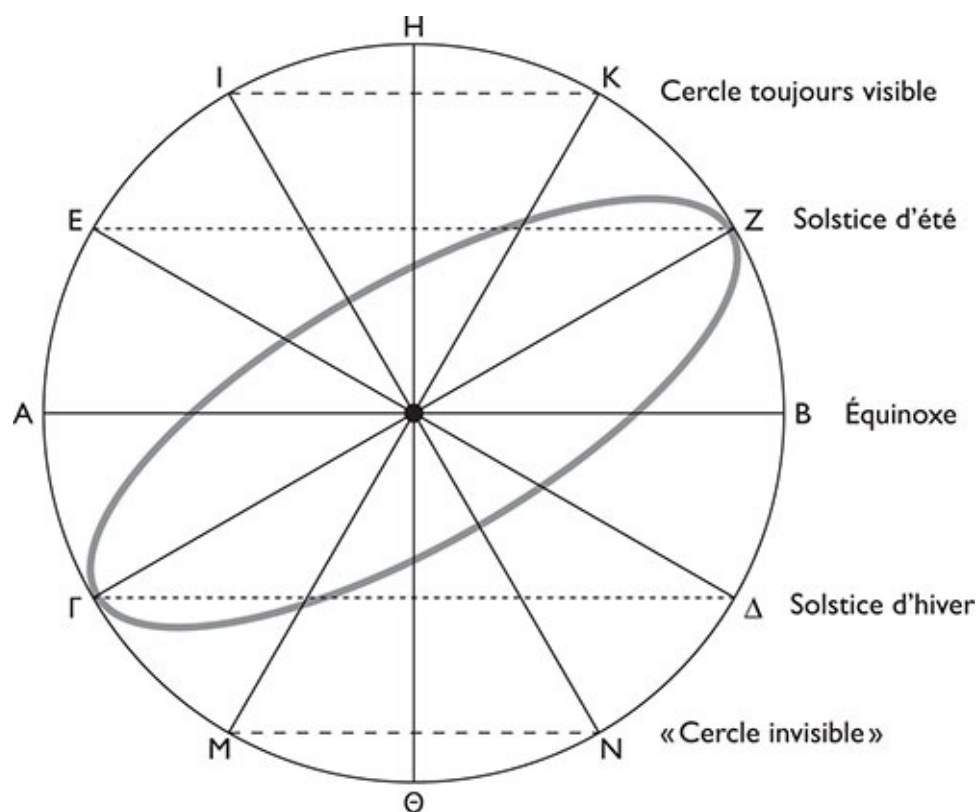


Fig. 34 – La division du monde selon Aristote.

Aristote, *Météorologie*, II, 6 (– 350), et la trajectoire zodiacale identifiée par Pythagore. Par convention, les douze directions ont été nommées d'après les aires de vents. Le cercle « toujours visible » (ou cercle de l'Ourse) et le « cercle invisible » (en référence au coucher des astres) sont les cercles arctique et antarctique.

Les diagonales issues des lignes de solstices, que les marins appellent des « lignes de rhumb », permettent de déterminer un angle de route et de naviguer à cap constant jusqu'à destination. Aristote plaçait le centre de la Terre à Rhodes où, au IV<sup>e</sup> siècle avant notre ère, l'azimut du soleil au solstice était très exactement de 60°, soit un sixième de cercle. (C'est précisément l'angle des lignes solsticiales tracées sur les deux schémas présentés en Fig. 33 et Fig. 34.) Cette valeur était bien entendu sensiblement différente pour un observateur se trouvant plus au nord, mais les données géométriques du bassin de granit rose et des innombrables objets quotidiens de l'art celtique démontrent que les druides avaient trouvé le moyen d'adapter le système aristotélicien à leurs latitudes. Ils disposaient par ailleurs d'un immense territoire sur lequel ils pouvaient mettre en pratique leurs visées astronomiques et accorder leurs déplacements à la volonté divine ainsi calculée.

Le druide fraîchement diplômé qui redescendait de la montagne au terme de vingt ans d'instruction savait que les dieux étaient présents dans chaque recoin du monde naturel, que la nature elle-même était un temple, et la Terre du Milieu un miroir du monde supérieur. Le sanctuaire sur lequel régnait le druide était une matérialisation de ces vérités, une forme d'obéissance aux dieux immortels. Tout comme les curés herboristes et astronomes des siècles futurs, le druide passerait le reste de son existence à observer et à consigner « les lois intrinsèques de la nature ». Et, telles les branches du



chêne sacré, des milliers de druides de toute l'Europe possédant les secrets de la Terre et du ciel, et instruits de leurs mouvements et de leurs dimensions, contribueraient à bâtir un autre temple, si vaste qu'il ferait de la Terre du Milieu un monde où les dieux seraient chez eux. La miraculeuse efficacité dont Ératosthène et d'autres savants isolés n'auraient osé rêver était à l'œuvre.

## TROISIÈME PARTIE

## Le chemin des dieux

À la faveur des enseignements druidiques, on voit affleurer sur la face de l'Europe un merveilleux dessin, resté invisible depuis la fin de l'âge du fer : une carte vieille de plus de deux mille ans, dans un état de conservation presque parfait. Dans sa forme la plus complète, elle témoigne d'une compréhension de la Terre sans précédent dans l'Antiquité. Elle représente la vision des dieux dont s'inspiraient les druides pour organiser les modes d'occupation du territoire et les mouvements de population qui ont façonné le visage de l'Europe moderne.

Mediolanum Biturigum (Châteaumeillant), l'improbable plaque tournante du commerce vinaire gaulois, était à l'époque des Bituriges le centre sacré de la Gaule. La cité était établie à la croisée du plus long méridien traversant l'isthme gaulois et de la ligne d'équinoxe courant de l'Atlantique aux Alpes (voir p. 85 et 87). Il y avait au choix de cet emplacement d'autres raisons, qui n'auraient pas échappé à un druide instruit des sciences helléniques. Le site de Mediolanum Biturigum se trouve en effet très exactement à deux heures à l'ouest de l'une des principales intersections de latitude et de longitude de l'œkoumène grec, l'embouchure du Borysthène<sup>252</sup> (le Dniepr) ; il est aussi à trente minutes à l'est d'un autre grand point de jonction : les colonnes d'Hercule, où la mer Méditerranée ouvre sur l'Atlantique. Enfin, le parallèle passant à une heure au sud de Mediolanum porte le centre du monde antique, Delphes (Fig. 35).

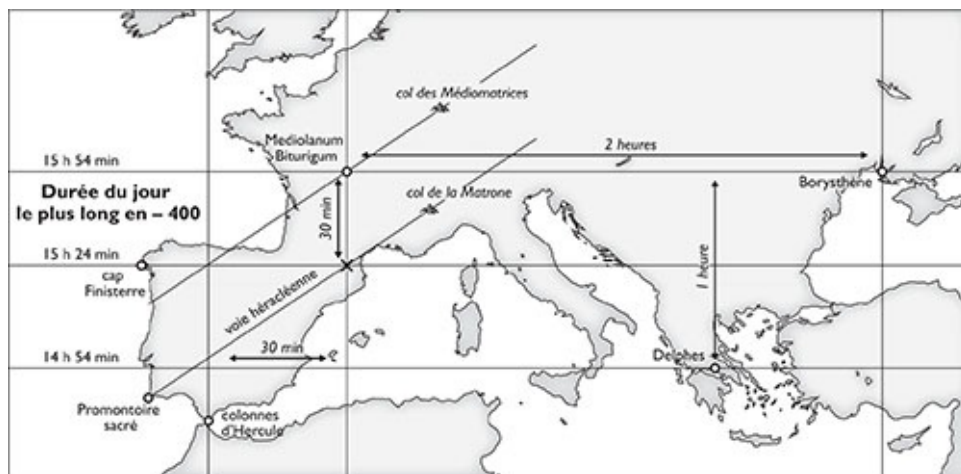


Fig. 35 – Mediolanum Biturigum et l'œkoumène grec

Le système des Mediolana était à l'origine une organisation éparse de territoires locaux. Puis, dès le IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C. peut-être, il fut développé avec une telle rigueur scientifique qu'un magnifique canevas commença à se déployer sur l'ensemble du continent, tels les racines et les vaisseaux d'un immense arbre vivant. Les druides n'auraient pu trouver un lieu plus adapté pour leur *omphalos*. À partir de repères grecs, ils fondèrent un nouveau centre celtique à l'ouest de Delphes. Cette implantation d'un Mediolanum principal est l'une des plus anciennes manifestations perceptibles du glissement du pouvoir depuis la mer Égée et la Méditerranée vers la mer du Nord – processus qui se poursuivrait pendant deux mille ans. Elle affirmait la place de la Gaule dans le monde habité et, pour la première fois, reliait les terres des Celtes barbares au pays d'Hercule, berceau de la civilisation.

L'exploration de cet arbre débute par un calcul simple. Dans la conception géographique la plus couramment admise dans l'Antiquité, les *klimata*, lignes de latitude calées sur la durée du jour le plus long, se succédaient à trente minutes d'intervalle. Le parallèle passant exactement à trente minutes au sud de Mediolanum touche l'Atlantique près de l'un des « bouts du monde », le cap Finistère. Mais son point de rencontre avec la méridienne de Mediolanum (indiqué sur la carte par une croix) semble totalement dénué d'intérêt historique. Sur les contreforts des Pyrénées, dans une région de défilés de calcaire tortueux où les Cathares persécutés trouvèrent refuge au Moyen Âge, l'Aude dévale les gorges de la Pierre-Lys, qui semblent barrées au nord par un puissant escarpement, la Muraille du Diable. Jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle, avant qu'un curé de la région ne parvînt à convaincre ses paroissiens de percer une route à travers le canyon, le hameau de Belvianes resta enclavé dans ce cul-de-sac. On y a pourtant retrouvé des monnaies celtiques<sup>253</sup> : le site, qui au XI<sup>e</sup> siècle s'appelait encore Balbianas, fut sans doute le domaine d'un certain Balbus<sup>254</sup>, Celte romanisé qui avait établi sa retraite à quatre kilomètres à peine du village d'Ayat, en amont du défilé. Ayat doit son nom à la tribu des Atacini et était probablement leur capitale tribale.

Cet ancien *pagus* des Atacini ne sait aujourd'hui que très peu de chose de son passé protohistorique, mais il pourrait certainement faire remonter son histoire au jour de – 218 où un général carthaginois franchit les Pyrénées, car la croix marquée sur la carte, à une demi-heure de jour au sud de Mediolanum, se trouve très exactement sur la voie héraclée.

L'idée surgit comme une pièce d'or sur le sillon d'un champ fraîchement labouré : l'emplacement du Mediolanum principal correspond non seulement aux lignes de latitude et de longitude grecques mais aussi, avec plus de précision encore, à l'axe solsticial de la voie héraclée. Cette impeccable coïncidence géographique livre un indice d'une invention lumineuse qui semblerait autrement n'avoir existé que sous la forme abstraite imaginée par les philosophes : un système de *klimata* basé sur les lignes équinoxiales orientées d'ouest en est, et sur les diagonales du solstice. En toute logique, si la position de Mediolanum Biturigum avait été fixée à une demi-heure au nord de la route frayée par le fondateur mythique des Celtes, la ville devait se trouver sur un autre axe solsticial passant par sa latitude.

Et de fait, comme par un décret divin, une ligne projetée depuis Mediolanum Biturigum selon la même orientation solsticial que la voie héraclée (voir p. 33) mène droit au pied de l'oppidum juché sur une colline ovale de Bourgogne où, comme Pyréné avant elle, une princesse celtique attira Hercule à sa couche. C'était Alésia, « foyer et métropole [littéralement “cité-mère”] de toute la Celtique » : « Les Celtes ont toujours tenu en honneur cette ville restée, depuis Héracles, tout le temps libre et inexpugnable<sup>255</sup>. » Ce creuset cosmopolite, dont les citoyens venaient « de toutes les tribus », est le site le plus probable du *locus consecratus* où, selon César, les druides tenaient chaque année leur assemblée « à date fixe » pour régler les différends privés et publics<sup>256</sup>. Le territoire était administré par les Mandubiens (« les gens du cheval »). Cette petite peuplade, qui occupait la région de la ligne de partage des eaux et gardait les routes reliant la Méditerranée à la Manche, bénéficiait de la protection de ses puissants voisins<sup>257</sup>. La légendaire imprenabilité de son oppidum résultait probablement de sa neutralité reconnue de tous, et ce fut l'une des raisons qui pousserait Vercingétorix à choisir Alésia pour livrer sa dernière bataille contre les Romains.

De son char parcourant son chemin elliptique, le dieu solaire qui avait aimé la princesse d'Alésia jouissait d'une splendide vue d'ensemble sur la Terre du Milieu. La ligne de solstice de Mediolanum Biturigum, parallèle à la voie héraclée, croise les capitales tribales des Agésinates (Angoulême), des Mandubiens (Alésia), des Lingons (Langres), mais aussi le sanctuaire du chêne de Derventio (Drevant, Cher) et les villes actuelles de Nevers (Nièvre) et Semur-en-Auxois (Côte-d'Or) – autre localité dont la fondation est attribuée à Hercule. Enfin, à vingt minutes de longitude à l'est de

Mediolanum, elle atteint avec la précision d'une lance gauloise l'entrée principale de l'un des sites celtiques les plus importants d'Europe (Fig. 41).

Dans le massif des Vosges, à l'endroit où la route descend en lacets vers Saverne (Bas-Rhin), le Fossé des Pandours était autrefois un grand oppidum ne couvrant pas moins de cent soixante-dix hectares<sup>258</sup>. Capitale des Médiomatrices – les « mères de la Terre du Milieu » –, il montait la garde sur le col de Saverne. C'est l'un des grands points de passage entre la France et l'Allemagne, et entre le plateau lorrain et la vallée du Rhin. Nous ignorons son nom gaulois, mais peut-être ce « col des Médiomatrices » avait-il les mêmes connotations maternelles que la Matrone. C'était en effet par ces deux brèches que le soleil renaissait chaque jour pour déverser sa lumière sur le pays des Celtes d'Occident.

Pendant septentrional de la Matrone, providentiellement situé sur une diagonale de même orientation que le chemin d'Hercule, il était la confirmation physique d'une légende vénérée : après avoir marché du Promontoire sacré aux Alpes, Hercule avait parcouru toute la Celtique, dispensant sa protection et son prestige aux tribus installées le long des grands fleuves du Nord de la Gaule. Et cette symétrie géopolitique n'était qu'une caractéristique parmi d'autres d'un schéma céleste qui fut reporté sur les terres s'étirant des Alpes à l'océan Atlantique et des « îles les plus éloignées » aux colonnes d'Hercule.

\*

Cette cartographie d'un immense territoire articulée sur des lignes solsticiales présente une apparence étrangement celtique. Elle reprend le principe aristotélicien ou pythagoricien des douze aires de vent mais, au lieu de diviser le cercle terrestre en douze quartiers égaux, elle s'aligne sur l'axe de la voie héracléenne, définissant douze régions de grandeur variable. La trajectoire d'Hercule épouse l'arc de la côte méditerranéenne, puis file en droite ligne vers le soleil levant d'été, suivant la plus longue diagonale qui traverse de bout en bout la Celtique depuis le Promontoire sacré, à l'extrémité du monde. Les druides en firent l'axe de référence de leur système, de la même manière qu'au XVIII<sup>e</sup> siècle, les arpenteurs de l'expédition Cassini caleraient leurs levés sur un segment du tracé que les Romains lui superposèrent, la voie Domitienne. L'angle de cette route légendaire et réelle produit une harmonie plus subtile que le découpage régulier de la rose des vents pythagoricienne (Fig. 34, p. 167), un déploiement géométrique du cercle en pétales qui contient une magnifique vérité. De même que les arcs et les tangentes de l'art celtique obéissent aux lois codées de la nature, le canevas des méridiens, parallèles et lignes de solstice exprime l'un des secrets fondamentaux du dieu solaire.

La tangente de référence de la voie héracléenne, tout comme celle de son équivalent septentrional, forme un angle de N 57,53° E. Sachant que l'on admet généralement une marge d'erreur d'au moins un degré dans les mesures géodésiques antiques, une précision de l'ordre d'une fraction de degrés, même sur de courtes distances, apparaît significative. L'exactitude rigoureuse des tracés celtiques, relevés sans théodolite ni compas, semble de prime abord impossible, mais la solution devait être évidente à des druides qui maîtrisaient la géométrie pythagoricienne et avaient certainement souvent à y recourir pour arbitrer des litiges de bornage.

En comptant onze pas vers l'est et sept vers le nord – ou autant de nœuds d'une corde d'arpentage égyptienne –, on forme les deux côtés d'un triangle rectangle dont la tangente forme un angle de 57,53°. Ce ratio entier – 11/7 – est la formule simple qui produit une ligne héracléenne<sup>259</sup> (Fig. 36).

Alors que la trajectoire d'Hercule semblait être une chimère née de la légende, de la géographie et du mouvement du soleil, son caractère fonctionnel a quelque chose de presque miraculeux. Pour un druide mathématicien cherchant des corrélations entre le monde idéal des nombres et l'agencement



aléatoire de la réalité matérielle, ce ratio de nombres premiers, 7 et 11, devait revêtir une signification particulière.

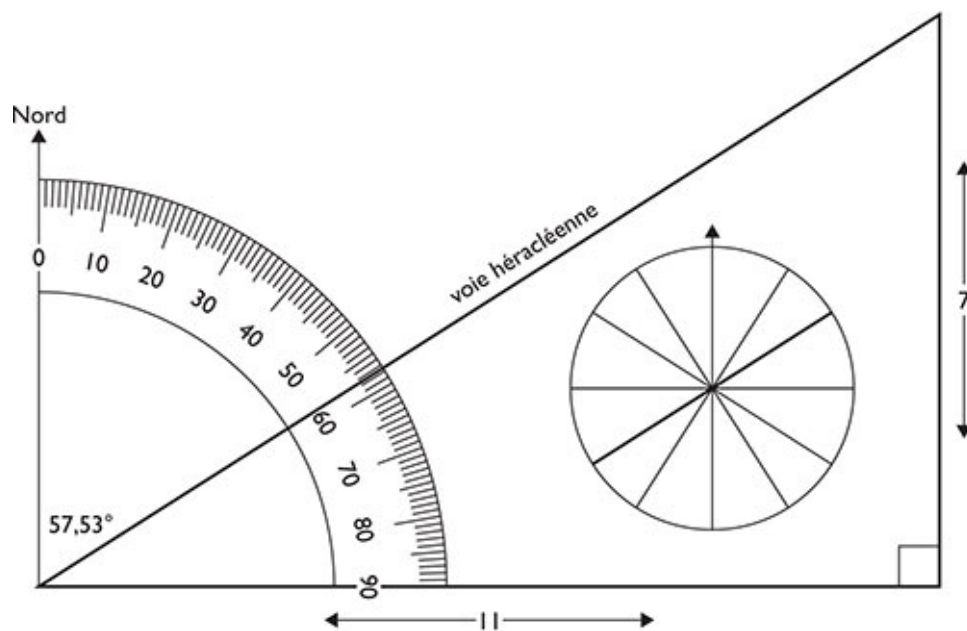


Fig. 36 – Le ratio héracléen

La valeur de pi ( $\pi$ ) – le rapport du diamètre à la circonférence du cercle – était le Graal des mathématiques anciennes. Ce nombre irrationnel et insaisissable, indispensable pour calculer précisément la circonférence et l'aire d'un cercle, était l'un des énoncés divins les plus mystérieux et les plus puissants. La valeur réelle de pi, à quatre chiffres après la virgule, est de 3,1416. Les Égyptiens consignèrent dans le papyrus Rhind (vers le <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècle av. J.-C.) un calcul qui aboutit à un résultat de 3,1605. Les Babyloniens et, à leur suite, l'armée romaine, utilisaient un ratio de 25/8 (3,125) mais se contentaient souvent d'un simple arrondi à 3. Un peu avant – 212, employant des polygones réguliers de 96 côtés inscrits et circonscrits à un cercle, Archimède démontra que la valeur de pi était enfermée entre les limites de 223/71 et 22/7 (soit 3,1408 et 3,1428)<sup>260</sup>. C'était là une remarquable approximation et un événement capital dans l'histoire des mathématiques.

Or, il apparaît que la valeur de cette limite haute avait été inscrite sur la face de la Terre plus d'un siècle avant Archimède : l'un des trésors que Hercule laissa dans son sillage fut une trajectoire fondée sur pi divisé par 2 (11/7 est égal à 1,5714, qui est la moitié de 3,1428). Comme par le plus pur des hasards, le système druidique contenait la valeur la plus approchante de pi qui fût dans le monde antique. Hercule avait légué à ses fils et à ses filles celtes le secret géométrique de sa roue solaire qui, réinventée et actionnée sur la Terre, offrit d'innombrables et merveilleuses possibilités.

\*

Avec cette formule en main, une question se pose : une troisième diagonale héracléenne aurait-elle été tracée à une demi-heure de jour vers le nord, en Gaule Belgique<sup>1</sup> ? Ici encore, en appliquant la formule, une suite de lieux significatifs se dégage : une ligne solsticiale projetée depuis le point qui se trouve exactement à une demi-heure au nord de Châteaumeillant passe par ou à proximité de plusieurs grands oppida. La plupart étaient probablement des capitales tribales avant la conquête romaine : Vannes, dont le nom conserve celui des Vénètes, et qui commandait la baie de Quiberon ; Rennes, capitale des Redones à l'époque gallo-romaine (et sans doute aussi préromaine, puisque c'était là qu'ils frappaient leur monnaie<sup>261</sup>) ; Le Haut du Château, près d'Argentan (Orne), le plus

grand oppidum des Arvii ; Pîtres (Eure), probable chef-lieu des Vélocasses, entouré d'un complexe de nécropoles ; et un « camp de César » en bordure de la rivière Samara, au pays des Viromanduels ou de la peuplade qui occupait cette zone au IV<sup>e</sup> siècle avant notre ère.

À l'intérieur de la Gaule, les coïncidences sont bien plus frappantes qu'avec n'importe quel schéma produit par des lignes tirées de façon aléatoire. À l'extrémité nord-est de cette troisième diagonale héracléenne, près de l'actuelle frontière belge, la cohérence est en revanche moins marquée : la ligne passe entre mille et deux mille mètres, respectivement, de Cambrai et de Famars (Nord), villes des Nerviens, avant d'aboutir exactement au centre de Mons (Hainaut), dont on pense actuellement qu'elle commença sa vie comme *castrum* romain (voir Fig. 41, p. 190).

À cette étape de notre reconstitution, nous avons donc trois lignes héracléennes qui traversent la Gaule, avec un centre à Mediolanum Biturigum et un autre point focal possible à Alésia (Fig. 37).

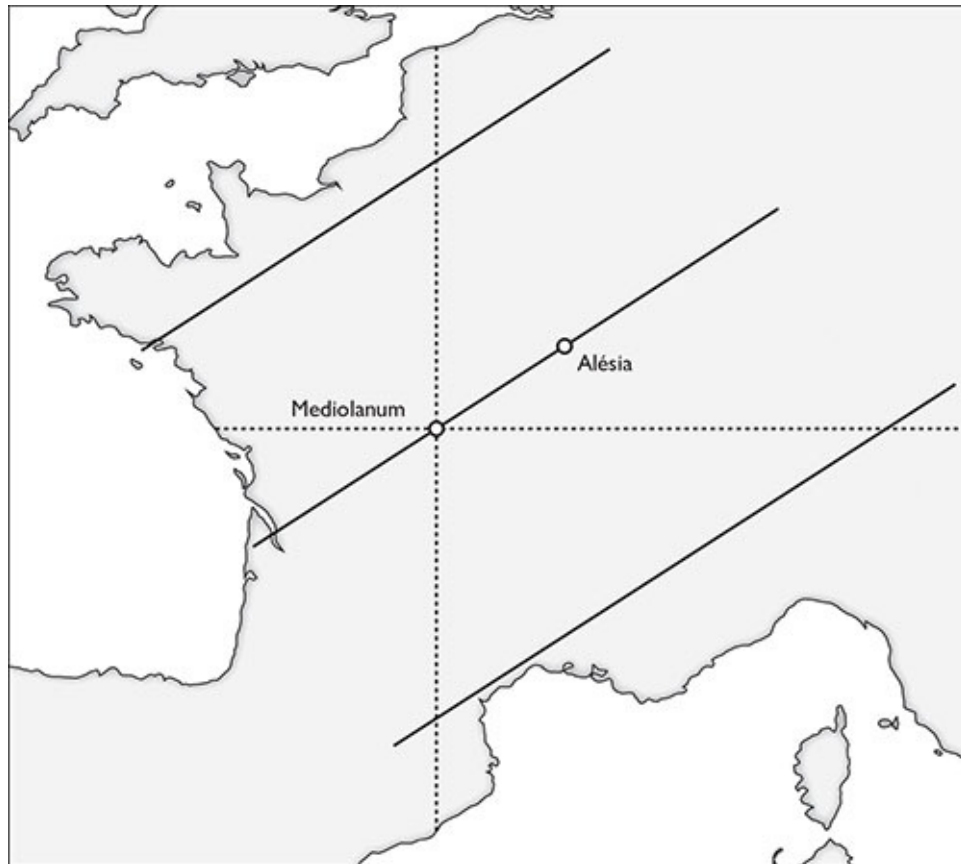


Fig. 37 – Lignes du solstice d'été

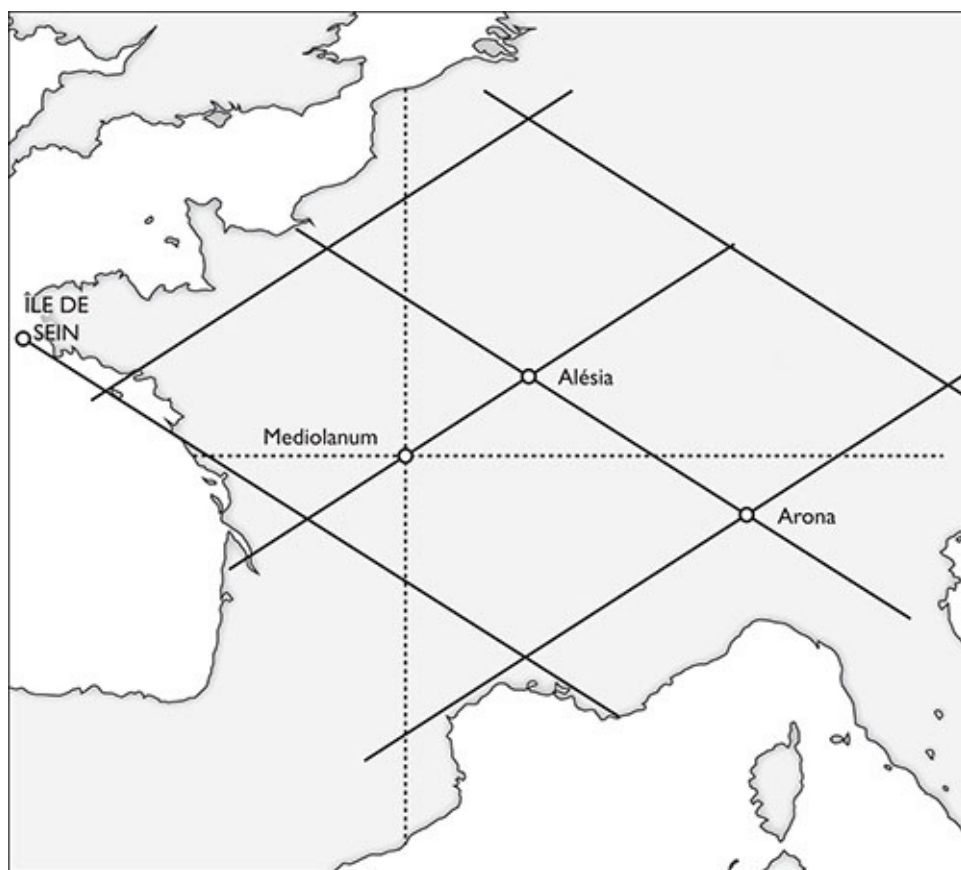


Fig. 38 – Lignes des solstices d'été et d'hiver

Dans le système aristotélicien ou pythagoricien, les axes du solstice d'été sont symétriques à ceux du solstice d'hiver (voir Figs 33 et 34, p. 166 et 167). À partir d'Alésia – « foyer et métropole de toute la Celtique » –, la ligne de solstice d'hiver part vers le nord-ouest et rencontre successivement le principal oppidum des Sénon (le Camp du Château, près de Villeneuve-sur-Yonne), le Mediolanum dont les Aulerques Éburovices firent leur capitale (Évreux), et se poursuit jusqu'à la pointe rocheuse qui s'avance dans la mer au-delà du port du Havre, l'ancien Caput Caleti (le cap de la tribu des Calètes). Dans la direction opposée, elle passe au pied du plus grand sanctuaire helvète, la colline du Mormont, et retrouve la chaussée d'Hercule à Arona, sur les rives du lac Majeur (Fig. 38).

C'est avec une certaine exaltation que l'on se prend à soupçonner la présence de mécanismes cachés dans ce schéma abstrait qui semble si bien rendre compte des débuts de l'histoire celtique. Arona, au croisement de deux lignes solsticiales, fut l'un des grands carrefours culturels de l'Europe protohistorique. Passé Arona et sa forteresse en surplomb du lac, la ligne coupe le village éponyme de la culture du premier âge du fer dite « de Golasecca ». Trait d'union entre les Étrusques d'Italie, la civilisation transalpine de Hallstatt et les riches tribus de la Marne et de la Moselle réputées pour leurs tombes à chars, Golasecca était alors l'équivalent culturel d'Alésia, et il est donc logique qu'elle figure sur le quadrillage héracléen. Dans son prolongement sud-est, la ligne arrive au centre du Mediolanum qui est aujourd'hui Milan.

Pour parachever ce schéma, deux autres lignes de solstice d'hiver devraient passer au nord et au sud de la ligne d'Alésia (Fig. 38). Mais, même en admettant des marges d'erreur supérieures (jusqu'à un degré et une minute de jour), on ne retrouve pas la même cohérence<sup>262</sup>. Ce contraste est révélateur : ces deux axes se situent en dehors de la Celtique et de la Gaule Belgique. La ligne septentrionale, sur la rive droite du Rhin, avoisine quelques-uns des plus grands oppida d'Europe – Magdalensberg (Autriche), Biberger (Autriche) et Donnersberg (Allemagne) – mais la précision du tracé est loin d'être comparable. S'il est vrai que les Romains ont exagéré les différences culturelles des tribus « germaniques », dont beaucoup étaient de toute évidence celtiques, il n'en reste pas moins

qu'elles ne partagent pas la même histoire que les peuples gaulois et il se peut qu'elles n'aient jamais accepté la juridiction des druides<sup>263</sup>. (César s'était d'ailleurs laissé dire qu'il n'y avait pas de druides en Germanie.)

La ligne méridionale conduit quant à elle vers les territoires de tribus ligures préceltiques et, dans la direction inverse, coupe la Gaule Aquitaine et franchit près de soixante kilomètres de mer pour frôler la péninsule armoricaine – ce qui n'aurait pas manqué de contrarier un arpenteur travaillant sur de longues distances. Dans ces eaux atlantiques parsemées d'îles et cartographiées mentalement par des générations de marins, il n'aurait pourtant pas été impossible de tirer une ligne d'arpentage précise puisque, même en l'absence de mesures exactes, il était évident qu'au solstice d'été, le soleil disparaissait derrière les promontoires de Bretagne et le pays des Osismes, le « peuple de la fin des terres ». Au reste, les druides possédaient peut-être bien des mesures précises : une ligne prolongée depuis le point de la voie héraclée qui se trouve exactement au sud d'Alésia touche l'île de Sein où, dans le folklore breton, l'âme des défunts se rendait à marée basse. À l'époque celtique, ce minuscule rocher abritait neuf druidesses dont Pomponius Mela décrit en – 43 le singulier collège. Puisqu'elles vivaient à une extrémité d'une ligne de solstice, elles exigeaient tout naturellement de ceux à qui elles dispensaient leur sagesse un certain talent de navigation :

Séna, dans la mer britannique, en face du littoral des Osismes, est célèbre par l'oracle d'une divinité gauloise dont les prêtresses, consacrées par une virginité perpétuelle, sont, dit-on, au nombre de neuf ; on les appelle Gallizènes [probablement *Galli gena*, « les jeunes filles gauloises »] et on les croit douées du pouvoir singulier de soulever les mers et les vents par des formules magiques, de se métamorphoser à volonté en n'importe quel être animé, de guérir des maux qui, pour d'autres, sont incurables, de connaître et de prédire l'avenir ; mais ce sont des dons qu'elles réservent aux navigateurs, à ceux mêmes qui se sont mis en route dans la seule intention de les consulter<sup>264 2</sup>.

\*

La probabilité pour que les lignes solsticiales de la Gaule traversent par hasard tant de sites celtiques remarquables est extrêmement faible. (À titre d'information, soulignons qu'à l'intérieur de la Gaule, même en admettant un écart de mille mètres de part et d'autre de chaque ligne, il n'y a qu'une chance sur 87 millions pour que le hasard ait placé cinq centres tribaux sur une même ligne ; rapportée aux sites traversés par les lignes, cette probabilité tombe à environ 0,43<sup>24</sup>, ce qui revient à dire qu'elle est quasiment nulle.) Mais les probabilités sont souvent de faux prophètes. La réalité de la recherche historique veut que, si une coïncidence paraît extraordinaire, il ne faut sans doute y voir qu'une coïncidence, d'autant plus qu'à deux mille ans de distance, les indices matériels sont très minces.

La faisabilité du système n'est pas en doute. La plupart des problèmes qui se posaient aux arpenteurs cherchant à tirer une droite entre deux points éloignés et mutuellement invisibles pouvaient être résolus par la trigonométrie<sup>265</sup>. Les instruments de mesure des angles, telle la dioptré munie d'un rapporteur mise au point au III<sup>e</sup> siècle av. J.-C., étaient surtout utilisés par les astronomes. Pour des levés terrestres, les arpenteurs s'encombraient rarement de tels raffinements. L'appareil de positionnement protohistorique était la groma – une tige verticale (le gnomon) articulée à une croix à quatre branches lestées de fils à plomb qui permettaient de tracer des alignements et des angles droits. Armé de cet outil, il suffisait de définir un triangle rectangle dont deux côtés avaient pour longueur des valeurs entières. On alignait l'un des deux côtés sur le méridien local et on trouvait le nord en notant le point où l'ombre du gnomon était la plus courte ou, plus précisément, pour compenser le flou de l'ombre, en marquant le milieu d'une ligne tirée entre les points d'entrée et de sortie de l'ombre sur la circonférence d'un cercle, à deux heures symétriques de la journée (10 heures et 14 heures par exemple) [Fig. 39]<sup>266</sup>. Puis, on reproduisait l'opération au fur et à mesure du levé. Sur de longues distances, les erreurs s'annulaient.

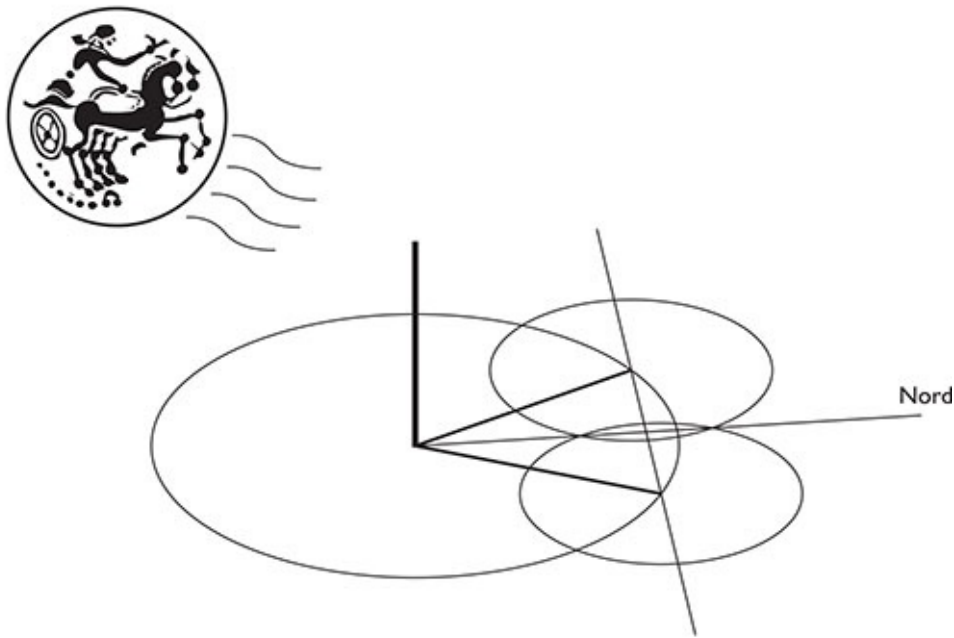


Fig. 39 – Détermination du nord vrai

Sur quelques degrés de latitude, les inexactitudes dues à l'application de la géométrie euclidienne en deux dimensions à la sphéricité de la Terre sont négligeables. Sur l'ensemble du territoire qu'occupent la Gaule, l'Ibérie et l'île de Bretagne, la courbure de la Terre peut donc être ignorée. De Mediolanum Biturigum au col des Médiomatrices – soit, sur une distance de plus de quatre cent cinquante kilomètres –, la déviation serait d'environ 2,5 mètres (la longueur de deux épées celtiques). C'est en partie pour cette raison que certains portulans médiévaux étaient d'une si remarquable précision sur des zones maritimes de dimensions comparables aux surfaces couvertes par le relevé géodésique druidique<sup>3267</sup>.

Plusieurs exemples spectaculaires ont démontré l'efficacité de ces anciens appareils de mesure. Aux II<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> siècles de notre ère, les arpenteurs romains érigèrent ainsi une ligne de fortification sur la frontière nord-est de l'Empire, le *limes germanicus*. Sur quatre-vingts kilomètres, elle suit un tracé parfaitement rectiligne dans les collines de la forêt souabo-franconienne ; sur un tronçon de vingt-neuf kilomètres au sud de Walldürn, l'erreur de direction est de deux mètres à peine<sup>268</sup>.

Au début du VIII<sup>e</sup> siècle, utilisant une technologie presque identique et assisté d'un astronome, un moine bouddhiste, Yi Xing, releva un arc de méridien de deux mille cinq cents kilomètres depuis la frontière sud de la Mongolie jusqu'à la mer de Chine méridionale<sup>269</sup>, ce qui équivaut à la distance séparant la pointe septentrionale de la Grande-Bretagne des colonnes d'Hercule. En Chine et sur le plateau iranien, certains qanats (aqueducs souterrains) s'étiraient sur des dizaines de kilomètres selon un alignement exact à quelques centimètres près, bien que la technique eût exigé un arpentage tridimensionnel<sup>270</sup>. Les trajectoires celtiques avaient l'avantage de n'exister que sous forme de lignes imaginaires en deux dimensions. Il n'est pas exclu que leur précision ait été affinée par des observations astronomiques qui, à l'instar des calculs médiévaux de détermination de la *qibla* (la direction vers laquelle se tournent les musulmans pour prier), inspirèrent peut-être d'autres perfectionnements trigonométriques.

Le fait que les Celtes étaient théoriquement capables de reporter sur terre des lignes de longue distance ne démontre naturellement pas que ces lignes existaient. Faute de pouvoir en administrer la preuve, on imagine aisément les formes qu'elle a pu affecter. Un druide du Bas-Empire romain, voyant son savoir lui échapper avec l'âge, aurait par exemple inscrit le schéma sur un bout de parchemin en lui donnant une apparence d'enluminure. Le dessin, passant pour l'œuvre d'un païen,



aurait par la suite été effacé ou abandonné à la moisissure dans un monastère, de sorte que son sens se perdit à jamais – à moins que quelques détails du système n'aient été préservés dans une carte orale, comme les triades qui consignent les origines de la Gaule, les légendes qui permettent de tracer la trajectoire de la chaussée d'Hercule, ou le poème irlandais dans lequel Cú Chullain, fils de Lugh, raconte par quel itinéraire il rejoignit sa bien-aimée Emer : « Je suis venu par la Couverture de la Mer, et j'ai franchi le Grand secret des Gens de la Déesse Danu et l'Écume des Deux Étalous d'Emain Macha ; par-delà le Jardin de la Grande Reine et le Glen de la Grande Truie, j'ai passé la Lande du Grand Barragen entre le Dieu et son Druide<sup>271</sup>... » Autant de lieux que nous serions bien en mal de situer sur une carte.

\*

Les aventuriers rentrent parfois bredouilles de leurs explorations dans les sphères brumeuses de la conjecture, alors que la solution les attendait chez eux. J'avais ainsi vu plusieurs fois la « carte », sans la reconnaître. Elle se présente sous forme d'un ensemble de textes qui décrivent l'une des grandes vagues migratoires celtiques et résument deux siècles d'événements en des récits aussi concis que détaillés. La véracité des éléments de base de la légende est établie : entre les IV<sup>e</sup> et II<sup>e</sup> siècles avant notre ère, des tribus celtiques s'installèrent en Italie du Nord, dans le bassin du Danube, dans les Balkans et en Turquie. Cet exode fut un processus long et complexe, et pourtant, comme l'ont souvent souligné les historiens, il semble témoigner d'un projet collectif et de l'intervention d'une puissance coordinatrice.

En – 58, une confédération de nations celtiques emmenée par les Helvètes se rassembla à Genava (Genève). Elles envisageaient de traverser la Gaule à pied pour aller s'installer au pays des Santons, bordé à l'ouest par l'océan Atlantique<sup>4</sup>. Les préparatifs débutèrent deux ans avant le départ. Chaque arpent de terre cultivable futensemencé de blé et, après la récolte, afin de renforcer la détermination des émigrants, les Helvètes mirent tout bonnement le feu à chaque ville, village et maison privée (douze oppida et quatre cents villages, aux dires de César<sup>272</sup>).

Leurs talents logistiques ne laissèrent pas d'impressionner le général romain : « On trouva dans le camp des tablettes écrites en caractères grecs. Elles contenaient la liste nominative de tous les émigrants, classés par catégorie : ceux qui étaient en état de porter des armes, les enfants, les vieillards et les femmes. » Il reprit les chiffres de ce document dans le premier livre de ses *Commentaires sur la Guerre des Gaules*<sup>273</sup> :

<i>Tribu</i>	<i>Effectifs</i>
Helvètes	263 000
Tulinges	36 000
Latobriges	14 000
Rauraques	23 000
Boïens	32 000
<i>Total</i>	368 000
<i>Dont 92 000 capables de porter des armes</i>	

Nul ne sait réellement ce qui motiva la transplantation de 368 000 individus du plateau suisse vers la côte atlantique – l'épuisement des terres agricoles, un sentiment de stagnation parmi l'élite militaire ou la résurgence d'une ancienne tradition nomade ? En tout état de cause, ces migrations de masse apparaissent comme une constante des sociétés celtiques. Les tribus belgiques, venues de l'est, s'établirent dans le Sud de la Bretagne insulaire à une époque où elles prospéraient en Gaule. Une partie des Parisii quitta la Seine pour la région de l'estuaire du Humber et fonda une colonie dans l'actuel Yorkshire. Bien plus tard, à la fin du XVIII<sup>e</sup> et au début du XIX<sup>e</sup> siècle, la plupart des Écossais qui s'expatrièrent dans le Nouveau Monde n'étaient pas des Gaëls expulsés des Highlands, mais des

habitants des plaines qui avaient bénéficié de l'essor industriel et gagné suffisamment d'argent pour devenir mobiles et ambitieux<sup>274</sup>.

La plus impressionnante de ces entreprises migratoires fut la diaspora gauloise orchestrée par les Bituriges. Six auteurs classiques en font état – Tite-Live, Polybe, Diodore, Pline l'Ancien, Plutarque et Justin<sup>275</sup>. Le récit de Tite-Live est le plus détaillé. L'historien s'appuyait certainement sur une source celtique et, s'il reconnut dans la légende une carte orale, il n'en décela pas la logique sous-jacente.

Quant à l'entrée en Italie des Gaulois, voici ce que nous en savons. Aux temps de Tarquin l'Ancien, les Celtes, qui forment le tiers de la Gaule, étaient soumis à l'autorité des Bituriges : c'étaient ces derniers qui donnaient un roi à la Celtique<sup>276</sup>.

À cette époque (au début du IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C.<sup>5</sup>), Ambigatos (« celui qui combat de deux côtés », ou « le guerrier ambidextre »), homme « riche et courageux », était roi des Celtes. Sous son règne, la Gaule avait prospéré. Les récoltes avaient été excellentes, les tribus s'étaient multipliées et, maintenant que ses cheveux blanchissaient, Ambigatos devait faire face aux conséquences de sa réussite : « La Gaule regorgeait de blé et d'hommes, si bien que sa population surabondante paraissait difficile à gouverner. »

Conformément à la tradition celtique de succession matrilineaire, Ambigatos convoqua les fils de sa sœur, deux solides et intrépides gaillards : Bellovesos (« digne de puissance ») et Segovesos (« digne de victoire »). Les druides indiqueraient à chacun des princes une direction, et les tribus, escortées d'une armée assez puissante pour assurer leur sécurité, suivraient les trajectoires que les dieux leur auraient assignées. Tite-Live ne dit rien de l'endroit où se déroula la cérémonie des augures. Il devait y avoir un palais biturige à Avaricum (Bourges) mais le site de Mediolanum Biturigum (Châteaumeillant) paraît plus adapté à ces circonstances solennelles : à l'instar des Grecs qui reproduisaient les hauts lieux de leur terre natale dans leurs colonies, Bellovesos donnerait à la première cité qu'il fonderait dans le nouveau pays le nom de Mediolanum.

Les druides relayèrent le verdict des dieux : Segovesos partirait vers la forêt hercynienne qui débouchait sur les plaines venteuses d'Europe centrale. Son frère se vit attribuer une « direction sensiblement plus plaisante » : il devait mener son peuple en Italie. Si l'on en croit la version de Plutarque, les peuples qui suivirent Bellovesos étaient impatients de s'expatrier : ayant goûté au vin italien, « ils admirèrent si fort cette boisson et furent si enthousiasmés du plaisir nouveau qu'elle leur avait causé qu'ils prirent les armes et, emmenant leurs familles avec eux, se portèrent vers les Alpes<sup>277</sup> ».

Dès lors, Segovesos disparaît du récit. Son contingent d'hommes, femmes et enfants dirigea ses pas du côté de l'inextricable forêt de chênes dans laquelle nous tenterons plus tard de les retrouver. Parallèlement, Bellovesos, favorisé par le sort, levait l'excédent des sept tribus et engageait une expédition dont les proportions n'avaient rien à envier à celles du déplacement des populations helvètes auquel avait assisté César.

Le premier groupe était composé de Bituriges, d'Arvernes, de Sénon, d'Éduens, d'Ambarres, de Carnutes et d'Aulerques. Il marcha dans la direction indiquée par les auspices et arriva au pays des Tricastins. Ces derniers occupaient la vallée du Rhône au nord d'Arausio (Orange), une région où, quelques siècles plus tard, les émigrants auraient pu boire leur content de bons vins. Les lettres « TRIC RED<sup>6</sup> » gravées sur la pierre du plan cadastral romain d'Orange rappellent que le territoire des Tricastins s'étendait autrefois du Rhône jusqu'aux falaises de calcaire des dentelles de Montmirail<sup>278</sup>.

De là, se tournant vers l'est, Bellovesos vit se dresser sur son chemin un formidable obstacle : « Il se heurtait aux Alpes, qui lui parurent infranchissables. » Seul le légendaire Hercule avait jusqu'alors réussi à forcer une brèche dans cette barrière, de sorte que les Gaulois, « emprisonnés en quelque sorte par la hauteur des montagnes, cherchaient de tous côtés à travers cette chaîne qui touchait le ciel

une issue vers un autre univers » (littéralement, vers une autre région de la Terre, « *in alium orbem terrarum* »).

Présentée en ces termes cosmiques, la migration était un pèlerinage sans espoir de retour, une répétition à grande échelle du dernier voyage des hommes, de ce monde vers le prochain. Les Alpes furent aux Celtes ce que la mer Rouge fut aux tribus d'Israël. La solution leur apparut, nous dit la légende, sous la forme d'un « devoir sacré » : les émigrants apprirent que des Grecs de Phocée avaient pris pied à Massalia et étaient attaqués par une confédération de peuples indigènes, les Salyens, ou Salluviens. Persuadés que cet événement préfigurait leur propre destinée, ils volèrent au secours des colons « et les aidèrent à fortifier l'emplacement qu'ils avaient occupé en débarquant ».

Ayant rempli leur obligation religieuse et réaffirmé au passage leur affinité avec le monde hellénique, les Bituriges et leurs alliés traversèrent les Alpes par le col des Taurins (la Matrone) et la vallée de la Duria (la Doire). Non loin de la rivière Ticinus (le Tessin), ils infligèrent une défaite aux Étrusques, puis se fixèrent dans une contrée qui appartenait à un peuple appelé les Insubres. Selon Tite-Live, « Insubria » étant le nom d'un canton du pays des Éduens, ils y virent un présage favorable « et ainsi ils fondèrent une ville qu'ils appelèrent Mediolanum » (Milan)<sup>7</sup>.

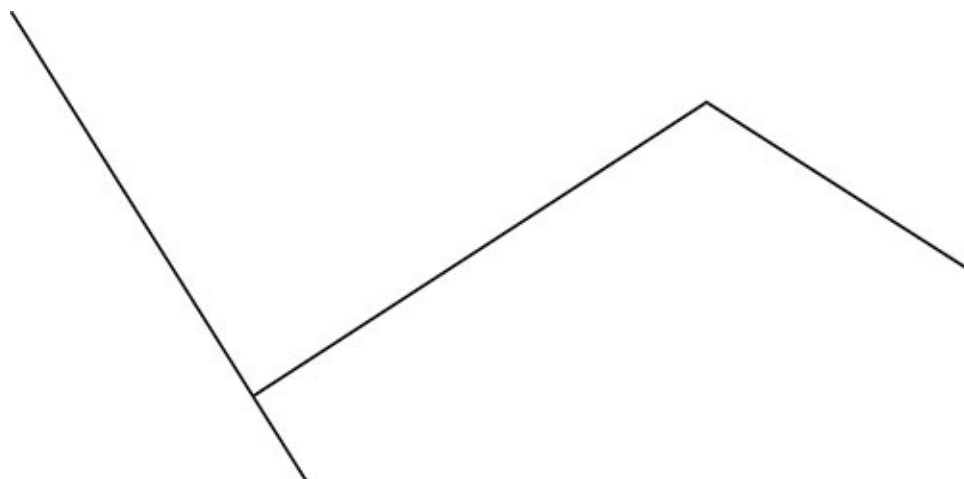


Fig. 40 – Le schéma migratoire

Dans la suite de son récit, Tite-Live décrit l'invasion de l'Italie du Nord par toutes les autres nations gauloises qui s'engouffrèrent dans le sillage des Bituriges et de leur cohorte. D'abord, par le même col des Alpes, vinrent les Cénomans, aussitôt suivis des Libuens et des Salluviens. La troupe suivante, composée de Boïens et de Lingons, emprunta un itinéraire légèrement différent, franchissant les Alpes par le Pœnin (le col du Grand Saint-Bernard). Enfin, les Sénons – sans doute un autre contingent de la tribu partie avec la première vague migratoire – se déversèrent à leur tour dans les plaines transalpines. Polybe dresse une liste similaire, à ceci près qu'il décrit les Insubres comme des colons et non comme les premiers occupants du site de Milan<sup>279</sup>.

La plupart de ces faits correspondent à la réalité historique. Le nord-est de l'Italie fut celtique du début du IV<sup>e</sup> siècle jusqu'à la victoire romaine de – 191. De nombreuses villes romaines furent à l'origine établies par des Celtes. Senigallia, sur la côte adriatique, a conservé le nom des Sénons (de même que leur ancien chef-lieu de Sens, dans l'Yonne). Mezzomerico s'appelait alors Mediomadrigo (dérivé des « Mères de la Terre du Milieu »)<sup>280</sup>. Bologne, Brescia, Ivrea, Milan et Turin sont autant de noms celtiques. L'épisode massaliote date probablement de la même période. Près d'un siècle après la fondation de Massalia, alors que de nouvelles voies commerciales s'ouvraient le long du Rhône, les marchands phocéens avaient sans doute recherché la protection des tribus du Nord. Le port de

commerce le plus puissant de la Méditerranée dut certainement compter avec le peuple qui détenait « le pouvoir suprême sur la Gaule ».

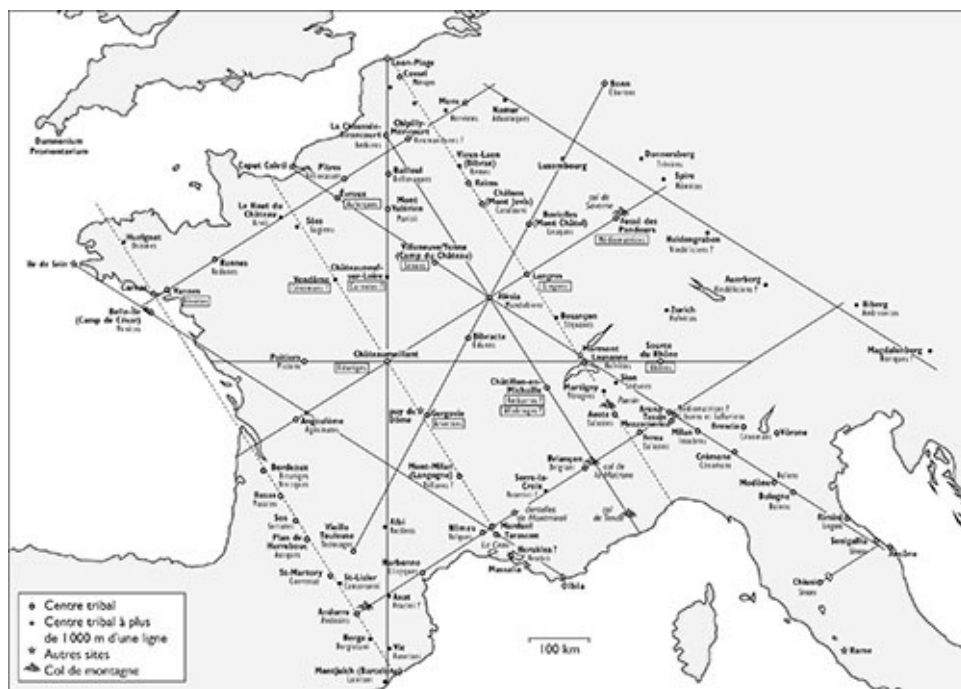


Fig. 41 – Centres tribaux et réseaux solaires <sup>281</sup>

Les noms encadrés sont ceux des tribus qui ont émigré en Italie. Vingt-cinq centres tribaux gaulois se trouvent sur une – ou plusieurs – ligne(s) solaire(s), et douze autres sont établis à moins de mille mètres d'une ligne solaire (750 m en moyenne). En Italie, au-delà de Milan, le système indique davantage un sens migratoire global qu'une trajectoire exacte.

Plusieurs oppida mineurs ont été omis (tels Les Baux-de-Provence, Mondeville près de Caen, Malaucène, Vézénobres, etc.), de même que certaines tribus dont nous ignorons soit le nom, soit la capitale (les Budéniciens, les habitants de Marduel et Tarusco).

Des voyages spéculatifs le long des lignes révéleront bien d'autres sites plausibles pour lesquels nous ne disposons, à l'heure où nous écrivons, que de données archéologiques insuffisantes (Dôle, Jouarre, Luxembourg, Montpellier, Najac, Trévise, par exemple).

Les orientations – prises, lorsque c'est possible, depuis les points nodaux de Mediolanum Biturigum et Alésia – ont été fournies par la tangente du ratio 11/7 (57,53°, 122,47°, etc.), à l'exception de la ligne Alésia-Bibracte-Gergovie qui, pour des raisons géographiques, forme un angle de 28,2° par rapport au nord et non de 28,8° (voir p. 239-240).

L'établissement d'une ville dépendait naturellement en partie de la topographie, et une certaine marge était donc tolérée. Si l'on admet une marge légèrement supérieure, plusieurs autres tribus pourraient s'inscrire dans le réseau des trente-sept centres tribaux originels. Plusieurs grands oppida situés à plus de mille mètres d'une ligne sont figurés sur la carte : Le Haut du Château (Arvi, 1,5 km), Crémone (Cénomans, 1,5 km), Bibrax (Rèmes, 1,7 km), Berga (Bergistani, 2,4 km), Montjuich (Laietani, 2,4 km), Axat (Atacini, 3,1 km), Sion (Sédunes, 3,5 km), Albi (Rutènes, 3,6 km), Saint-Lizier (Consortani, 4 km), Arras (Atrébates, 4,1 km), Théroouanne (Morins, 4,1 km), Sées (Sagiens, 4,4 km), Vit (Ausetani, 4,8 km), Huelgoat (Osismes, 4,8 km), Besançon (Séquanes, 5 km), Martigny (Vérages, 5 km), Namur (Aduatuques, 5,3 km). Pour reconstituer les anciens levés géodésiques, surtout sur de si longues distances, quelques ajustements s'imposent. Nous engageons les futurs explorateurs de ce système à le mettre à l'épreuve en conduisant leurs propres expériences.

La légende est tout à fait plausible, à un détail près : l'itinéraire tracé par les dieux paraît bien curieux. Sauf à supposer que Bellovesos et ses troupes aient pris les crêtes délicatement ciselées des dentelles de Montmirail pour une chaîne de montagnes, il est pour le moins étrange qu'ils aient vu les Alpes lointaines depuis le territoire des Tricastins. Soit ils dévièrent de la trajectoire que leur avaient assignée les druides, soit les instructions des dieux étaient trop compliquées : mettre tout d'abord le cap sur le sud-sud-est, faire un crochet par Massalia, puis repartir vers le nord-est, et enfin bifurquer sud-est pour rejoindre le nouveau Mediolanum (Fig 40).

Tout cela ressemble fort à une justification *a posteriori* de la conquête militaire, un récit héroïque composé par quelque barde pour faire concorder les événements à un prétendu dessein des dieux. Pourtant, Tite-Live, de même que la plupart des historiens classiques, admit l'origine divinatoire de l'expédition. Justin, racontant la colonisation de l'Italie par les Celtes transalpins et les migrations

ultérieures vers l'est – et partant du principe que les druides utilisaient les mêmes méthodes que les augures romains –, affirme lui aussi qu'une partie des Celtes, « guidée par le vol des oiseaux (car les Gaulois excellent plus que les autres peuples dans la science des oracles), pénétra dans le cœur de l'Illyrie<sup>282</sup> ».

Un druide aurait reconnu dans ce hiéroglyphe (Fig. 40) la logique lumineuse d'une œuvre d'art. Ce que Tite-Live et ses confrères décrivaient sans le savoir était une expédition solaire rappelant la traversée de la péninsule Ibérique et de la Gaule par Hannibal. Grâce à cette carte druidique, nous pouvons désormais reconstituer l'itinéraire exact des Celtes partis sous la conduite de Bellovesos. L'axe perpendiculaire à la ligne solsticiale de Mediolanum Biturigum (indiqué en pointillé sur la carte de la Fig. 41) passe par le grand temple de Lugh sur le puy de Dôme (voir p. 251) et traverse la plaine pierreuse de la Crau, où une pluie de rochers s'abattit sur les ennemis d'Hercule. Il aboutit à la baie de Massalia et aux oppida bordant la mer intérieure de Mastromela, l'actuel étang de Berre. (L'un de ces oppida, Saint-Blaise, passe pour être l'emplacement le plus probable de la cité perdue d'Heraklea, située non loin de l'embouchure du Rhône, mais qui avait déjà disparu lorsque Pline entendit parler au 1<sup>er</sup> siècle apr. J.-C.<sup>283</sup>) [voir carte p. 190].

Son point de jonction avec la ligne Aquitaine-Armorique (voir p. 181) apparaît sur les itinéraires anciens sous le nom de « Traiectus Rhodani ». Là, au croisement des routes de Mastromela et de la Matrone, se trouvait l'un des plus grands lieux de traversée du Rhône, où Tarusco (Tarascon) fait face à l'oppidum d'Ugernum (Beaucaire). Au Moyen Âge, Beaucaire accueillait l'une des plus grandes foires internationales d'Europe et, au 5<sup>e</sup> siècle av. J.-C., c'était déjà un grand *emporium* où s'échangeaient les amphores de vin arrivées de Grèce et de Massalia<sup>284</sup>. Hercule lui-même y avait fait étape : le toponyme « Tarusco » est à rapprocher du nom du tyran Taurisque qui, dans le récit des origines gauloises transmis par les druides, fut anéanti par Hercule lors de sa traversée de la Celtique. La baie d'Olbia (Hyères), port de commerce fondé par les Massaliotes au 4<sup>e</sup> siècle av. J.-C., marque l'extrémité méridionale de la ligne Aquitaine-Armorique.

Nous retrouvons ici encore la trace des migrants : Strabon mentionne Olbia dans un tout autre contexte, comme l'une des quatre places fortes fondées par les Massaliotes pour leur servir « de bastions contre le peuple des Salyens et contre les Ligures des Alpes<sup>285</sup> »<sup>8</sup>. Olbia entretenait des rapports étroits avec un oppidum indigène établi sur la hauteur voisine, et l'archéologue qui fouilla le site suggère que, pour se défendre de la menace ligure, les Massaliotes coopérèrent avec les tribus celtiques établies sur la côte<sup>286</sup>.

Nous comprenons mieux, maintenant, que lorsque les Bituriges et leurs compatriotes contemplaient les Alpes lointaines depuis le territoire des Tricastins, c'était en fait à travers le regard du dieu du Soleil. En suivant leur trajectoire solaire vers les pays des Salyens et des Massaliotes, ils durent traverser le Gard un peu en aval du gué, où se dresse aujourd'hui encore le pont du Gard, tronçon de l'aqueduc romain. À cet endroit exact, ils se trouvaient pour la première fois sur la voie héracléenne. Le point d'intersection est matérialisé par l'oppidum d'une tribu dont nous ne savons rien. Ses murs éboulés, sur la colline de Marduel face à Remoulins, sont les ruines de la plus ancienne enceinte urbaine connue de l'Est du Languedoc ; sa fondation remonte aux environs de – 525 et c'était l'une des trois cités les plus importantes de la région<sup>287</sup>. Plantée au carrefour de deux routes principales, elle gardait le passage du fleuve (Fig. 42).



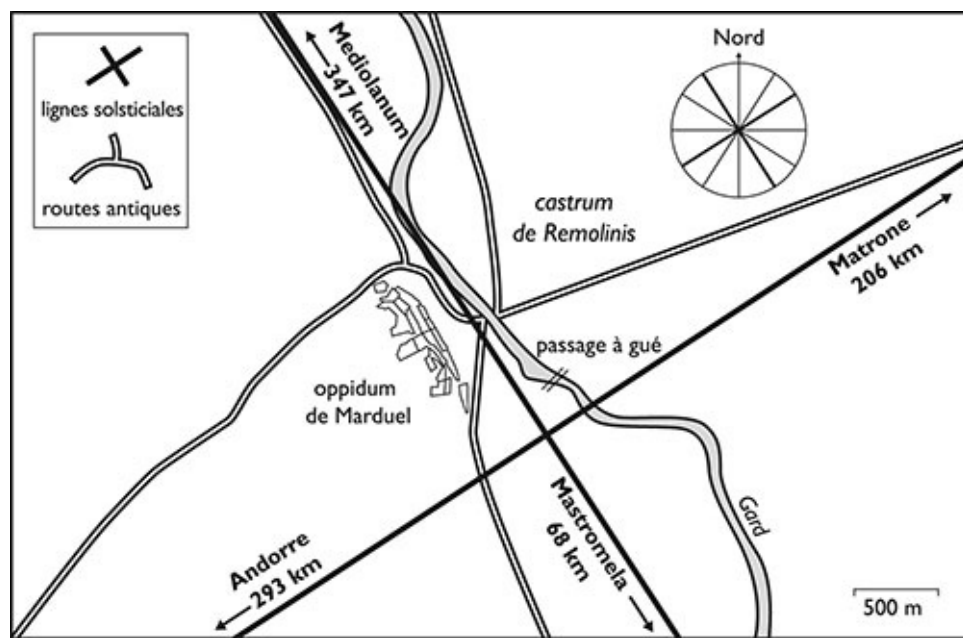


Fig. 42 – Lignes solsticiales à l'oppidum de Marduel

Parvenus sur l'autre rive du Gard, les voyageurs récupérèrent la voie héracléenne et grimpèrent vers les collines de calcaire. La ligne d'Hercule croise trois petits oppida<sup>9</sup>, coupe les dentelles de Montmirail, puis file vers les Alpes. L'unique point de franchissement des montagnes étant la trouée ouverte par Hercule, les migrants n'eurent d'autre choix que de marcher dans les brisées du héros pour emprunter le « col des Taurins » – le col de la Matrone ou du Montgenèvre. Une fois qu'ils eurent pénétré en Italie par ce portail héracléen, ils suivirent sans doute la rivière Duria (la Doire), qui descend de la Matrone et longe la voie d'Hercule jusqu'à Arona, carrefour culturel de la Gaule, de la Suisse et de l'Italie à l'âge du fer (voir p. 178).

Rattrapant la ligne de solstice d'hiver d'Alésia, ils firent ensuite route vers le sud-est, jusqu'à l'endroit où le Ticinus (le Tessin) quitte le lac Majeur. Ils terrassèrent les Étrusques non loin de la rivière, en un site que nul historien ne précise mais qui devait se trouver dans la vallée séparant Castelletto sopra Ticino de Golasecca – deux localités assises sur la ligne de solstice.

L'odyssée du premier contingent de pionniers arrivait bientôt à son terme : la ligne d'Alésia, telle une longue corde rattachée à la cité-mère des Celtes, aboutit enfin au Mediolanum qui a pris nom de Milan.

Des semaines ou peut-être des années plus tard, la fiabilité du système ayant fait ses preuves, d'autres peuplades suivirent le même itinéraire druidique, s'enfonçant plus loin encore dans le Nord-Est de l'Italie pour fonder des colonies celtiques le long du parcours que reprendrait le tracé de la voie Émilienne. « Au-delà du Pô, sur les bords de l'Apennin, se sont fixés d'abord les Anares [tribu inconnue], puis les Boïens, ensuite, en direction de l'Adriatique, les Lingons, et enfin, sur le littoral, les Sénons<sup>288</sup>. » Les Libuens, ainsi que les Salluviens, s'installèrent sur les rives du Ticinus (Tessin), aux environs du site de la bataille<sup>289</sup>.

Si l'on en croit le récit consigné par Tite-Live, il semblerait que les Lingons, dont la capitale gauloise, Langres, se trouve sur la ligne d'Alésia<sup>290</sup>, se soient vu proposer par les augures druidiques un raccourci par le Pœnin (col du Grand Saint-Bernard). L'un des éditeurs du texte de Tite-Live, s'en remettant à Strabon qui assure que cette passe était impraticable aux attelages<sup>291</sup>, suggère que l'historien a pu confondre ce col avec la Matrone. Or, la carte de la Terre du Milieu montre très clairement que, si le passage du Grand Saint-Bernard pouvait être malaisé pour des humains, il s'inscrivait parfaitement dans le dessein des dieux : pour les Lingons, comme pour leurs voisins

champanois, les Rèmes et les Catalauni, l'itinéraire solaire le plus direct pour rejoindre la voie héracléenne enjambe le Grand Saint-Bernard.

Le dernier épisode de ce vaste mouvement de migration, rapporté par Diodore, concernait les Sénons, originaires de la région de Sens (Yonne), à une centaine de kilomètres au sud de Paris. Pour une raison qui nous échappe, les dieux leur avaient assigné la contrée la plus éloignée des Alpes. Cette peuplade venue des cantons froids de Bourgogne supporta mal le climat de l'Adriatique : « Comme il régnait dans cette région une chaleur torride, ils en souffraient et désiraient la quitter. Ils armèrent donc leurs guerriers les plus jeunes et les envoyèrent à la recherche d'un territoire où ils pourraient s'établir<sup>292</sup>. » Plusieurs milliers de jeunes Sénons se mirent alors en marche pour la cité étrusque de Clusium (l'actuelle Chiusi).

D'un point de vue météorologique, c'était là un choix curieux pour des gens qui suffoquaient déjà en bord de mer : Clusium est à plus d'un demi-degré de latitude au sud, mais elle se trouve aussi sur une ligne solsticiale qui rejoint directement la côte entre leurs deux colonies d'Ancône et de Senigallia. De là, les jeunes Sénons se dirigèrent vers Rome.

C'était en – 387, une dizaine d'années après la date supposée du départ de Mediolanum Biturigum. La procession silencieuse de guerriers celtes qui entra dans Rome et parcourut les rues bordées de vieux patriciens à la barbe blanche murés dans leur silence avait peut-être été prévue dès le début de l'aventure, tout comme la prise de Delphes par une autre bande, plus d'un siècle plus tard (voir p. 209-211). Les Romains interprétèrent cette invasion comme une expédition punitive en réponse à l'assassinat d'un chef gaulois à Clusium par un ambassadeur romain. Mais dans la conception des druides et du dieu solaire, Rome était la destination logique du parcours labyrinthe des exilés gaulois. Diviciacus le savait peut-être lorsqu'il y séjourna avec Cicéron en – 63 : la ligne de solstice d'hiver de Mediolanum Biturigum mène au mont Palatin, n'accusant qu'un imperceptible écart de huit centièmes de degrés (soit 1/4500<sup>e</sup> de cercle). Pour être tout à fait exact, elle aboutit sur le site de la future cité du Vatican.

\*

La précision du système druidique est stupéfiante. Les capitales des tribus qui prirent part à la grande migration apparaissent comme par magie sur le quadrillage des lignes solsticiales : les Bituriges, bien entendu, mais aussi les Éduens, les Arvernes, les Aulerques, les Lingons et les Sénons. Nous ne connaissons pas toutes les capitales préromaines, mais l'oppidum de Vindocinum (Vendôme, Loir-et-Cher), sur la ligne de Mediolanum Biturigum, et le site fortifié de Châteauneuf-sur-Loire (Loiret), sur le méridien, pourraient maintenant être considérés comme de possibles centres tribaux primitifs des Cénomans et des Carnutes<sup>293 10</sup>.

Cette projection du monde supérieur sur la Terre du Milieu confirme ce que soupçonnaient plusieurs historiens : beaucoup de tribus autres que celles dont font état Tite-Live et Polybe participèrent à l'exode. Pas moins de trente-sept centres tribaux s'égrènent le long des lignes, ce qui implique une coordination de la population à une immense échelle. Certaines de ces tribus ont peut-être emboîté le pas à leurs voisins ou aidé les émigrants qui traversaient leurs territoires. Ainsi, les Ambiens (ou leurs prédécesseurs du IV<sup>e</sup> siècle) – que Tite-Live a pu confondre avec les Ambarres – appartiennent de toute évidence au même réseau : la perpendiculaire à la ligne solsticiale d'Alésia passe à quelques mètres de la chaumière gauloise du parc Samara et pointe très exactement sur l'entrée occidentale de l'oppidum.

Cette diaspora magnifiquement chorégraphiée constitue une illustration saisissante de la foi des druides en « la puissance et la majesté des dieux immortels » (voir p. 165). Ce fut un processus délibéré d'observance religieuse et scientifique qui donna réalité au mythe originel. Cela prouve que,

loin d'être une fantaisie rétrospective ou un récit héroïque rapporté *a posteriori*, la légende de la migration retranscrivait fidèlement le projet initial. Ce modèle de comportement collectif n'est pas aussi inhabituel qu'il pourrait y paraître : les guerres et les vagues migratoires ont souvent été inspirées par des mythes et des légendes nationales. Mais par son ampleur et sa remarquable précision, l'entreprise gauloise est sans égale.

Il a jusqu'à présent été impossible de montrer exactement dans quelle mesure des calculs divinatoires avaient déterminé des événements historiques. Les druides qui guidèrent les tribus n'étaient pas des charlatans qui conditionnaient le destin d'une nation à un frémissement d'entrailles ou à la trajectoire d'un vol d'oiseaux. Ils étaient les grands ordonnateurs d'une immense œuvre d'art qui fut l'un des systèmes fédéraux les plus ingénieux et les plus efficaces jamais inventés. Cette œuvre offrait aux tribus une vision de la Terre du Milieu telle que seuls les dieux avaient jusqu'alors pu la voir, et qui ne s'offrirait plus au regard d'aucun mortel avant l'apparition des merveilles cartographiques de la Renaissance.

Les pierres levées de la Bretagne « celtique », héritées d'une civilisation beaucoup plus ancienne, représentent une forme d'organisation plus locale. À Carnac, les menhirs préhistoriques ouvrent sur des centaines de mètres des avenues presque rectilignes vers le soleil du solstice. Les alignements druidiques n'avaient rien de commun avec ces lourds sentiers solaires tracés à bras d'hommes. Si, comme certains tronçons de la voie héracléenne, quelques segments de leurs lignes furent par la suite matérialisés par des routes (voir p. 248-249), ces lignes étaient avant tout des abstractions intellectuelles, fruits de l'esprit et non de la force physique. Elles étaient les boulevards et les *hengés* d'une ère nouvelle, où l'on en appelait à la science et à la technologie pour percer les desseins des dieux vivants.

« *Hi terrae mundique magnitudinem et formam, motus caeli ac siderum et quid dii velint, scire profitentur*<sup>11</sup>. » Sous l'autorité scientifique des druides, l'histoire devint l'expression visible de la volonté des dieux. Or le vouloir des dieux ne reflète pas forcément les désirs des hommes. La colonisation coordonnée du Nord de l'Italie et la prise de Rome – la cité qui se trouvait à l'extrémité de la ligne de solstice d'hiver de Mediolanum Biturigum – furent les catalyseurs de l'expansion d'un empire romain. Les druides qui rendaient les augures savaient peut-être que, dans un avenir lointain, la cité-mère d'Alésia serait le théâtre d'une grande bataille. Ils étaient convaincus qu'un jour, le ciel tomberait et l'eau et le feu détruiraient la Terre. Lorsqu'ils reportèrent le monde céleste à sa surface, ils firent des Celtes les serviteurs des dieux et les agents de leur propre destruction.

## Dans la forêt et au-delà

Nous avons quitté Segovesos et sa troupe d'émigrants dans leur morne avancée vers l'immense forêt hercynienne. Tandis que les tribus menées par Bellovesos prenaient leurs aises dans les vignobles du Nord de l'Italie, une odyssée plus obscure mais plus formidable encore était en marche. Elle couvrait une aire si vaste que les calculs des druides étaient forcément plus approximatifs. Pourtant, même à deux heures de jour à l'est de Mediolanum Biturigum, les trajectoires de cette autre migration de masse suivaient aussi rigoureusement la course du soleil pour rejoindre le centre du monde classique et les rives d'un autre continent.

Mentionnée pour la première fois par Aristote en – 350<sup>295</sup>, la forêt hercynienne tire son nom du celtique *ercunia* – ou, dans la langue archaïque, *perkwunia* – qui, comme le terme *dru-* de « druide », signifie « chêne ». Le celtique ancien ne faisant manifestement pas la distinction entre les diverses espèces de *quercus*, les deux mots devaient désigner le même arbre sous différentes formes. L'*ercunia* était le chêne sauvage et indompté, le géant centenaire qui n'avait jamais étendu son lacis ombreux sur une clairière druidique et dont les glands nourrissaient des bêtes n'ayant jamais croisé le chemin de l'homme. Son domaine était plus grand qu'un empire. César avait entendu dire qu'il fallait neuf jours à un voyageur sans bagage pour traverser la forêt dans sa largeur – dans sa longueur, les auteurs en étaient réduits à des conjectures : soixante jours, d'après Pomponius Mela, davantage encore si les informations dont disposait César étaient justes<sup>296</sup>. La forêt débutait sur les terres des Némètes, des Helvètes et des Rauraques installés le long du Rhin. Des habitants de cette région de Germanie avaient marché soixante jours durant dans ses entrailles sombres et inextricables sans jamais en voir le bout, ni même rencontrer âme qui vive pour leur dire où ce labyrinthe se finissait.

« Respectée par le temps », la forêt hercynienne passait pour être « contemporaine de l'origine du monde<sup>297</sup> ». Cette étendue, qui fut le plus vaste espace naturel d'Europe, ne subsiste qu'à l'état de vestiges dans quelques bois et forêts épars. La ville de Pforzheim, par laquelle on accède aujourd'hui à la partie nord de la Forêt-Noire, s'appelait autrefois Porta Hercyniae. Certains émigrants conduits par Segovesos franchirent probablement la forêt de Bavière ou de Bohême, aux confins actuels de l'Allemagne, de l'Autriche et de la République tchèque. Les noms de « Bavière » et de « Bohême » immortalisent du reste le passage des infatigables Boïens qui participèrent à tant de migrations celtiques que personne ne savait trop d'où ils venaient – et peut-être eux-mêmes l'avaient-ils oublié.

La forêt longeait la rive nord du Danube, puis, arrivée au pays des Daces, vers l'extrémité occidentale des Carpates, elle « tournait à gauche », rapporte César, et s'éloignait du fleuve. Son amplitude était telle qu'elle « touchait aux *fines* de bien des nations ». (Le terme *fines*, « territoires » ou « frontières », suggère que, comme d'autres forêts, elle servait de tampon entre les différentes peuplades.) Elle a enfin laissé une dernière trace dans le nom d'une tribu installée sur un méandre du Danube, dans la province romaine de Pannonie (Sud-Ouest de l'actuelle Hongrie) : les Hercuniates. Pline et Ptolémée décrivent ce « peuple de la forêt hercynienne<sup>298</sup> » comme une « *civitas peregrina* », une tribu errante venue de contrées étrangères. Les archéologues ont identifié trois sites d'oppida occupés autrefois par les Hercuniates dans la région du lac Balaton, mais il serait aussi difficile de retracer leurs pas à travers la forêt qu'il l'est au spécialiste de distinguer un habitat de l'âge du fer des tertres soulevés par les arbres déracinés emprisonnant dans leurs griffes terre et rochers.

Ce fut donc dans ce dédale ténébreux que les druides envoyèrent Segovesos et les siens, les condamnant – et avec eux, leur descendance – à un régime de baies et de bière. Le marin à la dérive sur l'océan ne manque pas d'indices pour se repérer ; le voyageur engagé dans une forêt de la taille

d'un demi-continent se trouve, lui, confiné dans d'étroits corridors sombres qui se succèdent indéfiniment comme dans un cauchemar. Les étoiles guides lui sont masquées par les ramures touffues et se brouillent dans le souffle de la forêt. Un étranger en Hercynie ne pouvait s'orienter qu'au duvet de mousse habillant la face nord des chênes et à la lueur diffuse de l'aube. Parfois, il trouvait une colline, du haut de laquelle il reprenait ses marques, ou débouchait sur une clairière baignée de lune où des troncs d'arbres sciés trahissaient le passage de chasseurs à l'affût de l'élan aux pattes raides. Si César évoque les « chemins incertains et secrets<sup>299</sup> » qui parcouraient l'épaisse forêt, Pomponius Mela la dit dénuée de voies (« *invia*<sup>300</sup> »). Au-delà du Rhin, la feuille de route solaire ne semble plus être d'un grand secours, mais on a peine à croire que les druides bituriges aient pu laisser un prince de sang royal et des milliers d'émigrants s'aventurer à l'aveuglette en terrain totalement inconnu.

Depuis Mediolanum Biturigum, la direction solaire assignée à Segovesos devait le conduire vers l'horizon est-nord-est. Relatant la légende de la migration, Plutarque indique qu'un groupe composé d'« une multitude de guerriers qui menaient à leur suite un nombre plus grand encore de femmes et d'enfants [...] franchit les monts Riphées, se répandit vers l'océan Septentrional et se fixa aux extrémités de l'Europe<sup>301</sup> ». Les auteurs latins avaient choisi de situer la chaîne mythique des Riphées sous de vagues cieus incléments, quelque part au nord. Le point crucial est que, comme son frère, Segovesos franchit un massif montagneux. En suivant depuis Mediolanum la ligne de solstice est-nord-est, il aurait pu faire étape à Alésia, puis traverser les Vosges par le col des Médiomatrices – tandis que Bellovesos se délivrait des Alpes par la Matrone (Fig. 43). De là, il n'y avait qu'un pas jusqu'au pays des Némètes (« le peuple du sanctuaire céleste ») qui, à l'époque de César, vivaient à l'orée occidentale de la forêt.



**Fig. 43 – Oppida à l'est de la Gaule et vestiges de la forêt hercynienne**

Pour gagner leurs nouvelles terres (les oppida des environs du lac Balaton), les Hercuniates suivirent peut-être plein est la ligne équinoxiale depuis Mediolanum Biturigum, en passant par la capitale des Helvètes et les sources du Rhône et du Rhin.

La ligne de levant d'été Mediolanum-Alésia passe à cinq kilomètres de Spire (le Noviomagus Nemetum romain). Par-delà le Rhin, les migrants auraient pénétré dans l'Odenwald, au sud de Heidelberg. Sauf à avoir poursuivi vers le nord pour disparaître dans des régions d'Europe qui n'ont



jamais été celtiques, ils se seraient alors tournés dans la direction du soleil levant au solstice d'hiver : la parallèle qui court à une heure de latitude au nord de l'axe du levant d'hiver d'Alésia traverse la forêt de Bohême. Après un long moment qui ne fut qu'une parenthèse dans le temps de la légende et dans la vie de la forêt, un groupe de migrants conduit par un descendant de Segovesos arriva sur le site de l'actuelle capitale de la Slovaquie. Au II<sup>e</sup> siècle av. J.-C., la tribu errante des Boïens, qui avait colonisé une partie de l'Italie du Nord, construisit un oppidum sur la colline où le château de Bratislava domine aujourd'hui le Danube.

Si loin à l'est, dans cette partie de l'Europe où le fleuve quitte progressivement la forêt impraticable pour la grande plaine de Hongrie, il n'y a que peu d'espoir de retrouver une trace solaire des mouvements des tribus. L'ancien réseau des Mediolana sur lequel s'articula le système druidique était essentiellement limité à la Gaule. Avant la période d'expansion, la « Terre du Milieu » ne s'entendait peut-être que comme la partie de l'isthme européen bornée par les Alpes, les Pyrénées, la Méditerranée et l'Atlantique – cette terre gauloise aux rivières et montagnes bien ordonnées, que Strabon décrit dans un passage qui sonne comme un écho à une légende celtique disparue : « L'accord harmonieux qui caractérise tout le pays [...] porte témoignage de l'action de la providence, manifestée dans le fait que ces lieux ont été ainsi disposés non pas par l'effet du hasard, mais selon un plan en quelque sorte logique<sup>302</sup>. » Hors de la Gaule, on ne trouve que quelques Mediolana isolés, certains à plusieurs centaines de kilomètres des autres. Le plus septentrional de ces Mediolana tardifs est Metelen, près de la frontière entre les Pays-Bas et l'Allemagne. Dans toute la zone européenne à l'est de la Suisse, seuls deux Mediolana ont été identifiés : la ville de Wolkersdorf, au nord de Vienne, et un relais de poste près de Ruse, en Bulgarie, sur la frontière roumaine. Il est déjà surprenant de retrouver des vestiges du réseau celtique de « centres sacrés » au cœur de la forêt hercynienne et plus loin encore ; le fait que trois de ces rares sites s'inscrivent sur la même trajectoire hercynienne est totalement inattendu<sup>1</sup>.

Les tribus de la forêt, indique César, « ne connaissent pas les mesures itinéraires<sup>303</sup> ». Les techniques de mesure au sol auraient de toute façon été inefficaces dans une forêt qu'aucun chemin ne balisait. Quand bien même il se serait trouvé quelqu'un pour la traverser, les temps de parcours en terrain naturel n'offraient qu'une estimation grossière des distances. Pour les tribus celtiques établies de part et d'autre de la forêt, le seul moyen d'obtenir une idée de son étendue était de recourir aux méthodes géodésiques. Bratislava se situe à soixante minutes de longitude à l'est de Mediolanum Biturigum ; neuf minutes latitudinales équivalent à peu près à cent kilomètres, soit la largeur supposée de la forêt en son point le plus étroit. (Les dimensions rapportées par les auteurs antiques – neuf jours de large et soixante jours de long – coïncident étrangement avec ces mesures géodésiques, ce qui porte à croire que les Romains interprétèrent ces valeurs comme des journées de marche au lieu d'y reconnaître les horaires de passage d'un char solaire.) Quels que furent les chemins qui les menèrent à destination, les Celtes qui s'installèrent sur le mont Gellért (Budapest) disposaient vraisemblablement des moyens de savoir que la durée du jour le plus long était chez eux pratiquement la même qu'à Alésia, et que leur oppidum se trouvait sur la même ligne solsticiale que Bratislava et la forêt de Bohême.

\*

Les frondaisons et les branches mortes des forêts de feuillus forment rapidement une épaisse couverture sous laquelle les animaux des bois se blottissent pour sommeiller tout l'hiver et qui devient peu à peu une lourde sépulture d'humus d'où rien ne s'éveillera jamais. Quelques coordonnées isolées n'ont pas beaucoup plus de valeur que des monnaies polies par le temps. Presque tout ce qui touche à la forêt hercynienne est soit impénétrable, soit improbable : les chênes géants se livrant à des

corps à corps séculaires ; l'*urus*, un bovidé légèrement plus petit qu'un éléphant qui se faufilait à toute allure entre les arbres ; les oiseaux hercyniens dont les plumes luisaient tels des feux dans la nuit. Les Mediolana qui semblent jalonner une trajectoire migratoire à travers la forêt auraient pu appartenir à des réseaux locaux, ou peut-être devaient-ils simplement leur nom à des lieux évoqués dans les histoires sur l'ancienne patrie gauloise. Les ethnonymes des Celtes transylvaniens ne furent consignés que lorsque les terres qu'ils avaient colonisées devinrent les provinces romaines de Norique, Pannonie, Dacie, Mésie et Galatie, mais les tribus s'étaient déplacées si souvent et si loin, se mariant entre elles, disparaissant ou émigrant à nouveau, que la direction même de leur migration originelle demeure parfois incertaine.

L'histoire de la diaspora celtique du IV<sup>e</sup> au II<sup>e</sup> siècle av. J.-C. est un long récit embrouillé d'invasions et d'expulsions, d'implantations et d'extinctions. Le plus farouche tenant d'une supériorité celtique en perdrait tout espoir d'identifier le moindre trait ethnique fondamental de l'*Homo celticus*. Certaines tribus adoptèrent si complètement les coutumes locales qu'à l'époque où elles entrèrent en contact avec les Romains, elles n'avaient plus de celtique que leur nom. Des mercenaires à la solde de pays lointains emmenaient avec eux femmes et enfants. Les Galates d'Asie Mineure – les « stupides » renégats de l'Épître de saint Paul – devaient leur nom à des immigrants gaulois. Plusieurs centaines de leurs plus redoutables guerriers servaient dans la garde royale de Cléopâtre. Ces mêmes troupes d'élite se mirent ensuite au service d'Hérode le Grand<sup>304</sup>, et le nourrisson qui devait devenir Roi des Juifs aurait pu être décapité à Bethléem par une lame celtique.

À ces grandes légendes, parfois décousues, de tribus dispersées sur tout un continent, s'entremêlent tous les minuscules mystères des échanges commerciaux, les voyages interminables des bibelots et des trésors transportés par les marchands ou passés de main en main, volés, vendus, copiés. Chaque musée qui possède une collection d'objets celtiques est une mine d'énigmes insolubles. Comment le vase d'argent de Gundestrup a-t-il bien pu atterrir dans une tourbière du Danemark, non loin des colonnes du Nord ? Nul ne le sait. (Le travail du métal semble indiquer qu'il a été fabriqué dans la région de l'actuelle Bulgarie, mais a-t-il été commandé par des habitants des « îles les plus éloignées » ou ramené de l'Est par les tribus « germaniques », les Cimbres et les Teutons, dont les rois portaient des noms celtiques ?) Des chapitres entiers de l'histoire d'une civilisation demeurent indéchiffrés dans des armoires et des tiroirs de médaillers. Ainsi des chevaux solaires frappés sur les monnaies celtiques qui, à mesure qu'ils progressaient sur le continent tel un troupeau transhumant d'animaux sacrés, changeaient de morphologie et évoluaient (Fig. 44). Si un historien de l'art antique parvenait à mettre en équation leurs formes et leurs courbes et l'astronomie zoomorphe, peut-être pourrions-nous reconstituer les déplacements et les filiations des tribus, et décoder ainsi quelques-uns des mythes que cachent ces curieuses et charmantes créatures.



**Fig. 44 – Chevaux représentés sur les monnaies celtiques et leurs origines géographiques approximatives**

La plupart de ces monnaies datent du 1<sup>er</sup> siècle av. J.-C.

De même que les oiseaux migrateurs survolant la canopée hercynienne suivaient leurs trajectoires solaires immuables, une ligne directrice se dégage des différents exodes de populations celtiques. Les jeunes gens, poussés par l'esprit d'aventure et l'espoir de butin, partaient vers l'est – certains vers le nord-est, le plus grand nombre vers le sud-est. À l'exception, tardive, de la migration avortée des Helvètes (voir p. 184-185), les mouvements vers l'ouest étaient soit un retour vers les terres d'origine, soit le fait d'une catastrophe : les Celtes qui avaient passé le Rhin pour s'installer en Gaule avaient, selon les druides, été « chassés de leurs demeures par la fréquence des guerres et par les raz-de-marée d'une mer orageuse<sup>305</sup> ». Seuls les vaincus et les exilés marchaient vers le soleil couchant, traînant derrière eux leur ombre réticente. Aucun élément convaincant ne prouve que les rivages les plus occidentaux de l'Atlantique aient été envahis et colonisés à cette époque par des tribus gauloises et, à ce titre, la grande question n'est pas tant de savoir d'où venaient les Celtes d'Irlande et de la péninsule Ibérique, mais à quel moment ils sont devenus celtes<sup>306</sup>.

Nous ne saurons jamais par quels « chemins incertains et secrets » César renonça à envoyer ses légions lorsque « les bois se refermèrent sur l'ennemi en fuite », mais les chroniques des auteurs classiques livrent parfois quelques panneaux indicateurs ou même des fragments de carte. Il est un voyage en particulier décrit avec suffisamment de détails pour en déduire où les migrants pénétrèrent dans la forêt et la quittèrent. Il s'agit, avec la prise de Rome en – 387, de la plus audacieuse des odyssées gauloises. L'exploit en serait conté dans toutes les tribus pour les siècles à venir et, dans les longs poèmes épiques que lui consacrèrent les bardes, les descendants de Bellovesos et Segovesos voyaient se dérouler, comme depuis l'une des grandes collines fortifiées de Bohême surplombant la

forêt, le panorama du vaste monde qui s'étirait par-delà les contrées bien ordonnées de la Terre du Milieu gauloise.

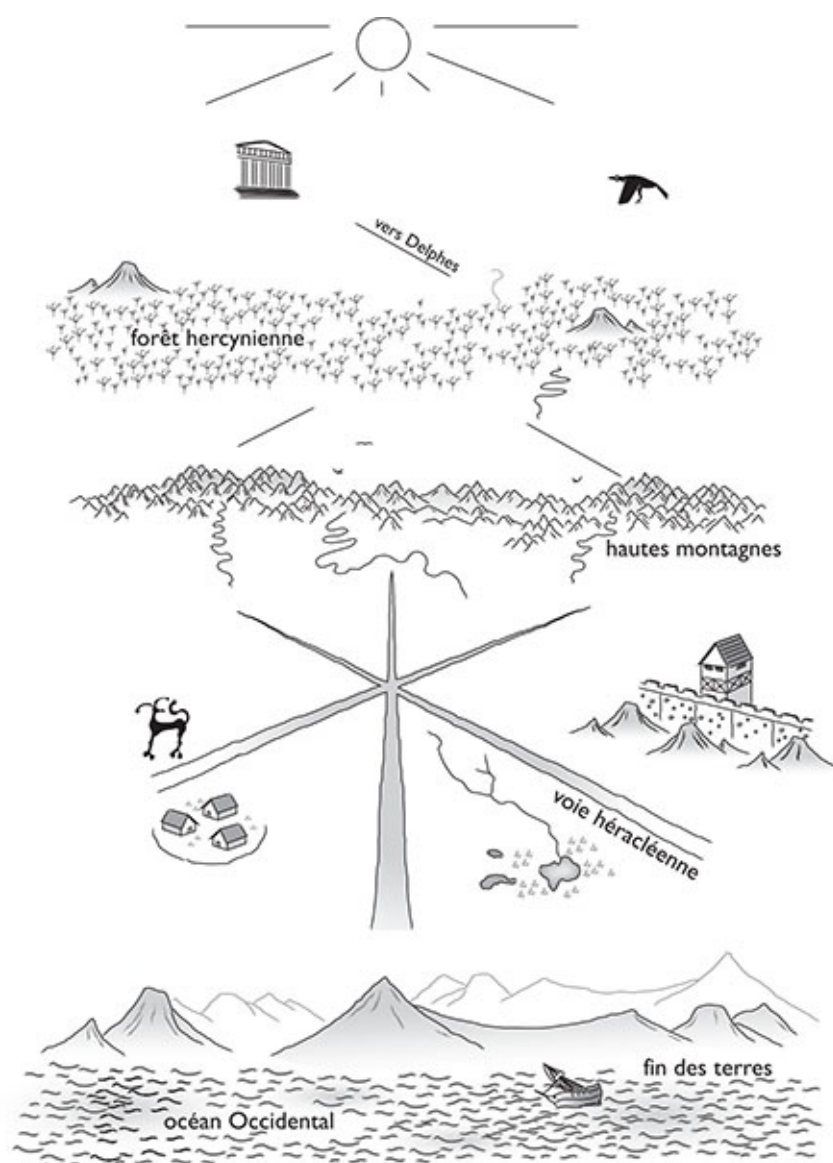


Fig. 45 – Expédition de Delphes. (L'est se situe en haut de la figure.)

\*

« Il fut un temps », écrivit César, où les Tectosages (« ceux qui cherchent la fortune »), sous-tribu des Volques, « envoyaient des colonies au-delà du Rhin parce qu'ils étaient trop nombreux et n'avaient pas assez de terres. Ils prirent possession des terres les plus fertiles de Germanie, au voisinage de la forêt hercynienne, et s'y fixèrent<sup>307</sup> ». Il s'agit certainement là d'une bribe de la légende de la migration biturige – les Tectosages venaient de la région de Toulouse et, après une longue marche harassante de l'Aquitaine au Rhin, ce peuple mobile avait à nouveau éprouvé le besoin de partir. Au début du III<sup>e</sup> siècle av. J.-C., un autre contingent de Tectosages alla ainsi « chercher fortune » encore plus à l'est, accompagné de deux autres tribus : les Trocmii, dont l'origine est inconnue, et les Tolistobogiens (ou Tolistoboïens), probablement une branche des Boïens présents dans tant de régions d'Europe.

En suivant la trajectoire du solstice d'hiver à travers la forêt hercynienne, ils auraient atteint sa lisière orientale, en bordure de la mer Noire. Ils pénétrèrent alors dans un monde où les événements historiques étaient recueillis par écrit, et on les retrouve donc dans les chroniques, pour ainsi dire au

grand jour, sortis du couvert des arbres, traversant l'Hellespont en – 278 et colonisant le pays que l'on appellerait bientôt la Galatie<sup>308</sup>. Les Tectosages s'établirent finalement à Ancyre (Ankara). Chacune des trois tribus fut divisée en quatre sous-tribus dont les douze tétrarques tenaient conseil chaque année en un lieu nommé Drunemeton<sup>309</sup> (« sanctuaire du chêne »). Les monnaies des Tectosages de la région de Toulouse, à près de trois mille kilomètres à l'ouest, semblent représenter la même organisation politique – une croix, avec un symbole d'abondance ou d'autorité dans chacun de ses quadrants : un croissant de lune, une nuée d'étoiles, une ellipse, parfois une gerbe de blé et presque toujours une hache.

Les populations dont ils dévastaient les terres voyaient dans ces Celtes itinérants une effroyable horde d'ivrognes à demi humains. Une partie des Tectosages descendit la côte est de l'Adriatique, massacrant tous ceux qui se trouvaient sur leur chemin. Le géographe grec Pausanias rapporte qu'ils violaient les morts et les mourants, et se rassasiaient du sang et de la chair des nourrissons les plus dodus. Poursuivant par la Macédoine, ils traversèrent le fleuve Spercheios. Certains se servirent de leur bouclier comme radeau ; d'autres passèrent simplement à gué – car, rappelle Pausanias, « les Celtes surpassent tous les autres peuples en stature ». Tandis que les cités grecques rassemblaient leurs armées, il devenait de plus en plus évident que ce déchaînement de violence chaotique avait un but : les barbares marchèrent sur Héraclée, mais, au lieu d'attaquer la ville, ils continuèrent leur route sanglante vers les Thermopyles.

Au-delà du défilé s'étendait la terre mythique du vin et de la sagesse où le dieu-soleil revenait sur Terre. La horde savait exactement où elle était et ce qu'elle était venue faire là. En – 387, le commandant en chef du raid sur Rome était un guerrier du nom de Brennos ; celui de la Grande Expédition contre la Grèce de – 279 était un autre Brennos<sup>310</sup> – du celtique *branos*, « corbeau ». À un siècle de distance, ces deux campagnes étaient astronomiquement symétriques : Rome se trouve en effet sur l'axe solsticial de Mediolanum Biturigum, tandis que Delphes, cible de la deuxième expédition, est assise sur celui d'Alésia<sup>2</sup>. À une journée de marche des Thermopyles, sur les pentes du mont Parnasse, se dressaient des temples blancs dans lesquels les Massaliotes, de même que de nombreuses autres nations grecques, gardaient leur trésor, emplis de statues et autres offrandes aux dieux, car c'était en ce lieu nommé Delphes (« la matrice ») que les deux aigles ou corbeaux lâchés par Zeus s'étaient retrouvés, définissant le centre du monde.

Les tactiques de combat des Celtes parurent si invraisemblablement suicidaires à Pausanias qu'il supposa que l'ennemi n'avait aucun prêtre ni devin pour le conseiller<sup>311</sup>. Lorsque le soleil se leva sur les Thermopyles, les barbares s'engouffrèrent dans la passe. Un épais brouillard descendait des montagnes, enveloppant les Grecs qui les y attendaient de pied ferme. Des milliers de Celtes furent massacrés dans les gorges ou foulés aux pieds et engloutis dans la plaine marécageuse, mais les survivants continuèrent à se battre avec fougue, « sans même envoyer un héraut pour demander les dépouilles de leurs morts, s'inquiétant fort peu qu'ils fussent enterrés ou qu'ils fussent dévorés par les bêtes féroces et les oiseaux qui s'attachent aux cadavres ». L'informateur de Pausanias avait manifestement quelque connaissance de la religion celtique : aux Thermopyles, l'âme des guerriers celtes défunts rejoindrait les sphères supérieures ou inférieures. Peut-être savaient-ils que c'était Hercule qui avait fait jaillir les sources chaudes du défilé lorsqu'il avait voulu éteindre le feu du poison de l'Hydre de Lerne, et que ses grottes sulfureuses menaient directement au monde souterrain.

Pour les Grecs, ce qui se produisit à Delphes en – 279 fut une inconcevable calamité : les ailes articulées d'un corbeau de fer battant sur son casque, un chef celte mit à sac le sanctuaire d'Apollon. Le poète cyréénien Callimaque évoqua l'invasion quelques années plus tard dans son *Hymne à Délos* :

De l'Extrême Occident les derniers des Titans,  
Levant contre l'Hellade l'épée barbare et l'Arès celte,  
Se précipiteront tels les flocons de neige,



Les récits helléniques donnent au désastre de Delphes deux dénouements différents. Les uns racontent que les Celtes pillèrent le sanctuaire et s'emparèrent de ses trésors. D'autres, pour adoucir le coup porté à l'amour-propre des Grecs, imaginèrent une intervention miraculeuse : les dieux terrassèrent les barbares en déchaînant contre eux le tonnerre et les éclairs, un tremblement de terre, une tempête de neige qui fit rouler des montagnes de lourds rochers, et les frappèrent enfin d'hallucination collective : persuadés que leurs compagnons d'armes parlaient grec, ils ne se reconnaissaient plus et s'entretuèrent, tandis que leur chef, Brennos, se donna la mort en buvant du vin pur.

Il n'a été retrouvé aucune trace matérielle attestant d'une quelconque destruction de Delphes en – 279, par les Celtes ou par un séisme. Il y eut bien un raid, mais ce n'était sans doute pas pour ses trésors que la cité avait été choisie : il y avait d'autres villes beaucoup plus riches et accessibles pour des pillards. Cette cruelle et coûteuse expédition vers le centre du monde avait une portée symbolique et sacrée : c'était un épisode héroïque d'une épopée nationale, joué par une armée de pèlerins assoiffés de sang et de vin. Callimaque et Pausanias prennent soin de présenter « la tribu insensée des Galates » non comme des voisins orientaux des Grecs, mais comme un peuple de l'autre bout de la Terre – « les barbares venus des bords de l'Océan » ou « du fond de l'Occident ». La logique de la géographie celtique est ici flagrante : les Tectosages avaient marché du couchant vers le levant, dans les pas du dieu solaire. Leur chef, Brennos, personnifiait le corbeau, associé au dieu Lugh dans la mythologie irlandaise. Lorsque, se tenant sur l'*omphalos* du monde, il avala le nectar concentré du soleil, ce n'était pas le geste suicidaire d'un soldat ivre, mais une cérémonie de sacrifice et de communion.

\*

Pour les Celtes, l'aventure ne s'arrêtait pas à Delphes, mais le reste du monde ne sut ce qu'il était advenu de leur butin que bien des années après l'équipée delphique, et après que les Tectosages de Gaule furent passés sous la domination de Rome. Le corbeau, survolant la forêt en sens inverse, avait regagné son nid près de l'Océan, comme si la boucle – ou l'ellipse – devait être bouclée pour que l'odyssée parvienne à son terme. À leur arrivée au sanctuaire qui devint l'oppidum principal des Tectosages, sur les hauteurs de la vallée de la Garonne, au sud de Tolosa (Toulouse), les survivants régaleront leurs compatriotes de récits sur l'immense forêt qui débouchait sur des terres baignées de soleil. Certains exhibèrent peut-être fièrement un casque grec, une épouse ramenée des Carpates ou la tête tranchée d'un Germain conservée dans l'huile de cèdre.

Quant au trésor, il était la propriété des dieux et il leur fut donc restitué. Lors de son voyage dans le Sud de la Gaule, au début du 1<sup>er</sup> siècle av. J.-C., Posidonios apprit qu'il se composait de barres d'or et d'argent bruts d'une valeur totale de quinze mille talents. Une partie des lingots avaient été fondue et façonnée comme des meules d'argent massif, puis déposée à l'endroit où les Celtes « superstitieux et ennemis du luxe » amassaient leurs richesses :

Les étangs, tout particulièrement, garantissaient l'inviolabilité des trésors, aussi y déposaient-ils des poids d'argent ou même d'or. [...] À Tolosa, le sanctuaire aussi était sacré et tenu en grande vénération par les habitants des alentours ; les richesses s'y accumulaient continuellement car nombreux étaient ceux qui déposaient des offrandes, sans que personne osât y toucher<sup>313</sup>.

On reconnaît ici la pratique des dépôts rituels. Les Celtes vouèrent aux divinités du monde inférieur de telles quantités de métaux précieux, jetés dans des puits, des fosses, des fleuves ou des lacs, que les registres archéologiques révèlent une raréfaction de l'or gaulois vers la fin de l'âge du fer. Le trésor, dont tous les Tectosages connaissaient l'emplacement, demeura intact jusqu'à la conquête romaine du Sud de la Gaule : en – 106, un proconsul romain, Quintus Servilius Caepio, fit drainer les lacs et s'enfuit avec le magot. De terribles sanctions étaient traditionnellement infligées à quiconque se

risquait à toucher au bien public. Puisque le profanateur était un puissant Romain, on laissa aux divinités le soin de lui appliquer son châtimement. Selon la légende rapportée par Timagène, Caepio fut exilé et ses filles livrées à la prostitution.

Il est en réalité peu probable que le proconsul maudit eût découvert l'authentique trésor de Delphes : les sanctuaires de la cité d'Apollon ne contenaient pas de dépôts d'or et d'argent. L'essentiel des métaux précieux des Tectosages venait des mines qu'ils exploitaient sur les contreforts des Pyrénées. En tout état de cause, au-delà de sa nature et de son origine, le trésor avait une valeur symbolique. Les Tectosages étaient allés au centre du monde, avaient recueilli l'or du soleil à sa source même et l'avaient enfoui sur leurs terres, à l'extrême Occident. Cette offrande rituelle s'apparentait peut-être aux cérémonies égyptiennes d'inhumation du dieu-soleil momifié. Les détails nous en échappent totalement, mais une chose est certaine : l'expédition scella un lien géographique et sacré entre le centre du monde grec et l'océan Occidental.

\*

« De nombreux et grands fleuves coulent à travers la Gaule et coupent diversement la plaine de leurs courants, les uns coulant de lacs sans fond, les autres ayant leurs sources et leurs affluents dans les montagnes ; quant à leur embouchure, les uns la font dans l'Océan, les autres dans la Méditerranée<sup>314</sup>. » Diodore, comme Strabon, semble avoir incidemment acquis quelque connaissance de la géométrie tridimensionnelle complexe du monde celtique. Peut-être un fleuve souterrain mythique encerclait-il la Terre et permettait au dieu solaire de regagner chaque nuit son pays natal, à moins que ce fleuve ne fût l'Océan lui-même qui, comme l'avait observé Pythéas le Massaliote, finissait par se confondre avec le ciel. Mais au-delà des symétries du paysage de la Terre du Milieu, l'univers des anciens Celtes demeure aussi impénétrable que la forêt hercynienne.

Il pourrait être plus facile de retrouver le trésor proprement dit que les mythes celtiques perdus. Le mot qu'utilise Posidonios pour décrire ses caches est *limnai*, pluriel de *limnè*, qui désigne un marais, un étang ou un lac peu profond, « un plan d'eau stagnante laissé par la mer ou un fleuve<sup>315</sup> ». Interrogés dans les années 1950, de vieux Toulousains se rappelaient s'être baignés dans les mares qui bordaient l'ancien cours du fleuve, dans le quartier du Pont des Demoiselles, au sud-est de la ville<sup>316</sup>. Aucun objet de valeur n'y a jamais été découvert et, bien que de l'or, des bijoux, des torques et des brassards du Bas-Danube aient été mis au jour sur l'ancien domaine des Tectosages, on ne peut associer à aucun de ces vestiges une origine aussi lointaine que la Grèce.

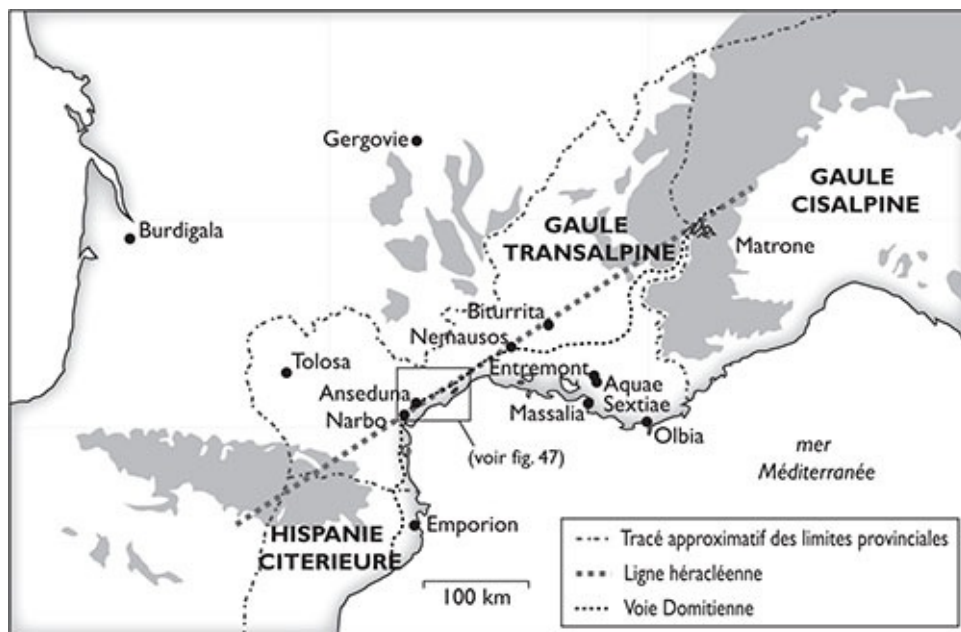
Les étangs sondés étaient sans doute ceux qu'avait fait drainer le cupide proconsul. Posidonios indique que les *limnai* se trouvaient « à Tolosa », mais il y avait d'autres étendues marécageuses, en dehors de la cité romaine, plus proches du site d'occupation préromain des Tectosages. Accroché au-dessus du fleuve, l'oppidum de Vieille-Toulouse offre, au sud-ouest, des vues dégagées sur les étangs de l'actuel parc du Confluent. C'est en effet ici que l'Ariège, venue du col par lequel la voie héracléenne franchit les Pyrénées, se jette dans la Garonne, qui poursuit son cours vers l'Atlantique. Les points de confluence sont des sites privilégiés d'offrandes rituelles. Le petit bois bucolique quadrillé de sentiers balisés qui borde le confluent était peut-être autrefois un espace sacré. Il n'est pas impossible que des ouvriers aient extrait sans le savoir un trésor des gravières et l'aient déversé sur une allée ou un chemin. Or, sachant que même un objet lourd, roulé par la force impétueuse de deux fleuves sur un lit de cailloux, parcourt plusieurs mètres par an, une relique sacrée venue du centre de la Terre aura eu tout le temps d'achever son long pèlerinage vers l'Océan et le bout du monde.

## Les villes de la Terre du Milieu

L'expédition de Delphes, en – 279, marqua le point culminant du déferlement celtique. Moins d'un siècle plus tard, les Celtes d'Italie du Nord étaient vaincus par les Romains qui avancèrent alors le long de la Méditerranée et pénétrèrent dans le Sud de la Gaule. En – 125 et – 124, des armées romaines franchirent la Matrone, sur les pas d'Hercule. Leur objectif affiché était de défendre leurs alliés massaliotes contre les tribus rebelles de l'arrière-pays. En échange de quoi, les Romains se virent accorder une étroite bande de terre reliant l'Italie à l'Hispanie. En – 123, ils établirent une garnison au pied de la capitale des Salyens, à l'endroit où des sources chaudes jaillissaient du calcaire. Ils nommèrent la cité *Aquae Sextiae*, en l'honneur de son fondateur, le consul Gaius Sextius Calvinus. C'est aujourd'hui Aix-en-Provence.

Un rapide coup d'œil sur une carte routière moderne suffit à constater que la ville occupe un emplacement crucial : à un jour de marche au nord de Massalia, l'oppidum salyen d'Entremont, perché sur le rebord d'un plateau au-dessus d'Aix-en-Provence, est l'un des sites de l'âge du fer les plus bruyants de France. Il est cerné d'autoroutes menant en Italie par la côte, vers les Alpes par la vallée de la Durance, et vers les Pyrénées par la plaine de la Crau et la voie Domitienne. Deux ans après la fondation d'*Aquae Sextiae*, en – 121, les ancêtres de toutes ces grandes voies de communication étaient passées sous le contrôle de Rome. Une coalition d'Allobroges et d'Arvernes rangée sous l'étendard du roi arverne Bituitos affronta une armée romaine près de l'agglomération de Biturrita (Bédarrides) – toponyme celtique signifiant « le gué de Bituitos<sup>317</sup> ».

Ce furent probablement les Gaulois qui choisirent le lieu de la bataille, puisque c'est là que la voie héracléenne croise le Rhône. (Cette obstination à livrer combat sur des trajectoires solaires aurait des conséquences désastreuses lors de la guerre des Gaules [voir p. 233].) Selon une légende rapportée par Orose dans ses *Histoires contre les païens* (vers 420 apr. J.-C.), Bituitos était certain de s'adjuger la victoire : « Voyant les soldats romains en si petit nombre, il assura qu'ils suffiraient à peine à nourrir les chiens qui escortaient son armée<sup>318</sup>. » Mais le dieu solaire n'éclaira pas les Celtes de sa lumière et, contre toute attente, ce fut des cadavres de cent cinquante mille celtes que les chiens de guerre eurent à se repaître.



Cette année-là, Rome fonda la province de Gaule transalpine. L'antique chemin d'Hercule fit place à une artère rapide, la voie Domitienne, par laquelle transitaient d'Espagne en Italie des esclaves et autres produits de nécessité première. Désormais coupée de la Méditerranée, la Gaule indépendante n'avait plus d'autre choix que de commercer directement avec l'envahisseur. À l'exception des druides, nul n'aurait pu se douter qu'en ces temps où l'ombre de Rome s'abattait sur l'Europe occidentale, la science celtique et le dieu solaire étaient en train de créer leur chef-d'œuvre céleste d'ingénierie sociale.

\*

Une ou deux générations après la création de la Transalpine, la plupart des terres qui avaient appartenu à des aristocrates gaulois étaient aux mains de marchands et d'anciens combattants romains. La carte du Midi de la France est semée de patronymes latins, comme si le pays avait été bradé dans une gigantesque vente aux enchères – ce qui, dans certaines localités, fut effectivement le cas. Les territoires qu'Hercule avait assurés à ses fils et à ses filles furent confisqués et privatisés. Seuls quelques toponymes celtiques subsistent. La plupart renvoient à des divinités ou à des traits géographiques – Lodève, de *luto*, « le marais » ; Cers, du dieu du vent *Circius* –, mais ils sont bien moins nombreux que les noms légués par des citoyens romains : Loupian, ancienne propriété d'un *Lupianus* ; Thézan, portant le souvenir d'un *Titianus* ; ou encore Valras, associé à un *Valerianus*.

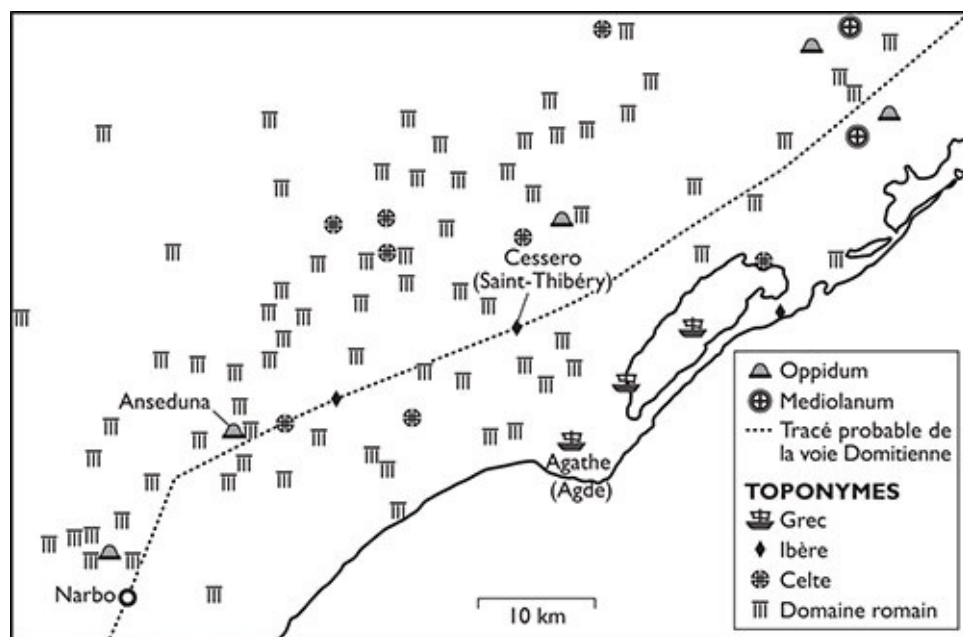


Fig. 47 – La romanisation de la Gaule méridionale

Bien que leurs domaines fussent réduits à la portion congrue, les indigènes étaient contraints d'approvisionner les conquérants en blé et en chevaux et de leur verser un tribut en numéraire. Par certains côtés, peu de choses avaient changé : les Gaulois n'avaient pas attendu les Romains pour prélever des taxes et des droits de passage, et rien ne semble indiquer que les Celtes de Gaule transalpine aient cédé à l'abattement des vaincus. Certains apprirent à parler latin et à couper leur vin d'eau. Bon nombre de domaines dits « romains » appartenaient en réalité à des Gaulois qui avaient changé de nom lorsqu'ils étaient devenus citoyens romains. Ceux qui vivaient en bordure de l'ancienne voie héracléenne tiraient à présent meilleur profit que jamais des retombées de la

colonisation romaine. À Narbonne, en bordure d'un tronçon de la voie Domitienne magnifiquement pavé par les esclaves, les caves voûtées de l'*horreum* stockaient les céréales, le vin et l'huile d'olive produits à la faveur du nouvel ordre économique.

Avec autant de vivacité que les eaux de fonte dévalant des Cévennes pour emplir les lits asséchés des torrents et fleurir la garrigue, une partie de ces richesses se propagea à l'arrière-pays gaulois. À quinze kilomètres au nord-est de Narbonne, les terrasses parfumées de pin de l'oppidum d'Anseduna<sup>1</sup> commandent la plaine maritime sur laquelle un arpenteur zélé semble avoir tracé la diagonale héracléenne entre des limites de parcelles accommodantes<sup>319</sup>. La ville avait été détruite à la fin du III<sup>e</sup> siècle av. J.-C., sans doute à l'époque de l'incursion d'Hannibal. À l'arrivée des Romains, il n'en restait que des ruines, mais avec la création de la province, l'antique cité fut raccordée au réseau du commerce méditerranéen et reprit vie. De nouveaux objets vinrent soudain peupler le quotidien des habitants : lampes à huile, bouteilles de verre, vaisselle d'importation... Les trouvailles archéologiques exposées dans le petit musée d'Ensérune brossent un tableau radieux de la vie en Gaule romaine – un cadran solaire portatif gravé sur une céramique sigillée, des pions ronds utilisés dans un jeu, des jambes d'argile, percées de trous pour des ficelles, sur lesquelles une marionnette d'enfant dansait vers des lieux que nous ne pouvons qu'imaginer. Chaque jour, au moment où il vidait sa dernière cuillerée de soupe, un habitant d'Anseduna avait le plaisir de voir lui sourire une grenouille en céramique sculptée en relief au fond de son assiette.

Le proconsul qui déroba le trésor de Delphes en – 106 ne trouva pas une population coloniale soumise : il avait été affecté à Tolosa pour réprimer un soulèvement, et bien d'autres ressentiments couvaient en Transalpine. Les gens du pays s'étaient fait détrousser par des fonctionnaires corrompus, mais certains avaient suffisamment d'instruction et d'assurance pour porter leurs doléances directement à Rome. L'un des fonctionnaires qui avait empli ses poches était l'homme qui gouverna la province de 72 à 74 av. J.-C., Marcus Fonteius. L'orateur qui plaida sa cause devant le tribunal de Rome n'était nul autre que Cicéron. Les Celtes avaient dû monter un solide dossier d'accusation, car Cicéron éprouva le besoin d'épouvanter le jury en agitant de vieux préjugés :

Estimez-vous que ces barbares, avec leurs sayons et leurs braies, aient ici l'attitude humble et soumise qu'ont tous ceux qui, victimes d'une injustice, viennent implorer le secours des juges, en suppliants et avec humilité ? En aucune façon. Voyez-les se répandre gais et arrogants dans tout le Forum, la menace à la bouche, cherchant à nous effrayer par les sonorités horribles de leur langage barbare. [...] Ce sont ces peuples qui, jadis, bien loin de leur pays, sont allés jusqu'à Delphes, jusqu'au sanctuaire d'Apollon Pythien, l'oracle de l'univers entier, pour le profaner et le piller [...]. [Ce sont les] hommes qui [...] souillent leurs autels et leurs sanctuaires de victimes humaines. [...]

Les autres, dans leurs guerres, implorent la faveur et la protection des dieux immortels ; mais eux, c'est aux dieux immortels eux-mêmes qu'ils ont toujours fait la guerre<sup>320</sup> !

La colonisation romaine du Sud de la Gaule ne dénotait pas une faiblesse inhérente à la société celtique. Récemment encore, des historiens français voulaient voir dans l'éclat des armures romaines franchissant les cols alpins l'aube de la civilisation française ; aujourd'hui, ils soulignent la continuité de la culture celtique en qualifiant la période impériale d'« intermède romain ». Les améliorations économiques et sociales qu'apportèrent les conquérants – ou, indirectement, l'expansion de leur empire – sont incalculables. En Gaule transalpine, l'élevage du bétail, l'irrigation et l'exploitation minière connurent une véritable révolution, due, en partie, au savoir-faire des Romains, mais aussi au talent dont firent montre les gens du pays pour s'adapter à leur nouvelle situation. Les Romains s'étant approprié les meilleures terres agricoles, les autochtones s'ingénierent à amender et à rentabiliser les sols les plus pauvres pour pouvoir s'acquitter de leurs taxes et acheter leur vin.

Certains changements avaient déjà été amorcés avant l'arrivée des Romains. Autrefois, les richesses matérielles servaient en premier lieu à accroître le prestige des rois : Bituitos avait ainsi investi de fortes sommes en matériel militaire fait de métaux précieux, et son père Luernios (« Le Renard ») s'était acquis la gratitude de son peuple en faisant dresser dans des enceintes plus grandes qu'une ville



des banquets auxquels il conviait ses sujets pendant plusieurs jours. Désormais, les monnaies frappées par les tribus gauloises n'étaient plus des trésors, mais de simples moyens d'échange. Un demi-siècle avant que la Gaule ne fût entièrement soumise, les tribus les plus puissantes établirent une union monétaire<sup>321</sup>. Il faut voir dans ce précurseur de la zone Euro l'une des réalisations majeures d'une entité qui s'apparentait de plus en plus à une nation celtique : les Celtes barbares avaient mobilisé la volonté politique nécessaire à cette entreprise, coordonné les ateliers de frappe tribaux et fixé des taux de change à l'intérieur de la Gaule et avec les empires commerciaux de Massalia et de Rome.

La conquête et l'esclavage ne furent pas l'inévitable prélude à la civilisation. La plus grande transformation, qui bouleversa l'existence de millions d'individus du Danube jusqu'à l'océan Britannique, devait bien plus au dieu solaire des Celtes et à la science des druides qu'au raffinement de la société romaine.

\*

Le réseau de voies solaires reflétait peut-être le penchant des druides pour les schémas mystérieux, mais s'il a subsisté et s'est développé, c'est parce qu'il remplissait un certain nombre de fonctions pratiques. C'était de toute évidence un excellent aide-mémoire de navigation : en apprenant par cœur une liste de quelques points clés et leur place dans le maillage, un druide géographe pouvait efficacement faire office de table d'orientation parlante (comme le pourrait tout lecteur de ce livre). C'était aussi un outil politique et administratif, qui permettait d'organiser les divisions territoriales et des migrations à grande échelle et, parce qu'il s'appuyait sur des équations simples et sur la géométrie céleste, il conférait aux jugements des druides l'autorité irréfutable de la vérité cosmique. Il avait la solidité d'une conviction religieuse : en imprimant à la géographie de l'Europe occidentale une élégante harmonie, il accréditait l'idée que la Terre du Milieu n'était pas un agencement chaotique d'éléments, mais une création délibérée, d'essence divine.

Les itinéraires dictés par la course du soleil reliaient la source du Rhône à son delta, les Alpes aux Pyrénées, et la Méditerranée à l'Atlantique. Ils coordonnaient les quatre principaux accès vers l'est (la Matrone, le Pœnin, le col des Médiomatrices et le col de Tende), les quatre pointes marquant la fin des terres (le Promontoire sacré, le cap Finisterre, l'île de Sein et le cap Bélérian), et les sources de quinze grands fleuves et rivières<sup>2</sup>. Ce système dans son ensemble correspondait peut-être à la carte qu'Hercule avait emportée dans ses voyages à l'époque où il remodelait le paysage de l'Europe occidentale (voir Fig. 41, p. 190).

Mais lorsque les druides théologiens réfléchissaient à cette vaste concordance de la géographie terrestre avec les mathématiques célestes, ils devaient se demander si c'était là une preuve de la divine providence ou plutôt un rêve intellectuel qui ne pourrait jamais tout à fait prendre corps. Étant tout à la fois artistes et scientifiques, ils savaient que chaque produit de l'esprit humain est une approximation, que pour chaque coïncidence radieuse il y a des milliers d'obscures incohérences et que, dans le monde des mortels, la réalité physique aurait toujours le dernier mot.

Certains points d'intersection sont géographiquement significatifs – la presqu'île de Loon-Plage, le gué de la colline de Marduel, les passages du Rhône à Tarusco et à Biturrita. Le plus souvent, les lignes se croisent en un point où la configuration du terrain ne manifeste aucune inclination particulière à rendre hommage au parcours d'un dieu solaire. L'axe de Châteaumeillant au Rhône passe par la montagne sacrée des Arvernes, le puy de Dôme, mais évite son sommet ; elle rencontre en revanche la « Source de l'Enfer » qui, en dépit de son nom tumultueux, ne laisse échapper qu'un mince filet d'eau. Châteaumeillant en soi n'est pas l'*omphalos* le plus spectaculaire qui se puisse et, comme le releva César, bien qu'Alésia fût bâtie sur une colline, elle était entourée de plusieurs « autres hauteurs dont l'altitude égalait la sienne<sup>322</sup> ». De la fenêtre du train Dijon-Paris, la cité-mère

des Celtes peut même passer inaperçue dans ce paysage. Le système de trajectoires solaires ne pouvait pas être un reflet fidèle du monde supérieur car il est, après tout, à supposer que même les druides ne pouvaient déplacer des montagnes...

\*

Les maisons du tronçon central de la rue des Remparts de Châteaumeillant ouvrent sur une vue dégagée de l'un des sites historiques les plus importants de France. Pourtant, les volets des pièces orientées au couchant restent obstinément fermés, même en plein jour. De l'autre côté de la route étroite, un talus de verdure aux flancs dégarnis par une essarteuse s'élève jusqu'à hauteur d'un premier étage. Au sommet de cette levée, une houle figée de végétation se cabre par-dessus les toitures. Cette monstruosité mesure, avec sa haie, près de quatorze mètres de haut.

Ce remblai cyclopéen est le vestige de l'extrémité orientale de l'une des premières cités ou oppida apparues en Europe au nord des Alpes. De la Grande-Bretagne au bassin du Danube, quelque deux cents oppida ont été identifiés à ce jour. Certains n'étaient pas plus grands qu'un lopin de terre, d'autres étaient plus étendus que Hyde Park ou Central Park, mais la plupart présentent des traits si distinctifs qu'il arrive que l'on parvienne à les détecter sur une carte en relief ou à les repérer dans un paysage sans même connaître les archives archéologiques. Un oppidum celtique typique occupe un plateau plus ou moins régulier que la nature paraît avoir conçu comme un monde à part. Ce relief est cerné sur trois côtés par une rivière, un ravin, ou la mer ; le côté restant est barré par un fossé de forme géométrique rigoureuse et une levée de terre. On remarque parfois des tas de pierres éboulées qui formaient autrefois un mur de caractère plus décoratif que défensif.

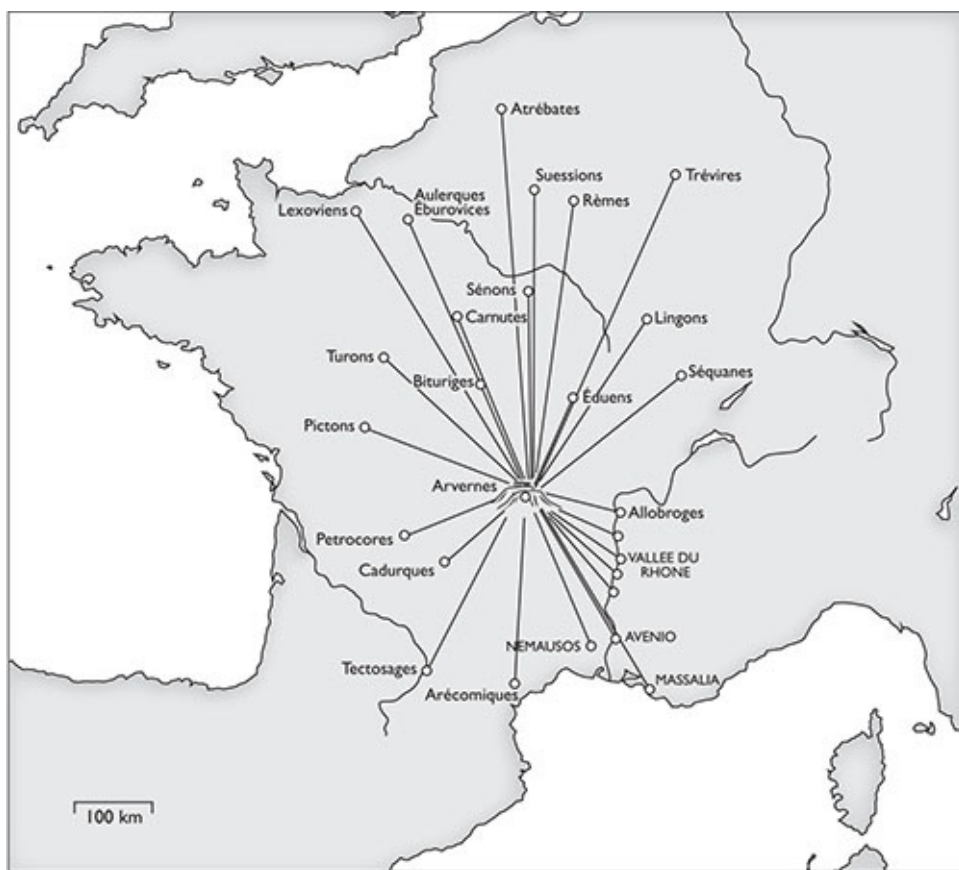
Seuls quelques oppida ont été fouillés. L'espace urbain était irrégulièrement réparti en quartiers d'activité – îlots résidentiels, zones artisanales et centre religieux. Contrairement aux collines fortifiées plus petites qui servaient de camps de refuge et n'étaient occupées que de façon sporadique, les oppida étaient densément peuplés tout au long de l'année. Pour une raison inconnue, vers la fin du II<sup>e</sup> siècle av. J.-C., des hommes et des femmes dont les ancêtres avaient toujours vécu dans des villages ouverts et des fermes isolées commencèrent à se rassembler et à vivre en citadins. Ce phénomène de proto-urbanisation avait peut-être débuté en Europe orientale, après l'expulsion des Celtes d'Italie du Nord (vers – 180) : c'est en effet à cette époque que les Boïens développèrent un réseau d'oppida au nord du Danube (Fig. 48). Les faits historiques attestent pourtant d'un processus légèrement différent : en Italie, les Romains avaient triomphé de toute une tribu en s'emparant d'un seul centre urbain, ce qui laisse à penser que des populations jusqu'alors dispersées commençaient déjà à se regrouper et à se « civiliser », au sens littéral du terme. Dans des régions comme le Nord de la France, le pays de Galles et le Nord de la Grande-Bretagne, où d'anciens modes de vie ruraux persistaient, la conquête militaire fut plus lente et plus coûteuse, car pour venir à bout des indigènes, les armées durent dévaster de vastes étendues de terres cultivables et abattre des forêts entières.



Fig. 48 – Oppida de Bohême

Les premiers oppida gaulois apparurent près d'un demi-siècle après ceux de Bohême. Les plus anciens, tels Bibracte et Châteaumeillant, restèrent pratiquement inhabités jusqu'à la fin du <sup>II</sup><sup>e</sup> siècle av. J.-C. (vers – 110). Certains furent fondés quelques années à peine avant l'invasion romaine de – 58, ce qui explique que l'on ait longtemps pensé qu'ils avaient été construits pour servir de places fortes. Or la plupart étaient bien trop grands pour être défendus, et la conception de leurs murailles privilégiait davantage l'effet visuel que la solidité. Ces agglomérations n'ont pas été construites à la va-vite, mais ont évolué lentement sur une ou plusieurs générations. Les Gaulois combattaient déjà les armées romaines depuis sept ans lorsqu'ils « se mirent, pour la première fois, à fortifier leurs camps<sup>323</sup> », nous apprend César.

Les critères qui présidèrent à la conception des oppida relevaient apparemment davantage du domaine sacré que de l'art militaire. Les urbanistes construisirent leurs villes nouvelles autour de sanctuaires celtiques qui remontaient à l'âge du bronze, voire au néolithique. Perchés sur leurs buttes et leurs plateaux, les oppida les plus élevés ressemblent à d'impressionnantes cités extraterrestres sorties de l'imagination extravagante de dessinateurs de science-fiction. Et de fait, ils sont aussi improbables qu'ils en ont l'air. Quiconque a gravi les pentes abruptes d'un tertre artificiel pour explorer le site d'un établissement laténien se sera posé la question à laquelle les archéologues tentent de répondre depuis des décennies : pourquoi les Celtes de l'âge du fer ont-ils construit des agglomérations si malcommodes et aberrantes, alors qu'elles avaient une vocation commerciale plutôt que défensive ? Il semblerait que leur choix ait été guidé par des considérations économiques : les premiers oppida gaulois coïncidaient en effet avec la création d'une monnaie gauloise et ils furent d'emblée utilisés comme centres d'échange et de production industrielle (Fig. 49). Mais comment expliquer, alors, que les populations aient abandonné leurs anciens villages situés sur des confluents et des carrefours routiers au profit de positions qui les obligeaient à négocier d'énormes obstacles physiques pour s'approvisionner en matières premières et exporter leurs produits ?



**Fig. 49 – Monnaies retrouvées sur le plateau de Gergovie**<sup>324</sup>

La provenance des monnaies donne une idée de l'extension de la sphère commerciale d'un grand oppidum.

Une autre énigme vient à présent épaissir le mystère des oppida. Le réseau druidique, qui intègre les principaux oppida d'une quarantaine de tribus, remonte au IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C. : les trajectoires solaires correspondent aux mouvements migratoires vers l'Italie et reflètent la structure du pouvoir en usage dans la Gaule de l'époque. Pourtant, il n'existait pratiquement aucun oppidum avant – 110. Paradoxalement, les voies solaires sont antérieures d'au moins trois cents ans aux oppida qu'elles croisent.

En 2004, un archéologue français a avancé une théorie pour rendre compte de l'incommodité des oppida gaulois<sup>325</sup>. Il se trouve que son hypothèse apporte également une solution à la deuxième énigme, et elle devrait à ce titre être considérée comme l'explication la plus plausible. En déménageant vers leurs nouveaux foyers, les habitants s'installaient sur des sites déjà chargés d'histoire. Les sanctuaires qui occupent le cœur des oppida étaient vieux de plusieurs siècles. Profondément attachés à leur tradition, les Celtes perpétuaient sans doute des récits sur ces sites vénérés, tout comme les ruines évocatrices de leurs oppida inspirèrent au Moyen Âge des légendes attribuant leur construction à César, à Attila ou au diable.

Ces mondes insulaires qui dominaient de vastes terroirs avaient été des lieux sacrés pour les ancêtres des nouveaux citoyens. Ils se comptaient par milliers et étaient marqués par des pierres dressées, des sépultures ou des puits abandonnés. Certains de ces sites charismatiques remplissaient sans doute encore leur antique fonction aux moments les plus sombres de la guerre des Gaules, lorsque les oppida étaient dévastés ou occupés par des garnisons romaines. Tandis que les tribus préparaient leur grand soulèvement de – 52, César apprit que « les chefs gaulois s'entendaient pour tenir des conciliabules dans des lieux écartés, au milieu des bois »<sup>326</sup>.

Avec la création de la Transalpine et l'essor soudain du commerce, il devenait indispensable de regrouper les artisans et la main-d'œuvre qualifiée qui, comme les tisseurs et les forgerons avant la

révolution industrielle, étaient disséminés dans les campagnes. Les sites d'implantation des agglomérations qui les accueilleraient furent choisis – probablement par des techniques divinatoires et des mesures astronomiques – parmi d'anciens sites sacrés. Ainsi, au lieu d'être contraints de s'entasser dans l'équivalent laténien d'une « ville nouvelle » sans âme, les ouvriers étaient incités à suivre les sentiers escarpés qu'avaient empruntés leurs ancêtres pour honorer les dieux. Les forges et les ateliers se consacraient dans un premier temps à la construction de l'oppidum – le temple, les maisons d'habitation, le magnifique rempart de poutres sculptées hérissé de pieux de fer ; après quoi, ils étaient reconvertis en fabriques d'outils, d'armes, de textiles et de bijoux qui seraient échangés et vendus dans toute la Gaule. Entre-temps, les populations rurales avaient goûté aux joies de la civilisation. En l'espace de quelques années, les rues de la cité s'habillaient d'un pavage de tessons d'amphores que foulent aujourd'hui encore les visiteurs.

C'était là une solution lumineuse au problème d'une production dispersée et désorganisée, et d'une population réticente à changer de mode de vie. Pour se faire une idée de la rapidité de ce processus d'urbanisation, il faudrait imaginer l'apparition subite de colonies de peuplement autour des mégalithes de Stonehenge ou du *tor* de Glastonbury – ce qui se produit d'ailleurs chaque année à l'époque du solstice d'été et du festival de Glastonbury. Ferveur religieuse et commerce sont parfaitement compatibles. Très récemment encore, il existait en France un phénomène similaire : une fois l'an, des lieux écartés où les anges ou la Vierge avaient accompli des miracles se métamorphosaient du jour au lendemain en grandes foires animées auxquelles se pressaient les pèlerins depuis des kilomètres à la ronde.

Le réseau druidique fut la pierre angulaire de cette réorganisation de la société celtique. Il fournissait une grille géomantique sur laquelle vint se greffer le nouveau système économique. De la même manière que les grands mouvements migratoires vers l'est avaient été calés sur les voies solaires, l'oppidum principal de chaque tribu fut choisi en fonction de coordonnées solaires propices. Le déplacement des populations rurales vers le nouveau chef-lieu constituait une forme de migration intérieure contrôlée par l'autorité céleste suprême.

Le fait que, comme les cités-temples de l'ancienne Égypte et les villes étrusques orientées sur le soleil, les premiers centres urbains de l'Europe barbare aient été placés sous les auspices du dieu-soleil ne dénote aucunement une société théocratique arriérée. Les druides de la fin de l'âge du fer, qui avaient déjà façonné une religion à partir de milliers de cultes locaux, conciliaient désormais tradition tribale et développement économique. La prospérité matérielle n'était pas pour autant une fin en soi. En agençant les nouvelles capitales tribales de la Gaule, les druides créaient quelque chose qu'aucune autre civilisation européenne n'avait jamais tenté à pareille échelle. Comme avaient pu le constater Ératosthène et d'autres géographes de l'Antiquité, le monde des humains affichait un mépris affligeant pour les vérités éternelles de l'astronomie et des mathématiques. Le méridien reliant Alexandrie, Rhodes, Byzance et d'autres lieux remarquables suivait un tracé pour le moins capricieux (voir p. 124). Pour abolir ce décalage entre la réalité terrestre et le monde supérieur, la solution – apparemment insensée – était évidente : il suffisait de modifier la réalité. C'est précisément ce que firent les druides en jetant les bases de l'Europe moderne. Tout se passait comme si le créateur d'une mappemonde médiévale s'était mis en tête de réorganiser le monde physique de telle sorte qu'au moment de retourner à son écritoire, il pût dessiner tous les sites depuis le Paradis jusqu'aux colonnes d'Hercule exactement au bon endroit<sup>327</sup>.

\*

Tel était l'état de la Gaule indépendante en – 61, au moment où la Transalpine vit arriver un nouveau gouverneur. C'était un homme de trente-neuf ans dont la famille prétendait descendre de la



déesse Vénus. Il avait vogué sur l'océan Occidental avec une armée romaine, massacré les tribus celtiques de la côte ibérique, et accosté sur le littoral nord de la péninsule, à Brigantium (La Corogne) d'où, disait-on, les navires pouvaient rallier l'Hibernie et les îles Cassitérides, sources de l'étain. Les hautes ambitions qui l'animaient exigeaient des moyens tout aussi élevés. Quand cet Hercule du monde moderne franchit la Matrone et rejoignit la province par la voie héracléenne, il savait qu'un pays bien plus vaste que l'Italie s'étirait au nord. Comme tous les Romains, il avait entendu parler du trésor de Tolosa, des torques d'or arrachés aux cadavres des Arvernes vaincus, et des blocs d'or gros comme la main que l'on exhumait d'un coup de pioche au pays des Tarbelles, en Aquitaine. À Aquae Sextiae, en – 102, son oncle Marius avait remporté une mémorable victoire contre les tribus germaniques qui dévastaient la Gaule depuis sept ans. Cet illustre parent lui serait d'une utilité plus immédiate que son ascendance divine et ce fut en partie grâce à lui que Gaius Julius César bénéficia de la fidélité sans faille des légions lorsqu'il entreprit de recouvrir le pays des druides d'un linceul de ténèbres.

## Les dieux victorieux

À l'automne – 57, cinquante-trois mille hommes, femmes et enfants, derniers survivants de la tribu des Aduatuques, furent entassés dans un petit oppidum du Sud de l'actuelle Belgique. Le site exact est inconnu – peut-être s'agissait-il de la citadelle de Namur<sup>328</sup> –, mais le nombre d'otages est sans doute exact puisque César le tenait des marchands qui les lui achetèrent comme esclaves<sup>329</sup>. La guerre des Gaules touchait à sa deuxième année et s'avérait déjà étonnamment lucrative. En seulement quelques mois de campagne, les Romains avaient refoulé les Helvètes et leurs alliés vers leurs terres – réduisant au passage leur population de près de deux tiers – et soumis pratiquement toutes les tribus septentrionales, du Rhin à l'Atlantique. Cet automne-là, César informa le Sénat que « toute la Gaule [avait] été pacifiée ». Quelque temps plus tard, lorsqu'il remettrait au propre ses rapports annuels pour ses *Commentaires sur la Guerre des Gaules*, il serait même en mesure d'ajouter cette triomphante apostille au livre II : « Dès que ces événements furent annoncés à Rome par les lettres de César, on décréta quinze jours d'actions de grâces aux dieux, ce qui ne s'était jamais fait jusqu'alors<sup>330</sup>. »

Les hommes d'affaires romains avaient peut-être redouté de faire face en Gaule à un cauchemar logistique, mais ils eurent toutes les raisons de se réjouir de la qualité des infrastructures gauloises. Le pays des druides était devenu un gigantesque *emporium* et centre de distribution. On acheminait vers Rome des butins prodigieux et d'interminables caravanes de marchandise humaine, tandis que chevaux, vivres, armements navals et autres matériels militaires affluaient dans le Nord de la Gaule depuis l'Italie, l'Espagne et la Transalpine. Comparée à l'intense activité des entreprises privées chargées du ravitaillement des troupes, la guerre à proprement parler ne constituait qu'une petite partie de la conquête : entre 58 et 51 av. J.-C., les Romains livrèrent à peine quatre batailles par an. Sur la carte, les itinéraires des légions semblent dessiner un enchevêtrement confus, mais un spécialiste en import-export y décèlerait la logique rentable des campagnes romaines. Dans les passages les plus prosaïques de ses *Commentaires*, César lui-même évoque sans détour le volet commercial de sa feuille de route. Tandis que les cinquante-trois mille Aduatuques étaient expédiés vers l'Italie, le général envoya ainsi la douzième légion en amont du Rhône afin de libérer la route des Alpes où les marchands romains « ne circulaient jusque-là qu'au prix de grands dangers et en payant de forts péages<sup>331</sup> ».

À la fin de l'année 57, la guerre des Gaules était déjà presque finie. L'essentiel des six années suivantes fut consacré à nettoyer les dernières poches de résistance, réprimer les révoltes et installer des rois fantoches et des gouvernements tribaux favorables aux Romains. En 55 et 54, la Gaule était encore assez « pacifiée » pour permettre à César de polir sa réputation par une « conquête » à la vavite des îles du bout du monde. Huit cents vaisseaux appareillèrent de Portus Itius (Boulogne ou ses environs) pour aller jeter l'ancre au nord de Portus Dubris (Douvres). La flottille comprenait plusieurs navires privés affrétés par des marchands désireux de prospecter ce nouveau marché.

Le corps expéditionnaire pénétra la Bretagne insulaire sur cent trente kilomètres et parvint devant le fleuve Tamesis, « guéable en un seul endroit, et non sans peine<sup>332</sup> ». En temps normal, la *dignitas* aurait voulu que les Romains construisissent un pont, mais ce jour-là, pressés par l'apparition soudaine de troupes de choc ennemies lancées à pleine vitesse sur leurs chars de combat, les soldats passèrent le fleuve à pied, la tête seule émergeant de l'eau. Varron d'Atax, poète natif de Gaule transalpine, avait déjà composé une épopée sur la première année de la conquête<sup>333</sup> <sup>1</sup>. La traversée amphibie de la Tamise était exactement le genre d'anecdote dont pourraient se nourrir les poètes pour célébrer les exploits de César. (Un historien populaire n'aurait certainement pas cherché à

comprendre pourquoi les routes des Bretons s'arrêtaient net en atteignant un fleuve.) Cicéron lui-même avait demandé quelques détails pittoresques pour pimenter son récit de l'invasion de la Bretagne, et César l'avait obligé dans « une très longue lettre ». « C'est une chose certaine, apprit ainsi l'auteur latin, que les abords de l'île sont barrés par des murailles d'une hauteur prodigieuse. » Malheureusement, confia-t-il à un proche, la moisson n'avait pas été très bonne :

On sait aussi qu'il n'y a pas dans cette île la moindre parcelle d'argent, et qu'elle n'offre aucun espoir de butin, sauf en esclaves, parmi lesquels je ne pense pas que tu t'attendes à en trouver qui soient lettrés ou musiciens<sup>334</sup>.

Peu après la défaite de Cassivellaunos, le chef de guerre qui avait été choisi pour mener la résistance britannique, César se trouvait dans une salle pavée de marbre et de mosaïque, quelque part au sud de l'île, près de Verlamion (St Albans). Une sentinelle, épée tirée, veillait dans son dos tandis qu'il dictait ses missives à un esclave. Le général, disait-on, pouvait composer plusieurs lettres à la fois, même à cheval<sup>335</sup>. Au printemps précédent (– 55), il avait même rédigé un traité de grammaire sur l'analogie<sup>336</sup> pendant qu'il traversait les Alpes pour rejoindre son armée en Gaule. Il n'avait pas fait décorer la pièce pour son confort personnel : il emportait dans toutes ses expéditions des carrés de mosaïque et des placages de marbre<sup>337</sup> afin de recevoir dignement ses hôtes de marque, tels les marchands romains ou les rois étrangers. Il fit savoir à Cicéron qu'il en « [avait] fini avec ce pays » (ce qui signifiait que les quatre rois du Cantium et le chef de guerre Cassivellaunos avaient capitulé). « Ils ont reçu des otages, ils n'ont fait aucun butin, mais ils ont imposé un tribut<sup>338</sup> », résuma l'orateur.

La lettre de César était datée des « côtes de proche Bretagne, 26 septembre ». Les tablettes de bois étaient liées par de la ficelle et scellées à la cire. Elles parvinrent à leur destinataire à Rome le 24 octobre, deux jours après une autre missive, celle-ci du frère de Cicéron, Quintus, qui accompagnait César en tant que *legatus*. L'expédition sur l'île de Bretagne, largement infructueuse, n'avait dans l'ensemble pas été désagréable. Quintus avait profité de son temps libre pour écrire cinq pièces. Ce détail semble être passé à travers les mailles de l'histoire, mais les premières œuvres littéraires dont nous savons qu'elles ont été composées dans les îles Britanniques furent donc quatre tragédies grecques et une pièce intitulée *Érigone*<sup>339</sup> (qui se perdit entre la Bretagne et Rome). Sur cette terre de légende, par-delà les limites du monde connu, des soldats romains avaient monté une pièce de théâtre – probablement l'*Érigone*, dont le sujet mythique aurait offert aux troupes un divertissement léger et une occasion de railler les barbares : le père d'Érigone fait découvrir le vin à ses compatriotes qui, bientôt ivres, se croient empoisonnés et le tuent à coups de pierres. Les Romains se plaisaient en effet à raconter que les Celtes s'étaient mis à mêler leur vin d'eau parce qu'ils craignaient qu'il fût empoisonné<sup>340</sup>.

Ce même mois de septembre, juste avant l'équinoxe, l'armée et tous les *negotiatores* qui l'avaient suivie mirent les voiles à la nuit tombée, leurs cales pleines des prisonniers bretons. Ils touchèrent les côtes de Gaule au lever du jour. De Portus Itius, César regagna Samarobriua. Après les sécheresses de l'été, la pénurie de grain, exacerbée par l'habitude des Romains d'incendier les champs de l'ennemi, menaçait le pays. La population, déjà affaiblie par la guerre, aurait à endurer les tourments de la famine. On a estimé que l'armée romaine cantonnée en Gaule consommait au bas mot cent tonnes de blé par jour, sans compter le fourrage<sup>341</sup>. En organisant l'hivernage des légions, César les dispersa dans un plus grand nombre de cités que les années précédentes « afin de remédier à la disette des vivres<sup>342</sup> ». Cet automne-là, des tribus d'Armorique et du Rhin se soulevèrent contre l'envahisseur, et « de tout l'hiver, il ne se passa un moment sans que César reçût quelque avis sur les projets des Gaulois et les révoltes qu'ils préparaient ». Mais les légions disciplinées l'emportèrent et, « après ces événements, César vit la Gaule un peu plus tranquille<sup>343</sup> ».

Le dieu solaire des Celtes demeure pratiquement invisible pendant toute la guerre des Gaules, ce qui n'a rien de surprenant puisque les seuls comptes rendus de la conquête sont les sept livres des *Commentaires* de César et le huitième rédigé par son lieutenant Aulus Hirtius, ainsi que divers fragments et anecdotes historiques dont aucun n'émane d'auteurs celtes. Mis à part quelques références convenues à « la Fortune », César ne dit rien de l'intervention divine et n'évoque pas une fois les pouvoirs divinatoires de son ami, le druide Diviciacus. Pourtant, les druides qui, en rendant les augures, « tranchaient presque tous les conflits, publics ou privés<sup>344</sup> », et usaient fréquemment de leur influence pour mettre fin aux combats, jouèrent certainement un rôle prépondérant dans la coordination de la stratégie militaire gauloise.

Hirtius mentionne un certain « Gutuater » ou « Gutuatrus<sup>345</sup> », accusé d'avoir orchestré le grand soulèvement de – 52. Le mot *gutuator* a été découvert sur plusieurs inscriptions : ce n'était pas un patronyme, comme Hirtius l'avait supposé, mais un titre qui signifiait « maître des invocations ». Plus tard, après que les druides eurent été proscrits, le mot devint un terme générique désignant les prêtres. Le *gutuator* qui fomenta l'insurrection de – 52 était un prédécesseur de Sacrovir<sup>346</sup> (« l'homme sacré »), instigateur de la révolte de 21 apr. J.-C. dans la ville universitaire d'Augustodunum (Autun), et des druides de l'île d'Anglesey « qui fournissaient des forces aux rebelles<sup>347</sup> ».

Ces puissantes figures sacerdotales – Gutuater, Sacrovir et les druides d'Anglesey – ne sortirent de l'ombre qu'au moment de leur ultime défaite. Bien d'autres encore durent fuir la Gaule après la conquête et se volatiliser dans l'île de Bretagne, ne laissant qu'une empreinte fantomatique dans les documents historiques. On peut toutefois retrouver certains indices démontrant qu'ils dirigèrent la conduite de la guerre. Une stratégie cohérente porte en effet la marque des calculs druidiques : lorsque le choix du théâtre des opérations leur était laissé, les Celtes attendaient systématiquement l'ennemi sur un point du réseau solaire. L'Arverne Bituitos, comme Hannibal avant lui, avait combattu les Romains à l'endroit où la *via heraklea* enjambe le Rhône. Soixante ans plus tard, les Gaulois s'arrangeaient autant que possible pour prendre position sur des sites solaires propices. En bon diplomate, César lui-même se pliait à « l'usage des Gaulois<sup>348</sup> » lorsqu'il convoquait les états généraux des tribus proromaines, mais il n'avait aucune idée de la façon dont ces lieux de rassemblement avaient été déterminés ; s'étant déjà montré incapable de recueillir les informations les plus élémentaires sur l'île de Bretagne, il était à mille lieues de soupçonner que les druides excellaient dans l'art de la guerre. Tout au plus entrevit-il vaguement une stratégie celtique lorsqu'il eut affaire aux Suèves :

Les Suèves [...] avaient, selon leur coutume, tenu conseil et envoyé partout l'ordre [...] que tous les hommes capables de porter les armes se concentrassent en un même point. Le lieu choisi était à peu près au centre [*medium fere*] de leur territoire. C'était là qu'ils avaient décidé d'attendre l'arrivée des Romains, et là qu'ils les affronteraient<sup>349 2</sup>.

D'un point de vue militaire moderne, l'entêtement des armées celtes semble tragiquement contre-productif. En huit ans, leur tactique de combat ne varia quasiment pas. Lorsque Vercingétorix préconisa le recours aux méthodes romaines (politique de la terre brûlée et érection de fortifications), la noblesse gauloise le traita en blanc-bec. Pourtant, lui aussi se plierait aux directives des druides. Ce serait mal comprendre la nature de la pensée religieuse que de croire que les Celtes auraient tiré des enseignements de l'expérience des Romains. En livrant bataille là où les dieux le leur avaient ordonné, ils répondaient à un projet divin. Cette terre que les Romains ravageaient n'était pas l'unique monde qui existât.

Les milliers de guerriers qui mouraient sur les chemins du dieu solaire seraient réincarnés. À un moment donné de son combat contre les Nerviens<sup>3</sup>, César fut à deux doigts de voir ce mystérieux processus à l'œuvre sur le champ de bataille :

Mais l'ennemi, dans son dernier espoir de salut, montra un tel courage que, quand les premiers étaient tombés, ceux qui les suivaient montaient sur leurs corps pour se battre<sup>350</sup>.

Les Romains remportèrent chacune de ces batailles ou presque. Toutes ne furent pas des triomphes militaires. Certaines ne méritaient pas même le nom de bataille, à moins qu'une bande d'enfants en fuite puisse être considérée comme une armée ennemie :

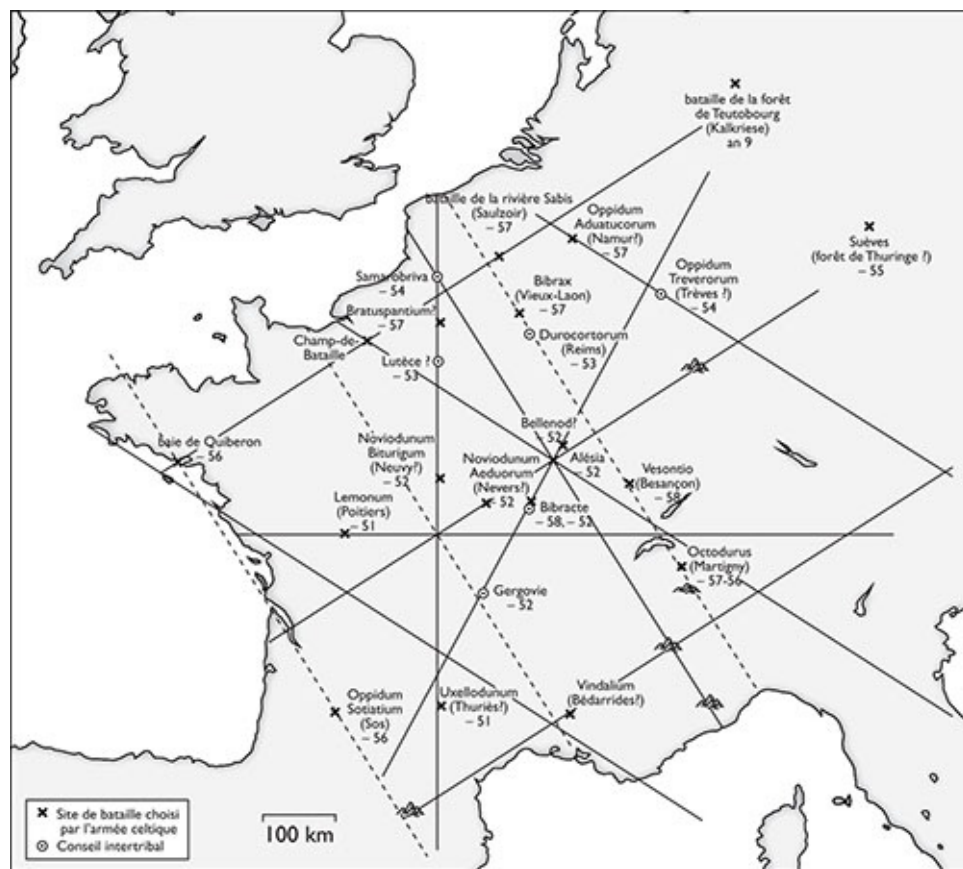


Fig. 50 – La stratégie gauloise pendant la guerre des Gaules<sup>351</sup>

Mais la multitude des enfants et des femmes (car ils étaient partis de chez eux et avaient passé le Rhin avec toute leur famille) se mit à fuir de tous côtés. César envoya sa cavalerie à leur poursuite. Les Germains, entendant une clameur derrière eux, et voyant qu'on massacrait les leurs, jetèrent leurs armes et abandonnèrent leurs enseignes<sup>352</sup>.

Le rapport que fit César au Sénat scandalisa Caton<sup>353</sup>, pour qui ce carnage déshonorait le peuple romain. Pline qualifia par la suite le massacre par César, au cours de sa carrière, d'« un million cent quatre-vingt-douze mille hommes » de « crime contre l'humanité » (« *humani generis iniuria*<sup>354</sup> »), reconnaissant néanmoins que les circonstances avaient rendu ce mal nécessaire : dans l'esprit impérial, César vengeait les « affronts » faits à Rome et consolidait les frontières de l'Empire, et si la zone tampon devait finalement s'étendre jusqu'au bout du monde, ce ne pouvait qu'être une bonne chose.

Huit années de guerre exterminèrent une bonne partie de la population de la Gaule. On estime qu'à la veille de la conquête elle comptait environ huit millions d'habitants. Les chiffres fournis par César permettent d'évaluer l'ensemble des effectifs militaires à deux millions de soldats – le recensement effectué par les Helvètes (p. 185) implique en effet que les combattants, hommes et femmes, représentaient un quart de la population totale. L'agriculture de la Gaule préromaine aurait aisément pu faire vivre huit millions d'individus<sup>355</sup>. Il est bien entendu difficile d'établir le bilan des victimes. Lorsqu'il en fait le compte, César parle d'« un grand nombre » – l'expression « *magnus numerus* » revient douze fois sous sa plume, associée à différents synonymes de « tuer » –, mais nous disposons de suffisamment de données statistiques pour appréhender l'ampleur du désastre :



Helvètes et leurs alliés : 110 000 rescapés sur un effectif initial de 368 000.  
Nerviens : moins de 500 survivants sur 60 000 hommes ; 3 sénateurs épargnés sur 600.  
Aduatuques : environ 4 000 morts ; 53 000 individus vendus comme esclaves.  
Sédunes : plus de 10 000 morts.  
Vénètes : tribu presque exterminée au combat ; le reste vendu comme esclaves et tous les sénateurs exécutés.  
Aquitains et Cantabres : « à peine un quart » des 50 000 habitants épargnés.  
Bituriges (à Avaricum) : population réduite de 40 000 à 800 âmes.

Ces chiffres comprennent aussi bien les pertes civiles que militaires. Les 39 200 Bituriges tués à Avaricum (Bourges)<sup>356</sup> incluent ainsi « vieillards, femmes et enfants ». Il faudrait encore y ajouter tous ceux qui périrent de faim ou de maladie. En faisant une moyenne des victimes pour chaque tribu massacrée « en grand nombre », on obtient, pour les seules années de guerre, un total de un million de morts et un million d'esclaves, ce qui correspond à l'estimation que donne Plutarque dans son *César*<sup>357</sup>. Il y eut probablement davantage de Gaulois et de Germains réduits en esclavage que d'Africains envoyés dans les colonies américaines au XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>358</sup>.

Ce massacre à grande échelle des Celtes n'était pas simplement le résultat des aléas de la guerre et de batailles particulièrement meurtrières. César applique à trois reprises le verbe *depopulari* aux opérations romaines. On l'a souvent traduit par « ravager » ou « saccager », mais dans un cas au moins, le verbe est à prendre au sens littéral de « dépeupler<sup>359</sup> ». L'extermination complète des tribus était une stratégie délibérée, rendue possible en partie par l'habitude gauloise de mobiliser des populations entières. (Les femmes et les enfants suivaient les guerriers sur le champ de bataille.) César souligna que la bataille de – 57 « avait presque réduit à néant la nation et le nom des Nerviens<sup>360</sup> ». Quatre ans plus tard, c'était au tour des Éburons de voir « leur nom et leur *stirps* [génération actuelle et tous les descendants futurs] anéantis<sup>361</sup> ».

Même en faisant abstraction du manque à gagner en impôts et en main-d'œuvre, ces opérations quasi militaires étaient souvent contre-productives. La tactique génocidaire avait au moins deux sérieux inconvénients. Tout d'abord, comme César l'avait constaté lorsque les migrants helvètes avaient quitté leurs terres, de vastes pans du pays se retrouvaient sans défense contre des ennemis d'outre-Rhin potentiellement plus coriaces – même si la menace pouvait être jugulée à court terme en incendiant les constructions et les cultures. De plus, les lambeaux de société qui subsistaient dans les zones d'annihilation étaient dans un état de déstabilisation catastrophique. Tandis que les hostilités traînaient en longueur, bien longtemps après que César eut annoncé la « pacification de toute la Gaule », les armées celtes prirent un nouveau visage. Pour le restant de la guerre, les légions seraient harcelées par des bandes de « desperados », de « pillards » et d'« esclaves en fuite ». Sur les terres des Unelles (la péninsule du Cotentin), « une multitude considérable était venue de tous les coins de la Gaule, gens sans aveu et malfaiteurs que l'espoir du butin et l'amour de la guerre enlevaient à l'agriculture et aux travaux journaliers<sup>362</sup> ».

Que la plus grande coalition militaire de tribus celtiques de tous les temps pût encore émerger de cette zone sinistrée de l'Atlantique au Rhin tenait presque du miracle.

\*

Un matin de la fin de l'hiver 53-52 av. J.-C., tandis que le soleil se levait sur Cenabum (Orléans), les marchands romains qui s'étaient établis dans la ville dès avant le début de la conquête furent massacrés. Le système de messagerie gaulois transmet la nouvelle jusqu'au Massif central et au plateau de Gergovie. Là, depuis l'oppidum principal des Arvernes, un certain Vercingétorix (« le grand roi guerrier »), « jeune homme qui était parmi les plus adroits et puissants du pays<sup>363</sup> », lança l'étape suivante du plan.

Il envoya des ambassades à travers toute la Gaule occidentale, du pays des Parisii à celui des Rutènes et le long de la côte Atlantique<sup>364</sup>. Leur mission était de lever une armée pangauloise. Les lâches et les esprits conciliateurs seraient torturés et jetés au bûcher ; les indécis auraient les deux oreilles coupées ou un œil arraché. Mais il n'y eut apparemment pas grand besoin de recourir à ces mesures persuasives, car presque toutes les tribus de la Gaule indépendante déclarèrent leur soutien à Vercingétorix – jusqu'aux Éduens, qui étaient toujours demeurés fidèles à Rome. Lorsque César eut vent de ces préparatifs, il rentra d'Italie, plaça la province en état d'urgence et traversa les Cévennes enneigées à la tête de ses troupes. Cette fois-ci, lorsqu'il atteindrait la Loire et le cœur de la Gaule, il aurait à affronter une nation déterminée à reconquérir sa liberté.

Autant que l'on puisse en juger par le récit de César, Vercingétorix était un général impitoyable et redoutable. Son père, Celtillus, avait été élu commandant suprême des Gaulois, avant d'être mis à mort par son peuple pour avoir tenté de transformer la république en monarchie absolue. On soupçonnait également Vercingétorix de nourrir les mêmes desseins, mais les institutions politiques gauloises étaient remarquablement flexibles. (César revient par deux fois sur le goût des Gaulois pour les consultations populaires, qui traduisait à son sens leur « inconstance » et leur propension à « changer de maîtres<sup>365</sup> ».) Dans l'île de Bretagne, Cassivellaunos, qui avait tyrannisé ses voisins les Trinovantes, avait été sollicité pour organiser la résistance aux Romains. Désormais, c'était au fils d'un dictateur exécuté que l'on s'en remettait pour sauver la Gaule. Même après avoir essuyé plusieurs défaites et détruit vingt oppida bituriges dans le vain espoir de priver l'ennemi de ravitaillement, Vercingétorix restait perçu comme « le chef le plus habile qui fût<sup>366</sup> ».

À Gergovie, le jeune général arverne semble en effet avoir remporté une victoire éclatante contre les Romains. Un siècle plus tard, Plutarque racontait que « les Arvernes montrent encore aux visiteurs une épée courte suspendue dans un sanctuaire, qu'ils auraient prise à César<sup>367</sup> ». Le proconsul admit lui-même que la discipline des légions avait failli à Gergovie : « Les soldats crurent juger mieux que leur commandant des conditions de la victoire et de l'issue d'une action<sup>368</sup> ». (Dans les *Commentaires*, les succès sont attribués à un « César » singulier, tandis que les revers sont le plus souvent décrits par la voix d'un pluriel collectif.) À l'heure où la province de Transalpine tremblait déjà de savoir les hordes barbares à moins de trois jours de marche au nord, César n'avait sans doute aucune envie d'informer le Sénat qu'il avait vu à Gergovie le désastre d'un peu trop près, mais tant de soldats, marchands et esclaves rapportaient chaque jour en Italie leurs témoignages sur le déroulement des opérations en Gaule qu'il fut bien obligé de faire quelques concessions à la réalité : « Comme il avait atteint le but qu'il s'était proposé [à Gergovie], César ordonna de sonner la retraite<sup>369</sup>... » Il reconnut avoir perdu quarante-six centurions et « un peu moins de sept cents hommes ».

Si la guerre s'était achevée à Gergovie, Vercingétorix aurait pu se hisser à la tête d'une Gaule unifiée. Il y aurait alors eu à la frontière nord-ouest de l'Empire romain une nation qui se serait nourrie des apports de la civilisation latine sans subir l'humiliation de la défaite militaire. À Alésia, une gigantesque statue de bronze commandée par Napoléon III représente Vercingétorix en viking moustachu. Ce n'est pas là le général barbare qui passa les cinq dernières années de sa vie en prison, sur la colline du Capitole, avant d'être exhibé lors du triomphe de César, puis étranglé dans sa cellule<sup>370</sup>, mais le génie militaire qui déclara à son armée que « le monde entier même serait incapable de résister à l'union de la Gaule<sup>371</sup> ». Puisque près de cinquante tribus fortes d'une longue tradition belliqueuse l'avaient élu et suivi jusqu'au bout, il mérite sa place de premier héros national dans l'histoire de France. Or, après avoir vaincu César à Gergovie, ce Napoléon de l'âge du fer prit une initiative si « rare » et « extraordinaire » que, comme Montaigne et bien d'autres patriotes dépités l'ont souligné, elle semblait « contraire et à l'usage et à la raison de la guerre<sup>372</sup> ».

Gergovie se trouve sur la voie solaire qui relie la sépulture du trésor de Delphes (Tolosa) à la cité-mère des Celtes (Alésia). À cent milles romains de Gergovie, sur ce même axe, se tient la capitale

éducenne de Bibracte. C'est là que la chronique retrouve Vercingétorix, au conseil de toutes les tribus. Il y fut reconduit dans ses fonctions de commandant suprême « au suffrage populaire<sup>373</sup> ». Depuis Bibracte, suivant la même ligne, il partit en direction du nord-nord-est<sup>374</sup>. Au même moment, César longeait le territoire des Lingons et se dirigeait vers le pays des Séquanes où il espérait trouver une route sûre vers le sud pour rejoindre la Transalpine.

Le proconsul avait emprunté l'ancienne « route de l'étain » qui épousait le lit amont de la Seine. Il croisa sans doute en chemin, perchées sur une colline, les ruines d'un palais jaune où avait vécu la Dame de Vix plus de quatre siècles plus tôt. À quelques heures de marche d'Alésia, il rencontra l'armée gauloise. En suivant la ligne de Gergovie à Bibracte, Vercingétorix dut l'intercepter près du site celtique de Bellenod. Le fleuve que mentionne César dans son récit de la bataille pourrait alors correspondre au cours naissant de la Seine, et la butte défendue par les Gaulois à l'ancien lieu-dit des « Châtelots », qui évoque une enceinte fortifiée.

La cavalerie germanique recrutée par César chargea vers le sommet et mit l'adversaire en déroute. Plusieurs notables furent faits prisonniers, parmi lesquels l'homme que les druides avaient élu premier magistrat des Éduens. Ce fut alors que Vercingétorix parut abandonner le commandement à une autorité supérieure. Il se replia à Alésia et se retrancha avec ses troupes derrière les murs de l'oppidum. Une armée de quatre-vingt mille hommes cantonna sur cette colline de forme elliptique au cœur de la Gaule héracléenne et attendit l'offensive. Pourquoi, s'interrogea Montaigne, le chef des Gaulois prit-il « parti de s'aller enfermer dans Alésia ? Car celui qui commande à tout un pays ne se doit jamais engager qu'au cas de cette extrémité, qu'il y allât de sa dernière place, et qu'il n'y eût rien plus à espérer qu'en la défense d'icelle<sup>375</sup> ».

L'armée gauloise, rapporte César, occupait « le flanc de la colline qui regardait le soleil levant<sup>376</sup> ». Un sanctuaire dédié à l'Apollon celtique y a été mis au jour non loin d'une source curative. Les Romains encerclèrent immédiatement la colline de lignes de fortification ponctuées de hautes tours. Ils creusèrent de larges fossés hérissés de pieux acérés, des tranchées de six mètres et une douve emplie de l'eau détournée de la rivière Ozerain. César se démenait comme une araignée détectant le premier tressaillement de la proie sur sa toile. Sa description minutieuse des travaux de siège traduit la jubilation que lui causait la bévue de Vercingétorix. Avant que l'oppidum ne fût totalement cerné, le chef gaulois ordonna une levée de troupes dans toutes les tribus : « On demande aux Séquanes, aux Sénons, aux Bituriges, aux Santons, aux Rutènes, aux Carnutes, douze mille hommes par cité ; huit mille aux Pictons, aux Turons, aux Parisii, aux Helvètes<sup>377</sup>... » Au total, 282 000 soldats furent réquisitionnés<sup>4</sup>.

Environ trois semaines plus tard, les renforts convergèrent de toute la Gaule en territoire éduen. Les armées celtiques s'organisaient en régiments tribaux, si bien que la horde de guerriers ainsi réunis devait offrir une carte ethnographique de la Gaule. Certains revêtaient la cotte de mailles (une invention celtique), d'autres la cuirasse<sup>378</sup>. Tous portaient un bouclier vivement coloré et une cape fermée à l'épaule par une broche. Leurs manteaux et pantalons à carreaux étaient bigarrés de multiples couleurs. Quelques combattants arboraient un casque de fer surmonté d'un cimier ailé ou d'une roue solaire. Ceux qui venaient de régions plus pauvres étaient coiffés d'une calotte en peau de mouton retournée ou d'un bonnet de tissu rembourré. Ils avaient blanchi et raidi leur chevelure au lait de chaux afin d'imiter la crinière du cheval. D'autres, rasés de près, avaient dressé leurs cheveux en couronnes effilées. Ils auraient presque pu passer pour des Romains.

On procéda à un recensement (dont César reprendrait les chiffres dans son récit) : 258 000 soldats avaient répondu à l'appel. Les Romains érigèrent en conséquence deux lignes de défense, l'une tournée vers l'oppidum, l'autre vers la plaine pour faire face à l'assaut de l'armée de secours.

En emmurant ainsi ses hommes dans la ville sacrée d'Hercule et de Celtiné, et en massant plus de 250 000 soldats au même endroit, Vercingétorix ou les druides augures avaient offert à César le rêve

de tout général : l'occasion d'infliger une défaite totale aux forces conjointes de l'ennemi. Le siège débuta fin août ou début septembre et dura assez longtemps pour que l'étau de la famine se resserre sur les quatre-vingt mille assiégés. La population de l'oppidum investi était quatre fois plus dense que celle du Paris moderne. Au bout d'une trentaine de jours, Vercingétorix fit évacuer les civils, mais les Romains bloquèrent leur sortie et ils moururent de faim sous les yeux des assiégés<sup>379</sup>. Lorsque l'armée de renfort arriva en vue des remparts, elle se fit massacrer par les légions.

À l'intérieur de la cité-mère, un nouveau conseil se réunit et demanda à Vercingétorix de capituler. Celui-ci, raconte Plutarque, endossa sa plus belle armure et sortit d'Alésia sur un cheval magnifiquement caparaçonné. Il fit exécuter à sa monture un cercle autour de César puis, descendant de selle, jeta son armure au sol et s'assit aux pieds du conquérant<sup>380</sup>. Les survivants furent répartis entre les soldats romains. En guise de butin, chacun reçut un esclave – et comme à ce stade de la guerre, les légions croulaient sous le poids de leurs trésors pillés, un porteur, même à demi affamé, était toujours bon à prendre.

\*

L'Alésia qui surplombe aujourd'hui depuis sa colline le village d'Alise-Sainte-Reine est la ville romaine qui remplaça l'oppidum. La partie la plus ancienne du site est le temple d'Ucuetis, un dieu des forgerons. Ses fondations en pierre, près de la table d'orientation, tracent au sol le plan d'un sanctuaire antérieur à la conquête. Le musée d'Alésia ignore ce détail, mais contrairement aux autres bâtiments, l'axe principal du temple celtique est aligné sur la ligne solsticielle de Châteaumeillant. Il n'y a que très peu d'autres indices de calculs druidiques – l'armée faisant face au soleil levant, deux sorties tentées par les Gaulois au moment où le soleil était à son zénith et la circumambulation finale de Vercingétorix autour de César. Ce sont là les seuls signes indiquant qu'Alésia fut autrefois le foyer d'un sanctuaire gaulois aussi vaste que la Gaule elle-même.

La cause gauloise fut perdue à Alésia. Elle connaîtrait cependant un ultime rebond. Tout au long de cet hiver-là et du printemps suivant (– 51), les légions s'affairèrent à étouffer les feux de la rébellion qui brûlaient encore dans d'autres régions de la Gaule. Au début de l'été, elles écrasèrent une armée gauloise au siège de Lemonum (Poitiers), qui se trouve à la même latitude que Châteaumeillant. Le chef cadurque Luctérios, plus proche général de Vercingétorix, parvint à s'échapper de Lemonum et associa ses forces à celles de son homologue sénon, Drappès, pour former une armée de fortune de deux mille guerriers. César savait que Luctérios était un « homme d'une rare audace<sup>381</sup> », mais le plan du Cadurque était cette fois-ci plus qu'audacieux, suicidaire : abandonnant les décombres de la Gaule centrale à l'ennemi, les deux alliés avaient résolu de marcher vers le sud pour attaquer la province romaine.

L'itinéraire direct de Lemonum à Narbo (Narbonne), capitale de la Transalpine, traversait le territoire des Cadurques, fief de Luctérios. Ce dernier franchit le Duranius (la Dordogne) avec son armée et s'engagea dans cette région de plateaux calcaires où les rivières s'écoulent dans des gorges profondes. Là, sur ces terres où la chaleur du Midi commence à l'emporter sur les vents humides de l'Atlantique, Luctérios était chez lui. Apprenant que deux légions romaines s'étaient lancées à leur poursuite, il comprit, relate Hirtius, qu'ils seraient « certainement perdus s'ils pénétraient sur le territoire de la Province avec une armée à leurs trousses<sup>382</sup> ». Or, la région à laquelle les Cadurci laisseraient leur nom (le Quercy) était l'habitat naturel des fugitifs. Bien avant les Celtes, une race primitive avait hanté ses grottes labyrinthiques qui menaient au monde inférieur. Dans les vallées du Lot, de l'Aveyron et du Viaur, les éperons rocheux qui surgissent de la forêt sur les méandres des rivières ressemblent à des citadelles, et les citadelles à des éperons rocheux.



Luctérios choisit ce qui semblait être un oppidum imprenable : Uxellodunum, de *uxellos* (« élevé ») et *dunum* (« forteresse »). Avant la guerre, Uxellodunum avait été dans la clientèle des Cadurques. C'était une forteresse naturelle : prise dans la boucle d'une rivière, elle était « de tous côtés défendue par des rochers escarpés<sup>383</sup> » et sur l'étroite langue de terre qui la reliait au monde extérieur « jaillissait une source abondante<sup>384</sup> ». Sa seule faiblesse évidente était la vaste hauteur qui lui faisait face et d'où l'on pouvait épier les moindres allées et venues.

Malgré la description topographique méticuleuse de Hirtius, personne ne sait où se déroula la dernière grande bataille de la guerre des Gaules. « Uxellodunum » était un toponyme celtique fréquent, que partageaient peut-être plusieurs oppida de la région<sup>5</sup>, mais puisque le tombeau de la Gaule indépendante est une question capitale pour l'histoire nationale, en 2001 le ministère de la Culture, suivant la piste privilégiée par Napoléon III, décréta le plateau de Puy d'Issolud<sup>385</sup>, dans le Lot, « site officiel » d'Uxellodunum. Les six cent trente-quatre flèches, soixante-neuf fers de trait de catapulte et autres débris d'armement romain retrouvés sur place prouvent qu'un affrontement s'y joua au milieu du 1<sup>er</sup> siècle av. J.-C. Malheureusement, le Puy d'Issolud ne correspond en rien à la description donnée par Hirtius, et la querelle fait encore rage entre les trois localités qui se disputent l'emplacement de l'ancien oppidum.

Trois kilomètres à l'est du méridien gaulois, à la frontière des territoires cadurque et rutène, il y a encore un site dont personne ne s'est jamais douté qu'il pouvait être Uxellodunum. Il colle parfaitement aux détails que fournit Hirtius. Le village s'appelle aujourd'hui Pampelonne. Le promontoire escarpé se dressant sur sa limite orientale, dans une boucle serrée du Viaur, porte l'ancien nom du bourg, Thuriès. Un hameau attesté dès 1275 s'accrochait autrefois aux falaises<sup>386</sup> ; ses derniers vestiges furent engloutis par la construction d'un barrage hydroélectrique dans les années 1920, mais les ruines majestueuses du château médiéval rappellent encore l'importance stratégique du lieu.

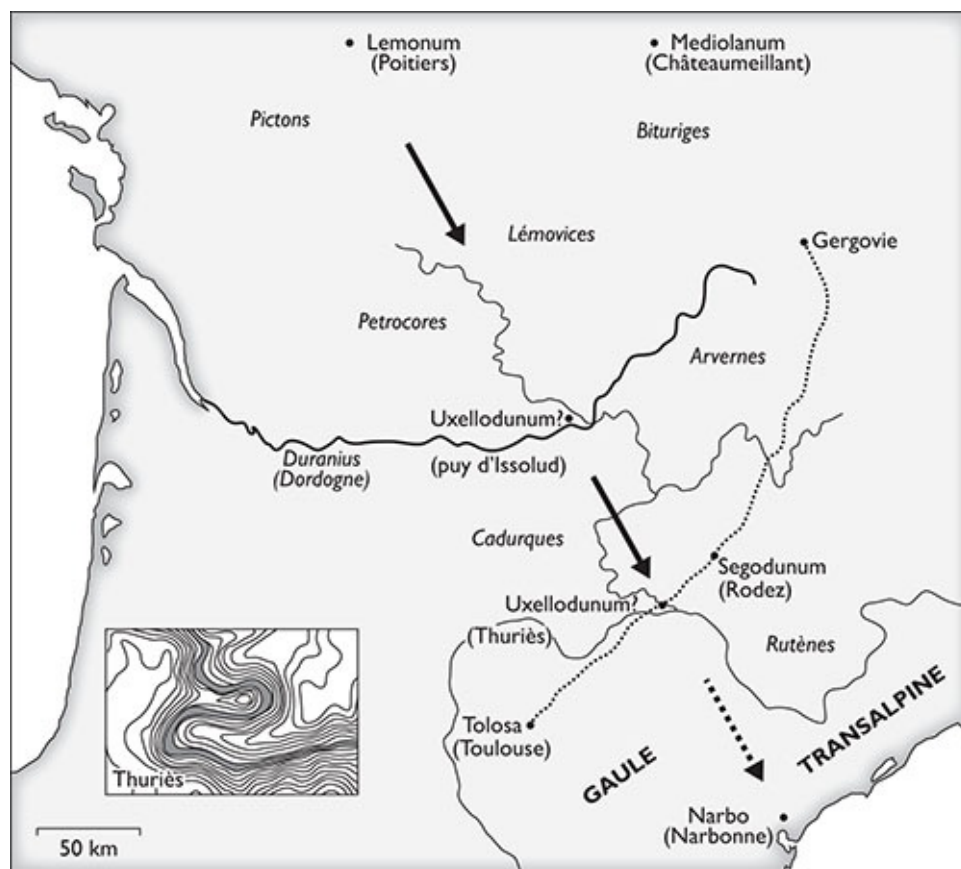
Le château de Thuriès était sur la route de l'âge du fer qui reliait l'Aquitaine aux terres des Arvernes. C'était la forteresse la plus robuste de la région. Ses propriétaires s'étaient enrichis en prélevant un péage au passage de la rivière. C'est pourquoi, aux alentours de 1360, une petite bande de mercenaires gascons menée par le bâtard de Mauléon, la tête enveloppée d'un mouchoir et la voix travestie vers l'aigu, se rassembla devant la « très belle fontaine » qui devance Thuriès. Après avoir empli leurs cruches, les six « femmes » entrèrent dans le village, puis firent sonner un cornet du haut des remparts pour amener leurs compagnons. « Ainsi pris-je la ville et le châtel de Thurie [*sic*], qui m'a fait plus de profit et de revenu par an [...] que le châtel et toutes les appendances d'icelui ne valent », expliqua le bâtard de Mauléon au chroniqueur Jean Froissart<sup>387</sup>.

Certains endroits semblent prédestinés à être des champs de bataille. Bien des siècles avant que Thuriès ne tombe aux mains du bâtard de Mauléon et de sa bande de fausses ménagères, la dernière colonne gauloise, en suivant la route de Lemonum à Narbo, aurait atteint le site de l'actuel Puy d'Issolud, l'Uxellodunum « officiel ». Près du pont qui enjambe la Dordogne, des troupes s'affrontèrent dans une volée de flèches et de catapultes. Puis, poursuivant leur chemin en direction de Narbonne, les survivants seraient arrivés à l'oppidum de Thuriès, au-dessus du Viaur (Fig. 51). Sachant qu'il aurait été pure folie, comme le disait Hirtius, de « pénétrer sur le territoire de la Province avec une armée à leurs trousses », ils auraient décidé de s'arrêter là pour faire front à leurs poursuivants.

Thuriès, que Hirtius mélangea peut-être avec l'autre *uxello-dunum* ou « forteresse perchée » de l'itinéraire, se trouve effectivement sur ou près de la frontière de la Transalpine. Il est également à la limite des territoires cadurque et rutène, ce que laisse entendre le texte de Hirtius<sup>388</sup>. Thuriès était une ville frontalière et un important point de passage fluvial sur la route de longue distance vers l'Aquitaine. Ce qui pourrait expliquer que César ait résolu de quitter la Gaule centrale pour diriger



lui-même le siège d'Uxellodunum : « Il songea que, bien qu'il eût soumis une partie de l'Aquitaine par les armes de [son lieutenant] Publius Crassus, il n'y était jamais allé en personne<sup>389</sup>. » L'oppidum se trouvait opportunément sur la route de l'Aquitaine où César choisirait de « passer le reste de la saison » après avoir supervisé le siège.



**Fig. 51 – La route vers Uxellodunum**

La ligne en pointillé représente l'ancienne route de l'Auvergne à l'Aquitaine.

La clé d'Uxellodunum était la « source abondante » qui coulait au pied de ses remparts. Les Romains parvinrent finalement à la tarir en creusant des galeries de mines afin de « couper ses veines ». Les assiégés se rendirent rapidement, non parce qu'ils mouraient de soif mais, comme l'expliqua un prisonnier à César, parce qu'« ils crurent reconnaître dans l'assèchement de la source non l'ouvrage des hommes, mais la volonté des dieux<sup>390</sup> ». Les Romains y virent la marque de superstitions primitives ; mais les Celtes maîtrisaient au moins aussi bien qu'eux les techniques de sape, et si une brigade avait percé des galeries, ils n'auraient pas manqué de le remarquer. Pour eux, les Romains étaient nécessairement les agents d'une autorité supérieure. Le siège – et tout le cours de la guerre – avait été entièrement dirigé par le monde d'en haut.

Le siège d'Uxellodunum, à portée de flèche du méridien gaulois, signa l'arrêt de mort de la Gaule indépendante. Avant de partir pour l'Aquitaine, César voulut s'assurer que ce serait bien là le dernier soubresaut de la résistance. Fort de ce qu'il considérait comme sa réputation de *lenitas*<sup>391</sup> (« indulgence » ou « clémence »), il imagina une solution : nul ne pourrait l'accuser d'agir par « cruauté naturelle » s'il infligeait un « châtement exemplaire » à ceux qui avaient porté les armes contre les Romains. Il leur laisserait la vie sauve afin d'en faire de vivants témoignages de la justice romaine : « *Itaque omnibus qui arma tulerant manus praecidit.* » *Praecidere* signifie « couper » ; le substantif *manus* est parfois traduit à tort par « main droite » (peut-être parce que l'accusatif pluriel ressemble à un singulier), mais il désigne bien ici « les mains ». Les légions donnèrent une fois

encore la preuve de leur infatigable efficacité, et en profitèrent peut-être aussi au passage pour se venger de « la résistance opiniâtre » que leur avaient opposée les habitants de l'oppidum. En mutilant délibérément cette précieuse marchandise humaine, César entendait montrer sa fermeté... L'opération fut exécutée et, cet automne-là, les hommes et les femmes d'Uxellodunum virent le soleil du Midi mûrir leurs derniers champs de blé, mais ils ne purent les moissonner car ils n'avaient plus de main pour tenir la faucille.

\*

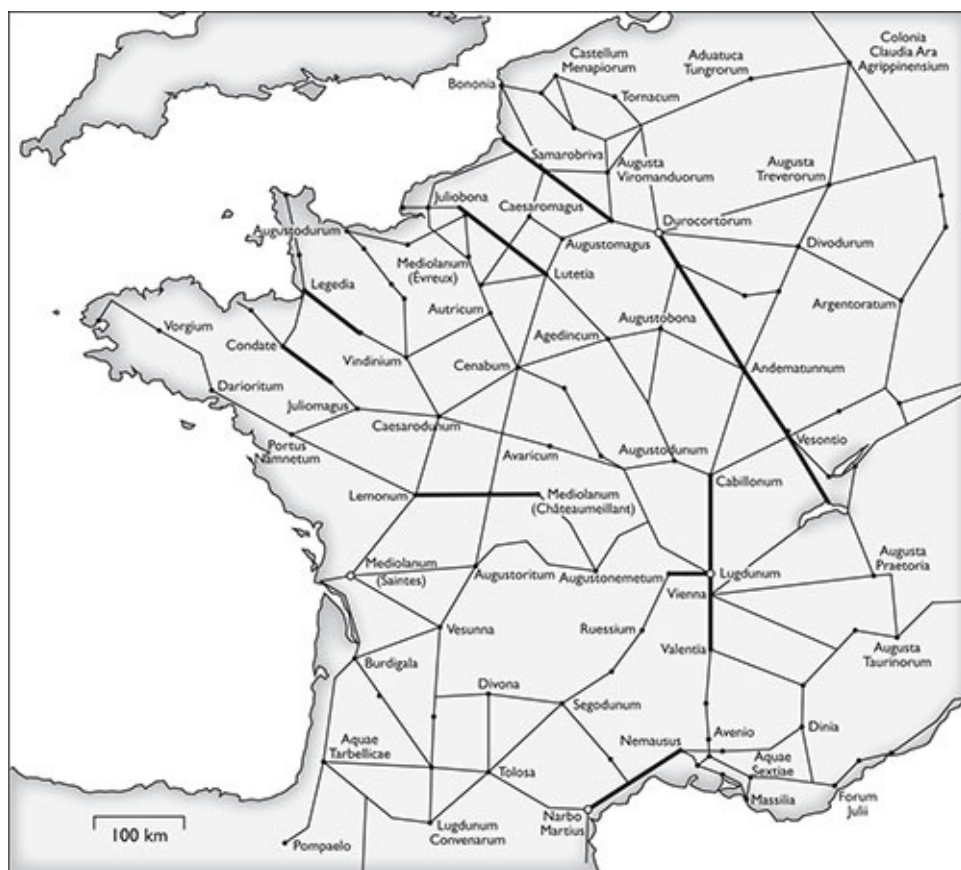
### Un hiver en Gaule, décrit par Diodore de Sicile au 1<sup>er</sup> siècle av. J.-C. :

Comme la Gaule est en grande partie située sous la constellation de l'Ourse, l'hiver y est long et extrêmement froid. Car dans la saison de l'hiver, pendant les jours nébuleux, il tombe beaucoup de neige au lieu de pluie ; et quand le ciel est serein, il se forme des masses de glace compacte, par lesquelles les fleuves congelés deviennent des ponts naturels. Non seulement des voyageurs allant par petites troupes, mais aussi des armées nombreuses, avec chars et bagages, y passent sur la glace en toute sécurité. [...] Afin d'empêcher les passagers de glisser sur la glace et de rendre la démarche plus assurée, on y répand de la paille<sup>392</sup>.

Dans les archives historiques, un épais manteau de neige recouvre les années qui suivirent la conquête de la Gaule. Nous savons simplement qu'entre – 46 et – 27, des révoltes locales éclatèrent chez les Bellovaques, les Trévires et les Morins, mais toute une génération de guerriers avait péri, et les légions qui occupaient les oppida encadraient des populations affamées de vieillards et d'enfants. Les sources archéologiques indiquent qu'à quelques exceptions près, les vieux oppida furent progressivement abandonnés au profit d'habitats de plaine plus accessibles. Ceux-ci devinrent les villes romaines dont les ruines impérieuses dominent encore les résidus boueux des sites de l'âge du fer.

L'emplacement des nouvelles agglomérations fut déterminé non par les trajectoires du soleil, mais par les mouvements des hommes. Au milieu du 1<sup>er</sup> siècle de notre ère, de nombreux oppida s'étaient déjà effondrés. Certains sanctuaires continuaient à être entretenus, et l'on pouvait encore voir s'élever des colonnes de fumée des charbonnières ou des forges, mais au-delà des chantiers de construction et des rues d'Augustonemeton (Clermont-Ferrand) et d'Augustodunum (Autun), Gergovie et Bibracte se détachaient sur l'horizon tels des monuments à un monde perdu.

Les déplacements des populations des oppida vers les plaines furent les dernières migrations de l'âge héroïque des Celtes continentaux. Depuis l'expédition de Delphes, la vague s'était retirée comme une marée descendante, et elle continuerait de refluer jusqu'à ce qu'il ne subsiste plus de sociétés celtiques que sur les franges de l'océan, dans des pays que les légions auraient volontiers abandonnés aux sauvages. Du siège et de la destruction de l'oppidum celtibère de Numance en – 133, au massacre des tribus calédoniennes sur le mont Graupius en 83 apr. J.-C. (p. 314-315), l'histoire des Celtes sans cesse repoussés vers l'ouest semble appeler ce ton larmoyant de l'apitoiement national qui accompagne inmanquablement les versions cinématographiques de leurs aventures.



**Fig. 52 – Principales routes romaines de Gaule**

Les lignes en gras correspondent à des segments de route suivant les orientations celtiques.

Le réseau des druides paraissait s'estomper, telle une ombre portée lorsqu'un nuage voile le soleil. Leurs enseignements n'avaient jamais été couchés sur le papier ni sur la pierre, et le système de voies solaires ne laissa que peu de traces sur le paysage. Certains segments de routes suivaient ces lignes – la route de l'étain, du nord de Paris à l'oppidum de Fécamp ; la voie reliant les Alpes à l'océan Britannique par les territoires des Lingons et des Rèmes. De la même manière que certains tronçons de l'ancienne voie héracléenne avaient été intégrés à la voie Domitienne, ces routes furent incorporées au réseau viaire romain (Fig. 52). Elles existent toujours – sans que quiconque ait remarqué leurs alignements solsticiaux –, tout comme les fondations des temples païens enfouies sous les églises. Mais hormis ces rares fils d'étoffe celtique croisés sur la trame, les tracés qui donnèrent forme au réseau romain ne dénotent aucune préoccupation d'orientation solaire.



**Fig. 53 – Les provinces de la Gaule**

Les provinces de la Gaule après le découpage imposé par Auguste en – 27, et la vision que les Romains se faisaient de leurs frontières. La ligne en pointillé représente l'ancienne frontière occidentale de la Narbonnaise.

Les routes des Romains convergeaient vers la ville de Colonia Copia Felix Munatia, la future Lugdunum (Lyon). De même que les trois Mediolana gaulois qui devinrent des nœuds importants du réseau (Châteaumeillant, Évreux et Saintes), « la forteresse de Lugh » fut peut-être choisie pour l'importance religieuse que lui attachaient les indigènes : le site, à dix minutes à l'est du méridien gaulois, était aussi à un quart de *klima* au sud de Châteaumeillant. Mais son emplacement au confluent du Rhône et de la Saône répondait avant tout à des impératifs commerciaux et administratifs.

Avec Lugdunum pour capitale, la Gaule fut divisée en provinces en – 27. Les dieux ne jouèrent aucun rôle dans ce redécoupage. La Lyonnaise s'étirait à elle seule du pied des Alpes aux ports ouvrant vers l'île de Bretagne, plaçant les côtes froides de l'Armorique sous la même juridiction que les vignobles ensoleillés de Lugdunum (Fig. 53). La forme de la Gaule romaine nous est devenue si familière que son étrange configuration n'est jamais questionnée ni expliquée. Les Romains, eux, n'auraient eu besoin d'aucun éclaircissement. Ces nouvelles frontières reflétaient fidèlement la Gaule, telle que se la représentait un géographe latin. C'était là la terre informe des mortels, cartographiée sans le concours d'un dieu solaire (voir le détail de la Fig. 53).

\*

Dans la métropole romaine qui a laissé place au Lyon moderne, le magnifique – quoique légèrement désuet – musée de la Civilisation gallo-romaine semble avoir été repris en main par des tenants celtophiles de l'histoire contrefactuelle. Si Vercingétorix avait triomphé de César à Alésia, si Luctérios avait pénétré en Transalpine et reconquis la voie héracléenne, voici ce qu'on pourrait s'attendre à y trouver : les socles monumentaux de statues de marbre, gravés au 1<sup>er</sup> siècle apr. J.-C. du nom de notables gaulois proclamant au monde leur fierté de l'héritage celtique :

À Lucius Lentulius Censorinus, PICTAVE<sup>6</sup>, ayant accompli tous les honneurs chez les siens, curateur des Bituriges Vivisques...  
À Quintus Julius Severinus, SÉQUANE, [...] patron de la splendissime corporation des Nautes du Rhône et de la Saône, à qui, pour son intégrité, le conseil des décurions de sa cité a décrété d'ériger deux fois des statues.  
À Caius Servilius Martianus, ARVERNE, fils de Caius Servilius Domitus, prêtre au temple de Rome et des Augustes, les trois provinces de la Gaule.

Les noms des tribus belliqueuses dont les pays avaient été ravagés par César sont exhibés avec toute la pompe d'une nation victorieuse. Dans une autre salle du musée est exposée une table de bronze découverte à Lyon qui reproduit le discours que prononça l'empereur Claude devant le Sénat en l'an 48. Il y proposait d'autoriser les citoyens loyaux et fortunés de la *Gallia comata* à siéger au Sénat. La Gaule chevelue n'était plus infréquentable. Bientôt, les nations gauloises rebaptiseraient leurs villes principales, remplaçant les toponymes romains par leur propre nom. C'est la raison pour laquelle la France métropolitaine est l'un des pays d'Europe le plus visiblement celtique. Les Rèmes vivent à Reims, les Bellovaques à Beauvais et les Turons à Tours ; l'Auvergne est le pays des Arvernes ; les Bituriges, qui furent presque totalement exterminés par César, habitent toujours Bourges, et les Parisii ont encore une capitale sur la Seine.

La Gaule ne mit que deux ou trois générations à se remettre de la guerre, psychologiquement et matériellement. Contrairement à d'autres civilisations vaincues, les Celtes gaulois ne punirent ni ne renièrent leurs dieux. Ils continuèrent à les honorer sous la domination romaine. Un an ou deux après le discours de Claude, les Arvernes commandèrent à un célèbre sculpteur une statue colossale de Mercure (l'avatar de Lugh) pour leur temple du puy de Dôme. Elle leur coûta quarante millions de sesterces et ce fut la plus grande statue au monde jusqu'à ce que le même sculpteur fut sommé d'en produire une plus grande encore à l'effigie de Néron<sup>393</sup>.

Bien qu'il fût construit en pierre plutôt qu'en bois, le temple de Mercure dressé au sommet du puy de Dôme affecte la forme traditionnelle et trompeuse des sanctuaires celtiques. Ses angles semblent être perpendiculaires, mais l'un des axes est orienté sur le solstice d'été local, l'autre sur la ligne solaire de Châteaumeillant. Comme tant d'autres éléments de la Gaule celtique, ces détails sont tombés dans l'oubli, mais ils prouvent que Lugh était encore une divinité bien présente dans l'Empire romain. Les conquérants eux-mêmes reconnurent sa puissance lorsqu'ils décidèrent que l'anniversaire de l'empereur Claude, qui était né à Lugdunum, tomberait le jour de la fête de Lugh (le 1<sup>er</sup> août).

À Alésia et à Uxellodunum, la volonté des dieux avait été accomplie. César affirme que les druides immolaient de nombreux individus « pour des raisons d'État<sup>394</sup> ». Ils privilégiaient les criminels condamnés, mais « lorsqu'on n'[avait] pas assez de victimes de ce genre, on [allait] jusqu'à sacrifier des innocents ». Les huit ans de conflit qui avaient vu passer tant de guerriers et de civils dans l'autre monde avaient offert un lourd tribut. L'usage voulait que l'on entasse les victimes sacrificielles dans d'immenses mannequins d'osier à l'image des dieux, auxquels on mettait le feu. Les oppida assiégés, bondés de milliers d'hommes et de femmes, avaient rempli la même fonction sacrée. Cet holocauste n'était sans doute pas l'objectif premier des Gaulois, mais ils ne le vécurent pas non plus comme le désastre ultime qu'il aurait été pour d'autres nations. Les dieux avaient été apaisés, et la prospérité retrouvée de la Gaule donna raison aux druides.

\*

Défaite et soumission sont les deux grands traits caractéristiques qui passent pour définir la destinée des Celtes. L'archéologie a brouillé cette image simpliste et romantique. L'exode des oppida ne fut pas nécessairement un chemin de larmes<sup>395</sup>. Ce processus avait été amorcé avant la guerre et se poursuivit longtemps après la conquête. On ne sait que très peu de chose des premières phases de l'urbanisation romaine en Gaule. Dans les oppida convertis en villes romaines, les chaumières des indigènes furent rasées et remplacées par des bâtiments en pierre. Les architectes et les ingénieurs



imposèrent aux rues un schéma géométrique simple, reposant sur deux axes : le *cardo maximus*, qui suivait approximativement une orientation nord-sud, et sa perpendiculaire, le *decumanus maximus*. Ces artères s'inscrivaient souvent dans l'alignement des routes principales qui desservaient la ville, mais leur tracé devait avant tout être pratique. Les villes ou les forts romains ne présentent que très rarement une orientation solaire<sup>396</sup>. Les urbanistes d'Amiens, par exemple, choisirent d'ignorer l'orientation solsticiale celtique de la route qui entre dans la ville depuis le sud-est, préférant ordonner leur quadrillage sur le cours de la Somme<sup>397</sup>.

Certains éléments flagrants attestent pourtant que le système druidique ne fut pas immédiatement abandonné. Peut-être fut-il même adapté au nouveau monde. Les rues de Reims sont ainsi calées sur la ligne solsticiale reliant le col du Grand Saint-Bernard à l'océan Britannique<sup>398</sup>. On observe le même phénomène à Autun, Metz et Limoges<sup>399</sup>. Ces alignements, qui avaient jusqu'ici gardé leur secret, pourraient refléter le traitement de faveur accordé à certaines tribus : les Rèmes avaient toujours été les alliés de Rome ; les Médiomatrices de Metz et les Lémovices de Limoges envoyèrent des contingents à Alésia mais ne prirent part à aucune autre bataille ; les Éduens ne s'étaient rebellés qu'à la toute fin de la guerre et retrouvèrent bien vite leur statut d'« amis du peuple romain ».

Les citadins d'aujourd'hui sont loin de se douter que les rues de ces villes gallo-romaines sont les collatéraux d'un temple dédié à un antique dieu solaire. Cette matérialisation des chemins solaires était peut-être la trame de la phase de développement suivante du système druidique. Si la Gaule était restée indépendante, la projection du monde supérieur sur la Terre du Milieu aurait pu être plus complète, mais les druides urbanistes qui auraient alors dû orchestrer cette opération avaient pour la plupart quitté le pays après la guerre des Gaules.

« *Non interire, sed transire...* » : « Les âmes ne périssent pas, mais après la mort elles passent d'un corps dans un autre ; ils pensent que cette croyance est le meilleur stimulant du courage, car la peur de la mort se trouve par là même anéantie » (voir p. 147). À l'issue de la guerre, de nombreuses âmes vivantes étaient passées de la Gaule en Bretagne, pays où, avait entendu dire César, le druidisme avait été « découvert ». Des tribus belgiques avaient jadis migré vers l'île que Pythéas avait nommée Prettanikè, et d'anciennes traditions druidiques y avaient peut-être été préservées : « Ceux qui veulent avoir une connaissance plus approfondie de la doctrine vont ordinairement dans cette île pour s'y instruire<sup>400</sup> », affirmait César. Parmi les druides qui traversèrent la Manche en cet automne – 51, certains retrouvèrent sans doute les lieux et les hommes qu'ils avaient fréquentés pendant leurs études.

Les marchands et les pêcheurs qui appareillaient de Portus Itius ou de l'un des ports plus petits de la Manche avaient pu prendre à leur bord, contre paiement, des voyageurs fuyant l'avancée romaine. Après la bataille d'Uxellodunum, il y avait en effet encore eu quelques escarmouches de cavalerie dans le Nord de la Gaule. Commios, chef des Atrébates que César avait envoyé en – 55 comme émissaire en Bretagne insulaire mais qui avait depuis rallié le camp gaulois, « infestait les chemins et interceptait quantité de convois<sup>401</sup> ». Mais à supposer même que les ports de la Manche aient été placés sous surveillance, personne n'aurait prêté grande attention, par exemple, à un vieux druide s'embarquant sur un navire d'esclaves ou de pêche. Ce ne fut que bien plus tard que les Romains apprirent à craindre le pouvoir politique des druides et proscrivirent leur ordre.

Les Romains auraient encore maille à partir avec Commios. Vingt ans plus tard, le chef de tribu était roi des Atrébates insulaires : des monnaies furent frappées à son nom dans un village appelé Calleva (Silchester, Hampshire). Nul ne sait où et quand précisément il échappa aux légions. À la fin du 1<sup>er</sup> siècle, Frontin, gouverneur romain de Bretagne, se fit raconter l'histoire insolite d'un fugitif gaulois qui s'était montré plus malin que ses poursuivants :

Commios l'Atrébate, vaincu par le César déifié, fuyait de Gaule en Bretagne, poussé sur la côte par un bon vent ; mais, au moment du reflux, ses vaisseaux échouèrent sur le sable. Il n'en fit pas moins déployer toutes les voiles. César, qui le poursuivait, voyant de loin ces voiles enflées, crut qu'une navigation heureuse lui enlevait son ennemi et se retira<sup>402</sup>.

Le port de Leuconaus (Saint-Valéry-sur-Somme) se trouve au bout de la route qui quitte Samarobriva en suivant l'orientation du solstice (Fig. 16). À marée basse, la mer se retire à pas moins de quatorze kilomètres. Sur l'horizon dégagé de la baie de Somme, une voile reste visible très loin au large, jusqu'au point où les bancs de sable se confondent avec la mer. Ce pourrait être de là que Commios partit pour la Bretagne. La légende lui attribue certes le brillant subterfuge, mais il y a quelque chose d'indéniablement druidique dans cette illusion magnifique et magique qui remplissait une fonction vitale.

Avec la marée montante, une brise propice aurait porté les réfugiés sur l'autre rive de la Manche en une seule nuit. À l'aube, sur les abords de l'île « barrés par des murailles d'une hauteur prodigieuse », comme l'avait écrit César à Cicéron, de nombreux havres offraient des mouillages sûrs. Certains étaient de grands ports internationaux, grouillant d'activité. L'arrière-pays de l'île de Bretagne commençait à prospérer, et les Romains la laisseraient en paix pendant encore quatre-vingt-quatorze ans.

La patrie du druidisme n'était pas aussi barbare que Cicéron l'avait imaginé. Le roi britannique soumis par César parlait le latin et, malgré ce que pensaient les historiens romains, Hercule lui-même avait foulé le sol de l'île. Une version de la légende des origines celtiques donne pour père à Celtiné un certain Bretannos<sup>403</sup>. Ce nom, que l'on ne retrouve nulle part ailleurs, ne peut qu'être rapproché de ceux de la « Prettanikè » et de la « Britannia ». Quelque part sur cette terre froide et brumeuse, peut-être le long de sa côte sud, avait autrefois vécu une princesse qui avait suffisamment à offrir, dans sa personne comme dans son garde-manger, pour séduire un dieu solaire venu de la Méditerranée.

## QUATRIÈME PARTIE

## Les îles Poétiques

Ce livre devait s'arrêter ici, sur la défaite des Gaulois et l'exode des druides vers l'île de Bretagne. « Leur science a traversé l'océan et s'est transportée dans le vide de la nature<sup>405</sup> », écrivit Pline (en référence à la Bretagne insulaire). C'était dans ce cul-de-sac du nord que le druidisme – ou une part de ses traditions religieuses – avait été « découvert ». César, ou son informateur, en parlait comme d'une « *disciplina*<sup>406</sup> », ce qui suggère une institution capable d'organiser un corpus de savoir en programme d'étude. Mais où étaient les écoles dans cette Bretagne de l'âge du fer ? Et d'ailleurs, où étaient les villes ? « Les Bretons fortifient leurs forêts enchevêtrées d'un fossé et d'un rempart et appellent cela une ville<sup>407</sup> », écrivit César. Leur roi, Cassivellaunos, parlait le latin, mais il devait l'avoir appris sur le Continent, tout comme, dans l'Écosse du xvii<sup>e</sup> siècle, les fils des chefs des Highlands quittaient leurs vallées pour aller étudier à la Sorbonne.

Le sortilège des idées reçues enveloppe les îles Britanniques comme un lourd manteau de drap rêche. Il est difficile d'imaginer un réseau de voies solaires s'étirant aussi loin de son origine méditerranéenne, mais aisé de croire qu'après la conquête de la Gaule, la Bretagne restera croupir dans sa misère primordiale jusqu'à ce que les maîtres romains viennent installer la plomberie et le chauffage central. Il faudrait attendre l'an 43 pour qu'un fanal soit allumé sur une tour de garde de la côte du Kent pour annoncer au continent que la Bretagne appartenait à l'Empire romain.

Mais si la Bretagne était véritablement un foyer du druidisme, et si, comme se le laissa dire César, « ceux qui veulent avoir une connaissance plus approfondie de la doctrine vont ordinairement dans cette île pour s'y instruire<sup>408</sup> », le pays ne pouvait pas être aussi arriéré que cela. Il y a en fait une trace de druidisme dans le nom celtique des îles, mais son sens s'est perdu depuis près de deux mille ans. Au iv<sup>e</sup> siècle av. J.-C., Pythéas l'avait entendu nommer « Prettanikè » ; César utilisait la forme latinisée « Britannia ». Les habitants devaient à l'origine s'appeler les « Pritani » ou « Pret(t)anoi ». Ce vocable appartient à un groupe de mots dont la racine indo-européenne signifie « couper », « former », « façonner ». Dans l'Irlande du haut Moyen Âge, les *figured folk* (« gens décorés ») de Bretagne furent assimilés aux Pictes « peints » ou « tatoués » d'Écosse. La convention a scellé cette interprétation et l'histoire admise de Grande-Bretagne débute désormais avec une population de barbares qui se barbouillaient le corps de la teinture bleue de la guède.

Certaines peuplades celtiques, comme les Pictons ou Pictaves « peints » de Gaule, étaient nommées d'après leurs attributs visibles. Beaucoup d'autres ethnonymes faisaient référence à des rituels religieux : le peuple de la danse (les Lingons), du sanctuaire (les Némètes), du chaudron (les Parisii) ; les brillants (les Leuques), les lumineux (les Glanices). Les Pritani de Bretagne insulaire appartenaient probablement à la seconde catégorie. On retrouve souvent le mot, décliné en Prito, Pritto, Pritillius ou Pritmanus, sur des fragments de céramique de l'âge du fer et de l'époque gallo-romaine exhumés en Gaule ou en Germanie septentrionale<sup>409</sup>. Comme « Meunier » ou « Maréchal », il était la marque d'un métier. En celtique ancien, *pritos* avait le même double sens que le grec *poiêtès* : un créateur, un artisan, un enchanteur et un poète.

Les habitants protohistoriques de Bretagne n'étaient pas, par leur nom, les batailleurs au visage peint que vénèrent les nationalistes britanniques. Ils étaient des faiseurs et non des destructeurs. Ils excellaient dans les arts de la versification et de l'incantation. Le terme « Prettanikè » appartient à un âge lointain où il existait dans les îles Britanniques une forme primitive de druidisme. Les traditions scientifiques des druides étaient peut-être hellénistiques, mais leur héritage bardique et religieux était enraciné dans le pays ancien qui devrait à présent être réimaginé comme les îles Poétiques.

La légende d'un dieu solaire méditerranéen fécondant la fille d'un mythique roi Bretannos reflète les réalités des échanges culturels et commerciaux au 1<sup>er</sup> siècle av. J.-C. Même pour des mortels, l'océan Britannique n'était pas un obstacle. Des branches des Atrébates et des Parisii avaient émigré en Bretagne insulaire ; les Catuvellauni du bassin de la Tamise étaient sans doute apparentés aux Catalauni de Champagne. Dans les régions les plus proches du continent, les céramiques, les monnaies et les sépultures montrent qu'au lendemain de la guerre des Gaules, une culture similaire se développait de part et d'autre de la Manche. Et bien au-delà du Sud-Est civilisé, des localités portent le nom du dieu Lugh et beaucoup d'autres étaient des *nemetons* ou « sanctuaires célestes » des druides (Fig. 54).

Si le réseau solaire gaulois a été prolongé outre-Manche, il devrait être facile d'en découvrir les preuves. Bien que les données ethnographiques soient plus rares qu'en Gaule, suffisamment de centres tribaux britanniques ont été identifiés pour tenter de corroborer l'hypothèse. Cela étant, les schémas qui sont si nets en Gaule n'apparaissent pas au premier coup d'œil. Rien dans la Bretagne de l'âge du fer ne suggère que le ratio héracléen de 11/7 ait jamais été appliqué à un quelconque réseau de voies ou de forteresses. Tout au mieux devine-t-on le ronronnement à peine perceptible d'un mécanisme druidique, mais il provient d'un endroit très éloigné de la côte méridionale, d'un coin reculé du comté du Shropshire, au pays des Cornovii.

Le bourg de Whitchurch<sup>410</sup> qui, tout en revendiquant son ancienneté, assure n'avoir « rien de désuet<sup>411</sup> », se targue d'avoir vu naître l'homme qui composa l'opéra comique *Merrie England*. Le lieu n'est qu'à trois kilomètres de la frontière galloise. Ptolémée et deux autres sources antiques l'identifient comme « Mediolanum ». Faisant abstraction des collines qui l'entourent, Whitchurch, comme Milan, interprète son ancien nom comme « le milieu de la plaine ». C'est l'unique Mediolanum connu d'Angleterre, bien qu'il existât un « Mediomanum » (sans doute une erreur de retranscription d'un scribe) quelque part dans les Galles centrales<sup>1</sup>, et outre le Medionemeton du mur d'Antonin (voir Fig. 9, p. 74). À ces rares exceptions près, la carte de la Terre du Milieu britannique est pratiquement muette.





**Fig. 54 – Les tribus de Bretagne**

Les ethnonymes nous sont connus par les historiens et géographes de l'Antiquité, les capitales romaines des *civitates* et les inscriptions. Dans le Nord de l'Écosse, surtout, les limites de territoires tribaux restent difficiles à déterminer.

Contrairement au Medionemeton écossais, qui était le point médian d'une ligne de levé reliant le Firth of Forth à l'embouchure de la Clyde (voir p. 74-75), Whitchurch n'apparaît pas, de prime abord, comme un « sanctuaire du milieu » significatif. Il se trouve au carrefour de plusieurs routes romaines, mais c'est également le cas de pratiquement tous les autres lieux dont les noms antiques ont subsisté. Il possède néanmoins quelques propriétés curieuses, qui en font un équivalent britannique du Mediolanum gaulois principal, Châteaumeillant.

Comme Châteaumeillant, Whitchurch-Mediolanum occupe une région frontalière qui était probablement une zone tampon entre des peuplades celtiques. Les limites de paroisses, de comtés et de pays, dont certaines remontent à l'époque préromaine, forment au voisinage de Whitchurch un tel écheveau qu'un randonneur que ce genre de chose fascinerait peut quitter le centre du bourg à l'aube et poser pied sur trois « tripoints » (points de rencontre de trois frontières) avant midi.

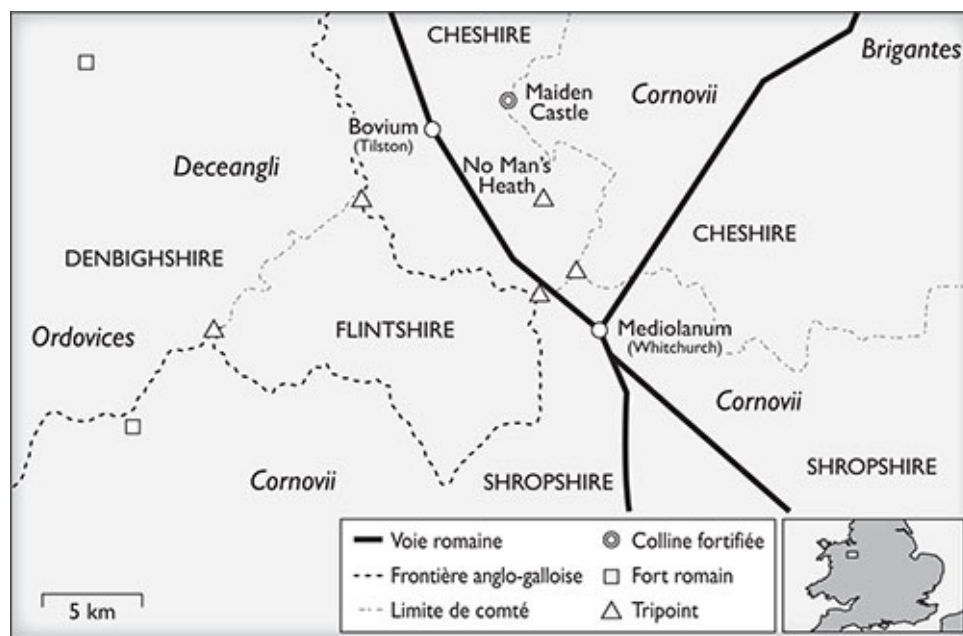


Fig. 55 – Les environs de Whitchurch (Mediolanum)

Les limites indiquées sont celles des comtés historiques, avant les réformes de 1965 et de 1974. L'un des tripoints (intersections de trois frontières) est en fait un « quadripoint » : quatre paroisses se rencontrent au lieu-dit « No Man's Heath ».

Whitchurch partage aussi avec Châteaumeillant l'un de ces heureux accidents de la géographie que les druides gaulois exploitèrent si habilement. Le Mediolanum des Bituriges est assis sur la plus longue ligne que l'on puisse tirer sur l'isthme gaulois ; celui des Cornovii se trouve sur un méridien qui court sur pratiquement toute la longueur de l'île de Bretagne. Quiconque a essayé de tracer un itinéraire nord-sud en jonglant entre les pages d'un atlas routier sait que la Grande-Bretagne forme un triangle curieusement incliné vers l'ouest. En mettant le cap plein nord depuis la côte méridionale du West Country, on arrive dans l'Est de l'Écosse ; les eaux de l'Atlantique qui pénètrent l'estuaire de la Severn sont sur la même ligne de longitude que le Firth of Forth, baigné par la mer du Nord. Sur cette île de guingois, le méridien de Whitchurch est celui qui traverse la plus grande étendue de terre ferme. Il coupe trois bras de mer sans jamais toucher le large, avant d'aboutir sur la côte nord de l'Aberdeenshire.

Il serait difficile de trouver un méridien origine mieux adapté (voir p. 87). Il part de l'éminence de Beacon Knap, dominant le littoral du Dorset, et se termine à Portsoy, ou Port Saoidh, dont le nom signifie « le port du guerrier » ou « du savant ». Par contraste, la ligne de longitude zéro choisie par le British Ordnance Survey – et peut-être aussi par les premiers *mensores* romains<sup>412</sup> – enjambe la mer du Nord sur cent soixante-dix kilomètres.

Une légende préservée par des érudits du Moyen Âge suggère qu'avant même la conquête romaine, il existait en terre de Bretagne une tradition indigène d'arpentage sur de longues distances. L'un des premiers à en faire état fut Geoffroy de Monmouth, dans son *Historia Regum Britanniae* (« Histoire des rois de Bretagne », écrite vers 1136). Si l'on en croit cette chronique, à l'époque préromaine, le roi mythique Belinus ordonna la construction d'une chaussée « qui traverse l'île dans toute sa longueur, de la mer de Cornouailles au littoral de Caithness, et conduise directement aux villes qui se trouvent sur son trajet<sup>413</sup> ». Comme le fit Hercule sur la voie à laquelle il légua son nom, Belinus conféra « tous honneurs et privilège aux hommes voyageant sur ses routes et décréta une loi punissant toute violence qui leur serait faite ». Quelle que soit la source de cette légende – un conte transmis par un barde gallois ou un manuscrit retrouvé par Geoffroy à Oxford –, elle porte la marque des druides : le nom légendaire du souverain bâtisseur de routes est celui d'un dieu celtique de la lumière, Belenos, ou Belenus.

Le tracé géométrique des druides correspond exactement à la vérité mythique. Le méridien gaulois projeté de Châteaumeillant à Loon-Plage et prolongé outre-Manche, serait passé à une trentaine de kilomètres à l'est de la Grande-Bretagne. Pour étendre le système à la Bretagne insulaire en conservant les points de référence qui définissaient la place des pays celtiques dans le monde habité, les druides auraient choisi les méridiens qui se succèdent à intervalles de dix minutes à l'ouest du méridien gaulois. Et voici ce que révèle la carte : la ligne la plus occidentale des deux, reliant directement la Gaule héracléenne à la patrie des druides, est le méridien de Whitchurch.

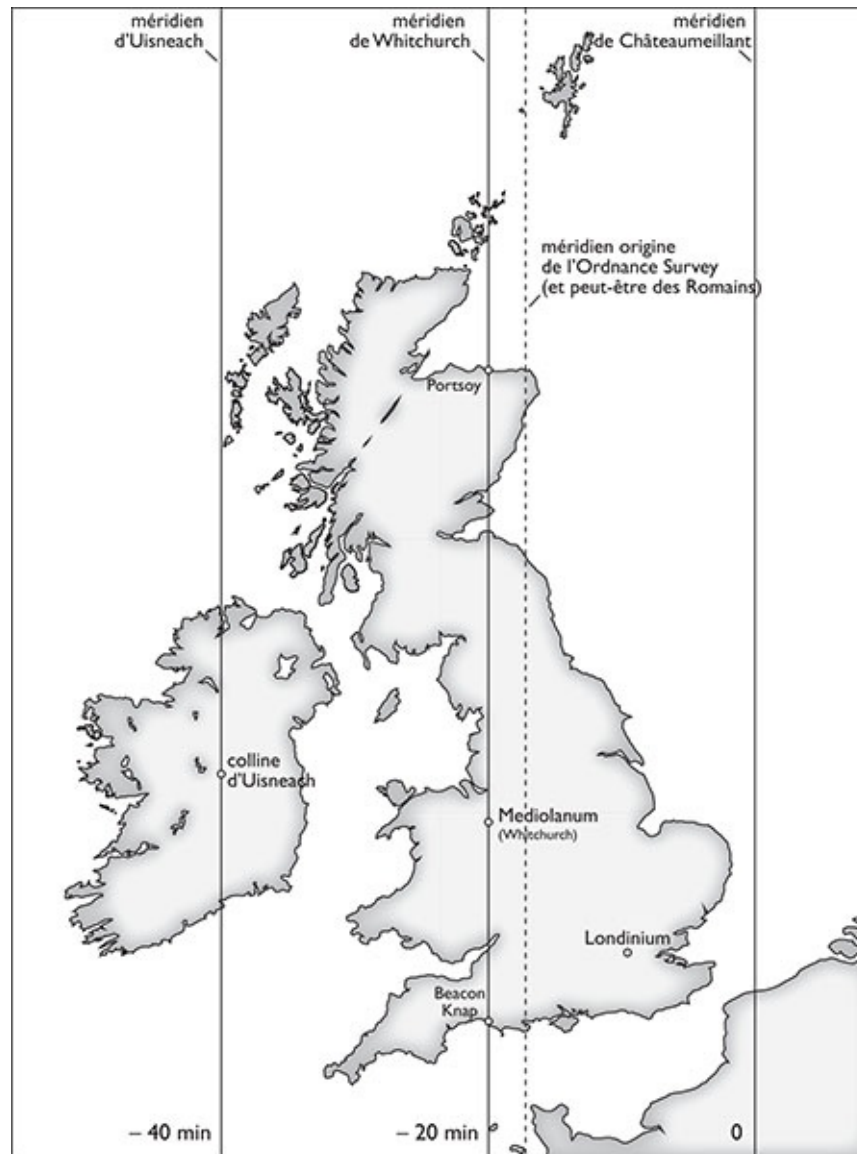


Fig. 56 – Les méridiens des îles Britanniques

Avec ce que nous savons maintenant des druides, la coïncidence ne peut plus vraiment nous étonner, mais elle n'en reste pas moins étonnante. Au même titre d'ailleurs qu'un autre fait remarquable : si l'on reproduit la même opération vers l'ouest, dans la plus écartée des contrées celtiques, le méridien suivant passe par la colline d'Uisneach (à moins de vingt-neuf secondes de jour). Dans la mythologie celtique, la colline d'Uisneach, avec ses sépultures royales et ses forts circulaires, était le centre sacré, ou *omphalos*, de l'Irlande (voir p. 325).

En l'absence des lignes solsticiales correspondantes révélant un réseau de voies solaires, le méridien de Whitchurch n'est qu'un fil ténu auquel se raccrocher – même dans une expédition virtuelle. Ce fil trace pourtant l'itinéraire complet d'un voyage surprise dans la Bretagne antique et constitue la base géométrique d'un système merveilleusement cohérent.

Peu après Beacon Knap, dans le Dorset, le méridien passe au pied du *tor* de Glastonbury, frôlant le site d'un *nemeton*, puis traverse le village de Nempnett Thrubwell, dont le toponyme a la même origine. Nous connaissons relativement peu de capitales tribales britanniques, mais le méridien en croise plusieurs, comme s'il obéissait aux injonctions de Belinus : la route devait « traverser l'île dans toute sa longueur [...] et conduire directement aux villes qui se trouvent sur son trajet ». Ces capitales représentent plus de la moitié des oppida probables de tribus écossaises<sup>2</sup>. Le méridien prend aussi sur son parcours vingt collines fortifiées, dont certaines marquaient peut-être une ancienne frontière galloise.

Sur plusieurs segments de son itinéraire inflexible, le méridien de Whitchurch manifeste un attrait remarquable pour les frontières et leurs intersections. Après avoir rejoint le tripoint où le pays de Galles rencontre les royaumes anglo-saxons de Mercie et de Wessex, il longe la frontière galloise sur vingt-deux kilomètres, puis pénètre à nouveau en Angleterre près du tripoint du Gloucestershire, du Herefordshire et du Monmouthshire. À Whitchurch, à environ un tiers de sa course, il franchit la région limitrophe présentée sur la carte (Fig. 55). Plus au nord, avant le « Mont Moyen » qui marque les deux tiers de sa longueur, il traverse une clairière isolée de la forêt de Kielder, où le Cumberland et le Northumberland jouxtent l'Écosse.

L'un des caractères les plus intrigants du méridien est le lien étroit qu'il entretient avec les routes de longue distance. Dans le Dorset, il coupe une cité importante des Durotriges, Lindinis (l'actuelle Ilchester). Aux débuts de la conquête romaine, c'était l'extrémité méridionale de la Fosse Way, longue route qui prend l'Angleterre en écharpe jusqu'à Lincoln et forme ce que de nombreux historiens tiennent pour la première frontière romaine en Bretagne. Après avoir traversé l'estuaire de la Severn, sur le site d'un camp fortifié de la tribu des Silures, il rejoint l'extrémité méridionale d'une autre route antique, marquée par la digue d'Offa, monumentale levée de terre érigée au VIII<sup>e</sup> siècle à la frontière anglo-galloise. Sur toute sa longueur, le méridien enjambe huit, et peut-être neuf carrefours de voies romaines, comme si les Romains avaient en quelque sorte calé leur réseau sur l'ancienne chaussée de Belinus.

Une ligne droite ne fait bien entendu pas un réseau, et il y a tant de collines fortifiées, surtout dans le Sud-Est de l'Angleterre et dans les Marches galloises<sup>414</sup>, que si une fourmi cheminait sur une carte imprimée du pays, sa trace croiserait probablement tout autant de lieux remarquables. Le méridien passe, comme il se doit, par les collines et vallons dont Alfred Watkins, découvreur ou inventeur des lignes de ley (p. 15), avait fait son terrain de prédilection. Dans ce semis serré de sites pré et protohistoriques du Herefordshire et du Shropshire, les possibilités d'expéditions sur une *Old Straight Track* sont pratiquement illimitées pour les amateurs d'alignements.

Comme le constata Watkins, différentes périodes s'entremêlent dans ces forts et refuges qui furent occupés pendant plusieurs millénaires. De cette confusion d'époques, la tradition orale a dégagé des figures simples, capables de parler pour tous les siècles. L'une de ces figures est le diable, dont la « Gueule » – située sur le méridien, non loin du village déserté de Witchcot – n'est pas plus mystérieuse qu'une vieille carrière de grès. Une autre est le roi réel ou légendaire des Bretons, Arthur. Il apparaît tout d'abord au *tor* de Glastonbury, l'une des caches fabuleuses du Graal qui est aussi une porte d'entrée vers le monde inférieur. On le retrouve ensuite sur le méridien en bordure de la frontière anglo-galloise, à Little Doward, forteresse accrochée à une falaise au-dessus d'une grande boucle de la Wye. Le site toise un village qui, par coïncidence, s'appelle Whitchurch (l'une des huit agglomérations d'Angleterre partageant ce toponyme<sup>3</sup>). Selon une légende transmise par

Geoffroy de Monmouth, ce fut là qu'au <sup>v</sup><sup>e</sup> siècle, le chef de guerre Vortigern fut assiégé et brûlé vif par le héros britto-romain Ambrosius ou bien, puisqu'il apparaît dans cette version du conte, par Merlin<sup>415</sup>. Dans les entrailles du fort, si l'on en croit la Fable, il y aurait eu, dans une « salle » ronde de « la grotte du roi Arthur », une table de même forme...

Le méridien de Whitchurch est astronomiquement compatible avec le réseau gaulois, mais il ne présente que quelques pièces du puzzle, et un trait important distingue Whitchurch de Châteaumeillant : alors que Châteaumeillant se trouve manifestement au centre de la Gaule, on ne saurait dire de Whitchurch qu'il est au cœur de l'île de Bretagne. Si le système avait été transféré directement de la Gaule à la Bretagne, il aurait pu y avoir une autre ligne de longitude à dix minutes à l'est, entre les méridiens de Whitchurch et de Châteaumeillant. Elle serait passée par le centre de Londres, avec un point d'origine probable à Thorney Island, où la Tamise était guéable à marée basse. Ce fut peut-être à cet endroit, sur le site de la future abbaye de Westminster, que l'armée de César franchit le fleuve à pied en – 54. Mais contrairement au méridien de Whitchurch, la ligne de Londres ne comporte qu'un intérêt limité au regard des lieux antiques, exception faite d'un tripoint à Flag Fen, près de Peterborough. Ses trésors et ses centres tribaux relèvent d'une époque bien plus tardive : la Tate Britain, le 10 Downing Street, la British Library et la Grande cour du British Museum.

Par-delà ces chemins longitudinaux, les nuages s'amoncellent et s'épaississent, puis, soudain, le soleil britannique fait une percée inattendue.

\*

Sur les prairies et les pelouses de cricket des University Parks, où une bonne partie de ce livre a été ruminée, même ceux qui tiennent Oxford pour le centre du monde civilisé peuvent percevoir l'ombre de son insignifiance passée. Rares sont les touristes qui s'aventurent aussi loin au nord des allées des collèges. Les flèches des collèges disparaissent derrière les arbres et, mis à part quelques techniciens en blouse blanche s'affairant dans leurs laboratoires derrière la façade vitrée d'un bâtiment scientifique, on ne remarque que peu de signes de vie universitaire. Or, l'ironie a voulu que les University Parks soient le seul site protohistorique d'importance de cette ville dont chaque pierre est un mémorial. Pendant le long été caniculaire de 1976, des traces linéaires sont apparues sur les gazons ; les archéologues les ont identifiées comme « un foyer rituel conséquent<sup>416</sup> » datant de l'âge du bronze, voire d'une époque antérieure. Presque rien de ce « foyer rituel » n'est aujourd'hui visible. Il était encore en usage après l'arrivée des Romains, mais la ville proprement dite ne semble pas avoir existé avant 911, date à laquelle elle fut consignée sous le nom d'Oxenaforda (« le gué des bœufs »). Le principal lien d'Oxford avec le monde des Celtes est J.R.R. Tolkien, qui étudia à Exeter College, et on ne saurait donc s'étonner que pratiquement personne ne se soit intéressé au détail singulier et inexplicable qui suit.

*Les Mabinogion* est le titre d'un recueil de contes gallois qui furent probablement couchés par écrit au <sup>xi</sup><sup>e</sup> siècle. En dépit des interprétations et enjolivements qui leur furent apportés au Moyen Âge, ces récits, de même que les mythes irlandais, conservent des bribes de légendes remontant à l'époque des anciens Celtes. Bon nombre de lieux étant identifiables, ils paraissent souvent évoquer des êtres et des choses qui nous sont à portée de main.

L'un de ces récits est « La Rencontre [ou L'Aventure] de Lludd et Llevellys ». Beli le Grand, roi de Bretagne, est mort. Son fils aîné, Lludd, a hérité de son royaume. Son règne est prospère et le jeune souverain fait de Londres sa capitale. Mais l'île est ravagée par trois fléaux, dont l'un est provoqué par l'affrontement de deux dragons ennemis. Lludd va demander conseil à son cadet, devenu roi de France. Il arme secrètement une flotte et fait voile vers la France ; son frère se porte à sa rencontre en pleine mer et lui donne le conseil suivant :



De retour chez toi, fais mesurer cette île de long en large : à l'endroit où tu trouveras exactement le point central de l'île, fais creuser un trou, fais-y déposer une cuve pleine de l'hydromel le meilleur que l'on puisse faire, et recouvrir la cuve d'un manteau de soie<sup>417</sup>.

Lludd retourne en Bretagne, fait mesurer l'île en longueur et en largeur et détermine son centre exact à Rhydychen – nom gallois d'Oxford. Quelque part à Oxford, il fait creuser la fosse ; les dragons tombent dans le piège et vident l'auge d'hydromel. Lludd enveloppe les monstres vaincus par la boisson dans le drap de soie et les enferme « dans un coffre de pierre dans l'endroit le plus sûr qu'il [a trouvé] dans les montagnes d'Eryri ». (L'Eryri correspond au massif montagneux de la Snowdonia, dans les Galles du Nord.) « On appela dès lors cet endroit Dinas Emreis [ou Ambrosius] ; auparavant on l'appelait Dinas Ffaraon Dandde [« la forteresse de l'ardent pharaon »]. »

Le lieu où Lludd enterra les dragons est bien connu. Il a récemment été racheté par le National Trust. Au pied du mont Snowdon, la forteresse croulante de Dinas Emrys veille en sentinelle sur une route qui relie le col de Llanberis au col d'Aberglaslyn. Ce sont les deux grandes brèches de la Snowdonia menant vers le détroit du Menai et l'île d'Anglesey (Fig. 69). Le conte gallois ne fait pratiquement plus référence aux dragons, mais dans l'*Historia Brittonum* (« Histoire des Bretons ») écrite vers 828, l'enfant prophète Myrddin Emrys (Merlin Ambrosius) explique que l'un symbolise le peuple indigène gallois, l'autre les envahisseurs saxons. La forteresse proprement dite, qui était peut-être déjà un tas de décombres à l'époque où Nennius rédigea son *Historia Brittonum*, passe pour être le palais délabré de Vortigern, dont les tours s'effondraient mystérieusement à peine construites<sup>418</sup>.

Ces interprétations anachroniques, imaginées plusieurs siècles après le mythe d'origine et intégrées à une histoire beaucoup plus ancienne, sont à la base de la plupart des versions modernes du conte. Bien que le pays de Galles ne fût pas encore constitué en nation, le noyau du récit est censé être le dragon rouge, qui figure aujourd'hui sur le drapeau gallois. Oxford n'ayant aucun lien évident avec la naissance d'une nation galloise, apparaît comme un détail incongru et est passé sous silence. Pourtant, les dragons que Lludd transporta depuis Oxford, centre du royaume, jusqu'à « la forteresse de l'ardent pharaon » ne sont pas de simples emblèmes nationalistes : ils évoquent irrésistiblement un mythe solaire celtique, tandis que Llevelys, roi de Gaule, est apparenté, par son nom et par sa geste, au Lugh irlandais. Le scribe souligne que le fort s'appelait auparavant « la forteresse de l'ardent pharaon », laissant ainsi entendre que l'une de ses sources était plus ancienne encore que l'*Historia Brittonum* du IX<sup>e</sup> siècle. La légende avait germé à une époque où il n'y avait encore en Bretagne ni envahisseurs saxons, ni soldats romains.

L'expérience druidique peut être aisément reproduite : il suffit de mesurer la trajectoire des dragons en suivant la ligne de rhumb d'Oxford à Dinas Emrys. Au terme de cette expérience, deux faits se dégagent : en premier lieu, le chemin du dragon est une ligne solsticiale – non l'axe de référence gaulois orienté selon un ratio de 11/7, mais une trajectoire plus proche du solstice tel qu'il est vu en Bretagne ; et en second lieu, le deuxième point médian de la ligne tombe près de « La Gueule du Diable » et du village de Middleton, au nord de Ludlow. Llevelys avait de toute évidence prodigué à son frère des conseils excellents, et tout à fait exacts de surcroît : Middleton est très précisément assis sur le méridien de Whitchurch.

Ces deux faits se présentent avec le grincement d'une clé en fer tournant dans une serrure.

\*

Voici ce que renferme le coffre au trésor : la formule mathématique du système druidique breton, et une carte des îles Poétiques avant la conquête romaine. La tentation (à laquelle il faudrait céder) est de se précipiter sur la carte de la Bretagne celtique, tel un historien muni d'un billet journalier pour une machine à remonter le temps. Mais, afin de gagner du temps en chemin, commençons par la théorie et la formule.

La rencontre des deux frères, Lludd et Llevelys, au milieu de la Manche pourrait être le vestige d'une légende qui relatait la façon dont le système druidique de la Gaule fut transféré à l'île de Bretagne. Lludd de Bretagne est l'aîné. Il hérite du royaume de son père, berceau du druidisme. Mais son cadet, Llevelys, roi de Gaule, est « un homme sage et un bon conseiller ». C'est Llevelys, avatar de Lugh et souverain d'un pays où la science de Pythagore est enseignée à la jeunesse, qui fournit les renseignements nécessaires et les moyens de créer un équivalent britannique au réseau solaire méditerranéen. Une fois que Lludd aura trouvé par des mesures précises l'*omphalos* de son royaume, et calculé la trajectoire des dragons solaires, il pourra assurer à la Bretagne la protection et le prestige du roi solaire.

La formule révélée par le sage Llevelys revêt la simplicité secrète d'un motif celtique. Comme nous l'avons vu dans la partie précédente de ce livre, il était pratiquement impossible de déterminer les points exacts de lever et de coucher du soleil au solstice. En effet, la lumière solaire est réfractée par l'atmosphère et aucun horizon terrestre n'est jamais parfaitement plat. Les druides gaulois avaient donc fixé un angle solsticial de référence. Il correspondait à la trajectoire de la voie héracléenne et au ratio pratique de 11/7, qui contient la formule pour produire un cercle (voir p. 176-177).

Cet axe de référence méditerranéen restait parfaitement valable jusque dans le Nord de la Gaule, mais le temps que le cours du soleil atteigne les latitudes britanniques, l'angle aurait accusé un décalage visible par rapport au solstice observé localement. L'astre aurait alors paru ne plus se lever et se coucher au bon endroit. Il était donc indispensable de trouver un nouvel étalon, propre à l'île de Bretagne.

Ce fut peut-être la première fois de l'histoire que la Grande-Bretagne se distingua délibérément en tournant le dos à un système continental : à l'angle de référence gaulois de N 57,53° E, il substitua le sien propre, fixé à N 53,13° E. (Chose remarquable, l'écart entre ces deux angles – 4,4° – équivaut presque exactement à la différence réelle entre des angles solsticiaux strictement calculés à Châteaumeillant et à Oxford, soit 4,63°.) Outre-Manche, cet ajustement produisit une trajectoire qui concordait avec ce que voyaient les habitants de Bretagne lorsqu'ils observaient le lever et le coucher du soleil au solstice mais, comme l'angle gaulois, l'angle britannique devait être rapporté à un ratio mathématiquement fonctionnel et druidiquement significatif. Soudain, l'auge d'hydromel dans laquelle Lludd piégea les dragons au centre de son royaume nous paraît très familière...

Dans la capitale éduenne de Bibracte, en Gaule, un bassin de granit rose était rempli d'un liquide qui répondait à quelque vocation rituelle (voir p. 156-157). Par son alignement astronomique, le bassin reflétait visuellement et mathématiquement le monde supérieur, tandis que la concavité de son ellipse évoquait une vulve maternelle et un passage vers le monde inférieur. L'hydromel, issu des abeilles aériennes et du blé puisant les nutriments de la terre, est un produit des deux mondes. Dans certains oppida germaniques, on plaçait des chaudrons et des chopes d'hydromel dans les sépultures de chefs tribaux. Peut-être était-ce cette boisson sacrée que l'on versait dans le bassin de Bibracte. Faute d'avoir retrouvé des dépôts révélateurs de cire, il est impossible de l'affirmer, mais il ne fait aucun doute que le bassin de Bibracte partageait quelque chose de réel et de magique avec la cuve d'hydromel de l'*omphalos* d'Oxford. La formule géométrique de l'ellipse du bassin était fondée sur la formule 4/3. C'est le ratio élémentaire qui produit un triangle pythagoricien parfait et – comme devait le savoir Llevelys lorsqu'il dévoila la formule à son frère –, c'est aussi le ratio de la ligne solsticial qui relie l'*omphalos* d'Oxford au fort de Dinas Emrys<sup>4</sup> (Fig. 58).

C'est là, enfermée pendant deux mille ans dans la légende, que se trouve la formule – 4/3 – qu'utiliseraient les druides bretons pour quadriller un territoire trois fois plus petit que la Gaule. Elle était suffisamment concise pour être inscrite sur un minuscule bout de parchemin, et elle contient tant d'informations qu'elle repousse à l'époque préromaine la date à laquelle on peut placer le début de l'histoire enregistrée de la Grande-Bretagne. Interprétées par les druides, ces légendes celtiques sont

le rêve d'un volume perdu de l'encyclopédie consacré à une lettre oubliée de l'alphabet. Dans le monde éveillé, il dort sur une étagère, n'attendant qu'à être lu.

\*

Avant que l'expédition ne puisse se mettre en route avec un GPS druidique réglé sur le ratio britannique 4/3, il reste une question à élucider. Lorsque Lludd eût fait mesurer son royaume en long et en large, pourquoi ses arpenteurs déterminèrent-ils que son centre se trouvait à Oxford ? À l'âge du fer comme dans la période romaine, Oxford était tellement à l'écart de tout que son irruption dans le récit semble être de ces détails accessoires et excentriques qui émaillent les légendes celtiques.

Un druide guidé par une pensée latérale aurait su qu'Oxford devait précisément son importance à son caractère périphérique. L'aire de circulation des monnaies émises par les peuples du Sud de la Bretagne montre qu'Oxford était à l'intersection de trois grands territoires tribaux : ceux des Catuvellauni de Verlamion (St Albans), des Atrébates de Calleva (Silchester), et des Dobunni de Corinium (Cirencester)<sup>419</sup>. La ville d'Oxford proprement dite était peut-être, comme Alésia, une enclave neutre qui, par son importance stratégique, bénéficiait d'un statut protégé. La petite peuplade des Mandubiens d'Alésia ne nous est connue que par une unique référence de César dans *La Guerre des Gaules*. Il se pourrait qu'une toute aussi petite tribu d'Oxybiens ait entièrement disparu<sup>420 5</sup>.

Le centre exact de l'*omphalos* d'Oxford (déduit des calculs présentés ci-après) se trouvait sur le site de l'une des toutes premières institutions chrétiennes de la ville. Passé Westgate et la gare, un voyageur se dirigeant vers les collines de Cumnor traverse ce qui était autrefois une frontière internationale, où les royaumes anglo-saxons de Wessex et de Mercie se touchaient, et où la Tamise sort encore parfois de son lit de gravier pour inonder les approches ouest de la ville. C'est l'un des passages les plus fréquentés et les moins photogéniques de la Tamise. En arrivant à Oxford, le fleuve, comme pris d'indécision, se divise en plusieurs petits ruisseaux. Il ne reprend contenance qu'après Folly Bridge et les hangars à bateaux de l'université, et repart d'un flot résolu vers Londres.

Parmi ces cours d'eau vagabonds clapotant le long de la Botley Road, se dressait autrefois une magnifique abbaye. Il n'en reste à présent qu'un petit pan de mur éboulé près du cimetière d'Osney. Avant que les moines n'en chassent les démons, Osney (« l'île d'Osa ») était probablement un site païen. Un archéologue a suggéré que le cercle que forment les bras de la Tamise autour du château et de l'ancienne abbaye marque le contour d'un enclos défensif, ou oppidum<sup>421</sup>. (Le cercle est clairement visible sur des photographies aériennes.) Il est en effet tout à fait probable que le passage du fleuve était défendu : c'était un lien vital qui s'inscrivait dans un réseau plus vaste. Aujourd'hui encore, Oxford est un nœud viaire important et le moindre accident sur sa rocade peut désorganiser la circulation dans une bonne part du Sud de l'Angleterre.

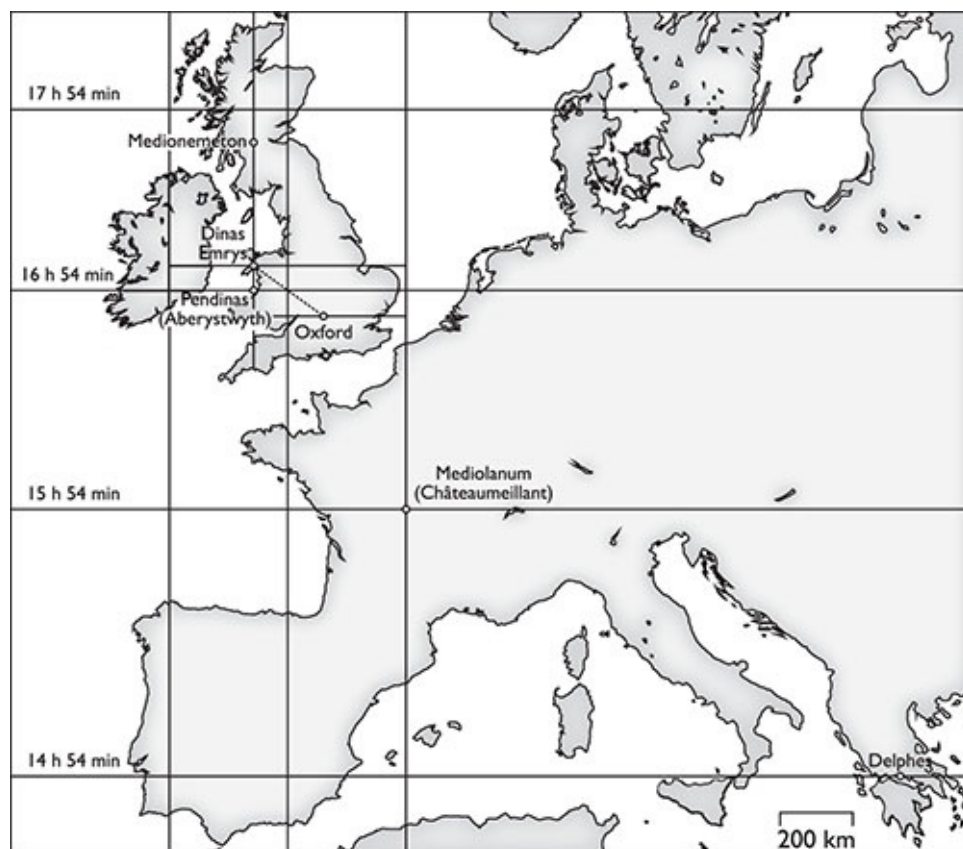


Fig. 57 – La place de la Bretagne insulaire dans l'œkoumène

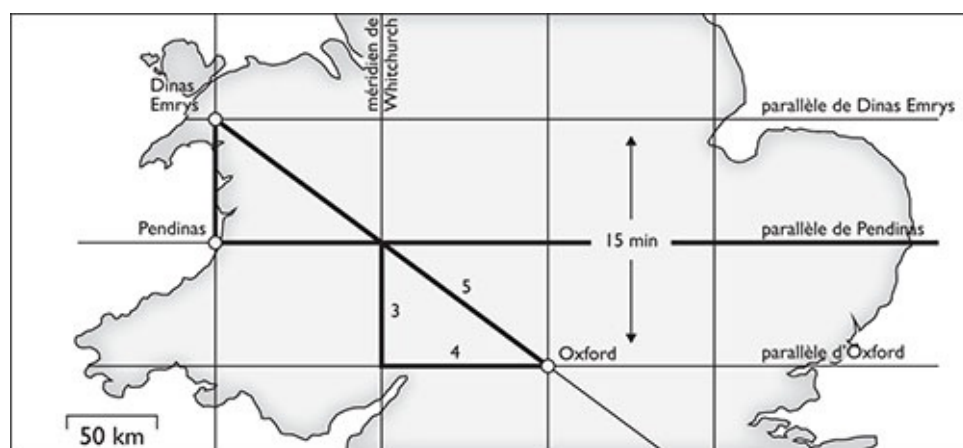


Fig. 58 – La ligne solsticielle des dragons

Oxford (qui fut peut-être jadis un Mediolanum) était un pivot sur lequel s'articulaient les deux réseaux. C'était l'une des coordonnées fondamentales du nouveau système britannique fondé sur le ratio 4/3 et, comme Whitchurch, il était également intégré au réseau Gaulois et, par là même, à l'œkoumène grec (Fig. 57).

La ligne de latitude qui passe à une heure de jour au nord de Châteaumeillant croise la grande forteresse de Pendinas, qui surplombe Aberystwyth et la baie de Cardigan, dans les Galles centrales. Ce parallèle gallois, qui appartient à la cartographie antique du monde, est aussi un élément essentiel du système britannique. Vers le point médian de son parcours, la ligne solsticielle des dragons tirée depuis Oxford rencontre le parallèle de Pendinas, formant un triangle pythagoricien. Exactement au nord de Pendinas, se trouve la forteresse de Dinas Emrys, de sorte qu'en touchant Dinas Emrys, l'axe solsticial dessine un autre triangle pythagoricien. Les deux réseaux – britannique et continental – affichent une exquise cohérence. En dépit des ajustements locaux apportés à l'angle solsticial

britannique, Dinas Emrys et Oxford se trouvent respectivement à un quart de *klima* (à quinze secondes près) au nord et au sud de la ligne de Pendinas (Fig. 58).

Le génie des druides pour marier les mathématiques et la géographie fut tout aussi efficace en Bretagne qu'il l'avait été en Gaule. Dans le conte de Lludd et Llevelys, la ligne de latitude traversant toute la largeur du royaume à hauteur d'Oxford aide à déterminer le centre géométrique, mais ce n'était pas là une simple projection abstraite : cette ligne trace aussi un itinéraire naturel d'une mer à l'autre. Bien qu'aucune levée de terre ne marque son parcours, le parallèle d'Oxford est un équivalent méridional du mur d'Hadrien et du mur d'Antonin. Au sud du Humber, c'est la traversée la plus étroite de l'île de Bretagne, de l'estuaire de la Severn jusqu'au *dunum* qui est maintenant Maldon, sur l'embouchure de la Blackwater.

En Gaule, certains chemins solaires avaient été matérialisés par des routes (voir p. 249). La ligne d'Oxford fut peut-être, elle aussi, à un moment donné, une artère physique. On pense qu'un itinéraire nord-sud traversait la Tamise à Oxford, et une route ouest-est est tout aussi plausible : une partie de la circulation qui s'écoule lentement sur Botley Road en passant devant les restes de l'abbaye d'Osney se dirige vers l'estuaire de la Severn et le pays de Galles. Ici encore, la légende confirme le calcul. Dans son *Historia Regum Britanniae*, Geoffroy de Monmouth décrit une route coupant d'une mer à une autre la Bretagne dans sa latitude. Après avoir créé la chaussée qui parcourait « toute la longueur de l'île du littoral sud jusqu'au nord »,



Fig. 59 – « La largeur de l'île »



Belinus ordonna d'en construire une autre qui traverserait le royaume en largeur, c'est-à-dire, de la ville de Menevia, sur la mer de Démétie, jusqu'au Port de Hamon [Southampton], courant d'est en ouest et qui conduirait aux villes bâties entre ces deux-là<sup>422</sup>.

Cette ligne de latitude qui était censée croiser toutes les villes qui la jalonnaient porte une ressemblance remarquable avec l'une des lignes solsticiales gauloises le long de laquelle sont établies de grandes villes, ou oppida. Mais tandis qu'il s'interrogeait sur sa source antique, traçant ses mystérieuses coordonnées sur une carte mentale floue, Geoffroy de Monmouth brouilla irrémédiablement la géographie celtique. Menevia était le nom romain de St Davids, dans le Pembrokeshire, et Hamon un commandant romain légendaire qui donna son nom à Southampton. Geoffroy s'en remit largement à la conjecture : sa ligne n'a strictement rien d'un axe latitudinal. Elle est plutôt orientée du nord-ouest vers le sud-est, et non « d'est en ouest », ne passe par aucune ville significative, et enjambe des criques et bras de mer sur un tiers de sa trajectoire.



**Fig. 60 – La chaussée de Belinus**

La chaussée traversant le royaume dans toute sa largeur, et la tentative de reconstitution de Geoffroy de Monmouth (en pointillé)<sup>423</sup>. Verlamion est St Albans et Caesaromagus est Chelmsford. Trois forts assis sur la ligne ont des associations légendaires : Allt-Cunedda, du nom d'un roi de Bretagne ; le fort romain de Pen-y-darren à Merthyr Tydfil (Tydfil était une fille du roi de Brycheionog, un ancien royaume de Bretagne) ; Cymbeline's Castle (peut-être en écho à une légende locale) fait référence au chef tribal Cunobelinus (« le chasseur de Belenos »). Tower Point (l'actuel St Brides) doit son nom à la déesse celtique et à la sainte chrétienne Brigitte. Coygan Camp était une forteresse à l'époque préhistorique, à l'âge du fer et au Moyen Âge. Othona était un port romain. Maeldun (un nom celtique) est aujourd'hui Maldon, dans l'Essex.

La solution se trouve dans le détail le plus clairement celtique de la légende originelle qui nous soit parvenu : la « mer de Démétie », la partie de la mer d'Irlande qui baigne le littoral du Pembrokeshire. Elle devait son nom au peuple des Demetae qui occupait à l'âge du fer le Sud-Ouest du pays de Galles. Et c'était là, sur la côte démétienne, que devait aboutir la ligne traversant le royaume dans sa largeur. Bien qu'aucune voie romaine filant depuis Oxford vers l'est ou vers l'ouest n'ait jamais été mise au jour, les premières instructions de Belinus doivent avoir été exécutées à la lettre. Le parallèle d'Oxford croise suffisamment de villes, de forteresses et de capitales tribales importantes pour avoir satisfait aux exigences du souverain.

Lludd ne put sans doute que se réjouir des conseils de son frère. En dépit de sa forme curieusement allongée, l'île de Bretagne, comme la Gaule, paraissait avoir été agencée par les dieux, « selon un plan en quelque sorte logique<sup>424</sup> » (voir p. 203). L'antique royaume était à présent rattaché au continent et au monde extérieur par les chemins du soleil, et pourtant, avec son propre méridien de

référence et son propre ratio solsticial, il préserva sa singulière indépendance, ce qui fait de Lludd, fils de Beli le Grand, un roi très britannique.

## Les quatre routes royales

Entre la conquête de la Gaule (de 58 à 51 av. J.-C.) et l'invasion de la Bretagne sous l'empereur Claude (en 43 apr. J.-C.), le système druidique déployé outre-Manche atteignit un degré de raffinement inédit. Son évolution avait connu un brusque coup d'arrêt en Gaule ; en Bretagne, l'afflux de druides et le développement des échanges commerciaux avec le continent lui permirent de s'épanouir. Le méridien de Whitchurch, à deux intervalles de dix minutes à l'ouest de celui de Châteaumeillant, était une importation gauloise. La ligne intermédiaire passant par Londres – ville dont la légende prétend qu'elle fut reconstruite par Lludd – est peut-être restée un méridien capital, mais le nouvel angle solsticial britannique détermina de nouvelles lignes de longitude espacées d'environ cinq minutes : les méridiens de Pendinas (Aberystwyth), de Whitchurch et d'Oxford, ainsi qu'une quatrième ligne à l'est dont l'importance nous apparaîtra bientôt.

Les ratios solsticiaux (11/7 en Gaule, 4/3 en Bretagne) étaient des équations qui pouvaient s'appliquer à des situations différentes et s'adapter aux impératifs politiques et commerciaux, mais ils furent également utilisés pour façonner durablement l'espace habité. Les lignes qui rayonnaient depuis l'*omphalos* d'Oxford vers Dinas Emrys et d'autres points de la boussole druidique coordonnèrent ainsi harmonieusement les sites de l'âge du fer. Le parallèle d'Oxford relie au moins trois centres tribaux, et le méridien de Whitchurch en porte cinq autres, voire davantage. Après avoir traversé deux tripoints chevauchant des limites de comté, puis le site de la future ville romaine de Tripontium (près de Rugby), le parallèle de Pendinas croise la ligne de longitude la plus orientale à Wardy Hill, camp fortifié de la tribu des Icenii (Fig. 62).

À première vue, certains de ces lieux semblent dénués de tout intérêt, mais à mesure que se dégage le paysage antique, ils révèlent leur importance et leur dynamisme passés. La forteresse des Icenii plantée dans la plaine marécageuse de Wardy Hill se situe à l'intersection d'un méridien et d'un parallèle et sur l'une des lignes solsticiales d'Oxford. Dans la direction opposée, cette dernière semble s'égarer, ratant de trois kilomètres la capitale des Dumnonii (Exeter). Mais puisqu'il s'agit d'une ligne tracée à l'âge du fer, et non à la période romaine, elle aboutit en toute logique dans la banlieue d'Exeter, à Topsham. Cet ancien port fluvial sur l'Exe, dont le cours devient ici navigable, est aujourd'hui reconnu comme l'emplacement originel du centre tribal.

Le site dumnonien de Topsham n'a été fouillé que très récemment. De nombreux autres lieux traversés par les lignes solsticiales s'avéreront peut-être un jour posséder des racines préromaines. Certains sont déjà considérés comme de probables centres tribaux. La ligne de Dinas Emrys se prolonge vers le nord-ouest par les sables du cap Abermenai, jusqu'au bastion druidique d'Anglesey et de l'île Holy. Elle traverse Aberffraw, qui devint la capitale du Gwynedd, l'un des royaumes gallois créés après le départ des Romains à partir des anciens territoires tribaux. En direction du sud-est, au niveau de la cathédrale de Worcester, elle passe à cinq cents mètres d'un site supposé de l'âge du fer – qui était peut-être habité par une obscure tribu du nom de Weogora<sup>426</sup> – et, après le tripoint du Kent, du Surrey et du Sussex, elle touche la côte sud à Fairlight Cove, non loin du théâtre d'une invasion plus récente, Hastings (p. 312).

Il est difficile d'estimer l'envergure de la toile sur laquelle les chemins solaires esquissent un paysage perdu. Plus de trois cents kilomètres séparent les cités principales des Icenii et des Dumnonii. Sur le méridien de Whitchurch, la ville durotrige de Lindinis (Ilchester) se trouve à près de cinq cents kilomètres au sud de la capitale des Votadini, Trapain Law (également connue sous son ancien nom, Duppelder). Exactement à l'ouest de Trapain Law et du site de l'oppidum d'Édimbourg, le méridien de

Pendinas-Dinas Emrys arrive, avec l'exactitude d'un dragon transporté par un dieu, au Medionemeton du mur d'Antonin. Si les druides arpenteurs opéraient avec un tel degré de précision, il n'y a aucune raison de penser que l'ensemble de l'île n'ait pas été cartographié par Belinus et Lludd.

\*

À cette distance dans le temps, il paraît incroyable que subsistent encore deux cartes partielles de l'antique réseau druidique britannique. La première est conservée à la British Library, qui se trouve être sur le méridien de Londres. La seconde est enchâssée dans une autre carte que la plupart des écoliers de Grande-Bretagne connaissent sous une forme ou une autre, car elle représente le réseau routier romain.

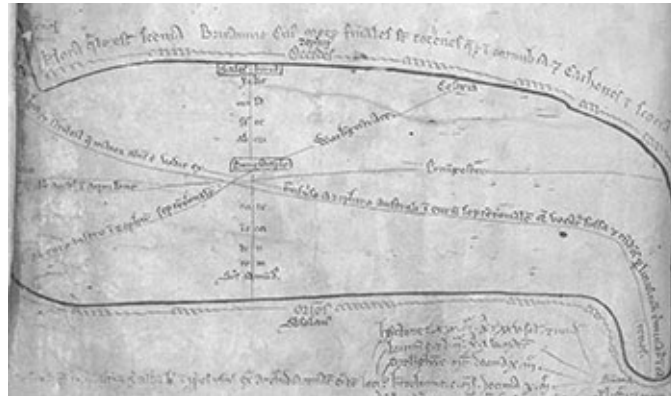


Fig. 61 – Les quatre routes royales, dessinées par Matthew Paris

À un moment indéfini entre 1217 et 1259, un moine bénédictin du nom de Matthew Paris travaillait dans le scriptorium de l'abbaye de St Albans. La ville était l'ancienne Verlamion, capitale de la tribu païenne des Catuvellauni. Les Romains l'avaient rebaptisée Verulamium et en avaient fait l'une des plus grandes agglomérations de Bretagne méridionale. Elle avait par la suite vu mourir le premier martyr chrétien du pays. Au XIII<sup>e</sup> siècle, elle était devenue un centre de savoir rivalisant avec Oxford, qui – bien qu'il n'y eût alors plus personne pour s'en souvenir – se trouve sur le même parallèle druidique.

Le moine dessina ce qui ressemble à une carte rudimentaire : quatre lignes rouges entourées d'un ovale noir. C'était ce qu'il appela un « *schema Britanniae* » – un profil de la Bretagne. Par rapport à ses autres planches des îles Britanniques et de la Terre sainte, au style beaucoup plus fleuri, son *Schema Britanniae* a des allures de méchant croquis géométrique. Longtemps, la plupart des spécialistes de cette période ne trouvèrent à ce document d'une inexactitude flagrante qu'« un intérêt extrêmement limité<sup>427</sup> ».

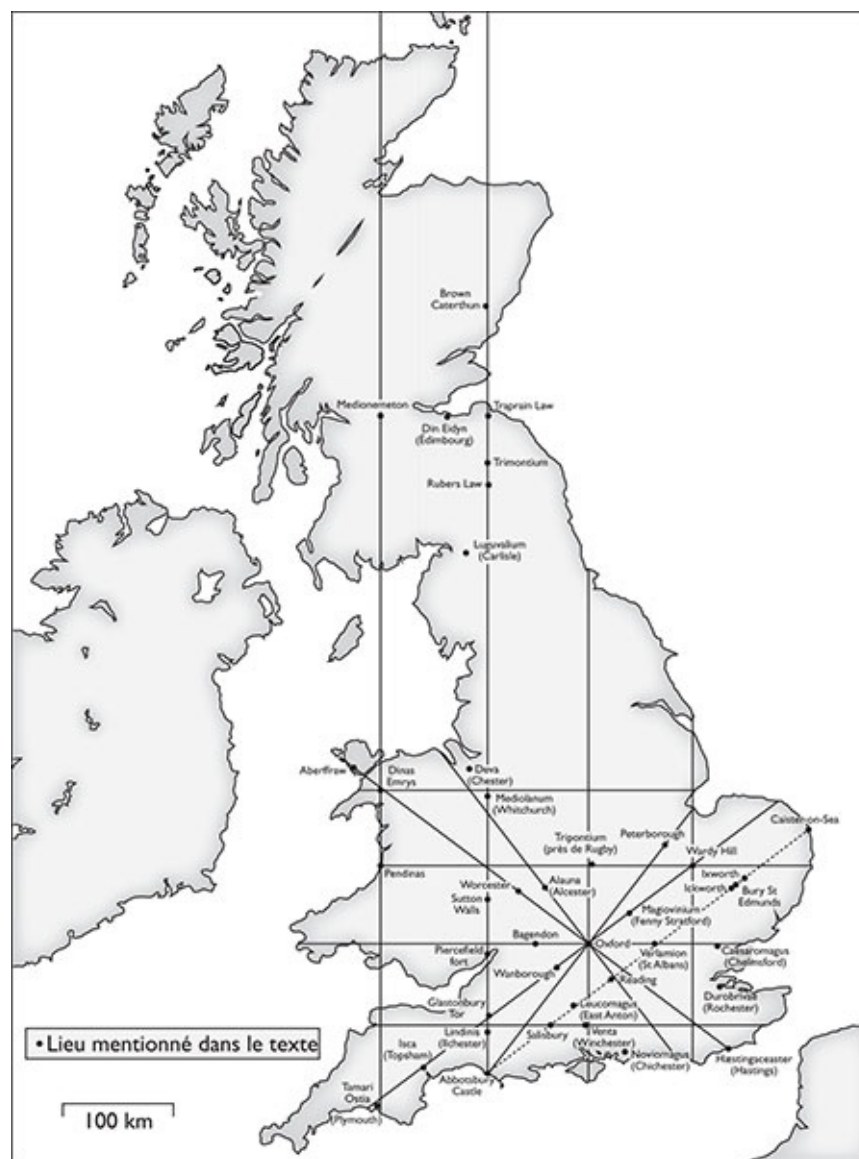
Le moine ne disposait d'aucun atlas, d'aucune encyclopédie ni d'aucune nomenclature géographique autre que les anciens itinéraires romains. Il avait lu l'*Historia Regum Britanniae* de Geoffroy de Monmouth, dont nous est parvenu son exemplaire personnel, annoté de sa main. Il connaissait également l'*Historia Anglorum* (« Histoire des Anglais », vers 1129) d'Henri de Huntingdon. Il consulta probablement d'autres manuscrits plus anciens, brunis et piqués par l'humidité, dont les mots ne se laissaient qu'à demi déchiffrer, tels les murmures d'un saint à l'agonie. Peut-être même eut-il accès à une carte, copiée à partir d'une représentation antique ou d'une mappemonde pareille à celle qui ornait les portiques de l'université gauloise d'Autun<sup>428</sup> (p. 141-142). La bibliothèque du monastère de St Albans renfermait des trésors tels qu'il n'en existait nulle part ailleurs.

Le dessin figurait le merveilleux agencement des grands axes passés dans la chronique comme les « quatre routes royales<sup>429</sup> ». Ces chaussées ne relevaient pas de quelque fable fantastique : elles existaient bel et bien et étaient toujours en usage. Trois d'entre elles étaient des voies romaines, bien que la légende affirmât qu'elles avaient été construites avant la conquête. On les désignait à présent par les noms qui leur avaient été donnés à l'époque saxonne : la Fosse Way, Watling Street et Ermine Street. La quatrième, Ickniel Way, remontait à la préhistoire. Les historiens soulignent que ces « quatre routes royales » étaient avant tout une figure de rhétorique, une métaphore imagée à ne pas prendre au pied de la lettre<sup>430</sup>.

Matthew Paris, curieux de découvrir la réalité littérale de ces chaussées fabuleuses, avait lu que les extrémités méridionale et septentrionale de la Bretagne étaient « Totnes en Cornouailles et Caithness en Écosse ». Il traça donc un ovale approximatif de façon à englober ces deux localités, qu'il joignit d'une ligne en forme de S – car il ignorait que Caithness se trouve au nord exact de Totnes. Il tira ensuite une ligne rouge bien droite reliant Salisbury, à l'ouest (en haut de la carte), à Bury St Edmunds, à l'est, puis la coupa de sa perpendiculaire dans la longueur de l'ovale. Il compléta l'ensemble par deux obliques représentant les routes dont parle Geoffroy de Monmouth dans sa description du réseau commandé par le roi Belinus : « Il fit également construire deux routes en diagonale de l'île pour relier les autres cités<sup>431</sup>. »

Comme tout savant soucieux de préserver et d'élucider un texte ancien, le moine en proposa sa propre interprétation. Il savait qu'Ickniel Way et Watling Street se rencontraient à une demi-journée de route au nord de St Albans, au prieuré de Dunstable. Supposant que c'était là le point de jonction des quatre routes, il inscrivit au centre de sa carte le nom « Dunestaple » et l'entoura d'un cadre. Le diable qui épiait par-dessus l'épaule des copistes penchés sur leurs textes sacrés dut grimacer un affreux sourire en voyant cette erreur. Si le moine de St Albans avait possédé le savoir d'un druide, la vérité l'aurait frappé comme une révélation. Mais aucun rai de lumière ne tomba sur le sol du scriptorium pour tracer le parcours païen du soleil de solstice et montrer à Matthew Paris que la droite qu'il avait tirée entre Salisbury et Bury St Edmunds passait non par Dunstable, mais au cœur de St Albans, à l'endroit même où il dessinait sans le savoir une carte de la Bretagne druidique (Fig. 62).





**Fig. 62 – Le réseau britannique**

Le réseau mis en évidence à ce jour. Tous les angles, calés sur un ratio de 4/3, sont exacts.

Cette ligne, tel un chemin de pèlerinage magique vers le passé préromain, est exactement alignée sur le solstice britannique. Elle n'a pas d'équivalent dans le réseau routier romain. Aucune voie romaine ni aucune piste préhistorique ne relie les sites qui s'égrènent pourtant tout au long de son tracé avec autant de précision que si le premier cartographe, au temps de la légende, avait construit une carte de l'île de Bretagne selon la projection de Mercator. Matthew Paris n'aurait pu imaginer que la ligne solsticielle qu'il nommait « Ykenild Strete » relie les anciennes abbayes de Saffron Walden, d'Ixworth, de Bury St Edmunds, de St Albans, de Reading et de Salisbury<sup>1</sup>, ainsi que plusieurs autres sites dont l'importance à l'âge du fer affleure à travers un toponyme ou des pièces archéologiques : Ashdon, Welwyn, Abbots Langley, Abbots Ann, Winterbourne Abbas et Abbotsbury Castle. Elle traverse une banlieue d'Andover, East Anton, qui était autrefois un carrefour très passant : son nom celtique, Leucomagus, signifie le « marché brillant » ou le « marché lumineux ». Au-delà de Salisbury, comme pour apposer un sceau druidique à l'itinéraire, la ligne atteint la côte du Dorset près de l'extrémité sud du méridien de Whitchurch.

S'il subsistait dans les esprits quelque doute sur le fait que des sites chrétiens se sont superposés à d'anciens sanctuaires païens, voici la preuve astronomique qui achèvera de le dissiper. Au Moyen Âge, plusieurs tronçons de pistes et de sentiers de transhumance préhistoriques plus ou moins orientés d'ouest en est portaient le nom d'« Ykenild » ou « Icknield ». L'origine du mot est inconnue.

La ligne solsticielle de St Albans coupe très exactement deux localités dont le toponyme conserve ce nom – Ickworth et Ixworth. Deux autres lieux qui, au x<sup>e</sup> siècle, étaient associés à un « Icenhilde weg » (Wanborough et Hardwell à Uffington) sont assis sur la ligne solsticielle d'Oxford raccordant Wardy Hill à Topsham, qui est rigoureusement parallèle à la ligne de St Albans. Ces deux villages sont nichés au pied de la colline du Cheval blanc et de l'escarpement crayeux sur lequel la Ridgeway, route de crêtes préhistorique, franchit les Chilterns. Peut-être fut-il un temps où la mystérieuse racine du mot « Ickniel » désignait l'ensemble de ces chemins solaires.

Le *Schema Britanniae* de Matthew Paris peut maintenant être vu pour ce qu'il est : un vestige de la plus vieille carte de l'histoire britannique. En dépit de toutes ses erreurs et approximations, il préserve les coordonnées précises d'une tradition orale antérieure à la conquête romaine. Par-delà cette ligne solsticielle d'Ickniel, s'étire dans toutes les directions le réseau de Belinus et de Lludd, qu'aucune carte, aucune légende ni aucune œuvre écrite ne saurait à elle seule embrasser.

\*

Les savants du Moyen Âge associèrent les trois autres routes royales de la légende britannique – la Fosse Way, Watling Street et Ermine Street – aux voies créées par les Romains, ce qui se comprend aisément. Elles furent en effet parmi les premières à être construites en pierre au lendemain de l'invasion de 43 et ne paraissent de prime abord avoir aucun rapport avec la Bretagne préromaine. Au vu de l'arriération apparente de la Bretagne profonde, les délais de réalisation de ces grand axes – sans doute achevés moins d'une génération après la conquête – sont si impressionnants que les archéologues se demandent parfois si les Romains n'auraient pas repris le tracé d'un réseau indigène. Mais puisque les « Pritani » étaient censés se contenter de chemins tortueux et de chaussées boueuses, cette hypothèse est généralement écartée.

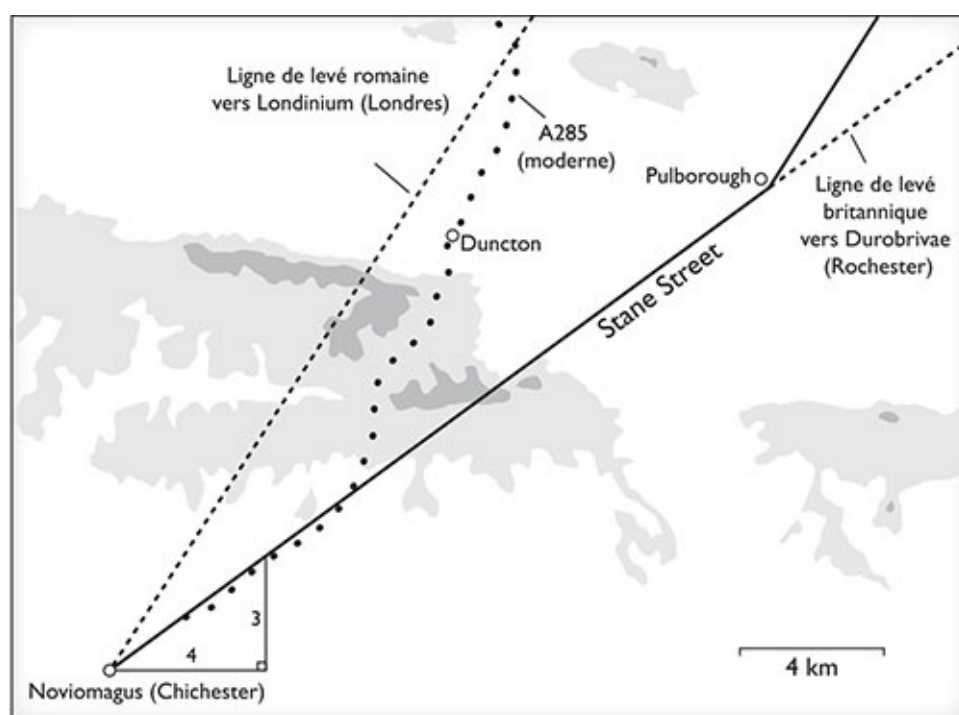
Le trait le plus singulier des premières voies romaines de longue distance de Bretagne est leur extrême précision. Les alignements angulaires sont d'une telle rigueur, qu'au moment de planter le premier jalon, les *mensores* devaient savoir, à quelques pas près, où aboutirait leur tracé, même lorsque son *terminus* se trouvait très loin au nord ou à l'ouest<sup>432</sup>. Aucun texte antique ne décrit la construction de ces ouvrages et leurs noms latins nous sont inconnus, mais ces routes sont en elles-mêmes de longues phrases dont la structure et la grammaire demeurent tout à fait intelligibles.

Les arpenteurs modernes qui ont étudié le réseau romain sont formels : ces routes n'ont pu être construites qu'après exécution d'un levé topographique complet<sup>433</sup>, ce qui ne rend la prouesse que plus remarquable. Les routes de conquête, comme celles de l'Afghanistan moderne, sont souvent percées en avant de la ligne de front, mais en l'absence de soutien aérien et d'instruments de géolocalisation par satellite, il aurait été pratiquement impossible d'arpenter un terrain qui restait à conquérir – à moins, bien entendu, que la trame d'un réseau viaire n'existât déjà...

La route de Londres à Chichester, surnommée Stane Street, semble offrir un exemple caractéristique du savoir-faire romain. Depuis le London Bridge, on la suit en empruntant Clapham Road, puis la High Street de Tooting et, si le randonneur historique parvient à maintenir ce parcours rectiligne sur soixante milles romains (40,5 kilomètres), il arrivera immanquablement à l'Eastgate de Chichester, porte orientale de la ville. Stane Street n'est pas l'une des quatre routes royales légendaires, mais elle partage avec elles une curieuse caractéristique celtique. En quittant l'Eastgate de Chichester, la route droite comme un coup de cordeau semble en effet prendre la mauvaise direction : au lieu de pointer nord-nord-est vers Londres, elle file est-nord-est vers le village de Pulborough. Ce n'est que là, au bout de vingt-deux kilomètres, qu'elle rectifie son cap pour se tourner vers la métropole (Fig. 63). Les arpenteurs avaient peut-être ainsi cherché à éviter un tracé plus accidenté à travers les collines des Sussex Downs – bien que les pentes féroce­ment escarpées n'aient jamais fait

peur aux bâtisseurs romains –, mais la trajectoire de Stane Street ne présente pas grand avantage par rapport à la ligne directe. Il aurait été plus facile et plus rapide d'adopter l'itinéraire de l'actuelle route A285 par Duncton, qui traverse un terrain relativement plat et suit de plus près la ligne de levé romaine vers Londres.

L'inévitable conclusion à laquelle ce constat nous amène est celle-ci : la destination originelle de la voie qui part de Noviomagus (Chichester) n'était pas Londinium, mais le port celtique de Durobrivae (Rochester), sur le fleuve Medway<sup>434</sup>. Noviomagus était la capitale des Regni, et Durobrivae l'un des deux oppida principaux des Cantiaci. Ces deux tribus entretenaient des relations commerciales étroites avec la Gaule et avaient donc l'une et l'autre de bonnes raisons de construire des routes avant l'arrivée des Romains ; et puisque Lugh était « le dieu qui indique la route à suivre, qui guide le voyageur » (p. 97), les premiers arpenteurs s'en remirent à ses lois éternelles pour orienter leur route. Cette voie « romaine », qui semble changer d'avis à Pulborough, est exactement parallèle à l'Icknield Way de Matthew Paris et, réglant son cours sur un ratio pythagoricien de 4/3, file en direction du soleil qui, au solstice d'été, se lève sur la mer du Nord.

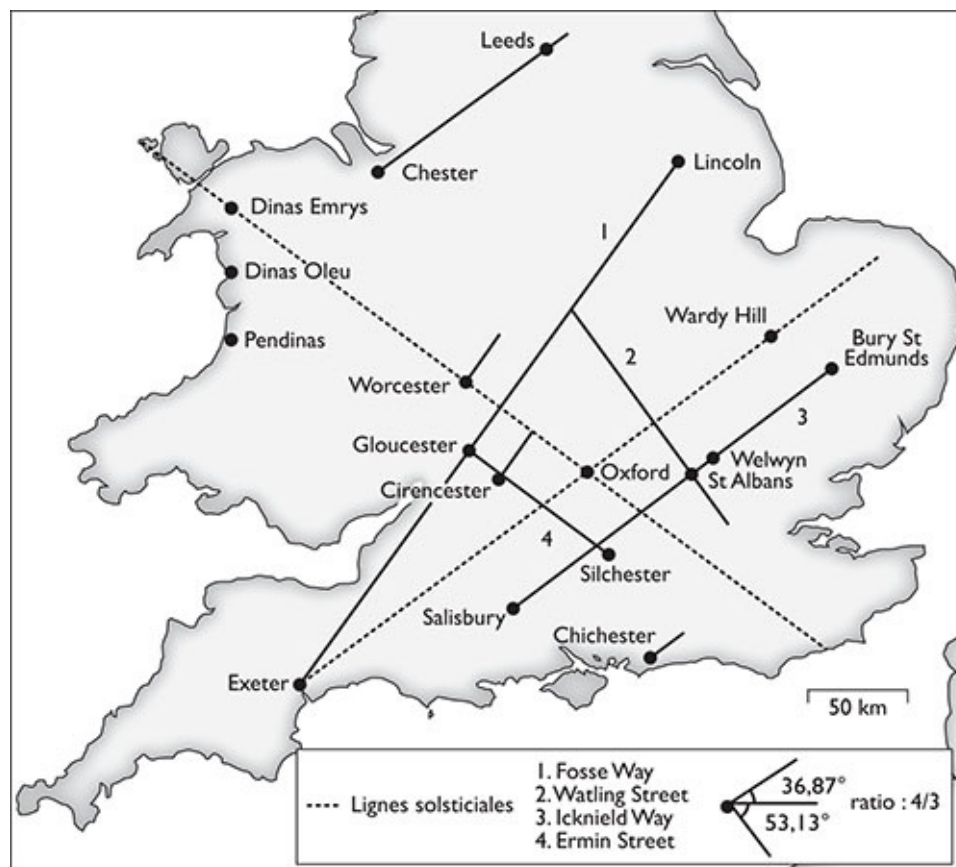


**Fig. 63 – Stane Street**

Stane Street relie-t-elle Chichester à Londres ou à Rochester ? La ligne de levé romaine (en pointillé, à gauche) représente la route directe entre Chichester et London Bridge. On la retrouve sur le terrain en suivant certains segments d'ancienne voie romaine, tels Clapham Road et la High Street de Tooting. Ces tracés recèlent un mystère : pourquoi le tracé réel de la voie romaine (figuré sur la carte par un trait continu) s'écarte-t-il autant de la ligne de levé, au lieu, par exemple, de suivre l'itinéraire plus court de l'actuelle route A285 ? Une explication possible est qu'il existait déjà un tronçon de route ou de chemin celtique, orienté sur le solstice d'été et raccordant les villes préromaines de Noviomagus et Durobrivae.

Ici, dans ce réseau qui passe pour l'impérissable contribution de Rome à la prospérité future de l'île, les harmonies pythagoriciennes des Celtes sont plus nettes que jamais. Durant le dernier siècle de l'indépendance de la Bretagne, une vaste et magnifique entreprise était à l'œuvre, dont la route de Chichester n'était qu'un exemple. Bien que la sagesse des druides fût par la suite pervertie par des erreurs d'interprétation et dénaturée par le biais théologique des lettrés médiévaux qui en consignèrent les dernières bribes, sa véritable nature a subsisté sous une forme encore lisible. Les scribes du Moyen Âge n'auraient pu le savoir, mais les quatre routes dont la légende nous dit qu'elles furent l'œuvre d'un roi ou d'un dieu nommé Belinus ont un point commun très précis et distinctif : ce

sont les plus longues artères que nous a légué le réseau « romain » à être alignées sur l'angle solsticial britannique.



**Fig. 64 – Les quatre routes royales et le réseau routier romain**

Toutes ces lignes de levé sont orientées selon un ratio de 4/3. Le tracé de la ligne Exeter-Lincoln (Fosse Way) implique que l'on admette une marge d'erreur (un écart toléré par rapport à la ligne de levé) de 0,59°. Le *terminus* méridional de la Fosse Way était probablement à Ilchester, qui se trouve sur le méridien de Whitchurch : cette route romaine présente un ratio de 3/5 (angle de 30,96°, avec une marge d'erreur de 0,44°).

Il apparaît à présent que ces voies royales étaient bel et bien antérieures aux Romains. La légende les distinguait des autres lignes du réseau car elles illustraient parfaitement le système celtique. Chacune matérialisait l'un des quatre angles solsticiaux britanniques (36,87° et 53,13°, et leurs perpendiculaires 126,87° et 143,13°). Cet agencement mythique de routes produit ainsi un schéma druidique complet : Icknield Way est la ligne de solstice d'été et Watling Street sa perpendiculaire, tandis qu'Ermin Street correspond à la ligne de solstice d'hiver, que la Fosse Way coupe à angle droit<sup>2</sup> (Fig. 65).

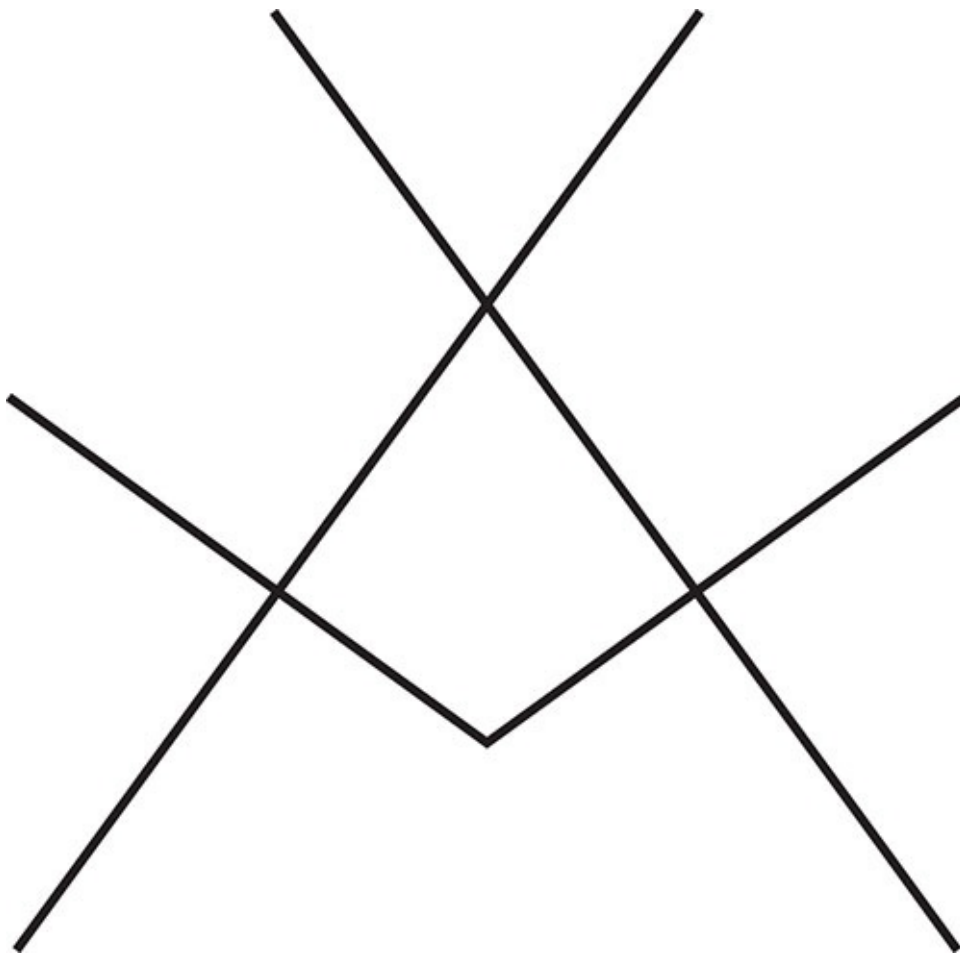
Si, comme il fallait s'y attendre, certaines villes qui jalonnent ces lignes ont été bâties par les Romains, d'autres remontent à l'âge du fer préromain. Dans plusieurs cas, les lignes de levé « romaines » correspondent davantage aux schémas d'occupation humaine de la Bretagne de l'âge du fer qu'à ceux de la Bretagne romaine. La ligne solsticiale de Silchester pointe, non vers les villes romaines de Cirencester et de Gloucester, mais rase le pied de la colline du Cheval blanc pour rallier leurs précurseurs de l'âge du fer, Bagendon et Churchdown Hill. Prolongée vers la côte galloise, elle achève sa course sur la colline fortifiée de Dinas Oleu (« la forteresse perchée de Lleu ou Lugh ») à Barmouth – à mi-chemin entre Dinas Emrys et Pendinas, sur le méridien de Medionemeton.

Il se pourrait fort bien que les villes romaines aient elles-mêmes existé avant la conquête. Les indices sont moins abondants qu'en Gaule, et j'avais prévu d'intégrer ici un passage spéculatif sur le possible alignement solaire des agglomérations de la fin de l'âge du fer en Bretagne. Or, en août

2011, des archéologues de l'université de Reading annoncèrent qu'ils avaient découvert sous la ville romaine de Calleva Atrebatum (Silchester) la preuve formelle de la présence d'un quadrillage de rues correspondant à un établissement indigène<sup>435</sup>. Les Romains ne sauraient plus, dès lors, revendiquer les premières villes planifiées de l'île de Bretagne. Il y avait cependant encore un détail, sur lequel le rapport officiel se devait de glisser rapidement, puisque ce genre de choses relève davantage des néo-druides, chasseurs de lignes de ley et autres brouilleurs de pistes foulant aux pieds les traces matérielles : contrairement au carroyage nord-sud/est-ouest des Romains, le maillage originel britannique de Calleva était aligné sur le solstice d'été.

\*

Les Romains s'étonnèrent toujours des alliances interrégionales que formaient les tribus bretonnes. Il est tout aussi surprenant de voir émerger une nation britannique coordonnée avant le débarquement des Romains sur la côte méridionale. Le ratio britannique de 4/3 transparaît à un niveau microcosmique dans certains objets de l'art celtique britannique, tels le seau d'Aylesford ou le bouclier de Battersea (Fig. 66 et 67). On le retrouve également à plus grande échelle dans le temple de Camulodunum (Colchester), dont les alignements peuvent à présent être rattachés à l'histoire de la Bretagne de l'âge du fer (p. 308). Dans un passage intrigant de sa version de la légende des quatre routes royales (vers 1342), Ranulf Higden suggère que cette formule géométrique imprégna la société britannique de l'âge du fer à tous les niveaux et toutes les échelles :



**Fig. 65 – Le motif des quatre routes royales**

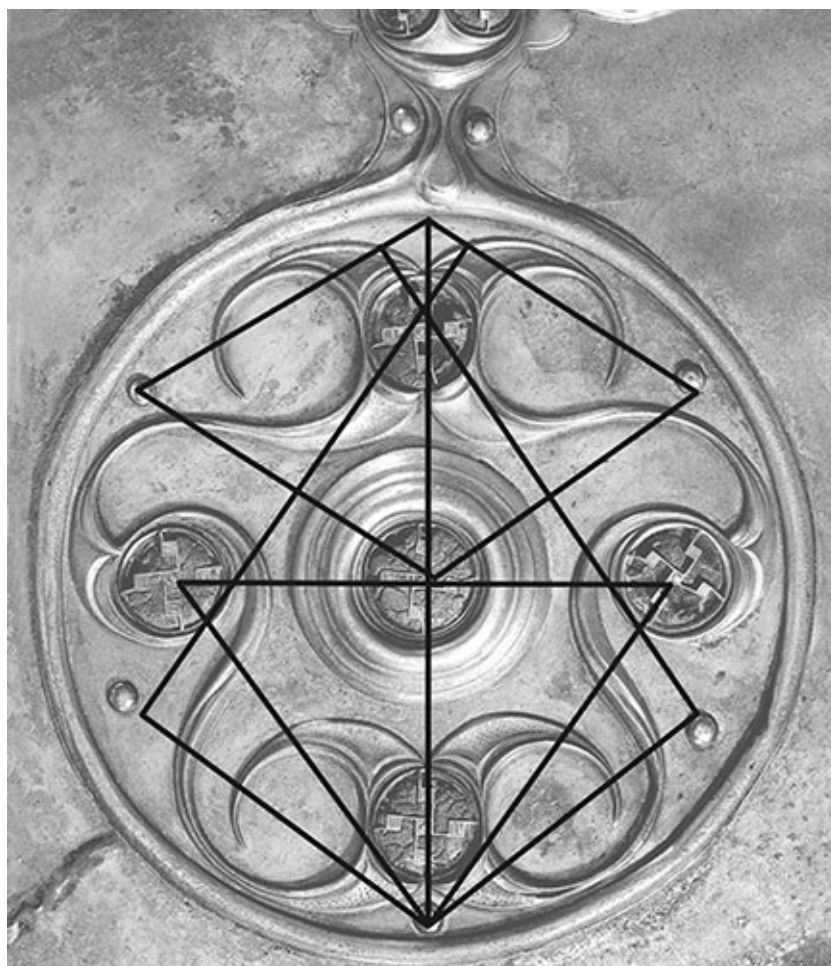
Chaque route est alignée sur l'un des quatre axes solsticiaux britanniques.



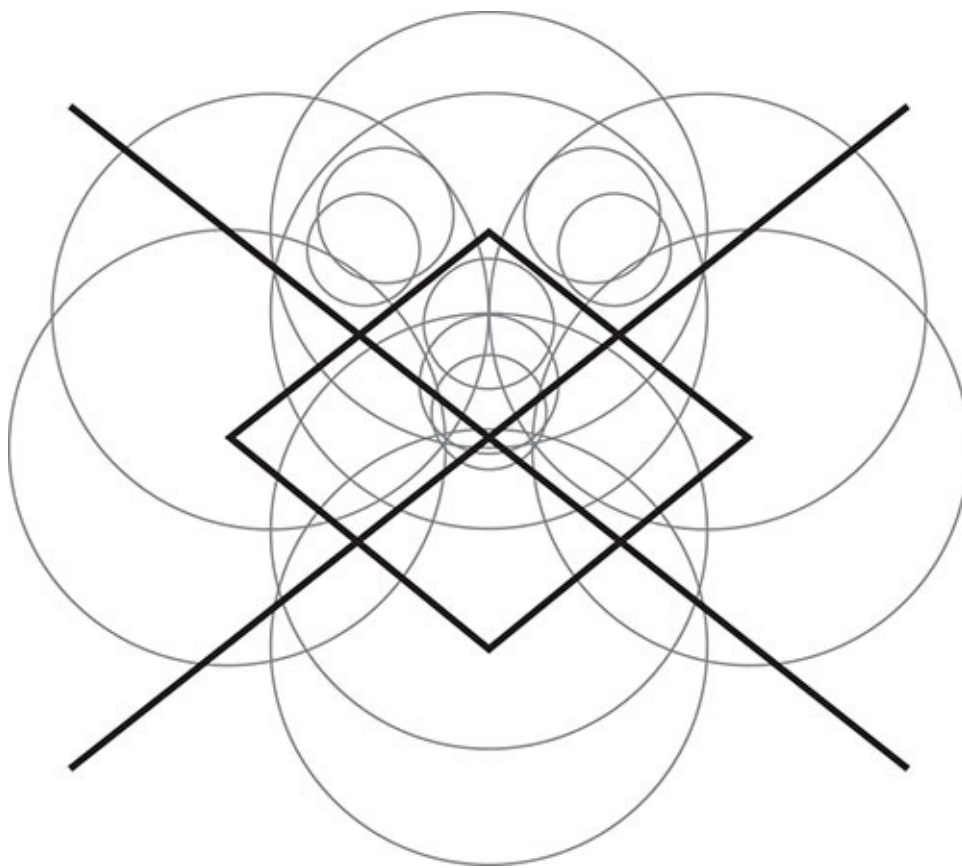
Molmutius, vingt-troisième roi des Bretons [père de Belinus], mais le premier à leur donner des lois, ordonna que les charrues des laboureurs, les temples des dieux et les voies qui menaient aux cités seraient des sanctuaires pour les fugitifs<sup>436</sup>.

Les « charrues » (*aratra*) étaient une unité de mesure des terres arables. Ce détail fascinant indique que l'équation solaire n'était pas uniquement appliquée aux routes et aux temples, mais aussi à l'organisation de l'espace rural. De même que les rues de Calleva étaient orientées sur le solstice d'été, l'agencement des parcelles cultivées de la Bretagne de l'âge du fer était peut-être défini par le soleil du solstice. On retrouve une allusion similaire à un grand plan druidique dans l'*Historia Regum Britanniae* de Geoffroy de Monmouth. S'appuyant sur une source inconnue, il explique que les routes royales furent créées pour mettre un terme aux différends frontaliers des *civitates* (États ou cités) de Bretagne. Il s'agissait sans doute là d'une référence à l'époque où les destinées de la nation étaient aux mains des druides, dont l'une des prérogatives était justement d'arbitrer les conflits en matière de bornage. Les nouveaux alignements devaient régler la question une bonne fois pour toutes et « supprimer toute ambiguïté dans la loi<sup>437</sup> ». En Bretagne, comme en Gaule, le soleil fournissait la formule que nul individu, nulle tribu ne pouvait contester.

Si l'on tentait de reconstituer, à partir de cette formule, des fragments d'une carte tribale de la Bretagne ancienne, les vestiges de l'espace rural britannique se couvriraient soudain d'une récolte inattendue. Nombre de voies solaires croisent des points de jonction entre au moins trois comtés et paroisses. Certains de ces sites portent encore des noms qui consacrent le souvenir de leur importance passée – Three Shire Oak (« le chêne des trois comtés »), Four Shire Stone (« la pierre des quatre comtés »), No Man's Heath (« la lande inhabitée » [entre deux frontières]), etc. (p. 350).



**Fig. 66 – Les axes solsticiaux britanniques  
superposés à un médaillon du bouclier de Battersea**



**Fig. 67 – Les axes solsticiaux britanniques superposés au visage du seau d'Aylesford**

Contrairement aux limites diocésaines, qui épousent généralement les formes naturelles du terrain, les frontières des comtés historiques traversent souvent des paysages uniformes, comme si un monde ancien avait disparu et, avec lui, la logique visible de sa configuration<sup>438</sup>. Ces divisions territoriales remonteraient, pense-t-on, aux royaumes saxons qui émergèrent des ruines de la Bretagne romaine. La théorie selon laquelle le découpage de ces royaumes se serait superposé à celui des territoires tribaux de l'âge du fer paraît à présent tout à fait plausible<sup>439</sup>.

Ces alignements protohistoriques seraient oblitérés et occultés par toutes les routes romaines qui couvrirent la province de Britannia. Les alignements celtiques, tels des motifs cryptiques tracés sur un vieux parchemin, seraient intégrés à de nouvelles compositions, moins géométriques. Les copistes médiévaux qui consignèrent les légendes laissèrent néanmoins transparaître les contours de l'antique réseau druidique. À la lumière des éléments qui ont subsisté et de la formule élémentaire du réseau druidique, les exploits des premiers bâtisseurs de routes romains ne paraissent plus aussi incroyables. La Bretagne celtique se révèle comme sous un jour sans nuage, qui serait toujours trop court pour toutes les expéditions auxquelles invite le soleil.

L'atlas virtuel de ces voies solaires est si épais que les quelque trois cents pages qui précèdent ne seraient, par comparaison, qu'une brève introduction à la description détaillée du réseau. Nous proposons en épilogue quelques itinéraires possibles d'expéditions, mais puisque l'un des objectifs de ce livre est de montrer comment un système à première vue abstrait et mystique se trouve corroboré par les données archéologiques et les événements historiques, il est plus urgent d'ouvrir notre carte de la Bretagne celtique pour suivre les guerriers et les savants des îles Poétiques qui, en 43 apr. J.-C., font leur entrée dans l'histoire enregistrée.

## Aux confins de la Terre du Milieu

De tous les livres qui ne furent jamais écrits ou qui disparurent dans les décombres d'une bibliothèque, l'une des plus grandes pertes pour l'histoire fut sans doute l'autobiographie de Caratacos. Lorsque les troupes romaines débarquèrent sur la côte du Cantium (Kent) en l'an 43, Caratacos, fils de Cunobelinus, régnait sur une grande partie du Sud de la Bretagne. Il mena la résistance bretonne et tint tête à l'envahisseur pendant huit ans. Au moment de sa capture, en 51, sa renommée s'était déjà étendue jusqu'en Italie. Il fut emmené à Rome, avec ses frères, sa femme et sa fille, et livré en spectacle au peuple lors d'une cérémonie de triomphe qui aurait dû s'achever par son exécution. Mais lorsqu'il fut conduit devant l'empereur Claude, les discours en latin qu'il adressa, d'abord à l'*Imperator* lui-même, puis à son épouse Agrippine, firent si grande impression qu'il échappa au châtiment infligé un siècle plus tôt à Vercingétorix. « J'ai eu des chevaux, des hommes, des armes, des richesses, plaïda-t-il. Est-il surprenant que je les aie perdus à mon corps défendant ? En effet, si vous voulez, vous, commander à tous, s'ensuit-il que tous acceptent la servitude<sup>441</sup> ? »

La femme et les frères de Caratacos s'exprimèrent à leur tour, se répandant en « louanges et gratitude ». Claude leur accorda la liberté, et toute la famille s'installa à Rome. « Après sa libération, raconte l'historien romain Dion Cassius, Caratacos parcourut la ville et, voyant partout tant de grandeur et tant de richesses, il dit : “Vous qui possédez tant de luxes, pourquoi convoitez-vous nos pauvres tentes<sup>442</sup> ?” »

Caratacos n'oubliait pas que les légions romaines continuaient à ravager sa terre natale et qu'il devait se montrer prudent. Parler ainsi de « pauvres tentes » était une façon de flatter l'orgueil romain. Les Bretons fortunés du 1<sup>er</sup> siècle vivaient dans de grandes maisons confortables agrémentées de nombreux produits d'importation. Leur régime alimentaire était plus diversifié que celui de bien des Britanniques jusque dans les années 1950. Ils buvaient dans des verres à vin et assaisonnaient leurs plats de coriandre, d'aneth et de graines de pavot. Un petit noyau carbonisé exhumé en 2012 d'un puits préromain de Calleva (Silchester) laisse à penser que, lorsqu'elle sortait dîner à Rome, la fille de Caratacos n'aurait pas été étonnée de goûter une olive. S'il n'y avait en Bretagne aucun palais qui pût égaler la magnificence des marbres de Rome, c'était sans doute parce que, comme leurs cousins gaulois, les rois bretons n'éprouvaient pas le besoin d'une architecture monumentale. L'invasion romaine ne risquait pas de les faire changer d'avis : les Bretons verraient le temple impérial élevé au divin Claude à Camulodunum (Colchester) comme une verrue dans le paysage et « la forteresse d'une domination éternelle<sup>443</sup> ».

Rien de plus n'a filtré sur la vie de Caratacos à Rome. L'histoire selon laquelle sa fille et lui se seraient convertis au christianisme et auraient introduit la nouvelle religion en Bretagne est totalement apocryphe. S'il eut le moindre rapport avec des adeptes d'une religion proscrite, ce n'étaient sûrement pas des chrétiens, que Claude venait d'expulser de Rome, mais des druides, dont les « rites cruels et horribles » avaient également été prohibés par l'empereur. Dans l'imaginaire populaire, les druides passaient pour des devins et des guérisseurs affichant un penchant marqué pour le sacrifice humain et l'agitation politique, mais un décret plus ancien interdisant aux citoyens romains d'entrer dans l'ordre druidique prouve qu'un druide pouvait également être un locuteur latin instruit. Puisque Claude avait récemment persuadé le Sénat de permettre aux citoyens de la Gaule chevelue d'accéder à la classe sénatoriale, il n'aurait pas été extraordinaire que des druides eussent élu domicile à Rome. Quelque part entre ses monuments éclatants, s'organisa peut-être même une

rencontre. Voici l'histoire qu'aurait pu raconter Caratacos à ses auditeurs ayant à l'esprit la carte solaire de la Bretagne.

\*

L'invasion de 43 prit Caratacos au dépourvu<sup>444</sup>. Il perdit une bataille quelque part dans le Sud-Est, puis une autre sur la Medway – probablement aux alentours de Durobrivae (Rochester), à l'extrémité de la ligne solsticienne de Noviomagus (Chichester). Son frère, Togodumnus, fut tué dans l'un de ces engagements. Lorsque les Romains franchirent la Tamise et marchèrent sur Camulodunum (Colchester), Caratacos déplaça le front de la campagne vers l'ouest. Il se retrancha derrière les collines des Cotswolds puis par-delà l'estuaire de la Severn. Vers 49, il atteignit enfin le territoire des Silures, en Galles du Sud.

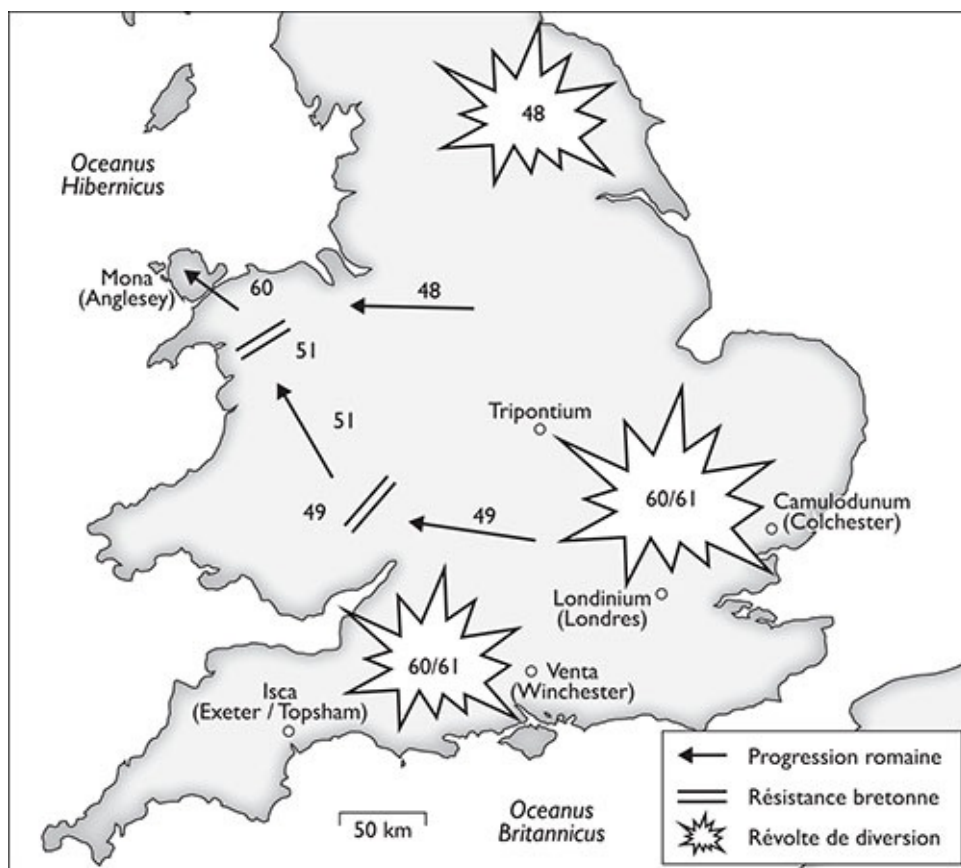
Même à ce stade précoce de la conquête, la vision conventionnelle de légions romaines disciplinées opposées à des hordes chaotiques de guerriers celtes n'est pas tenable. Caratacos avait gouverné un petit empire dans la vallée de la Tamise. Cet enfant du Sud-Est civilisé devint alors le chef incontesté des Silures – peuple « basané et crépu » auquel Tacite prêtait une « intrépidité naturelle » et qui avait pour lui la ruse et « les pièges du terrain<sup>445</sup> ». Pour un regroupement de clans prétendument anarchique, les Silures formaient une entité politique efficace, capable de sceller des alliances sur de vastes territoires et, ajoutait malicieusement l'historien, d'« entraîner d'autres peuplades à la révolte en distribuant avec largesse les dépouilles et les prisonniers<sup>446</sup> ».

S'engagea le long des crêtes et des vallées de Galles du Sud une guerre de harcèlement qui n'a laissé aucune trace visible sur le paysage. De là, Caratacos déplaça à nouveau le théâtre des opérations, cette fois-ci vers le nord, au pays des Ordovices, à une semaine de marche de la zone occupée par les Romains. « Ceux qui redoutaient l'idée d'une paix romaine<sup>447</sup> » venaient à présent gonfler ses rangs. Il espérait sans doute ainsi s'ouvrir des voies d'approvisionnement vers les grandes fédérations tribales de l'Est – les Cornovii et les Brigantes –, mais il y avait une autre raison à sa retraite progressive vers le nord-ouest : derrière les remparts venteux de la Snowdonia se trouvait l'île sacrée de Mona (Anglesey), où les druides avaient leur bastion.

De même que le Finistère, le cap Finisterre et le Promontoire sacré, Mona était l'une des extrémités de la terre. Sa nature insulaire l'inscrivait tout à la fois dans ce monde et dans l'au-delà. Son lien avec le monde souterrain est bien attesté : entre le II<sup>e</sup> siècle av. J.-C. et l'époque où elle finit par tomber aux mains des Romains (78), des centaines d'objets en bronze et en fer furent jetés dans un lac du Nord-Ouest de l'île – le Llyn Cerrig Bach, dont il ne reste aujourd'hui qu'un lagon marécageux en bordure d'un terrain d'aviation militaire. On y a notamment repêché des épées, des chaînes d'esclaves, des outils de forgeron et des chaudrons. Certains provenaient d'Hibernie (l'Irlande), d'autres de Gaule Belgique. Il est possible qu'ils aient été déposés comme offrandes votives par les étudiants venus se former au druidisme en Bretagne.

Pour la première fois peut-être depuis le début de leur longue guerre contre les Celtes, les Romains eurent ici une vague idée de la géographie sacrée qui déterminait les mouvements de l'ennemi. L'intérêt stratégique de Mona était évident : la mer lui tenait lieu de douve mais également de grand axe de circulation. Depuis les ports de l'île, un navire de transport de troupes pouvait aisément rallier le Nord de la Bretagne, l'Hibernie ou les terres des Dumnonii, au Sud-Ouest. Tandis que les Romains consolidaient leur conquête du Sud et de l'Est, la forteresse insulaire des druides devint « le repaire des transfuges<sup>448</sup> » et le pouvoir « qui fournissait des forces aux rebelles<sup>449</sup> ».





**Fig. 68 – Le rôle de l'île de Mona dans la résistance bretonne (48 à 61 apr. J.-C.)**

Une carte chronologique de la progression des troupes bretonnes révèle un schéma dont le foyer de convergence est, indirectement, l'île de Mona<sup>450</sup> (Fig. 68). En 48, le gouverneur Ostorius Scapula marcha contre les Deceangli de Galles du Nord, mais une révolte soudaine des Brigantes le rappela à l'est et l'empêcha d'attaquer Anglesey et « ses puissants habitants<sup>451</sup> ». Peu après, Caratacos prit le commandement des Silures en Galles du Sud. Sa stratégie semble également avoir été dictée par la nécessité de défendre Mona : à mesure qu'il progressait vers le nord, ses lignes de résistance protégeaient en permanence l'île sacrée. Plus tard, la révolte des Iceni et de leurs alliés coïnciderait avec l'assaut de Suetonius Paulinus sur Mona et obligerait le général romain à renoncer à la destruction des sanctuaires des druides (voir p. 306).

Certains historiens estiment que les prêtres druidiques et leur bastion insulaire ne jouèrent qu'un rôle négligeable dans la résistance bretonne. Ce n'était pas l'avis des commandants romains. Agricola considérait l'invasion de Mona comme une entreprise « difficile et dangereuse<sup>452</sup> ». Lorsque Suetonius Paulinus lança son offensive, il espérait damer le pion à un autre général romain, Corbulon. Dans son esprit, la conquête de cette petite île de l'*Oceanus Hibernicus* serait un exploit comparable à celle de l'Arménie, que son rival venait de soumettre.

Les soldats du rang, parmi lesquels figuraient de nombreux Germains et Celtes, partageaient les appréhensions de leurs commandants. Tandis qu'ils progressaient à travers les hallucinants paysages montagneux des Galles centrales, ils avaient bien conscience d'approcher un lieu d'où irradiait un pouvoir occulte. Ils n'avaient déjà traversé l'*Oceanus Britannicus* qu'à contrecœur : « Persuadés qu'ils allaient combattre hors du monde habitable, ils s'irritèrent », raconte Dion Cassius, et ils n'avaient repris courage qu'à la vue « d'un flambeau » qui avait fendu le ciel de l'Orient à l'Occident, dans le sens du soleil, en direction de la Bretagne<sup>453</sup>. Désormais, lancés à la poursuite de Caratacos vers le nord, ils virent les nuages s'amasser, sombres et menaçants, au-dessus des montagnes de la Snowdonia. Par-delà ces crêtes, le monde se terminait. Quand enfin, en 60, ils débarqueraient sur le



rivage de Mona, ils auraient « les membres paralysés » par le spectacle de femmes « telles des Furies en vêtements de deuil, les cheveux épars, brandissant des torches ; et des druides, tout autour, lançaient des prières sinistres en levant les mains vers le ciel<sup>454</sup> ».

Seuls les druides et les chefs de guerre bretons avaient une vision d'ensemble du territoire. La ligne solsticielle des dragons, d'Oxford à Dinas Emrys, franchit le détroit du Menai au cap d'Abermenai, où le premier bac dont la chronique a gardé le souvenir reliait Mona à la péninsule de Dinlle – la « forteresse de Lleu » ou de « Lugh ». Ce fut sans doute là, au point de passage le plus étroit, que les légions romaines poussèrent leurs bateaux à carène plate sur les bancs de sable et les bas-fonds avant de se retrouver nez à nez avec l'étrange armée de druides. Au-delà de l'estuaire, la ligne termine sa course sur l'île Holy, au large de la côte nord-ouest de Mona, et vient buter sur le mont Holyhead dont les pentes blanches guidaient les marins croisant sur l'*Oceanus Hibernicus* (Fig. 69).

En 51, le dieu solaire qui avait mobilisé les tribus gauloises à Alésia un siècle plus tôt incita Caratacos à commettre ce qu'un historien moderne a qualifié d'« erreur cruciale » : à l'instar de Vercingétorix, « Caratacos rassembla ses troupes pour un dernier combat, donnant aux Romains exactement ce qu'ils voulaient : une bataille rangée<sup>455</sup> ». Le site de l'affrontement n'a jamais été identifié<sup>1</sup>, mais sur la carte de la Terre du Milieu, les panneaux indicateurs solaires pointent vers un lieu qui correspond en tous points à la description de Tacite.

La route qui relie les deux cols de montagne ouvrant la voie vers l'île de Mona est gardée par le fort de Dinas Emrys, que l'on appelait dans les temps anciens Dinas Ffaraon Dandde (« la forteresse de l'ardent pharaon »). Sur ce site, comme nous l'avons vu (p. 276), convergent trois voies solaires : la ligne solsticielle des dragons partant de l'*omphalos* d'Oxford croise un méridien et un parallèle. La colline était habitée à l'âge du fer<sup>456</sup>. Les seuls vestiges visibles aujourd'hui sont ceux d'une tour du XIII<sup>e</sup> siècle. Non loin de là, une *lapis fatalis*<sup>457</sup> (« pierre fatidique »), la Carreg yr Eryr (« pierre de l'aigle »), marquait le point de jonction de trois *cantrefi* – les districts médiévaux dont on pense qu'ils reposaient sur le découpage des royaumes tribaux celtiques.

Pour Caratacos, cette légendaire colline fortifiée à l'intersection de trois chemins solaires était un équivalent britannique d'Alésia. Elle se trouvait également répondre à ses besoins stratégiques. D'après Tacite, la bataille eut lieu « chez les Ordovices », en un lieu tel que « l'accès, la retraite, tout nous fût défavorable et convînt mieux à ses troupes<sup>458</sup> ». Au-devant de la forteresse coulait « un fleuve aux gués incertains » ou « de profondeur variable » (« *amnis vado incerto* ») : il s'agit sans doute de la Glaslyn, alimentée par le lac du même nom et dont le cours enfle rapidement avec les eaux de pluie mais demeure guéable le reste du temps. En aval du lac Llyn Dinas, la vallée est presque entièrement barrée par la colline de Dinas Emrys. Tout autour, une « crête » ou « chaîne de montagnes » « surgissante » ou « menaçante » (« *imminentia iuga* ») ébranla le courage du général romain. La description ne sied guère aux modestes collines du Shropshire, souvent désignées comme site de la bataille.

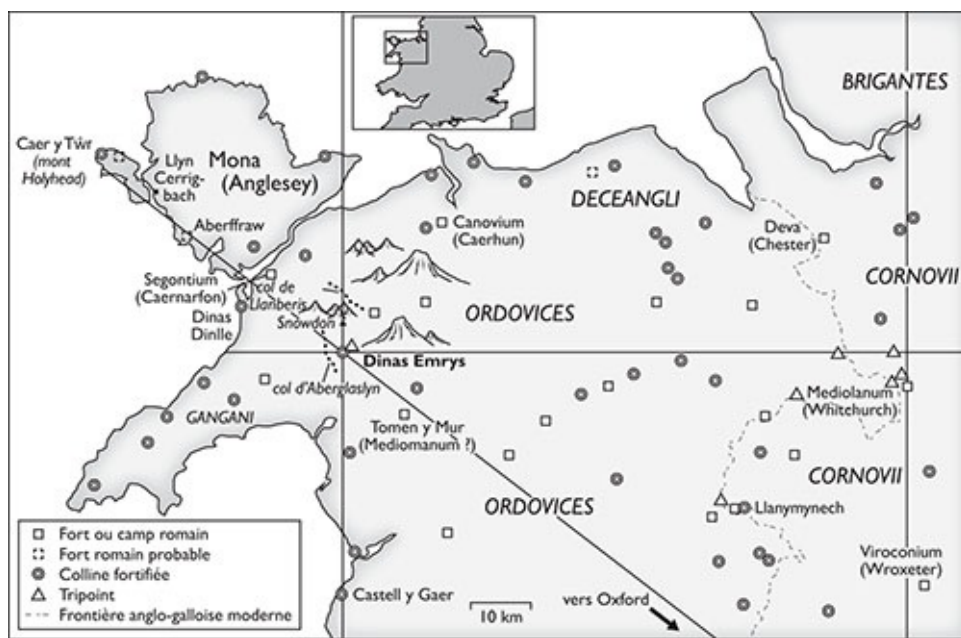


Fig. 69 – Les Galles du Nord et l'importance stratégique de Dinas Emrys

La plupart des forts romains furent probablement construits dans les années 70 ou 80 apr. J.-C., après la défaite de Caratacos.

Les récits qui, telles les écharpes de brume s'élevant du fleuve, enveloppent Dinas Emrys, sont aussi confus que les vestiges archéologiques. Après la mort de Caratacos, les chants des bardes ou les légendes locales conservèrent peut-être la mémoire de sa grande bataille contre les conquérants, qui s'enchevêtra peu à peu au mythe d'origine. Des siècles plus tard, quand les Romains eurent abandonné la Bretagne aux Celtes et à l'envahisseur saxon, les exploits d'autres guerriers furent incorporés dans le récit. Les visages des anciens dieux celtiques et des héros n'étaient alors guère plus que des motifs abstraits sur la trame. Pourtant, sous certains éclairages, ils sont encore reconnaissables.

Dans les légendes du haut Moyen Âge, le roi assiégé qui choisit Dinas Emrys pour forteresse n'est pas Caratacos mais le chef de guerre Vortigern, que les Saxons avaient poussé à fuir vers le lointain ouest. Cet épisode se serait déroulé quatre cents ans après l'époque de Caratacos. Les *magi* (« mages ») de Vortigern – une traduction fréquente du mot « druides », en latin – lui ordonnent de faire construire une citadelle. Les tailleurs de pierre se mettent au travail, mais chaque nuit, les tours s'écroulent mystérieusement. Les *magi* conseillent alors à Vortigern de « trouver un enfant sans père, de l'immoler et d'asperger la citadelle de son sang<sup>459</sup> ». La victime désignée s'avère être le fils orphelin d'un aristocrate romain. Il s'appelle Ambrosius (Emrys, dans sa forme originelle) ou Ambrosius Aurelianus<sup>2</sup>. Le garçon échappe à la mort en révélant la véritable raison qui empêche les tours de se tenir debout : il y a dans le sous-sol de la forteresse, au cœur de la colline, un étang au fond duquel sont enfouis deux dragons.

La légende de l'enfant romain dont le sang devait protéger la citadelle évoque l'un des « rites cruels et horribles » des druides. Durant leurs neuf années de campagne, les troupes de Caratacos firent sûrement des prisonniers et des otages, et le fils d'un Romain de haut rang aurait très bien pu servir d'offrande sacrificielle avant la bataille. Son nom rappelle la valeur religieuse de l'immolation : « Ambrosius » signifie « immortel », et « Aurelianus » vient de l'adjectif latin *aureus*, « doré », que l'on appliquait fréquemment au soleil.

À la veille de la bataille qui se jouerait sur cette colline sacrée où Lludd avait enterré les dragons et où convergent trois voies solaires, on inhuma symboliquement le « Soleil Immortel ». Un trésor – le trône de Bretagne ou l'or de Merlin, dirait-on plus tard – fut enseveli sous la forteresse ou le lac voisin, tout comme l'or de Delphes avait été immergé dans les étangs de Tolosa (p. 212). La croyance en la réincarnation était une pierre angulaire de la doctrine druidique ; on la retrouvera dans la

légende du roi Arthur et de ses chevaliers endormis, et dans l'histoire d'un rédempteur crucifié par les Romains qui descendit en enfer, puis s'éleva au ciel. Un jour, les guerriers de Caratacos qui périrent sur le champ de bataille se lèveraient à nouveau, comme le soleil à l'orient du ciel.

Sur les pentes les moins abruptes de la colline, Caratacos avait « entassé des pierres en guise de rempart » mais, rapporte Tacite, les Romains eurent tôt fait de démolir « cet amas [...] grossier et informe<sup>460</sup> ». C'est peut-être là l'origine historique de la citadelle écroulée de Vortigern. Les Bretons, pris en étau entre les légionnaires et les supplétifs, furent dépassés. L'ennemi captura l'épouse et la fille de Caratacos ; ses frères se rendirent. Caratacos lui-même prit la fuite vers le nord-est, où la reine des Brigantes, Cartimandua, espérant asseoir son pouvoir encore fragile, le livra aux Romains. Ce fut enchaîné que, depuis le Nord de l'île, le roi breton traversa son pays conquis. Il lui faudrait plus d'un mois pour atteindre Rome, et durant ce long voyage par la Bretagne, la Gaule et l'Italie, il dut avoir tout le temps de composer les discours qui les sauveraient, lui et les siens, de l'exécution.

Les tribus de Galles du Sud poursuivirent le combat, redoublant d'ardeur lorsqu'il eurent appris que le gouverneur Ostorius Scapula avait appelé à « anéantir » jusqu'au nom des Silures<sup>461</sup>. L'île de Mona bénéficia d'un sursis pendant neuf ans. Les hommes de Suetonius Paulinus ne franchirent le détroit du Menai qu'en l'an 60 ; ils massacrèrent les druides et accomplirent leur basse besogne, rasant tous les bosquets de chênes de l'île. Mais ils n'avaient pas pour autant arraché la victoire. Car cependant qu'ils profanaient les sanctuaires des druides à l'extrême ouest de la Bretagne, où le soleil couchant ensanglante les eaux de l'océan, la nouvelle leur parvint de la grande île qu'un grand embrasement couvrait à l'est. Toute la province de Bretagne se soulevait. Cette fois-ci, la mise en pratique militaire de la science druidique aurait des conséquences dévastatrices pour les Romains.

\*

Tandis que Suetonius Paulinus « perçait au travers des ennemis<sup>462</sup> » pour rejoindre Londinium depuis Mona, un messenger apporta un ordre au préfet du camp de la deuxième légion d'Auguste, basée à la forteresse d'Isca Dumnoniorum (Exeter), à la pointe sud-ouest du pays. Le préfet était normalement troisième dans la chaîne de commandement, mais la campagne de Mona avait placé les forteresses en sous-effectif, et Poenius Postumus se retrouvait seul à la tête des légions<sup>463</sup>. Il avait pour consigne de se rendre immédiatement dans la province afin de prêter main-forte aux troupes de Suetonius Paulinus.

Pour une raison ou pour une autre, le préfet désobéit. Isca Dumnoniorum était séparé de l'est de la province romaine par les collines fortifiées des Durotriges, dont la plus impressionnante était Maiden Castle, près de Dorchester. Vus du ciel, les replis labyrinthiens de ses remparts de terre évoquent les volutes de la loupe de chêne, motif cher à l'art celtique, ce qui laisse à penser qu'outre leurs fonctions pratiques et stratégiques, ces murailles avaient un rôle conjuratoire. Les fouilles archéologiques ont révélé des traces d'affrontements au corps à corps et de jets de balistes à Maiden Castle et dans d'autres oppida de la région. Bien que l'on associe souvent ces artefacts à l'invasion de 43 apr. J.-C., bon nombre de signes de destruction semblent davantage correspondre aux événements de 60-61<sup>464</sup>. Si Poenius Postumus ne fit jamais sa jonction avec son général, c'était probablement parce qu'il avait, lui aussi, une rébellion à mater.

L'offensive sur l'île de Mona avait déclenché deux soulèvements simultanés – l'un, dans le Sud-Ouest, s'étendait peut-être jusqu'à Noviomagus (Chichester) et Venta Belgarum (Winchester) ; l'autre, dans le Sud-Est, agitait une zone de quelque dix mille kilomètres carrés. Dix-sept ans après l'invasion romaine, les tribus bretonnes devaient encore disposer d'un système de messagerie aussi efficace que le télégraphe vocal gaulois : les Iceni, les Trinovantes et leurs alliés « avaient secrètement comploté pour reprendre leur liberté<sup>465</sup> ». Et les dieux eux-mêmes semblaient à présent s'en mêler.

Les marchands et administrateurs romains établis à Camulodunum (Colchester) furent témoins de « prodiges » pour le moins déconcertants. Une statue de la Victoire fut retrouvée face contre terre, comme si elle avait tenté de fuir devant l'ennemi. « Des femmes agitées d'une fureur prophétique » annonçaient par les rues une ruine imminente et, comme pour confirmer la sombre prédiction, l'image d'une ville dévastée apparut dans l'estuaire de la Tamise. À la marée montante, les eaux de la Manche se colorèrent de rouge sang, et le jusant abandonna sur le rivage « des simulacres de cadavres humains<sup>466</sup> ». Les sorcières de Camulodunum pouvaient, comme les druidesses brandissant leurs torches sur l'île de Mona, jeter la terreur dans le cœur d'un Romain, et il y avait plus inquiétant encore : le chef de la rébellion était une femme.

Boudica<sup>467</sup>, reine des Icenis, dont le nom signifie « la victorieuse », est la première héroïne de l'histoire britannique. Tous les récits modernes de sa légende reprennent l'épisode du viol de ses filles et des coups de fouet que lui infligèrent les administrateurs romains qui dépouillaient la province. L'unique source attestant de ces outrages est la harangue galvanisante qu'elle fit à ses troupes, rapportée (ou inventée) par Tacite<sup>468</sup>. L'humiliation sexuelle de la famille royale icénienne était censée expliquer comment une femme – mais une femme « douée d'une intelligence supérieure à celle d'une femme<sup>469</sup> » – avait pu être aussi près de reconquérir une province romaine. Le déferlement de violence sanguinaire qu'elle laissa dans son sillage dans tout le Sud de la Bretagne montra ce qui pouvait arriver lorsque se déchaînait la juste fureur d'une Celte bafouée. Il n'est guère besoin de dire qu'il est impossible de dévaster totalement plusieurs grandes agglomérations en si peu de temps sans un plan de campagne parfaitement coordonné et une armée bien approvisionnée. Boudica était une guerrière et une femme politique. Les princesses avaient peut-être réellement été violées et la reine fouettée, mais ces offenses relèvent aussi de la rhétorique de la révolte et elles fournirent aux troupes celtes un *casus belli* plus exaltant que les malversations des hauts fonctionnaires romains.

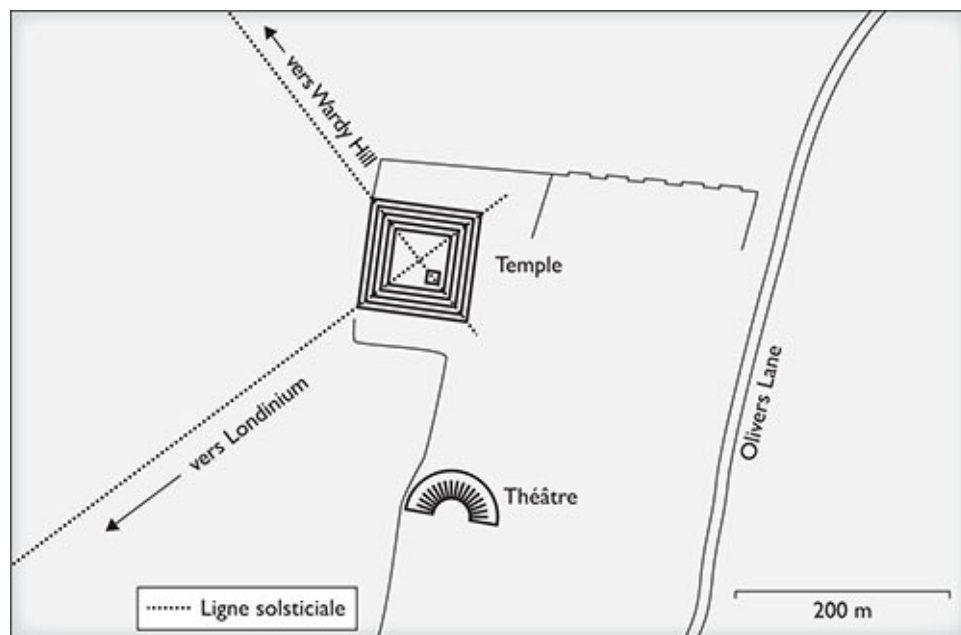
Le détail le plus ostensiblement druidique est absent de la plupart des récits populaires retraçant la carrière météorique de Boudica, soit parce qu'il paraît trop étrange pour être vrai, soit parce qu'il cadre mal avec son image de mère et de victime incapable de se défendre face à un agresseur romain. La reine, raconte Dion Cassius, s'adressa à ses troupes d'une « voix rude », du haut d'« une tribune faite de terre détrempée [ou de “tourbe”]<sup>470</sup> ». Elle portait une tunique à carreaux et un épais manteau. Une masse de cheveux auburn lui tombait sur les hanches. Sur ses genoux, une créature palpitante attendait d'être délivrée de sa prison. La reine ouvrit les bras et le lièvre détalait dans une direction que les druides déclarèrent de bon augure.

Un lièvre brun débusqué s'enfuit en courant en ligne droite sur un kilomètre ou plus, généralement dans le sens du vent ; c'était donc l'animal tout indiqué pour une chef de guerre celte cherchant à convaincre ses troupes que les dieux approuvaient son projet. Le site le plus probable de cette cérémonie divinatoire est la forteresse de Wardy Hill où le méridien le plus oriental rencontre le parallèle de Pendinas et la ligne solsticiale d'Oxford (Fig. 62). Du haut de ses dix petits mètres d'altitude, la « colline » éponyme du site commande les étendues marécageuses du Cambridgeshire. Les fouilles entreprises dans les années 1990 ont montré que Wardy Hill était déjà un site défensif important bien avant que son sommet n'accueille un blockhaus de la Seconde Guerre mondiale. C'était l'un des grands établissements de la tribu des Icenis, qu'« une élite continua à occuper » sous la domination romaine<sup>471</sup>.

Sur la carte de la Terre du Milieu, le parcours sanglant de Boudica dessine une danse de destruction parfaitement chorégraphiée (Fig. 71). La ligne solsticiale de Wardy Hill file aussi droit qu'un lièvre brun vers Erbury Camp (ou Clare Camp), qui était l'une des plus grandes forteresses des alliés des Icenis, les Trinovantes. Elle rejoint ensuite le centre cérémonial de Camulodunum<sup>472</sup>, capitale de la province romaine et première ville que dévasta l'armée de la reine. La communauté scientifique s'accorde à penser que le temple romano-celtique du lieu aurait des origines préromaines.

L'hypothèse paraît à présent d'autant plus plausible que le sanctuaire est aligné sur les angles solsticiaux britanniques : un axe coïncide avec la ligne solsticielle de Wardy Hill, l'autre pointe directement vers l'étape suivante de l'itinéraire de Boudica : Londinium (Fig. 70).

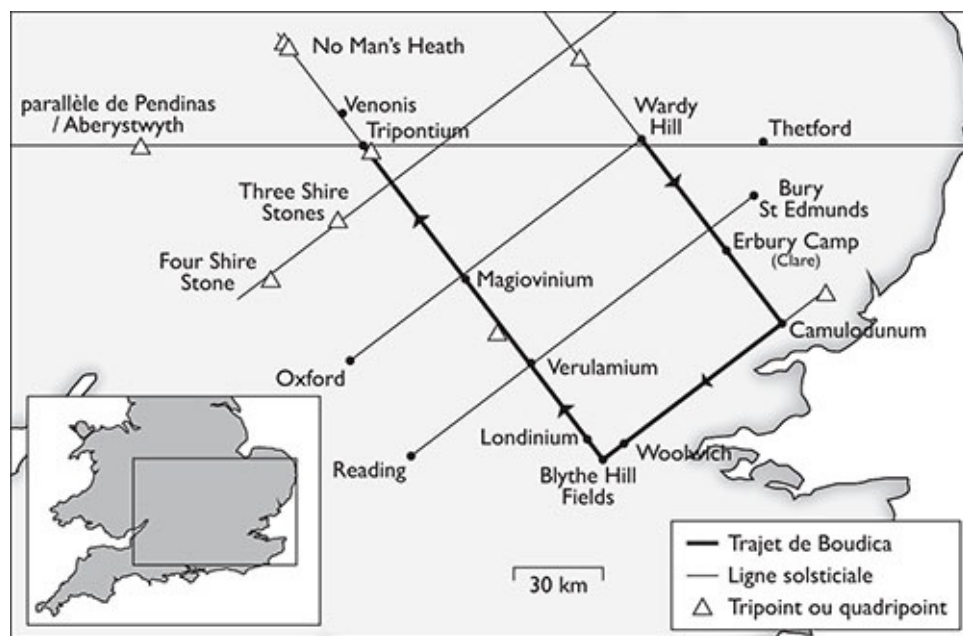
Une couche de débris calcinés datés de l'époque de la révolte de Boudica a été découverte en plusieurs points de Londres. Elle se prolonge au sud de la Tamise vers Southwark, où la reine guerrière aurait traversé le fleuve. Or à ce stade, au moment où je vérifiai la cohérence de l'argument de ce livre, la carte de la Terre du Milieu m'apparut erronée : si Boudica avait suivi la ligne solsticielle vers le sud-ouest depuis Camulodunum, elle aurait franchi la Tamise à plusieurs kilomètres en aval, à l'emplacement de l'ancienne centrale électrique de Woolwich<sup>473</sup> – point qui ne présentait aucun intérêt apparent. Puis, une dépêche du front archéologique tomba. Du fait de « la menace constante des chercheurs de trésor », la découverte avait été tenue secrète depuis 1986. À présent, en 2010, les travaux du parking du centre aquatique qui a remplacé la centrale touchant à leur fin, l'unité d'archéologie préventive du Kent était en mesure de révéler qu'« un important site fortifié de l'âge du fer » avait été mis au jour sur le chantier :



**Fig. 70 – Camulodunum**

Le centre religieux de Camulodunum, près de Gosbeck's Farm, Colchester (d'après Rosalind Dunnett et Richard Reece<sup>474</sup>). Les alignements sont exacts à moins d'un degré près.



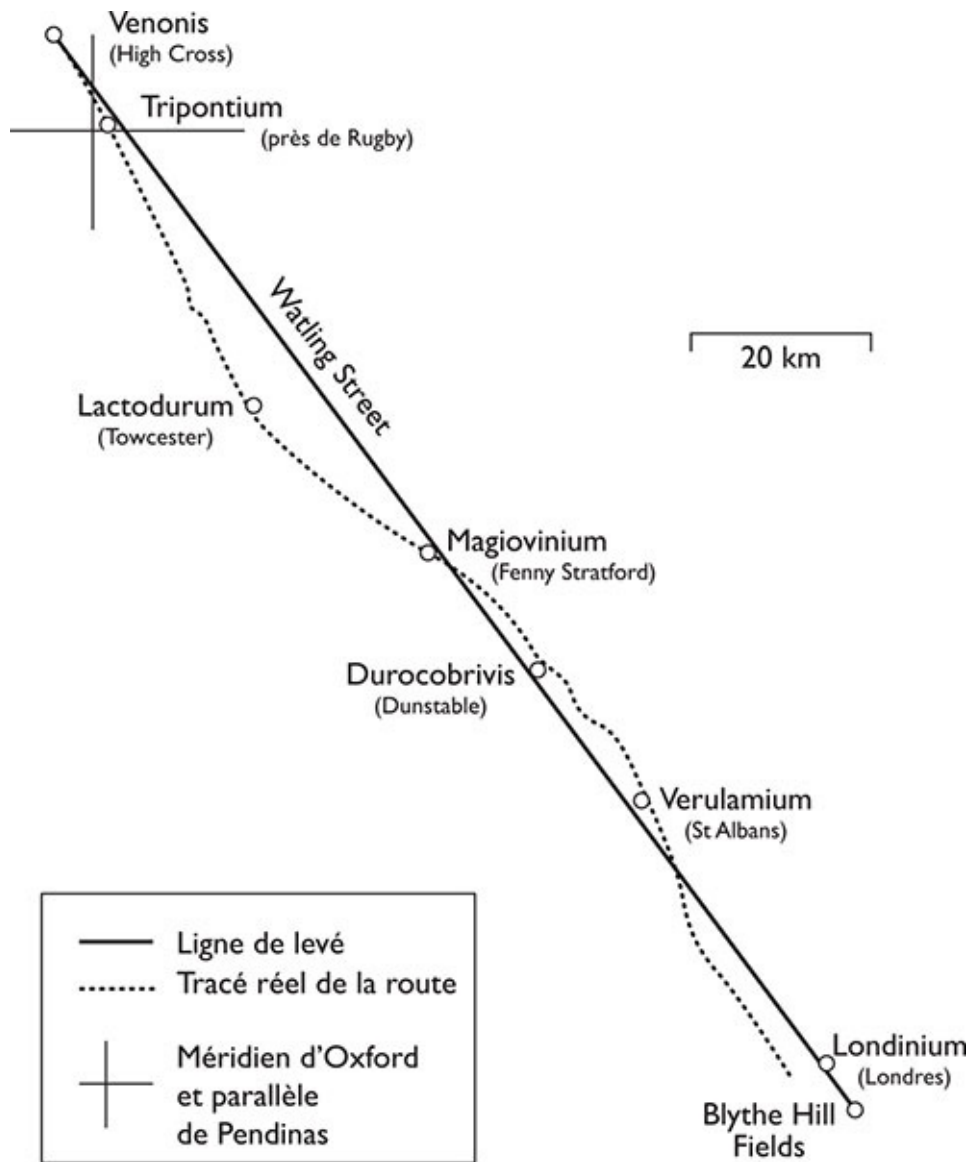


**Fig. 71 – Le schéma de la révolte de Boudica**

Construit aux alentours de 250 av. J.-C., des siècles avant la fondation de la cité de Londinium par les Romains, ce site majeur sur la rive sud de la Tamise contrôla le fleuve pendant plus de deux cents ans. Ses habitants s'étaient entourés d'imposants remparts de terre et de profonds fossés défensifs [...]. L'ensemble du dispositif défensif aurait englobé une surface d'au moins 60 à 70 kilomètres carrés [...]. Cette importante forteresse fluviale dominait également une vaste zone et fut de fait la capitale du bassin londonien pendant une partie de l'âge du fer<sup>475</sup>.

La ligne solsticielle de Camulodunum coupe exactement cette « capitale du bassin londonien ». Passant au sud du parc de Greenwich, elle poursuit sa course jusqu'à une intersection solaire et un carrefour de voies romaines au pied de la colline de Blythe Hill Fields, dans le *borough* londonien de Lewisham. Du sommet de cette éminence, les éclaireurs de l'armée de Boudica auraient eu une vue plongeante sur les navires de commerce, les péniches marchandes et les nouvelles maisons romaines bordant la rive nord de la Tamise. Les insurgés bifurquèrent alors à angle droit pour longer l'une des quatre routes royales de Bretagne – celle que l'on appellerait plus tard Watling Street.

Sabrant et massacrant tout sur leur passage, ils empruntèrent cette ancienne trajectoire protégée des dieux jusqu'à Londinium. Ils repassèrent peut-être la Tamise à Southwark – ou bien, s'ils avaient collé au plus près de la ligne solsticielle, entre les ponts de Blackfriars et Waterloo où, en 1868, les limons du fleuve livrèrent un exceptionnel casque de parade celtique surmonté de deux cornes de bronze. Leur itinéraire les aurait ensuite conduits aux abords de Russell Square et de la gare d'Euston (et non de la gare voisine de King's Cross, où une légende locale situe la tombe de Boudica) puis, par-delà le parc de Hampstead Heath, le long d'un tronçon de l'actuelle « Great North Way », jusqu'à leur prochaine cible : la cité romaine de Verulamium (St Albans), ancienne capitale des Catuvellauni.



**Fig. 72 – Watling Street**

La ligne de levé supposée et le tracé réel de Watling Street. On ignore par quel itinéraire la route traversait Londres. Au-delà de la capitale britannique, cette ligne aurait touché la côte sud près de Hastings. Son tracé correspond à la zone de levé de la route du XVIII<sup>e</sup> siècle qui relie Londres à Hastings en passant par Lewisham, Bromley, Farnborough, Sevenoaks, Tonbridge, Lamberhurst et Robertsbridge<sup>476</sup>. À l'heure actuelle, cette route n'est pas considérée comme une voie romaine.

Laissant derrière elle les ruines fumantes de trois grands centres du pouvoir romains, la reine envisageait peut-être de compléter son parcours de destruction en retournant en territoire icénien par la ligne solsticielle d'Oxford (Fig. 71). Entre-temps, après avoir abandonné Londinium à son sort, les troupes de Suetonius Paulinus s'étaient regroupées quelque part au nord de Verulamium. Privés du renfort de la deuxième légion d'Auguste attendue d'Isca Dumnoniorum, les Romains se retrouvaient en infériorité numérique, mais l'affrontement était devenu inévitable. Ils firent face aux Bretons dans une gorge étroite fermée en arrière par un bois et ouvrant sur une plaine<sup>477</sup>. (Ce sont là les seuls détails topographiques que fournit Tacite.) Les soldats, qui tremblaient encore au souvenir terrifiant des druides de Mona, eurent besoin de toutes les exhortations de Suetonius pour ignorer l'épouvantable fracas des carnyx et les « vaines menaces de l'armée barbare » (les imprécations des druides) : « Vous voyez devant vous plus de femmes que de guerriers<sup>478</sup> », lança-t-il à ses braves, tentant maladroitement d'apaiser leur frayeur.

Puisque Watling Street était la principale voie de raccordement entre le pays de Galles et Londres, elle a donné son nom à la bataille. Cette appellation est plausible, mais l'emplacement exact est

inconnu. L'archéologue qui a sondé le site de Tripontium (près de Rugby, sur la Watling Street) a suggéré en 1997 que l'affrontement aurait pu se dérouler sur la plaine voisine de Dunsmore<sup>479</sup>. Il se trouve que c'est justement l'un des champs de bataille identifié par de récentes « techniques d'analyse du terrain<sup>480</sup> », et l'analyse druidique encore plus récente le confirme.

Le parallèle de Pendinas/Aberystwyth croise Watling Street à Tripontium, au point de rencontre de trois comtés, à quelques mètres à l'est du méridien d'Oxford (Figs 71 et 72). Jusqu'en 2007, le site était couvert d'immenses pylônes d'émetteurs radio qui interdisaient toute prospection archéologique. La construction d'un vaste complexe immobilier est maintenant sur le point d'ensevelir ce qu'il pourrait rester d'indices. Un jour peut-être, la bêche d'un habitant de l'avenue Boudica ou du passage Suetonius déterrera dans un jardin une épée celtique ou une lance romaine. Si l'on y retrouve des ossements humains, ils pourraient bien être ceux d'une femme. Les légionnaires surgirent du défilé en formation en pointe. Entravés par leurs chariots et bagages, les Bretons ne purent se replier, et « nos soldats, raconte Tacite, n'épargnèrent pas même les femmes<sup>481</sup> ».

Tacite, qui aimait à régaler ses lecteurs romains du spectacle du stoïcisme barbare, affirme que Boudica se suicida par le poison. Afin d'éteindre les derniers foyers d'insurrection, le conquérant ravagea<sup>3</sup> par le feu et le fer les territoires de « toutes les peuplades qui s'étaient montrées indécises ou hostiles<sup>482</sup> ». Dans la version moins héroïque de Dion Cassius, Boudica survécut à la bataille mais succomba des suites d'une maladie. Les Bretons étaient prêts à poursuivre le combat, mais ils virent dans la mort de leur reine le signe de la défaite finale. Ils lui donnèrent « des funérailles magnifiques », puis « se dispersèrent<sup>483</sup> ».

Aucun récit historique n'en fait mention, mais des fouilles minutieuses ont établi que le grand enclos cérémonial des Iceni, à Thetford (Norfolk), disparut vers la même époque<sup>484</sup>. Il se trouvait à la même latitude que Pendinas, Tripontium et Wardy Hill. L'ensemble du complexe – ses grands bâtiments circulaires et ses neuf palissades concentriques – fut scrupuleusement démantelé par les soldats romains. Les chênes furent arrachés un à un de leurs trous de poteaux, à la pelle, à la corde et à la force des bras. L'enclos de Thetford n'était ni un site militaire ni un quartier résidentiel, mais les Romains avaient appris à redouter les druides et leurs chênes, et il leur parut plus sûr de les retirer complètement plutôt que de livrer le sanctuaire aux flammes et risquer de voir les arbres renaître des cendres.

\*

Dix ans après la mort de Boudica, la plus grande partie de ce qui est aujourd'hui l'Angleterre était passée sous domination romaine. Le pays de Galles s'accrocha à son indépendance jusqu'au milieu des années 70 et, malgré le massacre des druides, l'île de Mona résista quelques années de plus. En 78, le nouveau gouverneur, Gnaeus Julius Agricola, acheva l'opération de nettoyage qu'avait entamée Suetonius avant d'être rappelé sur les lignes de front pour mater la révolte de Boudica. Les Bretons « demandèrent la paix, l'île capitula<sup>485</sup> ». La menace des druides écartée, Agricola était libre de progresser vers le nord et de découvrir « de nouvelles nations » qu'il s'employa à « dévaster jusqu'à la Tay<sup>486</sup> ». En 83, seules les tribus de Calédonie du Nord demeuraient insoumises.

Une nuit, quelque part au nord de l'estuaire du Forth, tandis que les soldats de la neuvième légion dormaient dans leur camp, « les peuples indigènes de Calédonie<sup>487</sup> » massacrèrent les sentinelles et envahirent le cantonnement. Agricola accourut aussitôt à leur secours à la tête d'un détachement de cavalerie. À l'aube, les Bretons fuyaient dans « les marécages et les forêts ». Aucun autre événement particulier n'est rapporté avant l'été suivant, au cours duquel Agricola apprit la mort de son petit garçon à Rome. Cherchant remède à son deuil dans la guerre, « il envoya la flotte en avant avec ordre

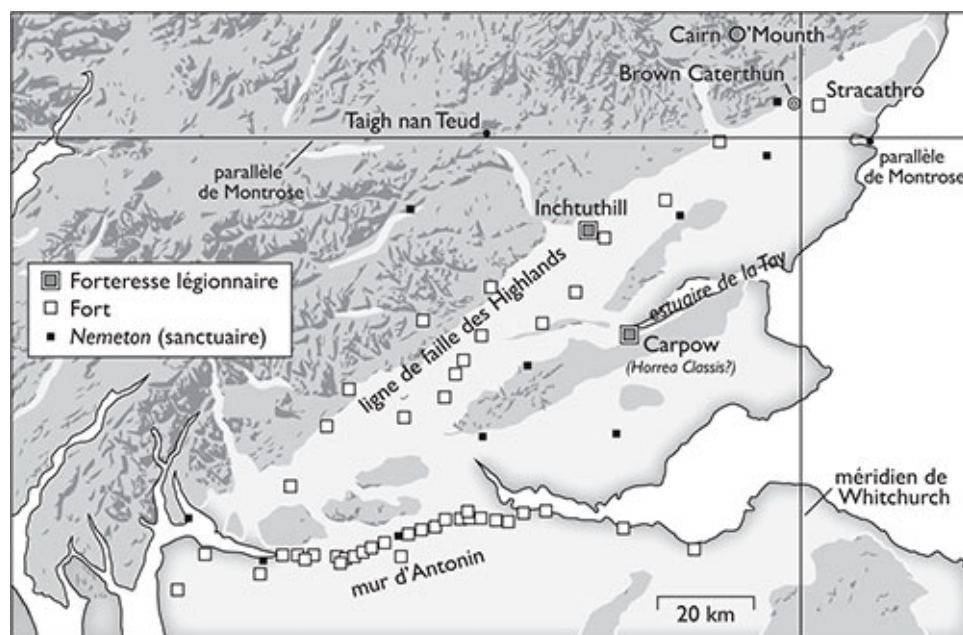
de se livrer au pillage en de nombreux endroits, pour provoquer une vive terreur et de la confusion<sup>488</sup> ».

« Nullement abattus par l'issue du combat précédent », les tribus calédoniennes démontrèrent la capacité des Celtes à affluer de toutes parts telles des abeilles lorsque la ruche est attaquée : « À force d'ambassades et de traités, ils avaient soulevé les forces de toutes les tribus<sup>489</sup>. » Plus de trente mille guerriers se massèrent en un lieu que l'on appelait en latin « mons Graupius ».

C'est ici qu'apparaît pour la première fois dans l'histoire une nation proto-écossaise. Malheureusement, le premier événement rapporté dans les annales d'Écosse est condamné à errer sur la carte sans pouvoir nulle part s'y fixer : l'emplacement du « mons Graupius » est un mystère. Il y a actuellement une trentaine de candidats<sup>490</sup>, mais puisque la géographie humaine de l'Écosse de l'âge du fer repose largement sur des conjectures et que la plupart des batailles de cette époque ne laissent que peu de traces physiques, aucun site ne s'est démarqué comme favori<sup>4</sup>.

Bien que l'origine du nom « Graupius » soit systématiquement réputée obscure, on retrouve le mot celtique *graua* dans des dizaines de toponymes. *Graua* signifiait « gravier », et le deuxième segment du mot correspond probablement au suffixe qui l'accompagne souvent : *penno* – *pennius* ou *pen(n)is*, dans sa forme latine –, « colline » ou « sommet ». Les collines graveleuses ne sont certes pas rares, mais en se guidant à la description que donne Tacite du site de la bataille, à une carte des forts romains contemporains et, surtout, à la carte druidique de la Bretagne, la dernière grande offensive des Celtes britanniques peut enfin trouver un foyer et peut-être un monument plus adapté que les dix-sept éoliennes que l'on s'apprête à ériger sur la colline voisine de Nathro Hill.

Les lignes de latitude divisaient le monde antique en *klimata*. L'une de ces lignes passait par Delphes, une autre par Châteaumeillant et une troisième par Pendinas, au-dessus d'Aberystwyth. La suivante, à une heure de jour au nord de Pendinas, traverse l'Écosse d'ouest en est depuis le cap d'Ardnamurchan jusqu'au bassin de Montrose, en passant par les landes de Rannoch Moor et la rive nord de Loch Tummel<sup>5</sup> (Fig. 73). Le port de Montrose se trouve à un jour de voile au nord du site probable de la base navale romaine d'Horrea Classis (« les greniers à blé de la flotte »), dans l'estuaire de la Tay. À quelques kilomètres dans les terres, le grand méridien qui parcourt la Bretagne insulaire sur presque toute sa longueur croise le parallèle de Montrose dans la plaine fluviale qui s'étire au pied de l'un des sites les plus spectaculaires et les plus méconnus de l'Écosse de l'âge du fer.



**Fig. 73 – La Calédonie centrale  
à l'époque de la bataille de mons Graupius**



Les collines jumelles de White Caterthun et Brown Caterthun étaient d'importants forts de l'âge du fer<sup>491</sup>. Tous deux étaient entourés de plusieurs fossés et remparts concentriques. Le Brown Caterthun est le plus proche du méridien et est assis à la jonction de deux comtés et deux paroisses. Le sentier qui mène à son sommet quitte les terres fertiles de la vallée de Strathmore pour grimper en pente douce sur un tapis moelleux de bruyère, coupant au travers des monticules qui étaient autrefois les fondations des remparts. L'eau qui jaillit d'une source en haut de la colline a creusé une fine rigole dans la terre noire, exposant la couche de gravier sablonneux qui se trouve juste en dessous de la surface.

Même par temps brumeux, la logique lumineuse du site apparaît aussi clairement que sur le plan-relief d'un musée. La plaine en contrebas fut au Moyen Âge le théâtre de deux batailles. En 1130, David I<sup>er</sup> d'Écosse y repoussa une armée de cinq mille envahisseurs. En 1452, le duc rebelle de Crawford y fut mis en échec par une coalition royaliste de clans du Nord-Est. Plus d'un millénaire auparavant, des sentinelles virent peut-être se profiler les voiles intimidantes de la flotte d'Agricola sur l'horizon étincelant. Entre le Brown Caterthun et le port, les bâtiments de l'hôpital de Stracathro marquent aujourd'hui l'emplacement de la forteresse légionnaire qui fut jadis l'avant-poste le plus septentrional de l'Empire romain.

On comprend aisément que les Romains aient eu le sentiment d'avoir atteint ce que Tacite appelle le « *terminus Britanniae* »<sup>492</sup>. Les forts romains s'égrènent en diagonale le long de la ligne de faille des Highlands jusqu'à Stracathro. Du sommet du Brown Caterthun, lorsque les bataillons de nuages s'écartent pour laisser la lumière du soleil envahir la lande, la vue vers le nord offre un panorama magnifique sur un autre pays. C'est ici que débutent les Highlands – et le cauchemar d'un commandant militaire. Comme le souligne Tacite par la voix du chef breton Calgacos haranguant ses troupes avant la bataille : « Au-delà, il n'y a plus un seul peuple, plus rien, sinon des vagues et des rochers »<sup>493</sup>.

Les Calédoniens déployèrent leur première ligne de guerriers dans la plaine, tandis que les autres rangs occupaient les flancs de la colline en formation serrée. Huit mille fantassins et trois mille cavaliers romains prirent position devant le retranchement. « Dans la plaine, les conducteurs de chars à faux [bretons] emplissaient de vacarme et de courses désordonnées l'espace qui séparait les deux armées »<sup>494</sup>. Jusqu'à la dernière minute, des jeunes gens et des combattants aguerris affluèrent de contrées inconnues des Romains. Puisque les forts romains gardaient la vallée descendant vers l'estuaire de la Clyde, à l'ouest, les guerriers bretons rejoignirent probablement le champ de bataille par les grandes routes du nord et par la passe de Cairn O'Mounth, porte d'entrée des Highlands depuis la préhistoire.

La bataille des confins de la Terre du Milieu signa le triomphe du génie tactique d'Agricola. Son chagrin y trouva un puissant remède : dix mille Bretons périrent ; de tous côtés, ce n'étaient que « des armes, des cadavres, des membres déchirés, du sol trempé de sang ». Les vingt mille survivants prirent la fuite : « Dispersés, s'évitant réciproquement, ils gagnèrent des régions lointaines et inaccessibles »<sup>495</sup>. Après la bataille, les vaincus donnèrent à voir une étrange coutume : de nombreux guerriers incendièrent leur maison et assassinèrent leurs femme et enfants. Cette nuit-là, au-delà du camp où les Romains célébraient leur victoire et leur butin, le vent porta les plaintes douloureuses des hommes et des femmes qui « traînaient des blessés [ou] appelaient à leur secours ceux qui étaient indemnes ». À l'aube, la victoire montra son véritable visage :

Partout un silence de mort, des collines désertes, des toits fumant au loin, pas un homme sur la route de nos éclaireurs<sup>496</sup>.

Les survivants s'étaient volatilisés, comme si la bataille appartenait déjà à la légende. Agricola regagna ses quartiers d'hiver où il reçut le rapport de sa flotte, qui avait exploré toute la côte nord de la Calédonie, contribuant ainsi grandement à la connaissance romaine du monde. On laissa les tribus des extrémités reculées de Bretagne s'affronter entre elles, tandis que, bien loin au sud, dans leurs



villes flambant neuves, les Bretons romanisés goûtaient à de nouveaux luxes : des banquettes et des chaises, des céramiques sigillées rouges, des bagues colorées et autres colifichets à la dernière mode celtique, et des lampes à huile venues d'Italie ou de Gaule.

L'huile d'olive qui alimentait les lampes revenait cher à l'importation, mais pour les quelques privilégiés qui en avaient les moyens, le précieux liquide valait son pesant d'or<sup>497</sup>. Ce nectar luisant de la douce Méditerranée permettait de tromper le soleil et de veiller tard dans la nuit, en buvant du vin et en se racontant les légendes de Caratacos et de Boudica, et de l'époque où le dieu solaire était descendu sur la Terre et en avait fait un havre sûr pour les mortels.

## Le retour des druides

Les vingt mille Bretons qui s'enfuirent de mons Graupius s'évaporèrent dans un territoire dont on sait très peu de chose. Un siècle après Agricola, les Romains avaient reculé pour se retrancher derrière le mur d'Hadrien, et la Calédonie était à nouveau une terre de mythe. Au début du III<sup>e</sup> siècle, Dion Cassius décrivit une race robuste de Calédoniens vivant de racines et d'écorces, capable de survivre pendant des jours plongée dans des marécages, la tête seule hors de l'eau<sup>498</sup>. L'unique aperçu crédible des Calédoniens du Nord se trouve dans le récit que donne Tacite de la rébellion d'une cohorte d'auxiliaires germaniques de l'armée d'Agricola. Après avoir massacré un centurion et quelques soldats, les insurgés détournèrent trois galères et s'embarquèrent pour « oser une action extraordinaire et mémorable ». Ces mutins, plutôt que l'amiral d'Agricola, furent les premiers hommes dont nous savons avec certitude qu'ils accomplirent la circumnavigation du Nord de la Bretagne. Leurs provisions épuisées, ils accostèrent et s'enfoncèrent dans l'arrière-pays à la recherche d'eau et de vivres, et « rencontrèrent de nombreux Bretons qui défendaient farouchement leurs biens ». Certains, capturés et vendus comme esclaves, finirent par retourner dans les plaines du Rhin, où « le récit de leur aventure hors du commun les rendit célèbres<sup>499</sup> ».

Tacite avait cru reconnaître aux Calédoniens eux-mêmes des origines germaniques dans leurs « cheveux roux et leurs membres allongés<sup>500</sup> ». Puisque les tribus germaniques n'avaient pas de druides, cela pourrait expliquer pourquoi, contrairement au Sud de la Bretagne, il n'y a que peu de traces d'un réseau solaire en Calédonie. Même en ajustant les angles à des latitudes plus septentrionales, toutes les lignes solsticiales hypothétiques demeurent aussi indistinctes que des ombres par un jour sans soleil.

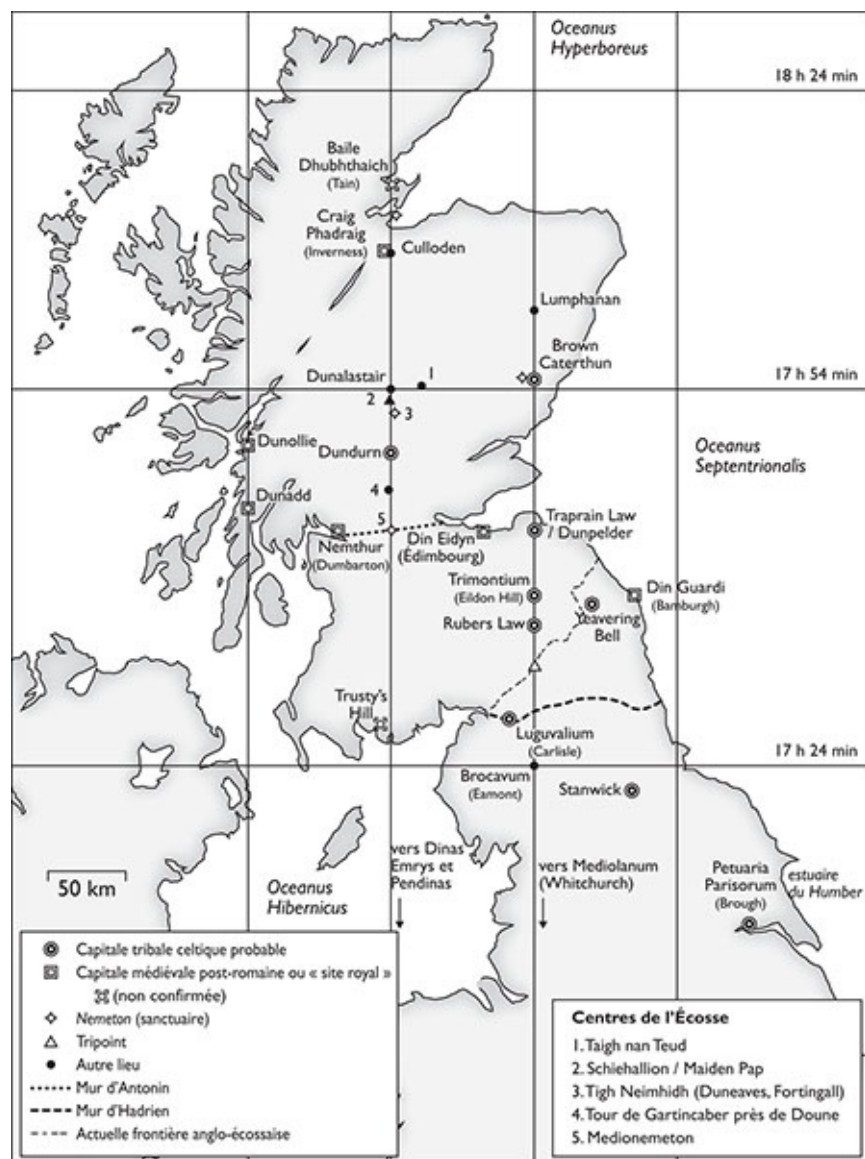
La carte de la Terre du Milieu reflète une fracture culturelle : elle révèle une sphère d'influence druidique dans les territoires de Bretagne les plus proches du continent – ceux qui avaient été colonisés par les tribus belgiques. Au début du Moyen Âge, la Grande-Bretagne était conventionnellement divisée en deux régions, nord et sud, délimitées par une ligne imaginaire qui courait d'est en ouest depuis l'estuaire du Humber, le long de ce qui devait être l'ancienne frontière méridionale des Brigantes.

Au nord de cette ligne, dans le royaume de North-Humbria, l'autorité pan-tribale des druides ne fut peut-être jamais reconnue. Lorsque le Catuvellaune Caratacos s'était mis à la merci de Cartimandua, il n'y eut pas de conseil druidique pour empêcher la reine brigante de le livrer aux Romains.

Bien qu'aucune voie héracléenne ni route royale ne transparaisse sur le territoire de l'actuelle Écosse, il semble que les tribus calédoniennes savaient où elles se situaient par rapport au reste du monde. Plusieurs de leurs capitales se trouvent sur le méridien de Whitchurch (p. 286), d'autres sur le méridien qui passe par Dinas Emrys et Medionemeton, et d'autres encore sur une troisième ligne de longitude qui traverse les Highlands occidentaux. Quelles qu'aient été leurs origines ethniques, les noms de ces tribus sont en tout cas clairement celtiques<sup>1</sup>, de même que ces alignements de centres de pouvoir sur les méridiens.

Il n'existe pas non plus d'équivalent du mythe de Lludd et des dragons susceptible de nous éclairer sur l'emplacement d'un *omphalos* calédonien. Seules quelques traditions locales dont les origines se perdent dans la fin des temps prétendent identifier le centre de l'Écosse. Chacune désigne un site différent, mais reportés sur la carte, ceux-ci dessinent une harmonieuse cohérence. L'un des « centres de l'Écosse » est la petite maison blanche plantée sur le parallèle de Montrose (voir note p. 315). Quatre autres s'égrenent le long du méridien qui coupe Dinas Emrys. Le premier est le « sanctuaire

du milieu » de Medionemeton. Le deuxième, la tour de Gartincaber, près de Doune (une folie construite en 1799 pour marquer le centre géographique présumé du pays). Le troisième est le village de Fortingall, où un if deux fois millénaire se contorsionne sur ses béquilles au beau milieu d'un ancien site monastique. (En bordure du village, dans lequel la légende fait également naître Ponce Pilate, un cercle de pierres levées se dresse au lieu-dit Duneaves, toponyme dérivé de *nemeton*.) Le quatrième « centre » assis sur ce même méridien s'élève au nord, derrière Fortingall : il s'agit du grand cône de granit de la montagne de Schiehallion. Son nom gaélique – Sìdh Chailleann – signifie « la colline aux fées des Calédoniens ». Les habitants des plaines l'appelaient quant à eux Maiden Pap, « la montagne du milieu<sup>2</sup> ».



**Fig. 74 – Les centres de l'Écosse et les méridiens calédoniens**

Certaines capitales des royaumes médiévaux fondés après le départ des Romains succédèrent probablement à des capitales de l'âge du fer. La seule diagonale solsticiale plausible en Calédonie est la trajectoire de la « route royale » que Boudica emprunta depuis Wardy Hill jusqu'à Camulodunum. C'est la plus longue diagonale que l'on puisse tracer à travers l'île de Bretagne. Elle passe à l'ouest de la capitale tribale des Carvetii, Luguvalium (Carlisle), par Brocavum (Eamont), Blatobulgium et plusieurs autres forts romains et, longeant un tronçon de la route A74, croise Gretna Green et le site de la nécropole de Glasgow. Elle est représentée en pointillé sur la figure 79.

Dans le silence historique des Highlands, il est difficile de distinguer les messages humains des sons vagabonds portés par le vent. Cet alignement frappant de « centres » n'en garde pas moins une apparence irrésistiblement celtique. Il suggère que la Calédonie était connectée au reste de la Grande-

Bretagne et du monde celtique près de deux millénaires avant que les Actes d'union ne fédèrent l'Écosse et l'Angleterre.

La mémoire des méridiens païens survécut-elle dans les chants des bardes et les vieux contes de sorcières ? Lorsque Macbeth d'Écosse livra son dernier combat au village de Lumphanan en 1057, ses géomanciens ou lui-même savaient peut-être que le champ de bataille se trouvait précisément sur le méridien de Whitchurch. L'évolution sur plusieurs siècles de sites préhistoriques tels que Stonehenge montre que, lorsque la mémoire tribale était préservée dans des alignements astronomiques et des traits visibles du paysage, elle pouvait perdurer très longtemps. En 1746, les tribus calédoniennes essuyèrent une défaite encore plus cuisante qu'à la bataille de mons Graupius. En dépit du terrain marécageux, les rebelles jacobites choisirent de mener leur combat décisif contre l'armée gouvernementale dans une lande à l'est d'Inverness. Mais seul un habitant des Highlands pour qui mille ans n'était qu'un instant dans la mémoire collective de son clan aurait pu savoir que la lande de Culloden est traversée par la ligne qui s'étire au milieu de l'Écosse.

\*

Depuis la Calédonie, le soleil du solstice d'hiver paraissait retourner à l'océan derrière l'horizon d'une île qui était le dernier avant-poste du monde habité. L'explorateur massaliote Pythéas s'était laissé dire qu'elle avait pour nom « Ierne ». Le mot a une origine inconnue, mais il subsiste dans le nom moderne de l'Irlande : Eire. Les Romains, ayant entendu dire que ce pays était peuplé d'« individus complètement sauvages, qui mènent une existence misérable par suite du froid<sup>501</sup> », l'appelèrent « Hibernie » (« la terre hivernale »). On racontait également qu'en dépit de son climat rigoureux, l'herbe y était si riche et généreuse que « le bétail n'a besoin que d'une petite partie de la journée pour se rassasier et que, si on ne l'empêchait pas de paître davantage, il crèverait d'avoir trop longtemps pâture<sup>502</sup> ».

L'Irlande n'ayant jamais été conquise par les Romains, ses pâturages abondent dans les récits remontant au temps des anciens Celtes. Ces textes furent consignés pour la première fois au début du Moyen Âge, mais des échos des mythes fondateurs avaient atteint le reste du monde bien avant. Au tournant du v<sup>e</sup> siècle, Orose rapporta dans ses *Histoires contre les païens* qu'avait été érigé dans la ville de Brigantia (La Corogne), dans le Nord-Ouest de la péninsule Ibérique, « un très haut phare, observatoire dirigé vers la Bretagne<sup>503</sup> ».

L'idée que les îles Britanniques puissent être visibles depuis l'Hibernie provient probablement du récit d'un marchand, d'un esclave ou d'un fugitif tel le chef irlandais destitué qui avait cherché refuge auprès d'Agricola<sup>504</sup>. Le *Lebor Gabála Érenn* (le « Livre des invasions d'Irlande »), compilation du xi<sup>e</sup> siècle des légendes de l'île, relate l'histoire de Breogán, roi celtique de Galice, qui fit construire une gigantesque tour à Brigantia. (Un Romain y aurait reconnu le phare que l'on appelait la tour d'Hercule.) « Par une claire soirée d'hiver<sup>505</sup> », le fils de Breogán grimpa au sommet de la tour et aperçut au loin une côte verdoyante. Il appareilla aussitôt, emportant à son bord « trois fois trente guerriers ». « Ils débarquèrent sur le “rivage fétide” de la péninsule de Corcu Duibne<sup>506</sup> », dans le Sud-Ouest de l'Irlande.

Ces légendes préchrétiennes regroupent tant de détails divers et précis que la saga des origines irlandaises défie tout résumé, mais non l'entendement. En mettant cap plein nord depuis Brigantia, le fils de Breogán aurait atteint la colline d'Ard Nemid, dans l'actuel port de Cork, qui correspondait, d'après la *Géographie* de Ptolémée, à la région de l'Hibernie occupée par la tribu des Brigantes<sup>3</sup>. Il se peut que les Brigantes d'Irlande aient entendu parler de la ville espagnole de Brigantia et aient imaginé leurs ancêtres ibères traversant l'océan, leurs voiles gonflées par la brise portante du destin. Il est impossible de savoir ce que la légende contient de vérité historique. Certains forts des

promontoires du Sud-Ouest de l'Irlande présentent des fortifications construites dans le style ibère<sup>507</sup>, et la vie des premiers saints irlandais comporte de nombreuses allusions à l'Ibérie et à la Lusitanie (le Portugal). Les découvertes archéologiques suggèrent que les liens entre l'Hibernie et le reste de la Celtique étaient ténus, mais cela tient peut-être simplement au fait qu'il reste encore tant de sites irlandais de l'âge du fer à explorer. Plusieurs ont été détruits – et d'autres continuent de l'être – avec la construction de routes ou l'extraction de la tourbe. À l'heure actuelle, la trace matérielle la plus probante des relations entre l'Irlande et la Méditerranée est le crâne d'un macaque berbère – une espèce de singe qui gambade encore sur le rocher de Gibraltar – qui traversa l'océan, mort ou vif, à un moment donné entre 390 et 20 av. J.-C.<sup>508</sup>.

Le crâne fut découvert sous le grand tertre funéraire de Navan Fort, en Irlande du Nord. Navan Fort est l'Emain Macha de la légende irlandaise, l'un des « sites royaux<sup>509</sup> » sur lesquels les premiers rois médiévaux tenaient leurs assemblées et leurs cérémonies d'intronisation. Le lacs de fortifications de terre et les cercles de poteaux de bois érigés sur ces sites royaux montrent qu'ils étaient déjà les centres religieux de l'Irlande à l'âge du fer. Ils furent choisis, comme de nombreux oppida de Gaule, pour le caractère sacré que leur attachaient les habitants préceltiques de l'île. La légende identifie l'un de ces sites royaux – le complexe de tumulus et d'enclos de la colline d'Uisneach – comme *omphalos* du pays<sup>510</sup>. Uisneach était le centre sacré, le tombeau de Lugh, où un druide alluma le premier feu d'Irlande. Il se trouvait sur le territoire de « Mide » (« la province du milieu »). Le reste de l'île était divisé en quatre royaumes, qui devinrent les provinces médiévales d'Ulster, Connacht, Leinster et Munster.

La société celtique perdura si longtemps en Irlande que ces lieux de légende se retrouvèrent consignés dans les chroniques historiques, gardant intacte leur identité. En se réjouissant de la disparition des grands sanctuaires païens, l'auteur chrétien qui rédigea au IX<sup>e</sup> siècle le *Féilire Óengusso* (« le martyrologe d'Óengus ») fournit sans le vouloir un condensé de la nomenclature géographique de l'Irlande de l'âge du fer :

La puissante citadelle de Temra [Tara] a péri à la mort de ses princes : maintenant c'est l'Ard mór [grande hauteur] de Machae [Armagh] qui triomphe avec une multitude de champions vénérables.

Ráth Chríachan [Rathcroghan, le fort circulaire de Cruachan] a disparu. [...] Le monastère de Clonmacnoise rayonne de sa gloire sur les princes.

La fière citadelle d'Aillinne [Dún Ailinne] a péri avec son hôte belliqueux : grande est la victorieuse Brigitte ; noble est son cimetière populeux [Kildare].

De la citadelle d'Emain [Emain Macha] il ne reste que des murs effondrés : la populeuse Glendalough est la Rome du monde occidental. Les antiques cités des païens qui semblaient devoir durer à jamais ne sont plus que des sanctuaires dévastés et délaissés, telle la demeure de Lugaid<sup>511</sup>.

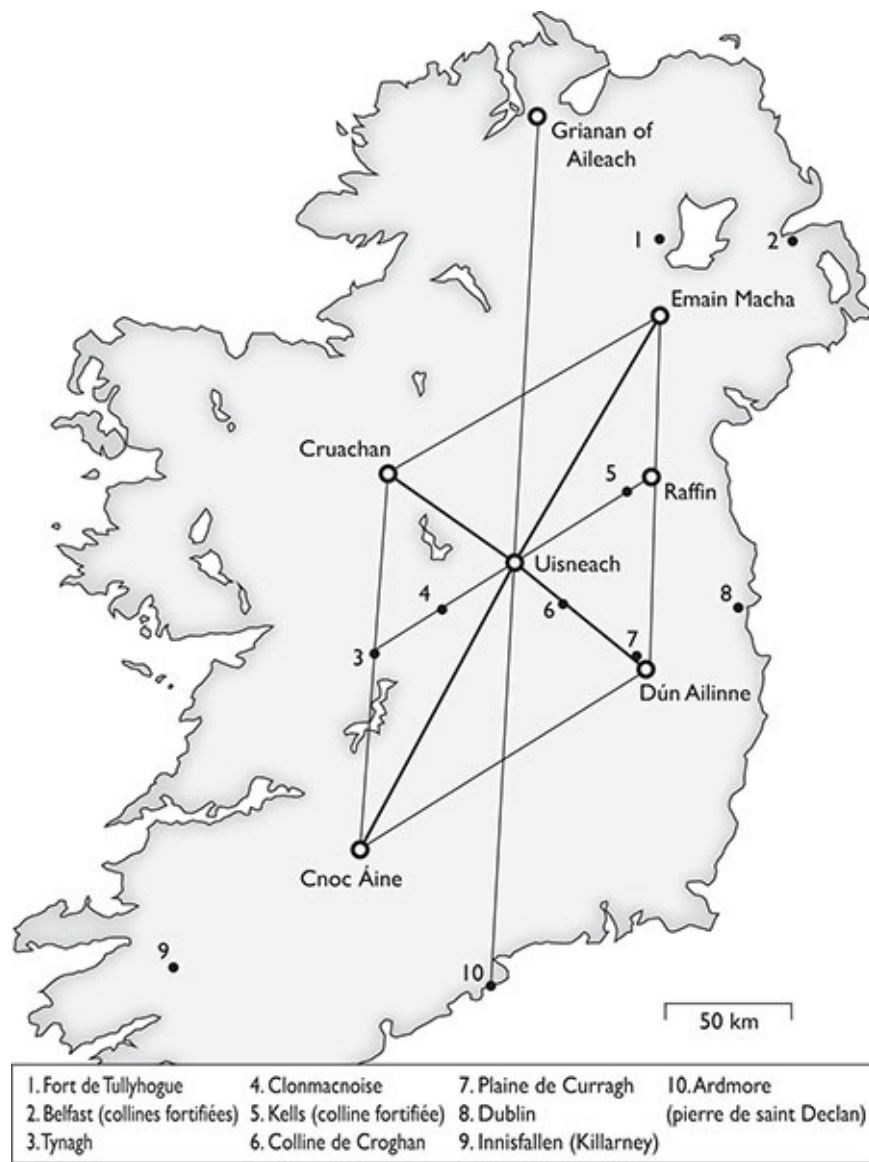
Reportés sur la carte, ces centres païens devraient mettre en lumière les éventuels chemins solaires cachés de l'Hibernie de l'âge du fer. Et de fait, la marque la plus évidente des druides apparaît : l'*omphalos* d'Uisneach est relié par une ligne de solstice aux sites royaux de Cruachan et Dún Ailinne. L'orientation de chaque segment est proche de l'axe de référence britannique, mais pas tout à fait identique (ils accusent respectivement un écart de 1,4° et 1,6°). Deux autres sites royaux – Cnoc Áine et Emain Macha – sont eux aussi approximativement alignés sur l'*omphalos* d'Uisneach, avec une marge d'erreur de 2,2° (Fig. 75).





**Fig. 75 – Les « sites royaux » de l'Irlande à l'âge du fer**

La colline de Tara, siège des rois d'Irlande au début du Moyen Âge, ne présente aucun lien avec le réseau. Il se peut qu'elle n'ait été occupée que sporadiquement ou n'ait pris de l'importance qu'ultérieurement.



**Fig. 76 – Le réseau irlandais**

Les angles des trois diagonales ouest-est s'inscrivent dans une fourchette de  $57,96^\circ$  à  $59,94^\circ$ . En supposant des alignements parfaits, le système aurait reposé sur un ratio de tangente de  $9/5$ . La diagonale joignant Uisneach à Dún Ailinne est une ligne de solstice d'hiver ; la ligne symétrique, vers Cruachan, pointe en direction du soleil couchant au 1<sup>er</sup> août (jour de la fête de Lughnasa).

En dépit de ces légères inexactitudes, un agencement se révèle comme un bijou dans la tranchée d'un archéologue. La forteresse et le « site royal » du Grianan d'Aileach étaient l'une des coordonnées maîtresses utilisées lors d'un ancien découpage de l'Irlande. Elle se situe au nord d'Uisneach, avec un angle de relèvement de  $2,9^\circ$ . Ce méridien incliné est encadré de deux lignes nord-sud symétriques qui lui sont rigoureusement parallèles et joignent les quatre autres sites royaux (Fig. 76).

Cette singulière variante hibernienne du réseau solaire est remarquablement cohérente. Le méridien d'Uisneach coupe les deux diagonales, formant deux parallélogrammes. En toute logique, on devrait retrouver un autre site significatif au sud d'Uisneach, sur la ligne de longitude qui descend du Grianan d'Aileach. Celle-ci passe effectivement par Ardmore, qui date de l'époque prépatricienne et est probablement le plus ancien site monastique d'Irlande. Au XIX<sup>e</sup> siècle, les pèlerins affluaient encore par milliers à Ardmore pour témoigner leur dévotion païenne à une pierre miraculeuse et à un puits sacré, offrant « chaque année un spectacle d'une répugnante superstition<sup>512</sup> », accompagné de moins rituelles libations de whisky.

Il reste à placer un dernier « site royal » : le fort de Raffin, dans le comté de Meath, n'est mentionné dans aucun texte médiéval, mais lui aussi « présente toutes les caractéristiques typiques d'un site royal

et est réputé appartenir à ce groupe<sup>513</sup> ». Les lignes de solstice commencent maintenant à dégager une histoire perdue de l'Irlande. Orientée selon le même angle que les deux autres diagonales – à moins d'un quart de degré près –, la ligne du fort de Raffin passe par la colline fortifiée qui devint le monastère de Kells, puis par l'*omphalos* d'Uisneach, pour atteindre le monastère de Clonmacnoise, qui était l'un des grands centres de savoir de l'Irlande du haut Moyen Âge. Enfin, son point d'intersection le plus occidental aboutit en bordure du village de Tynagh. Le missionnaire qui christianisa ce village était, disait-on, un fils de Lugh, ce qui laisse à penser que le site avait jadis été consacré au culte du dieu celtique.

Cet agencement harmonieux est peut-être une preuve supplémentaire de la propagation de la culture celtique en Irlande par le biais du commerce, des migrations, voire d'une acculturation délibérée. Les légendes et l'analogie avec les autres territoires celtiques permettent de reconstituer une séquence possible des événements. Le plus ancien découpage de l'Irlande décrit dans *Le Livre des Invasions* reposait sur une frontière naturelle, l'Esker Riada<sup>514</sup>. Cette « route », formée de crêtes glaciaires de sable et de gravier, coupe approximativement l'île en deux régions, nord et sud. À ce stade de l'histoire d'Hibernie, il n'y avait aucun *omphalos* ou centre sacré : la division était purement terrestre.

Puis, au terme d'une odyssée qui les avait conduits sur plusieurs générations à traverser la Grèce et l'Espagne, arrivèrent les gens de Fir Bolg. Ce fut ce peuple qui fixa le centre du pays à Uisneach, se calant vraisemblablement sur des mesures célestes plutôt que géographiques. *Le Livre des invasions* définit leur partage de l'Irlande comme un *tóraind* (une « délimitation »). Comme en Gaule, certains sites préhistoriques furent choisis puis réaménagés – équipés de talus, de fossés, de tours et de palissades. Il se pourrait que les architectes de ces sites royaux aient conservé quelques-uns des alignements solsticiaux approximatifs des monuments néolithiques, ce qui expliquerait les imprécisions du système hibernien. Lorsque les premiers missionnaires chrétiens débarquèrent en Irlande, ils marchaient dans les brisées des druides « missionnaires », et leurs monastères étaient les descendants directs des écoles druidiques.

La carte solaire de l'Irlande offre autant de destinations virtuelles qu'un horaire de trains. Que le soleil du solstice d'hiver, vu depuis Uisneach, se lève au-dessus de Croghan Hill (n° 6 sur la Fig. 76), où sainte Brigitte fonda le premier couvent d'Irlande, ne nous apparaît plus comme une simple coïncidence pittoresque. D'autres sites jalonnant les lignes pourraient s'avérer être d'anciens lieux de culte païens, et peut-être que les particularismes du système irlandais se révéleront significatifs. Il n'est pas exclu que le méridien étrangement incliné qui s'étire vers le sud-ouest depuis l'*omphalos* d'Uisneach selon un angle de 3° soit le résultat de calculs minutieux. Prolongée à la manière des portulans médiévaux, la ligne atteint avec une précision troublante le point exact où le fils de Breogán et son armada levèrent l'ancre pour l'Irlande. Lorsque, du haut de la tour de Brigantia à laquelle on donnerait plus tard le nom d'Hercule, il avait vu se profiler au loin un rivage verdoyant, l'œil de son esprit ne l'avait pas trompé.

Comme les Bretons et les Gaulois, les Irlandais mirent au point un système qui rendait compte de leurs origines mythiques. Les archéologues ont montré que la chronologie des légendes irlandaises est étonnamment précise. Il se pourrait que ce même degré d'exactitude soit inscrit dans le réseau solaire. Les chercheurs commencent depuis peu à admettre que la culture celtique aurait pu se diffuser, non depuis l'Europe centrale, mais depuis l'extrême ouest du continent. Elle aurait progressé le long des voies maritimes de l'Atlantique, d'un « bout du monde » à l'autre – du Promontoire sacré au cap Finisterre et à Brigantia puis, de là, vers le Finistère, le cap Bélérion et l'autre « promontoire sacré<sup>515</sup> », à la pointe sud-est de l'Irlande.

Les premiers documents écrits découverts en Europe au-delà de la mer Égée sont des inscriptions composées en tartessien<sup>516</sup>. Les plus anciennes utilisent l'alphabet phénicien et datent du VIII<sup>e</sup> siècle

av. J.-C. Le tartessien était parlé dans le Sud-Ouest de l'Ibérie. Si les déchiffrements partiels sont exacts, cette langue appartient au même sous-groupe que les langues celtiques de Gaule et de Bretagne. Comme les légendes irlandaises et les vies des saints irlandais, ces inscriptions pourraient être les échos lointains d'un ancien empire commercial maritime dans lequel s'échangeaient esclaves et produits de luxe. La ligne de rhumb qui relie la tour d'Hercule à Uisneach aurait alors été l'une des plus vieilles routes commerciales d'Europe. Le prolongement de cette ligne atteint avec la même mystérieuse précision le Promontoire sacré à l'extrémité sud-ouest de l'Ibérie, où le soleil du solstice d'hiver regagne le monde inférieur et où la route du bout du monde entame son long parcours vers les Alpes (Fig. 77).

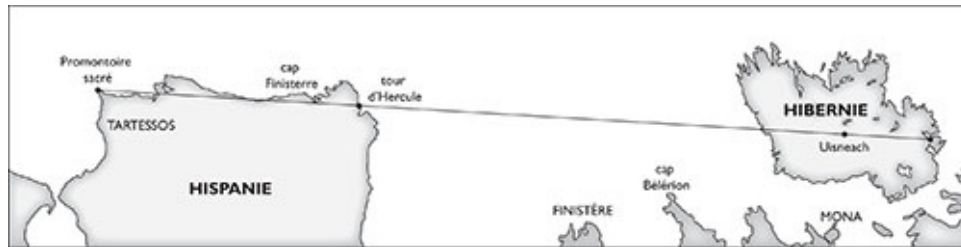


Fig. 77 – De l'Hispanie à l'Hibernie

\*

Ici, en bordure de l'océan Occidental, un autre livre commence. Il est tentant de croire que l'histoire de la Terre du Milieu celtique eut une suite, et que les druides continuèrent à exercer et à enseigner au début de l'ère chrétienne. Celle que le martyrologe d'Óengus qualifie de « victorieuse Brigitte<sup>517</sup> » (l'une des saintes patronnes d'Irlande) était la fille naturelle ou adoptive d'un druide qui, scrutant les étoiles, prédit peu avant sa naissance, au <sup>v</sup>e siècle, qu'elle « brillerait dans le monde comme le soleil au firmament ». Une version de la légende prêtait au père les mêmes origines lusitaniennes que le fils de Breogán. Brigitte est fêtée le jour d'Imbolc (le 1<sup>er</sup> février), l'une des quatre fêtes celtiques, et son nom – « la lumineuse » – est celui d'une déesse celtique. Sainte Brigitte, qui entretenait en permanence un feu entouré d'une haie qu'aucun homme ne pouvait franchir<sup>518</sup>, était peut-être elle-même une prêtresse de sa divine homonyme.

Le mot « druide » était appliqué aux saints et ermites chrétiens, et même au Fils de Dieu<sup>519</sup>. Mais un mot à lui seul n'est pas un gage de continuité. Les « *draoidhe* » que vainquit saint Patrick vivaient cinq cents ans après que Jules César eut décrit les druides gaulois comme une intelligentsia scientifique. Le diplomate érudit qu'était Diviciacus avait sans doute bien peu en commun avec Lucatmael, druide irlandais du <sup>v</sup>e siècle qui, défiant saint Patrick dans une joute de miracles, invoqua des « démons » pour couvrir la terre d'un manteau de neige où les hommes s'enfonceraient jusqu'à la taille<sup>520</sup>.

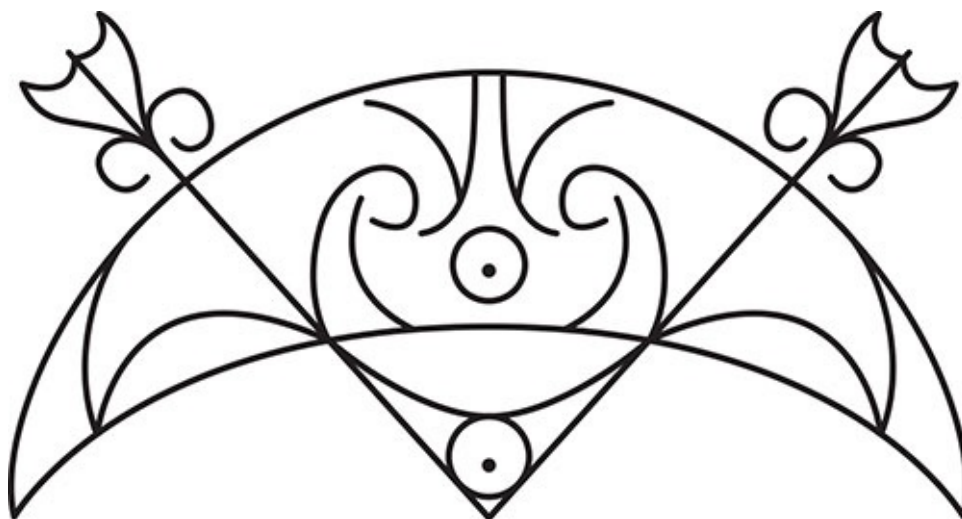


Fig. 78 – Une gravure pictes

Motif d'une pierre pictes découverte dans les Orcades (d'après Gordon Murray<sup>521</sup>)

En Europe continentale, le corpus de savoir qui avait jadis exigé vingt années de formation fut soit perdu, soit dilué dans le programme classique. Le poète gaulois Ausone affirmait au IV<sup>e</sup> siècle que certains des « *professores* » qui enseignaient à Bordeaux étaient issus d'anciennes familles de druides, mais il sous-entendait par là même que le druidisme appartenait au passé<sup>522</sup>. Quelques-unes des fonctions religieuses des druides – la consécration des temples, la délimitation des frontières, le conseil aux rois – subsistèrent dans les cultes païens, que l'Église assimila plus qu'elle ne les anéantit. Leurs temples – conformément aux instructions du pape Grégoire I<sup>er</sup>, vers 600 – furent convertis (« s'ils ont été bien construits ») plutôt que détruits, car « il ne fait aucun doute qu'il est impossible de faire brusquement table rase dans des esprits obtus<sup>523</sup> ».

Tandis que le druidisme persistait dans la religion populaire, l'art qui avait donné une forme géométrique à sa science périlait magnifiquement. Le style, caractéristique de la Tène finale, des manuscrits enluminés tels que le *Livre de Kells* (vers 800) relève davantage de l'ornement que de la mathématique ; si les croix chrétiennes « celtiques » peuvent ressembler à des roues solaires païennes ou évoquer le tracé de lignes solsticiales rayonnant depuis un *omphalos*, leur géométrie est incohérente et ne renferme aucun message secret venu de quelque profondeur du monde druidique.

Le déclin intellectuel de l'art celtique est particulièrement flagrant dans les énigmatiques pierres gravées des Pictes de l'Écosse médiévale<sup>524</sup>. La plupart de ces motifs furent sculptés aux VIII<sup>e</sup> et IX<sup>e</sup> siècles, plus de mille ans après l'apparition de l'art celtique en Europe. L'une des figures les plus répandues du répertoire pictes associe le « pelte » (palmette) en forme de croissant des Celtes à deux « lignes de boussole » qui pourraient représenter les angles solsticiaux d'un réseau solaire, ou l'empan du bout du pouce à celui de l'index<sup>525</sup>. Mais là encore, ces motifs sont incohérents. Au terme de plusieurs décennies de recherches, les symboles pictes demeurent toujours aussi mystérieux, et il semblerait à présent qu'ils l'aient tout autant été pour leurs auteurs eux-mêmes. Les fascinants dessins qu'ils virent sur les pièces d'équipement et les bijoux antiques recelaient un code qu'ils ne parvinrent jamais à déchiffrer. Ils copièrent leurs formes curieusement tronquées, sans comprendre que chacune avait autrefois été la partie visible d'un tout invisible.

\*

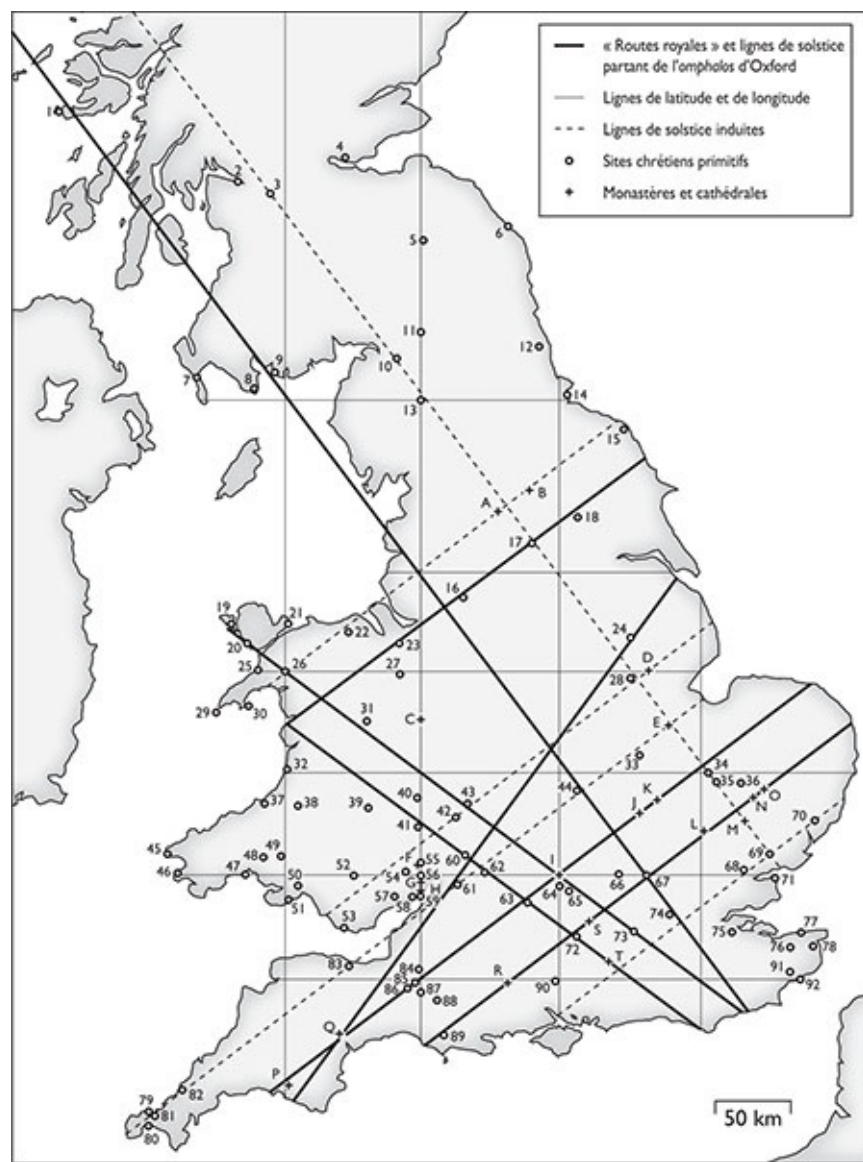
Lorsque les premières chapelles chrétiennes sortirent de terre en Bretagne et en Gaule<sup>526</sup>, le créateur de la voie héracléenne avait depuis longtemps regagné les cieux. « Entre-temps, dans une



région reculée du globe, loin du soleil visible, ces îles engourdies par le froid et la glace reçurent la lumière du Soleil véritable – c'est-à-dire les préceptes du Christ – qui révélait sa splendeur au monde entier, non seulement depuis le firmament temporel, mais aussi depuis les hauteurs du paradis, qui surpasse toutes choses temporelles<sup>527</sup>. »

En Gaule, le « Soleil véritable » brillait surtout sur les sites où les Romains avaient fondé leurs villes et qui accueilleraient les grandes cathédrales. Mais il éclairait également des lieux obscurs et à demi abandonnés qui avaient été sacrés pour les Celtes. Sur la montagne où se dressait autrefois l'oppidum de Bibracte, une chapelle remplaça le temple. Des *nemetons* devinrent des sanctuaires chrétiens, et des sites nommés en hommage au dieu Lugh virent apparaître des chapelles consacrées à « saint Luc ». Au moins un Mediolanum fut rebaptisé « Madeleine ». À Alésia, cité-mère des Gaulois, une jeune chrétienne aurait été livrée au martyre en 252. Sainte Reine avait été décapitée et, à l'endroit précis où sa tête avait touché le sol, jaillit une source miraculeuse<sup>528</sup>.

L'histoire de la martyre d'Alésia est emblématique des débuts du processus de christianisation. Les dieux païens de la fontaine miraculeuse d'Alésia furent officiellement oblitérés au ix<sup>e</sup> siècle quand une « Vie de sainte Reine » fut concoctée à partir de l'hagiographie d'une autre sainte. Elle passait totalement sous silence la bataille qui avait fait rage à Alésia en septembre 52 av. J.-C., bien que le jour où l'on fête encore sainte Reine aujourd'hui (le 7 septembre) corresponde peut-être exactement à la date anniversaire de la défaite de Vercingétorix. Des milliers d'autres sites subirent un nettoyage idéologique pour laisser place nette à la nouvelle religion. Des monastères et des ermitages furent fondés en des lieux que l'on disait si sauvages et arides – « *in terra deserta, in loco horroris et vastae solitudinis*<sup>4</sup> » – que seuls des démons auraient pu y vivre avant que la grâce de Dieu ne les rende fertiles.



**Fig. 79 – Le christianisme et le réseau solaire**

Les sites chrétiens primitifs (depuis la date de leur fondation originelle jusqu'au milieu du VII<sup>e</sup> siècle) ont été reportés sur la carte sans référence préalable aux lignes de solstice. Le lecteur trouvera leurs coordonnées exactes sur le site [www.panmacmillan.com/theancientpaths](http://www.panmacmillan.com/theancientpaths). Au pays de Galles, des monastères antérieurs au VIII<sup>e</sup> siècle sont indiqués. Ont été omis les sites abritant des artefacts chrétiens dont la provenance est incertaine<sup>529</sup> (Mildenhall, Traprain Law, Water Newton, etc.), de même que les ornements chrétiens et les chapelles privées de villas romaines. Les monastères et cathédrales plus récents (vers 974-1248) retenus sont ceux qui ont un lien avec le réseau (ceux, par exemple, qui se trouvent sur la « route royale » entre Salisbury et Bury St Edmunds : p. 285).

LÉGENDE :

Premiers sites chrétiens<sup>530</sup> (liste des coordonnées sur [www.panmacmillan.com/theancientpaths](http://www.panmacmillan.com/theancientpaths)) : 1. Iona. 2. Dumbarton. 3. Glasgow (Govan). 4. Dunfermline. 5. Mailros (Melrose). 6. Lindisfarne. 7. Kirkmadrine. 8. Whithorn. 9. Ardwall Isle. 10. Carlisle. 11. Bewcastle. 12. Jarrow. 13. Eamont. 14. Hartlepool. 15. Whitby. 16. Manchester. 17. Leeds. 18. York. 19. Caergybi. 20. Aberffraw. 21. Penmon. 22. St Asaph. 23. Chester. 24. Lincoln (St Paul in the Bail). 25. Clynnog Fawr. 26. Dinas Emrys. 27. Bangor on Dee. 28. Ancaster. 29. Bardsey. 30. Île Saint-Tudwal de l'est. 31. Meifod. 32. Llanbadarn Fawr. 33. Ashton. 34. Ely. 35. Soham. 36. Icklingham. 37. Llanarth. 38. Llanddewi Brefi. 39. Glasgwm. 40. Leominster. 41. Hereford. 42. Malvern (source de St Ann). 43. Worcester. 44. Bannaventa. 45. St Davids. 46. St Brides. 47. Coygan Camp. 48. Carmarthen. 49. Llanarthney. 50. Llangyfelach. 51. Bishopston. 52. Merthyr Tydfil. 53. Llantwit Major. 54. Raglan. 55. Dixon. 56. Llandogo. 57. Caerleon. 58. Caerwent. 59. Mathern (source de St Tewdric). 60. Gloucester (Churchdown Hill). 61. Uley. 62. Bagendon (église dans l'oppidum). 63. Dragon Hill, Uffington (chapelle). 64. Abingdon. 65. Dorchester-on-Thames. 66. Cholesbury. 67. St Albans. 68. Witham. 69. Colchester. 70. Sutton Hoo (?). 71. Bradwell (Othona). 72. Silchester. 73. Chertsey. 74. Westminster. 75. Rochester. 76. Canterbury. 77. Reculver. 78. Richborough. 79. St Ives (St Ia's). 80. St Michael's Mount. 81. Phillack. 82. Perranporth (oratoire de Saint-Piran). 83. Carhampton. 84. Tor de Glastonbury (St Michael's). 85. Bradley Hill. 86. Muchelney. 87. Ilchester. 88. Sherborne. 89. Poundbury (Dorchester). 90. Winchester. 91. Lyminge. 92. Folkestone (St Eanswythe).

Monastères et cathédrales (sélection) : A. Prieuré de Bolton. B. Abbaye de Fountains. C. Abbaye de Haughmond. D. Prieuré de Haverholme. E. Abbaye de Croyland. F. Prieuré de Monmouth. G. Abbaye de Tintern. H. Prieuré de Chepstow. I. Abbaye d'Osney. J. Prieuré de Newnham (Bedford). K. Prieuré de St Neots. L. Abbaye de Walden (Saffron Walden). M. Prieuré de Clare. N. Abbaye de

Dans la longue éclosion du christianisme occidental, des paysages anciens creusent parfois le champ de vision comme des anachronismes dans un rêve. Lorsque saint Colomba et saint Patrick tournaient autour de chapelles et de puits sacrés « dans le sens du soleil », ils accomplissaient un rituel druidique au nom d'un nouveau dieu. (Étant lui-même natif d'un *nemeton*<sup>531</sup>, Patrick pouvait très bien être familier des pratiques druidiques.) Dans les déambulatoires incurvés de leurs églises, les moines dessinaient de leurs pas les ellipses invisibles des temples celtiques. Le pape Grégoire avait autorisé les païens à continuer leurs sacrifices d'animaux, à condition que les bêtes soient ensuite mangées lors d'un banquet sacré, de sorte « que ce ne soit plus au Diable qu'ils immolent des animaux<sup>532</sup> ». De nombreuses autres cérémonies durent ainsi être conservées, alors même que leur sens profond était gommé.

Les traces de cette fusion des deux religions sont étonnamment évidentes dans le réseau solaire britannique. Plusieurs grands sites chrétiens s'égrènent sur le méridien de Whitchurch comme des perles sur un chapelet : l'abbaye de Mailros, le prieuré de Lanercost, l'abbaye de Tintern, le prieuré de Chepstow, les monastères de Llandogo et de Dixton, près de Monmouth, l'église du *tor* de Glastonbury et l'ancienne chapelle d'Eamont près de Penrith, où, en 927, les rois de Grande-Bretagne acceptèrent de faire du christianisme la religion officielle des îles Britanniques (Fig. 79).

Hormis l'église solitaire de la lande de Bewcastle, en Cumbrie, que les Romains appelaient « Fanum Cocidi » (« le sanctuaire de Cocidius », divinité celtique), ces lieux saints semblent avoir été créés *ex nihilo*. Pourtant ces sites et beaucoup d'autres suivent les lignes de solstice britanniques comme si, à l'instar de certaines frontières tribales de l'âge du fer, la connaissance du réseau solaire avait en quelque manière été préservée.

Les sites chrétiens primitifs de Grande-Bretagne n'ont laissé que peu de traces, dont l'interprétation n'est pas toujours aisée : des vies et des chroniques de saints, des inscriptions, des plombs d'imprimerie et autres vestiges ecclésiastiques, et des cimetières dans lesquels les squelettes sont orientés sur le soleil levant. On en sait beaucoup plus sur les grands prieurés et abbayes datant du renouveau monastique du <sup>e</sup> au <sup>e</sup> siècle, mais aucun document n'explique pourquoi ces édifices sont souvent installés, eux aussi, sur les chemins solaires. Les histoires des monastères étaient souvent cousues de toutes pièces à partir d'une biographie fictive du saint patron de l'abbaye, d'une fausse charte fondatrice et de bribes de folklore dûment christianisées. Aucune institution ambitieuse n'aurait fait étalage de ses racines païennes. Lorsque, en 1129, l'abbaye d'Osney fut fondée comme prieuré sur les prairies détrempées s'étirant au pied du château d'Oxford, nulle mention ne fut faite du statut légendaire du site, *omphalos* de la Bretagne celtique. Cet emplacement peu prometteur avait été choisi parce que l'épouse du fondateur aimait à se promener sur les berges du fleuve et s'arrêtait souvent près d'un arbre où – par quelque miracle, lui semblait-il – des pies venaient se poser « et bavardaient, comme si elles s'adressaient à elle<sup>533</sup> ». Ces oiseaux bavards, lui expliqua son confesseur, étaient des âmes du purgatoire cherchant le repos. Ce fut donc à cet endroit précis que l'on bâtit le prieuré.

Les abbayes, les prieurés et même les ermitages étaient érigés en des points où ils seraient alimentés par la manne financière des pèlerins : les chemins ou les lieux de rassemblement de l'époque païenne. Les récits des voyageurs et les légendes locales furent incorporés au mythe fondateur. Les moines et les abbés croyaient, eux aussi, aux sorcières et aux démons ; ils connaissaient et redoutaient les dieux païens. Leur carte mentale des environs de l'abbaye était peuplée de sources et d'arbres magiques, et de collines où les fées allaient et venaient depuis le monde inférieur. Certaines abbayes médiévales étaient reliées à d'autres lieux saints par des routes directes appelées « chemins des fées », *trods* ou « sentiers à cadavres »<sup>534</sup>. On disait qu'ils avaient été frayés

par des saints ou des anges. Certains étaient des vestiges de routes plus longues comme Ickniel Way, et les pèlerins chrétiens empruntaient ces chemins préhistoriques pour marcher vers une nouvelle vie, la lumière du soleil droit dans leurs yeux, ou courant après leur ombre vers l'horizon.

On retrouve ici le mystère entrevu dans le scriptorium de St Albans : la ligne solsticielle légendée « Ickniel Way » sur la carte des quatre routes royales passe par cinq abbayes et une cathédrale (Salisbury), alors que la plupart de ces établissements avaient moins d'un siècle d'existence. Par quel hasard une nouvelle cathédrale se retrouvait-elle sur une antique voie solaire ? Le mystère serait impénétrable s'il n'y avait une légende pour l'éclaircir. Du sommet de l'ancienne cathédrale enfermée dans les remparts circulaires de l'oppidum de l'âge du fer, à trois kilomètres au nord, l'évêque d'Old Sarum – ou son archer – tira une flèche. L'endroit où elle tomberait déterminerait l'emplacement de la nouvelle cathédrale. Mais au lieu de se planter dans le sol, la flèche toucha un cerf, qui continua sa course le long des berges de l'Avon. L'animal alla mourir sur une plaine marécageuse, site désigné de la future cathédrale de Salisbury<sup>535</sup>.

Le sens de l'orientation du cerf à l'agonie fut aussi fin que celui du lièvre de Boudica. Il s'affala sur une parcelle du lieu-dit Myrfield, « champ frontalier », où se rencontraient trois anciens territoires<sup>536</sup>. Cette zoomancie pratiquée ou approuvée par un évêque médiéval est l'un des rares indices de la réalité d'un processus de transmission. Les druides, eux aussi, interprétaient les convulsions d'animaux sacrifiés<sup>537</sup>. Qu'ils aient ou non appréhendé le système dans son ensemble, les ermites, les devins et les adeptes des cultes païens firent en sorte que les lieux sacrés de la nouvelle religion, comme ses autels et ses tombes, soient alignés sur les voies tracées par le soleil de leurs ancêtres. Les ermites colonisèrent des sites druidiques, et ces sites accueillirent ensuite des abbayes – ce qui explique pourquoi, lorsque saint Patrocle de Bourges se construisit une cellule « dans la solitude profonde de la forêt » au début du <sup>vi</sup>e siècle, sa retraite isolée portait déjà un nom celtique : *Mediocantus*, le « milieu de la roue<sup>538</sup> ». Dans les églises superposées aux fondations des temples et dans les basiliques élevées sur les décombres des oppida, des paroissiens encore à demi convertis entendaient des préceptes très similaires à ceux qu'ils avaient appris de la sagesse des druides :

Honore les dieux, abstiens-toi de faire le mal et exerce-toi au courage<sup>539</sup>.

La mort est le milieu d'une longue vie<sup>540</sup>.

Les âmes ne périssent pas mais, après la mort, elles passent d'un corps dans un autre<sup>541</sup>.

Plus de mille ans après l'avènement des dieux celtiques, leur soleil brillait toujours sur la terre des mortels. Dans toute l'Europe, des pèlerins suivaient les chemins qui pouvaient être cachés mais non détruits. La nouvelle religion déployait sa propre carte sur le monde, et bien qu'elle eût déplacé le centre sacré à Jérusalem et effacé de nombreuses coordonnées de la terre celtique, certains lieux qui étaient tombés dans l'obscurité retrouvèrent un peu de leur gloire passée. Chaque année, des hordes de chrétiens marchant vers le sud-ouest passaient par Châteaumeillant, *omphalos* de la Gaule, pour rejoindre les Pyrénées et le sanctuaire de l'apôtre Jacques, à Compostelle. Ils s'imaginaient guidés par l'éclat vaporeux de la Voie lactée, que l'on appelle encore dans certaines régions « la Voie de saint Jacques<sup>542</sup> ». La route blanche tracée dans les cieux avait jadis été associée à Hercule et au lait de sa nourrice, et aussi à la traînée flamboyante que laissait le soleil couchant dans son sillage en descendant vers l'Océan.

À une demi-heure de jour au sud de Châteaumeillant, par-delà les forêts de montagne dont Hercule avait fait le plus grand bûcher funéraire au monde, la ligne de latitude de la Méditerranée septentrionale conduit à Saint-Jacques-de-Compostelle puis, de là, à l'un des confins du monde, le cap Finisterre. L'*ara solis* celtique a disparu depuis longtemps. Il se dressait peut-être sur la colline qui domine le phare ou bien sur le site de l'église Santa María das Areas (<sup>xii</sup>e siècle), où les pèlerins prient encore un Christ miraculeux à la barbe d'or.

Des siècles plus tôt, les vaisseaux carthaginois avaient doublé au large de l'« autel du Soleil » en suivant vers le nord la route de l'étain qui menait au Finistère et au cap Bélérion. Bien des navires avaient fait naufrage sur le promontoire rocheux de la Costa da Morte, et des trésors attendent peut-être encore d'être redécouverts sous les eaux tumultueuses de l'Atlantique. D'après la légende du Christ du cap Finisterre, des marins en détresse jetèrent par-dessus bord une statue à la barbe d'or, pour alléger leurs cales ou apaiser d'une offrande la violence des vents. Elle demeura longtemps prisonnière des flots. Puis, un jour, un pêcheur la remonta dans ses filets. Comme bien d'autres effigies d'anciens dieux, elle passa pour une image miraculeuse du Christ. Or, la barbe d'or était l'un des attributs de l'Hercule carthaginois. Il se dressait encore dans toute sa splendeur au v<sup>e</sup> siècle, sur les côtes africaines de la Méditerranée, avant que les chrétiens ne lui rasant la barbe et ne renversent son buste puissant<sup>543</sup>. Sa mort rituelle, dans une antique tempête à l'extrémité de la Terre, fut le salut du dieu. Il plongea, comme le soleil et l'âme des morts, dans la mer déchaînée, et le vaisseau qui l'avait porté poursuivit sa route, certain de voir bientôt la lumière se répandre depuis l'orient.



## Épilogue

### Guide du voyageur en Terre du Milieu

Alors que j'étais sur le point d'entamer la rédaction de ce livre, j'ai entrepris une traversée du centre de Londres par le méridien celtique. Cet axe imaginaire est la ligne de longitude qui aurait été tracée à mi-chemin des méridiens de Whitchurch et de Châteaumeillant si le réseau solaire avait été directement transposé de la Gaule à la Grande-Bretagne – ce qui a pu être le cas à une période reculée (voir p. 268). Je voulais confronter les mathématiques magiques de la Terre du Milieu aux aléas de la réalité actuelle et contrer l'enthousiasme qui fait de chaque conjecture une vérité.

Les coïncidences étaient devenues des occurrences quotidiennes. Quelques jours plus tôt, le réseau druidique avait manifesté son étonnante capacité à éclairer un passé enfoui dans les profondeurs du temps en révélant l'emplacement de la légendaire cour du roi Arthur. La ligne qui traverse l'Angleterre à un demi *klima* au nord du parallèle de Pendinas/Aberystwyth croise le méridien de Whitchurch dans l'agglomération du Grand Manchester. L'intersection se trouve à Wigan, une banlieue de Standish. Il y a deux mille ans, Standish était un carrefour de voies romaines et s'appelait Coccium<sup>544</sup>... (Fig. 80). Une fois de plus, une mystérieuse harmonie unissait les voies solaires au réseau viaire romain.

Le point de jonction se situe plus précisément au bout d'une allée en cul-de-sac échappée d'Old Pepper Lane. De là, un sentier mène au petit bois de Shevington Moor. À cent cinquante mètres à l'est, la route royale de Tripontium frôle la lisière opposée du bois. C'était sur un segment méridional de cette trajectoire que la reine Boudica avait mené ses troupes pour livrer son ultime bataille contre les Romains.

Lorsque j'eus reporté les chemins solaires sur la carte virtuelle, une quatrième ligne se dégagea : c'était l'axe du solstice d'été qui, depuis le tombeau des dragons à Dinas Emrys, file vers le nord-est. Soudain, comme si le réseau solaire pouvait faire naître des hallucinations numériques, un mot apparut sur l'écran d'ordinateur : « *CAMELOT* ». Le schéma se déploya alors comme un drapeau sous une saute de vent : Hannibal, Vercingétorix, Caratacos, Boudica et maintenant, semblait-il, Arthur, roi des Bretons, avaient tous été de fidèles adeptes du dieu du Soleil. La « Grotte d'Arthur », sur le méridien de Whitchurch, marque le site de la victoire de Merlin sur Vortigern (p. 268-269). Sur le même méridien, les moines de Glastonbury avaient fouillé une ancienne tombe royale dont ils prétendaient qu'elle contenait les restes du roi Arthur et de la reine Guenièvre. Il n'était tout compte fait pas inconcevable que, dans la Bretagne post-romaine, alors que les anciens territoires celtiques ressurgissaient sous la forme de royaumes médiévaux, la cour de Camelot – en faisant abstraction du fait qu'elle n'a jamais existé – eût été établie sur un nœud propice du réseau.

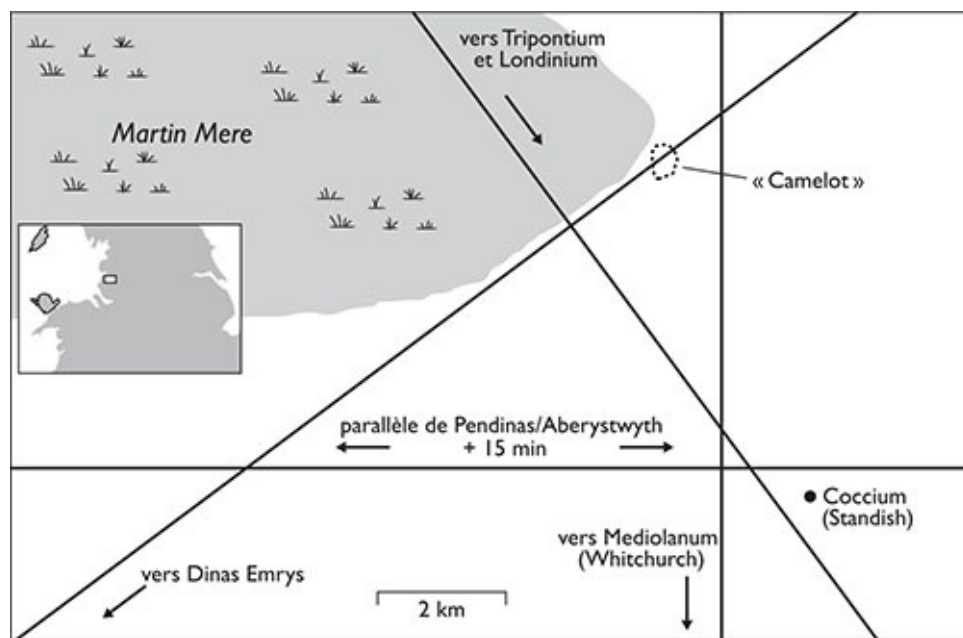


Fig. 80 – L'emplacement solaire de « Camelot »

La date approximative de la fondation de « Camelot » me fut presque aussitôt révélée par les trois mots qui s'inscrivirent sous « Camelot » : « Parc à thème ». Pour quelque raison impénétrable, c'est dans cette zone d'intersections solaires que, selon le site Internet du parc Camelot, la dernière incarnation de Merlin « présente ses numéros d'illusion deux fois par jour lors de son spectacle ensorcelant de magie donné dans les murs du château ».

\*

Dès que l'on superpose un motif géométrique à la terre habitée, les indices significatifs affluent avec la force de l'eau emplissant une rigole fraîchement creusée dans un champ humide. Le méridien de Londres croise la Tamise à Vauxhall Bridge, près du site d'une chaussée de l'âge du bronze, et se poursuit au nord vers Westminster. À quelques pas de là, passé le Parlement – comme si ce réseau n'avait jamais fait mystère pour personne –, se dresse la statue équestre de la reine Boudica, dont les formidables cuisses de bronze laissent l'impression inhabituellement positive que les aristocrates de l'âge du fer étaient plutôt bien nourris.

À l'époque de la rébellion de Boudica, Westminster était une île. Une charte médiévale la qualifiait de « *locus valde terribilis*<sup>545</sup> » – « un endroit vraiment épouvantable ». Si cette interprétation a ravi des générations d'écoliers de Westminster, le mot « *terribilis* » signifie en réalité « redoutable » ou « vénérable ». L'île de Thorney était un lieu sacré. C'était là, rapporte une légende du VI<sup>e</sup> siècle, qu'avait été fondée l'une des premières églises chrétiennes du pays, sur ordre du roi Lucius de Bretagne. Or il n'y eut jamais de roi Lucius, et ce prénom, comme « Luc », est probablement une altération du théonyme Lugh, ou Lugus<sup>546</sup>. Une ancienne chronique britannique affirmait que l'église primitive avait été remplacée par un temple à Apollon, puis rétablie en 488 par Ambrosius Aurelianus, le chef britto-romain dont le nom, comme celui d'Apollon, évoque le soleil immortel.

L'envasement progressif des embouchures de la Tyburn relia l'île de Thorney à la rive nord de la Tamise. Le quartier est à présent un temple aux esprits gouvernants des îles Poétiques : le méridien traverse le Coin des Poètes de l'abbaye de Westminster, Downing Street, le bureau du Cabinet sur Whitehall, et la place du Horse Guards Parade puis il rase le côté est de Trafalgar Square. Les druides architectes auraient été stupéfiés par ces vastes alignements de pierre, mais ils se seraient sans doute demandé pourquoi leurs orientations étaient si approximatives.

Toute ville fourmille de coïncidences. Plusieurs semaines après avoir parlé du livre avec mon éditeur, je venais tout juste de me rendre compte que le méridien passe au beau milieu du restaurant où notre discussion avait eu lieu et que sa course vers le nord le mène droit à la consigne de la gare de St Pancras, où les vélos avaient achevé leur voyage en rentrant de Mediolanum Biturigum. Les expéditions géomantiques ne sont pas faites pour les esprits prédisposés à la névrose obsessionnelle. À l'entrée de la British Library ouvrant sur Euston Road et dans la Grande cour du British Museum – toutes deux assises sur le méridien – une voix me souffla que le « réseau druidique » n'était rien d'autre qu'un immense et complexe système de références personnelles, un témoignage, non du génie des druides, mais de l'implacable ingéniosité de l'inconscient.

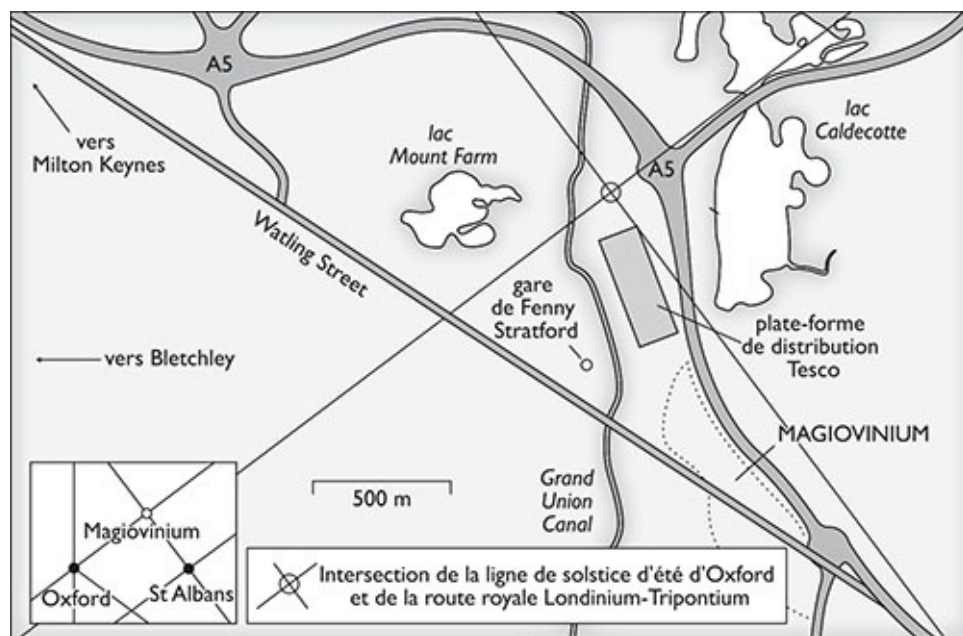
Au rez-de-chaussée du musée, à quelques pas du méridien, une guide bénévole, assise à une table, invitait les visiteurs à manipuler quelques artefacts romains, comme pour les convaincre de la réalité du passé. Dans la même salle, entre « la Préhistoire » et « les Romains », je retournai voir le visage du seau d'Aylesford dont les traits venus d'un autre monde renferment la formule de la carte de la Bretagne celtique. Scrutant les microscopiques pièces d'or, je tentai de me rappeler les effigies humaines ou divines et les formes des chevaux solaires telles qu'elles apparaissent sur les agrandissements photographiques illustrant certains ouvrages<sup>547</sup>. Comment ces objets avaient-ils pu être créés sans une puissante loupe ?

L'un des mystérieux disques jetant ses feux dans les vitrines du British Museum est la plus vieille monnaie celtique retrouvée en Bretagne, et l'un des plus beaux objets du monde antique. Elle porte, sur une face, la chevelure flottante en feuilles de chêne d'un dieu solaire ou d'un druide et, sur l'autre, un cheval entouré d'un semis de symboles indéchiffrables. Un terminal relié à la base de données du musée permet d'en inspecter les minuscules détails. La fiche descriptive expliquait que le statère d'or avait sans doute été frappé dans le Nord de la Gaule au II<sup>e</sup> siècle av. J.-C. et avait traversé la Manche, à la faveur d'une transaction commerciale ou bien comme cadeau à quelque haut personnage : « Certaines de ces pièces furent par la suite enfouies dans des dépôts monétaires et ne furent jamais récupérées par leur propriétaire – soit qu'il fût décédé, soit qu'il eût simplement oublié où il les avait cachées. Il se peut également que ces pièces aient eu vocation d'offrandes sacrées aux dieux. »

Celle-ci avait été exhumée en 1849 « à Fenny Stratford, près de Milton Keynes, en Angleterre<sup>548</sup> ». (L'emplacement exact est inconnu ou tenu secret.) Au terme d'une matinée passée dans un labyrinthe composé d'une unique ligne droite, cette information, qui n'avait peut-être aucun intérêt véritable, me paraissait d'autant plus précieuse.

Le train en provenance de Paddington Station ralentit devant le cimetière d'Osney et s'arrête à la gare d'Oxford, à trois cents mètres au nord de l'*omphalos* de la Bretagne celtique. Ce soir-là, en rentrant chez moi en vélo, je passai devant le vestige de l'abbaye d'Osney, où seules des canettes de bière vides évoquent vaguement le souvenir de la cuve d'hydromel de Lludd, puis je franchis la limite des royaumes de Mercie et de Wessex avant de remonter la route de Cumnor Hill menant à Leys Cottage, qui – heureusement, compte tenu de la théorie de l'autobiographie inconsciente – se trouve à un bon kilomètre et demi de la ligne de solstice d'hiver d'Oxford aboutissant à Isca Dumnorium.

Au dehors, la nuit n'était éclairée que du croissant de la lune et de l'éclat des pelles mécaniques venues défricher le bois privé entre mon cottage et le champ voisin. L'écran s'anima d'un scintillement et se peupla de routes et de toponymes. La carte au 1/25 000 de l'Ordnance Survey indique obligeamment Fenny Stratford, lieu de découverte de la monnaie d'or, sous le nom de « Magiovinium ». Ce « Grand Quelque chose » (*vinium* résiste obstinément à la traduction) était un petit habitat en bordure de Watling Street – un établissement romain, mais avec un nom celtique. Il est désormais absorbé dans les banlieues sud-est de Milton Keynes.



**Fig. 81 – Magiovinium et l'intersection solaire**

Fondée en 1967, la « ville nouvelle » de Milton Keynes incarne depuis lors la platitude moderniste. Un druide s'y serait pourtant senti plus à son aise que dans le centre de Londres. Les urbanistes de Milton Keynes étaient de fervents adeptes des lignes de ley, qui connaissaient à la fin des années 1960 un regain de popularité. Ils proposèrent d'organiser tout le plan de la ville sur des lignes de ley qui relieraient ses routes, boutiques et barres d'habitation flambant neuves à des sites préhistoriques tels que Silbury Hill, Avebury et Stonehenge. « Le bon sens l'emporta<sup>549</sup> », mais pas totalement : les trois grandes artères du centre de Milton Keynes – Silbury Boulevard, Avebury Boulevard et Midsummer Boulevard – sont alignées de telle sorte qu'au solstice d'été, les rayons du soleil levant passent exactement au milieu du centre commercial et transforment la façade vitrée de la gare en un mur de lumière aveuglant.

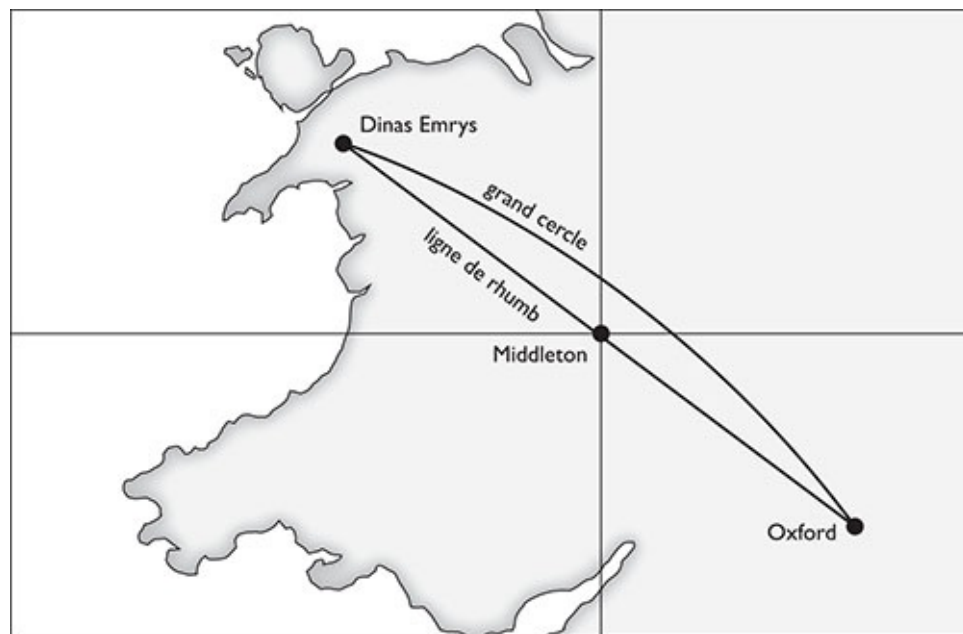
Je n'avais pas entendu parler de Fenny Stratford avant de tomber sur la description du statère d'or du British Museum, mais je savais que c'était à Magiovinium que la ligne solsticielle d'été d'Oxford croisait la route royale reliant Londinium à Tripontium. Dans le secteur aujourd'hui englouti sous le lac Caldecotte, sur l'emplacement d'un village médiéval abandonné, on a identifié un maillage agraire celtique, des restes d'abeilles à miel remontant à l'âge du fer et un enclos délimité par un fossé<sup>550</sup> (Fig. 81). L'habitat celtique d'origine devait être bien plus grand que la ville romaine. Le point d'intersection se trouve entre deux lacs bordant l'ancienne agglomération. Cette étendue marécageuse a fort bien pu être utilisée par les habitants de Magiovinium pour des dépôts rituels. Une plate-forme de distribution de supermarchés, barricadée par des grilles d'acier et entourée de voies de desserte, occupe pratiquement toute la superficie du site. Quelque part sous cette chape d'amnésie – peut-être au point précis d'intersection –, pour une raison que nous ne connaissons jamais, l'effigie dorée d'un dieu solaire fut enfouie dans la terre.

\*

Avant de s'embarquer pour la Terre du Milieu celtique, le voyageur du XXI<sup>e</sup> siècle ne manquera pas de se munir des indispensables outils cartographiques que sont les cartes de l'Ordnance Survey (britannique et irlandais) et de l'Institut géographique national (IGN). Outre la version numérisée de ses cartes modernes de la France, l'IGN propose en accès libre sur son portail Internet une excellente application composite permettant de naviguer entre les cartes cadastrales, la carte de Cassini dressée

au XVIII<sup>e</sup> siècle, et la carte de l'état-major du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup>. Pour les sites et les trouvailles archéologiques, les ressources incontournables sont les fascicules de la *Carte archéologique de la Gaule* (pas encore en ligne) et, pour la Grande-Bretagne, les archives des Commissions royales des monuments anciens et historiques d'Écosse et du pays de Galles (« Royal Commission on the Ancient and Historical Monuments »), ainsi que l'inventaire du patrimoine historique (« Historic Environment Record ») de chaque comté anglais. Bon nombre de ces inventaires sont accessibles en ligne<sup>2</sup>, mais certains ne peuvent encore être consultés que dans les services d'archives locaux.

Plusieurs passages de ce livre ont évoqué les difficultés pratiques auxquelles on se heurte pour tracer un chemin solaire<sup>3</sup>. Le principal problème est celui de la projection cartographique. Le chemin le plus court entre deux points d'une sphère n'est pas la trajectoire représentée par une ligne droite sur une projection plane. Lorsque, il y a plusieurs décennies, j'ai pris un avion pour relier la courte distance de Manchester à Dublin, la route suivie était parfaitement logique : je vis défiler sous la carlingue la mer d'Irlande et la côte des Galles du Nord, exactement comme elles apparaissaient sur les pages de mon atlas. Mais quand j'ai traversé l'Atlantique pour la première fois, alors que, passé l'Irlande, je m'attendais à ne rien voir d'autre que l'océan jusqu'à la statue de la Liberté, le pilote parut emprunter un itinéraire touristique, et descendit vers les États-Unis en survolant des friches gelées dont je compris bientôt qu'elles n'étaient autres que Terre-Neuve et la Nouvelle-Écosse. Le plan de vol que j'avais imaginé était une ligne de rhumb, qui fournit une route à cap constant. La trajectoire réelle était un « grand cercle » qui, dans ce cas précis, abrège le trajet de deux cent dix-neuf kilomètres, mais exige de corriger en permanence le cap.



**Fig. 82 – Ligne de rhumb et grand cercle**

Si Lludd avait disposé de la même technologie qu'un pilote moderne, sa route l'aurait conduit à survoler, avec ses dragons, non les faubourgs de Middleton, mais Downton Hall, à un kilomètre et demi au nord. Sur cette carte de Mercator, la déviation est accentuée.

Les voies solaires, et tout alignement ou chemin prémoderne, sont inévitablement des lignes de rhumb, ce qui explique qu'une droite tirée sur un atlas routier ou sur pratiquement n'importe quelle autre carte d'usage courant ne sera pas identique à une ligne produite par des cadrans solaires, des gromas et autres instruments archaïques (Fig. 82). Par chance, il se trouve que la projection de référence choisie par les concepteurs de Google Maps est une variante de la projection Mercator. Sous les latitudes celtiques, celle-ci se prête parfaitement aux desseins druidiques. Elle permet en effet



de reproduire les angles et les trajectoires qu'un arpenteur du monde antique aurait définis en utilisant, par exemple, la méthode de la triangulation. (Soulignons d'emblée que cela ne vaut qu'à grande échelle. En effet, lorsque l'on revient à une vue d'ensemble de la carte pour visualiser des zones de la taille d'un grand pays, une projection différente est utilisée.) Les caps pourront être vérifiés en appliquant la formule servant à calculer les lignes de rhumb<sup>4</sup>. Une liste exhaustive des coordonnées (à quatre chiffres après la virgule) compilée pour la rédaction de ce livre est mise à disposition du lecteur à l'adresse suivante : [www.panmacmillan.com/theancientpaths](http://www.panmacmillan.com/theancientpaths). Plusieurs programmes permettent de reporter ces coordonnées sur une carte<sup>5</sup>.

Il faut inévitablement en passer par quelques tâtonnements afin de déterminer une marge d'erreur acceptable : entre autres variables, on tiendra compte de la longueur d'un trajet, de son point d'origine et de la précision théorique de la méthode de levé. Ce fut l'ingénieur écossais Alexander Thom (1894-1985) qui introduisit des mesures précises à l'étude des alignements préhistoriques. Son travail de fourmi a contribué à conférer à cette sphère teintée de mysticisme quelque respectabilité dans les milieux universitaires. Mais, revers de la médaille, il a également apporté un degré de complexité inopportun. De fait, les conceptions modernes de l'exactitude ne sont pas celles que se faisaient un arpenteur de l'âge du fer ou un *mentor* romain. Si une route ou un temple antique est aligné sur un axe solsticial avec une précision de l'ordre du dixième de degré, la correspondance est presque à coup sûr une coïncidence. D'un autre côté, si l'on tolère une marge d'un degré ou plus, un nombre indéfini de sites pourrait être intégré au schéma hypothétique. Le bon sens suggère de composer de temps à autre avec la réalité physique, mais on ne dira jamais assez qu'une ligne droite tirée entre une poignée de points n'est pas forcément significative, moins encore si la ligne est tracée à l'aveuglette, au mépris de l'histoire, de la légende, de l'archéologie et de la science.

\*

Tout lecteur qui a suivi jusqu'ici le parcours de ce livre sans prendre de raccourcis aura sans doute suffisamment de patience pour visiter des sites de l'âge du fer. Quelques oppida dominant encore le paysage, de la Grande-Bretagne jusqu'au bassin du Danube. Certains – tels Alésia, Bibracte, Castell Henllys, Ensérune, Glauberg, Hauterive-Neuchâtel, Heuneburg, Numance et le parc Samara – offrent même un centre d'accueil et proposent des expositions, mais presque tous sont boudés du public. « Les villages des anciens Celtes » serait un thème idéal pour des vacances de misanthrope. Beaucoup d'oppida ont été préservés du vandalisme par leur emplacement isolé et exposé aux intempéries, et les archéologues d'un passé plus récent trouveront quelques exemples intacts de signalisation d'avant-guerre : parfois, l'unique détail indiquant que l'oppidum a été découvert est un panneau de bois cloué à un pieu que l'on pourrait croire sorti tout droit d'une vignette d'*Astérix*, gravé des mots : « Ancien site fortifié » ou « *Keltské oppidum* ».

On trouve des trésors celtiques dans les musées nationaux de la plupart des pays européens, mais aussi dans les collections municipales de petites villes et de villages. Cette dispersion d'artefacts ne facilite guère la tâche au chercheur, mais elle met également en évidence les schémas d'occupation humaine radicalement différents de l'Europe à l'âge du fer. Là encore, il faut faire preuve de persévérance. Les employés d'un musée qui détient les superbes pierres sculptées du sanctuaire celtique de Roquepertuse, uniques en leur genre, ignoraient leur localisation et jusqu'à leur existence avant que je leur en montre une photographie dans un livre vendu dans la librairie même du musée.

Puisque le réseau solaire était articulé sur des phénomènes célestes, le voyageur en Terre du Milieu arrivera naturellement dans des endroits où il n'y a apparemment rien à voir. En Grande-Bretagne, les sites qui sont peut-être les plus intrigants par leur manque flagrant d'intérêt sont les intersections de limites de comtés, ou tripoints (voir p. 264). Ceux qui portent un nom – Three Shire Elms, No Man's

Heath, etc. – ont des chances de remonter à une très haute date. Un tripoint caractéristique est marqué par un bouquet d'ormes, d'aubépines ou de quelque autre essence rustique. La présence de l'homme se manifeste par un tas de vieux pneus et d'appareils électriques usagés, mais il y a parfois des tertres préhistoriques à proximité. Il fut un temps où des foules immenses se regroupaient en ces lieux pour assister à des combats de coqs et à des matchs de lutte. Des assemblées de sorcières et autres activités suspectes y furent occasionnellement signalées. Ces réunions illégales sont peut-être les derniers échos enregistrés des conseils inter-tribaux de la Bretagne celtique.

Au printemps 2011, j'ai visité quelques-uns de ces sites en compagnie d'un Gallois, professeur d'études hispaniques à l'université de Nottingham. Dans ses explorations, le chercheur d'intersections géomantiques peut avoir le sentiment d'être un intrus, et de fait, il est inévitablement amené à sauter des murets ou à se glisser sous des barrières. Les voies solaires n'ont aucun respect pour la propriété privée et mieux vaut savoir qu'en cas de plainte, un magistrat ou un juge d'instruction n'admettra certainement pas l'existence d'un nœud du réseau de la Terre du Milieu celtique comme une circonstance atténuante.

L'arbre sacré des druides vit généralement dans des communautés de spécimens partageant ses caractères génétiques. Le Three Shire Oak (« le chêne des trois comtés) qui se dresse dans une parcelle boisée à l'abandon sur le trajet de la route royale d'Isca Dumnoniorum, à cheval sur les limites du Leicestershire, du Lincolnshire et du Nottinghamshire, pouvait donc bien être le descendant direct d'un chêne de l'âge du fer. Ce bosquet, au lieu-dit « Normanton Thorns », montre ce qui arrive lorsqu'un bois n'est plus entretenu : il est envahi d'un fourré de broussailles impénétrables parmi lesquelles les arbres d'origine en sont réduits à étirer leurs branches vers le ciel, tels des prisonniers mendiant leur pitance. Quelque part dans les profondeurs de cet enchevêtrement, en dépit de la lumière déclinante, un homme chassait la palombe au fusil. Sur sa lisière nord, le bois est enserré par une zone d'activité violemment illuminée. En se glissant le long du grillage de sécurité, on parvient tout juste à atteindre l'angle où les trois comtés se rencontrent. Un vieux tronc avait été protégé d'une palissade. Dans la pénombre du crépuscule, le Dr Roberts identifia l'arbre à ses bourgeons poisseux... Grâce aux lacunes arboricoles de l'employé municipal chargé de le clôturer, le « chêne des trois comtés » est devenu le « châtaignier des trois comtés ».

Ainsi, par les caprices de l'imprévisible, des réalités dégradées en légendes s'estompent et disparaissent lentement en changeant de forme. Le petit bois était tout aussi énigmatique pour l'homme venu planter la palissade que l'était le motif curieux d'un ornement celtique pour un Picte du Moyen Âge.

Le soleil paraît accélérer sa course en descendant sur l'horizon. Le présent se décompose en une succession de moments flous, et le passé lointain prend une consistance qu'il semblait avoir perdue. Le parc à thème de Camelot a fermé ses portes à la fin 2012, au terme de près de trente ans d'existence. La Lice d'Avalon, le Monastère fou, et l'École de sorcellerie de Merlin appartiennent désormais à l'histoire. Le terrain aujourd'hui déserté de « Camelot » bordait autrefois le Martin Mere, plus grande étendue d'eau douce d'Angleterre. Une légende locale prétend que ce fut au fond de ces eaux que, dans un geste qui évoque une offrande rituelle, fut plongée l'épée Excalibur de la légende. À en juger par la prépondérance inhabituelle de points nodaux dans les environs du lac disparu, cela paraît à présent plus plausible que jamais...

## Chronologie

Av. J.-C.

**viii<sup>e</sup> siècle** : Royaumes de Hallstatt dans les Alpes orientales et le moyen Danube ; culture et langue tartessiennes dans le Sud-Ouest de l'Ibérie.

**Vers 680** : Plus anciens vestiges datés d'Emain Macha (Navan Fort, Irlande du Nord).

**Vers 600** : Fondation de Massalia par les Grecs de Phocée ; des « Keltoï » occupent les rives septentrionales de la Méditerranée.

**vi<sup>e</sup> siècle** : Collines fortifiées en Bohême ; comptoirs massaliotes sur la Méditerranée ; le lépontique (langue celtique) est parlé en Italie du Nord et dans les Alpes.

**Fin du vi<sup>e</sup> siècle** : « Résidences princières » en Bourgogne (« la Dame de Vix »), dans la Marne et dans la vallée du Rhin ; les vins massaliotes et grecs sont importés en Gaule centrale.

**Vers 500** : Les navigateurs carthaginois atteignent l'Afrique occidentale équatoriale et les côtes septentrionales de l'Atlantique.

**v<sup>e</sup> siècle** : Culture de La Tène, des Balkans à la Gaule orientale ; collines fortifiées dans le Sud de la Gaule, habitats ouverts dans le Nord.

**Début du iv<sup>e</sup> siècle** : Migrations gauloises vers l'Italie du Nord, la forêt hercynienne, et au-delà.

**396** : Destruction d'un habitat sur le site du futur Mediolanum (Milan).

**387** : Rome occupée par les Celtes.

**350** : Météorologie d'Aristote : *klimata* et cercle zodiacal.

**335** : Des émissaires celtes rencontrent Alexandre le Grand en Macédoine.

**331** : Éclipse lunaire observée à Arbèles, Syracuse et Carthage, et peut-être également à Rhodes et à Athènes (expérience internationale de détermination de la longitude ?).

**Vers 325** : Voyage de Pythéas le Massaliote.

**310-260** : Les tribus belgiques arrivent en Gaule septentrionale depuis la Germanie et l'Europe centrale.

**Vers 300** : *Éléments* d'Euclide ; invention de la dioptré ; Dicéarque définit les méridiens et les parallèles.

**Vers 280** : Bataille de Ribemont-sur-Ancre ; les Celtes envahissent l'Illyrie, la Pannonie et la Macédoine ; premières monnaies frappées en Gaule (principalement arvernes).

**279** : Sac de Delphes par les armées celtes.

**278** : Les Gaulois traversent l'Hellespont ; les Tolistobogiens, les Trocmii et les Volques Tectosages s'établissent en Galatie.

**250-241** : Des Gaulois sont enrôlés dans l'armée carthaginoise en Sicile.

**Vers 240** : Ératosthène calcule la circonférence de la Terre ; invention de la sphère armillaire solsticiale.

**225** : Bataille de Télamon (Toscane) : défaite d'une coalition celtique contre les Romains.

**218** : Hannibal marche de l'Espagne à l'Italie ; septembre – traversée du Rhône ; novembre – traversée des Alpes.

**197** : L'Est et le Sud de l'Ibérie sont divisés en deux provinces romaines : Hispanie citérieure et Hispanie ultérieure.

**196-189** : Rome conquiert l'Italie du Nord celtique (qui deviendra la Gaule cisalpine).

**187** : Achèvement de la voie Émilienne.

**182-133** : Guerres celtibères.

**181** : Massalia demande l'aide de Rome contre les pirates ligures.

**Vers 180** : Oppida de Germanie centrale, Bohême, Moravie et Hongrie.

**Vers 175-150** : Vase de Gundestrup.

**Vers 150** : Hipparque calcule les *klimata* et les méridiens ; mécanisme d'Anticythère ; Voyage de Polybe dans la Gaule méridionale.

**146** : Chute de Carthage.

**133** : Siègle et destruction de Numance.

**Vers 130** : Oppida germaniques (Bâle, Berne, Vieux-Brisach, Bad Nauheim, Manching, etc.).

**125-121** : Conquête romaine de la Gaule méridionale.

**123** : Garnison romaine à Aquae Sextiae (Aix-en-Provence).

**121** : Défaite des Arvernes (menés par Bituitos) et des Allobroges ; fondation de la province romaine de la Gaule transalpine (qui deviendra la Gaule narbonnaise).

**Vers 120-110** : Premiers oppida gaulois (Besançon, Bibracte, Châteaumeillant, etc.) ; union monétaire des Éduens, des Lingons et des Séquanes ; oppidum boïen à Bratislava.

**118** : Fondation de Narbo Martius (Narbonne) ; construction de la voie Domitienne.

**113-101** : Les Cimbres et les Teutons envahissent le bassin du Danube, le Nord de l'Italie, la Gaule et le Nord de l'Ibérie.

**106** : Un proconsul romain dérobe le trésor de Tolosa (Toulouse).

**102** : Les Teutons sont vaincus à Aquae Sextiae (Aix-en-Provence) par Gaius Marius.

**Fin du I<sup>er</sup> siècle** : Premières monnaies frappées en Bretagne insulaire.

**Début du I<sup>er</sup> siècle** : Voyage en Gaule de Posidonios d'Apamée ; ports de commerce internationaux dans le Sud de la Bretagne insulaire.

**Vers 80-70** : Effondrement de plusieurs oppida de Germanie méridionale (Finsterlohr, Heidengraben, Heidetränk, Manching) et de la région du Rhin (Fossé des Pandours, Donnersberg) ; fondation des provinces de Germanie inférieure et de Germanie supérieure.

**Vers 70** : Première occupation attestée de l'oppidum d'Alésia.

**63** : Le druide éduen Diviciacus sollicite l'aide militaire des Romains devant le Sénat.

**62-61** : Révolte des Allobroges écrasée par les Romains.

**61** : Jules César devient gouverneur de Gaule transalpine.

**58-51** : Guerre des Gaules.

**58** : Migration helvète ; défaite des Helvètes et de tribus germaniques contre César.

**57** : Défaite des tribus belgiques.

**56** : Défaite des tribus alpines et atlantiques.

**55** : Expéditions en Bretagne et au-delà du Rhin.

**54** : Deuxième expédition en Bretagne.

**53** : Deuxième traversée du Rhin.

**52** : Soulèvement général des tribus gauloises ; printemps – siège d'Avaricum (Bourges) ; bataille de Lutèce (Paris) ; août-septembre – siège d'Alésia (Alise-Sainte-Reine) et reddition de Vercingétorix.

**51** : Automne – bataille d'Uxellodunum.

**Vers 50** : Fondation de Calleva (Silchester) ; seau d'Aylesford.

**46** : Révolte des Bellovaques.

**44** : Assassinat de César.

**43** : Fondation de Colonia Copia Felix Munatia, future Lugdunum (Lyon).

**39-29** : Révoltes des tribus du Rhin et des Morins.

**Vers 37** : Mercenaires celtes en Judée.

**27** : Auguste impose, à Narbonne, le découpage de la Gaule au nord de la Narbonnaise en trois provinces (l'Aquitaine, la Belgique et la Lyonnaise) ; l'abandon des oppida gaulois se poursuit.

**Vers 5** : Naissance de Jésus-Christ.

Apr. J.-C.

**9** : Bataille de la forêt de Teutobourg (les tribus germaniques massacrent trois légions romaines).

**10** : 1<sup>er</sup> août – Naissance de Claude à Lugdunum (Lyon).

**Vers 20** : Tibère proscriit le druidisme.

**21** : Révoltes des Éduens, menés par Sacrovir, et des Trévires, menés par Florus ; rumeurs d'un soulèvement pangaulois et germanique.

**Vers 30** : Crucifixion de Jésus-Christ.

**43** : Les légions romaines débarquent sur la côte du Cantium (Kent) ; construction d'une forteresse romaine à Camulodunum (Colchester).

**48** : Les Gaulois de la « Gaule chevelue » sont admis au Sénat.

**51** : Dernière bataille de Caratacos au pays de Galles.

**Vers 54** : Claude proscriit le druidisme.

**60-61** : Massacre des druides de l'île de Mona (Anglesey) ; révolte des Icenii et de leurs alliés, menés par Boudica : destruction de Camulodunum (Colchester), Londinium (Londres) et Verulamium (St Albans).

**78** : Reddition de Mona.

**83 ou 84** : Bataille de Mons Graupius.

**122-vers 126** : Construction du mur d'Hadrien.

**142-vers 154** : Construction du mur d'Antonin.

**252** : Martyre de sainte Reine à Alésia (Alise-Sainte-Reine).

**Milieu du III<sup>e</sup> siècle ?** : Martyre de saint Alban à Verulamium (St Albans).

**316** : Naissance de saint Martin de Tours.

**Vers 387** : Naissance de saint Patrick.

**Début du V<sup>e</sup> siècle ?** : Les Romains se retirent de Bretagne.

**Milieu du V<sup>e</sup> siècle ?** : Vortigern invite les Saxons en Bretagne ; les Saxons sont vaincus par Ambrosius Aurelianus.

**Vers 451** : Naissance de sainte Brigitte.

**Avant 474** : Les aristocrates arvernes abandonnent « la langue celtique » (Sidoine Apollinaire).

**597** : Mission grégorienne en Bretagne ; Augustin devient premier archevêque de Cantorbéry.



## Notes

### Note sur les portulans (voir p. 183)

Les portulans – cartes nautiques dressées entre le XIII<sup>e</sup> et le XVI<sup>e</sup> siècle, surtout par des navigateurs portugais, espagnols et italiens – étaient des équivalents cartographiques des *periploi* de l'Antiquité (voir p. 41). Ils montrent ce qui pouvait être réalisé, même en mer et avec peu de perfectionnements par rapport aux instruments qui existaient à l'âge du fer.

La principale innovation fut le compas. Il n'était pas strictement indispensable pour effectuer un levé topographique terrestre et il compliquait les visées, puisqu'il distinguait le nord magnétique du nord vrai.

Les cartes portulans n'étaient pas consciemment fondées sur un système de projection du monde, mais les informations dont disposaient les marins (leur connaissance des distances et des directions) donnèrent tout naturellement lieu à une projection que nous pourrions qualifier de « proto-Mercator » (la carte de Mercator date de 1569), dans laquelle des lignes droites croisent tous les méridiens selon le même angle et permettent au navigateur de suivre le même cap du début à la fin de son parcours.

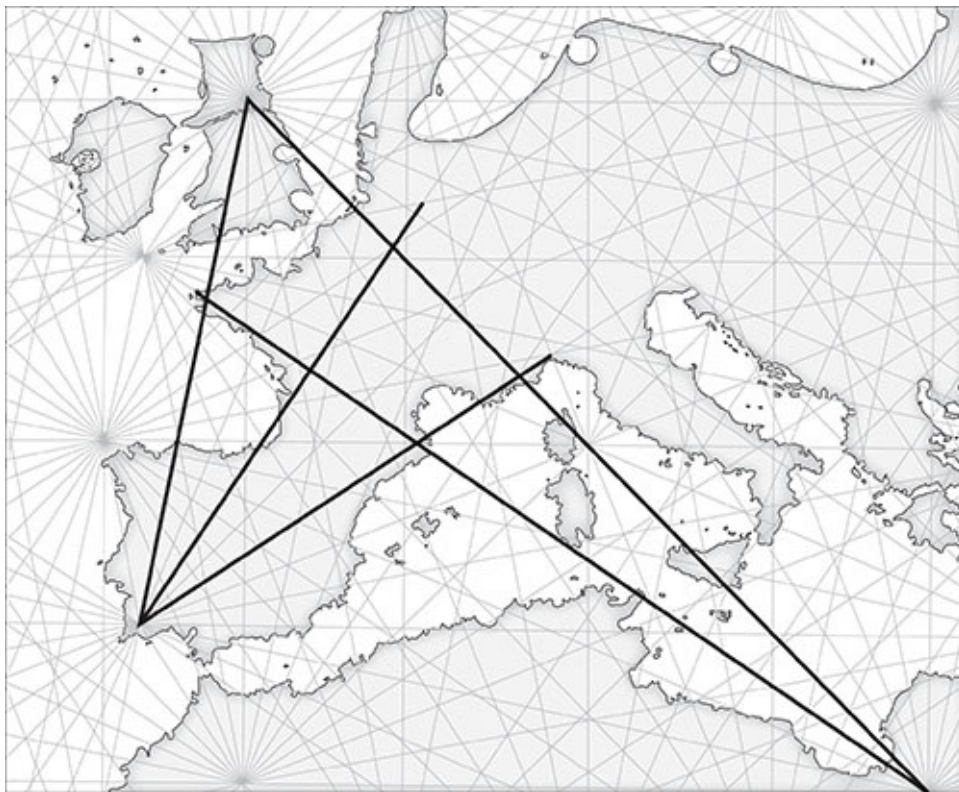


Fig. 83 – Le portulan d'Albino de Canepa



**Fig. 84 – Le portulan superposé à une projection de Mercator**

La carte d'Albino de Canepa (Gênes, 1489), reproduite ci-après sous forme schématisée avec cinq lignes mises en valeur, révèle une grossière distorsion vers le nord de la France, mais est étonnamment précise dans d'autres régions. Elle fut probablement assemblée à partir de différentes cartes, chacune étant plus ou moins cohérente avec elle-même, ce qui expliquerait la rotation vers le nord de la botte de l'Italie (Fig. 83). La seconde carte (Fig. 84) montre les cinq lignes telles qu'elles ressortent sur une projection de Mercator moderne. Les portulans indiquaient des lignes de rhumb espacées d'intervalles équivalents à  $11,25^\circ$  (correspondant à une rose des vents divisée en trente-deux aires). Sur la carte de Canepa, les angles de relèvement en France et en Ibérie sont faussés de plusieurs degrés vers l'ouest, mais exacts à un point de compas près.

## Protohistoire

1. Note sur les origines celtiques : Tandis que j'écrivais ce livre, quelqu'un m'a fait remarquer qu'avec mes cheveux foncés et mes parents écossais, je devais sans doute être celte. Un ami allemand à qui j'ai rapporté ces propos m'opposa que les Celtes étaient blonds et originaires de Bavière. Un autre ami me parla d'une Espagnole dont la chevelure rousse et les taches de rousseur trahissaient presque à coup sûr des ascendances celtiques. Nombreux sont ceux qui, à l'instar de Tacite (début du II<sup>e</sup> siècle apr. J.-C.), sont convaincus que les indigènes au teint mat et aux cheveux bouclés de l'ouest de la Grande-Bretagne et de la péninsule Ibérique sont ethniquement des Celtes. Or, il semble que les anciens Celtes eux-mêmes ne se reconnaissaient pas une origine unique (voir carte p. 148, Fig. 24). Les mouvements de population suggérés par les analyses génétiques sont peut-être antérieurs de plusieurs milliers d'années à l'apparition d'une culture celte [Barry Cunliffe et John Koch (éds), *Celtic From the West*, p. 110]. Le fait que, sans avoir subi d'invasion notable au Bronze final, l'Irlande soit tout de même devenue celte (voir p. 206) vient nous rappeler que, dans ses acceptions archéologiques et historiques, l'adjectif « celtique » fait référence aux caractères culturels et linguistiques communs à la majorité des habitants d'Europe occidentale à l'âge du fer, et non à un quelconque groupe ethnique animé de dispositions belliqueuses et doué d'une capacité surhumaine à peupler la moitié d'un continent en quelques générations.

2. Yves Vadé, « Le Système des Mediolanum en Gaule ».

3. Xavier de Planhol, *Géographie historique de la France*, p. 27-29, 39-40.

4. Strabon, *Géographie*, II, 4, 1 (associant peut-être l'océan à une sorte de méduse).

5. Alfred Watkins, *The Old Straight Track : Its Mounds, Beacons, Moats, Sites, and Mark Stones*.

6. Jules César et Hirtius, *Commentarii de Bello Gallico*, I, 12.

7. Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, V, 31, 1.

### 1. La route du bout du monde

8. Hérodote, *Histoires*, II, 33 ; aussi IV, 49. Sur les sources classiques : John Koch et John Carey (éds) *The Celtic Heroic Age* ; Herbert D. Rankin, *Celts and the Classical World*.

9. Polybe, *Histoires*, III, 35. Les noms d'« Andosin » et d'« Andorre » viennent peut-être d'un dieu celtique pyrénéen, Andossus, qui avait un lien de parenté avec Hercule et Lugh ; Fernand Benoît, « La Légende d'Héraclès et la colonisation grecque dans le delta du Rhône », p. 114-115 ; Robert Knapp

« La Via Heraclea en el Occidente : mito, arqueología, propaganda, historia », p. 111 ; Patrick Lajoye « Lug, Caradoc, Budoc », p. 56.

10. Le récit du voyage d'Hercule est fondé sur les sources suivantes : Ammien Marcellin, *Histoires* XV, 9, 6 (père des Celtes) ; Rufus Festus Avienus, *Description de la Terre*, v. 322 (Promontoire sacré) ; Dion Cassius, *Histoire romaine de Dion Cassius*, XIII, 21 (Bébryces) ; Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, IV, 18, 5 (monstres marins), IV, 19, 1-2 (Alésia), IV, 19, 3-4 (Alpes), V, 24, 2-3 (Alésia Galates) et V, 26, 2 (ruches) ; Denys d'Halicarnasse, *Antiquités romaines*, I, 41 (de l'Espagne aux Alpes ; construction de villes et de routes) ; Hésiode, *Théogonie* ; *Les Travaux et les jours*, p. 289-290 (Érythie) ; Hygin, *L'Œuvre gromatique : corpus agrimensorum Romanorum*, I, 2, 6 (Ligures) ; Justin « Epitome of The Philippic History of Pompeius Trogus », XXIV, 4 (Alpes) ; Tite-Live, *Histoire romaine*, V, 34 (Alpes) et XXI, 37 (attribue la création d'un col à Hannibal : voir aussi Ammien Marcellin, *op. cit.*, XV, 10, 11 ; Appien, *Histoire romaine*, VII, 2 ; Diodore de Sicile, *op. cit.*, IV, 19, 3) ; Lucien de Samosate, « Hercule » (Ogmios) ; Pomponius Mela, *Chorographie*, II, 76 (la Crau) ; Cornélius Népos, *Hannibal*, III (Alpes) ; Parthénios de Nicée, *Passions d'amour*, XXX (Celtin) ; Sénèque, *L'Apocoloquintose du divin Claude*, 7 (Lyon) ; Silius Italicus, *La Guerre punique*, III, 420-440 (Bébryces, Pyrénées) ; Étienne de Byzance, *Ethnica* (Nemausus, Nîmes) ; Strabon, *Géographie*, IV, 1, 5 (la Crau, qui s'étirait au nord jusqu'à la plaine de Carpentras). À propos de la voie héracléenne : Monique Clavel, *Béziers et son territoire dans l'Antiquité*, p. 419 ; Éric Dellong, *Narbonne et le narbonnais*, p. 95 ; G.-A. Duch, « La Voie héracléenne, voie du mercure et du cinabre » ; Robert Knapp, « La Via Heraclea en el Occidente : mito, arqueología, propaganda, historia » ; Marc Lugan et Louri Bermond, *Agde et le Bassin de Thau*, p. 64 ; Daniel Plácido, « Le Vie di Ercole nell'estremo Occidente » ; Pseudo-Aristote, dans *Aristote, Minor Works*. À propos d'Hercule : Fernand Benoît, « La Légende d'Héraclès et la colonisation grecque dans le delta du Rhône » ; Fernand Benoît, *Recherches sur l'hellénisation du Midi de la Gaule* ; Jean-Claude Carrière, « Héraclès de la Méditerranée à l'Océan » ; Andreas Hofeneder, *Die Religion der Kelten in den antiken literarischen Zeugnissen*, I, p. 82, 106 et 162 ; Gérard Moitrieux, *Hercules in Gallia* ; Louis Rawlings, *Herakles and Hercules Exploring a Graeco-Roman Divinity*. Eustathe de Thessalonique (V, 281) mentionne deux fils d'Hercule, Celtus et Iber, ancêtres des Celtes et des Ibères ; voir aussi Denys d'Halicarnasse, *op. cit.* XIV, 1.

11. Cité par Éphore de Cumes (v. 350 av. J.-C.), contredit par Strabon (v. 7 av. J.-C.), *op. cit.*, III, 1, 4. À propos de l'ancien lieu de pèlerinage : Matthew Dillon, *Pilgrims and Pilgrimage in Ancient Greece* ; Andrew Fear, « A Journey to the End of the World ».

12. Buccacircius : 'Ventus cercius... buccam implet' (Aulu-Gelle, *Les Nuits attiques*, II, 22, 29). Deux sites de l'Aude portent le nom de Boucocers (Buccacircio) : James N. Adams, *The Regional Diversification of Latin*, p. 227 ; Camille Jullian, *Histoire de la Gaule*, VI, 1, 1, n. 15 ; Ernest Nègre *Toponymie générale de la France*, I, p. 1147. « Le divin Auguste, pendant le séjour qu'il fit en Gaule, voua et dédia un temple [au mistral] », Sénèque *Questions naturelles*, V, 17, 5.

13. Richard Warner, « The "Prehistoric" Irish Annals : Fable or History ? », p. 31 (des *Annála Ríoghachta Éireann* [Annales du royaume d'Irlande]).

14. Lucien de Samosate, *op. cit.* ; Françoise Le Roux, « Le Dieu celtique aux liens, de l'Ogmios de Lucien à l'Ogmios de Dürer ».

15. Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*, XXI, 31 (57).

16. Étienne de Byzance (cité dans les *Ethniques*).



17. Lera Boroditsky, « How Language Shapes Thought ».
18. Anthony Aveni et Giuliano Romano, « Orientation and Etruscan Ritual » ; Frontin, « De limitibus », p. 10-11.
19. Voir par exemple Macrobes, *Saturnalia*, I, 20, 11 ; Porphyre, dans Eusèbe de Césarée, *Préparation évangélique*, III, 11.
20. On en a par exemple mis au jour plus de soixante-dix mille à La Villeneuve-au-Châtelot (Aube) Helmut Birkhan, *Kelten : Versuch einer Gesamtdarstellung ihrer Kultur*, p. 578.
21. Philostrate d'Athènes, *Vie d'Apollonios de Tyane*, V, 4.
22. Pseudo-Aristote, dans Aristote, *Minor Works*. À propos de la route menant aux Hespérides et d'Hercule comme guide des âmes mortes, voir Hendrik Wagenvoort, « The Journey of the Souls of the Dead to the Isles of the Blessed », p. 115 ; voir aussi Knapp, *op. cit.* : Avienus (v. 322) utilise le nom de « Via Herculis » pour désigner le Promontoire sacré.
23. Max Guy in Patrice Arcelin *et al.*, *Sur les pas des Grecs en Occident*, p. 443 ; André Nickels *et al.* « La Nécropole du premier Âge du fer d'Agde » ; voir aussi Gérard Chouquer, François Favory *et al.* *Contribution à la recherche des cadastres antiques* ; et Gérard Chouquer, « L'Émergence de la planimétrie agraire à l'Âge de Fer » ; Monique Clavel, *Béziers et son territoire dans l'Antiquité*.
24. Sur l'astronomie antique : Anthony Aveni (éd.), *World Archaeoastronomy : Selected Papers* Aubrey Burl, *Prehistoric Astronomy and Ritual* ; James Evans, *The History and Practice of Ancient Astronomy* ; David H. Kelley et E. F. Milone, *Exploring Ancient Skies* ; David George Kendall et F. R. Hodson (éds), *The Place of Astronomy in the Ancient World*.
25. Athénée, *Le Banquet des savants*, XIII, p. 576 (d'après Aristote) ; Justin, *op. cit.*, XLIII, 3-4 ; Tite-Live, *op. cit.*, V, 34 ; Plutarque, *Solon* ; Silius Italicus, *op. cit.*, XV, 169-172 ; Strabon, *op. cit.*, IV, 1, 4 ; aussi Camille Jullian, *op. cit.*, I, 5, 3.
26. À propos des influences grecques en Gaule : Max Cary, « The Greeks and Ancient Trade with the Atlantic » ; Barry Cunliffe, *Greeks, Romans and Barbarians : Spheres of Interaction* ; Marie-Pierre Rothé et Henri Tréziny, *Marseille et ses alentours*.
27. Pline l'Ancien, *op. cit.*, III, 4 ; Étienne de Byzance mentionne dans les *Ethniques* une Herakleia celtique (dont la localisation est inconnue).
28. Tite-Live, *op. cit.*, XXI, 20.
29. Il existe deux autres cartes sur le même thème : Lenerz-de Wilde, dans Miranda Aldhouse-Green (dir.), *The Celtic World*, p. 534 ; Francisco Villar, *Estudios de celtibérico y de toponimia prerromana* p. 180.
30. Christian Rico, *Pyrénées romaines* (p. 84), souligne la possibilité d'une route terrestre ; voir aussi Camille Jullian, *op. cit.*, I, 2, 2, n. 36.
31. Andrew Fear, « A Journey to the End of the World », p. 319-320.
32. Polybe, *op. cit.*, III, 48.
33. Tite-Live, *op. cit.*, XXI, 30.
34. Polybe, *op. cit.*, III, 36.



35. Voir par exemple Camille Jullian, *op. cit.*, I, 11, 5, n. 82 ; Henry L. Wickham *et al.*, *A Dissertation on the Passage of Hannibal Over the Alps*, p. 30-32.
36. Polybe, *op. cit.*, III, 47.
37. Edward Whymper, *Escalades dans les Alpes de 1860 à 1869*, p. 52.
38. John Hoyte, *Trunk Road for Hannibal*.
39. William Mahaney *et al.* (« Hannibal's Trek Across the Alps : Geomorphological Analysis of Sites of Geoarchaeological Interest ») suggère que ce col était « l'itinéraire prévu » d'Hannibal (p. 42) ; voir aussi Camille Jullian, *op. cit.*, I, 11, 12, n. 219. Sur le Mons Matriona : Isabelle Ganet *et al.*, *Les Hautes Alpes*, CAG, p. 130-131. La Matrone est citée dans Ammien Marcellin, *op. cit.*, XV, 10, 6, et dans l'ouvrage anonyme *Itinerarium Burdigalense* (début du iv<sup>e</sup> siècle).
40. Gilles Hamm, *La Meurthe-et-Moselle*, CAG, p. 176-179.
41. Avienus, *op. cit.* ; Félicien de Saulcy, « Étude topographique sur l'*Ora Maritima* de Rufus Festus Avienus ».
42. Avienus, *op. cit.*, v. 638.
43. Voir Jacques Ramin, *Le Problème des Cassitérides et les sources de l'étain occidental*.

## 2. Échos de l'âge du fer

44. Voir James Bromwich, *The Roman Remains of Southern France*, p. 86-87.
45. Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, V, 27, 3.
46. Voir par exemple : Athénée, *Le Banquet des savants*, IV, 36 (d'après Posidonios d'Apamée) Polyen, *Ruses diplomatiques et stratagèmes politiques*, VIII, 25.
47. Diodore de Sicile, *op. cit.*, V, 28, 3.
48. Athénée, *op. cit.*, IV, 40 (d'après Posidonios d'Apamée).
49. *The Greek Anthology*, 9.125.
50. Aristote, *Éthique à Eudème*, III, 1229 b ; Élien, *Histoire variée*, XII, 23 ; voir également Herbert D Rankin, *Celts and the Classical World*, p. 56.
51. Diodore de Sicile, *op. cit.*, V, 32, 7.
52. Strabon, *Géographie*, IV, 4, 6.
53. *Ibid.*, IV, 4, 3.
54. *Ibid.*, IV, 4, 5.
55. Jules César et Hirtius, *Commentarii de Bello Gallico*, VI, 27.
56. *Ibid.*, II, 30.
57. Saint Jérôme, *Adversus Jovinianum*, II, 7.
58. Xavier Delamarre, *Dictionnaire de la langue gauloise*, p. 47, 332 et 334.
59. *Ibid.*, p. 335, 217, 133 et 331 ; voir aussi Duval *et al.*

60. Anthony F. Harding, *European Societies in the Bronze Age*, p. 165-167.
61. Diodore de Sicile, *op. cit.*, V, 22, 4.
62. Stéphane Verger, *Les Tombes à char de la Tène ancienne en Champagne* ; aussi Barry Cunliffe, *Les Celtes*, p. 68-69.
63. On trouvera une liste de références romaines dans Napoléon III, *Histoire de Jules César*, II, p. 18 n 5 ; voir aussi Arrien, *La Tactique*, p. 37 ; Camille Jullian, *Histoire de la Gaule*, II, 7, n. 64-65.
64. Markus Egg et A. Franz-Lanord. *Le Char de Vix* ; Claude Rolley (éd.), *La Tombe princière de Vix*.
65. Jules César et Hirtius, *op. cit.*, II, 2.
66. Camille Jullian, *op. cit.*, II, 2, 7 et n. 94.
67. Voir par exemple Gérard Chouquer, « L'Émergence de la planimétrie agraire à l'Âge de Fer » p. 36 ; Camille Jullian, *op. cit.*, II, 7, 3 ; Sandrine Robert *et al.*, *Dynamique et résilience des réseaux routiers et parcellaires en région Île-de-France* ; aussi Georges Castellvi, *Voies romaines du Rhône à l'Èbre* ; Raymond Chevallier, *Les Voies romaines* ; Stéphane Gendron, *La Toponymie des voies romaines et médiévales*.
68. Stephan Fichtl, *Les Gaulois du Nord de la Gaule (150-20 av. J.-C.)*, p. 108 (avec d'autres exemples) ; aussi Blaise Pichon, *L'Aisne*, CAG, p. 479.
69. À propos de l'occupation romaine des oppida : Malcolm Todd, « Oppida and the Roman Army » e chap. 5 ci-dessus, p. 97.
70. Jules César et Hirtius, *op. cit.*, VI, 44 et VII, 1.
71. *Ibid.*, VII, 3.
72. *Ibid.*, IV, 5 ; aussi Diodore de Sicile, *op. cit.*, V, 28, 5.
73. Polybe, *Histoires*, II, 29.
74. André Aeberhardt, « L'Angoumois gallo-romain » ; Pierre-Henri Billy, « Toponymie française et dialectologie gauloise », p. 133-134 ; Paul Cravayat, « Un nouvel Equoranda de la Cité des Bituriges » ; Albert Dauzat et Charles Rostaing, *Dictionnaire étymologique des noms de lieux en France* ; Xavier Delamarre, *op. cit.*, p. 163-164 ; Stéphane Gendron, *op. cit.*, p. 86-87 ; Camille Jullian *op. cit.*, II, 2, n. 95 ; Lebel, Paul, « Où en est le problème d'Equoranda ? » et *Principes et méthodes d'hydronymie française* ; Ernest Nègre, *Toponymie générale de la France*, I, p. 195-196 ; Michel Provost, *L'Indre-et-Loire*, CAG, p. 115 ; Lucien Roger, « Chaussées Brunehaut, Pires, Piges Equoranda » ; Jules Vannérus, « Noms de lieux du type "equoranda" » ; Augustine-Berthe Vincent, *Les Noms de lieux de la Belgique et Toponymie de la France*.
75. Ce composé est cohérent avec la formation des mots en gaulois : par exemple, « *sonnocingos* » (marche du soleil) sur le calendrier de Coligny.
76. Jules César et Hirtius, *op. cit.*, VII, 3 ; voir VII, 46 : « *recta regione* » (« en ligne droite »).
77. Isaïe, 40, 3 ; voir aussi Jean 1, 23. Sur les usages géométriques des « *euqunate* » chez les Grecs Charles Mugler, *Dictionnaire historique de la terminologie géométrique des Grecs*.

### 3. Le mystère du Mediolanum, I

78. Enrique Bayerri y Bertomeu *et al.*, *La Geografía histórico-toponímica de la España ibero-romana* ; Albert Dauzat et Charles Rostaing, *Dictionnaire étymologique des noms de lieux en France* ; Xavier Delamarre, *Dictionnaire de la langue gauloise*, p. 220-221 ; Jean-Michel Desbordes, « Un problème de géographie historique : le Mediolanum chez les Celtes » ; Ken Dowden, *European Paganism*, p. 274-275 ; Christian-Joseph Guyonvarc'h, « Vocabulaire vieux-celtique » et « Mediolanum Biturigum : deux éléments de vocabulaire religieux et de géographie sacrée » ; Alfred Holder, *Alt-celtische Sprachschatz*, t. II, p. 497-521 ; Auguste Longnon, *Les Noms de lieux de la France* ; Ernest Nègre *Toponymie générale de la France*, t. I, p. 89-190 ; Augustine-Berthe Vincent, *Toponymie de la France* p. 102-103.
79. Giuliano Gasca Queirazza, *Dizionario di toponomastica*.
80. Xavier Delamarre, *op. cit.*, p. 221.
81. Voir par exemple Elizabeth Rees, *Celtic Saints : Passionate Wanderers*, p. 36.
82. Jules César et Hirtius, *Commentarii de Bello Gallico*, VI, 13.
83. Armand de Quatrefages, *Souvenirs d'un naturaliste*, t. II, p. 534 (Montmeillan).
84. R. Bougard, *Le Petit Flambeau de la mer, ou le Véritable Guide des pilotes côtiers*. Autres Mediolana jusqu'alors non identifiés : Mions dans la banlieue sud-est de Lyon, dont les habitants sont appelés les Miolands, et le Mayollant (anciennement Meolanum), hameau rural un peu plus loin dans la même direction.
85. Yves Vadé, « Le Système des Mediolanum en Gaule », « Le Problème des Mediolanum », et « Nouvelles recherches sur les Mediolanum gaulois ».
86. Yves Vadé, « Nouvelles recherches sur les Mediolanum gaulois », p. 34.
87. Christian-Joseph Guyonvarc'h, « Mediolanum Biturigum... », p. 157.
88. Odile Faure-Brac, *Le Rhône*, CAG, p. 302. La source originelle indiquait probablement deux itinéraires distincts vers Lyon, l'un plus long mais plus aisé via Forum Segusiavum (Feurs) et l'autre via Mediolanum, qui était sans doute sur le côté oriental du mont de Tarare. Les voyageurs changeaient de chevaux près de Pontcharra et du hameau de Miollan (dans cette partie de la France une mutation aisément identifiable de « Mediolanum »).
89. Louis Maurin *et al.*, *Saintes*, CAG, p. 61.
90. Éric Vion, « L'Analyse archéologique des réseaux routiers : une rupture méthodologique, des réponses nouvelles », p. 69 ; voir aussi Claire Marchand dans Gérard Chouquer (dir.), *Les Formes du paysage*, t. III, p. 68-70. Moislains (Somme) en constitue un bon exemple.
91. Bibliotheca Augustana, « Tabula Peutingeriana » ; Agricole-Joseph Fortia d'Urban, *Recueil des itinéraires anciens* ; Richard Talbert, « Peutinger Map Names and Features » ; Richard Talbert *et al.* *Rome's World : The Peutinger Map Reconsidered*. On trouvera d'autres exemples d'« itinéraires » antiques dans Agricole-Joseph Fortia d'Urban, *op. cit.* ; Konrad Miller, *Itineraria romana* ; Gustav Parthey *et al.* (dirs), *Ravennatis Anonymi Cosmographia* ; Ptolémée, *Ptolemy's Geography* et Klaudios Ptolemaios *Handbuch der Geographie*.

#### 4. Le mystère du Mediolanum, II

92. Pol Troussel, « Les Bornes du Bled Segui : nouveaux aperçus sur la centuriation romaine du Sud tunisien », p. 135.
93. William J. Watson, *The History of the Celtic Place-Names of Scotland*, p. 244-248.
94. « Nemos » (bois) est inconnu en langue gauloise, où « un bois » se dit « uidua » ou « ceto ».
95. Lucain, *La Guerre civile (La Pharsale)*, III, v. 400-425.
96. G. B. Bailey et D. F. Devereux, « The Eastern Terminus of the Antonine Wall : A Review » ; D. J. Woolliscroft, « Signalling and the Design of the Antonine Wall », p. 155 (sur l'importance de Bail Hill).
97. Peter J. Reynolds, « Rural Life and Farming », p. 189.
98. Par exemple dans la Marne, à l'est d'Albi, dans la vallée de l'Isère, et sur le territoire des Galaeci dans le Nord-Ouest de l'Espagne.
99. Meilen, Suisse (près du Mittelberg) ; Melaine (sous Mont Moyen, anciennement « Mont medianus ») ; Molien (près de Monts Moyens) ; Montméal (Montemedio, Montmialon) ; Montmeillant, Ardennes (Monte Meliano) ; Montmélian, Oise (Mediolano Mon[te]) ; Montmélian, Seine-et-Marne (Monte Medio) ; Mont Milan, Côte-d'Or (près de Montmoyen).
100. John Brian Harley et David Woodward (dirs), *The History of Cartography*, p. 207. Le Camp de César à la Butte Mauchamp se trouve à l'ouest de Guignicourt (Aisne).
101. M. Guy, dans Patrice Arcelin *et al.* (dirs), *Sur les pas des Grecs en Occident*, p. 443.
102. À propos des sanctuaires de l'âge du bronze comme marqueurs territoriaux, voir Jean-Paul Delor, *L'Yonne*, CAG, p. 99-100.
103. À propos des alignements préhistoriques, voir Aubrey Burl, *Prehistoric Astronomy and Ritual* ; Michael Hoskin, *Tombs, Temples and their Orientations* ; Amanda-Alice Maravelia, *Ad astra per aspera et per ludum : European Archaeoastronomy and the Orientation of Monuments in the Mediterranean Basin* ; Alexander Thom, *Megalithic Lunar Observatories*.
104. Essentiellement à partir de cartes et des sources suivantes : Émile Amé, *Dictionnaire topographique du département du Cantal* ; Enrique Bayerri y Bertomeu *et al.*, *La Geografía histórico-toponímica de la España ibero-romana* ; Charles de Beaurepaire, *Dictionnaire topographique du département de Seine-Maritime* ; François de Beaurepaire, *Les Noms des communes et anciennes paroisses de l'Eure* et *Les Noms des communes et anciennes paroisses de la Manche* ; Ernest de Bouteiller, *Dictionnaire topographique de l'ancien département de la Moselle* ; Théophile Boutiot, *Dictionnaire topographique du département de l'Aube* ; Hippolyte Boyer et Robert Latouche, *Dictionnaire topographique du département du Cher* ; Roland Boyer, *Les Noms de lieux de la région du Mont-Blanc* ; Justin Brun-Durand, *Dictionnaire topographique du département de la Drôme* ; Teresa Cappello et Carlo Tagliavini, *Dizionario degli etnici e dei toponimi italiani* ; Jacques Xavier Carré de Busserolle, *Dictionnaire géographique, historique et biographique d'Indre-et-Loire et de l'ancienne province de Touraine* ; Pierre Charrié, *Dictionnaire topographique du département de l'Ardèche* ; Augustin Chassaing, *Dictionnaire topographique du département de la Haute-Loire* ; Martial-Alphonse Chazaud, *Dictionnaire des noms de lieux habités du département de l'Allier* ; Henri Clouzot, *Niort et sa banlieue : dictionnaire topographique et historique* ; Albert Dauzat et Charles Rostaing, *Dictionnaire étymologique des noms de lieux en France* ; Albert Deshayes, *Dictionnaire des noms de lieux bretons* ; Jean-E. Dufour, *Dictionnaire topographique du Forez et des paroisses du Lyonnais et du Beaujolais formant le département de la Loire* ; François Falc'hun et Bernard Tanguy



*Les Noms de lieux celtiques* ; Giuliano Gasca Queirazza, *Dizionario di toponomastica* ; Louis Gauchat « *Medius et ses dérivés romands* » ; Eugène Germer-Durand, *Dictionnaire topographique du département du Gard* ; Clelio Goggi, *Toponomastica ligure dell'antica e della nuova Liguria* ; Alexis Joseph-Dominique de Gourgues, *Dictionnaire topographique du département de la Dordogne* ; Johan Georg Theodor Grässe et Friedrich Benedict, *Orbis Latinus : Lexikon lateinischer geographischer Namen des Mittelalters und der Neuzeit* ; Maurits Gysseling, *Toponymisch Woordenboek...* ; Danie Haigneré, *Dictionnaire topographique de la France...* ; Frank Hamlin et André Cabrol, *Les Noms de lieux du département de l'Hérault* ; Célestin Hippeau, *Dictionnaire topographique du département du Calvados* ; Henri Jaccard, *Essai de toponymie : origine des noms de lieux habités et des lieux-dits de la Suisse romande* ; Jean-Jacques Jespers, *Dictionnaire des noms de lieux en Wallonie et à Bruxelles* ; Émile Lambert, *Dictionnaire topographique du département de l'Oise* ; André Lecler, *Dictionnaire historique et géographique de la Haute-Vienne* ; Henri Lepage, *Dictionnaire topographique du département de la Meurthe* ; Félix Liénard, *Dictionnaire topographique du département de la Meuse* ; Auguste Longnon, *Dictionnaire topographique du département de la Marne et Les Noms de lieux de la France* ; Léon-Auguste Maître, *Dictionnaire topographique du département de la Mayenne* ; Jean-Claude Malsy, *Dictionnaire des noms de lieux du département de l'Aisne* ; Paul-Georges-François Joseph Marichal, *Dictionnaire topographique du département des Vosges* ; Giulia Mastrelli Anzilotti *Toponomastica trentina* ; Auguste Matton, *Dictionnaire topographique du département de l'Aisne* ; Auguste-Charles-Henri Menche de Loisne, *Dictionnaire topographique du département du Pas-de-Calais* ; Ramón Menéndez Pidal, *Toponimia prerrománica hispana* ; Luc Merlet, *Dictionnaire topographique du département d'Eure-et-Loir* ; Ernest Nègre, *Les Noms de lieux du Tarn et op. cit.* ; Alexandre Nicolaï, *Les Noms de lieux de la Gironde* ; Dante Olivieri, *Toponomastica veneta e Dizionario di toponomastica piemontese* ; T. Perrenot, *La Toponymie burgonde* ; Julien-Rémy Pesche *Dictionnaire topographique, historique et statistique de la Sarthe* ; Édouard Philipon, *Dictionnaire topographique du département de l'Ain* ; Emmanuel Pilot de Thorey, *Dictionnaire topographique du département de l'Isère* ; Bénigne-Ernest Poret, *Dictionnaire topographique du département de l'Eure* ; Mathieu-Maximilien Quantin, *Dictionnaire topographique du département de l'Yonne* ; Henri Quilgars *Dictionnaire topographique du département de la Loire-Inférieure* ; Paul Raymond, *Dictionnaire topographique du département des Basses-Pyrénées* ; Louis Rédet, *Dictionnaire topographique du département de la Vienne* ; Jean Rigault, *Dictionnaire topographique du département de Saône-et-Loire* ; Albert Lionel Frederick Rivet et Colin Smith, *The Place-Names of Roman Britain* ; C. G. Roland, *Toponymie namuroise* ; Joseph-Hippolyte Roman, *Dictionnaire topographique du département des Hautes-Alpes* ; Louis-Théophile Rosenzweig, *Dictionnaire topographique du département du Morbihan* ; Alphonse Roserot, *Dictionnaire topographique du département de la Haute-Marne et Dictionnaire topographique du département de la Côte-d'Or* ; Antoine Sabarthès, *Dictionnaire topographique du département de l'Aude* ; Ian G. Smith, « *Some Roman Place-Names in Lancashire and Cumbria* » ; Georges Soultrait, *Dictionnaire topographique du département de la Nièvre* ; Jacques Soyer, *Les Noms de lieux du Loiret* ; Henri Stein, *Dictionnaire topographique du département de Seine-et-Marne* ; Georg Stoffel, *Dictionnaire topographique du département du Haut-Rhin* ; Henry Suter « *Noms de lieux de Suisse romande, Savoie et environs* » ; Eugène Thomas, *Dictionnaire topographique du département de l'Hérault* ; Eugène Vallée et Raymond Latouche, *Dictionnaire topographique du département de la Sarthe* ; Francisco Villar, *Estudios de celtibérico y de toponimia prerromana* ; Augustine-Berthe Vincent, *Les Noms de lieux de la Belgique et Toponymie de la France* ; William J. Watson, *The History of the Celtic Place-Names of Scotland* ; May G. Williamson, « *The Non-Celtic Place-Names of the Scottish Border Counties* ».



106. Michel Provost *et al.*, *Le Cher*, CAG, p. 78.
107. Patrice Brun et Claude Mordant (dirs), *Le Groupe Rhin-Suisse-France orientale et la notion de civilisation des Champs d'Urnes*, p. 512.
108. Alessandra Giumlia-Mair et Fulvia Lo Schiavo (dirs), *Le Problème de l'étain*, p. 105 (Des artefacts grecs des VI<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> siècles av. J.-C. ont été retrouvés le long du Rhône et de la Loire mais pas de la Garonne.)
109. Martin Jope, « The Social Implications of Celtic Art, 600 BC to AD 600 », p. 400 ; et aussi Peter Northover, « The Technology of Metalwork : Bronze and Gold ».
110. Tite-Live, *Histoire romaine*, V, 34.

## 5. La descente du méridien

111. Voir par exemple Miranda Aldhouse-Green, *The Sun-Gods of Ancient Europe* ; Jean-Louis Brunaux, *Les Religions gauloises* ; Andreas Hofeneder, *Die Religion der Kelten in den antiken literarischen Zeugnissen* ; Nicole Jufer et Thierry Luginbühl, *Les Dieux gaulois : répertoire des noms de divinités celtiques connus par l'épigraphie, les textes antiques et la toponymie* ; Camille Jullian *Histoire de la Gaule*, II, 5.
112. Jacques Gorphe, *Le Trésor de Tayac*, p. 140-141.
113. Hendrik Wagenvoort, « The Journey of the Souls of the Dead to the Isles of the Blessed », p. 116.
114. Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, V, 22, 2 ; Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*, IV, 16.
115. Blaise Pichon, *Amiens*, CAG, p. 29.
116. Roger Agache, « Vues aériennes et folklore de crop-marks circulaires au nord d'Amiens » p. 557 ; voir aussi Rocher Agache, « Repérage des sanctuaires gaulois et gallo-romains dans les campagnes du bassin de la Somme et ses abords ».
117. La même théorie a été développée à partir des monnaies retrouvées sur le site : Didier Bayard dans Tahar Ben Redjeb, *La Somme*, CAG, p. 109.
118. La route « romaine » au nord de Samarobriva pointe vers la capitale originelle des Suessiones (Noviodunum Suessionorum, l'actuelle Pommiers), et non vers leur capitale gallo-romaine (Augusta Suessionum, Soissons). Aux abords d'Amiens, elle passe par un champ nommé « Danse des Fées » Nous avons fait figurer le petit segment rectiligne à l'ouest de Samarobriva car il traverse des lieux dits « Chaussée » et « Les Câtelets ».
119. Jules César et Hirtius, *Commentarii de Bello Gallico*, VI, 16. La description de César est corroborée par le surnom du Lugh irlandais, *samildánach* (« le maître de tous les arts »).
120. Pline l'Ancien, *op. cit.*, IV, 20.
121. Alain Dessertenne, *La Bourgogne de saint Martin : histoire, monuments, légendes*, p. 133 (à propos des « bonds » de saint Martin, chevauchant dans les airs en suivant la course du soleil) ; voir aussi Philip Gilbert Hamerton, *The Mount : Narrative of a Visit to the Site of a Gaulish City on Mount Beuvray*, p. 59 (à Bibracte).
122. Jean-Louis Brunaux, *Les Religions gauloises*, p. 94-95 ; et *Sanctuaires et rites*.

123. <http://www.arbre-celtique.com/encyclopédie/sanctuaire-de-gournay-sur-aronde-937.htm>.
124. Georges-Pierre Woimant, *L'Oise*, CAG, p. 119.
125. Louis Graves, *Notice archéologique sur le département de l'Oise*, p. 7.
126. Jules César et Hirtius, *op. cit.*, II, 13 ; voir aussi Henry Forbes, « The Topography of Caesar's Last Campaign Against the Bellovaci » ; Thomas Rice Holmes, *Caesar's Conquest of Gaul*, p. 400-402
127. Franck Abert, *Les Hauts-de-Seine*, CAG, p. 23-25 et 65-67.
128. Jules César et Hirtius, *op. cit.*, VII, 57.
129. Franck Abert, *op. cit.*, CAG, p. 25.
130. Yves Vadé cite plusieurs toponymes comportant le nom « Merlin » dans *Pour un tombeau de Merlin*, p. 60-61.
131. Site de l'office du tourisme de Châteaumeillant : <http://www.chateaumeillant-tourisme.fr/bienvenueot.htm>.
132. Louisa Stuart Costello, *Voyage fait en 1841 en Auvergne, dans le Velay et en Bourbonnais*, p. 36.
133. Sophie Krausz, « La Topographie et les fortifications celtiques de l'oppidum biturige de Châteaumeillant-Mediolanum (Cher) », n° 20.
134. Anne Colin, *Chronologie des oppida de Gaule*, p. 115 ; Ian Ralston, « Fortifications and Defence », p. 76.
135. Avienus, *Ora Maritima*, v. 638-639.

## 6. La mesure du monde

136. Derek J. de Solla Price, *Gears from the Greeks : The Antikythera Mechanism* ; voir aussi Martin Allen, « The Antikythera Mechanism Research Project » ; Tony Freeth, « Decoding an Ancient Computer » ; Xenophon Moussas, « The Antikythera Mechanism... » ; Gladys Davidson Weinberg *et al.*, « The Antikythera Shipwreck Reconsidered ».
137. Gladys Davidson Weinberg *et al.*, *op. cit.*
138. Venceslas Kruta, *Les Celtes : histoire et dictionnaire*, p. 348.
139. Martin Allen, *op. cit.*
140. Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*, VII, 60 ; voir aussi Sharon Gibbs, *Greek and Roman Sundials* p. 10 ; Philip Pattenden, « A Late Sundial at Aphrodisias », p. 100.
141. Strabon, *Géographie*, IV, 4, 4 et VII, 3, 8.
142. Aristote, *Politique*, V, VI ; Strabon, *op. cit.*, IV, 1, 5 ; Athénée, *Le Banquet des savants*, XIII.
143. Voir en particulier Barry Cunliffe, *Pythéas le Grec découvre l'Europe du Nord* ; Duane Roller *Through the Pillars of Herakles : Graeco-Roman Exploration of the Atlantic*, chap. 4 ; et les notes ci-après.
144. Avienus, *Ora maritima*, v. 199.
145. Duane Roller, *op. cit.*, p. 15-19.

146. Hipparque citant Pythéas (voir D. R. Dicks [éd.], *The Geographical Fragments of Hipparchus*) ; e aussi Barry Cunliffe, *op. cit.*, p. 61.
147. Dennis Rawlins, « Pytheas' Solstice Observation Locates Him ».
148. Strabon, *op. cit.*, IV, 2, 1.
149. P.-R. Giot et J.-B. Colbert de Beaulieu, « Un statère d'or de Cyrénaïque découvert sur une plage bretonne et la route atlantique de l'étain », p. 324-325.
150. *Ibid.*, p. 330.
151. Strabon, *op. cit.*, II, 4, 1.
152. Duane Roller, *op. cit.*, p. 71.
153. Strabon, *op. cit.*, II, 4, 1.
154. *Ibid.*, II, 5, 8.
155. *Ibid.*, IV, 5, 5 (traduction Amédée Tardieu, Paris, Hachette, 1867).
156. À propos de la cartographie antique, voir Charles Raymond Beazley, *The Dawn of Modern Geography* ; O. A. W. Dilke, *Greek and Roman Maps* ; John Brian Harley et David Woodward (éds) *The History of Cartography* ; Pietro Janni, *La Mappa e il periploï : cartografia antica e spazio odologico* ; John Peterson, « Some Computer Tools for Investigating Ancient Cadastres » ; R. Talber et R. Unger (dirs), *Cartography in Antiquity and the Middle Ages* ; J. Oliver Thomson, *History of Ancient Geography* ; Helen Wallis et A. H. Robinson, *Cartographical Innovations : An International Handbook of Mapping Terms to 1900*.
157. Ératosthène de Cyrène, *Eratosthenes' « Geography » : Fragments Collected and Translated* Dieter Lelgemann, « On the Ancient Determination of the Meridian Arc Length by Eratosthenes of Kyrene » ; Lucio Russo, *The Forgotten Revolution : How Science Was Born in 300 BC*, p. 68-69 Robert Tavernor, *Smoot's Ear : The Measure of Humanity*, p. 18-19.
158. Aëtius, d'après le Pseudo-Galien : Barry Cunliffe, *op. cit.*, p. 99 ; Duane Roller, *op. cit.*, p. 77.
159. Ptolémée, *Ptolemy's Geography*, p. 9-10.
160. La marge d'erreur pour Borysthène et les colonnes d'Hercule est respectivement de 66 et de 13 secondes.
161. D. R. Dicks (éd.), *op. cit.*, p. 253-255 ; Thomas Heath, *A History of Greek Mathematics*, t. 2, p. 346
162. Pline l'Ancien, *op. cit.*, II, 72, 73.
163. Héron d'Alexandrie, *Heronis Alexandrini opera quae supersunt omnia* (description de la dioptré, à la fin du 1<sup>er</sup> siècle de notre ère) ; voir aussi Frontin, « De limitibus » ; Thomas Heath, *op. cit.*, t. 2 p. 256 et 345 ; Michael J. T. Lewis, *Surveying Instruments of Greece and Rome* ; Pol Troussset, « Les Bornes du Bled Segui : nouveaux aperçus sur la centuriation romaine du Sud tunisien ».
164. George W. Houston, « The State of the Art : Current Work in the Technology of Ancient Rome ».
165. Pline l'Ancien, *op. cit.*, VI, 39.
166. Le mécanisme d'Anticythère permettait peut-être aussi de mesurer la longitude. Voir Xenophon Moussas, *op. cit.*
167. Posidonios, *Posidonius*, III, p. 115-118 ; Duane Roller, *op. cit.*, p. 107-114.

168. Hannon, *Periplus* ; Duane Roller, *op. cit.*, p. 132.
169. Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, V, 22, 1.
170. Hésiode, *Les Travaux et les Jours*, p. 92 ; C. F. Konrad, Plutarch's Sertorius : A Historical Commentary ; Duane Roller, *op. cit.*, p. 44-50.
171. Duane Roller, *op. cit.*, p. 49-50.
172. Jules César et Hirtius, *Commentarii de Bello Gallico*, V, 12-13.
173. *Ibid.*, VII, 56. César avait également décidé d'apporter son appui à Labiénus. Il franchit probablement les Cévennes (*Commentarii de Bello Gallico* VII, 8) par le col de la Chavade sur la route de l'actuelle N 102, plutôt que par la Croix du Pal (l'itinéraire traditionnellement identifié, qui correspond davantage à la description exagérée que donne César des difficultés du chemin).
174. Tacite, *Vie d'Agricola*, 10.
175. *Ibid.*, 33.
176. *Ibid.*, 32.
177. À propos de la science nautique des Celtes, voir Barry Cunliffe, *op. cit.*, p. 68-69, 88-89, 100-102 ; Sean McGrail, « Celtic Seafaring and Transport ».
178. Jules César et Hirtius, *op. cit.*, III, 8.
179. Tacite, *op. cit.*, 10 ; Pline l'Ancien, *op. cit.*, III, 5 ; Strabon, *op. cit.*, III, 1, 3.

## 7. L'enseignement druidique, I : cours élémentaire

180. À propos des druides (outre les références ci-après) : Miranda Aldhouse-Green, *Les Druides* ; Jean-Louis Brunaux, *Les Religions gauloises* ; Andreas Hofeneder, *Die Religion der Kelten in der antiken literarischen Zeugnissen* ; Camille Jullian, *Histoire de la Gaule*, II, 4 ; Françoise Le Roux et Christian Guyonvarc'h, *Les Druides* ; Stuart Piggott, *The Druids* ; Anne Ross, « Ritual and the Druids » ; Jane Webster, « At the End of the World : Druidic and Other Revitalization Movements in Post-Conquest Gaul and Britain ».
181. Anon., « Incerti Gratianorum Actio Constantino Augusto », 3, 2.
182. Jules César et Hirtius, *Commentarii de Bello Gallico*, I, 20.
183. *Ibid.*, I, 31.
184. Voir D. C. Braund, « The Aedui, Troy, and the Apocolocyntosis », p. 420-425.
185. Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, V, 31.
186. Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*, XVI, 95.
187. Cicéron, *De la divination*, I, 41 (adapté).
188. *Ibid.* ; Strabon, *Géographie*, IV, 4, 4.
189. Tite-Live, *Histoire romaine*, V, 41 ; Florus, *Œuvres I. Tableau de l'histoire du peuple romain, de Romulus à Auguste*, I, 13.
190. Jules César et Hirtius, *op. cit.*, I, 41.

191. *Ibid.*, VI, 14.
192. *Ibid.*
193. *Ibid.*, VII, 39.
194. Ausone, « Commemoratio Professorum Burdigalensium » (« Souvenirs aux professeurs de Bordeaux »), V, v. 4 et 10.
195. Jules César et Hirtius, *op. cit.*, VI, 13.
196. Pomponius Mela, *Chorographie*, III, 2, 19.
197. Hippolyte de Rome, *Philosophumena* ou *Réfutation de toutes les hérésies*, I, 2 (adapté).
198. Alain Rebourg *et al.*, *Saône-et-Loire, CAG*, t. 1, p. 127.
199. Alain Rebourg, « L'Urbanisme d'Augustodunum (Autun, Saône-et-Loire) ».
200. Tacite, *Annales*, III, 43.
201. On trouvera un résumé de ces décrets dans Jane Webster, *op. cit.*, p. 11.
202. Richard Talbert et Richard Watson Unger (dirs), *Cartography in Antiquity and the Middle Ages*, p. 113.
203. Ausone, *op. cit.*, V, 4 et 10 ; A. D. Booth, « Notes on Ausonius' *Professores* ».
204. Timagène, dans Ammien Marcellin, *Histoires*, XV,12.
205. Jules César et Hirtius, *op. cit.*, I, 23.
206. Jane Webster, *op. cit.*, p. 6-10.
207. Jules César et Hirtius, *op. cit.*, VI, 14.
208. Diodore de Sicile, *op. cit.*, V, 28, 6
209. Nigel Pennick, *Celtic Sacred Landscapes*, p. 130.
210. Jules César et Hirtius, *op. cit.*, I, 1.
211. Pomponius Mela, *op. cit.*, III, 2, 20.
212. Timagène, dans Ammien Marcellin, *op. cit.*, XV, 9, 4-6.
213. Anne Ross, *op. cit.*, p. 430.
214. Jules César et Hirtius, *op. cit.*, VI, 14 ; voir également Diodore de Sicile, *op. cit.*, V, 28, 6  
Strabon, *op. cit.*, IV, 4, 4.
215. Pomponius Mela, *op. cit.*, III, 2, 19.
216. Diogène Laërce, *Vies et doctrines des philosophes de l'Antiquité*, Prologue, 6.
217. Cette similarité a été relevée dans *The Gentleman's Magazine*, janvier 1825, p. 8.
218. Lucien de Samosate, « Hercule ».

## 8. L'enseignement druidique, II : cours supérieur



219. Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*, XVI, 95. Selon Maxime de Tyr, « l'image de Zeus, chez les Celtes, est un grand chêne » : Maxime de Tyr, *Dissertations*, VIII, 8.
220. Homère, *L'Odyssée*, XIV, v. 326-328.
221. Jules César et Hirtius, *Commentarii de Bello Gallico*, VI, 13.
222. Hippolyte de Rome, *Philosophumena ou Réfutation de toutes les hérésies*, I, 2 et 22.
223. Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, V, 31, 4 (adapté).
224. Timagène, dans Ammien Marcellin, *Histoires*, XV, 9, 8 (adapté).
225. Martin Jope, « The Social Implications of Celtic Art, 600 BC to AD 600 », p. 400.
226. Howard E. Kilbride-Jones, *Celtic Craftsmanship in Bronze*, p. 39.
227. Diodore de Sicile, *op. cit.*, XXII, 9, 4.
228. Marshall Faintich, *Astronomical Symbols on Ancient and Medieval Coins* ; Antoine Fillioux *Nouvel essai d'interprétation et de classification des monnaies de la Gaule*.
229. Les Celtes n'étaient pas les seuls à voir la Grande Ourse comme un cheval. Voir à ce propos William B. Gibbon, « Asiatic Parallels in North American Star Lore : Ursa Major ».
230. Martín Almagro Gorbea et J.M. Gran Aymerich, « Le Bassin monumental du Mont Beuvray (Bibracte) » ; Christian Goudineau et Christian Peyre, *Bibracte et les Éduens*, p. 40-44 ; Anne-Marie Romero, *Bibracte : archéologie d'une ville gauloise* ; Raymond White, « Determining the Orientation of le Bassin monumental de Bibracte ».
231. Sur les mathématiques antiques en général, voir Jean-Yves Guillaumin, *Mathématiques dans l'Antiquité* ; Thomas Heath, *A History of Greek Mathematics* ; William Richardson, *Numbering and Measuring in the Classical World*.
232. F. Boyer, « Considérations géologiques sur l'emplacement du bassin et la provenance du granite constitutif », p. 252.
233. Jean-Louis Brunaux, *Gournay*.
234. Silius Italicus, *La Guerre punique*, III, 340-349.
235. J.N.G. et W.F. Ritchie, « The Army, Weapons and Fighting », p. 51.
236. Geoff Carter, « Systematic Irregularity : Why Almost Nothing in the Celtic World Was Square ».
237. Christophe Toupet *et al.*, « Vers une géométrie des enclos quadrangulaires celtiques à partir du cas des enclos de Bruyères-sur-Oise (Val-d'Oise) ».
238. Peter J. Reynolds, « Rural Life and Farming », p. 196.
239. Timagène, dans Ammien Marcellin, *op. cit.*, XV, 9, 8.
240. Kurt Bittel, *et al.*, *Die keltischen Viereckschanzen* ; Jean-Louis Brunaux, *Sanctuaires et rites* ; Jean-Louis Brunaux (éd.), *Les Sanctuaires celtiques et leurs rapports avec le monde méditerranéen* ; Barry Cunliffe, *Iron Age Communities in Britain* ; Jane Downs, « The Shrine at Cadbury Castle : Belief Enshrined » ; Isabelle Fauduet, *et al.*, *Atlas des sanctuaires romano-celtiques de Gaule* ; Günther Wieland, *et al.*, *Keltische Viereckschanzen : einem Rätsel auf der Spur*.
241. Posidonios, dans Athénée, *Le Banquet des savants*, IV, 36.

242. William Kyer West, « Problems in the Cultural History of the Ellipse », p. 710.
243. Pline l'Ancien, *op. cit.*, XXIV, 62-63.
244. *Ibid.*
245. Pomponius Mela, *Chorographie*, III, 2, 19.
246. Diodore de Sicile, *op. cit.*, V, 20 ; voir aussi Strabon, *Géographie*, IV, 4, 4 ; plus généralement Dion Chrysostome, *Discours*, XLIX, 7.
247. Plutarque, « Conduite méritoires de femmes », I, 6 ; Polyen, *Ruses diplomatiques et stratagèmes politiques*, VII, 50.
248. César, *Commentarii de Bello Gallico*, VI, 14.
249. Pomponius Mela, *op. cit.*, III, 2, 19 : sur le « *mundus* » comme « univers », voir Jaan Puhvel « The Origins of Greek *Kosmos* and Latin *Mundus* ».
250. Jean-Michel Le Contel et Paul Verdier, *Un calendrier celtique* ; Garrett Olmsted, *The Gaulish Calendar*.
251. Strabon, *op. cit.*, I, 2, 28.

## 9. Le chemin des dieux

252. Le nom de Borysthène désigne aussi bien le Dniepr que la ville antique située à l'embouchure du fleuve. C'était un point de référence dont la latitude et la longitude étaient connues : Pline l'Ancien *Histoire naturelle*, VI, 39 ; Strabon, *Géographie*, I, 4, 4. Voir aussi Duane Roller, *Through the Pillars of Herakles : Graeco-Roman Exploration of the Atlantic*, p. 80.
253. Théophile Boutiot, *Dictionnaire topographique du département de l'Aube*, p. iii. À « La Muraille (ou « Les Murailles ») du Diable », un épais mur de pierre sèche faisait peut-être autrefois partie d'une forteresse bâtie sur un éperon : Perrine Ournac *et al.*, *L'Aude*, CAG, p. 137.
254. Théophile Boutiot, *op. cit.*, p. 29.
255. Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, IV, 19, 2. Certains auteurs pensent que Diodore a inventé de toutes pièces la gloire d'Alésia pour flatter Jules César qui détruisit la ville, mais puisque sa *Bibliotheca Historica* s'achève en – 60 et que les détails qu'il fournit sont cohérents avec la légende celtique, la référence à la victoire de César est probablement une interpolation ultérieure.
256. La localisation du « locus consecratus » est l'une des plus anciennes énigmes de la géographie de la Gaule. Voir à ce propos Camille Jullian, *Histoire de la Gaule*, II, 4, n. 65. César situe ce « lieu consacré » « dans le pays des Carnutes, qui passe pour occuper le centre de la Gaule » (*Commentarii de Bello Gallico*, VI, 13). Or, connaissant le temps de trajet pour rejoindre le pays des Carnutes (région de Chartres et Orléans) depuis les Alpes et l'*Oceanus Britannicus*, ni César ni les druides n'auraient raisonnablement pu le considérer comme le centre de la Gaule. Il se peut que les assemblées annuelles aient été accueillies par différentes tribus, chaque capitale étant considérée pour l'occasion comme le centre symbolique de la Gaule ; à moins qu'un scribe n'ait de son propre chef remplacé les obscurs Mandubiens d'Alésia (qui n'apparaissent pas avant le livre VII) par les Carnutes, mentionnés au livre VI. (Les plus anciens manuscrits de *La Guerre des Gaules* dont nous disposons remontent au XIX<sup>e</sup> siècle.)

257. À propos de l'originalité de la culture des Mandubiens (révélée par la céramique), voir Philipp Barral *et al.* dans Dominique Garcia et Florence Verdin (éds), *Territoires celtiques : espaces ethniques et territoires des agglomérations protohistoriques d'Europe occidentale*, p. 282 ; Michel Provost *et al.* *La Côte-d'Or. Alésia, CAG*, p. 150.
258. Stephan Fichtl et Anne-Marie Adam, *L'Oppidum médiomatricum du Fossé des Pandours : rapport intermédiaire* ; Pascal Flotté et Matthieu Fuchs, *Le Bas-Rhin, CAG*, p. 551-562.
259. À propos de l'usage des tangentes rationnelles chez les Romains, voir Alan Richardson, « The Orientation of Roman Camps and Forts ».
260. Voir Robert Tavernor, *Smoot's Ear : The Measure of Humanity*, p. 19.
261. Gilles Leroux et Alain Provost, *L'Île-et-Vilaine, CAG*, p. 26 et 178. À propos des collines fortifiées du Nord de la France : Mortimer Wheeler et K.M. Richardson, *Hill Forts of Northern France*, et les fascicules correspondants de la CAG.
262. La ligne de Namur passe un peu au sud de Trèves (dans l'actuel land de Rhénanie-Palatinat) qui devint la capitale romaine des Trévires, et elle aboutit au pied de l'un des plus grands oppida d'Europe Heidengraben bei Grabenstetten. Rien n'indique toutefois que Trèves fût un site protohistorique significatif et, dans la mesure où Heidengraben couvre une superficie de plus de mille six cents hectares, la coïncidence n'a rien de particulièrement remarquable.
263. Cicéron et Tacite contredisent l'idée de César selon lequel le Rhin formait frontière : Alain Deyber, « Les frontières des peuples préromains dans l'Est de la Gaule à la fin de l'époque de la Tène », p. 30.
264. Pomponius Mela, *Chorographie*, III, 6, 48 ; voir aussi Strabon, *op. cit.*, IV, 4, 6 (citant Posidonios).
265. O.A.W. Dilke, « Roman Large-Scale Mapping in the Early Empire », dans John Brian Harley et David Woodward (dirs), *The History of Cartography*, t. 1, p. 214 ; Anne Roth Congès, « Modalités pratiques d'implantation des cadastres romains », p. 330-349.
266. L'opération est décrite par Hygien Gromaticus. Les anciens Égyptiens utilisaient un bâton fourchu en guise de gnomon, ce qui leur assurait plus de précision (voir Martin Isler, « The Gnomon in Egyptian Antiquity », et ses illustrations). Les rayons d'une roue solaire remplissaient peut-être la même fonction, au même titre que les précurseurs gaulois de la « lanterne des morts » (qui subsistent essentiellement dans le Limousin et le Poitou-Charentes). Il existait à l'époque gallo-romaine des « tours rondes » (dont la première Tour Magne de Nîmes était peut-être un exemple), associées à une cérémonie au cours de laquelle on lançait une roue enflammée depuis un temple situé sur une éminence (voir Jules Momméja, *L'Oppidum des Nitiobriges*) – par exemple à Vernemetis (« Grand sanctuaire »), en Gironde (mais ce rite était peut-être lié au culte impérial du *Sol Invictus* : voir par exemple Raffaele Pettazzoni, *The All-Knowing God*, p. 197).
267. Tony Campbell, « Portolan Charts from the Late Thirteenth Century to 1500 », dans John Brian Harley et David Woodward (dirs), *op. cit.*, t. 1, p. 385-386. À propos des projections cartographiques Caterina Balletti, « Georeference in the Analysis of the Geometric Content of Early Maps » Chryssoula Boutoura, « Assigning Map Projections to Portolan Maps ».
268. Pol Troussel, « Les Bornes du Bled Segui : nouveaux aperçus sur la centuriation romaine du Sud tunisien », p. 139 ; voir aussi Michael J.T. Lewis, *Surveying Instruments of Greece and Rome*, p. 245. Sur le *limes tripolitanus*, s'étirant sur mille kilomètres, voir Richard George Goodchild et John Bryan Ward Perkins, « The Limes Tripolitanus in the Light of Recent Discoveries ».

269. Arthur Beer *et al.*, « An Eighth-Century Meridian Line : I-Hsing's Chain of Gnomons and the Prehistory of the Metric System ».
270. Stathis C. Stiros, « Accurate Measurements with Primitive Instruments ».
271. « La Courtise d'Emer », adapté de Nigel Pennick, *Celtic Sacred Landscapes*, p. 130.
272. Jules César et Hirtius, *op. cit.*, I, 5.
273. *Ibid.*, I, 29.
274. Thomas Martin Devine, *To the Ends of the Earth : Scotland's Global Diaspora, 1750-2010*.
275. Tite-Live, *Histoire romaine*, V, 33 et suiv. ; Polybe, *Histoires*, II, 17 ; voir aussi Diodore de Sicile *op. cit.*, XIV, 113 ; Denys d'Halicarnasse, *Antiquités romaines*, XIII, 11 ; Pline l'Ancien, *op. cit.*, XII, 2 (5) ; Plutarque, *Camille*, XV-XVII ; Justin, *Epitomé*, XXIV, 4. À propos des Celtes en Italie : Raymond Chevallier, *La Romanisation de la Celtique du Pô* ; Barry Cunliffe, *The Celtic World*, p. 129-132 ; Barry Cunliffe, *Les Celtes*, p. 75-78 ; Virginie Defente, *Les Celtes en Italie du Nord* ; Otto-Herman Frey, « The Celts in Italy ».
276. Tite-Live, *op. cit.*, V, 34 (également pour Ambigatos et le passage des Alpes).
277. Plutarque, *op. cit.*, XIV, 3-4.
278. O.A.W. Dilke, *op. cit.*, p. 222-224 ; Frank Walbank, *Selected Papers : Studies in Greek and Roman History and Historiography*, p. 111.
279. Polybe, *op. cit.*, II, 17.
280. Dante Olivieri, *Dizionario di toponomastica piemontese*, p. 218.
281. Tite-Live, *op. cit.*, V, 34-35 ; Polybe, *op. cit.*, II, 17 ; voir aussi Appien, *Histoire romaine*, IV, 7 ; Athénée, *Le Banquet des savants*, VI, 25 ; Diodore de Sicile, *op. cit.*, XIV, 113 ; Florus, *Tableau de l'histoire du peuple romain, de Romulus à Auguste*, I, 7 ; Justin, *op. cit.*, XXIV, 4 ; Pausanias, *Description de la Grèce*, X, 19. À Évreux, la colline Saint-Michel est un oppidum probable ; Angoulême est le site le plus probable d'un centre tribal dans la région (Jean-François Buisson et José Gomez de Soto dans Dominique Garcia et Florence Verdin (éds), *Territoires celtiques : espaces ethniques et territoires des agglomérations protohistoriques d'Europe occidentale*, p. 259). À propos des oppida des Ambarres : André Buisson, *L'Ain*, CAG, p. 24 et *passim*. Mont Jovis : Raphaëlle Chossenot *et al.*, *La Marne*, CAG, p. 311. Mont Milan : Oscar Bonnet, « Sur le camp romain de Mont Milau [sic], près Langogne » ; J. Lhermet, *Autour du Mont-Milan* ; Alain Trintignac *et al.*, *La Lozère*, CAG, p. 292. À propos des tribus du Sud-Est : Guy Barruol, *Les Peuples préromains du sud-est de la Gaule*. À propos des oppida de la péninsule armoricaine : Patrick Galliou et Éric Philippe, *Le Finistère*, CAG ; Patrick Galliou *et al.*, *Le Morbihan*. À propos des oppida de Normandie : Philippe Bernouis, *L'Orne*, CAG ; Dominique Cliquet et Nancy Gauthier, *L'Eure* ; Florence Delacampagne, *La Calvados* ; Isabelle Rogeret *et al.*, *La Seine-Maritime*, CAG.
282. Justin, *op. cit.*, XXIV, 4 (adapté).
283. Fernand Benoît, *Recherches sur l'hellénisation du Midi de la Gaule* ; Fabienne Gateau *et al.*, *L'Étang de Berre*, p. 78 et 287-302 ; Frédéric Trément, *Archéologie d'un paysage : les Étangs de Saint-Blaise, Bouches-du-Rhône*. À propos d'Heraklea : Pline l'Ancien, *op. cit.*, III, 4. À propos de la configuration ancienne des littoraux : Gilles Arnaud-Fassetta, « Geomorphological Records of a "Flood-Dominated Regime" in the Rhone Delta » ; Marie-Pierre Rothé *et al.*, *Arles, Crau, Camargue*, CAG, p. 716.

284. Réjane Roure, « Nouvelles données sur l'occupation protohistorique de Beaucaire (Gard) ».
285. Strabon, *op. cit.*, IV, 1, 5.
286. Jacques Coupry, « Fouilles à Olbia (Hyères, Var) ».
287. Michel Provost *et al.*, *Le Gard, CAG*, 30/2, p. 532. Les deux autres grandes cités étaient Ugernum (Beaucaire) et Nemausus (Nîmes).
288. Polybe, *op. cit.*, II, 18.
289. Tite-Live, *op. cit.*, V, 35.
290. La ligne Reims-Aoste croise l'oppidum d'Andemantunum (Langres) mais coupe la ligne Châteaumeillant-Alésia à 1,5 kilomètre au nord du fort de la Pointe de Diamant, construction du XIX<sup>e</sup> siècle qui contrôlait la vallée de la Marne et la route de Chaumont : il se pourrait qu'il s'agisse d'une ancienne capitale tribale. Il ne reste aucun vestige de la ville préromaine de Langres. Martin Joly, *Langres, CAG* ; Jean-Jacques Thévenard *et al.*, *La Haute-Marne, CAG*.
291. Strabon, *op. cit.*, IV, 6, 7.
292. Diodore de Sicile, *op. cit.*, XIV, 113, 3.
293. Rien n'indique clairement qu'il y ait eu un oppidum préromain au Mans (Jean-Philippe Bouvet *et al.*, *La Sarthe, CAG*, p. 61) ni à Orléans (Michel Provost, *Le Loiret, CAG*, p. 84). Chartres ne fut définitivement occupé qu'à partir de la conquête romaine (Anne Ollagnier et Dominique Joly, *L'Eure-et-Loir, CAG*, p. 114).
294. Angelo Pollicini, *Archeologia in Valle d'Aosta*, p. 60-63, et Andrea Zanotto, *Valle d'Aosta antica e archeologica*, p. 22 (Salasses) ; Polybe, *op. cit.*, II, 17 (Insubres) ; Dante Olivieri, *op. cit.*, p. 218 (Mediomatrices) ; Geoffroy de Monmouth, *Histoire des rois de Bretagne*, IX, 16 (Allobroges) ; Tacite *Annales*, XI, 23 (Vénètes).

## 10. Dans la forêt et au-delà

295. Aristote, *Météorologie*, I, 13.
296. Jules César et Hirtius, *Commentarii de Bello Gallico*, VI, 25 ; Pomponius Mela, *Chorographie*, III, 3, 29.
297. Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*, XVI, 2 (adapté).
298. *Ibid.*, III, 25 ; Ptolémée, *Géographie*, II, 14.
299. Jules César et Hirtius, *op. cit.*, VI, 34.
300. Pomponius Mela, *op. cit.*, III, 3, 29.
301. Plutarque, *Camille*, XV (adapté).
302. Strabon, *Géographie*, IV, 1, 14.
303. Jules César et Hirtius, *op. cit.*, VI, 25.
304. Flavius Josèphe, *Les Antiquités judaïques*, xv, 7, 3.
305. Timagène, dans Ammien Marcellin, *Histoires*, XV, 9, 4.



306. Voir par exemple B.P. McEvoy et D.G. Bradley (sur les analyses génétiques) dans Barry Cunliffe et John Koch (dirs), *Celtic From the West : Alternative Perspectives From Archaeology, Genetics Language and Literature*, p. 111.
307. Jules César et Hirtius, *op. cit.*, VI, 24.
308. Polybe, *Histoires*, IV, 46 ; voir également Memnon d'Héraclée, *Histoire d'Héraclée*, 11.
309. Strabon, *op. cit.*, XII, 5, 1 ; voir également Tite-Live, *Histoire romaine*, XXXVIII, 16.
310. Appien, *Histoire romaine*, X, 1, 4 ; Justin, *Epitomè*, XXIV, 6-8 ; Tite-Live, *op. cit.*, XXXVIII, 48 ; Pausanias, *Description de la Grèce*, X, 19-23 ; Strabon, *op. cit.*, IV, 1, 13.
311. Pausanias, *op. cit.*, X, 21.
312. Callimaque, *Hymne à Délos*.
313. Strabon, *op. cit.*, IV, 1, 13 (d'après Posidonios), traduction par Pierre Moret dans « Tolosa, 106-47 av. J.-C. : topographie et histoire ». Voir également Dion Cassius, *Histoire romaine de Dion Cassius* XXVII, 90 ; Justin, *op. cit.*, XXXII, 3.
314. Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, V, 25, 3.
315. Pierre Moret, *op. cit.*
316. Gaston Astre, cité dans *ibid.*, p. 310.

## 11. Les villes de la Terre du Milieu

317. Selon Tite-Live et Strabon, le village s'appelait Vindal(i)um. À propos de Bituitos, voir aussi Eutrope, *Abrégé d'histoire romaine*, IV, 22 ; Florus, *Tableau de l'histoire du peuple romain, de Romulus à Auguste*, I, 37, 5 ; Orose, *Histoires (contre les païens)*, V, 14 ; Valère Maxime, *Actions et paroles mémorables*, IX, 6, 3. L'intersection solaire confirme l'identification du lieu relevée, entre autres, dans Agricole-Joseph Fortia d'Urban, *Antiquités et monumens du département de Vaucluse*, p. 52-63 ; voir aussi Danièle et Yves Roman, *La Gaule et ses mythes historiques : de Pythéas à Vercingétorix*, chap. 5. Pour l'étymologie : Ernest Nègre, *Toponymie générale de la France*, t. 1, p. 197.
318. Orose, *op. cit.*, V, 14 (adapté).
319. Jean Jannoray, *Ensérune : contribution à l'étude des civilisations préromaines de la Gaule méridionale*.
320. Cicéron, *Discours* (Pour M. Fonteius...), 13-15.
321. Sur l'histoire de la frappe des monnaies chez les Celtes : John Creighton, « Visions of Power Imagery and Symbols in Late Iron Age Britain » ; Barry Cunliffe (éd.), *Coinage and Society in Britain and Gaul* ; Louis-Pol Delestrée, *Monnayages et peuples gaulois du Nord-Ouest* ; Louis-Pol Delestrée et Marcel Tache, *Nouvel atlas des monnaies gauloises* ; Paul-Marie Duval, *Monnaies gauloises et mythes celtiques*.
322. Jules César et Hirtius, *Commentarii de Bello Gallico*, VII, 69.
323. *Ibid.*, VII, 30.

324. Olivier Buchsenschutz, « Les Celtes et la formation de l'Empire romain » ; à propos des oppida superposés à des sanctuaires : Stephan Fichtl, *La Ville celtique. Les Oppida de 150 av. J.-C. à 1<sup>er</sup> apr. J.-C.*, p. 154.

325. Cette carte est bâtie sur les données provenant de Michel Provost *et al.*, *Le Puy-de-Dôme*, p. 280-282 ; sur les oppida en tant que centres de production et de commerce : Venceslas Kruta, *Celtes Belges, Boïens, Rèmes, Volques*, p. 32-34 ; Peter S. Wells, « Resources and Industry », p. 225, et « Trade and Exchange », p. 240.

326. Jules César et Hirtius, *op. cit.*, VII, 1.

327. Le système druidique réconcilie ainsi des conceptions opposées de la cartographie ancienne comme représentation et idéalisation : voir par exemple Pietro Janni, *La Mappa e il periplo cartografia antica e spazio odologico*, p. 66-69.

## 12. Les dieux victorieux

328. Voir par exemple Napoléon III, *Histoire de Jules César*, II, p. 131-132 n. 1 ; autres sites possibles de l'oppidum des Aduatuques : la montagne d'Hastedon à Namur, Huy (Mont-Falhize), Lompre (« Camp romain ») et Thuin (bois du Grand Bon Dieu) [voir Nico Roymans, Guido Creemers et Simone Scheers (éds), *Late Iron Age Gold Hoards from the Low Countries and the Caesarian Conquests of Northern Gaul*, p. 83-84].

329. Jules César et Hirtius, *Commentarii de Bello Gallico*, II, 33.

330. *Ibid.*, II, 35.

331. *Ibid.*, III, 1.

332. *Ibid.*, V, 18.

333. Varron d'Atax, dans Adrian Swayne Hollis, *Fragments of Roman Poetry, c. 60 BC-AD 20*, p. 165 (traduction de l'auteur).

334. Cicéron, *Correspondance* III, lettre CXL (Att. IV, 16, 7), vers le 1<sup>er</sup> juillet 54.

335. Plutarque, *César*, 17.

336. Suétone, *Vie des douze Césars*, Livre I, *César*, 56.

337. *Ibid.*, 46 ; voir aussi Christian Goudineau, *César et la Gaule*, p. 268.

338. Cicéron, *Correspondance* III, lettre CLII (Att. IV, 18, 5), entre le 24 octobre et le 2 novembre 54.

339. *Ibid.*, lettre CLIV (Q. Fr., III, 6).

340. Cicéron, *Discours pour M. Fonteius*, cité dans Ammien Marcellin, *Histoires*, XV, 12, 4.

341. Christian Goudineau, *op. cit.*, p. 249.

342. Jules César et Hirtius, *op. cit.*, V, 24.

343. *Ibid.*, V, 53, 58.

344. *Ibid.*, VI, 13.

345. *Ibid.*, VIII, 38. (L'orthographe varie selon les manuscrits : on trouvera un exposé synthétique de la polémique dans Laurent Lamoine, *Le Pouvoir local en Gaule romaine*, p. 358, note 241.)
346. Tacite, *Annales*, III, 40-46.
347. Tacite, *Vie d'Agricola*, 14.
348. Jules César et Hirtius, *op. cit.*, IV, 19.
349. *Id. ibid.*
350. *Ibid.*, II, 27.
351. Pierre Turquin, « La Bataille de la Selle (du Sabis) en l'an 57 avant J.-C. ».
352. À propos du lieu-dit « Champ-de-Bataille » (à l'intersection exacte de deux lignes solaires), voir J.-M. Thaurin, « Mémoire sur les antiquités découvertes à Neubourg et dans les paroisses voisines » p. 285.
353. Jules César et Hirtius, *op. cit.*, IV, 14-15.
354. Plutarque, *op. cit.*, 22.
355. Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*, VII, 25.
356. Olivier Buchsenschutz, « Les Celtes et la formation de l'Empire romain » ; Barry C. Burnham « Celts and Romans : Towards a Romano-Celtic Society », p. 130 ; Gérard Chouquer, « L'Émergence de la planimétrie agraire à l'Âge de Fer », p. 46 ; Peter J. Reynolds, « Rural Life and Farming » p. 180-184.
357. Jules César et Hirtius, *op. cit.*, VII, 28.
358. Plutarque, *op. cit.*, 14 ; voir aussi Appien, *Histoire romaine*, IV, 2 ; Velleius Paterculus, *Histoire romaine*, II, 47.
359. Christian Goudineau, *op. cit.*, p. 325.
360. Jules César et Hirtius, *op. cit.*, VIII, 24.
361. *Ibid.*, II, 28.
362. *Ibid.*, VI, 34.
363. *Ibid.*, III, 17.
364. *Ibid.*, VII, 4.
365. *Id. ibid.*
366. *Ibid.*, II, 1 et IV, 5.
367. *Ibid.*, VII, 21.
368. Plutarque, *op. cit.*, 26 (adapté).
369. Jules César et Hirtius, *op. cit.*, VII, 52.
370. *Ibid.*, VII, 47.
371. Dion Cassius, *Histoire romaine de Dion Cassius*, XL, 41.
372. Jules César et Hirtius, *op. cit.*, VII, 29.

373. Michel de Montaigne, *Essais*, II, 34.
374. Jules César et Hirtius, *op. cit.*, VII, 63.
375. Une ancienne route entre Bibracte et Alésia (voir Michel Provost *et al.*, *La Côte-d'Or. Alésia* p. 298) est aujourd'hui un itinéraire balisé : [http://www.bibracte-alesia.com/un\\_itineraire\\_culturel\\_important.php](http://www.bibracte-alesia.com/un_itineraire_culturel_important.php)
376. Michel de Montaigne, *op. cit.*, II, 34.
377. Jules César et Hirtius, *op. cit.*, VII, 69.
378. *Ibid.*, VII, 75.
379. Musée des Antiquités nationales, *Vercingétorix et Alésia*, p. 214 ; sur le vêtement celtique, voir Glenys Lloyd-Morgan, « Appearance, Life and Leisure ».
380. Dion Cassius, *op. cit.*, XL, 40.
381. Plutarque, *op. cit.*, 27 ; voir également Florus, *Tableau de l'histoire du peuple romain, de Romulus à Auguste*, I, 45.
382. Jules César et Hirtius, *op. cit.*, VII, 5.
383. *Ibid.*, VIII, 32.
384. *Ibid.*, VIII, 33.
385. *Ibid.*, VIII, 41.
386. Michel Labrousse et Guy Mercadier, *Le Lot*, p. 133-136. Sur les tentatives d'identification du site Jacques-Joseph Champollion-Figeac, *Nouvelles recherches sur la ville gauloise d'Uxellodunum assiégée et prise par J. César* ; Thomas Rice Holmes, *Caesar's Conquest of Gaul*, p. 483-493 ; Camille Jullian, *Histoire de la Gaule*, III, 14, n. 137 ; etc.
387. Pierre Courbin, « Méthodologie des fouilles de villages disparus en France », p. 247.
388. Clément Compayré, *Études historiques et documents inédits sur l'Albigeois, le Castrais et l'ancien diocèse de Lavaur*, p. 325-326.
389. Les rebelles quittèrent l'oppidum pour chercher des vivres « sur le territoire des Cadurques » (Jules César et Hirtius, *op. cit.*, VIII, 34). L'oppidum lui-même était une dépendance de Luctérios, qui avait précédemment levé des troupes auprès des Rutènes voisins. La seule divergence topographique du site avec la description de Hirtius est la largeur de la bande de terre qui relie l'oppidum au monde extérieur : « environ trois cents pieds ». Cette distance, à Thuriès, est en fait de 675 pieds romains. Toutefois, en terrain aussi escarpé, cette mesure ne pouvait être qu'une estimation approximative.
390. Jules César et Hirtius, *op. cit.*, VIII, 46.
391. *Ibid.*, VIII, 43.
392. *Ibid.*, VIII, 44.
393. Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, V, 25, 2.
394. Pline l'Ancien, *op. cit.*, XXXIV, 18 ; voir également Paul Monceaux, « Le Grand temple du Puy-de-Dôme ».
395. Jules César et Hirtius, *op. cit.*, VI, 16.

396. Voir par exemple : Patrice Brun *et al.*, « Le Processus d'urbanisation dans la vallée de l'Aisne » ; Anne Colin, *Chronologie des oppida de Gaule* ; Stephan. Fichtl, *La Ville celtique*, chap. 5.
397. Giulio Magli, « On the Orientation of Roman Towns in Italy » ; voir également Joël Le Gall « Les Romains et l'orientation solaire ».
398. Didier Bayard et Jean-Luc Massy, « Le Développement d'Amiens romain, du 1<sup>er</sup> siècle av. J.-C. au 4<sup>e</sup> siècle apr. J.-C. », p. 96.
399. Les orientations préromaines variaient : R. Chossenot *et al.*, *Reims, CAG*, p. 62. La route conduisant à l'Océan Britannique est décrite dans P. Léman, « La Voie de l'Océan : la branche orientale » ; voir également Strabon, *Géographie*, IV, 6, 11.
400. Alain Rebourg *et al.*, *Autun, CAG*, p. 24-25 et Michel Provost *et al.*, *Autun : atlas des vestiges gallo-romains, CAG*, p. 63-65 (Autun) ; Pascal Flotté, *Metz, CAG*, p. 70-74 (Metz) ; Jean Perrier *et al.*, *La Haute-Vienne, CAG*, p. 87 (Limoges). Parfois, comme sur le plateau de Langres (territoire des Lingons, alliés de Rome), les contraintes de la topographie ont dicté l'orientation du quadrillage urbain.
401. Jules César et Hirtius, *op. cit.*, VI, 13.
402. *Ibid.*, VIII, 47 ; voir également VIII, 23.
403. Frontin, *Les Stratégèmes*, II, 13, 11 (adapté).
404. Parthénios de Nicée, *Passions d'amour*, XXX.

### 13. Les îles Poétiques

405. Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*, XXX, 4.
406. Jules César et Hirtius, *Commentarii de Bello Gallico*, VI, 13-14.
407. *Ibid.*, V, 21.
408. *Ibid.*, VI, 13.
409. Xavier Delamarre, *Dictionnaire de la langue gauloise*, p. 252 ; Xavier Delamarre, *Nomina celtica antiqua* (pour « Prito », etc.) ; Alfred Holder, *Alt-celtischer Sprachschatz*, t. II, p. 1046-1047 ; John Morris-Jones, *A Welsh Grammar, Historical and Comparative*, p. 4-6 ; Albert Lionel Frederick Rivet et Colin Smith, *The Place-Names of Roman Britain*, p. 280-282. Il y avait également une déesse germanique ou belge du nom de Pritona.
410. Richard J. Brewer (éd.), *Birthday of the Eagle : The Second Augustan Legion and the Roman Military Machine*, p. 49 ; Albert Lionel Frederick Rivet et Colin Smith, *op. cit.*, p. 416 (identification de Whitchurch à Mediolanum).
411. <http://www.shropshiretourism.co.uk/whitchurch/>
412. David Shotter, *Romans and Britons in North-West England*, p. 107 ; Ian G. Smith, « Some Roman Place-Names in Lancashire and Cumbria », p. 383 ; voir aussi Albert Lionel Frederick Rivet et Colin Smith, *The Place-Names of Roman Britain*, p. 415.
413. Michael J. Ferrar et Alan Richardson, *The Roman Survey of Britain*, p. 15-16.



414. Geoffroy de Monmouth, *Histoire des rois de Bretagne*, III, 5 (adapté).
415. Voir par exemple Barry Cunliffe, *Wessex to AD 1000 et Iron Age Communities in Britain* ; James Forde-Johnston, *Hillforts of the Iron Age in England and Wales*.
416. Geoffroy de Monmouth, *op. cit.*, VIII, 2. (Pour une explication de l'identification à Merlin, voir [http://www.vortigernstudies.org.uk/artcit/caer\\_doward.htm](http://www.vortigernstudies.org.uk/artcit/caer_doward.htm).)
417. Anne Dodd (éd.), *Oxford Before the University*, p. 7.
418. *Les Mabinogion...*, p. 237.
419. Nennius, *Historia Brittonum*, 42.
420. Anne Dodd, *op. cit.*, p. 11.
421. Pline l'Ancien, *op. cit.*, III, 4 et 5 ; Polybe, *Histoires*, XXXIII, 9-10 ; Strabon, *Géographie*, IV, 1 10.
422. Ruth Beckley et David Radley, « Oxford Archaeological Plan. Resource Assessment 2011 : The Iron Age. Draft », p. 17.
423. Geoffroy de Monmouth, *op. cit.*, III, 5.
424. Autres forts importants (non indiqués sur la carte) : Twyn Cornicyll (Abertysswg), Coed y Bwnydd (Bettws Newydd) et Cholesbury Camp (Buckinghamshire). La ligne croise également les localités de Stroud, Stanton Harcourt et Thame.
425. Strabon, *op. cit.*, IV, 1, 14.

## 14. Les quatre routes royales

426. Anthony David Mills, *A Dictionary of British Place-Names* (« Worcester »).
427. Charles Raymond Beazley, *The Dawn of Modern Geography*, II, p. 584.
428. Eumène, « Discours d'Eumène pour la restauration des Écoles d'Autun », XX (vers 297 apr. J. C.) ; N. Lozovsky, dans Richard Talbert et Richard Watson Unger, *Cartography in Antiquity and the Middle Ages*, p. 169-170.
429. Geoffroy de Monmouth, *Histoire des rois de Bretagne*, III, 5 ; Henri de Huntingdon, *Historia Anglorum*, I, 7 ; Ranulf Higden, *Polychronicon Ranulphi Higden monachi Cestrensis*, I, 45 ; Robert de Gloucester, *Robert of Gloucester's Chronicle*, p. 7.
430. Daniel Birkholz, *The King's Two Maps*, p. 73.
431. Geoffroy de Monmouth, *op. cit.*, III, 5.
432. Oliver Rachham souligne ce détail à propos de la Fosse Way dans Hugh Davies, *Roads in Roman Britain*, p. 40 ; voir également Michael J. T. Lewis, *Surveying Instruments of Greece and Rome*, p. 226.
433. Michael J. Ferrar, « From the Dee/Humber to the Solway/Tyne, AD 79 : The Roman Disposition of Fortresses and Forts, and the Survey Technique Uncovered » ; Michael J. Ferrar et Alar Richardson, *The Roman Survey of Britain* ; Barri Jones et D.J. Mattingly, *An Atlas of Roman Britain*, p. 94-95 ; voir également Hugh Davies, « Designing Roman Roads » et *op. cit.* Sur les routes romaines de Grande-Bretagne, voir Ivan D. Margary, *Roman Roads in Britain*.

434. Orientée très exactement selon un angle de 53,13°, la ligne rencontre Watling Street à l'ouest de Rochester, à l'emplacement de la villa romaine de Cobham Park, possible site de l'âge du fer. À propos de l'orientation de la route, voir Michael J.T. Lewis, *op. cit.*, p. 226. Sur l'importance de Chichester au 1<sup>er</sup> siècle av. J.-C., voir Philip de Jersey, « Exotic Celtic Coinage ».

435. Robert de Gloucester, *op. cit.*, p. 7.

436. Michael Fulford, A. Clarke et F. Taylor, *Silchester Insula IX : The "Town Life" Project, 2009-2010*. Pour suivre l'avancée des recherches : <http://blogs.reading.ac.uk/silchesterdig/>. L'orientation sud-ouest/nord-est du temple sur le site d'Insula XXXV est également très proche de l'angle solsticial britannique (voir l'illustration de St John Hope dans Sheppard Frere et Michael Fulford, « The *Collegium Peregrinorum* at Silchester », p. 168).

437. Ranulf Higden, *op. cit.*, I, 45.

438. Geoffroy de Monmouth, *op. cit.*, III, 5.

439. Francis Pryor, *The Making of the British Landscape*, p. 372.

440. Sur l'association de dragons et autres monstres avec les frontières et territoires frontaliers, voir Sarah Semple, « A Fear of the Past : The Place of the Prehistoric Burial Mound in the Ideology of Middle and Later Anglo-Saxon England », p. 114.

## 15. Aux confins de la Terre du Milieu

441. Tacite, *Annales*, XII, 37.

442. Dion Cassius, *Histoire romaine de Dion Cassius*, LXI, 33.

443. Tacite, *Annales*, XIV, 31.

444. Voir par exemple Sheppard Frere et Michael Fulford, « The Roman Invasion of A.D. 43 » ; Peter Salway, *Roman Britain*, chap. 14 ; Graham Webster, *Rome Against Caratacus* et *The Roman Invasion of Britain*.

445. Tacite, *Annales*, XII, 33.

446. *Ibid.*, XII, 39.

447. *Ibid.*, XII, 33 (adapté).

448. *Ibid.*, XIV, 29.

449. Tacite, *Vie d'Agricola*, 14.

450. Sur la révolte de Boudica comme manœuvre de diversion, voir Jack Lucas, *Tripointium : The Discovery and Excavation of a Roman Settlement on the Watling Street near Rugby*, p. 106 ; Graham Webster, « The Celtic Britons Under Rome », p. 633.

451. Tacite, *Annales*, XIV, 29 (adapté).

452. Tacite, *Vie d'Agricola*, 18.

453. Dion Cassius, *op. cit.*, LX, 19.

454. Tacite, *Annales*, XIV, 30 (adapté).

455. Guy de La Bédoyère, *Roman Britain : A New History*, p. 34.
456. Barry Cunliffe, *Iron Age Communities in Britain*, p. 299.
457. Giraud de Barri, *Giraldi Cambrensis Opera* et *The Journey Through Wales and The Description of Wales*, II, 9. Il y avait autrefois dans les alentours une chênaie appelée Cell y Dewiniaid (« la cellule des devins ») [Thomas Pennant, *The Journey to Snowdon*, p. 176].
458. Tacite, *Annales*, XII, 33.
459. Geoffroy de Monmouth, *Histoire des rois de Bretagne*, VI, 19 ; Nennius, *The Historia Brittonum* 40.
460. Tacite, *Annales*, XII, 33.
461. *Ibid.*, XII, 39.
462. *Ibid.*, XIV, 33.
463. *Ibid.*, XIV, 37.
464. Barry Cunliffe, *Wessex to AD 1000*, p. 217-218 ; Graham Webster, *The Roman Invasion of Britain* p. 108.
465. Tacite, *Annales*, XIV, 31.
466. *Ibid.*, XIV, 32.
467. Sur Boudica, voir Miranda Aldhouse-Green, *Boudica Britannia : Rebel, War-leader and Queen* ; Richard Hingley et Christina Unwin, *Boudica : Iron Age Warrior Queen* ; Graham Webster, *Boudica The British Revolt Against Rome, AD 60*.
468. Tacite, *Annales*, XIV, 35.
469. Dion Cassius, *op. cit.*, LXII, 2.
470. *Ibid.*
471. J.D. Hill et L. Horne, « The Iron Age and Early Roman Pottery ».
472. Rosalind Dunnett et Richard Reece, « The Excavation of the Roman Theatre at Gosbecks ».
473. Brian Philp, *Woolwich Power Station Site, S. E. London (Formerly Kent)*, p. 1 et 34-42.
474. Communiqué de presse de la Kent Archaeological Rescue Unit : <http://cka.moon.demon.co.uk/woolwich.htm>.
475. Rosalind Dunnett et Richard Reece, *op. cit.*
476. Tacite, *Annales*, XIV, 34.
477. *Ibid.*, XIV, 36.
478. Jack Lucas, *op. cit.*, p. 108-110.
479. Steve Kaye, « Finding the Site of Boudica's Last Battle : An Approach Via Terrain Analysis ».
480. Samuel Leigh, *Leigh's New Pocket Road-Book of England and Wales*, p. 151-153 et 195-197.
481. Tacite, *Annales*, XIV, 37 (adapté).
482. *Ibid.*, XIV, 38.

483. Dion Cassius, *op. cit.*, LXII, 12.

484. Paul R. Sealey, *The Boudican Revolt Against Rome*, p. 42 ; voir également Tony Gregory *Excavations in Thetford, 1980-1982*, p. 196-199 (référence signalée par Graham Webster).

485. Tacite, *Vie d'Agricola*, 18 (adapté).

486. *Ibid.*, 22.

487. *Ibid.*, 25.

488. *Ibid.*, 29.

489. *Ibid.*

490. Roman Scotland, « Mons Graupius Identified : The Hunt for Ancient Scotland's Great Clash of Arms ».

491. Dennis W. Harding, *The Iron Age in Northern Britain : Celts and Romans, Natives and Invaders* p. 91-92.

492. Tacite, *Vie d'Agricola*, 23, 27, 30 et 33.

493. *Ibid.*, 30.

494. *Ibid.*, 35.

495. *Ibid.*, 37.

496. *Ibid.*, 38.

497. Timothy W. Potter et Catherine Johns, *Roman Britain*, p. 154.

## 16. Le retour des druides

498. Dion Cassius, *Histoire romaine de Dion Cassius*, LXVI, 12 ; voir également Hérodiens, *Histoire des empereurs romains de Marc Aurèle à Gordien*, III, III, 14, 6.

499. Tacite, *Vie d'Agricola*, 28.

500. *Ibid.*, 11.

501. Strabon, *Géographie*, II, 5, 8.

502. Pomponius Mela, *Chorographie*, III, 6, 53.

503. Orose, *Histoires (contre les païens)*, I, 2.

504. Tacite, *op. cit.*, 24.

505. *Lebor Gabála Éirenn*, I, 25.

506. *Ibid.*, V, 66.

507. Barry Raftery, *L'Irlande celtique avant l'ère chrétienne*, p. 62.

508. *Ibid.*, p. 79.

509. Tom Condit et Frank Coyne, *Knockainy Hill : A Ceremonial Landscape in County Limerick* ; Conor Newman, *Tara : An Archaeological Survey* ; Barry Raftery, *op. cit.*, p. 65.

510. Roseanne Schot, « Uisneach Midi a medón Érenn : A Prehistoric “Cult” Centre and “Royal Site” in Co. Westmeath ».
511. Óengus le Culdee, *Féilire Óengusso Céili dé. The Martyrology of Oengus the Culdee*, p. 165, 177, 189, 193 et 205.
512. Philip Dixon Hardy, *The Holy Wells of Ireland*, p. 33.
513. Conor Newman : [http://heritagecouncil.ie/unpublished\\_excavations/section10.html](http://heritagecouncil.ie/unpublished_excavations/section10.html).
514. *Lebor Gabála Érenn*, II, 37.
515. Philip Freeman, *Ireland and the Classical World*, p. 77-79.
516. John Koch, *Tartessian : Celtic in the South-West at the Dawn of History* ; Barry Cunliffe et John Koch, *Celtic From the West : Alternative Perspectives From Archaeology, Genetics, Language and Literature*.
517. Saint Cogitosus, « Cogitosus's *Life of St Brigit* » et *Vita Prima Sanctae Brigitae* ; voir également Miranda Aldhouse-Green, *Les Druides*, p. 134-136.
518. Gordon Murray, « The Declining Pictish Symbol : A Reappraisal », p. 203.
519. Giraud de Barri, *The Topography of Ireland : Its Miracles and Wonders*, p. 34-36.
520. « *Mo druí [...] Mac Dé* » (« Mon druide [...] fils de Dieu ») : Anne Ross, « Ritual and the Druids », p. 429.
521. F. J. Byrne et Pádraig Francis, « Two Lives of Saint Patrick : “Vita Secunda” and “Vita Quarta” » p. 49.
522. Ausone, *Souvenirs aux professeurs de Bordeaux*, V, 4 et 10 ; A.D. Booth, « Notes on Ausonius Professores ». Sur les dernières apparitions des druides : A. Desforges, « Survivances : les sources païennes et les Pierres Pertuses christianisées du Morvan », p. 302.
523. Lettre à l'abbé Mellite dans Bède le Vénérable, *Histoire ecclésiastique du peuple anglais*, t. I, I, 30.
524. Voir par exemple Gordon Murray, *op. cit.* Pour des exemples d'objets d'art « néoceltique » rapportés comme souvenirs par les soldats romains, voir David John Breeze, *The First Souvenirs Enamelled Vessels from Hadrian's Wall*.
525. Sur un échantillon de quatorze figures prises au hasard, l'angle moyen de l'aiguille droite du motif de « boussole » picte correspond approximativement à l'azimut du solstice d'été en l'an 800 au « centre d'origine » probable de ces gravures (les estuaires de la Moray et du Dornoch).
526. Margaret Deanesly, *The Pre-Conquest Church in England* ; Charles Thomas, *Christianity in Roman Britain to AD 500*.
527. Saint Gildas, *De Excidio Britanniae : Décadence de la Bretagne*, 8.
528. Philippe Boutry et Dominique Julia, *Reine au Mont Auxois : le culte et le pèlerinage de sainte Reine des origines à nos jours*.
529. Voir Charles Thomas, *op. cit.*, p. 103.
530. Voir par exemple : John Blair, *The Church in Anglo-Saxon Society* ; P.D.C. Brown, « The Church at Richborough » ; Edith Evans, *Early Medieval Ecclesiastical Sites in Southeast Wales* ; Mark Redknap, « Early Christianity and Its Monuments » ; Elizabeth Rees, *Celtic Saints : Passionate*



*Wanderers* ; Charles Thomas, *op. cit.* ; Bède le Vénérable, *op. cit.* ; Geoffroy de Monmouth, *Histoire des rois de Bretagne* ; Giraud de Barri, *The Journey Through Wales and The Description of Wales* ; Nennius, *Historia Brittonum*.

531. F.J. Byrne et Pádraig Francis, *op. cit.*, p. 22-23. Saint Patrick comparé à un « super Druide », voir Lauren Humphrey, « Saint Patrick and the Druids : A Window into Seventh-Century Irish Church Politics ».

532. Bède le Vénérable, *op. cit.*, I, 30.

533. John Leland, *The Itinerary of John Leland the Antiquary*, II, 44.

534. Nigel Pennick, *Celtic Sacred Landscapes*, p. 131.

535. Révérend Peter Hall, *A Brief History of Old and New Sarum*, p. 4 ; le cerf pourrait être un ajout ultérieur.

536. Gleeson White, *The Cathedral Church of Salisbury : A Description of Its Fabric and A Brief History of the See of Sarum*, p. 2.

537. Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, V, 31, 3.

538. Grégoire de Tours, *La Vie des Pères*.

539. Diogène Laërce, *Vie des hommes illustres*, Prologue, 6 (adapté).

540. Lucain, *La Guerre civile (La Pharsale)*, I, 457-458 (sur les druides : « *longae [...] vitae / morum media est* »).

541. Jules César et Hirtius, *Commentarii de Bello Gallico*, VI, 14 (adapté).

542. François Puel, « La Voie lactée indique-t-elle le chemin de Compostelle ? »

543. Serge Lancel, *Saint Augustin*, p. 314.

## Épilogue

544. E. Waddelove, « The Location of Roman “Coccium” ? ».

545. Emprunté à la Genèse, 28, 17.

546. John Flete, *The History of Westminster Abbey*, p. 63.

547. Voir par exemple Venceslas Kruta, *Les Celtes*.

548. Le découvreur de la pièce de monnaie ne donna aucun autre détail. Voir John Evans, *The Coins of the Ancient Britons*, p. 50.

549. Rosemary Hill, *Stonehenge*, p. 85.

550. R.J. Zeepvat *et al.*, « A Roman Coin Manufacturing Hoard from “Magiovinium”, Fenny Stratford Bucks », ainsi que l'inventaire du patrimoine historique de Milton Keynes (Historic Environment Record).

## Ouvrages cités

### Abréviation :

CAG : *Carte archéologique de la Gaule*, Paris, Académie des inscriptions et belles-lettres, 1988-2013.  
NB : les citations tirées de Jules César et Hirtius, *Commentarii de Bello Gallico* [Commentaires sur la guerre des Gaules] sont traduites par l'auteur.

\*

ABERT, Franck, *Les Hauts-de-Seine*, CAG, 92, 2005.

ADAMS, James N., *The Regional Diversification of Latin, 200 BC-AD 600*, Londres, Cambridge University Press, 2007.

AEBERHARDT, André, « L'Angoumois gallo-romain » (thèse), Tours, Centre de recherches A. Piganiol, 1983.

AGACHE, Roger, « Repérage des sanctuaires gaulois et gallo-romains dans les campagnes du bassin de la Somme et ses abords », *Comptes rendus des séances de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, t. CXLI, n° 2 (1997), p. 551-566.

AGACHE, Roger, « Vues aériennes et folklore de crop-marks circulaires au nord d'Amiens », *Bulletin de la Société préhistorique de France*, t. LVIII, n° 3-4 (1961), p. 224-236.

ALDHOUSE-GREEN, Miranda (dir.), *The Celtic World*, Londres, Routledge, 1995 ; 1996.

ALDHOUSE-GREEN, Miranda, *Boudica Britannia : Rebel, War-leader and Queen*, Harlow, Pearson Longman, 2006.

ALDHOUSE-GREEN, Miranda, *Les Druides* (traduit de l'anglais par Claire Sorel), Paris, Errance, 2000.

ALDHOUSE-GREEN, Miranda, *The Sun-Gods of Ancient Europe*, Londres, Batsford, 1991.

ALLEN, Martin, « The Antikythera Mechanism Research Project » : <http://www.antikythera-mechanism.gr/faq/general-questions/what-was-it-for>

ALMAGRO Gorbea, Martín et J. M. GRAN AYMERICH, « Le Bassin monumental du Mont Beuvray (Bibracte) », *Monuments et mémoires de la Fondation Eugène Piot*, LXXI (1990), p. 21-41.

AMÉ, Émile, *Dictionnaire topographique du département du Cantal*, Paris, Imprimerie nationale, 1897.

AMMIEN MARCELLIN, *Histoires (Res Gestae)*, 6 t., Paris, Les Belles Lettres, 1968-2002.

ANON., « Incerti Gratiarum Actio Constantino Augusto », dans *Panegyriques latins*, t. II (texte établi et traduit par Édouard Galletier), Paris, Les Belles Lettres, 1952.

APPIEN, *Histoire romaine*, 8 t., Paris, Les Belles Lettres, 1997-2011.

ARCELIN, Patrice, et al. (dirs), *Sur les pas des Grecs en Occident*, Paris, Lattès, ADAM, 1994.

ARISTOTE, *Aristotle's Meteorology in the Arabico-Latin Tradition* (présenté par P. L. Schoonheim), Leyde, Brill, 2000.

- ARISTOTE, *Éthique à Eudème* (traduit par Olivier Bloch et Antoine Leandri), Paris, Les Belles Lettres, 2011.
- ARISTOTE, *Météorologiques* (texte établi et traduit par P. Louis.), 2 t., Paris, Les Belles Lettres, 2002
- ARISTOTE, *Minor Works* (traduction anglaise de W.S. Hett, 1936), Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1980.
- ARNAUD-FASSETTA, Gilles, « Geomorphological Records of a “Flood-Dominated Regime” in the Rhone Delta », *Geodinamica Acta*, XV, 2002, p. 79-92.
- ARRIEN, *La Tactique*, dans *Extraits des auteurs grecs concernant la géographie et l'histoire des Gaules*, 6 t. (présenté par Edmond Cougny), Paris, Renouard, 1878-1792., t. III, p. 363-367.
- ATHÉNÉE (de Naucratis), *Les Deipnosophistes ou Le Banquet des savants* (texte établi et traduit par A.M. Desrousseaux avec le concours de C. Astruc), Paris, Les Belles Lettres, 1956.
- AULLU-GELLE, *Les Nuits attiques*, 4 t., Paris, Les Belles Lettres, 1967-1998.
- AUSONE, « Commemoratio Professorum Burdigalensium » (« Souvenirs aux professeurs de Bordeaux »), dans *Œuvres complètes*, t. I (traduit par E. F. Corpet), Paris, Pancoucke, 1842.
- AVENI, Anthony (éd.), *World Archaeoastronomy : Selected Papers*, Londres, Cambridge University Press, 1989.
- AVENI, Anthony et Giuliano ROMANO, « Orientation and Etruscan Ritual », *Antiquity*, LXVIII, 260, 1994, p. 545-63.
- AVIENUS, Rufus Festus, *Description de la Terre* (présenté par E. Despois et E. Saviot), Paris, Panckoucke, 1843.
- AVIENUS, Rufus Festus, *Ora maritima* (présenté par A. Berthelot), Paris, Champion, 1934.
- AVIENUS, Rufus Festus, *Rufi Festi Avieni Carmina* (présenté par A. Holder), Innsbruck, Wagner, 1887.
- BAILEY, G. B. et D. F. Devereux, « The Eastern Terminus of the Antonine Wall : A Review », *Proceedings of the Society of Antiquaries of Scotland*, CXVII, 1987, p. 93-104.
- BALLETTI, Caterina, « Georeference in the Analysis of the Geometric Content of Early Maps », *e-Perimetron*, I, 1, 2006 : [http://www.e-perimetron.org/Vol\\_1\\_1/Balletti/Balletti.pdf](http://www.e-perimetron.org/Vol_1_1/Balletti/Balletti.pdf)
- BARRAL, Philippe, *et al.* (éds), *Alésia : fouilles et recherches franco-allemandes*, 3 t., Paris, Académie des inscriptions et belles-lettres, 2001.
- BARRUOL, Guy, *Les Peuples préromains du sud-est de la Gaule*, Paris, Boccard, 1969.
- BAYARD, Didier et Jean-Luc MASSY, « Le développement d'Amiens romain, du 1<sup>er</sup> siècle av. J.-C. au 4<sup>e</sup> siècle apr. J.-C. », *Revue archéologique de Picardie*, III, 3-4, 1984, p. 89-112.
- BAYERRI Y BERTOMEU, Enrique, *et al.*, *La Geografía histórico-toponímica de la España ibero-romana*, Tortosa, Dertosa, 1983.
- BEAUREPAIRE, Charles de, *Dictionnaire topographique du département de Seine-Maritime*, 2 t., Paris, Bibliothèque nationale, 1982-1984.
- BEAUREPAIRE, François de, *Les Noms des communes et anciennes paroisses de l'Eure*, Paris, Picard, 1981.
- BEAUREPAIRE, François de, *Les Noms des communes et anciennes paroisses de la Manche*, Paris, Picard, 1986.
- BEAZLEY, Charles Raymond, *The Dawn of Modern Geography*, 3 t., Londres, John Murray, 1897-1906.
- BECKLEY, Ruth et David RADLEY, « Oxford Archaeological Plan. Resource Assessment 2011 : The Iron Age. Draft », Oxford City Council, 2011.
- BÈDE LE VÉNÉRABLE, *Histoire ecclésiastique du peuple anglais*, 2 t. (texte établi, traduit du latin et commenté par Olivier Szerwiniack *et al.*), Paris, Les Belles Lettres, 1999.
- BEER, Arthur, *et al.*, « An Eighth-Century Meridian Line : I-Hsing's Chain of Gnomons and the Pre-history of the Metric System », *Vistas in Astronomy*, IV, 4, 1961, p. 3-28.

- BEN REDJEB, Tahar, *La Somme*, CAG, 80/2, 2012.
- BENOÎT, Fernand, « La Légende d'Héraclès et la colonisation grecque dans le delta du Rhône », *Lettres d'humanité*, VIII, 1949, p. 104-148.
- BENOÎT, Fernand, *Recherches sur l'hellénisation du Midi de la Gaule*, Aix-en-Provence, Ophrys, 1965.
- BERNOUIS, Philippe, *L'Orne*, CAG, 61, 1999.
- Bibliotheca Augustana, « Tabula Peutingeriana » : <http://www.hsaugsburg.de/~harsch/Chronologia/Lspost03/Tabula/tabintr.html>
- BILLY, Pierre-Henri, « Toponymie française et dialectologie gauloise », dans P.-Y. Lambert et G.-J. Pinault (éds), *Gaulois et celtique continental*, Genève, Droz, 2007.
- BIRKHAN, Helmut, *Kelten : Versuch einer Gesamtdarstellung ihrer Kultur* (nouv. éd.), Vienne, Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, 1997.
- BIRKHOLZ, Daniel, *The King's Two Maps : Cartography and Culture in Thirteenth-Century England*, Londres, Routledge, 1967.
- BITTEL, Kurt, *et al.*, *Die keltischen Viereckschanzen*, 2 t., Stuttgart, Theiss, 1990.
- BLAIR, John, *The Church in Anglo-Saxon Society*, Londres, Oxford University Press, 2005.
- BONNET, Oscar, « Sur le camp romain de Mont-Milau [sic], près Langogne », *Annales de la Société d'agriculture, sciences, arts et commerce du Puy*, XX, août 1855, p. 524-529.
- BOOTH, A. D., « Notes on Ausonius' Professores », *Phoenix*, XXXII, 3, 1978, p. 235-249.
- BORODITSKY, Lera, « How Language Shapes Thought », *Scientific American*, février 2011, p. 43-45.
- BOUGARD, R., *Le Petit Flambeau de la mer, ou le Véritable Guide des pilotes côtiers*, Le Havre, Faure, 1763.
- BOUTEILLER, Ernest de, *Dictionnaire topographique de l'ancien département de la Moselle*, Paris, Imprimerie nationale, 1874.
- BOUTIOT, Théophile, *Dictionnaire topographique du département de l'Aube*, Paris, Imprimerie nationale, 1874.
- BOUTOURA, Chryssoula, « Assigning Map Projections to Portolan Maps », *e-Perimtron*, I, 1, 2006 : [http://www.e-perimtron.org/Vol\\_1\\_1/Boutoura/1\\_1\\_Boutoura.pdf](http://www.e-perimtron.org/Vol_1_1/Boutoura/1_1_Boutoura.pdf)
- BOUTRY, Philippe et Dominique JULIA (dirs), *Reine au mont Auxois : le culte et le pèlerinage de sainte Reine des origines à nos jours*, Ville de Dijon, 1997.
- BOUVET, Jean-Philippe, *et al.*, *La Sarthe*, CAG, 72, 2002.
- BOYER, F., « Considérations géologiques sur l'emplacement du bassin et la provenance du granite constitutif », Madrid, *Complutum*, janvier 1991, p. 249-253.
- BOYER, Hippolyte et Robert LATOUCHE, *Dictionnaire topographique du département du Cher*, Paris, Imprimerie nationale, 1926.
- BOYER, Roland, *Les Noms de lieux de la région du Mont-Blanc*, Montrouge, Boyer, 1979.
- BRAUND, D. C., « The Aedui, Troy, and the Apocolocyntosis », *The Classical Quarterly*, nouvelle série XXX, 2, 1980, p. 420-425.
- BREEZE, David John (éd.), *The First Souvenirs : Enamelled Vessels from Hadrian's Wall*, Kendal, Cumberland and Westmorland Antiquarian and Archaeological Society, 2012.
- BREWER, Richard J. (éd.), *Birthday of the Eagle : The Second Augustan Legion and the Roman Military Machine*, Cardiff, National Museums & Galleries of Wales, 2002.
- BROMWICH, James, *The Roman Remains of Southern France*, Londres, Routledge, 1993 ; 1996.
- BROWN, P. D. C. « The Church at Richborough », *Britannia*, II, 1971, p. 225-231.
- BRUN, Patrice, *et al.*, « Le Processus d'urbanisation dans la vallée de l'Aisne », dans *Les Processus d'urbanisation à l'âge du fer*, Glux-en-Glenne, Centre archéologique européen du Mont Beuvray, 2000.



- BRUN, Patrice et Claude MORDANT (dirs), *Le Groupe Rhin-Suisse-France orientale et la notion de civilisation des Champs d'Urnes*, Nemours, musée de Préhistoire d'Île-de-France, 1988.
- BRUNAU, Jean-Louis (éd.), *Les Sanctuaires celtiques et leurs rapports avec le monde méditerranéen*, Paris, Errance, 1991.
- BRUNAU, Jean-Louis, *Gournay*, 3 t., Paris, Errance, 1985-1994.
- BRUNAU, Jean-Louis, *Les Religions gauloises*, nouv. éd., Paris, Errance, 2000.
- BRUNAU, Jean-Louis, *Sanctuaires et rites*, Paris, Errance, 1986.
- BRUN-DURAND, Justin, *Dictionnaire topographique du département de la Drôme*, Paris, Imprimerie nationale, 1891.
- BUCHSENSCHUTZ, Olivier (éd.), *Décors, images et signes de l'âge du fer européen*, Tours, FERACE, 2002.
- BUCHSENSCHUTZ, Olivier, « Les Celtes et la formation de l'Empire romain », *Annales*, 59, 2004, p. 337-361.
- BUISSON, André, *L'Ain*, CAG, 1, 1990.
- BURL, Aubrey, *Prehistoric Astronomy and Ritual*, 2<sup>e</sup> éd., Princes Risborough, Shire, 2005.
- BURNHAM, Barry C., « Celts and Romans : Towards a Romano-Celtic Society », dans Miranda Aldhouse-Green (dir.), *The Celtic World*, p. 121-141.
- BYRNE, F. J. et Pádraig FRANCIS, « Two Lives of Saint Patrick : "Vita Secunda" and "Vita Quarta" », *Journal of the Royal Society of Antiquaries of Ireland*, CXXIV, 1994, p. 5-117.
- CALLIMAQUE, *Les Origines – Réponse aux Telchines – Élégies – Épigrammes – Iambes et Pièces lyriques – Hecale – Hymnes* (texte établi et traduit par Émile Cahen), Paris, Les Belles Lettres, 1953.
- CAMPBELL, Tony, « Portolan Charts from the Late Thirteenth Century to 1500 », dans John Brian Harley et David Woodward (éds), *The History of Cartography*, t. 1, p. 371-463.
- CAPPELLO, Teresa et Carlo TAGLIAVINI, *Dizionario degli etnici e dei toponimi italiani*, Bologne, Pàtron, 1981.
- CARRÉ DE BUSSEROLLE, Jacques Xavier, *Dictionnaire géographique, historique et biographique d'Indre-et-Loire et de l'ancienne province de Touraine*, 3 t., Tours, Rouillé-Ladevèze, 1878-1880.
- CARRIÈRE, Jean-Claude, « Héraclès de la Méditerranée à l'Océan », dans M. Clavel-Lévêque et R. Plana-Mallart (éds), *Cité et territoire*, Paris, Les Belles Lettres, 1995.
- CARTER, Geoff, « Systematic Irregularity : Why Almost Nothing in the Celtic World Was Square », 2009 : <http://structuralarchaeology.blogspot.co.uk/2009/03/24-systematic-irregularity-why-almost.html>
- CARY, Max, « The Greeks and Ancient Trade with the Atlantic », *Journal of Hellenic Studies*, XLIV, 1924, p. 166-179.
- CASTELLVI, Georges, *Voies romaines du Rhône à l'Èbre*, Paris, Maison des sciences de l'homme, 1997.
- CÉSAR, Gaius Julius et Aulus HIRTIUS, *C. Iuli Caesaris commentariorum* (présenté par R. Du Pontet), 2 t., Oxford, Clarendon Press, 1900-1901.
- CÉSAR, Gaius Julius et Aulus HIRTIUS, *Commentarii de Bello Gallico*, 3 t. (présenté par F. Kraner et W. Dittenberger), 17<sup>e</sup> édition, Berlin, Weidmann, 1913-1920.
- CÉSAR, Gaius Julius et Aulus HIRTIUS, *La Guerre des Gaules* (traduction, introduction et notes de Léopold-Albert Constans), Paris, Les Belles Lettres, 1926 ; 1997.
- CÉSAR, Gaius Julius et Aulus HIRTIUS, *The Gallic War* (traduction anglaise de H.J. Edwards, 1917), Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1994.
- CHAMPOLLION-FIGEAC, Jacques-Joseph, *Nouvelles recherches sur la ville gauloise d'Uxellodunum assiégée et prise par J. César*, Paris, Imprimerie royale, 1820.



- CHARLES-EDWARDS, Thomas, « Language and Society Among the Insular Celts, AD 400-1000 », dans Miranda Aldhouse-Green (dir.), *The Celtic World*, p. 703-736.
- CHARRIÉ, Pierre, *Dictionnaire topographique du département de l'Ardèche*, Paris, Guénégaud, 1979.
- CHASSAING, Augustin, *Dictionnaire topographique du département de la Haute-Loire*, Paris, Imprimerie nationale, 1907.
- CHAZAUD, Martial-Alphonse, *Dictionnaire des noms de lieux habités du département de l'Allier*, Moulins, Desrosiers, 1881.
- CHEVALLIER, Raymond, *La Romanisation de la Celtique du Pô*, Rome, École française de Rome, 1983.
- CHEVALLIER, Raymond, *Les Voies romaines*, nouv. éd., Paris, Picard, 1997.
- CHOSSENOT, Raphaëlle, et al., *La Marne*, CAG, 51/1, 2004.
- CHOSSENOT, Raphaëlle, et al., *Reims*, CAG, 51/2, 2010.
- CHOUQUER, Gérard (dir.), *Les Formes du paysage*, 3 t., Paris, Errance, 1996.
- CHOUQUER, Gérard, « L'Émergence de la planimétrie agraire à l'Âge de Fer », dans *Études rurales*, 2005, p. 175-176.
- CHOUQUER, Gérard, François FAVORY, et al., *Contribution à la recherche des cadastres antiques*, Paris, Les Belles Lettres, 1980.
- CICÉRON, Marcus Tullius, *Correspondance III* (texte établi et traduit par L.-A. Constans), Paris, Les Belles Lettres, 2002.
- CICÉRON, Marcus Tullius, *De divinatione/De la divination* (traduit et présenté par José Kany-Turpin), Paris, GF-Flammarion, 2004.
- CICÉRON, Marcus Tullius, *De la vieillesse* (traduit par P. Willeumier. Introduction, notes et annexes de J.-N. Robert), Paris, Les Belles Lettres, 2003.
- CICÉRON, Marcus Tullius, *Discours* (Pour M. Fonteius, Pour A. Cécina, Sur les pouvoirs de Pompée) [texte établi et traduit par André Boulanger], Paris, Les Belles Lettres, 2002.
- CICÉRON, Marcus Tullius, *Discours*, t. XVI, 2<sup>e</sup> partie (Pour Cn. Plancius, Pour M. Æmilius Scaurus, Pour Cn. Plancius, Pour M. Æmilius Scaurus) [texte établi et traduit par Pierre Grimal], Paris, Les Belles Lettres, 2003.
- CICÉRON, Marcus Tullius, *L'Amitié* (traduit par Robert Combes. Introduction et notes de Fr. Prost.), Paris, Les Belles Lettres, 1996.
- CLAVEL, Monique, *Béziers et son territoire dans l'Antiquité*, Paris, Les Belles Lettres, 1970.
- CLIQUET, Dominique et Nancy GAUTHIER, *L'Eure*, CAG, 27, 1993.
- CLOUZOT, Henri, *Niort et sa banlieue : dictionnaire topographique et historique*, Niort, Société historique et scientifique des Deux-Sèvres, 1931.
- COGITOSUS (saint), « Cogitosus's *Life of St Brigit* » (traduit du latin par S. Connolly et J.-M. Picard), *Journal of the Royal Society of Antiquaries of Ireland*, CXVII, 1987, p. 5-27.
- COGITOSUS (saint), *Vie de sainte Brigitte* (traduction par Marc Szwajcer), Éditions Philippe Remacle, 2010 (<http://remacle.org/bloodwolf/eglise/cogitosus/brigitte.htm>).
- COGITOSUS (saint), *Vita Prima Sanctae Brigitae* (traduit du latin par S. Connolly), *Journal of the Royal Society of Antiquaries of Ireland*, CXIX, 1989, p. 5-49.
- COLIN, Anne, *Chronologie des oppida de Gaule*, Paris, Maison des sciences de l'homme, 1998.
- COMPAYRÉ, Clément, *Études historiques et documents inédits sur l'Albigeois, le Castrais et l'ancien diocèse de Lavaur*, Albi, Papailhiau, 1841.
- CONDIT, Tom et Frank COYNE, *Knockainy Hill : A Ceremonial Landscape in County Limerick*, Bray, Archaeology Ireland, 2004.
- CORNÉLIUS NÉPOS, *Hannibal*, dans *Œuvres*, 2<sup>e</sup> éd. (texte établi et traduit par Anne-Marie Guillemin), Paris, Les Belles Lettres, 1961.

- COSTELLO, Louisa Stuart, *Voyage fait en 1841 en Auvergne, dans le Velay et en Bourbonnais* (traduit de l'anglais par Gisèle Decoster), Clermont-Ferrand, Imprimerie J. de Bussac, 1945.
- COUPRY, Jacques, « Fouilles à Olbia (Hyères, Var) », *Gallia*, XII, 1, 1954, p. 3-33.
- COURBIN, Pierre, « Méthodologie des fouilles de villages disparus en France », *Annales*, XX, 2, 1965, p. 243-256.
- CRAVAYAT, Paul, « Un nouvel Equoranda de la Cité des Bituriges », *Mémoires de l'Union des Sociétés savantes de Bourges*, VII, 1958, p. 7-17.
- CREIGHTON, John, « Visions of Power : Imagery and Symbols in Late Iron Age Britain », *Britannia*, XXVI, 1995, p. 285-301.
- CUNLIFFE, Barry (éd.), *Coinage and Society in Britain and Gaul*, Londres, Council for British Archaeology, 1981.
- CUNLIFFE, Barry et John KOCH (dirs), *Celtic From the West : Alternative Perspectives From Archaeology, Genetics, Language and Literature*, Oxford, Oxbow, 2010.
- CUNLIFFE, Barry, *Greeks, Romans and Barbarians : Spheres of Interaction*, Londres, Batsford, 1988.
- CUNLIFFE, Barry, *Iron Age Communities in Britain*, 4<sup>e</sup> éd., Londres, Routledge, 2005.
- CUNLIFFE, Barry, *Les Celtes* (traduction par Patrick Galliou), Paris, Errance, 2001.
- CUNLIFFE, Barry, *Pythéas le Grec découvre l'Europe du Nord : iv<sup>e</sup> siècle av. J.-C.* (traduction par Marie-Geneviève L'Her), Paris, Autrement, coll. « Mémoires », 2003.
- CUNLIFFE, Barry, *The Celtic World*, Londres, Constable, 1992, 1979.
- CUNLIFFE, Barry, *Wessex to AD 1000*, Londres, Longman, 1993.
- DAUZAT, Albert et Charles ROSTAING, *Dictionnaire étymologique des noms de lieux en France*, 2<sup>e</sup> éd., Guénégand, 1978.
- DAVIES, Hugh, « Designing Roman Roads », *Britannia*, XXIX, 1998, p. 1-16.
- DAVIES, Hugh, *Roads in Roman Britain*, Stroud, Tempus, 2005.
- DEANESLY, Margaret, *The Pre-Conquest Church in England*, 2<sup>e</sup> éd., Londres, Black, 1963.
- DEFENTE, Virginie, *Les Celtes en Italie du Nord*, Rome, École française de Rome, 2003.
- DELACAMPAGNE, Florence, *Le Calvados*, CAG, 14, 1990.
- DELAMARRE, Xavier, *Dictionnaire de la langue gauloise*, 2<sup>e</sup> éd., Paris, Errance, 2003.
- DELAMARRE, Xavier, *Nomina celtica antiqua*, Paris, Errance, 2007.
- DELESTRÉE, Louis-Pol et Marcel TACHE, *Nouvel atlas des monnaies gauloises*, Saint-Germain-en-Laye, Commios, 2002-2004.
- DELESTRÉE, Louis-Pol, *Monnayages et peuples gaulois du Nord-Ouest*, Paris, Errance, 1996.
- DELLONG, Éric, *Narbonne et le Narbonnais*, CAG, 11/1, 2002.
- DELOR, Jean-Paul, *L'Yonne*, CAG, 89, 2002.
- DENYS D'HALICARNASSE, *Antiquités romaines*, livres I et II : *Les Origines de Rome* (traduit et commenté par V. Fromentin et J. Schnäbele. Préface par F. Hartog), Paris, Les Belles Lettres, 1990 ; livres XIV à XX : *Rome et la conquête de l'Italie aux iv<sup>e</sup> et iii<sup>e</sup> s. av. J.-C.*, Paris, Les Belles Lettres, coll. « Fragments », 2002.
- DESBORDES, Jean-Michel, « Un problème de géographie historique : le Mediolanum chez les Celtes », *Revue archéologique du Centre de la France*, X, 3-4, 1971, p. 187-201.
- DESFORGES, A., « Survivances : les sources païennes et les Pierres Pertuses christianisées du Morvan », *Bulletin de la Société préhistorique française*, XV, 6, 1918, p. 301-308.
- DESHAYES, Albert, *Dictionnaire des noms de lieux bretons*, Douarnenez, Chasse-marée/ArMen, 1999.
- DESSERTENNE, Alain, *La Bourgogne de saint Martin : histoire, monuments, légendes*, Yens-sur-Morges, Cabédita, 2007.

- DEVINE, Thomas Martin, *To the Ends of the Earth : Scotland's Global Diaspora, 1750-2010*, Londres, Allen Lane, 2011.
- DEYBER, Alain, « Les frontières des peuples préromains dans l'Est de la Gaule à la fin de l'époque de La Tène », dans *Actes du colloque « Frontières en Gaule »*, Tours, Éditions R. Chevallier, Université de Tours, 1981, p. 28-44.
- DICKS, D. R. (éd.), *The Geographical Fragments of Hipparchus*, Londres, Athlone, 1960.
- DILKE, O. A. W., *Greek and Roman Maps*, Londres, Thames & Hudson, 1985.
- DILKE, O. A. W., « Roman Large-Scale Mapping in the Early Empire », dans John Brian Harley et David Woodward (dirs), *The History of Cartography*, p. 212-224.
- DILLON, Matthew, *Pilgrims and Pilgrimage in Ancient Greece*, Londres, Routledge, 1997.
- DIODORE DE SICILE, *Bibliothèque historique*, livre IV (traduit par A. Bianquis. Introduction et notes par J. Auberge. Préface par P. Borgeaud), Paris, Les Belles Lettres, 1997.
- DIODORE DE SICILE, *Bibliothèque historique*, livre V (traduit par Edmond Cougny), Paris, Errance, 1986.
- DIODORE DE SICILE, *Bibliothèque historique*, livre XII (texte établi et traduit par Michel Casevitz), Paris, Les Belles Lettres, 2002.
- DIODORE DE SICILE, *Bibliothèque historique*, livre XIV (texte établi et traduit par Martine Bonnet et Éric R. Bennett), Paris, Les Belles Lettres, 1997.
- DIOGÈNE LAËRCE, *Vies et doctrines des philosophes illustres*, Paris, Livre de Poche, 1999.
- DION CASSIUS, *Histoire romaine de Dion Cassius* (traduit par É. Gros et V. Boissée), Paris, Firmin-Didot, 1845-1870.
- DION DE PRUSE (dit Dion Chrysostome), *Discours bythiniens (discours 38-51)* [traduction avec introduction, notices et commentaire par M.-C. Besançon], Paris, Les Belles Lettres, 1994.
- DODD, Anne (éd.), *Oxford Before the University*, Oxford, Oxford Archaeology, 2003.
- DOWDEN, Ken, *European Paganism*, Londres, Routledge, 2000.
- DOWNS, Jane, « The Shrine at Cadbury Castle : Belief Enshrined », dans A. Gwilt, *et al.* (éds), *Reconstructing Iron Age Societies*, Oxford, Oxbow Books, 1997.
- DUCH, G.-A., « La Voie héracléenne, voie du mercure et du cinabre », *Revue archéologique de l'Est*, XV, 1964, p. 123-131.
- DUFOUR, Jean.-E., *Dictionnaire topographique du Forez et des paroisses du Lyonnais et du Beaujolais formant le département de la Loire*, Mâcon, Protat, 1946.
- DUNNETT, Rosalind et Richard REECE, « The Excavation of the Roman Theatre at Gosbecks », *Britannia*, II, 1971, p. 27-47.
- DUVAL, Paul-Marie, *et al.*, *Recueil des inscriptions gauloises*, 4 t., Paris Éditions du CNRS, 1985.
- DUVAL, Paul-Marie, *Monnaies gauloises et mythes celtiques*, Paris, Hermann, 1987.
- EGG, Markus et A. FRANZ-LANORD, *Le Char de Vix*, Mayence, Verlag des Römisch-Germanischen Zentralmuseums, 1987.
- ÉLIEN, *Histoire variée* (traduit et commenté par A. Lukinovich et A.-F. Morand), Paris, Les Belles Lettres, 1991.
- ÉRATOSTHÈNE DE CYRÈNE, *Die geographischen Fragmente des Eratosthenes* (présenté par H. Berger), 1880, Amsterdam, Meridan, 1964.
- ÉRATOSTHÈNE DE CYRÈNE, *Eratosthenes' « Geography » : Fragments Collected and Translated* (édition grecque traduite en anglais par Duane Roller), Princeton (N. J.), Princeton University Press, 2010.
- ÉTIENNE DE BYZANCE, *Stephani Byzantii Ethnica*, 2 t. (présenté par M. Billerbeck, *et al.*), Berlin, W. de Gruyter, 2006-2011.

- ÉTIENNE DE BYZANCE, *Stephanus Byzantinus*, 4 t. (présenté par L. Holstenius, *et al.*), Leipzig, Kühn, 1825.
- EUMÈNE, « Discours d'Eumène pour la restauration des Écoles d'Autun », dans *Panégryriques latins*, I-V (texte établi et traduit par E. Galletier), Paris, Les Belles Lettres, 1949.
- EUSÈBE DE CÉSARÉE, *Préparation évangélique*, 10 t., Paris, Éditions du Cerf, 1974-1987.
- EUSÈBE DE CÉSARÉE, Εὐσεβίου του Παμφίλου Εὐαγγελικῆς Προπαρασκευῆς λόγοι ιε΄ (*Préparation évangélique*), 4 t. (traduction anglaise de E. H. Gifford), 1903.
- EUSTATHE DE THESSALONIQUE [commentaire sur Denys le Périgète], dans *Extraits des auteurs grecs concernant la géographie et l'histoire des Gaules*, 6 t. (présenté par Edmont Cougny), Paris, Renouard, 1878-1792, t. I, p. 5-15.
- EUTROPE, *Abrégé d'histoire romaine* (texte établi et traduit par Joseph Hellegouarc'h), Paris, Les Belles Lettres, 1999.
- EVANS, Edith, *Early Medieval Ecclesiastical Sites in Southeast Wales*, Swansea, Glamorgan-Gwent Archaeological Trust, 2003.
- EVANS, James, *The History and Practice of Ancient Astronomy*, Londres, Oxford University Press, 1998.
- EVANS, Sir John, *The Coins of the Ancient Britons*, Londres, J.R. Smith, 1864.
- FAINTICH, Marshall, *Astronomical Symbols on Ancient and Medieval Coins*, Jefferson, McFarland, 2008.
- FALCHUN François et Bernard TANGUY, *Les Noms de lieux celtiques*, Genève, Slatkine, 1982 ; Rennes, Éditions armoricaines, 1970 ; Bourg-Blanc, Plabennec, Éditions armoricaines, 1966.
- FAUDUET, Isabelle, *et al.*, *Atlas des sanctuaires romano-celtiques de Gaule*, Paris, Errance, 1993.
- FAURE-BRAC, Odile, *Le Rhône*, CAG, 69/1, 2006.
- FEAR, Andrew, « A Journey to the End of the World », dans *Pilgrimage in Graeco-Roman and Early Christian Antiquity* (présenté par J. Elsner et I. Rutherford), Londres, Oxford University Press, 2005.
- FERRAR, Michael J. et Alan RICHARDSON, *The Roman Survey of Britain*, Oxford, Hedges, 2003.
- FERRAR, Michael J., « From the Dee/Humber to the Solway/Tyne, ad 79 : The Roman Disposition of Fortresses and Forts, and the Survey Technique Uncovered » : <http://www.cartographyunchained.com/rm1.html>
- FICHTL, Stephan et Anne-Marie ADAM, *L'Oppidum médiomatrique du Fossé des Pandours : rapport intermédiaire*, Strasbourg, Université Marc Bloch, 2004.
- FICHTL, Stephan, *La Ville celtique. Les Oppida de 150 av. J.-C. à 15 apr. J.-C.* (nouv. éd.), Paris, Errance, 2005.
- FICHTL, Stephan, *Les Gaulois du Nord de la Gaule (150-20 av. J.-C.)*, Paris, Errance, 1994.
- FILLIOUX, Antoine, *Nouvel essai d'interprétation et de classification des monnaies de la Gaule*, 2<sup>e</sup> éd., Paris, Rollin et Feuardent, 1867.
- FLAVIUS JOSÈPHE, *Les Antiquités judaïques*, livres XI-XV, dans *Œuvres complètes*, t. 3. (traduit par Julien Weil sous la direction de Théodore Reinach), Paris, E. Leroux, 1905.
- FLETE, John, *The History of Westminster Abbey*, vers 1450 (présenté par J. A. Robinson), Londres, Cambridge University Press, 1909.
- FLORUS, *Tableau de l'histoire du peuple romain, de Romulus à Auguste*, dans *Œuvres*, t. 1 (texte établi et traduit par Paul Jal), Paris, Les Belles Lettres, 2002.
- FLOTTÉ, Pascal et Matthieu FUCHS, *Le Bas-Rhin*, CAG, 67/1, 2000.
- FLOTTÉ, Pascal, *Metz*, CAG, 57/2, 2005.
- FORBES, Henry, « The Topography of Caesar's Last Campaign Against the Bellovaci », *Geographical Journal*, LIX, 3, mars 1922, p. 195-206.

- FORDE-JOHNSTON, James, *Hillforts of the Iron Age in England and Wales*, Liverpool University Press, 1976.
- FORTIA D'URBAN, Agricole-Joseph, *Antiquités et monumens du département de Vaucluse* (2 parties), Déterville, 1808.
- FORTIA D'URBAN, Agricole-Joseph, *Recueil des itinéraires anciens, comprenant l'Itinéraire d'Antonin, la Table de Peutinger, et un choix des périple grecs* (présenté par B. Miller), Paris, Imprimerie royale, 1845.
- FREEMAN, Philip, *Ireland and the Classical World*, Austin, University of Texas, 2001.
- FREETH, Tony, « Decoding an Ancient Computer », *Scientific American*, décembre 2009, p. 76-83.
- FRERE, Sheppard et Michael FULFORD, « The Collegium Peregrinorum at Silchester », *Britannia*, XXXIII, 2002, p. 167-175.
- FRERE, Sheppard et Michael FULFORD, « The Roman Invasion of A.D. 43 », *Britannia*, XXXII, 2001, p. 45-55.
- FREY, Otto-Herman, « The Celts in Italy », dans Miranda Aldhouse-Green (dir.), *The Celtic World*, p. 515-532.
- FRONTIN, « De limitibus », dans *Corpus agrimensorum romanorum* (texte présenté par C. Thulin), Leipzig, 1913 ; Stuttgart, Teubner, 1971.
- FRONTIN, *Iuli Frontini Strategemata* (texte présenté par R.I. Ireland), Leipzig, Teubner, 1990.
- FRONTIN, *Les Stratagèmes ou Ruses de guerre* (traduit par Th. Baudement, sous la direction de Désiré Nisard), Paris, Firmin-Didot, 1869.
- FULFORD, Michael, A. CLARKE et F. TAYLOR, *Silchester Insula IX : The "Town Life" Project, 2009-2010*, University of Reading, 2010.
- GALLIOU, Patrick, *et al.*, *Le Morbihan*, CAG, 56, 2009.
- GALLIOU, Patrick et Éric PHILIPPE, *Le Finistère*, CAG, 29, nouv. éd., 2010.
- GANET, Isabelle, *et al.*, *Les Hautes-Alpes*, CAG, 5, 1995.
- GARCIA, Dominique et Florence VERDIN (éds), *Territoires celtiques : espaces ethniques et territoires des agglomérations protohistoriques d'Europe occidentale*, Paris, Errance, 2002.
- GASCA QUEIRAZZA, Giuliano, *Dizionario di toponomastica*, Turin, UTET, 1990 ; 1995.
- GATEAU, Fabienne, *et al.*, *L'Étang de Berre*, CAG, 13/1, 1996.
- GAUCHAT, Louis, « Medius et ses dérivés romands », *Vox Romanica*, II, 1937, p. 34-46.
- GENDRON, Stéphane, *La Toponymie des voies romaines et médiévales*, Paris, Errance, 2006.
- GEOFFROY DE MONMOUTH, *Histoire des rois de Bretagne* (traduit et commenté par Laurence Mathey-Maille), Paris, Les Belles Lettres, 1992.
- GEOFFROY DE MONMOUTH, *Historia Regum Britanniae* (présenté par J. Hammer), Cambridge (Mass.), Mediaeval Academy of America, 1951.
- GERMER-DURAND, Eugène, *Dictionnaire topographique du département du Gard*, Paris, Imprimerie impériale, 1868.
- GIBBON, William B., « Asiatic Parallels in North American Star Lore : Ursa Major », *Journal of American Folklore*, LXXVII, 305, 1964, p. 236-250.
- GIBBS, Sharon, *Greek and Roman Sundials*, New Haven (Conn.), Yale University Press, 1976.
- GILDAS (saint), *De Excidio Britanniae : Décadence de la Bretagne* (traduit du latin par Christiane M. J. Kerboul-Vihon), Sautron, Éditions du Pontig, 1996.
- GIOT, P.-R. et J.-B. COLBERT DE BEAULIEU, « Un statère d'or de Cyrénaïque découvert sur une plage bretonne et la route atlantique de l'étain », *Bulletin de la Société préhistorique de France*, LVIII, 5-6, 1961, p. 324-331.



- GIRAUD DE BARRI (Giraud le Cambrien), *Giraldi Cambrensis Opera* (présenté par J. F. Dimock), t. VI, *Itinerarium Kambriae et Descriptio Kambriae*, Londres, Longmans, 1868.
- GIRAUD DE BARRI (Giraud le Cambrien), *The Journey Through Wales and The Description of Wales* (traduit du latin par L. Thorpe), Penguin, 1978.
- GIRAUD DE BARRI (Giraud le Cambrien), *The Topography of Ireland : Its Miracles and Wonders dans The Historical Works of Giraldus Cambrensis* (présenté par T. Wright. Bell), 1894.
- GIUMLIA-MAIR, Alessandra et Fulvia LO SCHIAVO (dirs), *Le Problème de l'étain*, Oxford, Archaeopress, 2003.
- GOGGI, Clelio, *Toponomastica ligure dell'antica e della nuova Liguria*, Gênes, Bozzi, 1967.
- GOODCHILD, Richard George et John Bryan Ward PERKINS, « The Limes Tripolitanus in the Light of Recent Discoveries », *Journal of Roman Studies*, XXXIX, 1-2, 1949, p. 81-95.
- GORPHE, Jacques, *Le Trésor de Tayac*, Paris, Les Cheveau-légers, 2009.
- GOUDINEAU, Chrisitan et Christian PEYRE, *Bibracte et les Éduens*, Paris, Errance, 1993.
- GOUDINEAU, Christian, *César et la Gaule* (nouv. éd.), Paris, Seuil, 2000.
- GOURGUES, Alexis-Joseph-Dominique de, *Dictionnaire topographique du département de la Dordogne*, Paris, Imprimerie nationale, 1873.
- GRÄSSE, Johann Georg Theodor et Friedrich BENEDICT, *Orbis Latinus : Lexikon lateinischer geographischer Namen des Mittelalters und der Neuzeit*, 3 t. (présenté par H. et S. C. Plechl), Braunschweig, Klinkhardt & Biermann, 1972.
- GRAVES, Louis, *Notice archéologique sur le département de l'Oise*, Beauvais, Desjardins, 1839.
- The Greek Anthology*, 5 t. (traduction anglaise de W.R. Paton), 1916-1918, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1993.
- GRÉGOIRE DE TOURS, *La Vie des Pères, La Gloire des Confesseurs* (traduit du latin par Pierre Sicard et Henri Bordier), Clermont-Ferrand, Éditions Paleo, 2008.
- GRÉGOIRE DE TOURS, *Sancti Georgii Florentii Gregorii, episcopi Turonensis : Opera omnia* (présenté par T. Ruinart), Paris, Migne, 1849.
- GREGORY, Tony, *Excavations in Thetford, 1980-1982 : Fison Way*, 2 t., Dereham, Norfolk Museum Service, 1991.
- GUILLAUMIN, Jean-Yves, *Mathématiques dans l'Antiquité*, université de Saint-Étienne, 1992.
- GUYONVARCH, C.-J., « Mediolanum Biturigum : deux éléments de vocabulaire religieux et de géographie sacrée », *Ogam*, XIII, 1961, p. 137-158.
- GUYONVARCH, Christian-Joseph, « Vocabulaire vieux-celtique », *Ogam*, XII, 1960, p. 403-404 et 531-532.
- GYSELING, Maurits, *Toponymisch Woordenboek van België, Nederland, Luxemburg, Noord-Frankrijk en West-Duitsland, voor 1226*, Bruxelles, Belgisch Interuniversitair Centrum voor Neerlandistiek, 1960.
- HAIGNERÉ, Daniel, *Dictionnaire topographique de la France... arrondissement de Boulogne-sur-Mer*, Boulogne-sur-Mer, Aigre, 1881.
- HALL (révérend Peter), *A Brief History of Old and New Sarum*, Salisbury, Brodie, 1834.
- HAMERTON, Philip Gilbert, *The Mount : Narrative of a Visit to the Site of a Gaulish City on Mount Beuvray*, Londres, Seeley, 1897.
- HAMLIN, Frank et André CABROL, *Les Noms de lieux du département de l'Hérault*, Nîmes, Lacour, 1988.
- HAMM, Gilles, *La Meurthe-et-Moselle*, CAG, 54, 2004.
- HANNON, *Periplus, or Circumnavigation of Africa* (présenté par A. N. Oikonomides, et al.), 3<sup>e</sup> éd., Chicago, Ares, 1995.

HARDING, Anthony F., *European Societies in the Bronze Age*, Londres, Cambridge University Press, 2000.

HARDING, Dennis W., *The Iron Age in Northern Britain : Celts and Romans, Natives and Invaders*, Londres, Routledge, 2004.

HARDY, Philip Dixon, *The Holy Wells of Ireland*, Dublin, Hardy, 1836.

HARLEY, John Brian et David WOODWARD (dirs), *The History of Cartography*, t. 1, University of Chicago Press, 1987 [[http://www.press.uchicago.edu/books/HOC/HOC\\_V1/Volume1.html](http://www.press.uchicago.edu/books/HOC/HOC_V1/Volume1.html)]

HEATH, Thomas, *A History of Greek Mathematics*, 2 t., Oxford, Clarendon Press, 1921.

HENRI DE HUNTINGDON, *Historia Anglorum (History of the English People)* [texte établi et traduit du latin en anglais par Diana Greenway], Oxford, Clarendon Press, 1996.

HÉRODIEN, *Histoire des empereurs romains de Marc-Aurèle à Gordien III* (traduction par Denis Roques), Paris, Les Belles Lettres, 1990.

HÉRODOTE, *Histoires*, 9 t. (texte établi et traduit par Philippe-Ernest Legrand), Paris, Les Belles Lettres, 1932-1955.

HÉRON D'ALEXANDRIE, *Heronis Alexandrini opera quae supersunt omnia*, 5 t. (présenté par W. Schmidt), Stuttgart, Teubner, 1899-1914.

HÉSIODE, *Les Travaux et les Jours* (texte établi et traduit par Paul Mazon), Paris, Les Belles Lettres, 2002.

HIGDEN, Ranulf, *Polychronicon Ranulphi Higden monachi Cestrensis*, 9 t. (présenté par C. Babington), Londres, Longman, 1865-1886.

HILL, J. D. et L. HORNE, « The Iron Age and Early Roman Pottery », dans Christopher Evans, *et al.* (dirs), *Power and Island Communities : Excavations at the Wardy Hill Ringwork, Coveney, Ely*, Cambridge Archaeological Unit, 2003.

HILL, Rosemary, *Stonehenge*, Londres, Profile, 2008.

HINGLEY, Richard et Christina Unwin, *Boudica : Iron Age Warrior Queen*, Londres, Hambledon, 2005.

HIPPEAU, Célestin, *Dictionnaire topographique du département du Calvados*, Paris, Imprimerie nationale, 1883.

HIPPOLYTE DE ROME, *Philosophumena ou Réfutation de toutes les hérésies* (traduction, introduction et notes par A. Siouville), Milan, Archè, 1988.

HOFENEDER, Andreas, *Die Religion der Kelten in den antiken literarischen Zeugnissen*, 3 t., Vienne, Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, 2005.

HOLDER, Alfred, *Alt-celtischer Sprachschatz*, 3 t., Leipzig, Teubner, 1896-1913.

HOLLIS, Adrian Swayne, *Fragments of Roman Poetry, c. 60 BC - AD 20*, Londres, Oxford University Press, 2007.

HOLMES, Thomas Rice, *Caesar's Conquest of Gaul*, 2<sup>e</sup> éd., Oxford, Clarendon Press, 1911.

HOMÈRE, *L'Odyssée* (traduction par Philippe Jaccottet), Paris, La Découverte, 2004.

HOSKIN, Michael, *Tombs, Temples and their Orientations*, Bognor Regis, Ocarina, 2001.

HOUSTON, George W., « The State of the Art : Current Work in the Technology of Ancient Rome », *The Classical Journal*, LXXXV, 1, 1989, p. 63-80.

HOYTE, John, *Trunk Road for Hannibal*, Londres, Bles, 1960.

HUMPHREY, Lauren, « Saint Patrick and the Druids : A Window into Seventh-Century Irish Church Politics » (thèse), University of Michigan, 2009.

HYGIN GROMATIQUE, *Hygin : l'œuvre gromatique : corpus agrimensorum Romanorum* (traduction par O. Behrends, *et al.*), Luxembourg, Office des Publications officielles des Communautés européennes, 2000.

HYGINUS, Gaius Julius, *L'Astronomie* (texte établi et traduit par André Le Bœuffle), Paris, Les Belles Lettres, 1983.

ISLER, Martin, « The Gnomon in Egyptian Antiquity », *Journal of the American Research Center in Egypt*, XXVIII, 1991, p. 155-185.

JACCARD, Henri, *Essai de toponymie : origine des noms de lieux habités et des lieux-dits de la Suisse romande*, Lausanne, Bridel, 1906.

JANNI, Pietro, *La Mappa e il periploi : cartografia antica e spazio odologico*, Rome, Bretschneider, 1984.

JANNORAY, Jean, *Ensérune : contribution à l'étude des civilisations pré-romaines de la Gaule méridionale*, Paris, Boccard, 1955.

JÉRÔME (saint), *The Principal Works of St Jerome* (traduction anglaise par W. H. Fremantle), Oxford, Parker, 1893.

JERSEY, Philip de, « Exotic Celtic Coinage », *Oxford Journal of Archaeology*, XVIII, 2, 1999, p. 189-216.

JESPERS, Jean-Jacques, *Dictionnaire des noms de lieux en Wallonie et à Bruxelles*, Bruxelles, Racine, 2005.

JOLY, Martine, *Langres*, CAG, 52/2, 2001.

JONES, Barri et D. J. MATTINGLY, *An Atlas of Roman Britain*, Oxford, Blackwell, 1990.

JOPE, Martin, « The Social Implications of Celtic Art, 600 BC to AD 600 », dans Miranda Aldhouse-Green (dir.), *The Celtic World*, p. 376-410.

JUFER, Nicole et Thierry LUGINBÜHL, *Les Dieux gaulois : répertoire des noms de divinités celtiques connus par l'épigraphie, les textes antiques et la toponymie*, Paris, Errance, 2001.

JULLIAN, Camille, *Histoire de la Gaule*, 8 t., Paris, Hachette, 1908-1926.

JUSTIN (Marcus Junianus Justinus), *Histoire universelle extraite de Trogue Pompée* (traduction par J. Pierrot et E. Boîtard), Paris, Panckouke, 1833.

KAYE, Steve, « Finding the Site of Boudica's Last Battle : An Approach Via Terrain Analysis », 2010 : <http://www.bandaarcgeophysics.co.uk/Boudica/Boudica-terrain-analysis.pdf>

KELLEY, David H. et E.F. MILONE, *Exploring Ancient Skies : A Survey of Ancient and Cultural Astronomy*, 2<sup>e</sup> éd., New York, Springer, 2011.

KENDALL, David George et F. R. HODSON (éds), *The Place of Astronomy in the Ancient World*, Londres, Oxford University Press, 1974.

KILBRIDE-JONES, Howard E., *Celtic Craftsmanship in Bronze*, Londres, Croom Helm, 1980.

KNAPP, Robert, « La Via Heraclea en el Occidente : mito, arqueología, propaganda, historia », *Emerita*, LIV, 1, 1986, p. 103-122.

KOCH, John et John CAREY (éds), *The Celtic Heroic Age : Literary Sources for Ancient Celtic Europe and Early Ireland and Wales*, 4<sup>e</sup> éd., Aberystwyth, Celtic Studies Publications, 2003.

KOCH, John, *Tartessian : Celtic in the South-West at the Dawn of History*, Aberystwyth, Celtic Studies Publications, 2009.

KONRAD, C. F., *Plutarch's Sertorius : A Historical Commentary*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1994.

KRAUSZ, Sophie, « La topographie et les fortifications celtiques de l'oppidum biturige de Châteaumeillant-Mediolanum (Cher) », *Revue archéologique du Centre de la France*, XLV-XLVI, 2006-2007 : <http://racf.revues.org/632>

KRUTA, Venceslas, *Celtes, Belges, Boïens, Rèmes, Volques*, Mariemont, Musée royal de Mariemont, 2006.

KRUTA, Venceslas, *Les Celtes* (photographies de Dario Bertuzzi, Werner Forman et Erich Lessing), Paris, Le Chêne, 2004.

KRUTA, Venceslas, *Les Celtes : histoire et dictionnaire*, Paris, Laffont, 2000.

LA BÉDOYÈRE, Guy de, *Roman Britain : A New History*, New York, Thames & Hudson, 2006 ; 2010.

LABROUSSE, Michel et Guy MERCADIER, *Le Lot*, CAG, 46, 1990.

LAJOYE, Patrick, « Lug, Caradoc, Budoc », *Ollodagos*, XIX, 1, 2005, p. 51-116.

LAMBERT, Émile, *Dictionnaire topographique du département de l'Oise*, Amiens, musée de Picardie, 1982.

LAMOINE, Laurent, *Le Pouvoir local en Gaule romaine*, Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise-Pascal, 2009.

LANCEL, Serge, *Saint Augustin*, Paris, Fayard, 1999.

LE CONTEL, Jean-Michel et Paul VERDIER, *Un calendrier celtique*, Paris, Errance, 1997.

LE GALL, Joël, « Les Romains et l'orientation solaire », *Mélanges de l'École française de Rome. Antiquité*, LXXXVII, 1, 1975, p. 287-320.

LE ROUX, Françoise et Christian-J. GUYONVARCH, *Les Druides*, 2<sup>e</sup> éd., Rennes, Ogam-Celticum, 1978.

LE ROUX, Françoise, « Le Dieu celtique aux liens, de l'Ogmios de Lucien à l'Ogmios de Dürer », *Ogam*, XII, 1960, p. 209-234.

LEBEL, Paul, « Où en est le problème d'Equoranda ? », *Romania*, LXIII, 1937, p. 145-203.

LEBEL, Paul, *Principes et méthodes d'hydronymie française*, Paris, Les Belles Lettres, 1956.

*Lebor Gabála Érenn : The Book of the Taking of Ireland [The Book of Invasions]*, 6 t., (présenté par R.A.S. Macalister), Dublin, Irish Texts Society, 1938-2009. [traduction française partielle : *Leabar Gabala, Livre des Invasions* (traduit de l'irlandais par Henri Lizeray et William O'Dwyer), Paris, Maisonneuve frères et Ch. Leclerc, 1884.]

LECLER, André, *Dictionnaire historique et géographique de la Haute-Vienne*, 2 t., Marseille, Laffitte, 1976.

LEIGH, Samuel, *Leigh's New Pocket Road-Book of England and Wales*, 4<sup>e</sup> éd., Londres, Leigh, 1833.

LELAND, John, *The Itinerary of John Leland the Antiquary*, 9 t. (présenté par T. Hearne), Londres, Oxford University Press, 1710-1712.

LELGEMANN, Dieter, « On the Ancient Determination of the Meridian Arc Length by Eratosthenes of Kyrene » (2004), <http://www.fig.net/pub/athens/papers/wshs1/wshs11lelgemann.pdf>

LÉMAN, P., « La Voie du Léman à l'Océan : la branche orientale », dans *Actes du colloque « Du Léman à l'Océan »*, *Caesarodunum*, 10, 1975, p. 102-108.

LENERZ-DE WILDE, Majolie, « The Celts in Spain », dans Miranda ALDHOUSE-GREEN (dir.), *The Celtic World*, p. 533-551.

LENERZ-DE WILDE, Majolie, *Zirkelornamentik in der Kunst der Latènezeit*, Munich, Beck, 1977.

LEPAGE, Henri, *Dictionnaire topographique du département de la Meurthe*, Paris, Imprimerie impériale, 1862.

LEROUX, Gilles et Alain PROVOST, *L'Îlle-et-Vilaine*, CAG, 35, 1990.

LEWIS, Michael J. T., *Surveying Instruments of Greece and Rome*, Londres, Cambridge University Press, 2001.

LHERMET, J., *Autour du Mont-Milan*, Aurillac, Lescure, 1922.

LIÉNARD, Félix, *Dictionnaire topographique du département de la Meuse*, Paris, Imprimerie nationale, 1872.

LLOYD-MORGAN, Glenys, « Appearance, Life and Leisure », dans Miranda ALDHOUSE-GREEN (dir.), *The Celtic World*, p. 95-120.

LONGNON, Auguste, *Dictionnaire topographique du département de la Marne*, Paris, Imprimerie nationale, 1891.

LONGNON, Auguste, *Les Noms de lieux de la France*, Paris, Champion, 1920-1929.

- LUCAIN, *La Guerre civile (La Pharsale)*, livres I-V (texte établi et traduit par A. Bourgery), Paris, Les Belles Lettres, 2003.
- LUCAS, Jack, *Tripontium : The Discovery and Excavation of a Roman Settlement on the Watling Street near Rugby*, Lutterworth, Irene Glendinning, 1997.
- LUCIEN DE SAMOSATE, *Discours, Hercule*, 1-7 (traduction par C.-J. Guyonvarc'h), dans *Magie, médecine et divination chez les Celtes*, Paris, Payot, 1997.
- LUCIEN DE SAMOSATE, *Œuvres* (texte établi et traduit par Jacques Bompaire), Paris, Les Belles Lettres, 2003-2008.
- LUGAND, Marc et Louri BERMOND, *Agde et le Bassin de Thau*, CAG, 34/2, 2001.
- Les Mabinogion et autres romans gallois tirés du Livre rouge de Hergest et du Livre blanc de Rhydderch* (introduction et traduction par J. Loth), Paris, Fontemoing, 1913.
- The Mabinogion* (traduction anglaise de J. Gantz), Londres, Penguin, 1976.
- MACROBE, *Les Saturnales*, livres I à III (introduction, traduction et notes par Charles Guittard), Paris, Les Belles Lettres, coll. « La roue à livres », 1997.
- MAGLI, Giulio, « On the Orientation of Roman Towns in Italy », *Oxford Journal of Archaeology*, XXVII, 1, 2008, p. 63-71.
- MAHANEY, William, *et al.*, « Hannibal's Trek Across the Alps : Geomorphological Analysis of Sites of Geoarchaeological Interest », *Mediterranean Archaeology and Archaeometry*, VIII, 2, 2008, p. 39-54.
- MAÎTRE, Léon-Auguste, *Dictionnaire topographique du département de la Mayenne*, Paris, Imprimerie nationale, 1878.
- MALSY, Jean-Claude, *Dictionnaire des noms de lieux du département de l'Aisne*, 3 t., Champaubert, Société française d'onomastique, 1999-2001.
- MARAVELIA, Amanda-Alice, *Ad astra per aspera et per ludum : European Archaeoastronomy and the Orientation of Monuments in the Mediterranean Basin*, Oxford, Archaeopress, 2003.
- MARGARY, Ivan D., *Roman Roads in Britain*, 3<sup>e</sup> éd., Londres, Baker, 1973.
- MARICHAL, Paul-Georges-François-Joseph, *Dictionnaire topographique du département des Vosges*, Paris, Imprimerie nationale, 1941.
- MASTRELLI ANZILOTTI, Giulia, *Toponomastica trentina*, Trente, Servizio Beni librari e archivistici, 2003.
- MATTON, Auguste, *Dictionnaire topographique du département de l'Aisne*, Paris, Imprimerie nationale, 1871.
- MAURIN, Louis, *et al.*, *Saintes*, CAG, 17/2, 2007.
- MAXIME DE TYR, *Dissertations* (traduit par Edmond Cougny), Paris, Errance, 1986.
- MCGRAIL, Sean, « Celtic Seafaring and Transport », dans Miranda ALDHOUSE-GREEN (dir.), *The Celtic World*, p. 254-281.
- MEMNON D'HÉRACLÉE [*Histoire d'Héraclée*], n° 434, dans *Die Fragmente der griechischen Historiker* (présenté par F. Jacoby), 3<sup>e</sup> partie, Leyde, Brill, 1955.
- MENCHE DE LOISNE, Auguste-Charles-Henri, *Dictionnaire topographique du département du Pas-de-Calais*, Paris, Imprimerie nationale, 1907.
- MENÉNDEZ PIDAL, Ramón, *Toponimia prerrománica hispana*, Madrid, Gredos, 1952.
- MERLET, Luc, *Dictionnaire topographique du département d'Eure-et-Loir*, Paris, Imprimerie impériale, 1861.
- MILLER, Konrad, *Itineraria romana*, Stuttgart, Strecker und Schröder, 1916.
- MILLS, Anthony David, *A Dictionary of British Place-Names* (éd. révisée), Londres, Oxford University Press, 2003.



- MOITRIEUX, Gérard, *Hercules in Gallia*, Paris, De Boccard, 2002.
- MOMMÉJA, Jules, *L'Oppidum des Nitiobriges*, Caen, Delesques, 1903.
- MONCEAUX, Paul, « Le Grand temple du Puy-de-Dôme », *Revue historique*, XXXV, 1887, p. 1-28 ; XXXVI, 1888, p. 241-278.
- MONTAIGNE, Michel de, *Les Essais* (présenté par J. Balsamo, *et al.*), Paris, Gallimard, 2007.
- MORET, Pierre, « Tolosa, 106-47 av. J.-C. : topographie et histoire », *Pallas*, LXXVI, 2008, p. 295-329.
- MORRIS-JONES, John, *A Welsh Grammar, Historical and Comparative*, Oxford, Clarendon Press, 1913.
- MOUSSAS, Xenophon, « The Antikythera Mechanism : Astronomy, Mathematics and Technology Embedded in the First Mechanical Universe », 2011, <http://www.astro.unipd.it/insap6/INSAP6web.pdf>
- MUGLER, Charles, *Dictionnaire historique de la terminologie géométrique des Grecs*, 2 t., Paris, Klincksieck, 1958-1959.
- MURRAY, Gordon, « The Declining Pictish Symbol : A Reappraisal », *Proceedings of the Society of Antiquaries of Scotland*, CXVI, 1986, p. 223-253.
- Musée des Antiquités nationales, *Vercingétorix et Alésia*, Paris, Réunion des musées nationaux, 1994.
- NAPOLÉON III, *Histoire de Jules César*, 2 t., Paris, Plon, 1865-1866.
- NÈGRE, Ernest, *Les Noms de lieux du Tarn*, 2<sup>e</sup> éd., Paris, Artrey, 1959.
- NÈGRE, Ernest, *Toponymie générale de la France*, 4 t., Genève, Droz, 1990-1998.
- NENNIUS [ ? ], *Historia Brittonum (Histoire des Bretons)* [traduction par Christiane M. J. Kerboul-Vilhon], Sautron, Éditions du Pontig, 1999.
- NENNIUS [ ? ], *The Historia Brittonum* (présenté par D. N. Dumville), Cambridge, Brewer, 1985.
- NEWMAN, Conor, *et al.*, *Tara : An Archaeological Survey*, Dublin, Royal Irish Academy, 1997.
- NICKELS, André, *et al.*, « La Nécropole du premier Âge du fer d'Agde », *Mélanges de l'École française de Rome, Antiquité*, XCIII, 1, 1981, p. 89-125.
- NICOLAÏ, Alexandre, *Les Noms de lieux de la Gironde*, Bordeaux, Féret, 1938.
- NORTHOVER, Peter, « The Technology of Metalwork : Bronze and Gold », dans Miranda ALDHOUSE-GREEN (dir.), *The Celtic World*, p. 285-309.
- ÓENGUS LE CULDEE (saint), *Féire Óengusso Céili dé, The Martyrology of Oengus the Culdee* (texte établi et traduit en anglais par W. Stokes), Londres, Harrison and Sons, 1905.
- OLIVIERI, Dante, *Dizionario di toponomastica piemontese*, Brescia, Paideia, 1965.
- OLIVIERI, Dante, *Toponomastica veneta*, 2<sup>e</sup> éd., Venise, Istituto per la collaborazione culturale, 1962.
- OLLAGNIER, Anne et Dominique JOLY, *L'Eure-et-Loir*, CAG, 28, 1994.
- OLMSTED, Garrett, *The Gaulish Calendar*, Bonn, Habelt, 1992.
- OROSE, *Histoires (contre les païens)*, 2 t. (texte établi et traduit par M.-P. Arnaud-Lindet), Paris, Les Belles Lettres, 1991.
- OURNAC, Perrine, *et al.*, *L'Aude*, CAG, 11/2, 2009.
- PARTHÉNIOUS DE NICÉE, *Passions d'amour – Erotika pathemata* (texte établi, traduit et commenté par Michèle Biraud, Dominique Voisin, Arnaud Zucker, *et al.*), Paris, Éditions Jérôme Million, 2008.
- PARTHEY, Gustav, *et al.* (éds), *Ravennatis Anonymi Cosmographia*, Berolini, F. Nicolai, 1860.
- PATTENDEN, Philip, « A Late Sundial at Aphrodisias », *Journal of Hellenic Studies*, CI, 1981, p. 101-112.
- PAUSANIAS, *Description de la Grèce* (traduit et présenté par M. Calvier), Paris, A. Bobée, 1821.
- PENNANT, Thomas, *The Journey to Snowdon*, t. II de *A Tour in Wales*, Londres, Hughes, 1783.
- PENNICK, Nigel, *Celtic Sacred Landscapes*, Londres, Thames & Hudson, 1996.
- PERRENOT, T., *La Toponymie burgonde*, Paris, Payot, 1942.
- PERRIER, Jean, *et al.*, *La Haute-Vienne*, CAG, 87, 1993.

PESCHE, Julien-Rémy, *Dictionnaire topographique, historique et statistique de la Sarthe*, Mayenne, Floch, 1974.

PETERSON, John, « Some Computer Tools for Investigating Ancient Cadastres » (2009), <http://www.uea.ac.uk/~jwmp/compmethods/cmintro.html>

PETTAZZONI, Raffaele, *The All-Knowing God*, Londres, Methuen, 1956.

PHILIPON, Édouard, *Dictionnaire topographique du département de l'Ain*, Paris, Imprimerie nationale, 1911.

PHILOSTRATE D'ATHÈNES (Philostratus, Lucius Flavius), *Vie d'Apollonios de Tyane*, dans *Romans grecs et latins* (textes présentés, traduits et annotés par Pierre Grimal), t. XXII, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1958.

PHILP, Brian, *Woolwich Power Station Site, S. E. London (Formerly Kent)*, Douvres, Kent Archaeological Rescue Unit, 2010.

PICHON, Blaise, *Amiens*, CAG, 80/1, 2009.

PICHON, Blaise, *L'Aisne*, CAG, 2, 2002.

PIGGOTT, Stuart, *The Druids*, Londres, Thames & Hudson, 1968 ; 1975.

PILET-LEMIÈRE, Jacqueline, *et al.*, *La Manche*, CAG, 50, 1989.

PILOT DE THOREY, Emmanuel, *Dictionnaire topographique du département de l'Isère*, Romans, Imprimerie Jeanne-d'Arc, 1921.

PLÁCIDO, Daniel, « Le Vie di Ercole nell'estremo Occidente », dans *Ercole in Occidente* (présenté par A. Mastrocinque), Trente, Labirinti, 1993, p. 63-80.

PLANHOL, Xavier de, *Géographie historique de la France*, Paris, Fayard, 1988.

PLINE L'ANCIEN, *Histoire naturelle*, 37 t., Paris, Les Belles Lettres, 1997-2003.

PLUTARQUE, « Conduite méritoires de femmes », dans *Œuvres morales*, t. IV (texte établi et traduit par Jacques Boulogne), Paris, Les Belles Lettres, 2002.

PLUTARQUE, *Les Vies parallèles. Alcibiade – Coriolan* (texte établi et traduit par R. Flacelière et E. Chambry. Introduction et notes par Cl. Mossé), Paris, les Belles Lettres, 2002.

PLUTARQUE, *Vies*, t. II, *Solon – Publicola – Thémistocle – Camille* (texte établi et traduit par R. Flacelière, É. Chambry et M. Juneaux), Paris, Les Belles Lettres, 1961.

PLUTARQUE, *Vies*, t. IX, *Alexandre-César* (texte établi et traduit par R. Flacelière et E. Chambry), Paris, Les Belles Lettres, 1975, 2012.

POLLICINI, Angelo, *Archeologia in Valle d'Aosta*, Aoste, Assessorat du Tourisme, Urbanisme et Biens Culturels, 1988.

POLYBE, *Histoires*, 10 t. (texte établi et traduit par Paul Pédech, *et al.*), Paris, Les Belles Lettres, 1969-1995.

POLYEN, *Polyaenus's Stratagems of War* (traduction anglaise par R. Shepherd), Londres, George Nicol, 1793.

POLYEN, *Ruses diplomatiques et stratagèmes politiques* (traduction par Dom Gui-Alexis Lobineau, revue par Benoît Clay), Paris, Fayard, 2011.

POMPONIUS MELA, *Chorographie* (texte établi, traduit et annoté par A. Silberman), Paris, Les Belles Lettres, 2003.

PORET, Bénigne-Ernest, *Dictionnaire topographique du département de l'Eure*, Paris, Imprimerie nationale, 1877.

POSIDONIOS, *Posidonius*, 3 t. (présenté par L. Edelstein et I.G. Kidd), Londres, Cambridge University Press, 1972-1999.

POTTER, Timothy W. et Catherine JOHNS, *Roman Britain*, Londres, British Museum Press, 1992.

PRICE, Derek J. de Solla, *Gears from the Greeks : The Antikythera Mechanism*, 1974 ; New York, Science History Publications, 1975.

- PROVOST, Michel, *et al.*, *Autun : Atlas des vestiges gallo-romains*, CAG, 71/2, 1993.
- PROVOST, Michel, *et al.*, *La Côte-d'Or. Alésia*, CAG, 21/1, 2009.
- PROVOST, Michel, *et al.*, *Le Gard*, CAG, 30/2 et 30/3, 1999.
- PROVOST, Michel, *et al.*, *Le Puy-de-Dôme*, CAG, 63/2, 1994.
- PROVOST, Michel, *L'Indre-et-Loire*, CAG, 37, 1988.
- PROVOST, Michel, *Le Loiret*, CAG, 45, 1988.
- PROVOST, Michel, *et al.*, *Le Cher*, CAG, 18, 1992.
- PRYOR, Francis, *The Making of the British Landscape*, Londres, Allen Lane, 2010.
- PTOLÉMÉE, *Klaudios Ptolemaios Handbuch der Geographie : griechisch-deutsch*, 2 t. (présenté par A. Stückelberger, *et al.*), Bâle, Schwabe, 2006.
- PTOLÉMÉE, *Ptolemy's Geography : An Annotated Translation of the Theoretical Chapters* (présenté par J. Lennart-Berggren et A. Jones), Princeton (N. J.), Princeton University Press, 2000.
- PUEL, François, « La Voie lactée indique-t-elle le Chemin de Compostelle ? », *SaintJacquesInfo*, 2012 : <http://odel.revues.inist.fr/saintjacquesinfo/index.php?page=index2>
- PUHVEL, Jaan, « The Origins of Greek Kosmos and Latin Mundus », *American Journal of Philology*, XCVII, 2, 1979, p. 154-167.
- QUANTIN, Mathieu-Maximilien, *Dictionnaire topographique du département de l'Yonne*, Paris, Imprimerie impériale, 1862.
- QUATREFAGES, Armand de, *Souvenirs d'un naturaliste*, 2 t., Paris, Charpentier, 1854.
- QUILGARS, Henri, *Dictionnaire topographique du département de la Loire-Inférieure*, Nantes, Durance, 1906.
- RAFTERY, Barry, *L'Irlande celtique avant l'ère chrétienne* (traduit de l'anglais par Patrick Galliou), Paris, Errance, 2006.
- RALSTON, Ian, « Fortifications and Defence », dans Miranda ALDHOUSE-GREEN (dir.), *The Celtic World*, p. 59-81.
- RAMIN, Jacques, *Le Problème des Cassitérides et les sources de l'étain occidental*, Paris, Picard, 1965.
- RANKIN, Herbert D., *Celts and the Classical World*, 1987 ; Londres, Routledge, 1996.
- RAWLINGS, Louis, *Herakles and Hercules : Exploring a Graeco-Roman Divinity*, Swansea, Classical Press of Wales, 2005.
- RAWLINS, Dennis, « Pytheas' Solstice Observation Locates Him », *DIO*, XVI, décembre 2009, p. 11-17.
- RAYMOND, Paul, *Dictionnaire topographique du département des Basses-Pyrénées*, Paris, Imprimerie impériale, 1863.
- REBOURG, Alain, *et al.*, *Autun*, CAG, 71/1, 1993.
- REBOURG, Alain, *et al.*, *Saône-et-Loire*, 2 t., CAG, 71/3 et 71/4, 1994.
- REBOURG, Alain, « L'Urbanisme d'Augustodunum (Autun, Saône-et-Loire) », *Gallia*, LV, 1998, p. 141-236.
- RÉDET, Louis, *Dictionnaire topographique du département de la Vienne*, Paris, Imprimerie nationale, 1881.
- REDKNAP, Mark, « Early Christianity and Its Monuments », dans Miranda ALDHOUSE-GREEN (dir.), *The Celtic World*, p. 737-778.
- REES, Elizabeth, *Celtic Saints : Passionate Wanderers*, Londres, Thames & Hudson, 2000.
- REYNOLDS, Peter J., « Rural Life and Farming », dans Miranda ALDHOUSE-GREEN (dir.), *The Celtic World*, p. 176-209.
- RICHARDSON, Alan, « The Orientation of Roman Camps and Forts », *Oxford Journal of Archaeology*, XXIV, 4, 2005, p. 415-426.

- RICHARDSON, William, *Numbering and Measuring in the Classical World*, 2<sup>e</sup> éd., Bristol, Phoenix Press, 2004.
- RICO, Christian, *Pyrénées romaines*, Madrid, Casa de Velázquez, 1997.
- RIGAULT, Jean, *Dictionnaire topographique du département de Saône-et-Loire*, Paris, Comité des travaux historiques et scientifiques, 2008.
- RITCHIE, J. N. G. et W. F., « The Army, Weapons and Fighting », dans Miranda ALDHOUSE-GREEN (dir.), *The Celtic World*, p. 37-58.
- RIVET, Albert Lionel Frederick et Colin SMITH, *The Place-Names of Roman Britain*, Londres, Batsford, 1979.
- ROBERT DE GLOUCESTER, *Robert of Gloucester's Chronicle*, 2 t. (présenté par T. Hearne), Londres, Samuel Bagster, 1810.
- ROBERT, Sandrine, et al., *Dynamique et résilience des réseaux routiers et parcellaires en région Île-de-France*, geoPratiq, 2006-2011 : <http://pratiq.tge-adonis.fr/Observatoire/Projects?ID=101>.
- ROGER, Lucien, « Chaussées Brunehaut, Pires, Piges, Equoranda », *Zeitschrift für französische Sprache und Literatur*, LXIII, 1940, p. 166-175.
- ROGERET, Isabelle, et al., *La Seine-Maritime*, CAG, 76, 1998.
- ROLAND, C. G., *Toponymie namuroise*, Bruxelles, Schepens, 1899-1903.
- ROLLER, Duane, *Through the Pillars of Herakles : Graeco-Roman Exploration of the Atlantic*, Routledge, 2006.
- ROLLEY, Claude (éd.), *La Tombe princière de Vix*, 2 t., Paris, Picard, 2003.
- Roman Scotland, « Mons Graupius Identified : The Hunt for Ancient Scotland's Great Clash of Arms », 2009 : <http://www.romanscotland.org.uk/pages/campaigns/monsgraupius/contents.asp>
- ROMAN, Danièle et Yves, *La Gaule et ses mythes historiques : de Pythéas à Vercingétorix*, Paris, L'Harmattan, 1999.
- ROMAN, Joseph-Hippolyte, *Dictionnaire topographique du département des Hautes-Alpes*, Paris, Imprimerie nationale, 1884.
- ROMERO, Anne-Marie, *Bibracte : archéologie d'une ville gauloise*, Glux-en-Glenne, Bibracte, Centre archéologique européen, 2006.
- ROSENZWEIG, Louis-Theophile, *Dictionnaire topographique du département du Morbihan*, Paris, Imprimerie impériale, 1870.
- ROSEROT, Alphonse, *Dictionnaire topographique du département de la Haute-Marne*, Paris, Imprimerie nationale, 1903.
- ROSEROT, Alphonse, *Dictionnaire topographique du département de la Côte-d'Or*, Paris, Imprimerie nationale, 1924.
- ROSS, Anne, « Ritual and the Druids », dans Miranda ALDHOUSE-GREEN (dir.), *The Celtic World*, p. 423-444.
- ROTH CONGÈS, Anne, « Modalités pratiques d'implantation des cadastres romains », *Mélanges de l'École française de Rome. Antiquité*, CVIII, 1, 1996, p. 299-422.
- ROTHÉ, Marie-Pierre, et al., *Arles, Crau, Camargue*, CAG, 13/5, 2008.
- ROTHÉ, Marie-Pierre et Henri TRÉZINY, *Marseille et ses alentours*, CAG, 13/3, 2005.
- ROURE, Réjane, « Nouvelles données sur l'occupation protohistorique de Beaucaire (Gard) », *Documents d'archéologie méridionale*, XXV, 2002, p. 171-214.
- ROYMANS, Nico, Guido CREEMERS et Simone SCHEERS (dirs), *Late Iron Age Gold Hoards from the Low Countries and the Caesarian Conquest of Northern Gaul*, Amsterdam, Amsterdam University Press, 2012.
- RUSO, Lucio, *The Forgotten Revolution : How Science Was Born in 300 BC* (traduction anglaise par S. Levy), Berlin, Springer, 2004.



- SABARTHÈS, Antoine, *Dictionnaire topographique du département de l'Aude*, Paris, Imprimerie nationale, 1912.
- SALWAY, Peter, *Roman Britain*, Londres, Oxford University Press, 1998.
- SAULCY, Félicien de, « Étude topographique sur *l'Ora Maritima* de Rufus Festus Avienus », *Revue archéologique*, XV, 1867, p. 54-62 et 81-98.
- SCHOT, Roseanne, « Uisneach Midi a medón Érenn : A Prehistoric “Cult” Centre and “Royal Site” in Co. Westmeath », *Journal of Irish Archaeology*, XV, 2006, p. 39-71.
- SEALEY, Paul R., *The Boudican Revolt Against Rome*, Princes Risborough, Shire, 1997 ; 2004.
- SEMPLE, Sarah, « A Fear of the Past : The Place of the Prehistoric Burial Mound in the Ideology of Middle and Later Anglo-Saxon England », *World Archaeology*, XXX, 1, 1998, p. 109-126.
- SÉNÈQUE, *L'Apocoloquintose du divin Claude* (texte établi et traduit par René Waltz), Paris, Les Belles Lettres, 1934.
- SÉNÈQUE, *Questions naturelles*, 2 t. (texte établi et traduit par P. Oltramare), Paris, Les Belles Lettres, 2002.
- SHOTTER, David, *Romans and Britons in North-West England*, Lancaster, Centre for North-West Regional Studies, 1993.
- SILIUS ITALICUS, Tiberius Catius, *La Guerre punique*, 4 t. (texte établi et traduit par P. Miniconi et G. Devallet, *et al.*), Paris, Les Belles Lettres, 2002.
- SMITH, Ian G., « Some Roman Place-Names in Lancashire and Cumbria », *Britannia*, XXVIII, 1997, p. 372-383.
- SOULTRAIT, Georges, *Dictionnaire topographique du département de la Nièvre*, Paris, Imprimerie impériale, 1865.
- SOYER, Jacques, *Les Noms de lieux du Loiret*, Roanne, Horvath, 1979.
- STEIN, Henri, *Dictionnaire topographique du département de Seine-et-Marne*, Paris, Imprimerie nationale, 1954.
- STIROS, Stathis C., « Accurate Measurements with Primitive Instruments », *Journal of Archaeological Science*, XXX, 8, 2006, p. 1058-1064.
- STOFFEL, Georg, *Dictionnaire topographique du département du Haut-Rhin*, 2<sup>e</sup> éd., Mulhouse, Bader, 1876.
- STRABON, *Géographie*, 9 t. (texte établi et traduit par Germaine Aujac *et al.*), Paris, Les Belles Lettres, 1966-1981.
- SUÉTONE, *Vie des douze Césars – César, Auguste* (texte établi et traduit par Henri Ailloud), Paris, Les Belles Lettres, 2008, 2013.
- SUTER, Henry, « Noms de lieux de Suisse romande, Savoie et environs », 2009, <http://henrysuter.ch/glossaires/toponymes.html>
- TACITE, *Annales*, 4 t. (texte établi et traduit par Pierre Willeumier, *et al.*), Paris, Les Belles Lettres, 1974-1978.
- TACITE, *Vie d'Agricola* (traduction et présentation d'Anne-Marie Ozanam), Paris, Les Belles Lettres, 1997.
- TALBERT, Richard *et al.*, *Rome's World : The Peutinger Map Reconsidered*, Londres, Cambridge University Press, 2010.
- TALBERT, Richard et Richard Watson UNGER (dirs), *Cartography in Antiquity and the Middle Ages*, Leyde, Brill, 2008.
- TALBERT, Richard, « Peutinger Map Names and Features » : <http://www.cambridge.org/us/talbert/talbertdatabase/prm.html#toc>



- TAVERNOR, Robert, *Smoot's Ear : The Measure of Humanity*, New Haven (Connecticut), Yale University Press, 2007.
- THAURIN, J.-M., « Mémoire sur les antiquités découvertes à Neubourg et dans les paroisses voisines », *Recueil des travaux de la Société libre d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres de l'Eure*, 3<sup>e</sup> série, IV, 1855-1856, p. 266-286.
- THÉVENARD, Jean-Jacques, *et al.*, *La Haute-Marne*, CAG, 52/1, 1996.
- THOM, Alexander, *Megalithic Lunar Observatories*, Londres, Oxford University Press, 1971.
- THOMAS, Charles, *Christianity in Roman Britain to AD 500*, Londres, Batsford, 1981.
- THOMAS, Eugène, *Dictionnaire topographique du département de l'Hérault*, Paris, Imprimerie impériale, 1865.
- THOMSON, J. Oliver, *History of Ancient Geography*, Londres, Cambridge University Press, 1948.
- TITE-LIVE, *Histoire romaine*, livre V (texte établi par Jean Bayet et traduit par Gaston Baillet), Paris, Les Belles Lettres, 1954.
- TITE-LIVE, *Histoire romaine*, livre XXI (texte établi et traduit par Paul Jal), Paris, Les Belles Lettres, 1988.
- TITE-LIVE, *Histoire romaine*, livre XXXVIII (texte établi et traduit par Richard Adam), Paris, Les Belles Lettres, 1982.
- TODD, Malcolm, « *Oppida and the Roman Army* », *Oxford Journal of Archaeology*, IV, 2, 1985, p. 187-199.
- TOUPET, Christophe, *et al.*, « Vers une géométrie des enclos quadrangulaires celtiques à partir du cas des enclos de Bruyères-sur-Oise (Val-d'Oise) », *Bulletin du Vexin français*, 36, 2004, p. 5-19.
- TRÉMENT, Frédéric, *Archéologie d'un paysage : les Étangs de Saint-Blaise, Bouches-du-Rhône*, Paris, Maison des sciences de l'homme, 1999.
- TRINTIGNAC, Alain, *et al.*, *La Lozère*, CAG, 48, nouv. éd., 2012.
- TROUSSET, Pol, « Les Bornes du Bled Segui : nouveaux aperçus sur la centuriation romaine du Sud tunisien », *Antiquités africaines*, XII, 1978, p. 125-177.
- TURQUIN, Pierre, « La Bataille de la Selle (du Sabis) en l'an 57 avant J.-C. », *Études classiques*, XXIII, 1955, p. 113-156.
- VADÉ, Yves, « Le Problème des Mediolanum », dans Centre de recherches A. Piganiol, *Le Vicus gallo-romain*, université de Tours, 1976, p. 50-58.
- VADÉ, Yves, « Le Système des Mediolanum en Gaule », *Archéocivilisation*, nouvelle série n° 11-13, 1972-1974, p. 87-109.
- VADÉ, Yves, « Nouvelles recherches sur les Mediolanum gaulois », *Mythologie française*, n° 201, 2000, p. 2-35.
- VADÉ, Yves, *Pour un tombeau de Merlin*, Paris, Corti, 2008.
- VALÈRE MAXIME, *Actions et paroles mémorables*, livre IX (texte établi et traduit par Pierre Constant), Paris, Garnier, 1935.
- VALLÉE, Eugène et Raymond LATOUCHE, *Dictionnaire topographique du département de la Sarthe*, 2 t., Paris, Imprimerie nationale, 1950-1952.
- VANNÉRUS, Jules, « Noms de lieux du type “equoranda” », *Bulletin de la Commission royale de toponymie et de dialectologie*, IX, 1935, p. 129-163.
- VELLEIUS PATERCULUS, *Histoire romaine* (texte établi et traduit par Joseph Hellegouarc'h), Paris, Les Belles Lettres, 1982.
- VERGER, Stéphane, *Les Tombes à char de La Tène ancienne en Champagne*, 3 t. Dijon, Université de Bourgogne, 1994.

- VILLAR, Francisco, *Estudios de celtibérico y de toponimia prerromana*, Salamanca, Ediciones Universidad Salamanca, 1995.
- VINCENT, A.-B., *Toponymie de la France*, Bruxelles, Librairie générale, 1937.
- VINCENT, Augustine-Berthe, *Les Noms de lieux de la Belgique*, Bruxelles, Librairie générale, 1927.
- VION, Éric, « L'Analyse archéologique des réseaux routiers : une rupture méthodologique, des réponses nouvelles », dans *Paysages découverts : histoire, géographie et archéologie du territoire en Suisse romande*, t. 1, Lausanne, Groupe romand d'archéologie du territoire, 1989, p. 67-99.
- WADDELOVE, E., « The Location of Roman "Coccium" ? », *Britannia*, XXXII, 2001, p. 299-304.
- WAGENVOORT, Hendrik, « The Journey of the Souls of the Dead to the Isles of the Blessed », *Mnemosyne*, XXIV, 2, 1971, p. 113-161.
- WALBANK, Frank, *Selected Papers : Studies in Greek and Roman History and Historiography*, Londres, Cambridge University Press, 1985.
- WALLIS, Helen et A.H. ROBINSON, *Cartographical Innovations : An International Handbook of Mapping Terms to 1900*, Tring, Map Collector Publications, 1987.
- WARNER, Richard, « The "Prehistoric" Irish Annals : Fable or History ? », *Archaeology Ireland*, IV, 1, 1990, p. 30-33.
- WATKINS, Alfred, *The Old Straight Track : Its Mounds, Beacons, Moats, Sites, and Mark Stones*, Londres, Methuen, 1925.
- WATSON, William J., *The History of the Celtic Place-Names of Scotland*, Édimbourg, Birlinn, 1993 ; 2011.
- WEBSTER, Graham, « The Celtic Britons Under Rome », dans Miranda ALDHOUSE-GREEN (dir.), *The Celtic World*, p. 623-635.
- WEBSTER, Graham, *Boudica : The British Revolt Against Rome, AD 60* (éd. révisée), Londres, Routledge, 1999.
- WEBSTER, Graham, *Rome Against Caratacus*, Londres, Batsford, 1981.
- WEBSTER, Graham, *The Roman Invasion of Britain* (nouv. éd.), Londres, Batsford, 1993.
- WEBSTER, Jane, « At the End of the World : Druidic and Other Revitalization Movements in Post-Conquest Gaul and Britain », *Britannia*, XXX, 1999, p. 1-20.
- WEINBERG, Gladys Davidson, *et al.*, « The Antikythera Shipwreck Reconsidered », *Transactions of the American Philosophical Society*, LV, 3, 1965, p. 3-48.
- WELLS, Peter S. « Resources and Industry », dans Miranda ALDHOUSE-GREEN (dir.), *The Celtic World*, p. 213-229.
- WELLS, Peter S. « Trade and Exchange », dans Miranda ALDHOUSE-GREEN (dir.), *The Celtic World*, p. 230-243.
- WEST, William Kyer, « Problems in the Cultural History of the Ellipse », *Technology and Culture*, XIX, 4, 1978, p. 709-712.
- WHEELER, Mortimer et K.M. RICHARDSON, *Hill Forts of Northern France*, Oxford, University Press for the Society of Antiquaries, 1957.
- WHITE, Gleeson, *The Cathedral Church of Salisbury : A Description of Its Fabric and A Brief History of the See of Sarum*, Londres, Bell, 1901.
- WHITE, Raymond. « Determining the Orientation of le Bassin monumental de Bibracte », 1991 : <http://revistas.ucm.es/index.php/CMPL/article/view/CMPL9191220275A/30086>
- WHYMPER, Edward, *Escalades dans les Alpes de 1860 à 1869* (traduit par A. Joanne), Paris, Hachette, 1873.
- WICKHAM, Henry L., *et al.*, *A Dissertation on the Passage of Hannibal Over the Alps*, Oxford, Parker, 1820.

WIELAND, Günther, *et al.*, *Keltische Viereckschanzen : einem Rätsel auf der Spur*, Stuttgart, Theiss, 1999.

WILLIAMSON, May G., « The Non-Celtic Place-Names of the Scottish Border Counties » (thèse, université d'Édimbourg), 1942. Réédité par la Scottish Place-Name Society : <http://www.spns.org.uk/MayWilliamsonComplete.pdf>

WOIMANT, Georges-Pierre, *L'Oise*, CAG, 60, 1995.

WOOLLISCROFT, D.J., « Signalling and the Design of the Antonine Wall », *Britannia*, XXVII, 1996, p. 153-177.

ZANOTTO, Andrea, *Valle d'Aosta antica e archeologica*, Aoste, Musumeci, 1986.

ZEEPvat, R. J., *et al.*, « A Roman Coin Manufacturing Hoard from “Magiovinium”, Fenny Stratford, Bucks », *Britannia*, XXV, 1994, p. 1-19.

## Remerciements

Je suis reconnaissant à Margaret (à bien des égards), ainsi qu'à tous mes autres premiers lecteurs : Kate Harvey et Starling Lawrence ; Gill Coleridge et Melanie Jackson ; Nicholas Blake et Kris Doyle ; Stephen Roberts ; et mon guide dans le grec ancien, Gerald Sgroi. Mes remerciements vont également à Paul Baggaley, Sophie Berlin, Francine Brobeil, Nick Brown, Lucile Débrosse, Wilf Dickie, Stephen Edwards, Camilla Elworthy, Ryan Harrington, Sam Humphreys, Sophie Jonathan, Cara Jones, Laurence Laluyaux, Drake McFeely, Clotilde Meyer, Elizabeth Riley, Peter Straus, Isabelle Taudière et Katie Tooke, ainsi qu'aux institutions suivantes : la Bibliothèque nationale de France, la British Library, le British Museum, le Centre archéologique européen (Bibracte), Cumbria Woodlands, le Hunterian Museum (Glasgow), la Mairie de Paris, le musée d'Archéologie méditerranéenne (Marseille), le musée d'Archéologie nationale (Saint-Germain-en-Laye), le musée Émile-Chenon (Châteaumeillant), le Musée national de Prague, le Musée national du Danemark, le National Museum of Scotland, le parc Samara, la librairie cartographique Stanfords, le Tullie House Museum (Carlisle) et, à Oxford, l'Ashmolean Museum, la Bodleian Library, l'Exeter College, le Linacre College, la Sackler Library, la Social Science Library, la Taylor Institution Library, la Vere Harmsworth Library et les Oxford University Parks.

## Crédits iconographiques

Phalère, détail/Národní Muzeum, Prague, République tchèque © Dario Bertuzzi/Bridgeman Images

Phalère de Somme-Bionne. Photo © The British Museum, Londres, Dist. RMN-Grand Palais

Vase de Gundestrup, détail © Musée national du Danemark

Bronze appliqué, détail © Erich Lessing/akg-images

Seau d'Aylesford, détail. Photo © The British Museum, Londres, Dist. RMN-Grand Palais

Vase de Gundestrup, détail © Musée national du Danemark

Les quatre routes royales dessinées par Matthew Paris © British Library/Leemage

Bouclier de Battersea, détail. Photo © The British Museum, Londres, Dist. RMN-Grand Palais



## TABLE

*Note au lecteur*

*Protohistoire*

### PREMIÈRE PARTIE

- 1 - La route du bout du monde
- 2 - Échos de l'âge du fer
- 3 - Le mystère du Mediolanum, I
- 4 - Le mystère du Mediolanum, II
- 5 - La descente du méridien

### DEUXIÈME PARTIE

- 6 - La mesure du monde
- 7 - L'enseignement druidique, I : cours élémentaire
- 8 - L'enseignement druidique, II : cours supérieur

### TROISIÈME PARTIE

- 9 - Le chemin des dieux
- 10 - Dans la forêt et au-delà
- 11 - Les villes de la Terre du Milieu
- 12 - Les dieux victorieux

### QUATRIÈME PARTIE

- 13 - Les îles Poétiques
- 14 - Les quatre routes royales
- 15 - Aux confins de la Terre du Milieu
- 16 - Le retour des druides

*Épilogue*

*Chronologie*

*Notes*

*Ouvrages cités*

*Remerciements*

*Crédits iconographiques*

1. Soulignons à ce propos que Google Maps est, à l'heure où j'écris, l'outil le plus pratique pour simuler d'anciennes opérations cartographiques (voir p. 348). Google Earth est une application différente, plus complexe, et n'a pas été utilisée dans l'élaboration de ce livre.

2. *Qu'en pensez-vous Monsieur Feynman ? Lettres 1939-1987* (traduit de l'anglais par Christian Jeanmougin), Paris, Dunod, 2006, p. 166.

[▲ Retour au texte](#)

1. En dépit des interprétations qui furent par la suite attachées à leur nom, les Celtes ne constituaient pas un groupe ethnique mais étaient les habitants de l'Europe à l'âge du fer, qui partageaient certains caractères culturels et pouvaient être indifféremment blonds, bruns, roux, frisés, grands, petits, clairs ou basanés, belliqueux ou pacifiques<sup>7</sup>. On trouvera à la p. 148 (Fig. 24) une carte de l'aire de plus grande extension des territoires celtes (parfois désignée sous le terme de « Keltika » ou « la Celtique »), présentant les origines multiples des Gaulois telles que les rapporte une légende celtique.

[▲ Retour au texte](#)

2. Voir p. 33 pour de plus amples détails.

[▲ Retour au texte](#)



3. Cet alignement est plus connu sous son nom anglais de *Old Straight Track*.

[▲ Retour au texte](#)

4. « Oppidum » est le mot qu'emploie Jules César pour désigner les villes des Gaulois. Le terme fait aujourd'hui référence aux villages ou collines fortifiées des Celtes, qui pouvaient couvrir entre une quinzaine et plusieurs centaines d'hectares (voir p. 222).

[▲ Retour au texte](#)

1. Les lieux mentionnés dans ce chapitre sont indiqués sur la carte en p. 22.

[▲ Retour au texte](#)

2. C'est le mot irlandais ; l'équivalent en ancien gaulois n'a pas encore été redécouvert.

[▲ Retour au texte](#)

3. Voir p. 157-158 et 272-273, et « Guide du voyageur en Terre du Milieu », p. 347-349.

[▲ Retour au texte](#)



4. L'azimut solaire (mesuré en degrés dans le sens des aiguilles d'une montre, depuis le nord jusqu'au point de l'horizon où le soleil se lève) change en fonction de la latitude. Les arpenteurs avaient sans doute opté pour un étalon local afin d'obtenir une ligne droite et non courbe (voir p. 272-273). Même pour effectuer des levés sur une courte distance, il aurait été indispensable d'adopter un étalon puisque le point exact du lever ou du coucher du soleil ne peut pas être observé directement : la lumière du Soleil est réfractée par l'atmosphère de la Terre et l'horizon n'est pratiquement jamais plat et dégagé. En – 600, l'azimut solaire était inférieur de  $0,5^{\circ}$  à sa valeur actuelle.

[▲ Retour au texte](#)

5. Le tracé de la voie Domitienne est illustré Fig. 46, p. 216.

[▲ Retour au texte](#)

1. On trouvera la liste complète de ces lieux-dits, avec leurs coordonnées géographiques, à l'adresse [www.panmacmillan.com/theancientpaths](http://www.panmacmillan.com/theancientpaths).

▲ [Retour au texte](#)

1. La forme grecque, et probablement gauloise, était « Mediolanon ». La forme latine, plus connue, « Mediolanum » (pluriel « Mediolana »), est plus couramment utilisée. Le segment *lanon* n'a aucun lien avec le gallois *llan* ni le breton *lann* (parcelle de terre clôturée, notamment au sens d'enclos paroissial ou monastique). L'équivalent gallois le plus proche est *llawn* (« plein » ou « complet »).

[▲ Retour au texte](#)

2. Une autre difficulté tient au fait que les toponymes inscrits sur une carte peuvent être aussi trompeurs que la carte elle-même. Par certains côtés, la toponymie ressemble à ces rêves dans lesquels des visages qui, de prime abord, nous apparaissent familiers, nous sont en réalité inconnus. Si la ville italienne de Milan était bel et bien un Mediolanum, la plupart des autres lieux nommés Milan ont une origine totalement différente. Un village qui, au XVIII<sup>e</sup> siècle, s'appelait « Moulins » (aujourd'hui Molain) est mentionné dans un document du XI<sup>e</sup> siècle sous le nom de « Villa Mediolanis », mais tous les autres « Moulins » correspondent à... de simples moulins. Les documents étymologiques montrent que, sur les trente-neuf « sanctuaires du milieu » que Vadé a pris en compte dans ses calculs, seize n'ont jamais été des Mediolana. L'un des sites clés sur lequel s'articule son système est Meilhan-sur-Garonne ; on pourrait penser que ce nom est un dérivé de « Mediolanum », mais il désignait plus probablement le domaine d'un certain Aemilianus, citoyen romain.

[▲ Retour au texte](#)



3. On trouvera une liste complète des Mediolana avec leurs coordonnées géographiques sur le site [www.panmacmillan.com/theancientpaths](http://www.panmacmillan.com/theancientpaths).

▲ [Retour au texte](#)

1. <http://confluence.org>

[▲ Retour au texte](#)

2. En tout, vingt-quatre forts ont depuis lors été identifiés.

[▲ Retour au texte](#)

3. Nanterre, Nemours, Nîmes, Nempnett Thrubwell, etc. Voir aussi p. 263 et 322 et, pour une liste plus complète, [www.panmacmillan.com/theancientpaths](http://www.panmacmillan.com/theancientpaths).

▲ [Retour au texte](#)

4. La triangulation cartographique permet de déterminer la position d'un point géographique en mesurant les angles du triangle qu'il forme avec deux autres points de référence et la distance exacte entre deux de ces points sur le terrain. Une opération de trigonométrie élémentaire fournit la longueur des deux autres côtés du triangle. Un autre exemple de ligne d'arpentage romaine (Watling Street) est présenté à la Fig. 72 (p. 312).

[▲ Retour au texte](#)



5. Voir le chapitre 8 et la carte des chevaux solaires celtiques, p. 207.

[▲ Retour au texte](#)

1. Probablement l'actuel St Michael's Mount, au large des côtes de Cornouailles.

2. Depuis Augusta Suessionum (Soissons), à l'est, la table de Peutinger indique une série de distances cohérentes entre les différentes étapes, mais elle perd sa logique si l'on considère que Samarobriva est l'actuelle Amiens : dix lieues de Rodium (Roiglise) à Setucis (Domart-sur-la-Luce), soit vingt-sept kilomètres en ligne droite, et dix lieues aussi de Setucis à Samarobriva. Or, s'il y a bien vingt-sept kilomètres jusqu'au site du parc Samara, il n'y en a que quinze jusqu'à Amiens.

[▲ Retour au texte](#)

### 3. Autel consacré au soleil.

[▲ Retour au texte](#)

1. Le calendrier métonique couvrait un cycle de phases lunaires, qui dure environ dix-neuf ans. Selon Venceslas Kruta, si la formation des druides durait vingt ans, c'était pour leur permettre de réaliser la totalité des observations astronomiques d'un cycle métonique.

[▲ Retour au texte](#)

## 2. Compteurs de pas professionnels.

[▲ Retour au texte](#)



3. À propos des lignes de rhumb ou lignes de direction constante, voir p. 166 et 348-349.

[▲ Retour au texte](#)

1. La même présomption d'illettrisme est souvent étendue à la société celtique dans son ensemble, malgré cet autre témoignage de Diodore de Sicile qui raconte que « pendant les funérailles, [les Celtes] jettent dans le bûcher des lettres adressées à leurs parents décédés, comme si les morts les liraient<sup>218</sup>. » Voir également p. 16.

[▲ Retour au texte](#)

1. Pythagore enseignait au <sup>vi</sup><sup>e</sup> siècle av. J.-C. L'adjectif « pythagoricien » fait référence à l'interprétation d'auteurs classiques, non celtes, qui voyaient des similitudes entre les philosophies druidique et hellénique, tout comme d'autres auteurs virent par la suite des analogies avec le brahmanisme. Ces filiations, si elles sont plausibles, ne sont pas démontrables.

[▲ Retour au texte](#)

## 2. Seau cérémoniel.

[▲ Retour au texte](#)

3. Les quatre grandes fêtes celtiques ont lieu à des dates intermédiaires (ou « jours d'intersaison ») marquant la mi-temps entre les solstices et les équinoxes : Samain (solstice d'hiver) ; Imbolc (équinoxe de printemps) ; Beltaine (solstice d'été) ; Lughnasad (équinoxe d'automne).

[▲ Retour au texte](#)

4. C'était peut-être là la fonction dévolue aux druidesses : Plutarque et Polyen attribuaient le pouvoir d'arrêter des batailles aux « femmes celtes »<sup>251</sup>.

[▲ Retour au texte](#)



1. Auquel cas, cette ligne serait légèrement plus proche de Châteaumeillant que Châteaumeillant ne l'est de Belvianes : puisque les *klimata* ou bandes de latitude sont fondées sur la durée du jour le plus long et non sur la distance au sol, les lignes sont de plus en plus resserrées à mesure qu'elles approchent des pôles, et c'est en partie pourquoi la théorie des Mediolana équidistants n'aurait jamais pu révéler un schéma cohérent.

Sauf indication contraire, la tolérance admise est de moins de dix secondes de la durée d'un jour (sachant que parvenir à mesurer la durée d'un jour à la minute près aurait été un exploit remarquable). Les orientations sont d'une parfaite précision. On applique généralement des critères bien moins rigoureux aux tangentes des routes romaines et à l'orientation des villes et des temples.

[▲ Retour au texte](#)

2. Relevons d'emblée sur cette ligne Aquitaine-Armorique deux autres coïncidences, en plus de celles que nous évoquerons par la suite (p. 192) : 1. Le point d'intersection de la méridienne d'Alésia à partir duquel la ligne est projetée se trouve juste à côté du village de Bezouze (Gard), dont on pense qu'il fut la capitale d'une peuplade, les Budéniciens, dont l'existence n'est attestée que par deux inscriptions. 2. Le point d'intersection avec la ligne d'Alésia se trouve à quelques centaines de mètres du château de La Rochefoucauld (Charente) – possible oppidum et demeure, au x<sup>e</sup> siècle, d'un homme qui prétendait être le fils de la fée Mélusine, également présente à Châteaumeillant. (Mais Mélusine était une fée qui avait parcouru plus de pays que toute autre.)

3. Voir la note sur les portulans p. 357.

[▲ Retour au texte](#)

4. Les Helvètes avaient prévu d'amorcer leur migration vers l'équinoxe de printemps, au moment où le soleil se couche exactement à l'ouest – la direction qu'ils comptaient prendre. En marchant plein ouest depuis Genève, ils auraient effectivement rejoint le pays des Santons, juste au nord de La Rochelle.

[▲ Retour au texte](#)

5. Tarquin l'Ancien était roi de Rome à l'époque de la fondation de Massalia (vers – 600), mais la légende amalgame des périodes différentes. La ville étrusque de Melpum, sur le site du futur Mediolanum (Milan), fut détruite en – 396, et les Celtes prirent Rome en – 387. L'hégémonie biturige date probablement du iv<sup>e</sup> siècle.

[▲ Retour au texte](#)

6. « *Tricastinis redditi* » : territoires restitués aux Tricastins.

[▲ Retour au texte](#)



7. Tous les sites nommés ici et ci-après sont portés sur la carte de la p. 190 (Fig. 41).

[▲ Retour au texte](#)

8. Les Salyens étaient la confédération de celto-ligures querelleurs qui fut vaincue par les troupes de Bellovesos venues prêter main-forte aux colons grecs.

[▲ Retour au texte](#)

9. Les Courens (Beaumes-de-Venise), Saint-Christophe (Lafare) et le Clairier (Malaucène).

[▲ Retour au texte](#)

10. On peut ajouter cinq autres tribus à la liste incomplète de Tite-Live : les Salasses, du val d'Aoste, se fixèrent à Eporedia (Ivrée). Les Insubres, que Polybe présente comme des colons : le premier segment du mot « *insubri* » signifie « chemin » ou « direction » ; le second fait penser à une branche des Ubères qui vivaient à la source du Rhône (la colonne du Soleil) sur la ligne équinoxiale de Mediolanum Biturigum. Les Médiomatrices donnèrent leur nom à Mezzomerico. Dans ce contexte, l'évêque historien Geoffroy de Monmouth (1110-1155) citait également les Allobroges. Et, selon l'empereur Claude, les Vénètes (celto-italiques) auraient envahi Rome avec les Insubres<sup>294</sup>.

[▲ Retour au texte](#)

11. « Ils déclarent connaître la grandeur et la forme de la Terre et du Monde, les mouvements du ciel et des astres ainsi que la volonté des dieux » (voir p. 165).

[▲ Retour au texte](#)

1. L'axe Metelen-Wolkersdorf suit à  $0,15^\circ$  près la ligne solsticielle gauloise de référence ( $122,32^\circ$ ). Celui de Wolkersdorf à Ruse, malgré la distance, demeure d'une grande précision, à une graduation près d'une rose des vents divisée en 128 aires ( $124,74^\circ$ ). À titre de comparaison, les roses des vents utilisées pour dresser les portulans médiévaux n'indiquaient que 32 directions.

[▲ Retour au texte](#)



2. À une graduation près d'une rose des vents divisée en 128 aires ( $124,62^\circ$ ). Voir note p. 203.

[▲ Retour au texte](#)

1. Le toponyme Anseduna (actuelle Ensérune), consigné en 899, signifie probablement « forteresse de la frontière ».

[▲ Retour au texte](#)

2. L'Ariège\*, l'Aude, la Creuse, la Doire (Dora), la Drôme, la Durance, la Garonne\*, l'Indre, la Marne, la Meuse\*, l'Orne, le Rhin, le Rhône, la Somme et l'Yonne. (Pour les cours d'eau marqués d'un astérisque, il s'agit des sources admises par la tradition, qui diffèrent de la réalité hydrographique.)

[▲ Retour au texte](#)

1. *Bellum Sequanicum*, dont ne subsiste qu'un unique vers : « *Deinde ubi pellicuit dulcis levis unda saporis...* » (« Alors, lorsque l'onde douce au goût suave attira... »). Il s'agit peut-être là d'une allusion aux migrations des Celtes motivées par leur goût pour le vin.

[▲ Retour au texte](#)

2. L'endroit n'est pas nommé, mais il se situait peut-être quelque part dans la forêt de Thuringe (n° 3 sur la Fig. 43), entre l'Elbe et le Rhin.

[▲ Retour au texte](#)

3. Il s'agit de la bataille dite « de la Sambre ». Pierre Turquin a démontré de façon convaincante dans une étude de 1955 que la rivière « Sabis » mentionnée par César n'est pas la Sambre mais la Selle, et que la bataille en question eut en réalité lieu sur le site du village de Saulzoir, dans le Nord<sup>404</sup>. Théorie qui se trouve à présent corroborée par le système druidique : Saulzoir se trouve précisément sur la ligne de solstice septentrionale (Fig. 50).

[▲ Retour au texte](#)



4. Voir la carte de la confédération gauloise à la bataille d'Alésia (Fig. 5, p. 56).

[▲ Retour au texte](#)

5. On retrouve la racine d'« Uxellodunum » dans Exoudun, Issudel, Issoudun et quelques autres toponymes. La plupart ont sans doute disparu. Le fort d'Uxelodunum (*sic*) sur le mur d'Hadrien, au nord de Carlisle, porte aujourd'hui le nom de Stanwix (« chemin de pierre »).

[▲ Retour au texte](#)

6. Les Pictaves, ou Pictons, avaient leur oppidum principal à Lemonum (Poitiers).

[▲ Retour au texte](#)

1. L'emplacement le plus probable de « Mediomannum », que la *Cosmographie de Ravenne* (vers 700) situe entre Levobrinta (Forden Gaer) et Seguntio (Caernarfon), est Tomen y Mur, camp fortifié romain et palais légendaire de Lleu (Lugh) [voir Fig. 69]. La *Cosmographie* signale également un « Mediobogdum », dont on a longtemps cru qu'il pouvait s'agir du fort romain du col de Hardknott (Cumbrie), mais qui est désormais identifié au fort des environs de Kendal, « sur une boucle » de la rivière Kent, à quatre kilomètres à l'ouest du méridien<sup>425</sup>. Dans ce cas, le segment « medio » pourrait avoir un sens purement géographique.

2. Rubers Law, Trimontium, Traprain Law et les forts de White Caterthun et Brown Caterthun (voir pour ces derniers p. 315-316).

[▲ Retour au texte](#)

3. Le point central de la ligne de levé du mur d'Antonin est Medionemeton. Le site le plus susceptible d'avoir tenu la même fonction sur le mur d'Hadrien est l'habitation civile du fort de Vindolanda, située exactement à mi-chemin du trajet du mur. Ce toponyme est également consigné sous la forme de « Vindolana », qui pourrait se traduire par « église blanche » – Whitchurch.

[▲ Retour au texte](#)



4. Mesurée au centième de degré près, la ligne traverse le lac Llyn Dinas, au pied de Dinas Emrys. Le lac et la forteresse étaient tous deux des lieux légendaires où étaient enterrés les dragons, l'or de Merlin et le trône de Bretagne.

[▲ Retour au texte](#)

5. Les Oxybiens (« le peuple du bœuf ») étaient une tribu celto-ligure établie dans la région de Fréjus, sur la côte méditerranéenne.

[▲ Retour au texte](#)

1. À propos de la cathédrale de Salisbury, transférée en 1220 de Sorviodunum (Old Sarum) à son site actuel, voir p. 338.

[▲ Retour au texte](#)

2. Ermine Street, dont l'axe filait à peu près droit vers le nord depuis Londres, ne présente aucune orientation significative, tandis qu'Ermin Street, qui s'étire vers le nord-ouest depuis Silchester, suit l'angle solsticial britannique. Les lettrés médiévaux choisirent « Ermyngestrete », qui leur paraissait être la plus importante, bien que dans certaines versions de la légende (celle, par exemple, que rapporta au XIII<sup>e</sup> siècle Robert de Gloucester dans sa *Chronique*), c'est « Eningestret » qui est associée à « Ikenildestrete », comme sur la carte ci-dessus<sup>440</sup>.

[▲ Retour au texte](#)

1. Parmi les autres lieux traditionnellement proposés, seuls quelques-uns collent à la description de Tacite : Caer Caradoc, près de Church Stretton (cours d'eau négligeable qui se trouve de surcroît en territoire cornovien et non ordovice ; le nom « Caradoc » est une altération de « Cordokes ») ; Caer Caradoc, près de Clun (cours d'eau négligeable) ; Llanymynech (où l'avancée et la retraite auraient été relativement aisées) ; la colline de Herefordshire Beacon ou British Camp (absence de cours d'eau). Mis à part Dinas Emrys, les sites les plus crédibles sont Breidden Hill et Cefn Carnedd, tous deux en surplomb de la Severn.

[▲ Retour au texte](#)

2. Ambrosius Aurelianus était le nom d'un chef de guerre britto-romain. Dans la version ultérieure de Geoffroy de Monmouth, le garçon est identifié au mathématicien, astronome, barde et prophète Myrddin ou Merlin.

[▲ Retour au texte](#)



3. Le participe passé passif *vastatum* (« ravagé ») pourrait indiquer un dépeuplement délibéré des territoires tribaux.

[▲ Retour au texte](#)

4. La bataille eut peut-être lieu quelque part dans les monts Grampians, mais le nom « Grampian » est un faux indice : il fut donné aux montagnes des Highlands du Sud pour la première fois au xvi<sup>e</sup> siècle par un historien écossais dont le texte latin orthographiait par erreur « Graupius » avec un « m ».

[▲ Retour au texte](#)

5. Par une impénétrable coïncidence, ce parallèle passe tout près d'une petite maison blanche aux environs de la ville de Pitlochry, au pied du défilé montagneux de Killiecrankie, appelée « Tigh na Geat » (anciennement « Taigh nan Teud », ou « maison de la corde de harpe »). La maison était autrefois réputée marquer la frontière méridionale de la zone d'influence des puissants seigneurs des îles et le centre exact de l'Écosse.

[▲ Retour au texte](#)

1. Caereni, « les bergers » ; Caledones, « le peuple de la forteresse robuste » ; Carnonacae, « les cornus » ; Cornavii, « les marins » ; Damnonii, « le peuple du monde inférieur » ou « les gardiens » ou « magistrats » ; etc. Ptolémée énumère les tribus dans sa *Géographie* (II<sup>e</sup> siècle apr. J.-C.), probablement à partir de renseignements fournis par des marchands, des marins, et les officiers d'Agricola.

[▲ Retour au texte](#)

2. Le nom de « Pap », qui signifie « mamelon » ou « sein », était fréquemment donné aux collines. « Maiden » est souvent compris à tort comme une référence à la prétendue ressemblance de la montagne avec la poitrine d'une vierge.

[▲ Retour au texte](#)

3. Les noms dérivés de *briga* (« lieu élevé ») sont fréquents dans le monde celtique, notamment en Ibérie. Il n'y a jusqu'à présent aucun lien connu entre ces Brigantes irlandais et ceux de Bretagne.

[▲ Retour au texte](#)



4. Deutéronome, 32.10 (l'expression était généralement reprise de la version de la Vulgate). Dans la traduction œcuménique de la Bible : « Au pays du désert, dans des solitudes remplies de hurlements sauvages. »

[▲ Retour au texte](#)

5. Nemthor ou Nemthur, qui correspond sans doute à l'actuelle ville de Dumbarton (l'un de ses possibles lieux de naissance).

[▲ Retour au texte](#)

1. <http://www.geoportail.gouv.fr/accueil>

▲ Retour au texte

2. [www.heritagegateway.org.uk/gateway/advanced\\_search.aspx](http://www.heritagegateway.org.uk/gateway/advanced_search.aspx)

▲ Retour au texte

3. Voir p. 31-33, 158 et 270.

[▲ Retour au texte](#)

4. Voir par exemple [www.movable-type.co.uk/scripts/latlong.html](http://www.movable-type.co.uk/scripts/latlong.html), qui introduisit des mesures précises dans l'étude des alignements préhistoriques.

▲ [Retour au texte](#)



5. Sur [gpsvisualizer.com](https://gpsvisualizer.com), le champ de données doit être rempli selon le format « nom, latitude, longitude ».

[▲ Retour au texte](#)